



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

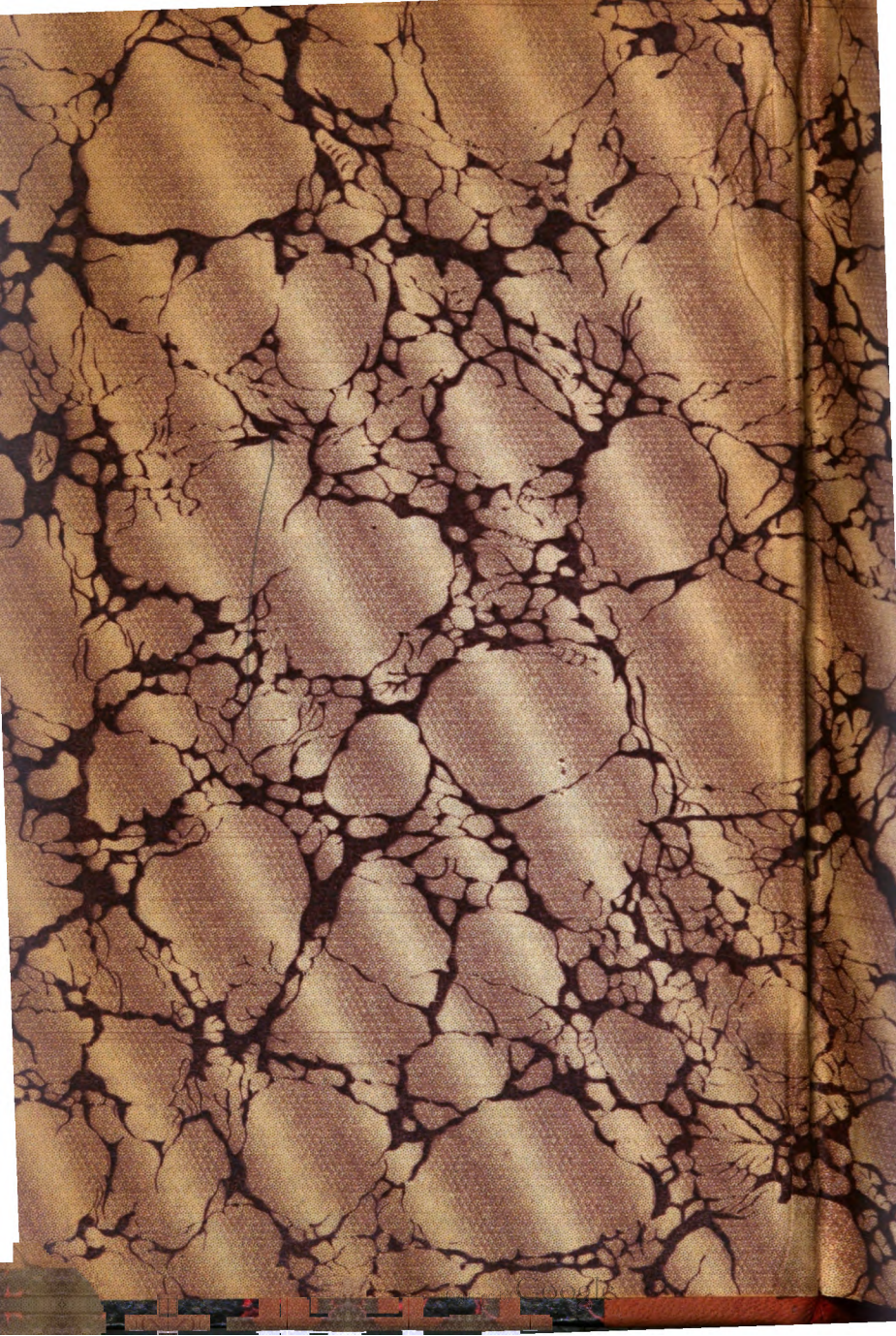
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

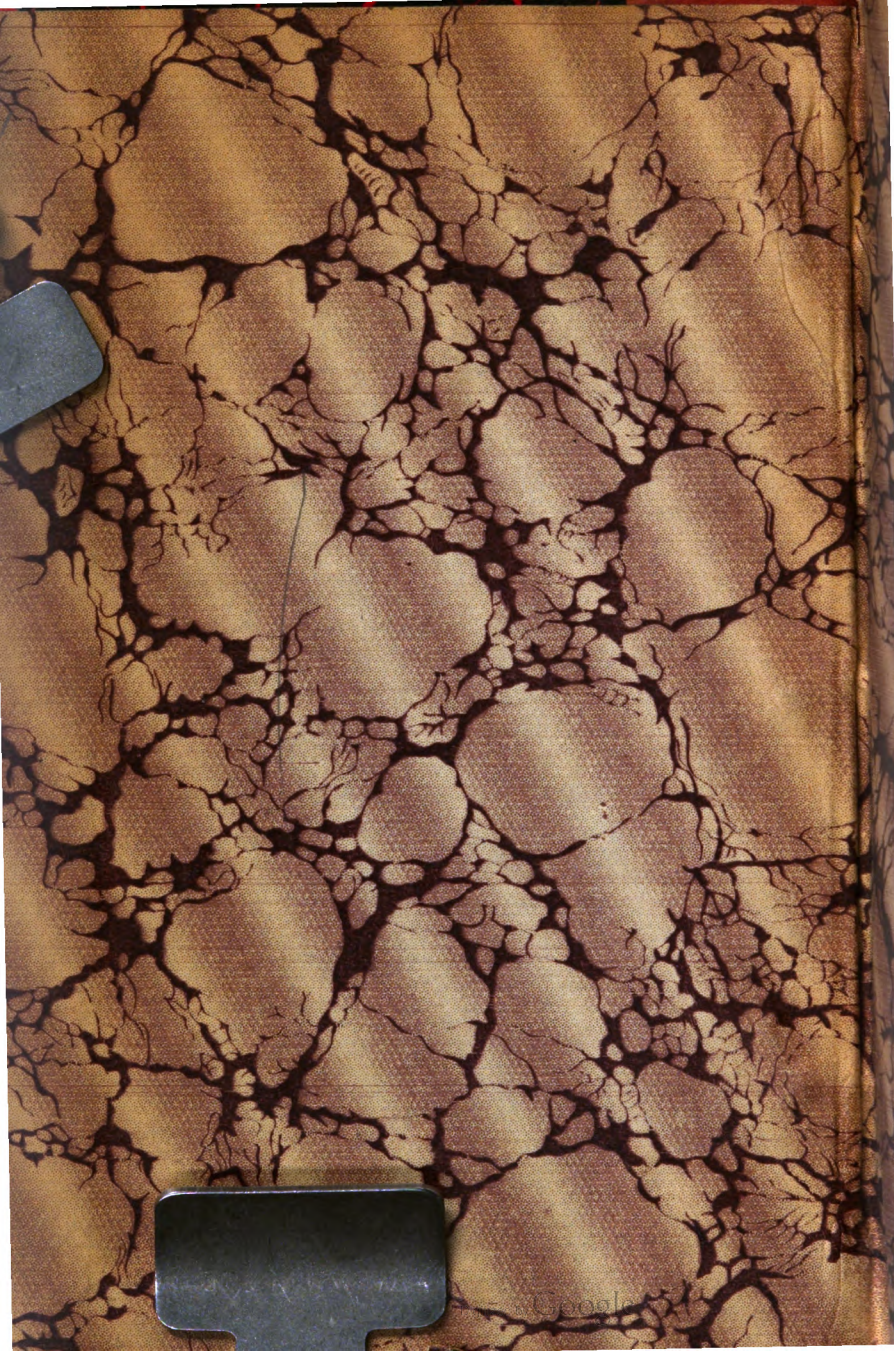
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>











h h 8 9 9 8 4 4 8 9 9 8

THÉOLOGIE



DU

CATÉCHISTE

DOCTRINE ET VIE CHRÉTIENNE

PAR

M. L'ABBÉ LE CLERCQ

PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

W

OUVRAGE REVÊTU DE PLUSIEURS APPROBATIONS ÉPISCOPALES

Nouvelle édition, augmentée

~~~~~  
TOME PREMIER  
~~~~~



PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

112, RUE DE RENNES, 112

—CO—

THÉOLOGIE
DU CATÉCHISTE

Propriété de l'Éditeur.

Colras

448998

THÉOLOGIE DU CATÉCHISTE

DOCTRINE ET VIE CHRÉTIENNE

PAR

M. L'ABBÉ LE CLERCO

PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

HUITIÈME ÉDITION, AUGMENTÉE.

~~~~~  
TOME PREMIER  
~~~~~



PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

112, RUE DE RENNES, 112

—
1877

Droits de reproduction et de traduction réservés.

O Jésus ! caché aux sages et aux prudents, et révélé aux petits ! Jésus, lumière du monde levée sur tous, éclairant les ténèbres qui vous reçoivent, incomprise seulement des ténèbres qui vous repoussent ! Jésus, qui aimez et bénissez les enfants, qui résistez aux superbes et conversez avec les humbles ! En commençant par obéissance cette élémentaire exposition de votre doctrine, je vous ai demandé la grâce de l'abaisser sans l'avilir, de rendre intelligible aux simples ce qui est incompréhensible aux plus sublimes esprits : à votre exemple, ô Verbe Incarné, qui avez rendu visible et palpable aux hommes sur la terre la gloire qui éblouit les Anges dans le ciel. Si vous m'avez exaucé, mes maîtres dans la foi le diront ; mais je dois vous remercier ici du bonheur que vous me réserviez à écrire sur vous. Votre Évangile, mis à la portée de tous ceux qui ont besoin et bonne volonté de l'apprendre, et vu pour ainsi dire par leurs yeux, ne m'a paru

ni moins grand ni moins beau que votre Évangile brillant de tout son éclat dans les hauteurs de la science sacrée; semblable au soleil, qui n'est pas plus admirable lorsqu'il monte vers son midi, que lorsqu'il s'incline à l'horizon comme pour descendre jusqu'à nous. — Et maintenant, reprenez ce que vous m'avez donné : je dépose ce livre à vos pieds; il est à vous, il est de vous, il est pour vous. Qu'il aille partout où le portera votre grâce, présentez-le de vos mains aux cœurs droits qui vous cherchent, soyez vous-même leur Docteur pour qu'ils le comprennent, et que l'ayant compris ils le goûtent, et que le goûtant ils le pratiquent. Ainsi soit il.

Les précédentes éditions ont paru sous les auspices de Nosseigneurs les Évêques de Rodez, d'Amiens et d'Orléans ; le premier, inspirateur du livre fait par son ordre ; le second, évêque d'origine de l'auteur, qui enseigne sous l'autorité de Monseigneur Dupanloup dans son Grand-Séminaire d'Orléans. Depuis, les lettres approbatives se sont multipliées, la plupart spontanément offertes avec une extrême bienveillance. Un grand nombre de Prélats, et de personnages constitués en dignité dans l'Église de Dieu, ont daigné recommander la *Théologie du Catéchiste*, constater qu'elle est fidèle à son titre, reconnaître qu'elle produit quelque bien comme livre de saine et claire doctrine, et comme initiation à la solide piété et à la vie chrétienne. Ce bien, les éminents Approbateurs le faisaient en partie eux-mêmes et le propageaient, par leurs jugements aussi autorisés que favorables. Il serait difficile où

de les citer ici tous *in extenso*, ou de faire un choix parmi des témoignages également précieux. Qu'il suffise à celui qu'ils ont trop honoré, et qui trouve dans ces encouragements de ses premiers chefs hiérarchiques sa première récompense, de déposer à leurs pieds l'hommage de ses très-humbles actions de grâces. C'est avec un profond sentiment de reconnaissance pour Dieu et pour eux, et non sans une confiance légitime, qu'il présente de nouveau son livre au Clergé et aux Fidèles sous la garantie des Pontifes vénérés dont les noms suivent :

Son Éminence le Cardinal MATTHIEU, Archevêque
de Besançon :

Nosseigneurs les ARCHEVÊQUES DE PARIS, DE BOURGES,
DE TOURS, DE RENNES ET D'ALGER :

Nosseigneurs les ÉVÊQUES D'ORLÉANS, D'AMIENS, DE
RODEZ, DE CHARTRES, DE BAYEUX, DE METZ, DE
CLERMONT, DE BELLEY ET D'HÉBRON.

THÉOLOGIE DU CATÉCHISTE

LEÇON PRÉLIMINAIRE.

1. *Qui nous a créés et mis au monde ? — C'est Dieu qui nous créés et mis au monde.*

Qui nous a créés et mis au monde ? Ce n'est assurément pas nous. Il y a moins de cent ans, nous n'étions rien ; et le rien, ce qui n'est rien du tout, ne peut pas se faire quelque chose ni devenir une personne. Nous avons donc un auteur qui a créé notre âme, qui l'a unie à un corps et qui la désunira quand il voudra par la mort. Cet auteur, c'est Dieu.

D'où viens-je ? Qui suis-je ? Où vais-je ? Trois questions capitales, dont la solution importe souverainement à l'homme. Avant Jésus-Christ, de grands philosophes ont passé toute leur vie à la chercher, et ne l'ont pas trouvée. Et voilà que dès le début, le Catéchisme, un livre d'enfants, répond nettement à la première question : *Nous venons de Dieu*. Et cette réponse nous met sur la voie des deux autres. Car, si Dieu nous a créés, nous sommes donc les créatures de Dieu soumises à ses lois. Si Dieu nous a créés, il nous a créés pour lui, et c'est à lui que nous allons. Le Catéchisme est le plus beau des livres ; il renferme plus de vérités que tous les

autres livres ensemble. Étudions donc avec application, respect et amour, cet abrégé du saint Évangile et des enseignements de Notre-Seigneur Jésus-Christ¹.

2. Pourquoi Dieu nous a-t-il créés ? — Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir dans cette vie, et le glorifier dans l'autre.

Dieu, dit la sainte Écriture, a fait toutes choses pour lui-même. Et, en effet, pour quel autre aurait-il pu les faire, puisque rien n'existait avant qu'il créât le monde ? D'ailleurs, le potier qui fabrique des vases les fabrique-t-il pour eux ou bien pour lui ? Dieu a donc tout créé pour lui-même, non pas pour son profit, il n'a besoin de rien, mais pour sa gloire. Or, sa gloire, c'est d'être connu, aimé et servi ; car, en le connaissant, nous admirons ses adorables perfections ; en l'aimant, nous le proclamons le souverain bien ; en le servant, nous reconnaissons son domaine sur nous et sur toute créature. Le Catéchisme a donc raison de dire que *Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir en cette vie : et pour le glorifier dans l'autre*, ajoute-t-il. Nous le glorifions déjà ici-bas ; mais, comme nous le connaissons et l'aimerons infiniment mieux dans le ciel que sur la terre, nous l'y glorifierons aussi infiniment mieux, en union avec les Anges toujours prosternés devant sa face et chantant sans fin : Saint, saint, saint le Seigneur Dieu tout-puissant ! N'oublions jamais ce premier principe, que nous n'avons

1. L'empereur Napoléon I^{er} fit un jour, au milieu d'une illustre assemblée, une question qui parut très-embarrassante sur ses droits vis-à-vis du Pape. Comme personne n'osait ou ne savait répondre, il s'adressa à M. Emery, supérieur de Saint-Sulpice, qui lui dit : « Sire, je ne puis penser là-dessus autrement qu'il est marqué dans le catéchisme enseigné par vos ordres dans tout l'Empire, » et il en cita la réponse mot pour mot. L'Empereur, convaincu, ne répliqua pas, mais il se dit à part lui, un peu humilié : « Le catéchisme ! le catéchisme ! — Eh bien, oui, le catéchisme ! on y trouve toujours la vérité ; plus d'un haut personnage aurait souvent besoin d'y être renvoyé. C'est le livre des vieillards autant que des enfants, disait le cardinal de Cheverus.

été créés et mis au monde que pour servir Dieu; que nous ne sommes pas nos maîtres, mais ses serviteurs; que jouir de la vie sans la lui rapporter, et comme si nous nous l'étions donnée nous-mêmes, ce serait nous conduire à la façon d'un valet insolent qui s'installerait dans la maison de son maître comme chez lui, disposant de tout à sa guise, et lui refusant l'honneur et le service.

3. Dieu nous a-t-il créés pour nous rendre éternellement heureux?

— Oui, Dieu nous a créés pour nous rendre éternellement heureux.

La plus belle gloire d'un prince, ce n'est pas d'être honoré et servi par ses sujets, c'est de les rendre heureux. De même, Dieu trouve sa gloire dans notre bonheur, qui fait éclater les richesses de sa bonté. De notre côté, nous trouvons nécessairement notre bonheur à le glorifier, c'est-à-dire à le connaître et à l'aimer, puisque par là nous nous unissons au bien par excellence, à la félicité même. Dieu donc, en nous créant pour sa gloire, nous a aussi créés pour notre bonheur : ces deux fins sont inséparables. C'est pourquoi on dit que la création est une œuvre de bonté, non moins que de sagesse et de puissance. Nous chantons à la messe, dans le *Gloria in excelsis* : *Nous vous rendons grâce, Seigneur, à cause de votre grande gloire*. Et c'est avec raison; car, ce qui est une gloire pour Dieu est un bienfait pour nous : les œuvres qui l'honorent le plus, l'Incarnation, la Rédemption, sont aussi celles qui nous enrichissent de plus de grâces. Dieu, dit quelque part Bossuet, Dieu qui possède tout en lui-même, ne peut acquérir qu'un titre, qu'un nom nouveau, le nom de bienfaiteur. N'est-il pas clair qu'à ce titre-là nous gagnons autant que lui? Ils sont donc bien insensés les hommes qui espèrent être heureux loin de Dieu et de son saint service. Dieu a uni, dès le commencement et pour toujours, le bonheur et la vertu : qui veut l'un sans l'autre, n'aura ni l'un ni l'autre.

4. *Qu'est-ce que Dieu demande de nous, pour nous rendre éternellement heureux? — Il veut que nous ayons la foi, l'espérance, la charité, et que nous persévérions dans cet état jusqu'à la mort.*

Afin que ce bonheur soit plus doux à notre cœur et plus glorieux pour lui, Dieu veut nous le faire mériter, et c'est par la foi, l'espérance et la charité que nous le mériterons; car, par ces trois vertus, nous nous consacrons tout entiers à Dieu. Par la foi, qui consiste à croire en sa parole, nous lui soumettons notre esprit; par l'espérance, qui aspire avec confiance au ciel qu'il nous a promis, nous lui soumettons tous nos désirs de bonheur, n'en attendant la satisfaction que de lui; par la charité, qui consiste à l'aimer pour lui-même et par-dessus tout, nous lui consacrons notre cœur. Mais ces trois vertus, sur lesquelles reposent les trois premières parties de la doctrine chrétienne, demandent ici quelques développements indispensables pour la bien entendre.

5. *Qu'est-ce que la foi, l'espérance et la charité? — La foi, l'espérance et la charité sont trois vertus théologiques, surnaturelles et infuses.*

Vertus. — La vertu est une bonne habitude, et le vice une mauvaise. La vertu est l'habitude et l'amour dominant du bien, comme le vice est l'habitude et l'amour dominant du mal. Voici un homme qui ne veut jamais que ce qui lui est dû, et rougirait de toucher au bien d'autrui : il possède la vertu de justice. Cet autre a l'habitude du mensonge, il est toujours prêt à mentir dans l'occasion; c'est un menteur, il a le vice qu'exprime ce nom odieux. Les habitudes se contractent ordinairement par des actes plusieurs fois répétés, avec lesquels il ne faut pas cependant les confondre. Les habitudes, vertus ou vices, demeurent dans l'âme; les actions sont passagères. On peut faire une bonne

action sans être vertueux, et un péché sans être vicieux.. Un voleur, qui fait de loin en loin quelque acte de probité, n'est pas un honnête homme. Il y a eu, pendant la Révolution, des scélérats couverts de sang qui montraient parfois de la douceur et de la bonté; ils n'en étaient pas moins des hommes cruels¹. Vertu vient d'un mot latin qui veut dire force. Si la vertu est une force, le vice, son contraire, sera donc une faiblesse. En effet, il faut du courage pour faire le bien, et il n'y a qu'à se laisser aller pour faire le mal. On a parfaitement dit: *Le bien est difficile, il monte; le mal est aisé, il descend*². L'homme s'élève donc par la vertu, il s'abaisse et se dégrade par le vice.

Vertus théologiques, c'est-à-dire divines. — On appelle ainsi les vertus qui vont droit à Dieu, qui s'appliquent directement, immédiatement à Dieu. Ainsi, par la foi, qui croyez-vous ? Dieu. Par l'espérance, en qui espérez-vous ? en Dieu. Par la charité, qui aimez-vous ? Dieu. Il n'y a que ces trois vertus qui regardent ainsi Dieu directement et en face ; aussi sont-elles les plus nobles de toutes, et de là leur nom de vertus *théologiques* ou *divines* par excellence. Les autres vertus n'ont pas cet avantage ; lors même qu'elles sont pratiquées à cause de Dieu, pour lui obéir ou pour lui plaire, elles ne montent pas à lui en si droite ligne. Par exemple,

1. On raconte qu'un roi, fameux par beaucoup de conquêtes injustes, sut se contenir devant le champ d'un meunier son voisin, dont il avait pourtant bonne envie. *On respecte un moulin, on vole une province*. Cela ne fait pas qu'on soit un roi juste. En général, les ennemis de la religion font grand bruit de quelques beaux traits de leurs partisans, et des fautes qui échappent aux hommes religieux, et voudraient bien qu'on jugeât les uns et les autres par ces exceptions : maladroit qui s'y laisse prendre.

2. Le but de cet ouvrage a permis de n'y faire que très-peu de citations, *parce que les doctes n'en ont pas besoin, et les autres ne s'en soucient pas. Quand j'use des paroles de l'Écriture, ce n'est pas toujours pour les expliquer, mais pour m'expliquer par icelles, comme plus aimables et vénérables*. Elles sont souvent fondues dans l'exposition de la doctrine : néanmoins, lorsqu'elles s'y trouvent reproduites mot pour mot, des guillemets les signalent à la religion du lecteur.

dans la justice, que respectez-vous ? le bien d'autrui. Dans la pénitence, que regrettez-vous, que détestez-vous ? vos péchés. Toutes ces vertus s'appellent *vertus morales*, ou simplement bonnes, mais non pas divines comme les premières.

Vertus surnaturelles ou chrétiennes. — C'est là un des mots les plus importants et les plus difficiles de toute la doctrine chrétienne. Tâchons de le bien comprendre avec le secours de l'Esprit-Saint, qui nous y a aidés par une merveilleuse comparaison. Voici un pied de prunier sauvage, un sauvageon ; il ne produira jamais que des fruits détestables. Greffez dessus une petite branche de pêcher, il vous donnera des pêches délicieuses. Les premiers fruits sont ses fruits naturels, les seconds lui sont comme *surnaturels*, produits par une sève étrangère et supérieure à sa nature. Si le jardinier n'a pas soin de retrancher tous les bourgeons qui poussent en dessous de la greffe, des fruits sauvages continueront d'en sortir, et on pourra voir, sur un même arbre, deux espèces de fruits toutes différentes.

Eh bien ! c'est là l'image de ce qui se passe en nous. L'homme est comme ce pied dénaturé et bâtard : laissé à lui-même, il ne donnera jamais que des épines, c'est-à-dire des péchés, ou tout au plus des vertus naturelles, qui sont comme des fruits sauvages, et n'entrent pas dans le ciel. Les vertus et les bonnes actions des païens sont dans ce cas. Ce ne sont pas des péchés pour l'enfer, ce ne sont pas non plus des mérites qui donnent droit au paradis ; ce sont des œuvres perdues pour l'éternité, des fruits abandonnés, indignes d'être recueillis dans les greniers du Père céleste.

Mais, au baptême, la *grâce* de Jésus-Christ a été déposée en nous comme une greffe divine ; par elle, nous avons été régénérés et transformés comme le sauvageon par la greffe ; par elle, nous pouvons pratiquer des vertus véritablement *surnaturelles*, véritablement étrangères et supérieures à notre nature ; par elle, nos actions sont rendues dignes et

méritoires du ciel, parce que, en les produisant en nous et avec nous, elle les fait participer à la nature et aux mérites des actions de Jésus-Christ. Ces actions et ces vertus surnaturelles sont aussi appelées *chrétiennes*, et on en voit la raison : c'est Notre-Seigneur, le Christ, qui les fait naître et grandir dans notre âme par sa grâce.

Cette grâce divine ne détruit pas notre nature, pas plus que la greffe n'étouffe le sauvageon ; et comme celui-ci peut encore porter de mauvais fruits malgré la greffe, nous pouvons encore faire des actions simplement naturelles, ou même des péchés, malgré la grâce. Le bon chrétien s'efforce d'en faire le moins possible. Comme le jardinier retranche en dessous de la greffe, il évite les péchés auxquels le pousse sa nature inférieure et mauvaise, il tâche même de relever les choses permises ou bonnes par quelque pensée pieuse ; ainsi il fera l'aumône, non-seulement par bonté de cœur, mais parce que Notre-Seigneur la veut et la regarde comme faite à lui-même : c'est ce qu'on appelle sanctifier ses actions ou vivre en chrétien ¹.

En résumé, une action surnaturelle est une action accomplie avec le secours de la grâce, par un motif de foi, c'est-à-dire tiré de la religion chrétienne ; l'habitude de faire de telles actions est une vertu surnaturelle. Au contraire, on appelle bonne action naturelle celle que nous faisons avec nos propres forces et par un motif bon et honnête : par exemple, dire la vérité parce que c'est loyal et noble, et ne pas mentir parce que c'est bas et laid ; rendre à autrui ce

1. M. Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, pour former ses disciples à la vie chrétienne, leur demandait souvent à l'improviste, toujours sûr de la sincérité de leur réponse : « Pourquoi faites-vous ceci ? » Et s'ils ne lui alléguaient pas sur-le-champ un motif surnaturel : « Allons, disait-il, encore une action perdue pour le ciel. » Cette vie habituellement chrétienne n'est difficile ni à concevoir ni à pratiquer. Chacun sait ce que c'est que d'agir à bonne ou mauvaise intention ; que notre intention soit avouée par l'Évangile, et telle que Dieu puisse s'en honorer et la récompenser, et nous aurons vécu en enfant de Dieu ou en chrétien.

qui lui est dû, parce que c'est justice ; ne pas voler, parce que c'est malhonnêteté et vilenie : l'habitude de faire ces actions est une vertu naturelle. Quand une action surnaturelle est accompagnée de la charité, c'est-à-dire produite par un chrétien en état de grâce, elle lui donne un droit assuré à une récompense dans le ciel ; si elle est faite par un pécheur qui a perdu tout droit au ciel, elle est une sorte de prière qui lui attire des grâces pour sa conversion.

Vertus infuses ou versées d'en haut dans notre âme. — Ce mot s'explique maintenant tout seul. Nous venons de voir qu'il y a en nous deux espèces de vertus bien différentes : les vertus surnaturelles, dont le principe est au-dessus de nous, qui sont répandues et *infuses* en nous par le Saint-Esprit ; et les vertus naturelles, qu'à force de bonnes actions naturelles nous pouvons acquérir, du moins jusqu'à un certain degré, par nos propres efforts. On ne veut pas dire autre chose, quand on appelle celles-ci vertus *acquises*, et celles-là vertus *infuses*. Les vertus infuses elles-mêmes sont encore dites quelquefois acquises, acquises, non dans leur fond et leur principe, qui est au-dessus de tous nos mérites, mais acquises dans leur développement, qui dépend de notre fidélité à correspondre à la grâce.

PREMIÈRE PARTIE.

De la Foi et du Symbole.

PREMIÈRE LEÇON.

DE LA FOI.

1. *Qu'est-ce que la foi? — La foi est un don de Dieu, par lequel nous croyons avec une parfaite soumission tout ce que Dieu a révélé à son Église.*

La foi est un don de Dieu; il l'accorde ou la refuse à qui il lui plait, sans que jamais nous puissions la mériter. C'est pourquoi on a vu des hommes, fatigués du doute, regretter d'avoir perdu la foi, et ne pas la recouvrer : on en voit d'autres qui par leurs vertus naturelles en sembleraient dignes, et qui cependant ne l'ont pas. Certainement Dieu dans sa bonté y appelle tous les hommes, parce qu'il veut le salut de tous; mais tous ne répondent pas à son appel. Quand ils ont une fois volontairement fermé les yeux à sa lumière, ne peut-il pas la retirer à lui ou du moins en diminuer l'éclat qu'ils trouvent importun, et montrer par là qu'elle est une grâce et un don gratuit, auquel personne n'a droit? Elle est le plus grand et le plus précieux des dons de Dieu, le gage de tous les autres, la racine de notre justification et de toutes les vertus surnaturelles. Sans la foi, dit

saint Paul, il est impossible de plaire à Dieu ; mais par la foi Jésus-Christ habite dans nos cœurs, surtout quand elle y est vivante et animée par la charité. Bénir Dieu qui nous a appelés à son admirable lumière, nous souvenir qu'elle ne nous appartient pas au même titre que notre raison, qu'elle surpasse notre esprit autant que notre esprit lui-même surpasse l'instinct de la bête, garder ce divin trésor avec un soin jaloux, fuir les livres et les discours qui l'attaquent comme nous fuirions des attentats à notre pureté et à notre innocence, c'est le premier devoir du chrétien qui sait discerner le don céleste.

Dans l'enfant baptisé, la foi n'est et ne peut être qu'un don, un pur don, l'enfant n'y pouvant rien mettre du sien. Mais dans l'adulte qui croit, il y a de plus l'acceptation et le bon usage du don de Dieu. Ce qui n'était qu'un don devient un mérite; la vertu de foi, qui n'était qu'*infuse* en elle-même, devient *acquise* dans les progrès qu'elle reçoit de nos actes répétés. *Vertu théologique et surnaturelle*, comme nous l'avons expliqué plus haut. *Vertu par laquelle nous croyons avec une parfaite soumission*, nous en rapportant à la parole de Dieu, comme un tout jeune enfant à la parole de sa mère. Ce penchant filial, et d'ailleurs si raisonnable, à soumettre notre raison à la vérité même qui nous parle, est imprimé par le Saint-Esprit au fond de notre cœur, et c'est surtout le cœur qui incline et fait croire l'esprit. Ceux qui ont le cœur pur conservent la foi ; on ne la perd jamais que par sa faute : c'est toujours par les passions que le doute pénètre dans l'âme. *Vertu par laquelle nous croyons tout ce que Dieu a révélé*, et rien que cela, sans mélange d'aucune parole ou pensée humaine, pas même de celle de l'Eglise. Quand l'Eglise nous trace notre croyance, ce n'est pas d'elle-même ni en son nom qu'elle parle; elle ne fait que répéter ce que Dieu a dit, sans y ajouter ni en retrancher un iota. De sorte que cette parole de Dieu est encore aujourd'hui et sera jusqu'à la fin des temps, aussi pure et aussi entière qu'aux

jours où elle tombait des lèvres adorables de notre Sauveur.

2. *Pourquoi devons-nous croire tout ce que Dieu a révélé à son Église ? — Nous devons croire tout ce que Dieu a révélé à son Église, parce que Dieu, qui est la vérité même, ne peut se tromper ni nous tromper.*

La certitude de notre foi repose sur trois fondements inébranlables, et il est trois fois impossible que nous errions. Quoi de plus impossible que Dieu, la perfection même, se trompe ou nous trompe ? Quoi de plus impossible que Jésus-Christ, qui est Dieu comme son Père, et qui de plus a prouvé sa doctrine par les plus éclatants miracles, se trompe ou nous trompe ? Quoi de plus impossible que l'Église qui, par plus de miracles encore, a prouvé que Jésus-Christ est toujours avec elle pour l'assister selon sa promesse, se trompe ou nous trompe ? Ainsi, parole infaillible de l'Église nous transmettant, comme un fidèle écho, la parole infaillible de Jésus-Christ parlant au nom de son Père infaillible, voilà ce que nous croyons. Rien sur la terre n'est aussi solidement démontré. C'est là ce qui a toujours fait la force des chrétiens ; le ciel et la terre passeront, mais la parole de Dieu qu'ils croient ne passera pas. Imitons cette fermeté de nos pères dans la foi ; soyons de vrais enfants d'Abraham, le père des croyants ; car le nom de *fidèle*, que nous portons, veut dire croyant.

3. *Faites un acte de foi. — Mon Dieu, je crois avec une parfaite soumission tout ce que votre sainte Église m'oblige de croire, parce que vous, qui êtes la vérité même, le lui avez révélé.*

On peut voir, dans cet acte si court, quatre choses distinctes : 1^o la qualité de notre foi, qui est la parfaite soumission ; 2^o la règle de notre foi, qui est l'enseignement de l'Église ; 3^o l'objet de notre foi, qui est ce que Dieu a dit et révélé ; 4^o enfin le motif et le fondement de notre foi, qui

est que c'est un Dieu infiniment vérace qui l'a dit et révélé¹ ; y pensons-nous en le récitant ?

4. *Où sont contenues les principales choses que nous devons croire ?*
 — *Les principales choses que nous devons croire, sont contenues dans le Symbole des Apôtres.*

Symbole veut dire réunion, signe ou étendard, parce qu'il réunit tous les chrétiens dans une même croyance, et qu'il est comme l'étendard et le drapeau qui sert de ralliement à tous les soldats de Jésus-Christ ; partout où l'on entend chanter le *Credo*, on est sûr d'être en pays chrétien. Il ne contient pas tous les articles de notre foi, mais seulement les principaux, les plus nécessaires à connaître ; c'est pourquoi il y a plusieurs symboles plus ou moins développés. Celui que nous récitons chaque jour dans nos prières est le plus court : il contient douze articles, rédigés par les douze Apôtres (il y en a qui ont supposé que chaque Apôtre avait fait le sien) avant leur séparation et leur dispersion dans

1. La véracité divine est en effet le motif propre de notre foi, qui s'appuie ainsi uniquement et directement sur Dieu ; l'enseignement de l'Eglise n'en est que la condition et la règle : l'Eglise n'est qu'un écho de la voix de Dieu à laquelle nous nous soumettons. Ceci sera rendu sensible par un exemple. Mon père, que je sais incapable de se tromper et de me vouloir tromper, m'atteste un fait de famille qu'il a vu, un droit dont il a par devers lui les titres. Je le crois sans hésiter, sa *véracité humaine* est le motif de la *foi humaine* que j'ai en lui. Mais, au lieu de me parler lui-même immédiatement, il charge mon frère aîné de me transmettre sa parole, et lui met en main un signe certain auquel je reconnaitrai qu'il me parle de sa part et en son nom. Ainsi convaincu que mon frère ne m'en impose pas, je crois ce qu'il me dit, non pas précisément parce qu'il me le dit, mais parce que c'est mon père qui le lui a dit ; en le croyant, c'est mon père que je continue de croire ; je recueille et honore sur ses livres véridiques la parole sacrée de mon père. De même, la *véracité divine* est l'unique motif de ma *foi divine*. Dieu, il est vrai, me parle par l'Eglise, dépositaire fidèle et interprète infailible de sa parole : je la crois, sur les signes manifestes qu'elle me donne de sa mission ; mais en la croyant, c'est Dieu que je crois, c'est Dieu que ma foi atteint et honore, c'est sur Dieu qu'elle repose en paix dans son inébranlable sécurité.

les différentes parties du monde. Le symbole de Nicée, qui se chante tous les dimanches à la messe, explique plus longuement certains articles. Des hérétiques les ayant niés, l'Église réunit ses évêques en concile général dans la ville de Nicée, où ils rédigèrent ce symbole, pour condamner l'erreur et défendre la foi. Il y a eu encore d'autres conciles, où l'on a expliqué et défini des articles de foi qui n'ont pas été mis dans le Symbole, mais que nous devons croire lorsque nous les apprenons par l'enseignement de l'Église ; par exemple, l'existence du péché originel, la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie. Mais rappelons-nous que ces symboles et ces conciles n'ont rien innové, et n'ont fait que maintenir ce qui avait été cru dès le commencement. Leurs décisions, qui sont des *dogmes de foi catholique*, pourraient s'appeler : Parole de Dieu garantie par l'Église et scellée de son sceau. Notre foi tout entière est apostolique, c'est-à-dire remonte aux Apôtres, et par les Apôtres à Jésus-Christ. Les hérétiques sont des chicaneurs impies qui lui ont intenté des procès : la foi a gagné ces procès, mais elle est plus vieille qu'eux.

5. *Dites le Symbole des Apôtres en latin... en français. — Credo in Deum... Je crois en Dieu...*

Celui qui récite le Symbole en français le comprend mieux ; celui qui le récite en latin, la langue de l'Église, s'unit plus sensiblement à tous les fidèles qui le disent dans cette langue d'un bout de l'univers à l'autre. Mais, soit en latin, soit en français, il faut joindre les sentiments aux paroles : 1^o sentiments de soumission entière, non-seulement de notre esprit pour croire les vérités de notre sainte foi, mais de notre cœur pour les goûter, de notre volonté pour les pratiquer ; 2^o sentiments d'admiration et de reconnaissance pour ces belles vérités, qui sont à notre âme ce que le jour est à nos yeux, et sans lesquelles nous retomberions dans les ténèbres affreuses du paganisme ; 3^o senti-

ments de zèle pour la propagation de la foi, de désir que cette lumière de vie se répande de plus en plus, et arrive à tant de malheureux qui sont encore assis à l'ombre de la mort. Le *Credo* est le vrai cantique des associés de l'*Œuvre de la Propagation de la Foi*.

6. Tous les chrétiens sont-ils obligés de savoir le Symbole des Apôtres ? — Oui, s'ils veulent être sauvés.

Tous les chrétiens sont obligés de savoir le Symbole, au moins en substance et dans leur langue. C'est une obligation contractée au baptême, où nous nous sommes engagés à vivre en chrétiens; car, comment vivre chrétiennement, si on ne connaît pas les principales vérités et les principaux devoirs de sa religion? Et puis, ne serait-ce pas se moquer de Dieu que de ne pas se donner la peine d'apprendre ce qu'il a daigné nous apporter lui-même du haut du ciel? Cette obligation devient comme une nécessité de salut dans les pécheurs qui ont offensé Dieu mortellement depuis leur baptême; car, s'ils ignorent la substance du Symbole, on ne voit pas qu'ils puissent recevoir le pardon de leurs péchés. Pour être réconcilié avec Dieu, ne faut-il pas faire des actes surnaturels de foi, d'espérance et de charité? Ne faut-il pas une contrition surnaturelle? Et comment s'excitera-t-il à cette contrition, comment en comprendra-t-il les motifs, comment connaîtra-t-il assez son Sauveur, celui qui ne sait même pas le Symbole? La première chose à savoir pour soi, la première à apprendre aux enfants et aux ignorants, c'est le Symbole.

7. Est-on obligé de faire souvent des actes de foi ? — Oui, on est obligé de faire souvent des actes de foi.

C'est une très-bonne habitude de faire souvent des actes de foi dans ses prières, et de temps en temps dans la journée. Après les actes de charité, rien n'est plus agréable à Dieu; rien n'est aussi plus utile à l'âme, qui en est éclairée

et fortifiée, qui s'accoutume par là à mêler les pensées et les souvenirs de la foi à ses occupations ordinaires, excellent moyen de les sanctifier. Mais il n'est pas nécessaire pour cela de réciter la formule commune, ni une autre : toute action, toute pratique religieuse renferme un acte de foi ; la prière, la récitation de l'*Angelus*, l'assistance à la sainte messe. Le chrétien qui fait dévotement le signe de la croix, ne fait-il pas un acte de foi au mystère d'un Dieu en trois personnes, exprimé par les paroles qu'il prononce, et au mystère de l'Incarnation et de la Rédemption, qu'il rappelle en traçant sur lui le signe de la mort d'un Dieu fait homme ? De même, quand nous saluons pieusement la croix rencontrée au bord d'un chemin, nous faisons un acte de foi, nous récitons d'esprit et de cœur l'abrégé de notre Symbole.

8. *Suffit-il de faire des actes intérieurs de foi ? — Non, il faut aussi faire, dans les occasions, une profession extérieure de la foi.*

Saint Paul a dit : « C'est la foi du cœur qui justifie, mais c'est la confession de la bouche qui sauve. » Et Notre-Seigneur : « Si quelqu'un rougit de moi devant les hommes, je rougirai de lui et le désavouerai devant mon Père. » Menace bien juste ; car, rougir de Jésus-Christ, ne pas vouloir passer pour son disciple, n'est-ce pas lui faire affront ? Si on n'a que de l'indignation et du mépris pour le fils ingrat qui renie ses parents, que penser du baptisé qui n'ose se déclarer l'enfant de Jésus-Christ, l'enfant de Dieu ? Comme si jamais il pouvait y avoir de la honte à se dire franchement chrétien, et que ce ne fût pas au contraire le plus sûr moyen de forcer l'estime des lâches mêmes qui n'ont pas ce courage ! Il y a donc précepte grave de confesser sa foi.

1. L'histoire rapporte du César Constance Chlore, père du grand Constantin, un trait remarquable, qui ne lui fit pas moins d'honneur qu'à la

Ce précepte oblige : 1^o à ne jamais renier sa foi en paroles, ou par des actions qui auraient le même sens que des paroles; on serait alors un apostat, un renégat, noms infâmes. C'est pour ne l'être pas, que tant de martyrs ont donné leur sang pour Jésus-Christ, depuis Saint-Etienne, le premier d'entre eux, jusqu'aux martyrs de notre Révolution, jusqu'aux martyrs de nos jours en Pologne, en Chine et au Japon 1. 2^o Il oblige à protester hautement, et à prendre le parti de la religion attaquée devant nous, quand nous avons assez d'autorité pour le faire, quand notre silence serait un scandale pour les personnes présentes, ou pourrait passer pour une adhésion à des discours impies. Du reste, dans les circonstances ordinaires de la vie, les chrétiens remplissent suffisamment ce précepte par la pratique extérieure de leur religion.

9. Celui qui refuserait de croire une seule vérité de la foi, ou qui

religion. Lorsque parut l'édit de Dioclétien, il fit venir devant lui tous les officiers chrétiens attachés à sa personne et ayant des charges dans son palais. leur notifia les ordres de l'empereur, et leur déclara qu'il fallait sacrifier aux idoles ou renoncer à leur dignité. La plupart protestèrent qu'ils aimaient mieux perdre leurs biens et la vie même que de perdre la foi : quelques-uns, plus faibles et plus courtisans que chrétiens, consentirent à offrir de l'encens aux faux dieux et à suivre la religion du souverain. Alors Constance manifesta ses véritables sentiments, combla d'éloges la généreuse fermeté des premiers, et blâma la lâche et criminelle complaisance des autres. « Comment, leur dit-il, puis-je compter sur votre fidélité, vous qui vous montrez perfides et traîtres à l'égard de Dieu ? » Et il les chassa de sa maison, réservant toute son estime et toute sa confiance pour ceux qui avaient mis Dieu avant l'empereur et le devoir avant l'intérêt.

1. Jus qu'à ces quatre zouaves qui, tout récemment, ayant été surpris et emmenés par les Bédouins d'Afrique, plutôt que d'apostasier, aimèrent mieux se laisser fusiller avec leur caporal, qui cria le premier : *Camarades, ne renions pas notre baptême!* L'Eglise catholique a dans tous les temps enfanté beaucoup de ces héros de la foi. On en compte plus de dix millions dans les premiers siècles, et plus d'un million depuis. Presque toujours, quand le prêtre dit la messe en rouge, c'est qu'on honore ce jour-là un martyr.

en douterait volontairement, pêcherait-il grièvement? — Oui, ce serait un péché mortel.

Le catéchisme parle ensemble d'un refus formel de croire et d'un doute volontaire, deux choses qui se ressemblent en effet beaucoup; douter de la parole d'un homme ou refuser de le croire, n'est-ce pas lui faire à peu près la même injure? Cette injure, quand elle s'adresse à Dieu, est très-grave, et l'un des plus grands péchés, sinon le plus grand: ne semble-t-il pas que celui qui n'aime pas Dieu par-dessus tout, l'offense moins que celui qui ne le croit même pas? Ce doute ou ce refus, lors même qu'il ne porterait que sur un seul point de foi, détruit en nous toute la foi, qui ne se partage pas; car il chasse de notre cœur l'Esprit de vérité qui en est le principe, et ne s'appuie plus sur la véracité de Dieu, qui en est le motif et le fondement. En vain le malheureux qui commettrait ce crime dirait qu'il croit tous les articles de la religion, un seul excepté: il continue peut-être de les croire par habitude, parce que cela lui plaît ou lui paraît ainsi: mais ce n'est plus là la foi surnaturelle infuse par l'Esprit-Saint; c'est la foi des hérétiques, qui eux aussi admettent bien quelque chose du christianisme, et n'ont pas seulement la vertu de foi, puisqu'ils en sont les mortels ennemis. En détruisant la foi, ce péché détruit aussi l'espérance et la charité; car, comment espérer en un Dieu qu'on ne croit pas? comment l'aimer? Si quelqu'un perd la charité par un péché grave, il lui reste encore la foi et l'espérance pour se retourner vers Dieu et lui crier miséricorde: mais s'il perd la foi, tout est perdu, tout est ruiné de fond en comble dans son âme. C'est pour cela que l'Eglise plaint si tendrement les infidèles qui ont le malheur d'être privés de la foi, et condamne si sévèrement les incrédules qui la perdent par leur faute, et surtout les séducteurs qui la font perdre aux autres.

DEUXIÈME LEÇON.

DE DIEU.

Le Catéchisme ne nous demande même pas s'il y a un Dieu, pas plus qu'on ne demande s'il y a un soleil. Dieu est, en effet, le vrai soleil des âmes, « éclairant tout homme qui vient en ce monde, » et, comme le soleil des corps, éclairant lors même qu'on ne pense pas à lui et qu'on ne le regarde pas. Quand le tonnerre gronde sur sa tête, l'homme est bien forcé de reconnaître dans cette voix la voix d'un maître; quand une catastrophe subite fond sur lui, son premier mouvement est de crier : *Mon Dieu!* Dieu s'est manifesté et continue de se manifester à nous en toute manière. Est-ce qu'il ne s'est pas révélé et n'a pas parlé lui-même, à nos premiers parents dans le paradis terrestre, aux Hébreux sur le mont Sinaï, aux Apôtres dans la personne de Notre-Seigneur Dieu Jésus-Christ ? Est-ce que la terre et le ciel, les étoiles et les planètes ne nous disent pas qu'il y a un Dieu, comme les machines, les édifices, les tableaux, nous disent qu'il y a des ouvriers, des architectes et des peintres ? La curieuse chose qu'une montre qui se serait faite et montée d'elle-même ! Et le soleil, cette belle horloge qui règle toutes les autres, se serait fait et réglé tout seul ! Quand j'ai commis le mal dans l'ombre et sans témoin, ma conscience me blâme et me condamne moi-même malgré moi-même. Pourquoi ? Elle a tort, s'il n'y a pas de Dieu : car dans ce cas, je n'ai offensé personne, je n'ai désobéi à aucun maître suprême. Le mal, c'est d'offenser Dieu ; s'il y a du mal, c'est qu'il y a un Dieu. Aussi, tous les hommes de tous les temps et de tous les pays ont cru en Dieu ; s'il

s'est rencontré quelque grand coupable qui, par peur de Dieu, ait désiré dans son cœur qu'il n'y en eût pas, et ait osé le dire, on a eu pitié de lui comme d'un malade, comme d'un aveugle qui nierait les couleurs, ou bien on l'a méprisé comme un menteur ¹. Donc, ne demandons pas s'il y a un Dieu, mais plutôt :

1. *Qu'est-ce que Dieu ? — Dieu est le créateur du ciel et de la terre, et le maître absolu de toutes choses.*
2. *Pourquoi dites-vous que Dieu est le créateur du ciel et de la terre ? — Parce qu'il a fait toutes choses de rien.*

1. *Dieu est créateur.* — Ce grand titre ne devrait jamais être appliqué qu'à lui ; les hommes sont des créatures, aucun n'est créateur de quoi que ce soit. Les artistes qui font des statues, des monnaies, des maisons, ne les créent pas ; il les façonnent seulement, avec des matériaux créés d'avance. Qu'est-ce donc que créer ? Créer, c'est faire une chose de rien, c'est-à-dire faire que ce qui d'abord n'était pas du tout existe ensuite, et soit quelque chose. Dieu était seul avec lui-même de toute éternité, et rien n'existait que lui. Tout à coup, au moment fixé dans ses pensées, sans aucun instrument, sans aucune peine ni effort, il dit, non de bouche, mais de volonté : Que les Anges soient ! Et les Anges furent, étonnés d'être, et se prosternant par milliers devant leur Créateur. De même, plus tard, Dieu dit : « Que la lumière soit ! » et la lumière fut, remplissant de sa splendeur le sombre et noir espace. Rien peut-il nous donner une plus haute idée de la puissance de Dieu, et Créateur n'est-il pas synonyme de Tout-Puissant ? Quand tous les

1. Les athées, dit Pascal, secte, non de philosophes, mais de menteurs. Il est fort douteux, en effet, que le bon sens puisse se perdre, qu'une raison saine et cultivée puisse s'abrutir au point de nier Dieu sérieusement : la nature la soutient et l'empêche d'extravaguer jusque-là. C'est « dans son cœur, » dans ses désirs et ses passions plutôt que dans ses convictions, que l'impie a dit : « Il n'y a point de Dieu. »

hommes mettraient en commun toute leur habileté et toutes leurs forces pour créer, quoi ? une mouche, un brin d'herbe, un grain de sable, ils n'en viendraient pas à bout ; ils le savent bien, et ne songent même pas à le tenter. Et Dieu, d'un mot et comme « en se jouant, » a créé tout ce que nous voyons et tout ce que nous ne voyons pas ? Gloire à notre tout-puissant Créateur ? Newton, le premier génie peut-être de la science, n'entendait jamais prononcer ce grand nom de Dieu sans s'incliner et se découvrir par un profond sentiment de religion. Les bons chrétiens ne l'entendent jamais blasphémer sans frémir, et sans lui dire du fond du cœur : « *Sanctificetur nomen tuum !* Que votre nom soit sanctifié ! »

2. *Créateur du ciel.* — Il y a trois cieux : 1^o le ciel inférieur, qu'on peut appeler le ciel des nuages, qui enveloppe la terre d'une couche d'air de quinze à vingt lieues, et dans lequel volent les « oiseaux du ciel. » 2^o Le ciel des étoiles, où roulent tous ces corps lumineux dont l'homme a pu supputer déjà plus de cent millions : poussière brillante, dont les grains ne paraissent que des points scintillants, et sont cependant gros comme le soleil, lui-même quatorze cent mille fois plus gros que la terre ; ils semblent voisins, et un boulet de canon lancé à toute vitesse ne pourrait aller de l'un à l'autre en mille ans. 3^o Cependant ce n'est là que l'escabeau, le marchepied du troisième ciel, où fut ravi saint Paul, du vrai ciel des élus, où Dieu règne au milieu de ses Anges et de ses Saints. Quelle n'en doit pas être la splendeur, et comme les cieux racontent bien la gloire de Dieu, et proclament d'une voix magnifique qu'il est le Tout-Puissant !

3. *Créateur de la terre.* — La terre est bien petite en comparaison du ciel, puisqu'elle n'a que neuf mille lieues de tour, quinze cents lieues de la surface au centre. Mais, que de merveilles elle déploie, et dans son balancement au milieu de l'espace où rien ne la soutient, et dans son roule-

ment quotidien sur elle-même, et dans sa course annuelle autour du soleil, et dans ses mers profondes où se jouent les plus petits poissons et les baleines de soixante pieds, et dans ses plantes si belles et si variées, et dans ses animaux si multipliés et si utiles!... Un naturaliste célèbre, Linnée, ayant étudié longtemps en détail toutes ces beautés de la création, s'écriait : *Je n'ai vu Dieu que comme par derrière, j'ai vu son ombre, l'empreinte de sa main sur ses ouvrages, et j'en suis resté stupéfait!*

4. *Maître de toutes choses.* — Et c'est pour cela que nous le nommons le « Seigneur. » Si l'ouvrier qui ne donne que la façon à son œuvre, sans en créer la matière, en est cependant le maître, combien ne sera pas plus maître celui qui a tout fait, qui a produit la forme et le fond? Il est maître, en second lieu, parce qu'il conserve tout ce qu'il a créé. Une lampe ne brûle pas toujours, une montre s'use et ne va pas sans fin : les astres brillent toujours, et toujours la lune tourne autour de la terre. Mais si Dieu retirait son bras un moment, tout s'arrêterait, tout se disloquerait, tout rentrerait dans le chaos, puis retomberait dans le néant, comme une pierre qui n'est plus soutenue se précipite en bas. Enfin, Dieu est le maître parce qu'il renouvelle toutes choses. Les animaux, les plantes disparaissent; Dieu en produit d'autres. Les hommes meurent : on a calculé qu'il en meurt un par seconde à très-peu près, plus de trois mille à l'heure, plus de quatre-vingt mille par jour. Qui les moissonne ainsi, sinon Dieu, qui les appelle à chaque instant à son tribunal toujours dressé? Que ces morts continuelles, réparées par les créations continuelles de nouvelles âmes, nous montrent d'une manière grande et terrible le souverain domaine du « Maître de la vie et de la mort! »

5. *Maître absolu.* — C'est-à-dire, maître suprême et universel, sans supérieur et sans rival. Un curé dépend de son évêque, qui dépend du Pape, qui dépend de Jésus-Christ; un

préfet dépend du ministre, le ministre du chef de l'État, et celui-ci de Dieu, « par qui les rois règnent. » Chacun ici-bas a son maître, qui borne ses droits; les plus élevés eux-mêmes ne sont que des lieutenants et des sous-maîtres. Dieu seul est le maître dans toute la force du mot, le Maître des maîtres, à qui il demandera compte de leur administration, n'ayant lui-même de compte à rendre à personne. Sans supérieur au-dessus de lui, il est aussi sans rival à côté de lui. Rien n'échappe à son domaine universel : les plus riches ne possèdent que quelques terres, les plus puissants monarques ont des voisins qui limitent l'étendue de leur domination : mais « la terre et sa plénitude, les cieux « et tout ce qu'ils renferment, sont au Seigneur. » Ce qui veut dire qu'à Dieu appartient, non-seulement toute chose, mais tout dans chaque chose, comme le propriétaire d'un champ en possède les fruits avec le fonds. Rapportons-nous à Dieu ces fruits de notre âme, auxquels il a un droit si sacré ? C'est-à-dire, nos pensées, nos affections, nos désirs sont-ils pour lui, et toujours conformes à sa volonté sainte, comme le voudrait le grand précepte de la charité ? « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de toute votre âme, « de tout votre cœur, de tout votre esprit et de toutes vos « forces. »

3. *Dieu a-t-il un corps ? — Non : Dieu est un pur esprit.*

On appelle corps, ou matière, ce qui a des parties et pas de pensées, ce qui se voit, se touche et peut se diviser en plusieurs parts, mais ne peut ni penser, ni aimer, ni vouloir ; comme un arbre, une pierre. On appelle, au contraire, esprit, ce qui a des pensées et pas de parties, comme notre âme, qui pense et ne se divise pas : car, a-t-on jamais entendu parler d'une moitié ou d'un quart d'âme ? Nous sommes donc un esprit, puisque nous pensons ; mais sommes-nous un pur esprit ? Non ; nous avons un corps qui a des parties et ne pense pas ; nous sommes donc à la

fois esprit et corps, mais pas purement et uniquement esprit. Les Anges, au contraire, n'ont pas de corps, et ne sont qu'esprits, purs esprits, tout spirituels. On dit l'âme des hommes, et on ne dit pas l'âme des Anges, mais simplement les Anges; car l'âme est un esprit qui appelle un corps avec lequel elle est destinée à vivre.

Les Anges sont les plus parfaites créatures de Dieu, et ils n'ont pas de corps : comment Dieu en aurait-il un ? Il y a trois degrés de perfection : n'avoir qu'un corps, avoir corps et âme, n'être qu'un esprit. Sur lequel de ces degrés mettrons-nous Dieu ? C'est souvent une grande misère, et toujours une imperfection, que d'avoir un corps : même dans le ciel, où nos corps brilleront comme des étoiles, ils seront encore la partie la plus imparfaite de nous-mêmes. Or, en Dieu, tout est parfait, infiniment parfait, et il n'y a pas de moins parfait. Se l'imaginer avec un corps, c'est donc la marque d'un esprit grossier qui dégrade Dieu, ou plutôt se dégrade lui-même dans ses pensées. Que si l'Écriture nous parle souvent des yeux, du bras, des oreilles de Dieu, cela doit se prendre en figure, et s'entendre de la science de Dieu figurée par les yeux, de la force figurée par le bras... N'est-ce pas là un langage compris et employé par tout le monde ? Quand on dit un fin ou un vaste esprit, un courage calme ou bouillant, un cœur étroit ou large, avertit-on l'auditeur de ne pas s'y tromper et qu'on ne parle que par métaphore ?

4. *Dieu a-t-il toujours été ? — Oui, Dieu a toujours été; il n'a point eu de commencement, et il n'aura jamais de fin.*

Dire que Dieu a toujours été et qu'il sera toujours, qu'il n'y a en lui ni commencement ni fin, c'est dire qu'il est éternel. Les Anges, aussi bien que nos âmes, qui n'ont pas toujours été, mais qui seront toujours, ne sont qu'immortels. On admet sans trop de peine que Dieu ne doive pas finir, puisque nous-mêmes ne finirons pas. Mais comment

n'a-t-il jamais eu de commencement ? Eh ! comment aurait-il commencé ? Qui l'aurait fait, Dieu ? Est-ce un autre ? Cet autre-là serait Dieu. Est-ce Dieu qui se serait fait lui-même ? Mais pour faire, il faut d'abord être ; et si on est, alors on n'a plus à se faire. Dieu donc est éternel. Grand mot, qui effraye notre imagination : car, elle a beau vouloir remonter des milliards et des milliards d'années pour arriver au commencement, elle n'avance pas d'un pas, puisqu'il n'y a point de commencement : autant vaudrait faire sans fin le tour de la terre, dans l'espérance d'arriver à la lune. De même, qu'elle plonge, qu'elle descende des siècles sans nombre dans l'avenir, elle n'approche pas davantage de la fin, qui ne viendra jamais. Jamais, jamais ! O éternité ! Si on pensait à toi, on ne s'exposerait pas à être toujours, toujours malheureux, et jamais, jamais heureux !

5. Où est Dieu ? — Dieu est partout.

« Si je monte au ciel, vous y êtes ; si je descends aux enfers, je vous y trouve ; si je déploie mes ailes avec l'aurore, et m'envole aux extrémités de la terre, c'est votre main qui m'y a porté. » Le Psalmiste pouvait-il mieux exprimer l'immensité de Dieu ? Partout où notre imagination peut s'élancer, et bien au delà, Dieu y est. Pour soutenir et conserver tous les êtres qu'il a créés, il faut bien qu'il soit partout où ils sont. Ils nagent en lui, comme dans leur élément et leur principe de vie, comme les poissons dans la mer et les oiseaux dans l'air. Notre âme est présente à tout notre corps ; car, quelque part qu'on le blesse, elle le sent ; et cela n'empêche pas qu'elle ne soit simple et sans parties, à moins que par hasard, quand on coupe le pied à un homme, on ne lui coupe une partie de son âme ! belle image de la présence de Dieu, pur et indivisible esprit, à tous les êtres de la création. Marchons en cette présence, comme Abraham, et nous serons parfaits. « Trouvez-moi, disait quelqu'un à un tentateur qui l'induisait à mal,

trouvez-moi un lieu, un seul lieu où Dieu ne soit pas, et je consentirai peut-être à y aller pêcher avec vous; sinon, non¹.

6. *Dieu est-il aussi dans les enfers? — Oui, Dieu est aussi dans les enfers? mais c'est pour y punir les démons et les méchants.*

Cela n'est pas douteux. Dieu est aux enfers par sa justice pour punir, comme il est au ciel par son amour pour récompenser. S'il n'y était pas, les flammes vengeresses s'éteindraient, les âmes elles-mêmes des réprouvés mourraient et il n'y aurait plus d'enfer. Mais n'ayons pas peur que ces flammes se retournent contre leur auteur : il n'y a pas plus à craindre pour lui, qu'il n'y a à craindre pour le soleil l'ardeur de ses rayons, pour un homme la chaleur de sa propre haleine. Autrement, il nous faudrait redouter aussi pour Dieu les feux que nous allumons sur la terre, et surtout ces énormes foyers qu'il a allumés lui-même dans les astres du firmament; car, encore une fois, il est partout.

7. *Dieu nous voit-il? — Oui, Dieu voit jusqu'à nos plus secrètes pensées.*

Non-seulement Dieu nous voit, mais il voit et connaît tout. L'avenir nous échappe, le passé nous fuit, et nous ne connaissons que peu de choses du présent. Pour Dieu, l'avenir n'a pas de voile, parce que rien ne pouvant se faire sans lui, il n'arrivera jamais que ce qu'il est déjà décidé à permettre ou à vouloir. Tout le présent, depuis les hauteurs du ciel jusqu'au fond des enfers, est ramassé sous son regard : il est le grand témoin de toutes choses, l'œil toujours ouvert. « J'ai péché devant vous, » disait David pénitent : nos plus secrètes pensées, nos désirs à peine formés, n'échappent pas à ce scrutateur des reins et des cœurs. « Jésus, » dit l'Évangile « connaissait leurs pensées. » Et

1. Dis-moi où est Dieu, et je te donne une orange. — Et moi, Monseigneur, je vous en donne deux, si vous me dites où il n'est pas, répondit un jour à son évêque l'enfant qui fut plus tard Chateaubriand.

comment les ignorerait-il, lui qui nous aide toujours à les avoir, qui nous les inspire quand elles sont bonnes, qui nous en détourne quand elles sont mauvaises ? Sous ce fixe regard de Dieu, tout est présent, l'avenir l'est déjà et le passé l'est encore. De même que parfois, si une lumière ou un son nous a vivement frappés, nous continuons de l'avoir quelque temps dans les yeux et dans les oreilles après qu'il a cessé : tel est le passé vis-à-vis de Dieu, passé pour nous, présent pour lui. Toutes les fautes des hommes non effacées par la pénitence, toutes leurs bonnes œuvres, non effacées par un péché mortel, lui restent présentes ; c'est là le grand livre du jugement, qu'il fait voir en un clin d'œil aux hommes à mesure qu'ils meurent, et par cette seule vue il sont jugés. Invoquons cette vive lumière du passé dans nos examens de conscience ; mais n'oublions pas qu'elle est toujours sur nous et sur chacune de nos actions, et disons souvent en les faisant : *Dieu me voit !*

8. *Dieu prend-il soin de ses créatures, et de l'homme en particulier ? — Oui, et ce soin s'appelle la Providence.*

Providence signifie l'action de prévoir et de pourvoir. On dit quelquefois qu'un père est la providence de sa famille, parce qu'il prévoit ses besoins et y pourvoit ; que le riche est la providence du pauvre... Cela veut dire que toutes ces petites providences sont les instruments et les images de la grande Providence, qui est le gouvernement de Dieu dans le monde. A voir le bel ordre qui y règne, le mouvement régulier des astres, des saisons et des jours, la manière dont chaque espèce d'êtres est disposée et organisée pour trouver ce qui lui convient et fuir ce qui lui est nuisible, il n'est pas difficile de comprendre qu'il y a là un maître vigilant, un père attentif à tous les besoins.

Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Eh bien ! dit Notre-Seigneur, si votre Père céleste nour-

rit ainsi le passereau, s'il revêt le lis des champs de plus d'éclat que n'en eut jamais Salomon dans toute sa gloire, combien n'êtes-vous pas plus précieux à ses yeux et plus chers à son cœur ? Ne sait-il pas ce qui vous manque ? Ne veut-il pas vous le donner ? Pourquoi donc vous tourmenter d'inquiétudes ?

Il est vrai que Dieu permet bien des désordres apparents dans la nature ; mais ils ont toujours leur raison, quoique inconnue de nous. Le déluge ne dut-il pas paraître un grand désordre aux victimes qu'il engloutissait ? Dieu permet des maux plus graves encore, les péchés des hommes : mais il en tire toujours quelque bien, soit pour sa gloire, soit pour les pécheurs eux-mêmes ; et sans attendre le grand jour où tout nous sera expliqué, la Providence est souvent justifiée à nos yeux, même dès ici-bas. Rappelons-nous l'histoire de Joseph. Il semblait n'avoir été jeté dans une citerne que pour son malheur et celui de son père désolé ; plus tard, on vit bien que Dieu avait tout conduit pour le salut même de ses frères dénaturés, et pour consoler le vieux Jacob par la gloire de son fils bien-aimé... Et puisque Joseph était la figure de Jésus-Christ, jamais le Père éternel sembla-t-il plus oublier le monde et l'abandonner aux méchants, que lorsqu'il laissa les Juifs calomnier, outrager et crucifier Notre-Seigneur ? Et c'est par ce crucifiement que le péché a été expié, Dieu glorifié et les hommes sauvés. De nos jours, le Vicaire de Jésus-Christ est calomnié, dépouillé, menacé comme lui ; comptons que Dieu tirera encore le bien du mal. Et déjà ne voyons-nous pas notre Père commun grandi par la persécution, rendu plus cher à ses enfants, et plus vénérable même à ses ennemis ? Ayons donc en la divine Providence une confiance sans bornes. Quand la barque agitée va être engloutie par les vagues, et qu'on crie : « Nous périssons ! » alors Jésus se réveille de son sommeil apparent, « il commande aux vents et à la mer, et il se fait un grand calme.

TROISIÈME LEÇON

DE LA SAINTE TRINITÉ

Benedicta sit sancta et indivisa Trinitas!...

Béni soit la sainte et indivisible Trinité!...

C'est ici le sanctuaire et le cœur même de la religion. Nous ne devrions en approcher et en parler qu'à genoux et en tremblant, à l'exemple des Esprits célestes, toujours prosternés en adoration et la face voilée devant la profonde et incompréhensible Trinité. Tout nous rappelle à ce centre auguste, d'où partent tout les dons, et où doivent revenir tous les cœurs. Le premier sacrement que nous recevons en naissant, nous est conféré au nom de l'adorable Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit; et après le dernier, qui se donne aux mourants, l'Église notre mère nous fera ses adieux et nous enverra au ciel en disant : *Partez, âme chrétienne, au nom du Père qui vous a créée, au nom du Fils qui vous a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui vous a sanctifiée*. Et pendant notre vie, du baptême à l'extrême-onction, toutes nos prières commencent et finissent par le signe de la croix, qu'on pourrait bien appeler aussi le signe de la Trinité, puisque s'il figure la croix quand on le voit, il rappelle la sainte Trinité quand on l'entend.

C'est à elle que se rapporte tout le culte chrétien, et surtout le plus grand acte du culte, le saint sacrifice de la messe. Les offices sont semés d'invocations et d'élévations à la sainte Trinité : à la fin des psaumes : *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit* : à la fin des oraisons : *Par Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui vit et règne dans l'unité du Saint-Esprit* : à la fin des hymnes, la doxologie, ou la glorification du Père, du Fils et de l'Esprit consolateur. S'il n'y a dans l'année qu'une seule fête de la sainte Trinité, c'est qu'elle est l'objet d'une fête perpétuelle, toujours et seule

adorée dans les fêtes des Saints et de Notre-Seigneur, mais particulièrement le dimanche, qui n'est consacré qu'à elle. Voici la belle préface qu'on y chante ordinairement.

« Il est tout à fait convenable et juste, équitable et salutaire, qu'en tout temps et en tout lieu nous vous rendions grâce, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel. Avec votre fils unique et l'Esprit-Saint, vous êtes un seul Dieu, un seul Seigneur, non dans l'unité d'une seule et même personne, mais dans la Trinité d'une seule et même substance. Car, ce que vous nous avez appris à croire de votre gloire, nous le croyons de votre Fils, nous le croyons de votre Esprit-Saint, sans distinction ni différence. Ainsi, en confessant la Divinité véritable et éternelle, nous adorons la propriété dans les personnes, l'unité dans l'essence, et l'égalité dans la majesté. C'est elle que louent les Anges et les Archanges, les Chérubins et les Séraphins, qui ne cessent de s'écrier et de répéter d'une seule voix : *Sanctus, Sanctus, Sanctus ! Trois fois saint le Seigneur Dieu des armées !* »

Tous nos devoirs envers la sainte Trinité consistent à nous associer d'intelligence et de cœur à ce culte magnifique ; mais le premier de ces devoirs, c'est de la connaître.

1. *Y a-t-il plus d'un Dieu ? — Non : il n'y a qu'un seul Dieu.*

« Écoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur. » *Un seul Dieu tu adoreras.* Dieu s'est donc révélé à nous comme seul et unique Seigneur. Ce serait nier Dieu et le sens commun, que d'imaginer plusieurs dieux ; les pauvres aveugles qui, avant Jésus-Christ, admettaient des dieux, ou bien ne savaient pas ce qu'ils disaient et ne se comprenaient pas eux-mêmes, ou bien ils entendaient par là des espèces d'êtres supérieurs et de démons : « Tous les dieux des Gentils sont des démons. » Erreur monstrueuse, qui ne déshonorait pas moins l'homme que Dieu. S'il y avait plusieurs dieux, qui serait le maître ? qui serait infini et tout-puissant ? Évidemment aucun, puisque ce qui

serait à l'un ne serait pas à l'autre : s'il y a plusieurs rois ici-bas, c'est qu'aucun ne commande à toute la terre. Et si ces prétendus dieux allaient ne pas s'entendre, collision toujours possible entre des êtres dont aucun ne serait parfait, nous verrions alors un beau chaos avec tous ces combats de dieux ; à moins que nous ne fussions les premières victimes écrasées sous les pieds de ces gigantesques lutteurs ! Non, il n'y a qu'un prince dans l'État, qu'un chef dans la famille, qu'une âme pour régir le corps humain, et à plus forte raison qu'un Dieu pour gouverner le monde. Le grand nom de Dieu est incommunicable ; c'est le blasphémer, c'est le détruire, que de le partager. On nous rapporte ce principe fondamental en tête de la leçon sur la sainte Trinité, afin qu'en reconnaissant trois personnes en Dieu, nous respections toujours l'inviolable unité de sa nature.

2. Combien y a-t-il de personnes en Dieu ? — Il y a trois personnes en Dieu : le Père, le Fils et le Saint-Esprit, que nous appelons la sainte Trinité.

Croire à la sainte Trinité, c'est croire qu'il y a en Dieu trois personnes distinctes, dont chacune est Dieu, parfaitement égale aux deux autres, et ne formant avec elles qu'un seul Dieu : ce sont là les quatre points principaux de ce grand dogme.

Quand Jésus-Christ fut baptisé dans le Jourdain, une voix éclatante, partie du ciel, dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, » et en même temps on vit le Saint-Esprit venir se reposer sur lui sous la forme d'une colombe. Voilà bien trois personnes distinctes, le Père qui parle, le Fils dont il parle, et l'Esprit-Saint. Nous les voyons au commencement de la mission publique de Notre-Seigneur ; nous les reverrons à la fin, quand ce divin Sauveur, sur le point de remonter au ciel, enverra ses disciples « baptiser les nations « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Aussi,

non-seulement les Apôtres ont mis cette vérité dans le Symbole, mais ils en ont fait tout le fond du Symbole, puisqu'il se réduit à cette unique phrase principale : *Je crois en Dieu le Père..., et en Jésus-Christ son Fils..., et au Saint Esprit*; le reste n'étant que l'explication de ce qui concerne chaque personne en particulier.

La foi nous apprend donc qu'il y a trois personnes en Dieu; elle nous apprend de plus leur nom. La première s'appelle *Père*, le Père éternel, parce qu'il engendre son Fils de toute éternité; génération ineffable et toute spirituelle, par laquelle le Fils naît du Père, comme notre pensée ou nos conceptions naissent de notre esprit, qui les produit et les conçoit. Ce Fils unique du Père, objet de toutes ses complaisances, est aussi appelé son *Verbe* et son *image* substantielle : son Verbe, parce qu'il est la pensée et la parole intérieure que Dieu se dit à lui-même, au dedans de lui-même : penser, n'est-ce pas parler au dedans de soi? Son image substantielle, parce que le Père, en se pensant et se contemplant, se voit lui-même dans sa pensée, comme dans un miroir. La troisième personne s'appelle le Saint-Esprit, ou encore l'*Amour*, le Soupir, le Lien, le Nœud du Père et du Fils : car, en se voyant si beaux et si parfaits, ils s'aiment nécessairement, et produisent un Amour éternel et infini comme eux.

3. *Ces trois personnes sont-elles distinguées entre elles? — Oui : le Père n'est pas le Fils, le Fils n'est pas le Père, le Saint-Esprit n'est ni le Père ni le Fils.*

Ces trois personnes sont distinctes entre elles, c'est-à-dire que l'une n'est pas l'autre : sans cela, elles ne seraient pas trois. Quand Notre-Seigneur nous dit « qu'il a été envoyé par son Père, » ne se distingue-t-il pas nettement de lui, comme le passif se distingue de l'actif? L'envoyé n'est pas celui qui envoie : on ne s'envoie pas soi-même. On ne se prie pas non plus soi-même, et Notre-Seigneur nous dit « qu'il a prié son Père. » Ailleurs il nous promet qu'avec

son Père il nous enverra le Paraclet, ce qui distingue aussi du Père et du Fils ce divin Consolateur.

4. *Chacune de ces trois personnes est-elle Dieu? — Oui, le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu.*

Le Père est Dieu; car, s'il ne l'était pas, il est clair qu'il ne pourrait produire deux personnes divines. Le Fils est Dieu; car, distinct du Père, il est le terme nécessaire de sa pensée et de sa paternité, et ce qui est nécessaire à Dieu ne saurait être une simple créature. Le Saint-Esprit est Dieu; car, distinct du Père et du Fils, il leur est également nécessaire comme terme et comme lien de leur amour. Aussi, les trois personnes sont-elles toujours placées sur la même ligne, et reçoivent elles absolument le même culte. Nous sommes également régénérés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit : *Gloire égale au Père, au Fils et au Saint-Esprit!* Car, si le Père est appelé Créateur, le Fils est Rédempteur, l'Esprit-Saint Sanctificateur : et ce sont là trois noms divins, dont aucun n'est inférieur aux deux autres.

5. *Sont-ce trois dieux? — Non : ces trois personnes ne font qu'un seul Dieu, parce qu'elles n'ont toutes trois qu'une même nature et une même divinité.*

La foi ne nous dit pas que trois personnes ne fassent qu'une personne, ni trois dieux un Dieu; parce que trois ne peuvent jamais faire que trois : ce serait là une contradiction, une absurdité qu'aucun homme sensé n'aurait jamais crue : et ceux qui nous en accusent sont, ou des esprits ignorants dont il faut avoir pitié, ou des esprits méchants et impies, qui mentent en blasphémant, et dont il faut avoir horreur. Mais, s'il est impossible que trois fassent un, est-il également impossible que trois choses fassent une seule chose? Si trois hommes pouvaient régner ensemble dans une parfaite entente, ces trois personnes ne seraient qu'un roi, possédant une seule royauté, un seul pouvoir

royal. Si trois frères continuent de garder l'héritage paternel en commun et par indivis, on aura trois personnes et un seul propriétaire, une propriété à trois têtes. Est-ce que je ne suis pas moi-même un exemple de la pluralité dans l'unité, du pluriel dans le singulier? Combien de personnes en moi? une seule, moi. Combien de substances? deux, et fort différentes, un corps grossier et une âme angelique. Si deux substances si contraires peuvent se réunir en un seul moi, pourquoi trois personnes et comme trois moi divins ne couronneraient-ils pas l'unité infiniment féconde de la nature divine? Ce sont là deux merveilles, l'une finie et créée, l'autre incréée et infinie; nous croyons la première parce que, la sentant, nous ne pouvons pas en douter; nous croyons la seconde parce que, Dieu nous l'ayant révélée, nous ne pouvons raisonnablement en douter davantage.

Ces trois personnes ne sont donc pas séparées, pour former chacune sa nature à part, un Dieu à part; mais elles terminent et épanouissent ensemble la nature divine, dans laquelle elles plongent ensemble, distinctes comme personnes, confondues comme nature. « Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, et ces trois ne sont qu'une seule substance. » D'où il suit qu'ils sont l'un à l'autre, l'un dans l'autre, comme la lumière est dans la chaleur et la chaleur dans la lumière, ne pouvant pas agir séparément, parce que leur action est une et commune, comme leur nature et leur divinité. « Tout ce que fait le Père, le Fils le fait semblablement : mon Père exécute, et moi j'exécute » en lui et avec lui, dit Notre-Seigneur. La création est donc l'ouvrage de la sainte Trinité tout entière. Les docteurs disent très-souvent : *le Père a créé par le Fils dans le Saint-Esprit*. Comme, en Dieu, la nature divine est commune aux trois personnes, hors de Dieu, la nature créée est aussi leur propriété à titre égal. En nous créant, les trois personnes ont dit : « Faisons l'homme; » au bap-

tème, nous sommes encore recréés, refaits, régénérés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Au nom*, c'est-à-dire par la puissance, et non pas dans les noms et par les puissances; ce qui montre à la fois que cette puissance est une, et en même temps commune aux personnes divines.

Pourquoi donc appelle-t-on le Père Créateur, le Fils Rédempteur, le Saint-Esprit Sanctificateur, s'ils n'ont qu'une même et commune action ? Il y a trois réponses à cette question. 1° Le Père n'est pas seul appelé Créateur, puisque l'Église nous fait chanter : *Veni, creator Spiritus ! Venez, Esprit créateur !* Ce même Esprit n'est pas non plus seul appelé Sanctificateur; car Notre-Seigneur nous dit : « Si quelqu'un m'aime, » ce n'est pas seulement l'Esprit Saint, c'est aussi « mon Père et moi qui viendrons établir en lui notre « demeure » et le sanctifier. 2° Le Père est principe en Dieu, c'est lui qui produit le Fils et avec le Fils le Saint-Esprit; quoi de plus naturel que de lui attribuer, par analogie, la production, quoique infiniment différente, des créatures ? Le Saint-Esprit unit le Père et le Fils par l'amour : mais la sanctification de nos âmes n'est pas autre chose que leur union à Dieu par l'amour : elle rappelle donc ce que l'Esprit-Saint fait en Dieu, et c'est pour cela qu'on la lui approprie, mais jamais à l'exclusion des deux autres personnes. 3° Il n'y a que la Rédemption qui soit toujours et exclusivement attribuée au Fils; c'est que le Fils nous a rachetés seul, parce que seul il s'est incarné et a souffert pour nous. Il nous crée avec le Père, il nous sanctifie avec l'Esprit; mais seul il nous rachète. C'est donc avec lui que nous avons le plus de rapports; cela vient, non de la Trinité, mais de l'Incarnation.

6. *Le Père n'est-il pas plus grand, plus puissant que le Fils et le Saint-Esprit ? — Non : ils sont égaux en toutes choses.*

Ce nom vénéré de Père, de Père éternel, modèle et source de toute paternité, non-seulement sur la terre, mais dans

le ciel, nous induirait à croire que le Père est réellement plus grand que le Fils et que le Saint-Esprit. Le nom de Tout-Puissant, créateur des choses visibles et invisibles, qu'il porte jusque dans le *Credo*, semblerait aussi indiquer une puissance supérieure à celle des deux autres personnes. Il n'en est rien. Les trois sont absolument égales entre elles, puisque chacune est Dieu, corrélatrice aux deux autres, et leur mesure parfaite. Le père se connaît tout entier, il s'aime tout entier : le terme de sa connaissance ou son Verbe, le terme de son amour ou son Saint-Esprit, lui sont rigoureusement égaux. Voilà pourquoi nous disons qu'il y a dans la Trinité, *distinction*, mais non pas *différence* de personnes. Aussi les honorons-nous, tantôt d'un culte commun et collectif, qui s'adresse à la Trinité ou simplement à Dieu ; tantôt d'un culte distinct, qui s'adresse à une personne en particulier ; mais jamais d'un culte différent et inégal : *Et in majestate adoretur æqualitas* ; nous adorons l'égalité dans la majesté, dit la Préface.

7. Le Père est-il plus ancien que le Fils et le Saint-Esprit ? —

Non, il n'est pas plus ancien qu'eux : car le Père, de toute éternité, engendre son Fils, et le Père et le Fils de toute éternité produisent le Saint-Esprit.

Les pères ordinaires sont certainement plus anciens que leurs fils, parce qu'ils ont pu et dû vivre avant eux et sans eux. Mais un Ange est-il plus ancien que sa pensée, un astre que la lumière ? Il ne paraît pas, vu que sans lumière et sans pensée il n'y ni astre ni Ange. Ainsi du Père éternel, de l'*Ancien des jours* : si on le considère comme Père des créatures, qu'il a produites librement, il est certes plus ancien qu'elles. Mais si on parle de sa vraie paternité, de cette paternité essentielle et nécessaire par laquelle il conçoit et engendre son vrai Fils, celle-là est éternelle comme lui. Dieu n'a pu exister un instant endormi, pour ainsi dire, sans se connaître et sans s'aimer, et par consé-

quent sans produire son Fils et son Saint-Esprit. Quand donc on dit que Dieu était *seul* avant la création, c'est des trois personnes ensemble, du Dieu-Trinité qu'on veut parler : mais on ne dira jamais que le *Père* était seul. Et c'est dans ce sens que des docteurs enseignent que Dieu n'a jamais été *solitaire*, parce que Dieu, c'est la société même du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Voilà le grand dogme de l'auguste et adorable Trinité, avec les dogmes particuliers qu'il renferme, savoir : la trinité des personnes divines, leur distinction, leur divinité, leur unité substantielle, leur égalité. Qu'elle nous pardonne, s'il nous était échappé quelque mot peu digne d'elle : nous voudrions l'effacer avec notre sang et nos plus profondes adorations.

Si nous rabaissons un instant nos regards, fatigués de tant de gloire, sur la terre qui est son œuvre, nous y pourrions maintenant découvrir mille traces de la sainte Trinité qui sont comme la marque de l'ouvrier sur son ouvrage. Car, n'est-il pas bien remarquable que les choses fondamentales, dans le monde des esprits comme dans le monde des corps, procèdent presque toujours par trois, reposent sur le nombre trois ? L'espace, et tous les corps petits ou grands qu'il renferme, sont constitués par trois dimensions : longueur, largeur, hauteur ou profondeur. Le temps a trois divisions : passé, présent, avenir. Dans la grammaire, dans les langues et dans nos pensées, il n'y a ordinairement que trois personnes : la première qui parle, la deuxième à qui on parle, la troisième de qui on parle. Tout jugement de notre esprit, toute proposition ou phrase qui l'énonce, se ramène à trois termes : le sujet, le verbe et l'attribut. Le soleil a son disque, ses rayons, sa chaleur. Il n'y a que trois questions de lieu : *unde ? ubi ? quo ?* d'où viens-tu ? où es-tu ? où vas-tu ? L'homme enfin, le roi de la création¹, la plus ressemblante image de son auteur, est un

1. Vassal du ciel et roi de la terre, dit Buffon.

être pensant, voulant, sentant : trois facultés d'intelligence, de volonté, de sensibilité, qui font de lui une petite trinité, ombre de la grande. On voit souvent, au-dessus de l'autel, au centre d'une gloire ou d'un tableau, la première de toutes les figures, le triangle, pour rappeler la sainte Trinité, avec laquelle il offre en effet des rapports frappants, qu'on peut multiplier presque à volonté... Mais, ce ne sont là que des points d'appui pour notre imagination, des secours peut-être pour notre raison ; nullement des fondements pour notre foi à ce dogme sublime, qui ne repose que sur la parole de Dieu se révélant à nous, et qui est d'ailleurs un profond et impénétrable mystère¹.

8. *Comment s'appelle le mystère d'un seul Dieu en trois personnes ? — Le mystère de la sainte Trinité.*

Mystère a toujours voulu dire une chose cachée et sacrée, une chose qu'on ne voit pas et qu'on doit respecter. Un mystère est donc une vérité certaine qu'on ne comprend pas, ou mieux, deux vérités certaines qu'on ne sait comment concilier et arranger ensemble. On l'a comparé à une chaîne dont nous tiendrions les deux bouts dans nos mains, sans savoir comment ils se rejoignent, parce que le milieu en serait invisible. Par exemple, Dieu est spirituel et sans parties, voilà un bout de la chaîne : Dieu est immense et partout présent, voilà l'autre bout : comment cela va-t-il

1. On connaît ce trait raconté de saint Augustin. Il se promenait un jour sur les bords de la mer, cherchant à approfondir le mystère de la sainte Trinité. Soudain il aperçut un enfant qui paraissait fort occupé, allant et venant sans cesse du rivage à la mer, où il puisait de l'eau avec une coquille, pour l'apporter à une petite excavation qu'il avait creusée dans le sable. — Que prétendez-vous faire, mon enfant ? — Vider ici la mer. — Eh ! ne voyez-vous pas que c'est impossible, que ce trou est bien trop petit et la mer bien trop grande ? — Eh ! ne voyez vous pas vous-même qu'il vous est encore plus impossible de faire entrer l'infini dans le fini, la très-sainte Trinité dans votre esprit ? Cela dit, l'enfant ou l'Ange disparut.

ensemble? comment être en tout lieu et ne remplir aucun lieu? Mystère. De même, Dieu est un en nature. premier point certain: Dieu est trois en personnes, second point certain: comment nouer ensemble ces deux termes? Point mystérieux.

Il ne faut pas penser qu'il n'y ait de mystères que dans la religion. Des mystères, il y en a partout, au fond de tout, quand on veut en savoir le pourquoi et le comment. Comment moi, qui n'étais pas il y a vingt ans peut-être, suis-je aujourd'hui? Comment suis-je sorti du néant à la voix de Dieu? Pourquoi maintenant et non pas dans mille ans? Mystère. Comment le suc de la terre monte-t-il dans cet arbre au printemps pour y devenir du bois? Comment ce fil de fer transmet-il les signes et les nouvelles avec une vitesse de plusieurs mille lieues par seconde? Mystère. Comment ce morceau de pain que je broie sous ma dent sans pitié ni douleur, va-t-il devenir du sang, puis de la chair, qu'on ne pourra plus déchirer sans me faire crier? Mystère encore. Pourquoi et comment, en parlant, en remuant de l'air d'une certaine façon, puis-je donner des pensées à celui qui m'écoute? Toujours mystère.

Il est donc très-nécessaire et par conséquent très-raisonnable de croire des mystères: nous en vivons, pour ainsi dire. Je crois, souvent sans le comprendre, ce que me disent mes oreilles ou mes yeux, parce qu'ils sont de bons témoins. Quand tous les savants s'accordent sur un point, je l'admets, quoique parfois un peu dur à croire: par exemple, que la terre, en hiver, est plus près du soleil qu'en été. Et je ne croirais pas le Dieu de vérité!... Quel insensé l'oserait prétendre? Non, ce n'est pas la raison qui se plaint des mystères; mais les mystères amènent les préceptes; et les passions, qui n'en veulent pas, font remonter leur révolte jusqu'aux mystères mêmes. Un impie, au lit de mort, disait au prêtre: Ne vous amusez pas à convaincre ma raison: allez au plus pressé; guérissez mon

cœur, et la raison suivra, comme elle a toujours fait : car, ce n'est pas elle qui m'a rendu incrédule !

Croyons donc les mystères de notre sainte religion, non-seulement d'une foi ferme, parce qu'ils sont certains, mais d'une foi reconnaissante et amoureuse, parce qu'ils nous sont infiniment avantageux. Ils nous sanctifient, en nous donnant occasion de nous abaisser devant Dieu, de reconnaître de plus en plus que nous sommes bien petits et lui bien grand, ce qui ne semble pas difficile, et nous est cependant très-méritoire. Ils nous éclairent, malgré leur côté ténébreux. Avez-vous remarqué qu'on ne peut regarder le soleil, ni savoir ce qu'il est en lui-même ? et cependant, il illumine tout de ses rayons. Il en est ainsi des mystères. Je ne sais pas comment un Dieu a pu devenir homme, tout en restant Dieu : mais que je suis heureux de l'avoir par là pour ami et pour frère ! je ne sais pas comment il a pu mourir pour moi, chargé de mes péchés ; mais quelle idée cette mort me donne de sa bonté ! Je ne sais pas comment trois personnes ne font qu'un seul Dieu : mais, quel beau modèle d'union fraternelle entre les hommes, appelés à ne faire qu'un cœur et qu'une âme, comme les trois adorables personnes font une seule divinité ! « *Qu'ils soient un entre eux*, dit Jésus-Christ, *comme vous, mon Père, et moi, ne sommes qu'un.* » Finissons par la parole qui a ouvert cette leçon : Bénie soit à jamais la sainte et indivisible Trinité ! Après l'avoir crue humblement sur la terre, nous la contemplerons face à face avec ravissement dans le ciel pendant toute l'éternité.

1. L'historien Mézerai, après s'être rétracté devant ses amis appelés par lui à son lit de mort, et leur avoir demandé pardon de tout ce qu'il avait dit et écrit contre la religion, ajouta en finissant : *Mézerai mourant est plus croyable que Mézerai vivant et en bonne santé.*

QUATRIÈME LEÇON.

DE LA CRÉATION DU MONDE. — DES ANGES.

1. *Qui a fait le monde ? — Dieu.*
2. *De quoi a-t-il fait le monde ? — De rien.*

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était en Dieu dès le commencement ; toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait. — Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre : or, la terre était vide et nue, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme. »

C'est par ce début sublime que s'ouvrent les deux livres les plus sublimes qu'il y ait, même dans la sainte Écriture. Le premier, qui est l'Évangile selon saint Jean, nous fait remonter avant tous les temps, au commencement qui a précédé tout commencement, jusqu'à cette auguste solitude où rien n'existait que Dieu et son Verbe, s'embrassant dans l'unité de leur Amour. C'est là, en quatre mots, toute l'histoire de Dieu, en qui rien ne change, et de l'éternité avant la création. Le second, la *Genèse* ou *origine*, le premier livre de la Bible, commence l'histoire du temps avec le temps même, et nous montre Dieu sortant pour ainsi dire de son repos, de sa gloire et de sa béatitude infinie, pour créer le monde et associer des créatures à sa vie et à son bonheur.

Dans ces quelques lignes nous sont enseignées trois grandes vérités, opposées à des erreurs que notre raison, relevée et éclairée par la foi, ne comprend même plus. La première vérité, que Dieu a créé librement et quand il lui a plu, et non pas nécessairement et de toute éternité, comme l'ont rêvé des esprits égarés qui ont dit, sans doute pour se dispenser de toute reconnaissance envers leur Créateur, que Dieu ne peut pas plus s'abstenir de créer qu'une

fontaine de couler, et qu'il ne met pas plus de bonté à produire ses créatures qu'un arbre à produire ses fruits. La deuxième, que tous les êtres que nous voyons autour et au-dessus de nous sont de simples créatures comme nous, indignes par conséquent de ce culte sacrilège que les idolâtres prodiguaient à tout, aux astres, aux fleuves, à des animaux, et jusqu'aux légumes de leurs jardins. La troisième, que Dieu, créateur du monde, ne se confond pas plus avec le monde que l'ouvrier avec son ouvrage, qu'il en est distinct, séparé et indépendant: vérité de bon sens, méconnue par quelques insensés, qui ont bien imaginé le plus monstrueux des dieux; car leur dieu est l'ensemble de tout ce qui existe, chaque corps en fait partie, le monde entier n'est qu'un dieu, poussant dans les plantes, sentant et ruminant dans les bêtes, brûlant dans le soleil, pensant dans l'homme et jurant même dans les impies. Qu'on aime Notre-Seigneur Jésus-Christ, et sa céleste doctrine, quand on entrevoit seulement en passant dans quels abîmes l'esprit humain a pu tomber et tombe encore tous les jours sans lui! Et afin de rendre ces vérités plus manifestes encore, Dieu, qui pouvait créer et orner le monde d'un seul coup de sa volonté, a voulu ne l'achever qu'en six jours, faisant voir par là qu'aucune force ne le pressait, et qu'il prenait uniquement conseil de sa sagesse et de sa souveraine indépendance.

Après avoir créé le ciel et la terre au commencement¹, Dieu en démêla les éléments confondus et débrouilla le chaos. Le premier jour, qui ne fut pas mesuré par le lever et le coucher du soleil encore absent, Dieu dit : « Que la

1. Au commencement du temps, dont le point précis reste ignoré, et ne peut être rapporté à aucune date, ni antérieure, puisqu'il n'y avait auparavant que l'éternité; ni postérieure, puisque l'Écriture n'a pas compté les années depuis ce commencement, mais seulement à partir de la création de l'homme, qui est la plus haute date certaine que nous connaissions.

« lumière soit, et la lumière fut ¹. Et Dieu donna à la lumière le nom de jour, et la divisa des ténèbres, qu'il appela la nuit. » Le deuxième jour Dieu dit : « Qu'il y ait un firmament, qui sépare les eaux d'en haut dans les nuages, des eaux d'en bas sur la terre. » Et il donna au firmament ou atmosphère le nom de ciel, le ciel inférieur. Le troisième jour Dieu dit : « Que toutes les eaux qui sont sur la terre soient rassemblées en un même lieu, et que l'élément aride apparaisse. Et il appela cet élément la terre, et donna le nom de mer à l'amas de toutes les eaux. » Et la terre étant découverte et pouvant dès lors devenir fertile, il dit : « Que la terre produise de l'herbe verte portant de la graine, et des arbres portant du fruit, pour se reproduire chacun selon son espèce. Et il fut fait ainsi. »

Le quatrième jour Dieu dit : « Qu'il y ait des corps lumineux dans le ciel, qu'ils séparent le jour d'avec la nuit, qu'ils éclairent la terre et lui marquent les temps, les saisons, les jours et les années. Et Dieu fit, en même temps que les étoiles, deux grands luminaires : l'un plus grand pour présider au jour, et l'autre pour présider à la nuit. » Le cinquième jour Dieu dit : « Que les eaux produisent des êtres vivants qui nagent dans la mer, et des oiseaux qui volent sous le ciel au-dessus de la terre. Et Dieu ayant créé les grands poissons et les oiseaux, il les bénit en disant : Croissez et multipliez. » Le sixième jour, la terre déjà couverte de plantes pouvant nourrir des animaux, Dieu dit : « Que la terre produise des animaux domestiques, des reptiles, des bêtes sauvages, chacun selon son espèce. Et cela se fit ainsi. »

1. La lumière avant et sans le soleil? Impossible, disaient en riant quelques incrédules ignorants du siècle dernier. Très-possible et très-certain, leur répondent aujourd'hui tous les savants, puisque l'élément ou fluide lumineux se trouve répandu partout, et que l'homme a mille manières de le faire briller et jaillir en éclat; il tire le feu et la lumière même d'un caillou.

La terre étant ornée et peuplée, comme un palais splendidement meublé et rempli de serviteurs qui attendent leur maître, Dieu voulut aussi donner à la terre son maître et son roi. Il sembla alors tenir conseil en lui-même, puis il dit, au pluriel, dans la trinité de ses personnes : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur les bêtes de la terre. Et Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu, répète le texte sacré ! Et Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très-bonnes, » ne manquant de rien pour atteindre leur fin. Et il se reposa le septième jour, c'est-à-dire il cessa de créer de nouvelles espèces. Car, ce n'est pas là un repos proprement dit, puisqu'il n'est point la cessation d'un effort ou d'une fatigue, Dieu créant par sa simple volonté ; puisque d'ailleurs Dieu continue toujours de créer des âmes à mesure qu'il les unit à un corps ; puisque enfin la conservation de ses créatures, suspendues sur le néant d'où il les a tirées, n'exige pas de lui une moindre action que leur création même, à peu près comme il nous faut autant de force pour soutenir un poids au bout du bras que pour le soulever d'abord.

En terminant cette courte mais magnifique histoire, cette haute et suprême généalogie de tout ce qui existe, faisons comme Dieu lui-même ; confessons que toutes ces choses sont très-bonnes, puisque le mal n'y est pas encore entré par le péché, et chantons une hymne de reconnaissance et d'admiration à la puissance, à la sagesse et à la bonté de notre Créateur.

3. Quels sont les principaux ouvrages de Dieu ? — Ce sont les Anges et les hommes.

L'homme est placé au milieu de la création comme entre deux infinis : l'infini en grandeur, dans ces sphères célestes qui remplissent les espaces bien au delà de sa vue, et l'in-

fini en petitesse, dans ces êtres invisibles à l'œil nu qui peuplent par milliers l'air qu'il respire, et jusqu'à la goutte d'eau qu'il boit. Mais, du plus gros soleil au plus petit ciron, il y a encore moins loin que de l'Ange au plus précieux diamant, parce que celui-là est pur esprit et celui-ci pure matière. Les ouvrages de Dieu forment donc comme une échelle, non-seulement d'étendue et de dimension, mais de perfection et de véritable grandeur. D'abord les corps bruts, qui n'ont aucune espèce de vie; puis les plantes, qui vivent et ne sentent pas; puis les animaux, qui sentent et se meuvent; puis, à une distance immense, quoique leur voisin par son corps qui sent et se déplace comme eux, l'homme, l'image de Dieu par sa raison et sa volonté; puis enfin les Anges, totalement dégagés de la matière, purs esprits, pures intelligences, purs amours, éclairés directement et pénétrés par Dieu comme l'air par la lumière. Admirable progression, chaîne continue qui relie et subordonne entre elles toutes les créatures, et les rattache au trône de leur auteur, également adorable en toutes, dit saint Augustin, créant des Anges dans le ciel sans en être plus grand, et des vermisseaux sur la terre sans en être plus petit.

4. *Qu'est-ce que les Anges? — Les Anges sont de purs esprits, dont Dieu se sert pour conduire les autres créatures et exécuter ses ordres.*

On représente souvent les Anges sans corps, pour montrer qu'en effet ils n'en ont pas; avec des ailes, pour marquer leur empressement et leur agilité à se rendre aux ordres de Dieu partout où il les envoie; avec des têtes d'enfants, pour exprimer leur innocence et leur immortelle jeunesse. L'Écriture dit même qu'ils présentent à Dieu des encensoirs pleins d'encens et de parfums, « qui sont les prières des Saints. » Ces derniers mots nous avertissent que ces encensoirs et les mains qui les balancent, aussi bien

que les ailes et les figures, gracieuses images pour aider nos pensées, ne sont pas plus matériels que nos prières ne sont de vrais parfums. Les Anges sont donc de purs esprits, les plus belles créatures de Dieu, faites mieux que nous encore à son image et la réfléchissant dans tout leur être, qui n'est que pensée et amour. Ils sont rangés et prosternés devant son trône en multitudes innombrables, puisque les écrivains sacrés les comptent par centaines de mille et par millions ; rangés, avons-nous dit, et divisés selon leur degré de perfection et de beauté, en trois ordres formant neuf chœurs, qui sont les Séraphins, les Chérubins, les Trônes ; les Dominations, les Vertus, les Puissances ; les Principautés, les Archanges et les Anges. Telle est la cour céleste, toujours en adoration devant le Roi des rois, et chantant avec les Saints admis dans ses concerts un perpétuel Hosanna au plus haut des cieux.

C'est là la fin principale des Anges. Mais Dieu les a créés aussi *pour conduire les autres créatures et exécuter ses volontés*. C'est même de là que vient le mot d'*ange*, qui veut dire *envoyé, messenger, apôtre*. Ces paroles du Catéchisme nous insinuent que les Anges reçoivent de Dieu deux sortes de mission : l'une durable, qui les charge de la conduite soit d'un homme en particulier, soit d'une ville, d'une province, d'un empire, soit même de quelque grande partie du monde terrestre ou céleste ; peut-être chaque étoile a son Ange, et quand nous la regardons, si elle ne nous voit pas, son Ange nous voit et nous invite à bénir son auteur. L'autre mission des Anges est passagère et de circonstance : telles furent les missions de l'Ange qui accompagna Tobie, de l'Ange qui vint dire à Gédéon battant son grain que Dieu l'avait choisi pour délivrer son peuple, de l'Ange qui prédit la nativité de saint Jean-Baptiste, de l'Ange qui salua Marie pleine de grâce et lui annonça qu'elle allait être la mère du Sauveur : telles furent encore les missions plus terribles de l'Ange qui fit mourir en une nuit tous les premiers-nés

des Égyptiens, de l'Ange qui extermina aussi en une nuit les cent quatre-vingt-cinq mille hommes de Sennachérib, de l'Ange qui frappa d'une plaie honteuse Héliodore, le profanateur du Temple... Certes, Dieu n'a pas besoin de tous ces ministres; ce n'est pas pour se décharger du gouvernement de l'univers qu'il les emploie, mais pour les honorer, et aussi pour rattacher entre elles les différentes parties de son œuvre, et mieux en montrer l'unité et l'harmonie. Il se sert des Anges dans le monde entier, comme parmi les hommes il se sert des princes pour gouverner la société civile, et des évêques, qui sont aussi appelés les *anges* de leurs églises, pour gouverner la société des âmes.

5. En quel état Dieu a-t-il créé les Anges? — Il les a créés dans la justice et la sainteté.

Dieu a créé les Anges dans un état de justice ou d'innocence, de sainteté ou de grâce, de liberté ou d'épreuve. 1^o État de justice ou d'innocence. Tout ce qui sort directement des mains de Dieu, sans aucun intermédiaire, n'en peut sortir que pur et innocent; ainsi en sortirent Adam et Ève, ainsi en sortirent les Anges, purs esprits immédiatement créés par Dieu. Il n'y a donc pas de tache originelle à redouter pour eux, leur nature était droite et immaculée, nullement inclinée au mal et toute portée au bien; c'était l'innocence et la justice naturelle. 2^o Aucun être créé, si parfait qu'il soit, n'a droit à voir Dieu face à face dans le ciel; ses vertus naturelles ne l'en rendront jamais digne. Pour pouvoir atteindre ce bonheur, les Anges ont donc eu besoin comme nous de vertus surnaturelles et infuses, qui les ont élevés au-dessus d'eux-mêmes jusqu'à l'état de *grâce*, puisqu'il ne leur était pas dû, et de sainteté, puisqu'ils ne le connaissaient plus intimement à Dieu, et les faisait, non plus seulement ses créatures, mais ses enfants. 3^o État de liberté et d'épreuve. Le ciel est une récompense; personne n'y entre s'il ne l'a mérité; les enfants eux-mêmes, inca-

pables de mérite personnel, y font valoir les mérites de Jésus-Christ, dont le baptême les a revêtus. Mais, pour mériter, il faut être libre, pouvoir choisir entre le bien et le mal : terrible épreuve que ce choix, qui mène au ciel ou à l'enfer, et qui n'a pas été épargné aux Anges non plus qu'aux hommes !

6. *Tous les Anges sont-ils demeurés dans cet état ? — Non : il y en a un grand nombre qui a péché en se révoltant contre Dieu.*

L'orgueil seul pouvait tenter et éprouver des esprits que leur nature incorporelle mettait à l'abri de toute autre tentation ; l'orgueil, dit l'Écriture, a été le commencement du péché. Triste effet des dons de Dieu, quand nous ne les recevons pas en tremblant et ne les rapportons pas fidèlement à leur source ! Le plus beau des Anges, nommé pour cela *Lucifer* ou *porte-lumière*, ébloui de ses qualités brillantes, se complut en lui-même, se préféra à tous les autres, et comme si le rang qu'il occupait avait été son propre ouvrage, voulut monter encore. « Je m'élèverai, dit-il, au-dessus des astres ; j'y établirai mon trône et serai semblable au Très-Haut. » Des milliers d'Anges se mirent à sa suite, préférant la domination de ce révolté au doux et légitime empire de leur Créateur. Mais d'autres, plus fidèles, protestèrent contre cette audace insensée, et au cri sacrilège : *Soyons semblables à Dieu*, répondirent par ce cri victorieux, qui est devenu le nom de leur chef : *Michel*, c'est-à-dire *qui est comme Dieu* ? Il y eut alors un grand combat, un grand trouble parmi les Anges ; mais les rebelles furent bientôt vaincus. Précipités par l'effort même qu'ils faisaient pour s'élever, leur place ne se trouva plus dans le ciel ; ceux qui avaient voulu follement monter jusqu'à Dieu descendirent justement au fond de l'enfer, créé et allumé alors exprès pour eux. J'ai vu Satan, dit Notre-Seigneur, tomber comme un éclair ; et, ajoute saint Jean,

la troisième partie des étoiles (des Anges) fut arrachée du ciel pour jamais.

7. Quelle a été la récompense des bons Anges ? — La gloire éternelle.

Le ciel, ce ciel où Dieu se fait voir face à face, où il ouvre tout son cœur à ses élus, et les admet à contempler à découvert le mystère profond de sa vie en trois personnes, ce ciel commença pour les Anges fidèles en même temps que l'enfer se creusait sous la chute des anges apostats. La grâce des premiers fut changée en gloire, comme une sève qui passe en fleur, leur fidélité en récompense, leur liberté vacillante en une stabilité immuable dans le bien, où ils furent confirmés pour toujours. Ils voient Dieu mieux que nous ne voyons le soleil, ils l'aiment de toute l'ardeur de leur cœur, ils le sentent s'insinuer en eux comme une douce chaleur, et les dilater, les enivrer par le sentiment de son infinie béatitude. Ils sont entrés dans la joie de leur Maître, ils le possèdent et en sont possédés, avec la certitude, qui double leur bonheur, de le posséder et de lui appartenir éternellement. Et cela, pour un instant de fidélité ! Ah ! s'écrient-ils, Dieu est infiniment bon ! Et infiniment juste et terrible, répondent à l'autre extrémité du monde les malheureux forcés à glorifier à leur manière, dans ses redoutables attributs, le Dieu même qu'ils maudissent !

8. Quels offices les bons Anges exercent-ils particulièrement envers les hommes ? — Il y en a qui sont nos protecteurs, et qui offrent à Dieu nos prières.

Touchante pensée ! Avant même qu'on nous eût choisi un protecteur, un patron parmi les Saints, Dieu nous avait déjà choisi un protecteur, un gardien parmi ses Anges. C'est la persuasion de tous les fidèles ; l'Eglise l'a toujours

cru, et a même institué une fête des Anges Gardiens. Peut-on rien entendre de plus aimable que cette parole de notre divin Sauveur : « Gardez-vous bien de mépriser et surtout
« de scandaliser un de ces petits; car, je vous le dis, leurs
« Anges voient toujours la face du Père, qui est dans le
« ciel. » Ce qui signifie que ces enfants ont un Ange tuté-
laire, prêt à prendre leur défense contre toute action nuisible à leur corps et toute parole nuisible à leur âme. O la bonne et douce Providence!

Comment ce prince de la cour céleste s'acquitte-t-il de son humble et fraternelle mission? Rappelons-nous une histoire que nous savons. L'ange *Raphaël, remède de Dieu*, présentait au Seigneur les prières et les bonnes œuvres du juste Tobie; il accompagna son fils dans un lointain voyage, le préserva des atteintes d'un poisson qui l'allait dévorer, l'aida puissamment dans toutes ses entreprises et le ramena riche et heureux sous le toit paternel. C'est l'image visible de ce que font tous les jours invisiblement nos Anges Gardiens. Quand nous prions, quand nous pleurons, ils recueillent nos prières et nos larmes et les offrent à Dieu, pour qu'elles soient plus sûrement exaucées et bénies. Si nous sommes dans quelque occasion périlleuse pour notre vertu ou pour nos jours, ils nous avertissent, nous disant comme à Loth dans Sodome : « Sortez d'ici. » Quand le dragon infernal rôde autour de nous, cherchant une proie, ils le repoussent, ou bien nous suggèrent, comme Raphaël à Tobie, le moyen de vaincre cette bête hideuse. Que de pressentiments nous leur devons, que d'inspirations opportunes! Que de dangers évités, que de précipices côtoyés sans le savoir, et que nous n'avons connus qu'après y avoir échappé! Mais nos Anges le savaient¹. Ils vous prendront

1. Saint François Régis avait passé plusieurs nuits à entendre les confessions. Obligé de se rendre à une nouvelle mission sans avoir pu prendre aucun repos, il dormait en marchant. Tout à coup, il se sent touché au bras, ouvre les yeux, et aperçoit à ses pieds un gouffre béant

dans leurs mains, dit le psaume *Qui habitat*, de peur que vous ne heurtiez contre le péril et le scandale. Enfin, de même qu'ils portèrent Lazare dans le sein d'Abraham, ils nous amèneront certainement au ciel, qui est notre vraie maison paternelle, si nous suivons leurs bonnes inspirations.

9. *Quels sont nos devoirs envers notre Ange Gardien? — Nous devons aimer notre Ange Gardien, respecter sa présence, et le prier souvent.*

Quelle récompense offrirons-nous à ce guide fidèle et dévoué? Daignera-t-il agréer la moitié de tout ce que nous avons? disait le jeune Tobie parlant à son père de son céleste conducteur, qu'il prenait encore pour un homme. Imitons cette reconnaissance, en pratiquant les trois devoirs que le Catéchisme, après saint Bernard, nous marque envers notre Ange Gardien. 1^o Rendons-lui amour pour amour. Avant d'accorder notre affection à quelqu'un, que lui demandons-nous? Qu'il soit beau? qu'il soit aimable? qu'il nous aime, et nous le prouve par les soins les plus délicats? qu'il nous pardonne facilement nos torts, et ne nous en fasse que de tendres reproches? que son amitié nous soit toujours utile et jamais à charge? qu'il soit grand mais condescendant, sage mais indulgent? Nous n'oserions exiger d'un homme tant de qualités accomplies, et notre cœur serait acquis à l'ami qui en aurait seulement quelques-unes. Aimons donc notre Ange Gardien, qui les a toutes. 2^o Respectons sa présence. Est-ce la respecter, que de ne penser jamais à lui? que de marcher toujours comme si nous étions seuls, sans dire un mot à ce fidèle compagnon,

où il allait tomber. Il recule d'un pas, et, moins effrayé que reconnaissant, il se met à genoux pour remercier Dieu et son bon Ange. — Sainte Agnès, après avoir résisté héroïquement aux persécuteurs de sa pureté et de sa foi, fut conduite dans une prison remplie de libertins. Mais elle y trouva un Ange que le Seigneur avait envoyé pour la protéger, et qui la préserva de toute insulte. L'histoire raconte beaucoup de faits semblables; et combien d'autres dont elle ne parle pas!

sans demander un avis à ce guide infailible? Est-ce la respecter, que de nous permettre devant lui ce que nous rougirions de faire devant un homme? que de blesser par des immolesties la sainteté de ses regards toujours ouverts sur nous? Ce regard si pur, qui contemple sans interruption la face de Dieu, nous le forcerions à être dans le même temps le témoin affligé et dégoûté de nos désordres! 3^e Invoquons-le souvent avec confiance, dans nos dangers, dans nos tentations, dans nos peines. Quoi de plus fortifiant, que la pensée de ce gardien vigilant qui est toujours à nos côtés, et se tient à la porte de notre âme comme le Chérubin à la porte du paradis terrestre, pour empêcher l'iniquité d'y entrer! Prions-le surtout et mettons-nous sous sa protection, le soir en nous livrant à un sommeil sur lequel il veillera, et le matin en commençant une journée dont il aura à écarter peut-être bien des périls. Disons-lui alors la prière que nous ont apprise nos mères, ces autres anges gardiens que nous n'aurons pas toujours :

Ange de Dieu, à qui j'ai été donné en garde par la divine bonté, veillez sur moi, éclairez-moi, protégez-moi aujourd'hui, tous les jours de ma vie, et à l'heure de ma mort.

Enfin, comme tous les Anges sont nos protecteurs, nous devons les honorer et les invoquer tous, particulièrement les trois dont nous connaissons les noms : saint Michel, le premier vainqueur du démon; saint Gabriel, *vertu de Dieu*, le messager de la bonne nouvelle; saint Raphaël, modèle des Anges Gardiens. L'Église nous donne l'exemple de cette dévotion aux saints Anges, en célébrant leur fête chaque année le 29 septembre et le 2 octobre, en les invoquant souvent dans ses litanies, en s'unissant à eux pendant la messe à la fin de la Préface et au *Sanctus*, en nous faisant confesser tous les jours nos péchés à leur glorieux chef, saint Michel-Archange ¹.

1. M. Olier n'avait pas seulement une tendre dévotion à son Ange Gardien : il saluait et invoquait les Anges des pays qu'il traversait, et

10. *Comment appelle-t-on les mauvais anges, qui ont été précipités dans l'enfer? — On les appelle démons.*

Lucifer, le chef des mauvais anges, est appelé Satan, Bélial, c'est-à-dire, méchant, rebelle, adversaire. On le nomme encore l'ancien serpent, le père du mensonge, le prince du monde, parce qu'il a séduit nos premiers parents sous la forme d'un serpent, qu'il a trompé le monde en se faisant ériger partout des autels, qu'il règne aujourd'hui encore par l'erreur sur la plus grande partie des hommes, égare les mondains par ses maximes mensongères, et les tyrannise par ses usages opposés à l'Évangile. Les complices qu'il a entraînés dans sa rébellion et dans sa chute sont appelés diables, esprits de ténèbres, esprits infernaux, puissances de l'enfer, tentateurs, démons, esprits malins : un mot sur chacun de ces noms nous apprendra ce que nous devons penser et craindre de ces ennemis de Dieu et du genre humain.

1. *Diables*, c'est-à-dire accusateurs, calomniateurs, parce qu'ils nous accusent devant Dieu et mettent tout en œuvre pour nous faire condamner. 2. *Esprits de ténèbres*, parce qu'ils sont privés de la lumière du ciel qui éclaire les Saints, condamnés aux ténèbres de l'enfer, haïssant la lumière comme tous ceux qui aiment et font le mal. 3. *Esprits infernaux, puissances de l'enfer*, parce qu'ils y ont été précipités après leur péché. Dieu, qui devait pardonner à l'homme plus faible, a puni aussitôt et sans rémission les anges plus forts, et partant plus coupables. C'est dans ce sombre royaume, région de calamité, de désordre et d'horreur éternelle, qu'ils exercent sans frein leur fureur et leur fa-

surtout les Anges des paroisses où il venait donner quelque mission. Il n'entreprit jamais une affaire sans la recommander à l'Ange de celui avec qui il devait la traiter; et il déclare s'être toujours très-bien trouvé de cette pratique, adoptée aussi par plusieurs Saints et par de pieux chrétiens, qui en ont retiré les mêmes avantages.

tale puissance sur les victimes qu'ils y attirent. 4. *Puissances de l'air* où, suivant saint Paul, ils sont répandus pour nuire à la terre et aux hommes, sans y être moins malheureux, parce qu'ils portent leur malheur et leur enfer partout avec eux. 5. *Tentateurs*. Ils ont tenté notre première mère, ils ont osé tenter Jésus-Christ même qu'ils ne connaissaient pas, ils tentent tous les hommes, par des suggestions mauvaises et des occasions dangereuses. Dieu permet même quelquefois qu'ils s'emparent de leurs biens qu'ils détruisent, de leur corps qu'ils maltraitent, de leur esprit qu'ils tourmentent et obsèdent, mais jamais de leur volonté, qui reste toujours libre : la sainte Écriture en fournit de nombreux exemples, depuis Job ruiné par eux et couvert d'ulcères sur son fumier, jusqu'à tous ces possédés du démon que Jésus-Christ délivrait d'une parole. Ce divin Libérateur a enchaîné leur pouvoir, bien que l'histoire sacrée et profane en rapporte encore des cas multipliés et incontestables, et que l'Eglise ait continué dans tous les temps d'ordonner des *Exorcistes* pour les chasser. 6. Enfin, *démons* ou génies malfaisants, *esprits malins*, tout pétris d'une noire méchanceté sans aucune bonté, fixés dans le mal, n'aimant rien et haïssant tout avec fureur, Dieu d'une rage impuissante, l'homme d'une rage jalouse, parce qu'il est destiné à les remplacer et à remplir les trônes vacants qu'ils ont laissés dans le ciel. C'est à cause de cette pure malice¹, de cette noirceur qu'aucun rayon de bien n'éclaire, que les peintres les représentent sous les figures les plus viles et les plus hideuses, les plus méchantes et les plus horribles. Craignons-les, mais sans pusillanimité; nous souvenant que, comme des chiens à la chaîne, ils ne peuvent faire de mal qu'aux imprudents qui se

1. On demandait un jour à un enfant intelligent : « Qui a fait les Anges ? — Dieu. — Qui a fait le diable ? » Silence embarrassé, puis tout à coup le petit inspiré s'écrie : « C'est Dieu qui l'a fait Ange, et c'est lui-même qui s'est fait diable ! » C'était à merveille.

livrent à eux, qu'un signe de croix peut en mettre des légions en fuite, et que, si nous avons quelquefois un tentateur à notre gauche, nous avons toujours un Ange Gardien à notre droite, et sur nous le regard paternel de Dieu, qui ne nous quitte jamais.

CINQUIÈME LEÇON.

DU PREMIER HOMME ET DE SON PÉCHÉ.

1. *Qui a été le premier homme ? — Adam.*

A la fin du sixième jour, lorsque le monde était déjà orné comme un temple, mais un temple sans adorateurs, d'où aucun regard ni aucune voix ne s'élevaient vers lui, Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Et Dieu forma l'homme du limon de la terre, et il inspira sur sa face un souffle de vie, et l'homme fut fait en une âme vivante : » et il s'appela Adam, qui veut dire terrestre, terre rousse. « Et Dieu fit venir devant Adam tous les animaux de la terre et tous les oiseaux du ciel, afin qu'il vit comment il fallait les appeler ; et le nom qu'il leur donna est leur vrai nom. »

Toutes ces paroles font admirablement ressortir la dignité et la grandeur de l'homme. 1^o Dieu le crée le dernier comme son chef-d'œuvre, après lequel il rentre dans son repos, l'ensemble de ses ouvrages étant dès lors parfait 2^o Il ne le crée pas par une parole de commandement comme il avait dit : « Que la lumière soit, » mais par une parole de délibération et de conseil : « Faisons l'homme. » 3^o Quel modèle regarde-t-il pour faire l'homme ? ce ne sont ni les astres, ni les Anges ; c'est lui-même, sa propre intelligence, sa propre beauté, et il le fait à l'image de ce grand

exemplaire¹. 4^o Il avait créé d'un mot tous les corps, même les plus brillants, même la lumière ; mais pour le corps de l'homme, il daigne y appliquer la main, et sous ses doigts divins se forme la plus noble figure qui ait paru jusqu'ici, et bientôt encore transfigurée par la présence de l'âme, qui répandra sur elle comme un rayon de lumière et de gloire. 5^o Cette âme, Dieu ne la tire pas de la terre, qui n'offre rien de pareil, mais de lui-même : il la crée à part, et la met sur la face d'Adam, parce que, bien qu'elle anime tout le corps, c'est sur le visage, le front, les yeux, les lèvres, qu'elle devient pour ainsi dire visible. Il n'y a pas de matière qui soit belle à l'égal d'un visage humain ; c'est qu'il est comme illuminé et transformé par l'âme. 6^o Enfin, Dieu amène tous les animaux à ses pieds, pour qu'il en prenne possession en leur donnant un nom, et voie quel service il veut en tirer. — Voilà l'homme sortant des mains de Dieu. Le Prophète n'a-t-il pas eu raison de dire que l'homme avait été placé seulement un peu au-dessous des Anges ?

2. *Qui a été la première femme ? — Ève.*

On dit que les rois n'ont pas d'amis, parce qu'ils sont trop au-dessus de leurs sujets : cela était vrai surtout de ce roi solitaire que Dieu venait de donner à la terre. Parmi tous les êtres qui la peuplaient, Adam n'en trouvait aucun qui lui ressemblât, aucun en qui il pût épancher son cœur débordant sans doute alors de reconnaissance envers l'auteur de toutes les merveilles qu'il voyait pour la première fois, et dont il était lui-même la plus admirable. « Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui une aide

1. De ce que les catholiques, d'après l'Écriture, enseignent que l'homme a été fait à l'image de Dieu, saint Augustin, avant sa conversion, en avait conclu qu'ils adoraient un Dieu corporel. Plus tard il reconnut son erreur, et comprit sans peine que ce n'est pas dans son corps, mais seulement dans son âme, que l'homme a été créé à l'image de Dieu.

« semblable à lui. Et le Seigneur endormit Adam, et tandis
 « qu'il dormait, il ôta une de ses côtes, et il remplit de
 « chair la place, et il édifia en femme la côte d'Adam, et la
 « lui amena. Celui-ci s'écria : Voici l'os de mes os et la
 « chair de ma chair : son nom signifiera *tirée de l'homme* ;
 « c'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour
 « s'attacher à son épouse, et ils seront deux dans une même
 « chair. Et il appela sa femme *Ève*, c'est-à-dire source de
 « vie, parce qu'elle devait être la mère de tous les vi-
 « vants. »

Toutes ces paroles sont pleines d'enseignements. 1^o Il n'est pas bon que l'homme soit seul : Dieu l'a fait pour vivre avec ses semblables, pour les aider et en être aidé ; c'est déjà là le principe et l'indication de tous nos devoirs envers la société. 2^o Ce sommeil que Dieu envoya à Adam fut, selon les saints Pères, un ravissement et une extase, qui figurait la mort passagère et comme le sommeil de Notre-Seigneur sur la Croix, pendant qu'on lui perçait le côté, et que de son sang allait naître l'Eglise, destinée à être sa compagne, à le servir sur la terre, et à partager dans le ciel les louanges qu'il rend à son Père et le bonheur qu'il en reçoit. 3^o Cette formation de la femme tirée de l'homme montre qu'elle doit lui être soumise, mais aussi que l'homme doit la protéger comme une partie de lui-même, et que tous les deux ne doivent faire ensemble qu'un même cœur, comme ils ne sont qu'une même chair.

3. *Qu'est-ce que l'homme ? — L'homme est une créature raisonnable, composée d'un corps et d'une âme.*

1. *L'homme est une créature*, puisqu'il ne s'est ni fait ni créé lui-même. Mais, qui dit créature suppose un créateur, comme qui dit horloge suppose un horloger. C'est ainsi que nous ne pouvons pas même exprimer qui nous sommes, sans exprimer de qui nous venons, que penser avec un peu d'attention à nous-mêmes c'est penser à l'auteur de

notre existence, et que les créatures bien vues et bien comprises nous renvoient au Créateur, et nous crient comme elles peuvent, mais dans un langage facilement intelligible : *Sursùm corda, le cœur en haut!*

2. *Créature raisonnable.* La raison est notre premier titre de gloire, et notre vraie grandeur. C'est elle qui nous élève au-dessus de nos sens, nous élève du visible à l'invisible, du fini à l'infini. Devant un effet que nos yeux voient, elle nous montre la cause qu'ils ne voient pas, devant un livre un auteur qui l'a composé, devant le monde Dieu qui l'a créé. Nous n'avons jamais aperçu que des choses qui commencent et finissent, et notre raison conçoit un être qui n'a ni commencement ni fin; elle a la grande idée de l'éternité : nos yeux ne portent qu'à une certaine distance, mais la raison passe outre; elle a la grande idée de l'immensité. Des horizons sans bornes se déploient devant son regard, qui ne s'arrête et ne se fixe que sur l'Infini, sur Dieu, comme le regard de l'aigle sur le soleil. Nos yeux perçoivent ce qui est, elle ce qui doit être : il y a des plaisirs criminels qui flattent les sens, elle les appelle pourtant un mal; il y a des douleurs vertueuses, elle les appelle un bien. Elle est plus grande que l'univers, puisqu'elle le connaît, tandis que lui ne se connaît pas : elle prédit des siècles à l'avance quand s'éclipsera le soleil, et ce bel astre, qui ne se sent pas lui-même, est plus petit que l'enfant qui se joue à sa lumière et sait bénir son auteur.

3. *Composée d'un corps.* C'est par là que l'homme tient à la terre, et n'est qu'une vile poussière qui retournera en poussière. Et cependant, que de grandeur encore dans ce corps de l'homme! quelle noble et gracieuse démarche, quel intelligent regard tourné vers le ciel, tandis que celui de tous les animaux s'abaisse vers la terre! quelle majesté se peint sur son front, quelle finesse ou quelle bonté sur ses lèvres! Et si on pénètre au dedans, quelle savante organisation, pour changer le lait dont se nourrit l'enfant en

un sang vermeil; pour purifier *cette chair couante*, comme on a appelé le sang, et du même coup le réchauffer par l'air des poumons; pour le renvoyer à travers les conduits les plus délicats porter la vie et la chaleur jusqu'aux organes les plus éloignés du cœur! Quand les savants font quelque découverte remarquable dans les sciences physiques et mécaniques, ils s'aperçoivent avec étonnement qu'elle était déjà appliquée dans le corps humain. C'est après avoir étudié et décrit cette machine vivante et incomparable, qu'un auteur ancien s'écriait : Je viens de chanter le plus bel hymne à la Divinité, en dévoilant la sagesse cachée de ses œuvres!

4. *Composée d'un corps et d'une âme.* C'est pourquoi on définit l'homme *un animal raisonnable*, ou, *une intelligence servie par des organes*. Par cette réunion de deux substances si disparates, d'un corps et d'une âme subsistant en une seule personne, l'homme tient de l'Ange et de la bête, il touche au monde tout entier, dont les extrêmes se rejoignent en lui, il est un petit monde abrégé du grand : il est pesant avec la pierre, vivant avec la plante, sentant avec l'animal, pensant avec l'Ange. Qu'il se souvienne qu'il est par là chargé de glorifier Dieu au nom de toute la nature, et de répéter le cantique des Trois Enfants : « Œuvres du Seigneur, terre, mer, frimas, plantes et bêtes de toute espèce, œuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur! » Qu'il se souvienne qu'il est à la fois très-grand et très-petit, trop petit pour s'enorgueillir, trop grand pour se ravalier au niveau des êtres inférieurs en vivant comme eux.

4. *Qu'est-ce que l'âme de l'homme? — Notre âme est un esprit libre, immortel, qui a été fait à l'image de Dieu, capable de le connaître, de l'aimer et de le posséder.*

1. Notre âme est-elle un esprit, un être simple, immatériel, sans parties, qui pense et veut en nous, qui est uni au corps sans être le corps, comme la lumière est unie au cris-

tal qu'elle éclaire sans être le cristal? Ou bien, notre âme n'est-elle qu'un peu de matière, composée de parties, et ne se distinguant pas du corps? Voyons : 1^o Ce qui est matière est divisible en fractions, en moitiés, en tiers, en quarts : pourrait-on avoir une fraction d'âme, un tiers d'âme? Jamais. 2^o Notre âme pense, elle a des idées, des connaissances; la plume avec laquelle j'écris connaît-elle ma main? Combien de temps faudrait-il l'agiter pour lui donner l'idée de Dieu, et l'intelligence des caractères qu'elle trace? 3^o Mon âme a parfois en même temps des idées opposées, de bien et de mal, de plaisir et de douleur, de passé et d'avenir : est-ce qu'on peut, sur la même matière, placer ainsi les contraires, le froid et le chaud, le repos et le mouvement, le rude et le doux? 4^o Mon âme veut, et puis tout à coup, si cela lui plaît, elle ne veut plus; elle passe de oui à non, d'elle-même, et souvent sans motif : la matière a-t-elle de ces caprices? se déplace-t-elle par fantaisie? La monnaie qui est dans ma poche me jouera-t-elle le mauvais tour de passer chez le voisin? 5^o Enfin, mon âme sent : elle est triste ou gaie, éprouve joie ou douleur, peine ou plaisir : a-t-on jamais vu la matière joyeuse ou boudeuse, de bonne ou de mauvaise humeur? Mon corps lui-même est insensible, mon âme seule sent en lui. Quand je dors, entend-il le bruit qu'on fait à ses oreilles? Quand le matin il m'arrive de m'oublier, m'avertit-il que le jour est levé sur ma paresse? Si, mon âme étant distraite et préoccupée, on m'appelle, on me frappe légèrement, je ne sens rien; sent-il, lui qui est directement frappé? il se laisserait couper en morceaux sans me prévenir, si mon âme ne le sentait pas, comme il arrive à ceux qu'on a endormis avec de l'éther. Aussi ne dit-on pas : Mon cœur, ma tête a mal, mais j'ai mal à la tête, j'ai mal au cœur. Donc mon corps et mon âme sont deux; mon corps a des parties incompatibles avec la pensée, mon âme a des pensées incompatibles avec les parties de la matière.

2. Un esprit *libre*. La liberté, faculté de choisir, est la plus claire, la plus noble, et aussi la plus redoutable prérogative de l'âme humaine. — 1° Il faut quelque réflexion pour comprendre qu'une partie de nous-mêmes est spirituelle; il n'en faut pas pour se sentir libre et maître de son choix. Autant nous sommes certains d'être vivants et agissants, autant le sommes-nous d'être cause active et non pas instrument passif de nos déterminations et de nos volontés. Quand ma conscience me dit : Ceci est bien, fais-le : ceci est mal, abstiens-toi, peut-elle me dire plus nettement qu'il est en moi de lui obéir ou de lui résister? Est-il même possible de concevoir une bonne ou une mauvaise action, autrement que comme une action libre? Le frère qui n'a qu'à tendre le bras pour sauver son frère, et qui le laisse périr, est un monstre : songe-t-on à blâmer l'animal qui le déchire et le dévore? Partout et dans toutes les langues qui se parlent sur la terre, à la surface même comme aux dernières profondeurs de l'esprit humain, on rencontre le mot et l'idée de bien et de mal, de conscience satisfaite ou troublée, de loi et d'obligation, de récompenses ou de châtimens mérités : toutes notions qui supposent et affirment la liberté. Avec cela, il y a peut-être des fous ou des menteurs qui croient philosopher en niant leur libre arbitre : on en a bien vu qui, grimaçant sous les étreintes de la goutte, niaient la douleur.

2° Notre âme est donc un esprit libre, mais non pas indépendant. Dieu seul est indépendant, et toute créature quelle qu'elle soit dépend de lui, puisqu'elle vit en lui et par lui. Mais, quel honneur il lui fait, « avec quelle révérence il la traite; en la plaçant dans la main de son conseil, » en consentant à lui devoir en quelque sorte les hommages de la création tout entière, en lui confiant la glorieuse charge de mériter et d'atteindre elle-même, aidée du concours divin, ses sublimes et immortelles destinées! Le plus magnifique don du Créateur, ce n'est pas la raison,

c'est le pouvoir de bien user de la raison. Si excellent est ce don, que l'abus effroyable qui en a été prévu de toute éternité n'a pas refermé la main de Dieu prête à l'épancher sur nous, source de tout bien pour les uns, et source, par leur faute, de tout mal pour les autres. Remercions Dieu qui nous a élevés à la dignité d'êtres libres, mais remercions-le avec tremblement et sans fierté : car si la liberté avec la grâce reçue aboutit au ciel, la liberté avec la grâce méprisée ou perdue se termine à l'enfer.

3. Notre âme est un esprit *immortel*. Si l'âme n'est pas le corps, si elle a des opérations totalement différentes de celles du corps; si, le corps grandissant, l'âme n'en reçoit souvent aucun progrès; si le corps vieillissant, l'âme souvent ne s'affaiblit pas et gagne au contraire en force et en vertu; si, par conséquent, l'âme ne vieillit réellement pas avec le corps, pourquoi mourrait-elle avec lui? Qu'est-ce que la mort? la séparation de ces deux substances, qui s'en vont alors chacune de son côté, le corps à la terre d'où il vient, l'âme à Dieu d'où elle vient aussi. Mais le corps, après cela, ne périt pas : toutes ses parties subsistent dispersées, et il ne perd que ce qu'il devait à l'âme, la vie; de même, l'âme ne périt pas, elle perd seulement ce qu'elle devait au corps, les sensations, les plaisirs et les douleurs occasionnés par les sens. On l'a comparée à une colombe emprisonnée dans un filet; le filet rompu, la colombe étend ses ailes et s'envole dans l'espace. Dieu a donc créé l'âme immortelle de sa nature : sa justice l'exige, pour punir dans l'autre vie les méchants souvent trop heureux ici-bas, et récompenser les bons souvent éprouvés et persécutés. Cette divine justice ne paraît qu'à demi sur la terre elle est patiente, elle ne se hâte pas de rendre à chacun selon ses œuvres, parce qu'elle a l'éternité pour elle et l'immortalité pour nous¹.

1. L'immortalité! Les hommes et les chrétiens dignes de ce nom n'oublient pas cette glorieuse prérogative, et ne renferment pas leurs vœux et

4. Un esprit *fait à l'image de Dieu*. Notre âme est simple et incorruptible comme Dieu, intelligente comme Dieu, libre comme Dieu, capable de bonheur et d'un bonheur tout spirituel comme Dieu. De même que le Père a son Verbe et son Amour, elle a sa pensée et son amour; Dieu se connaît, elle le connaît; il s'aime, elle l'aime; il est heureux en se connaissant et en s'aimant, elle n'aura pas elle-même d'autre béatitude finale que cette connaissance et cet amour de Dieu. En se posant sur une cire molle, la main y imprime sa forme : ainsi Dieu n'a pu nous créer sans graver sur nous son empreinte et sa vive image. La pensée de Dieu dans notre esprit n'en fait-elle pas comme un miroir qui le réfléchit sans cesse? Miroir bien terne et bien petit sans doute, devant son immense et splendide objet, et où l'ignorance laisse bien des taches, sans compter les souillures qu'y dépose le péché; mais enfin, cette image de Dieu, qui est en nous, qui est nous-mêmes, surpasse infiniment toute autre représentation, puisqu'elle est un portrait vivant, formé par la connaissance et rendu plus parfait par l'amour du modèle adorable qu'elle représente.

5. *Capable de connaître, d'aimer, et de posséder Dieu*. Il est beau de connaître l'univers comme les savants, de connaître le corps humain comme les médecins; mais qu'est-ce que cela, comparé à la connaissance de Dieu? La connaissance n'a de prix qu'en proportion de l'importance et de la grandeur de l'objet connu. La pensée d'une pauvre femme, qui dit avec attention : *Mon Dieu!* vaut mieux que les veilles laborieuses du génie appliqué à découvrir et à

leurs espérances dans le court espace qui sépare le berceau de la tombe; immortels, ils travaillent pour l'immortalité. On raconte de saint Louis de Gonzague et de plusieurs autres que très-souvent, et surtout en commençant leurs principales actions, ils se demandaient : *A quoi cela me sera-t-il profitable pour l'éternité?* Le chrétien, dit saint Pierre Chrysologue, vit comme devant toujours mourir, et il meurt comme devant toujours vivre.

expliquer les lois du monde; à moins que la vue de ces lois si belles ne l'élève à la sagesse qui les a établies, ce qui est toujours arrivé aux nobles esprits¹. La connaissance de Dieu est donc le plus glorieux apanage de notre âme; elle est comme le soleil intérieur qui l'éclaire, et lui fournit ses autres idées. Quand j'ai l'idée de l'infini, n'est-ce pas encore l'idée de Dieu, qui seul est infini? Quand j'ai l'idée de l'éternité, de l'immensité, n'est-ce pas encore l'idée de Dieu, qui seul est immense et éternel? Quand j'ai l'idée du bien, n'est-ce pas encore au fond l'idée de Dieu, puisqu'il n'y a de bien qu'à lui obéir, et de mal qu'à lui désobéir?

Mais, ce qui achève d'ennobler l'âme, c'est que ce grand Dieu, qu'elle voit si au-dessus d'elle, elle peut l'aimer et en être aimée. Dieu lui permet ce rapprochement; car l'amour rapproche les cœurs et efface les distances. Notre âme amie de Dieu, et Dieu ami de notre âme, quelle condescendance d'un côté, quelle exaltation de l'autre! Si un homme du peuple s'avisait d'aimer un roi et de vouloir se faire son ami, sûrement il verrait son amitié méprisée, ou plutôt à jamais ignorée. Dieu ne méprise personne, parce qu'il est grand, et en accueillant notre pauvre amour, il l'élève jusqu'à lui. Alors nous le possédons véritablement : pour une âme, qu'est-ce que posséder un objet, sinon se l'unir par la connaissance et par l'amour? Qu'est-ce que posséder une personne, sinon l'aimer et en être aimé, et pouvoir compter sur son dévouement? n'est-elle pas alors tout à fait à nous? Et si cette personne est Dieu, en le possédant nous possé-

1. L'illustre savant que l'Académie vient de perdre, M. Biot, disait à un jeune étudiant, qui réclamait ses conseils sur la manière de cultiver les sciences physiques : *Prenez-y garde : il faut beaucoup étudier pour comprendre et admirer la matière, mais bien plus étudier encore pour arriver à découvrir qu'elle n'est rien par elle-même, et que derrière ses lois se cache un législateur sans lequel on n'explique rien. Plusieurs vont jusqu'aux lois, peu jusqu'au législateur.*

dons tout bien, nous sommes pleinement heureux, et rien ne nous manque que la certitude de le posséder toujours, certitude que nous aurons au ciel, alors qu'il se donnera à nous comme récompense.

5. *Pourquoi appelle-t-on Adam et Ève nos premiers parents ? — Parce que tous les hommes en sont descendus.*

Quand Dieu eut créé l'homme et la femme, il les bénit, non pas à la façon des hommes, dont la bénédiction n'est qu'un vœu stérile, mais à la manière d'un Dieu, dont la bénédiction est nécessairement efficace et donne ce qu'elle souhaite. Puis il leur dit : Croissez et multipliez, et remplissez la terre, et soumettez à votre empire tout ce qu'elle renferme. En vertu de cette bénédiction féconde, Adam et Ève eurent des enfants, qui en eurent à leur tour, et ainsi de suite de génération en génération, jusqu'à nos jours et jusqu'à la fin du monde. Noé, dont la famille échappa seule au déluge, était descendant d'Adam, et nous descendons tous de lui. Ses enfants et les enfants de ses enfants se dispersèrent par toute la terre, et la différence des climats, de la nourriture et des mœurs amena entre eux des différences de conformation et de couleurs. La race de Cham, maudit par son père, et par Dieu qui venge toujours les pères outragés, fut la plus malheureuse et la plus dégradée, et elle l'est encore aujourd'hui dans les Nègres, fils de Cham. Mais toutes ces races, malgré leurs dissemblances tout extérieures, ne forment qu'une seule espèce et une seule descendance, comme nous l'attestent l'Écriture, les traditions les plus reculées des peuples, l'unité fondamentale de leurs langues, de leurs idées religieuses et morales, de leur constitution physique, et comme en conviennent tous les vrais savants. Issus d'un même père, nous sommes donc les membres d'une même famille, et tous les hommes sont notre *prochain*, c'est-à-dire nos alliés par le sang. La grande loi de l'amour des hommes n'excepte per-

sonne et elle s'appelle le précepte de la charité fraternelle, parce que nous sommes en effet tous frères en Adam par la nature, comme nous sommes tous frères en Jésus-Christ par la grâce.

6. *En quel état Dieu créa-t-il nos premiers parents? — Il les créa dans l'état d'innocence, c'est-à-dire dans la justice et la sainteté.*

Dans quel état Dieu créa-t-il les Anges? Dans quel état créa-t-il nos premiers parents? Dans la justice et la sainteté : même réponse aux deux questions. Nos premiers parents étaient, en effet, des anges terrestres. Dans leur âme, dans leur corps, dans le *paradis*, c'est-à-dire le jardin où Dieu les avait placés, tout était lumière et sainteté, pureté et innocence, paix et bonheur. Quoique moins intelligents que les Anges, leur esprit était pénétré d'une douce et pure clarté; aucun nuage, aucune erreur n'en troublait la sérénité parfaite. Le monde était devant leurs yeux comme un livre ouvert; car il convenait qu'ils connussent le domaine qu'ils avaient à gouverner, et Adam n'avait pas hésité pour donner à chaque chose son vrai nom, qui indiquait ses propriétés et sa destination. Mais surtout ils connaissaient, ils voyaient, ils sentaient pour ainsi dire le Dieu qui venait de les tirer subitement du néant, et daignait converser familièrement avec eux. Quelle haute idée ils durent se faire de sa bonté et de sa puissance, dont ils étaient eux-mêmes la preuve et les heureux témoins! Pouvaient-ils ignorer leurs devoirs envers lui, et la *religion*, c'est-à-dire le lien qui rattache l'homme à Dieu, n'a-t-elle pas commencé avec le premier battement de leur cœur? Ce cœur, le chef-d'œuvre de Dieu qui l'avait fait pour lui, ce cœur que n'avait encore agité aucune passion ni profané aucun amour, avec quel élan de sensibilité et de reconnaissance il s'éleva vers la bonté infinie et la suprême beauté! Non, le premier regard d'un enfant dans les yeux de sa mère, quand il commence à comprendre ce qu'elle est pour

lui, ne porte pas autant d'affection et de tendresse que les yeux d'Adam et d'Ève levés au ciel pour la première fois, ou rencontrant le regard de Dieu qui venait dans le jardin recevoir leurs hommages et achever de les instruire. Pieux mouvements, fortifiés encore par une grâce abondante qui, comme dans les Anges, transformait leur nature déjà si parfaite, vivifiait et illuminait leur âme et lui ajoutait comme des ailes pour s'envoler plus vite et plus avant dans le cœur de Dieu.

Le corps de nos premiers parents est sans doute le plus beau et le plus pur qui soit sorti des mains du Créateur, après celui de Notre-Seigneur et de son immaculée mère. Soumis à l'âme comme l'âme l'était à Dieu, il ne gênait en rien l'essor de leur pensée, et ne la sollicitait par aucune de ces mauvaises convoitises qui font gémir même les plus grands saints. Sans autre vêtement que sa pureté et son innocence, exempt de toute infirmité et de toute maladie, créé dans la plénitude qu'ont ordinairement les autres corps vers l'âge de trente ans, sa destinée n'était ni de s'affaiblir par la vieillesse ni de se dissoudre par la mort. L'arbre de vie lui offrait un fruit merveilleux qui, réparant toutes ses pertes et l'empêchant de vieillir, lui conservait une jeunesse immortelle ; car ce n'est pas Dieu, c'est le péché qui a fait la mort. Après un temps de légère épreuve employé à louer Dieu sans effort et à cultiver sans peine le paradis terrestre, à l'abri de tout accident extérieur, sous un ciel toujours serein et sur une terre toujours fleurie, entouré du respect de ses sujets, d'oiseaux sans crainte et d'animaux sans férocité ; recueillant dans ses sens tous les parfums, tous les chants, toutes les magnificences d'une nature à son premier et perpétuel printemps, non pour en jouir comme un maître profane, mais pour les rapporter à Dieu comme un prêtre et les lui offrir sur l'autel de son cœur ; l'homme, heureux et innocent, fidèle et plein de mérites, aurait quitté le paradis de délices pour le paradis de

la gloire, passant sans mourir, en corps et en âme, d'une victoire facile à un glorieux triomphe. Hélas ! ces beaux jours n'ont pas duré, le bonheur s'est enfui de la terre avec l'innocence, et cet âge d'or n'est plus qu'une ruine et un amer regret.

7. *Demeurèrent-ils longtemps dans ce bonheur ? — Non, ils désobéirent à Dieu en mangeant du fruit dont il leur avait défendu de manger.*

« Or, le serpent était le plus rusé des animaux. Il dit à la femme : Pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger de tous les fruits du jardin ? La femme lui répondit : Nous mangeons de tous les fruits du paradis. Quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du paradis, Dieu nous a défendu d'en manger, et même d'y toucher, de peur que nous ne mourions. Le serpent dit : Pas du tout, vous ne mourrez pas. Mais Dieu sait qu'au jour où vous en mangerez, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. La femme vit donc que ce fruit était bon à manger, beau d'aspect, et délicieux à voir. Elle en cueillit, en mangea, puis en présenta à son mari, qui en mangea. »

1^o C'est le démon lui-même qui tenta Ève, après s'être caché dans le serpent, dont la marche tortueuse et rampante convenait à sa méchante et insidieuse bassesse. 2^o La vue du serpent n'avait pas alors de quoi effrayer Ève, qui se savait inviolable à tous les animaux, ni sa parole de quoi l'étonner, parce qu'elle n'avait peut-être pas encore vu de serpent, et pouvait croire qu'un Ange lui parlait sous cette forme. 3^o Dieu, en plaçant au centre du paradis un arbre dont il interdisait le fruit, y rendait sa présence comme visible, par ce mémorial sensible de son souverain domaine sur toute chose : il le nomma « l'arbre de la science du bien et du mal, » parce qu'en le respectant, Adam devait continuer de connaître et de goûter le bien, et apprendre et sentir le

mal en y touchant. 4^o Le crime d'Ève, partagé ensuite et aggravé par son chef, qui aurait dû la ramener à Dieu avec douleur et fermeté, fut un péché énorme, puisqu'elle crut tout ce que lui disait le démon. Péché de curiosité sacrilège : *Pourquoi vous a-t-il défendu !* Péché d'orgueil révoltant : *Vous serez comme des dieux !* Péché de blasphème impie : *Dieu sait qu'en en mangeant vous lui ressemblerez !* comme si Dieu avait voulu les tromper par une basse jalousie ! Péché de sensualité, de gourmandise, de désobéissance consommée et irrévocable : *Elle vit que ce fruit était appétissant à la vue, en cueillit, et en mangea.* Enfin, dans Adam, péché du plus épouvantable parricide, puisqu'il devait savoir qu'il entraînait avec lui dans la mort toute sa malheureuse postérité. Aussi, le châtimement va suivre de près, et quel châtimement !

8. *Quelle fut la punition de leur péché ? — 1^o Ils devinrent ennemis de Dieu, esclaves du démon, et dignes de l'enfer. — 2^o Ils furent assujettis à la mort, et à toutes les misères du corps et de l'âme que nous souffrons maintenant.*

« Et leurs yeux furent ouverts, et ils virent qu'ils étaient nus, et ils entrelacèrent des feuilles de figuier pour s'en faire des ceintures. » Première et honteuse punition de leur péché ; ayant perdu la robe de leur innocence, ils rougissent d'eux-mêmes, ils sentent leur corps se révolter contre leur âme, comme leur âme s'était révoltée contre Dieu. « Et ayant entendu la voix du Seigneur qui s'approchait, Adam et sa femme se cachèrent de sa face dans le bois du paradis. » Second effet de leur péché ; ils se sentent ennemis de Dieu, voués à sa colère, et ils ont peur de lui comme des esclaves, après n'avoir pas su le craindre comme des enfants.

« Et le Seigneur Dieu appela Adam : Adam, où es-tu ? » Celui-ci répondit : J'ai entendu votre voix dans le paradis, et j'ai eu peur parce que j'étais nu, et je me suis ca-

« ché. Dieu lui dit : D'où as-tu appris que tu étais nu, si-
« non parce que tu as mangé du fruit dont je t'avais dé-
« fendu de manger? Et Adam dit : La femme que vous m'a-
« vez donnée pour compagne m'a offert ce fruit, et j'en ai
« mangé. » Excuse malheureuse qui aggrave sa faute,
puisque'il semble accuser, non-seulement la femme, mais
Dieu qui la lui a donnée. « Et Dieu dit à la femme : Pour-
« quoi as-tu fait cela? Elle répondit : Le serpent m'a trom-
« pée, et j'ai mangé du fruit défendu. » Alors Dieu, sans
demander d'explication au serpent, ou plutôt au démon, le
maudit, et lui prédit sa future défaite par le fils de la
femme qu'il venait de séduire : rayon d'espérance et de sa-
lut, qui apparaît jusque dans le premier éclair de la colère
de Dieu contre les hommes. « Puis il dit à Ève : « Je mul-
« tiplierai tes accablements, tu enfanteras dans la dou-
« leur, tu seras sous le pouvoir de l'homme, et il te domi-
« nera. » Que de chagrins et de désordres domestiques ont
suivi cette malédiction trop féconde! « Et Dieu dit à Adam :
« Parce que tu as écouté la femme (que tu devais au con-
« traire diriger), maudite la terre que tu travailleras! elle
« ne te donnera que des fruits laborieux, elle te produira
« des ronces et des épines; tu mangeras ton pain à la
« sueur de ton front. » Si encore tous les malheureux qui
gémissent sous le poids de cette malédiction, avaient tou-
jours ce pain de leurs sueurs! Et Dieu continua : Il en sera
ainsi, jusqu'à ce que tu reviennes à la terre d'où tu as été
tiré; car tu es poussière, et tu retourneras en poussière. Et
Dieu fit pour Adam et pour Ève deux tuniques de peau, et il
les en revêtit contre l'intempérie des climats où ils allaient
être exilés. Et par une ironie sanglante et terrible, qui dut
cruellement retentir dans le cœur de sa victime, Dieu dit
« Voilà Adam devenu Dieu comme l'un de nous! Ah! il
« voit maintenant la différence du mal d'avec le bien!
« Prenons garde qu'il ne porte la main sur le fruit de vie
« et ne devienne immortel! Et il le chassa du paradis, et

« mit à l'entrée un Chérubin qui agitait une épée flamboyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie. »

Ainsi, perte de la grâce, inimitié de Dieu, révolte des sens, souillure de l'âme, et toutes les peines de l'enfer encourues et méritées; perte de l'immortalité, condamnation à la mort et à tout ce qui l'amène, à cette lente ruine de la vieillesse, à tous les genres de maladies, à toutes les rigueurs d'une terre et d'un ciel maudits : telles sont les suites affreuses du péché de nos premiers parents dans leur personne. Profondément dégradés dans leur corps et dans leur âme, tombés du bonheur le plus complet dans la plus universelle misère, ne sont-ils pas, eux aussi, des anges déchus ? Quelle leçon donnée par le premier péché ! Et à quoi ne faut-il pas nous attendre pour nous-mêmes, qui sommes sortis de cette source corrompue et empoisonnée ?

SIXIÈME LEÇON.

DU MESSIE.

Adam, chef de l'humanité, tenait entre ses mains le sort de toute sa race. S'il s'était suicidé, s'il s'était ôté la vie du corps avant d'avoir des enfants, nous ne serions pas nés. Il s'est ôté plus de la moitié de cette vie, puisque d'immortel qu'il pouvait être il s'est fait mortel par son péché, sujet aux infirmités et à la mort ; et c'est pourquoi nous naissons soumis à toutes les misères de la vie, et à la mort qui les termine. Ce n'est que justice : Dieu, qui ne nous devait rien, pouvait bien faire dépendre sa munificence envers nous de la fidélité de notre père, comme nous voyons tous les jours des enfants naître dans la pauvreté par l'inconduite et les fautes antérieures de leurs parents.

Adam était encore le chef de l'humanité d'une autre manière. Dieu l'avait fait *droit*, dit l'Écriture, c'est-à-dire avec une âme droite, portée à aimer Dieu, et enrichie de tous les dons surnaturels. S'il avait persévéré dans cet état, Dieu lui aurait donné des enfants semblables à lui. Mais, par son péché, il a perdu à la fois et sa grâce et la droiture de son âme, que sa prévarication a inclinée au mal, comme elle était auparavant tournée vers le bien. Triste état où, comme le voyageur que le bon Samaritain rencontre étendu et demi-mort sur le chemin de Jéricho, il se trouvait en même temps dépouillé et blessé : dépouillé de toute grâce, et de plus blessé et affaibli au point d'être absolument incapable de faire un acte de véritable amour de Dieu. Eh bien ! c'est dans cet état d'Adam déchu, dans cet état de péché que nous sommes conçus et enfantés. Nous héritons de notre premier père, non point l'acte et le péché actuel par lequel il a mangé le fruit défendu, mais la blessure, la faiblesse, le stigmate qui en est resté sur son âme et sur sa nature, qui était en lui péché habituel, et qui est en nous *péché originel*, parce qu'il nous saisit à notre origine d'enfants d'Adam. Péché véritable, en un sens, puisqu'il nous prive de la grâce, nous incline au mal, et nous empêche d'aimer Dieu et d'en être aimés : mais péché plutôt habituel qu'actuel, qui est en nous pour notre malheur et non par notre faute personnelle, qui nous exclut à jamais du ciel et de la vue de Dieu, mais ne nous dévoue pas aux mêmes peines que si nous en étions les auteurs au lieu d'en être simplement les sujets et les victimes.

C'est pour effacer ce péché, que l'Église baptise les enfants aussitôt après leur naissance ; suivant ce que dit Notre-Seigneur, qu'il ne suffit pas de naître, mais qu'il faut renaître de l'eau et de l'Esprit-Saint pour pouvoir entrer dans le royaume des cieux. Saint Paul nous enseigne aussi que le péché est entré dans le monde par un seul homme, et par le péché la mort, laquelle n'est passée en tous qu'à

la suite du péché d'Adam communiqué à tous. « Voici, dit-il, sait déjà David dans le psaume *Miserere*, que j'ai été engendré dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché. » Qu'est-ce donc que le péché originel ? C'est un état de péché dans lequel nous naissons par suite de la prévarication de notre premier père ; c'est l'état d'Adam pécheur transmis par la génération à ses enfants. Un homme disgracié et exilé par son roi ne peut donner naissance qu'à des enfants disgraciés et exilés comme lui, ennemis nés du roi, plutôt disposés à le haïr qu'à l'aimer ; et qu'il hait à son tour, du moins autant qu'il peut haïr justement ceux qui ne l'ont pas offensé librement, et ne sont encore ses adversaires que par le malheur de leur naissance, par une hostilité héréditaire plutôt que volontaire.

1. *Adam et Ève se sont-ils perdus sans ressource avec leur postérité ? — Leur perte et leur malheur eussent été sans ressource, si Dieu ne leur eût fait miséricorde.*

Nous étions donc perdus avec Adam, et sans être tombés comme lui par notre faute, nous étions gisants et renversés avec lui. Pouvait-il se relever, et le pouvions-nous ? Nullement. L'homme peut bien s'ôter la vie du corps par un crime, mais une fois mort, il ne se ressuscitera certainement pas tout seul. Il en est de même, de la vie de l'âme : il peut la détruire par le péché ; mais, abandonné à ses propres forces, il ne se la rendra jamais par la conversion, résurrection spirituelle plus difficile que celle du corps. — Mais, après son péché, ne conserve-t-il pas la liberté, et avec elle le pouvoir de se convertir ? — D'abord cette liberté, Dieu ne la lui laisse, après l'abus qu'il en a fait, que par miséricorde. Il ne l'a pas laissée aux Anges, aussitôt damnés que révoltés ; il ne la laisse pas toujours aux pécheurs, qu'il frappe quelquefois de mort dans l'acte même de leur péché. S'il avait traité Adam en toute rigueur, il l'eût précipité en enfer immédiatement après sa

désobéissance, et c'en était fait du genre humain. Il ne l'a pas voulu : il lui a conservé la liberté et la vie, mais non pas la grâce sanctifiante, puisque le péché consiste essentiellement à la chasser de notre cœur. Or, il est de foi qu'en perdant la grâce, on perd du même coup toute espèce de droit à la recouvrer : car, une grâce à laquelle on aurait droit ne serait plus une grâce, mais une dette. Dieu donc ne devait rien à Adam tombé, rien à sa postérité brisée dans sa chute; notre malheur était sans remède, si notre incurable misère n'eût touché son infini **miséricorde**.

2. Quelle a été la miséricorde que Dieu a faite aux hommes après le péché d'Adam ? — Dieu leur promit de leur envoyer un Rédempteur.

« La femme ayant répondu : Le serpent m'a trompée ;
 « Dieu dit au serpent : Parce que tu as fait cela, tu seras
 « maudit entre tous les animaux de la terre, tu te traîne-
 « ras sur ta poitrine, et tu mangeras de la terre tous les
 « jours de ta vie. J'établirai l'inimitié entre toi et la femme,
 « entre ta race et sa race ; elle t'écrasera la tête, et tu cher-
 « cheras à lui mordre le talon. » Saluons ces paroles¹ plei-
 nes de consolation et de mystère, qui, dans notre immense
 malheur, nous ont conservé l'espérance. Adam les a enten-
 dues avant même d'entendre sa condamnation, Dieu amor-
 tissant ainsi d'avance le coup effroyable dont il allait
 le frapper. Grâce à elles, ce malheureux banni n'a pas
 quitté le paradis dans la fureur et la désolation du déses-
 poir, comme les mauvais anges avaient quitté le ciel ; il
 les emporta dans son exil comme une douce lumière, pour
 en éclairer les sombres tristesses. Comme il dut les méditer
 souvent, pendant les neuf cent trente ans que dura sa vie

1. On les a appelées *Proto-Évangile* ou Évangile primitif, parce que l'Évangile n'est en effet que la réalisation et l'accomplissement magni-
 fique de cette première promesse.

et sa pénitence! « Il y aura donc guerre ouverte entre mon perfide et cruel ennemi et la femme! Et c'est la femme qui, déjouant toutes ses ruses et évitant toutes ses embûches, lui mettra le pied sur la tête et l'écrasera! Quelle sera cette femme? Hélas! ce ne peut être celle-ci, qui a été si facilement séduite, ni toute autre qui lui ressemble. Ah! qu'elle vienne cette libératrice, qu'elle vienne avec celui qui naîtra d'elle, avec son fruit béni! Dieu de miséricorde! une femme a tout perdu, et une femme sauvera tout! C'est celle-là qui sera la vraie Ève, la vraie source de vie, la véritable mère des vivants! »

3. *Qu'entendez-vous par ce Rédempteur? — J'entends un médiateur entre Dieu et les hommes, qui devait satisfaire pour leurs péchés, les réconcilier avec Dieu, et leur ouvrir le ciel.*

Rédemption veut dire *rachat*, rédempteur celui qui rachète, et rançon le prix du rachat. Les religieux qui, autrefois, allaient racheter les esclaves chrétiens de la dure servitude des Turcs, s'appelaient les *Pères de la Rédemption*. Par le péché, nous étions aussi esclaves, trois fois esclaves. 1^o Esclaves de la justice divine, victimes dues à sa vengeance, et condamnés sans appel à subir tous les châtiments mérités par nos crimes. 2^o Esclaves des passions, de cette concupiscence ou penchant au mal qui est la grande plaie que nous a faite le péché originel, et que nous aggravons encore par nos péchés volontaires. 3^o Esclaves du démon, qu'Adam s'était donné pour maître à lui et à toute sa race, en aimant mieux l'écouter que d'obéir à son Créateur.

Pour nous délivrer de ce triple esclavage, notre Rédempteur devait donc être un médiateur entre Dieu et les hommes, un réparateur de notre nature déchue, un vainqueur du démon et de l'enfer. 1^o Médiateur, entremetteur, pacificateur entre Dieu et les hommes, il devait faire notre paix avec la justice, lui proposer des conditions qui pussent

l'apaiser, lui offrir et lui faire agréer des satisfactions dignes d'elle, capables de réparer l'outrage infini que nous lui avons fait, et de changer au moins en peine temporelle la peine éternelle que nous avons encourue. 2^o Ce n'était pas assez de payer pour les péchés commis, il fallait tarir la source même du péché. Echappés à la colère de Dieu, nous n'étions pas encore ses amis : il fallait nous rendre son amitié, la grâce et la droiture du cœur que nous avions perdues : il fallait, en un mot, que notre médiateur fût aussi notre réparateur, et d'ennemis de Dieu nous refit ses enfants. 3^o Dès lors Satan n'avait plus aucun droit ni aucun empire sur nous, il rentrait confus dans l'enfer où l'enchaînait son vainqueur, pendant que le ciel brillait de nouveau sur nos têtes et se rouvrait à notre ferme espérance.

4. Que serions-nous devenus, si Dieu n'avait pas envoyé sur la terre ce Rédempteur? Sans ce Rédempteur, tous les hommes auraient été perdus à jamais.

Si ce Rédempteur ne nous avait été envoyé, et si Dieu n'avait écouté que sa justice : 1^o Nous avons déjà vu que la grâce et la vie surnaturelle étant au-dessus de notre nature, nous n'aurions jamais pu la recouvrer, pas plus qu'un pied d'arbre ne peut s'appliquer la greffe qui le transforme. Le ciel, qui ne s'ouvre qu'à la grâce, nous était donc à jamais fermé, et nous n'avions qu'à tourner vers cette belle patrie des regards pleins d'inutiles regrets et de larmes stériles. C'est le triste sort des enfants morts sans avoir été régénérés par le saint baptême. 2^o Nous restions en face de la grande justice, qui nous eût fait payer jusqu'à la dernière obole. Or, que lui devions-nous ? des expiations proportionnées à la malice de nos offenses, c'est-à-dire infinies, comme la majesté même que nous avons offensée ; car, l'outrage ne croît-il pas avec la dignité de la personne outragée ? Il est mal d'outrager un homme, plus mal d'outra-

ger un père ou un roi père de tout un peuple, infiniment mal d'outrager un Dieu infiniment grand et infiniment plus père que tous les pères. Il avait donc droit à une réparation, à une expiation infinie, au-dessous de laquelle seraient toujours restées nos souffrances finies, nos souffrances sans mérite, nos souffrances d'ennemis; car nous l'aurions été alors. C'est ainsi que les malheureux damnés payent toujours leur dette, sans l'acquitter et sans l'éteindre jamais. Épouvantable caractère du péché, d'être irréparable par le pécheur laissé à ses seules forces, et de produire en un instant une souillure ineffaçable à des pleurs éternels.

5. Que devait être ce Rédempteur ? — Il devait être Dieu et homme tout ensemble, pour satisfaire à Dieu d'une manière convenable pour les péchés des hommes.

Il fallait que notre Rédempteur fût Dieu. Car, il devait réparer l'honneur de Dieu et lui en rendre autant que lui en avaient ôté nos offenses infinies; il devait, pour expier ces offenses, ou souffrir tout ce qu'elles méritaient, ou donner à ses souffrances une dignité et une valeur également infinies; il devait enfin, non-seulement effacer nos péchés, mais nous rétablir dans la vie surnaturelle dont nous étions déchus, et qui ne s'obtient encore que par un mérite infini. Or, une créature, homme ou Ange, n'ayant que des mérites bornés comme elle, ne pourrait jamais, y mît-elle l'éternité, réparer infiniment, expier infiniment, mériter infiniment. Si donc nous voyons quelque jour sur la terre un Rédempteur dont on puisse dire : « Voici l'Agneau qui efface les péchés du monde; » celui-là sera nécessairement Dieu.

Il sera aussi nécessairement homme : car il devra s'humilier devant Dieu pour lui restituer sa gloire ravie et Dieu, considéré en lui-même, ne s'humilie pas; pour expier, il devra souffrir, et Dieu ne souffre pas; il devra représenter l'humanité et en être l'Adam nouveau, et Dieu,

créateur de l'humanité et infiniment au-dessus d'elle, n'en est pas le chef, n'en a pas la nature et ne saurait agir en son nom. Il faudra donc que notre Rédempteur soit homme comme nous, l'un de nous, l'os de nos os et la chair de notre chair. Il sera donc Dieu et homme, Fils de Dieu et fils de l'homme, vrai médiateur touchant à Dieu et à l'homme; souffrant comme homme d'une manière finie, mais donnant comme Dieu une valeur infinie à ses souffrances; offrant à l'inflexible justice un homme à frapper, mais aussi dans cet homme un Dieu à respecter et à exaucer.

6. *Dieu a-t-il envoyé ce Rédempteur sur la terre aussitôt après le péché d'Adam ? — Non; Dieu le promit aussitôt après le péché d'Adam, mais il ne l'envoya qu'environ quatre mille ans après.*

Dieu n'a pas envoyé ce Rédempteur aussitôt après le péché d'Adam. 1^o Parce qu'il ne l'a pas voulu, et que, toujours libre de ses dons, il l'était particulièrement du plus grand de tous; l'auteur de la grâce est lui-même une grâce, et quelle grâce ! 2^o Pour nous montrer, en la différant, combien notre rédemption a été de sa part gratuite et miséricordieuse, et combien elle mérite notre reconnaissance. Si elle avait suivi de près le péché d'Adam, nous ne nous serions plus souvenus de notre chute ni de la main généreuse qui nous en a relevés, comme il arrive trop souvent aux chrétiens, qui oublient qu'ils sont nés païens, et sont bien moins reconnaissants de leur baptême que les infidèles convertis et baptisés adultes. 3^o Pour rappeler aux hommes, si malheureux et si ignorants avant le Rédempteur, combien ils ont eu et auront toujours besoin de lui. Si un peuple, si un pays, si notre France très-chrétienne était jamais tentée de le trahir ou de le défendre lâchement, qu'elle regarde autour d'elle et dans l'histoire ce que deviennent les nations qui ne l'ont pas connu ! 4^o En laissant se développer pendant des milliers d'années les lamentables

effets du premier péché qui avait souillé la terre, Dieu n'a-t-il pas eu dessein de nous apprendre par là ce que nous devons penser de tous les autres? Mais, de peur que cette longue attente ne décourageât nos pères, il a pris soin de leur renouveler souvent la promesse du Rédempteur, qu'ils hàtaient de leurs vœux et saluaient de leurs espérances sous le nom le plus ordinaire de *Messie*.

7. *Sous quel nom ce Rédempteur était-il connu avant sa venue? — On le nommait ordinairement le Messie.*

« Nous avons vu le Messie ou le Christ, » vint dire un jour André à Simon Pierre, son frère. *Messie* est donc un mot qui veut dire oint, sacré, christ. On appelait ainsi chez les Juifs tous les personnages qui, élevés à quelque dignité, étaient consacrés par une onction faite avec de l'huile, figure de la grâce et de la force de Dieu qui descendait alors en eux; tels étaient les Prophètes, les pontifes et les rois. L'Église consacre encore ainsi les rois, les prêtres et les évêques. A qui ce beau nom de Christ et de Messie pouvait-il mieux convenir qu'au Rédempteur, qui devait réunir sur sa tête toutes les onctions et tous les pouvoirs? Prophète et docteur, il enseignerait avec infailibilité; pontife, il sanctifierait avec efficacité; roi, il commanderait avec autorité. Ce sont là, en effet, les trois grands titres, les trois grands pouvoirs de Jésus-Christ, notre Rédempteur; ils ont été par lui communiqués à son Église, qui enseigne, sanctifie et gouverne en son nom; et ils brillent avec un doux éclat dans la *tiare*, ou triple couronne, qui ceint le front auguste du chef de l'Église, le souverain Pontife.

La pensée du Messie était presque aussi familière aux Juifs spirituels que la pensée de Jésus-Christ l'est aux chrétiens; tout les y ramenait: leurs Prophètes, leur histoire, leurs cérémonies. 1^o Les Prophètes racontaient sa vie par avance, avec des détails si précis, qu'on les a appelés ses évangé-

listes et les historiens de l'avenir. Dieu avait dit à Abraham : Toutes les nations seront bénies en celui qui naîtra de ta race. Jacob mourant bénit Juda, en disant : Le sceptre ne sortira de ta maison qu'à l'avènement du Messie, le Désiré des nations. Moïse ordonne à Israël d'observer ses lois, jusqu'à ce que Dieu lui envoie un autre législateur. Isaïe l'admire conçu d'une vierge, et le salue d'avance Emmanuel, ou Dieu avec nous. David le voit naître avant l'aurore des temps, et s'asseoir comme son Seigneur à la droite du Seigneur, qui réduira ses ennemis à être l'esca-beau de ses pieds.

2^o Toute l'histoire des Juifs était comme une prophétie du Messie, et leurs principaux personnages ses figures. Moïse tirant les Hébreux de la servitude d'Égypte, et Josué les introduisant dans la terre promise, n'indiquaient-ils pas le vrai libérateur qui devait délivrer les hommes de la servitude du démon et les introduire au ciel ? L'innocent Joseph vendu par ses frères pour la prochaine conservation de ces fraticides, ne représentait-il pas l'Agneau sans tache immolé par les hommes qui allaient trouver leur salut dans son sang ? Salomon, ce roi de la paix, bâtissant à Dieu le seul temple où il voulût être honoré, n'annonçait-il pas notre Roi pacifique, fondant l'Église, seule dépositaire du vrai culte, et hors de laquelle il n'y a ni gloire à Dieu ni salut aux hommes ? La manne, ce pain descendu du ciel, n'était-elle pas une figure saisissante et une prédiction de la divine Eucharistie ?

3^o Toutes les cérémonies étaient pleines des mêmes significations mystérieuses et prophétiques, et comme des ombres précédant et dessinant la réalité qu'elles annonçaient. Le feu perpétuel, nuit et jour entretenu sur l'autel par les prêtres, représentait l'amour perpétuel qui consume le cœur de Jésus dans nos tabernacles et devant le trône de Dieu ; les victimes chargées des péchés du peuple et livrées à la malédiction, Jésus prenant sur lui nos iniquités et

châtié par son Père comme notre caution ; le sang impuis-
sant des boucs et des taureaux, le sang divin qui seul a la
vertu de purifier les consciences ; le Saint des Saints, où le
prêtre ne pouvait entrer qu'une fois l'an et à la condition
de porter avec lui le sang fumant de la victime de propi-
tiation, le ciel que nous a enfin ouvert et où a pénétré notre
grand Pontife, avec son sang toujours méritoire et toujours
fumant sur l'autel d'or de l'éternité. — Ainsi toute la loi
était pleine du Messie, le peuple Juif tout entier en était le
grand prophète, et n'avait pas d'autre mission que de vivre
de son attente et de lui préparer les voies.

*8. Tous les hommes qui sont morts avant la venue du Messie
sont-ils damnés ? — Non ; ils ont pu être sauvés par les mérites
du Messie qui devait un jour venir sur la terre.*

D'après cela, on voit que la religion chrétienne remonte
au berceau de l'humanité. Le genre humain a toujours
cru ou dû croire en Jésus-Christ, soit en Jésus-Christ venu,
soit au Christ, au Messie, c'est-à-dire en Jésus-Christ à
venir. Jésus-Christ n'était pas nouveau dans le monde
quand il y parut, il était ancien même dans les nouveautés
qu'il y accomplissait, comme le dit Tertullien. Il n'y a pas
un autre nom en qui les hommes puissent être sauvés.
Adam et Ève, Noé, Abraham, les Patriarches, les Prophètes,
tous les justes de l'ancienne loi ; et, parmi les nations,
tous ceux qui conservèrent les traditions primitives avec
la foi et l'espérance au Messie, comme Melchisédech Job, et
bien d'autres sans doute ; tous ces élus de Dieu étaient pour
ainsi dire des chrétiens de la veille, comme nous sommes
les chrétiens du lendemain. « Le Christ hier, aujourd'hui,
« et dans tous les siècles. » Dieu veut le salut de tous,
mais il le veut par le Christ, par le Sauveur promis, qui ne
serait pas absolument Sauveur si quelques-uns pouvaient
se sauver sans lui. Nul ne sera sauvé si, au moins d'une
certaine manière, et au fond très-véritable, il ne peut dire

comme nous, comme les justes d'avant Jésus-Christ : J'ai cru et espéré au Christ, en un Messie, en un Sauveur.

Mais comment ces anciens ont-ils pu être rachetés par un Rédempteur à venir, et justifiés par la vertu d'un sang non encore répandu ? Nous voyons tous les jours quelque chose d'analogue dans le commerce. Souvent on achète et on paye sans argent ; on donne un billet, une promesse signée par un homme reconnu loyal et solvable, et cette promesse est acceptée, elle a cours comme une monnaie. Eh bien ! les élus d'avant Jésus-Christ ont payé leur dette à la justice divine, ils ont acheté leur droit au ciel, avec une promesse de rédempteur, et cette promesse ne pouvait être refusée par Dieu, qui l'avait faite lui-même et comme signée de son nom. Jésus-Christ ne souffre plus ; ce que nous obtenons par ses souffrances passées, ils l'obtenaient par ses souffrances futures. Admirable vertu de ce sang réparateur, qui non-seulement coule en deçà de la croix, mais remonte au delà, jusqu'à Adam, et peut-être même jusqu'aux Anges, plus que rachetés, préservés par lui ! Ce qui a fait dire à saint Jean que l'Agneau avait été tué dès l'origine du monde, c'est-à-dire que Dieu, qui du haut de son éternité domine toutes les différences des temps, le regardait dès lors comme immolé et faisait déjà aux hommes l'application de ses mérites.

SEPTIÈME LEÇON.

DU MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

Si la très-sainte Trinité est le plus adorable des mystères, l'Incarnation en est le plus aimable ; si la Trinité est le mystère de la vie et de la gloire de Dieu en lui-même, l'Incarnation est le mystère de sa vie et de sa gloire au

dehors ; si la Trinité est le centre et le foyer de toute vérité et de toute grâce, l'Incarnation est la grande ouverture par où elles coulent et arrivent jusqu'à nous ; si la Trinité est un mystère profond et incompréhensible, l'Incarnation, non moins incompréhensible, nous fait pourtant connaître la Trinité, puisqu'elle nous montre une des trois adorables personnes entrant avec l'humanité dans une relation personnelle qui, n'appartenant qu'à elle, rend comme sensible sa distinction d'avec les deux autres ¹. Le symbole de saint Athanase, que les prêtres récitent le dimanche à Prime, expose ainsi l'Incarnation :

« La vraie foi consiste à croire et à confesser que Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, est Dieu et homme : Dieu engendré avant le temps de la substance de son Père, homme né dans le temps de la substance de sa mère ; Dieu parfait, homme parfait subsistant dans une âme raisonnable et dans une chair humaine ; égal à son Père quant à la divinité, son inférieur quant à l'humanité. Bien qu'il soit Dieu et homme, il n'est cependant pas deux, mais un seul Christ : un, non par le changement de la divinité en chair, mais par l'exaltation de l'humanité jusqu'à Dieu ; tout à fait un, non par confusion de substance, mais par unité de personne ; car, comme en nous l'âme raisonnable et la chair n'est qu'un homme, ainsi en lui Dieu et l'homme n'est qu'un seul Christ. »

1. Toute la religion chrétienne n'est que le culte de la sainte Trinité par le Verbe Incarné. Trois fois le jour, l'*Angelus* rappelle aux fidèles le mystère de l'Incarnation : le dernier évangile de la messe est proprement l'Évangile de l'Incarnation, commençant par la génération éternelle du Verbe, et finissant par sa génération temporelle dans la chair ; profond abaissement, qui fait fléchir tous les genoux... Toutes les prières par lesquelles l'Eglise honore la très-sainte Trinité et lui demande ses grâces, sont faites au nom du Verbe Incarné, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Le saint sacrifice de la messe, le plus grand acte et l'abrégé de toute la religion, n'est que l'offrande à la Trinité du Verbe incarné et immolé pour sa gloire et pour notre salut.

1. *Dieu a-t-il envoyé sur la terre le Messie promis? — Oui, le Messie est venu sur la terre au temps marqué par les Prophètes.*
2. *Quel est le Messie qui est venu sur la terre? — C'est Jésus-Christ.*

Dieu a envoyé le Messie sur la terre, et c'est en Jésus-Christ que se sont accomplies toutes les prophéties concernant le temps, la naissance, la vie et la mort du Messie. Les Juifs étaient si persuadés que l'époque de sa venue coïncidait avec l'époque de Notre-Seigneur, qu'ils envoyèrent demander à saint Jean-Baptiste, et ensuite à Notre-Seigneur lui-même, s'ils étaient le Messie. Jean-Baptiste le nia formellement, et leur dit que celui qu'ils cherchaient était au milieu d'eux sans qu'ils le connussent; Notre-Seigneur l'affirma hautement, et en appela aux Écritures et à ses miracles en confirmation de son témoignage.

Et, en effet, Jacob avait prédit que le Messie viendrait quand le sceptre sortirait de Juda; Daniel, captif à Baby-lone, qu'il paraîtrait après soixante-dix semaines d'années, ou quatre cent quatre-vingt-dix ans; Aggée et Malachie, qu'il entrerait dans le second Temple, rendu plus glorieux par sa présence que le premier bâti par Salomon, dont les Juifs regrettaient la splendeur. Or, Jésus-Christ est venu à cette époque précise; le sceptre, c'est-à-dire la puissance souveraine, était sorti de Juda, puisque les Juifs criaient eux-mêmes à Pilate qui appelait Jésus leur roi : « Nous « n'avons pas d'autre roi que César. » Près de cinq cents ans s'étaient écoulés depuis le retour de la captivité; le Temple, détruit seulement quarante ans après Jésus-Christ, en punition de sa mort, comme il l'avait annoncé, subsistait encore, et il y entra souvent, une première fois comme victime offerte à Dieu par sa mère entre les bras du vieillard Siméon, et la dernière fois comme vengeur des profanations dont les marchands souillaient cette maison de prière.

Isaïe avait prophétisé que le Messie naîtrait d'une vierge, et serait appelé Emmanuel : paroles que l'Ange, presque mot pour mot, répéta à Marie. Les Scribes dirent à Hérode et aux Mages que, selon les prophéties, le Christ devait naître à Bethléem, et c'est à Bethléem qu'après les bergers les Mages durent le chercher et le trouvèrent. Divers Prophètes avaient annoncé que le Christ serait rassasié d'opprobres, vendu pour trente deniers, méconnu et renié par son peuple bientôt rejeté de Dieu à son tour, que ses habits seraient partagés et sa robe tirée au sort, enfin qu'il mourrait d'une mort ignominieuse, après laquelle Dieu lui donnerait une race durable et étendrait la gloire de son nom jusqu'aux extrémités de la terre. Or, toutes ces prédictions se sont vérifiées et réalisées de point en point en Jésus-Christ, tellement qu'il n'y a entre les Prophètes et les Évangélistes qu'une différence de temps, les uns parlant au passé et les autres au futur, ceux-là annonçant les événements que ceux-ci racontent ¹.

3. Qu'est-ce que Jésus-Christ ? — Jésus-Christ est la seconde personne de la sainte Trinité, le Fils de Dieu fait homme.

1. Nous avons vu plus haut que Notre-Seigneur, avant sa venue, était attendu sous le nom de Christ, ou sacré; sacré, non par une huile sainte, mais par la Divinité même et la grâce abondante qu'elle répandait sur son humanité. A sa naissance, on lui donna aussi le nom de *Jésus*, qui veut dire Sauveur : nom qui fait fléchir tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers; nom choisi par Dieu lui-même et apporté à la terre par un Ange; nom admirable autant qu'aimable, qui est pour le chrétien ce qu'est pour l'homme

4. Depuis que les temps marqués par les Prophètes sont évidemment passés, les Juifs, qui ne vivaient que de l'étude des Prophètes et de l'attente du Messie, y ont renoncé avec désespoir, et ont prononcé cet anathème : *Maudit celui qui supputera désormais les temps du Messie !* Malheureux, qui confessent ainsi leur erreur sans pourtant vouloir reconnaître la vérité !

le nom de Dieu et de Créateur; nom plein de lumière et de vérité, qui exprime et rappelle à la pensée Jésus-Christ tout entier avec sa vie et sa mort, puisque Jésus n'est Jésus ou Sauveur que parce qu'il est Dieu et homme tout ensemble, mort pour nous sur la croix. Imitons l'Eglise, qui ne le prononce jamais dans sa liturgie sans faire incliner la tête à ses ministres, et ne le prononçons nous-mêmes qu'avec un profond sentiment de religion et d'amour.

A ces deux noms réunis de Christ et de Jésus, Jésus-Christ, le Symbole ajoute celui de Notre-Seigneur, parce que Jésus-Christ est en effet notre Seigneur, notre Maître, notre Roi; d'abord comme Dieu notre Créateur, puis comme Dieu-Homme, notre Rédempteur, et enfin comme homme, chef de l'humanité et juge de toutes les nations qui lui ont été données en héritage. Répétons souvent avec foi ces trois noms ensemble : Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui sont en effet un acte de foi et de reconnaissance de son empire sur nous; n'imitons pas le langage des protestants, qui tronquant et mutilant le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, après avoir mutilé et tronqué sa religion et sa doctrine, affectent de ne le nommer que *Christ*, comme si nous étions encore au temps des Prophètes et dans l'attente de notre doux Sauveur Jésus !

2. Notre-Seigneur Jésus-Christ est la seconde personne de la sainte Trinité, le Fils de Dieu fait homme. Ce n'est pas la première personne de la sainte Trinité qui s'est incarnée, ni la troisième, mais la seconde. C'est par le Verbe que tout a été fait, c'est lui qui éclaire tout homme venant en ce monde, qui est le Fils unique toujours dans le sein du Père, dit saint Jean; ne convenait-il pas que par lui aussi nous fussions refaits, délivrés de nos ténèbres et adoptés pour enfants de Dieu ? C'est donc lui, le Verbe, le Fils de Dieu, et lui seul ¹, qui s'est fait homme pour nous.

1. Aux hérétiques qui confondaient ou ne distinguaient pas assez les trois personnes en Dieu, quelques Pères reprochaient d'être pires que les

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu..., et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Le Saint qui naîtra de vous, dit l'Ange à Marie, « sera nommé le Fils de Dieu. » Aussi, dans l'Évangile, il appelle toujours Dieu son Père, et le Père à son tour l'appelle son Fils, soit à son baptême dans le Jourdain, soit à sa transfiguration sur le Thabor : « Celui-ci est mon Fils « bien-aimé, écoutez-le ! » Les hommes ne savent que penser de moi, mais vous, qui croyez-vous que je suis ? dit-il à ses disciples. — Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, répond Pierre avant tous les autres, méritant par cette confession de devenir la pierre fondamentale de l'Église. Jésus-Christ est donc le Fils de Dieu, Fils unique, quoique ayant autant de frères (il ne rougit pas de nous donner ce nom) qu'il y a de chrétiens ; car tous ces enfants par adoption et par grâce, introduits dans la maison de son Père et adoptés à sa prière, ne lui ôtent pas son titre de Fils unique, Fils par nature, Fils consubstantiel à son Père.

Jésus-Christ Fils de Dieu est aussi Fils de l'homme ; ce n'est qu'en se faisant homme qu'il est devenu le Christ, qu'il est devenu Jésus. Auparavant il était le Verbe, le Fils de Dieu, mais non encore Jésus-Christ : ce nom ne lui convient pas dans sa naissance éternelle au sein de son Père, mais dans sa naissance temporelle du sein de sa mère. Voilà pourquoi on dit bien que le Verbe, que le Fils de Dieu s'est incarné, mais non que Jésus-Christ s'est incarné ; car Jésus-Christ, c'est le Verbe déjà incarné. Le Verbe s'est fait chair, et en se faisant chair il est devenu Jésus-Christ.

Juifs, qui n'ont crucifié que le Verbe fait chair, et de crucifier, avec le Verbe, le Père et le Saint-Esprit ; c'était dire d'une manière saisissante que l'Incarnation du Verbe seul nous rappelle la saine doctrine de la sainte Trinité, et que ces deux mystères s'éclairent et se confirment l'un par l'autre.

**4. Comment s'appelle le mystère du Fils de Dieu fait homme? —
Le mystère de l'Incarnation.**

Le mot *Incarnation* exprime l'action de s'unir à la chair et de s'en revêtir, ce qu'a fait le Verbe en se faisant homme. Dans ce rapprochement et cette conjonction de deux natures infiniment éloignées, il y a eu grand abaissement d'un côté, et de l'autre assumption et exaltation : c'est pour cela que plusieurs saints Pères ont appelé l'Incarnation, tantôt le mystère de la condescendance de Dieu, tantôt le mystère de l'élévation de l'homme. On la définit : *L'union de la nature divine et de la nature humaine dans l'unique personne du Verbe.*

1. *Union*, la plus intime des unions, et qui ne le cède qu'à l'unité même : union, non-seulement *instrumentale*, comme celle de la main avec ses instruments de travail; non-seulement *morale*, comme celle que fait l'amour entre la mère et l'enfant, entre Dieu et les Saints; mais union *personnelle* ou *hypostatique*, comme celle qui unit l'âme et le corps, et fait de ces deux substances une seule personne, centre et lien unique qui reçoit toutes les qualifications, toutes les attributions viles ou nobles de l'une et de l'autre. Ainsi, on dira d'un homme qu'il est grand, beau, agile, qualités qui ne conviennent qu'à son corps; qu'il est intelligent, pieux, généreux, qualités exclusives de son âme. De même, la foi nous enseigne que Jésus-Christ est éternel, infini, tout-puissant, attributs de sa divinité; qu'il est né dans le temps, qu'il a obéi, prié, souffert, ce qu'il n'a pu faire que par son humanité.

2. *De la nature divine et de la nature humaine.* — Le Verbe étant nécessairement Dieu, c'est avec sa divinité qu'il s'est uni à l'humanité. Ces deux natures coexistent en Jésus-Christ complètes et parfaites, sans être altérées en rien par leur union; car la nature divine est immuable, et la na-

ture humaine n'a jamais rien à perdre à s'approcher de Dieu¹.

3. *Dans l'unique personne.* — Il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule personne en deux natures, comme il y a dans l'homme une seule personne en deux substances. Ouvrons l'Évangile, il y est toujours parlé de Jésus-Christ comme d'un seul, comme d'un seul Christ, et jamais comme de deux personnes. Qui naît à Béthléem, qui obéit à Nazareth. Qui meurt sur la croix ? Jésus. Qui ressuscite Lazare, qui se transfigure sur le Thabor, qui monte au ciel par sa propre vertu ? Jésus, le même Jésus : il n'y en a pas deux. Et lui-même ne parle jamais que comme une personne unique et toujours la même : « *Moi je donne ma vie, et moi je la reprends ; moi je suis pressé du désir de mourir pour vous, moi je vous enverrai l'Esprit-Saint.* » Un seul moi, toujours le même moi. En mettre deux, ce serait ce que saint Jean appelle diviser, dissoudre Jésus, véritable péché d'*antechrist* ; ce serait détruire l'Incarnation, briser l'union des deux natures, rompre ce lien que la mort même n'a pu rompre, puisque, en séparant son âme de son corps, elle n'a séparé ni l'un ni l'autre de sa divinité. Ce serait admettre deux christs, un christ humain et un christ divin, se concertant entre eux pour nous tromper en prenant la même voix et nous parlant toujours

1. L'hérétique Eutychès, abbé d'un monastère de Constantinople, esprit aussi borné qu'obstiné, prétendait qu'en Jésus-Christ la nature humaine avait été absorbée dans la nature divine, comme une boule de cire dans un vaste brasier, comme une goutte de miel dans la mer. L'Eglise l'a condamné au concile général de Chalcédoine. Un de ses sectateurs se fit, dit-on, confondre un jour par un enfant. Prenant deux morceaux de fer, il les mit au feu et les scella en un seul. C'est ainsi, dit-il à l'enfant, que les deux natures de Jésus-Christ n'en font plus qu'une. Mais, dit celui-ci, à la place de la seconde barre de fer, prenez une barre d'or, et scellez-la à la première : qu'aurez-vous ? Une barre d'or ? Une barre de fer ? Non, une barre or et fer. Ne serait-ce pas ainsi que Notre-Seigneur n'est ni uniquement Dieu, ni uniquement homme, mais Dieu et homme, Homme-Dieu ?

comme un seul, blasphème horrible ! Non, il n'y a qu'un Christ, qu'un médiateur, comme il n'y a qu'une foi et qu'un baptême, dit saint Paul : médiateur réunissant en lui tous les extrêmes, éternel et enfant d'un jour, avant Abraham et fils d'Abraham, remplissant les cieux et emmaillotté dans des langes, créateur de sa mère et fils de sa créature, adoré des Anges et rebuté des hommes, splendeur du Père et couvert de crachats, source de vie et victime de la mort.

4. Cette personne unique, quelle est-elle ? Est-ce la personne divine ou la personne humaine ? Laquelle des deux est la maîtresse, laquelle des deux gouverne, laquelle est responsable ? Et puisqu'il n'y en a qu'une, laquelle disparaît dans l'autre ? En moi, est-ce mon corps qui gouverne mon âme ? Est-ce à lui qu'on impute le bien ou le mal que je fais ? Non, sans doute. Et pourtant, mon âme est modifiée par son union au corps, elle est faite pour vivre avec lui, avec lui elle gagne ou perd quelque chose. Mais le Verbe, uni à l'humanité, reste immuable ; il lui donne tout et n'en reçoit rien, il ne souffre ni n'est heureux par elle ; il la dirige seulement, il la conduit, il la complète, il la termine, il la couronne. Il est sa personne, sa seule personne, répondant de ses actions et leur communiquant sa dignité infinie ; et cette personne du fils de Marie est la personne même du Fils de Dieu, la personne du Verbe, la deuxième personne de la sainte Trinité.

5. *Jésus-Christ est-il Dieu ? — Oui, Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble.*

Par là même qu'il est Fils de Dieu, comme nous l'avons vu, n'est-il pas Dieu ? Aussi agit-il, parle-t-il, et se laisse-t-il toujours traiter en Dieu. Qui peut de sa propre autorité

1. Les Juifs comprenaient si bien tout le sens et toute la force de ce nom de Fils de Dieu pris par le Sauveur, qu'à sa passion, le grand prêtre Payant adjuré de dire s'il était réellement le Fils de Dieu, et Jésus ayant répondu : Vous le dites, je le suis ! le grand prêtre déchira ses vête-

remettre les péchés, sinon Dieu ? Eh bien , afin qu'on sache que j'ai ce pouvoir, allez, soyez guéri, dit-il au paralytique de trente-huit ans. Qui est le maître du sabbat, d'une loi de Dieu, sinon Dieu ? Eh bien, ce fils de l'homme que vous voyez est aussi le maître du sabbat : car, mon Père et moi, nous sommes une même chose, deux personnes, mais un même Dieu. Qui peut se ressusciter soi-même, s'il n'est à la fois Dieu et homme, homme pour mourir, Dieu pour se rendre la vie ? Eh bien, renversez ce temple de mon corps, ce vrai temple où la divinité habite substantiellement, et je le rebâtirai le troisième jour. Et Thomas, l'incrédule Thomas, en le voyant ressuscité, ne songe plus à mettre la main dans ses plaies, mais il tombe à ses pieds et s'écrie : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. » Jésus ne le blâme pas de croire trop, et de confesser sa divinité lorsqu'il ne voit que son humanité, mais d'avoir cru trop tard, et il proclame plus heureux que lui les fidèles qui croiront sans avoir vu. Croyons donc, et chantons tous les dimanches avec l'accent d'une foi vive ces magnifiques paroles de notre *Credo* : « Je crois en un seul seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré mais non fait, consubstantiel au Père, et par qui tout a été fait¹. »

ments, comme par horreur, et s'écria : Il a blasphémé ! vous l'avez entendu, il se fait l'égal de Dieu ! et tous de répéter : Il a blasphémé, il est digne de mort !

1. La divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ est le dogme fondamental du christianisme ; on est chrétien ou on ne l'est pas, suivant qu'on la confesse ou qu'on la nie. Les hérétiques qui le croient Dieu sont encore chrétiens ; les mahométans, les Turcs, qui le regardent comme un envoyé de Dieu, mais non comme Dieu, ne l'ont jamais été ; les impies, qui rejettent sa divinité après l'avoir crue, ne le sont plus ; ce sont des apostats, des renégats du Christ.

Un des plus tristement célèbres a été Arius, prêtre d'Alexandrie d'Égypte. Il voulait bien que Jésus-Christ fût aussi rapproché de Dieu que possible, une créature spéciale, faite avant le monde et en dehors du

6. Comment le Fils de Dieu s'est-il fait homme? — En prenant un corps et une âme semblables aux nôtres.

1. Ce Dieu, Fils de Dieu, est en même temps homme et fils de l'homme. Mais, comment s'est-il fait homme? En prenant un corps et une âme semblables aux nôtres. Il est né comme nous, il a été petit enfant et a grandi comme nous, il a eu faim et soif comme nous, il a souffert plus que nous, il est mort comme tous les enfants d'Adam : excepté le péché et ses suites désordonnées, il a tout pris de nous. S'il n'avait eu qu'un corps fantastique, une apparence de corps, il n'aurait souffert qu'en apparence, et nous n'aurions qu'une apparence de Rédempteur.

2. Il a pris une âme comme la nôtre. Sans âme, en effet, avec son corps et sa divinité seuls, comment aurait-il pu souffrir et mériter? Souffrir? la divinité est impassible, le corps est insensible. Mériter? Dieu est au-dessus du mérite, qui n'est possible que dans une créature libre, et le corps au-dessous. Ainsi, l'âme seule, en Jésus-Christ comme en nous, a pu être le principe de ses douleurs et de ses méri-

monde, mais point Dieu. Il fut victorieusement combattu par saint Athanase, et enfin condamné au concile de Nicée, en 325. C'est le premier des conciles généraux. On y comptait trois cent dix-huit évêques, dont plusieurs avaient été exilés, emprisonnés, mutilés pour la foi. Couverts de glorieuses cicatrices, ils venaient défendre comme docteurs la divinité de Jésus-Christ qu'ils avaient confessée comme martyrs. Ils se bouchaient les oreilles, en entendant les blasphèmes d'Arius. L'hérésie, ou plutôt l'apostasie arienne, protégée par les empereurs, troubla longtemps et profondément l'Eglise, qui ne parut jamais si près de sa perte. Arius fit une mort digne du premier blasphémateur de Jésus-Christ dans le christianisme. Un jour, dans les rues de Constantinople, ses partisans le conduisaient en triomphe à l'église, où l'empereur avait forcé les fidèles consternés à le recevoir dans leur communion. Sur le point d'y entrer, il change tout à coup de couleur, tremble de tous ses membres, éprouve un malaise indéfinissable, qui l'oblige de s'écarter de la foule. On le retrouva dans un état affreux : il avait perdu tout son sang, ses intestins s'étaient répandus, il était mort ouvert par le milieu du corps, comme Judas.

tes. O très-sainte âme de mon Sauveur, que je ne vous oublie jamais ! C'est vous qui avez porté tout le poids de ma rédemption : vous qui, à la flagellation, sentiez tomber tous les coups et votre chair voler en lambeaux ; vous qui, au jardin, étiez triste jusqu'à la mort ; vous qui alors avez éprouvé, à vous charger du honteux fardeau de nos péchés, un tel dégoût, qu'il chassa votre sang de vos veines, et vous arracha ce cri : Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi ! ajoutant aussitôt, malgré votre extrême répugnance : Cependant, que votre volonté se fasse, et non la mienne ! Faites que j'aime en vous et que j'imité cette volonté humaine, toujours distincte de la volonté du Verbe, mais lui restant toujours soumise ! Vous avez été la vraie victime de mon salut, vous seule avez souffert pour moi, pendant que le Verbe, s'appropriant tous vos mérites, leur donnait une valeur et un prix infinis.

7. Où le Fils de Dieu a-t-il pris ce corps et cette âme ? — Dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie sa mère.

« L'ange Gabriel fut envoyé dans la ville de Galilée, appelée Nazareth, à une vierge fiancée à un homme de la maison de David nommé Joseph, et le nom de la vierge était Marie. L'Ange lui dit en l'abordant : Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. Elle, l'ayant entendu, fut troublée de ses paroles, pensant en elle-même quelle pouvait être cette salutation. Mais l'Ange lui dit : Ne craignez pas, Marie ; car vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. Voici que vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, on l'appellera le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. Mais Marie dit à l'Ange : Comment

« cela se fera-t-il ? car je ne connais point d'homme. Et
« l'Ange répondit : L'Esprit-Saint surviendra en vous, et
« la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.
« C'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé
« le Fils de Dieu. Et voilà qu'Élisabeth votre parente a
« conçu, elle aussi, dans sa vieillesse, et cette stérile est à
« son sixième mois ; car rien n'est impossible à Dieu. Ma-
« rie dit alors : Voici la servante du Seigneur, qu'il me
« soit fait selon votre parole. Et l'Ange la quitta. »

8. Comment cela s'est-il fait ? — Par l'opération du Saint-Esprit.

Pendant que l'Ange se retirait, Dieu approchait ; au moment où l'humble Marie se disait la servante du Seigneur, le Père éternel la prenait pour son épouse et le Verbe pour sa mère. Ayant obtenu le consentement de leur créature, auquel elles avaient daigné se subordonner et subordonner avec elles le salut du monde, les trois divines personnes, par une action commune et toute miraculeuse, formèrent du plus pur sang de Marie le plus pur des corps. En même temps, elles créèrent l'âme la plus parfaite, le chef-d'œuvre sans égal de leur puissance créatrice, et l'unirent à ce corps ; et de cette union fut formé un homme, dont Adam lui-même n'avait été qu'une pâle ébauche, et dont le plus beau des Anges n'approchait pas. En même temps encore, et aussitôt que cet homme fut conçu, avant qu'il eût conscience de lui-même et qu'il pût dire *moi*, le Verbe seul prit possession de lui et se l'unit personnellement, de sorte que sa première pensée, son premier sentiment fussent imputés et appropriés au Verbe, en qui il perdait, avant même de l'avoir eue, sa personnalité humaine, pour se terminer et s'épanouir dans la personne du Verbe. — Ainsi, le corps et l'âme du Sauveur furent formés par les trois personnes ensemble, bien qu'on attribue spécialement à l'Esprit d'amour cette œuvre du plus grand amour. Mais le Verbe seul

s'unit à cette humanité par une relation personnelle, qui peut n'appartenir et n'appartient réellement qu'à lui, les personnes et leurs relations réciproques étant distinctes au sein de l'adorable Trinité.

Dans la conception du fruit divin de ses chastes entrailles, Marie est donc restée absolument vierge. Une pieuse tradition nous apprend que dès l'âge de trois ans, par un attrait angélique et une précoce inspiration du Saint-Esprit, elle avait fait vœu de virginité, vœu qu'elle préféra sans balancer à l'honneur incomparable de devenir la mère de son Dieu. Alors le Tout-Puissant, comme ravi d'une fidélité qui était à l'épreuve même du ciel, et trouvant en Marie la vierge selon son cœur qui pouvait seule être une digne mère de son Fils, opéra le plus grand de tous les miracles, celui d'une virginité féconde, d'une vierge-mère : il le renouvela à la naissance de Jésus, en le faisant naître dans les bras de Marie, et sortir de son sein comme un pur rayon, qui s'échappe de l'astre sans le violer, et traverse les corps sans les briser. Combien dès lors cette sainte virginité, consacrée par deux miracles inouïs, et qui avait achevé de lui mériter, loin d'y mettre obstacle, sa divine maternité, dut-elle être plus chère et plus précieuse à Marie ! C'est à cause de la haute estime qu'elle en a toujours faite et du soin jaloux avec lequel elle l'a toujours gardée, que, sans oublier son titre de mère de Dieu, nous l'appelons le plus souvent la très-sainte Vierge, la Vierge par excellence, la patronne et le modèle des vierges, la Vierge des vierges ¹.

1. La sainte Écriture, qui a été écrite d'abord dans une langue si ancienne et si différente des nôtres, a des manières de parler qui sont quelquefois une pierre d'achoppement pour l'ignorance et l'impiété. Elle appelle frères tous les parents : Abraham dit à Loth son neveu : *Ne nous querellons pas, car nous sommes frères*. Elle appelle premier-né celui qui n'a pas d'aîné, quand même il serait fils unique. C'est ainsi que l'Évangile parle des frères de Notre-Seigneur, c'est-à-dire de ses parents; qu'il

9. Qui est le père de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? — C'est le Père éternel, la première personne de la sainte Trinité.

En tant qu'homme, Jésus-Christ n'a point de père; en tant que Dieu, il n'a point de mère. Comme Adam, il n'a pas été engendré d'un homme, et s'il n'était qu'une simple créature, comme Adam encore il n'aurait qu'un créateur et point de père. Mais il est aussi la deuxième personne de la sainte Trinité, et c'est à ce titre qu'il a un père, le Père éternel, qui l'engendre de toute éternité, en lui communiquant toute sa nature et toute sa substance.

10. Saint Joseph n'a-t-il pas été le père de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la chair ? — Non ; il était seulement l'époux de la sainte Vierge et le gardien de sa virginité.

Le grand mystère de l'Incarnation, jusqu'à ce qu'il fût démontré par les œuvres divines du Sauveur, devait rester voilé aux yeux des hommes, qui n'étaient pas assez purs pour en recevoir la chaste et sainte lumière. En attendant, il convenait que Marie eût un gardien et un témoin de sa virginité, il convenait que cette divine mère et son céleste Enfant fussent mis à l'abri de soupçons et de noms odieux, il convenait que ce qu'il y avait de plus sacré et de plus faible sur la terre eût un protecteur, il convenait que la sainte famille fût complète, elle qui devait être à jamais le modèle et le principe de sanctification de toutes les familles. Pour remplir ce rôle, le plus grand qui soit échu à un homme, le Père éternel fit choix de saint Joseph, à qui il communiqua un rayon de sa prédilection pour la mère de son Fils, de son amour paternel pour l'enfant Jésus, de son autorité et de sa sagesse pour oser lui commander et le conduire. Cette glorieuse mission accomplie, Joseph expira

le nomme le premier-né de Marie, c'est-à-dire, ne venant pas après un autre. Les savants ne s'y trompent pas, ni les fidèles soumis à l'Église, qui a seule le dépôt et la clef des Écritures.

entre les bras de Jésus et de Marie, mort précieuse, la plus belle et la plus douce qu'aucun Saint ait jamais faite. C'est pour cela qu'on l'invoque dans l'Eglise comme le patron de la bonne mort. Les âmes qui veulent apprendre à connaître Jésus et Marie, le prient souvent et jamais sans succès, disait sainte Thérèse; elles ne divisent pas la famille, elles ne séparent pas dans leur dévotion le père nourricier, la mère-vierge, et l'Enfant-Dieu, et aiment à répéter, quoique avec un amour inégal, les trois noms de cette Trinité de la terre : Jésus, Marie, Joseph.

11. Quelle est la mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ? — C'est la sainte Vierge.

Il n'y a pas de doute que la très-sainte Vierge ne soit la mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisqu'elle l'a conçu et porté neuf mois dans son sein, et ensuite mis au monde et nourri de son lait virginal. Mais, qui est ce Jésus-Christ à qui elle dit : *Mon fils*, et qui lui répond : *Ma mère*? C'est celui-là même à qui le Père éternel dit de son côté : « Vous êtes mon Fils, engendré dans mon sein avant l'étoile du matin. » Il n'y a pas là deux fils, le Fils de Dieu et le fils de Marie, mais un seul Fils, qui a Dieu pour Père et Marie pour mère. Le Père dit : Vous êtes mon Fils, car je vous ai donné votre divinité, sans laquelle vous ne seriez pas Jésus-Christ, le Verbe Incarné. Marie dit : Vous êtes mon fils, car je vous ai donné votre humanité, sans laquelle vous ne seriez pas Jésus-Christ, le Verbe Incarné! Elle est donc la vraie mère d'un Dieu, quoique n'ayant pas produit sa divinité, comme nos mères sont de vraies mères, quoique n'ayant pas produit notre âme. Aussi l'Eglise n'a-t-elle jamais hésité à lui donner ce titre, et quand l'impie Nestorius a voulu le lui contester, prétendant qu'elle n'était que la mère du Christ, l'Eglise l'a condamné comme blasphémant ce qu'il n'entendait pas, puisque, le Christ étant Dieu, la mère du Christ est nécessairement mère de Dieu, bien

qu'elle ne lui ait pas donné la divinité, comme la mère de *Louis* roi est nécessairement la mère du roi, bien qu'elle ne lui ait pas donné la royauté¹.

Quelle gloire pour Marie dans ce titre auguste, principe de toutes ses autres gloires? Faut-il s'étonner que Dieu ait accumulé sur sa tête tant de privilèges : une conception immaculée, une vie sans faute, un enfancement sans souillure et sans douleur, une mort sans la corruption du tombeau et suivie de l'assomption de son corps au ciel? Tout cela s'explique d'un mot : Elle est sa mère. Faut-il s'étonner que l'Église lui rende tant d'honneurs, et que les fidèles professent pour elle tant de respect et de confiance? Ils ne l'honoreront jamais autant que Dieu l'a honorée en la faisant sa mère. Marie assurément n'est qu'une créature, et anathème à qui dirait ou imputerait à l'Église de dire le contraire! Mais elle est la première de toutes les créatures, la mère de notre Dieu, conservant dans le ciel tous ses

1. Nestorius, pour être conséquent, dut donc nier à la fois l'unité de personne en Jésus-Christ, et la maternité divine de la très-sainte Vierge. Ces deux dogmes sont en effet si étroitement liés, qu'ils n'en font pour ainsi dire qu'un, et qu'il faut les rejeter ou les admettre ensemble. Car, si Jésus-Christ n'est qu'une personne, Marie est mère de cette personne divine, ou elle n'est la mère de rien, elle n'a point de fils : d'un autre côté, si elle est mère de Dieu, il faut que l'humanité, sortie d'elle, et la divinité, ne forment en Jésus-Christ qu'une personne unique. Nestorius a été condamné au concile d'Ephèse, en 431, et Marie solennellement proclamée *Mère de Dieu*, comme les fidèles l'avaient toujours cru. Rien ne peut dépeindre la joie et les transports du peuple d'Ephèse quand, après avoir attendu toute la journée aux abords du temple où les évêques étaient réunis, il apprit enfin le triomphe de Marie. Toute la ville fut spontanément illuminée : on salua les évêques avec acclamation, on les porta en triomphe, on les accompagna jusqu'à leur domicile avec des flambeaux allumés; les rues retentissaient d'hymnes de joie, et les échos de la nuit répétèrent longtemps ces paroles : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous*. — Nestorius, banni de l'empire, erra quelque temps sans pouvoir trouver d'asile. Dieu le frappa d'une maladie qui fit tomber son corps en pourriture, et sa langue, cette langue qui avait blasphémé contre le Fils et la mère de Dieu, fut rongée par les vers : il mourut misérablement en cet état.

droits de mère, et toute-puissante, d'une toute-puissance suppliante, sur le cœur de son fils¹.

12. Pourquoi le Fils de Dieu s'est-il fait homme? — Le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous racheter, nous délivrer du péché et de l'enfer et nous mériter la vie éternelle.

Nous ne pouvons mieux savoir pourquoi le Verbe est descendu sur la terre qu'en voyant ce qu'il y a fait; car il a fait ce qu'il s'était proposé de faire. Or, 1^o il a rendu à son Père une gloire et des adorations infinies, l'honorant plus par un soupir de son cœur, que ne l'avaient déshonoré tous les péchés du monde. Le cri de toutes nos iniquités a été couvert par la grande voix de Jésus, un Dieu adorateur et réparateur! En entrant dans le monde, il a dit à son Père : « Les holocaustes pour le péché ne vous ont pas plu; me voici à leur place, et votre loi est au milieu de mon cœur. » 2^o Il a satisfait en toute rigueur à sa justice, lui offrant des souffrances en elles-mêmes très-grandes, et d'une valeur expiatoire infinie, à raison de la dignité infinie de sa personne qui les offrait pour nous, payant ainsi toutes nos dettes et nous délivrant des peines éternelles. C'est donc bien aussi *pour nous et pour notre salut que le Fils de Dieu est descendu du ciel*. 3^o Il a honoré infiniment la nature humaine, d'abord en se l'associant personnellement, puis en nous rattachant à lui par une communion intime, qui le fait vivre en nous et nous en lui, nous rend participants de sa nature divine sur la terre, et nous fera partager son trône dans l'éternité. 4^o Il a vaincu le serpent par ses propres armes, renversant sur sa tête, dit Bossuet, tous les

1. Un Dieu, un homme, une personne : c'est, en trois mots, toute l'Incarnation. Chacun de ces trois mots a été violemment attaqué. Arius nie le Dieu, Eutychès détruit l'homme, Nestorius les sépare et brise l'unité de personne. On peut donc retenir et se rappeler tout le mystère de l'Incarnation par les noms de ses trois grands ennemis : un Dieu contre Arius, un homme contre Eutychès, une personne contre Nestorius.

instruments de notre ruine; nous sauvant par la foi de la seconde Ève, comme lui nous avait perdus par la crédulité de la première; se faisant source de vie, comme lui avait fait Adam source de mort; nous rachetant par le bois de la croix, comme lui nous avait conquis par l'arbre du paradis; changeant tous les mensonges en vérités, jusqu'à rendre véritable, dans les chrétiens ses membres, cette parole d'abord si cruellement trompeuse : « Vous serez comme des dieux! » Triompher glorieusement du démon, nous délivrer du péché et de l'enfer, nous élever jusqu'à lui, et glorifier avec nous la majesté de son Père vengée et satisfaite, voilà ce que Notre-Seigneur a fait, et ce qu'il a voulu faire. « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! »

13. *Les hommes ne pouvaient-ils pas se racheter eux-mêmes? —*

Non, parce que, étant tous pécheurs, ils ne pouvaient rien faire qui fût méritoire devant Dieu.

14. *Dieu était-il obligé d'envoyer son Fils pour racheter les hommes? — Non, il nous a accordé cette grâce par un pur effet de sa bonté.*

La leçon précédente nous a déjà appris que nous étions perdus sans ressource, si Dieu ne nous avait fait miséricorde, et que cette miséricorde a été toute gratuite et sans aucun droit de notre part. Dieu ne nous devait rien : « mais il a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique. » Grâces lui soient rendues pour ce don inénarrable! Grâces au Père qui a livré son Fils! Grâces au Fils qui s'est livré lui-même, et s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort, à la mort de la croix!



HUITIÈME LEÇON.

DE LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

La vie de Jésus-Christ est le grand livre des chrétiens, ses exemples sont pleins de lumière et de grâce pour nous attirer à sa suite, et c'est pour nous les donner qu'il a passé plusieurs années sur la terre, lorsqu'un instant lui aurait suffi pour nous racheter. Dieu a vécu humainement sous nos regards, pour nous apprendre à vivre divinement, se faisant semblable à nous pour que nous nous fissions semblables à lui. Il est le modèle et l'exemplaire que les Saints consultent et copient toujours. Saint Paul ne voulait savoir qu'une chose, Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Les Apôtres, sur douze articles du Symbole, en ont consacré six à la vie de Jésus-Christ; et tout le culte de l'Eglise ne consiste qu'à reprendre chaque année la suite des *mystères* ou actions principales du Sauveur, pour les faire passer successivement sous les yeux de ses enfants. Appliquons-nous donc avec zèle à cette leçon sur la vie de Notre-Seigneur, et si elle ne peut être que courte, étendons-la par nos réflexions, et par notre religieuse attention à écouter tous les dimanches la lecture et l'explication du saint Évangile.

1. *Où est-ce que Jésus-Christ naquit? — A Béthléem, ville de la tribu de Juda, dans une étable.*

Le Sauveur devait naître en Judée, à Béthléem, comme l'avait annoncé le prophète Michée, 700 ans auparavant. « Et toi, Béthléem, terre de Juda, cesse de te croire la plus obscure des villes de Juda; car de toi sortira le chef qui gouvernera Israël mon peuple. » Mais, Marie et Joseph habitaient une autre ville et une autre province, Nazareth de Galilée. Comment donc s'accomplira la prophétie? C'est un empereur païen qui, sans le savoir, remuera le monde

pour en amener l'accomplissement. Auguste, voyant toute la terre pacifiée pour la première fois sous son sceptre, ordonne que l'on fasse un dénombrement général de ses sujets, et que chacun aille s'inscrire sur les registres publics dans la ville de son origine. Marie et Joseph, qui étaient de la maison de David, durent donc venir à Béthléem, patrie de leur royal ancêtre : et c'est pendant qu'ils y étaient, que sonna l'heure solennelle marquée par Dieu de toute éternité, désignée par les Prophètes, attendue et saluée de loin par les soupirs de tous les justes.

« Et Marie enfanta son premier-né, l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. » L'affluence des étrangers, l'air humble et modeste de ces saints époux, leur pauvreté, les avaient fait rebuter de tout le monde. Ainsi le Créateur et le Maître de l'univers est venu chez lui, et les siens ne l'ont point reçu. Le Roi des rois, que les cieux adorent avec amour et tremblement, a pour palais une étable, et pour cour de vils animaux. La joie des Anges pleure et gémit, le Très-Haut est plus petit que moi, et le Tout-Puissant qui porte le monde est soutenu dans les bras d'une femme. Les Juifs charnels, qui avaient altéré l'idée du Messie et n'attendaient plus qu'un libérateur et un conquérant temporel, le méconnurent sous ces dehors; ils ne comprirent pas que ce démentement, cette humiliation, cette petitesse étaient les vraies marques du Rédempteur, qui venait expier nos péchés, condamner et guérir nos passions, notre orgueil, notre sensualité, notre avarice, et nous rapprocher de Dieu en l'abaissant jusqu'à nous, puisque nous ne pouvions nous élever jusqu'à lui. Plus éclairés qu'eux, reconnaissons le libérateur de nos âmes dans celui qui fait déjà de sa crèche un autel où il souffre pour nous, et une chaire d'où il nous enseigne par ses exemples toutes les vérités qu'il nous annoncera plus tard par ses paroles. Aimons-le d'autant plus qu'il s'humilie davantage, et

disons-lui avec saint Bernard : O Enfant-Dieu, vous êtes grand dans le ciel, et que les Anges vous y louent; mais vous êtes petit dans votre crèche, et je veux vous y aimer !

2. Quel jour est-il né? — *Le vingt-cinquième jour de décembre, que nous appelons le jour de Noël.*

« Tout dormait dans la paix et le silence, et la nuit était
 « au milieu de sa course, quand le Verbe tout-puissant
 « descendit de son trône céleste pour être l'exterminateur
 « du mal; il avait les pieds sur la terre, et sa tête touchait
 « le ciel. » Cette nuit, plus éclatante que le midi du plus
 beau jour, était celle du sabbat au premier jour de la semaine, du 24 au 25 décembre, il y a 1872 ans environ : car le moment de la naissance du Sauveur du monde est le point central du temps, « le milieu des ans. » C'est de là qu'on descend pour compter les années qui ont suivi, c'est de là qu'on remonte pour compter les années qui ont précédé. Quelle date en effet mieux choisie, que celle qui a été quarante siècles l'attente du genre humain, et sera toujours son plus doux et son plus grand souvenir ! Tous les cœurs sont tournés vers le divin berceau, par l'espérance ou par la reconnaissance, et les années ne comptent qu'à mesure qu'on s'en approche ou qu'on s'en éloigne.

La plus touchante et la plus joyeuse des fêtes chrétiennes

1. C'est au midi et environ à deux cents pas de Bethléem, qu'est située la grotte où le Sauveur vint au monde; elle est taillée dans un roc tendre, elle a quarante pieds de long en avant sur douze de profondeur. Trois colonnes de porphyre en soutiennent aujourd'hui la voûte; au milieu s'élève un autel éclairé par trente-cinq lampes, dont la plus riche a été donnée par un roi de France, Louis XIII. La place où l'on suppose qu'était Marie, quand naquit le Verbe fait chair, est couverte d'un marbre blanc entouré d'un cercle d'argent avec des rayons en forme de soleil. Tout autour on lit ces mots : *Ici Jésus-Christ est né de la Vierge Marie.* On a transporté à Rome la crèche, espèce d'auge en bois où avait été mis l'Éternel nouveau-né.

est l'anniversaire de la naissance de l'Homme-Dieu, la fête de Noël, ou *Nativité*. Dans cette nuit et dans ce jour, que de lumières, que d'allégresse, quelle couronne de cœurs auprès du Dieu enfant, pour le dédommager de l'obscurité et de l'oubli où les hommes le laissèrent dans sa pauvre étable ! Jamais naissance, d'abord plus obscure, fut-elle ensuite plus splendidement fêtée ? Mais il n'y en a pas une, il y en a trois, et les prêtres ont le bonheur de dire ce jour-là trois messes, pour rappeler et honorer ces trois naissances de Notre-Seigneur : sa naissance éternelle dans le sein de son Père, sa naissance temporelle du sein de sa mère, sa naissance spirituelle dans notre cœur, où il veut venir demeurer et vivre par sa grâce toujours agissante en nous. Il n'est pas à la crèche ni sur l'autel pour y rester, mais pour passer de là dans notre âme, qui est le vrai terme de son avènement sur la terre. De ces trois naissances, adorons profondément la première, remercions-le tendrement de la seconde, demandons-lui instamment, ou plutôt accordons-lui généreusement la troisième.

3. *Comment Jésus-Christ fit-il connaître sa naissance aux hommes ?*

— *Les Anges l'annoncèrent en Judée à de pauvres bergers, et une étoile nouvelle la fit connaître en Orient aux Mages, qui étaient Gentils.*

Qui, sinon des pauvres, devaient être les premiers instruits de la naissance d'un Dieu pauvre ? « En ce même lieu « étaient des pasteurs qui gardaient leurs troupeaux, se « partageant les veilles de la nuit. Et voilà qu'un Ange du « Seigneur se tint près d'eux, et une clarté de Dieu les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte. Mais « l'Ange leur dit : Ne craignez point ; car je vous annonce « une grande joie pour tout le peuple. Il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur, qui est le « Christ, le Seigneur. Et vous le reconnaîtrez à ce signe : « Vous trouverez un enfant, enveloppé de langes, et couché

« dans une crèche. Au même instant se joignit à l'Ange
« une troupe de la milice céleste, louant Dieu, et disant :
« Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre aux
« hommes de bonne volonté ! Et lorsque les Anges, remon-
« tant au ciel, les eurent quittés, les pasteurs se disaient
« l'un à l'autre : Passons jusqu'à Béthléem, et voyons ce
« qui est arrivé et que le Seigneur nous a fait connaître.
« Et ils vinrent en hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph
« et l'Enfant couché dans une crèche. Et l'ayant vu, ils
« reconnurent ce qui leur avait été dit de cet Enfant ; et
« tous ceux qui l'apprirent admirèrent ce que leur avaient
« dit les pasteurs. » Suivons ces pauvres mais bienheu-
reux bergers, portons à la crèche leur simplicité, leur in-
nocence et leur droiture de cœur ; reconnaissons comme
eux notre Sauveur à ses vrais signes, à sa crèche et à ses
langes, baisons-les avec amour, attirant dans notre cœur
l'humilité et le détachement chrétien, dont ils portent la
leçon et la grâce.

Après les pauvres, les riches ; après les Juifs, les Gentils.
« Et voilà que des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem,
« disant : Où est le roi des Juifs nouvellement né ? car
« nous avons vu son étoile en Orient, et nous venons l'ado-
« rer. Apprenant cela, le roi Hérode en fut troublé, et tout
« Jérusalem avec lui. Et les princes des prêtres lui ayant
« dit que le Christ naîtrait en Béthléem de Juda, il appela
« secrètement les Mages, s'enquit d'eux avec diligence du
« temps où l'étoile leur était apparue, et les envoyant à
« Béthléem, il leur dit : Allez et informez-vous avec soin
« de l'Enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites le moi
« savoir, afin que moi aussi j'aie l'adorer. Alors ils par-
« tirent ; et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient
« les précédait, jusqu'à ce que, venant au-dessus du lieu
« où était l'Enfant, elle s'y arrêta. A cette vue, ils se
« réjouirent d'une grande joie. Et entrant dans la maison,
« ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère, et se pros-

« ternant ils l'adorèrent ; et ouvrant leurs trésors, ils lui
 « offrirent des dons : de l'or, de l'encens et de la myrrhe.
 « Et ayant été avertis en songe de ne pas retourner vers
 « Hérode, ils regagnèrent leur pays par un autre chemin. »

Ces Mages, ou sages, étaient aussi des hommes riches et puissants, peut-être même des rois, qui venaient accomplir la prophétie de David : « Les rois d'Arabie et de Saba viennent à lui avec des présents. » La tradition porte qu'ils étaient trois, Gaspard, Melchior et Balthasar. Très-versés dans l'astronomie, et souvent occupés à étudier le cours des astres pendant les belles nuits d'Orient, ils avaient remarqué dans le ciel une nouvelle étoile. Se souvenant alors que Balaam avait autrefois prédit qu'une étoile annoncerait la naissance du Sauveur du monde, ils ne doutèrent pas qu'il ne fût né, et vinrent à Jérusalem pour l'adorer. Ni les critiques qu'on put leur faire quand ils quittèrent leur pays, ni l'indifférence de Jérusalem insouciante de son Roi, ni l'humble réduit et la misère extrême où ils le trouvèrent, rien ne put ébranler leur foi : ils la lui témoignèrent en se prosternant devant sa crèche, et en lui offrant de la myrrhe comme à un homme mortel, de l'or comme à un roi à qui on paye tribut, de l'encens comme à un Dieu. Aussi, sont-ils honorés comme les modèles et les prémices de notre vocation à la foi, et la *fête des Rois*, que l'Église célèbre le 6 janvier, en mémoire des adorations rendues par eux à l'Enfant-Dieu, a nom *Épiphanie*, ou manifestation, révélation de Jésus-Christ à la gentilité. C'est la grande fête de la *Propagation de la foi*¹. Nous devons en ce jour remercier

1. Les généreux missionnaires, dont le zèle apostolique va porter l'Évangile aux extrémités de la terre, et qui sont entretenus par ce *sou* de chaque semaine que recueille l'Œuvre admirable de la Propagation de la foi, dépendent d'une congrégation de cardinaux, dite de la Propagande. Rien n'est beau comme la fête de l'Épiphanie à Rome, dans l'église de la Propagande. Sur cinq autels, depuis le matin jusqu'à midi, des messes sont dites par des prêtres des contrées les plus éloignées, avec

Dieu de nous avoir appelés à son admirable lumière, prier ce soleil de justice de faire enfin le tour du monde, et de répandre partout ses bienfaits, sur les ingrats qui le repoussent comme sur les malheureux qui l'ignorent ; et enfin lui offrir aussi nos présents, un cœur purifié comme l'or par la charité, des prières ferventes montant au ciel comme un encens qui brûle, un corps conservé pur et saint par la garde sévère de nos sens, comme par la myrrhe qui préserve de toute corruption.

4. Qu'y a-t-il eu de plus remarquable dans l'enfance de Jésus-Christ ? — Sa Circoncision, sa Présentation au Temple, sa fuite en Égypte, et son voyage à Jérusalem à l'âge de douze ans.

1. La Circoncision, incision ou retranchement opéré sur le corps des enfants mâles, le huitième jour après leur naissance, était le signe de l'alliance particulière que Dieu avait contractée avec Abraham et sa postérité, qui fut appelée principalement pour cela le peuple de Dieu. C'était une marque de servitude plus que de gloire, bien différente du caractère du chrétien, qui nous fait enfants de Dieu : elle obligeait ceux qui la recevaient à l'observation de toute la loi ; elle n'était faite que pour des pécheurs, et peut-être était-elle avant le baptême le remède du péché originel. Il est bien évident que le Fils de Dieu n'était pas tenu de porter sur sa chair déifiée cette flétrissure humiliante et douloureuse. Mais c'est précisément parce qu'elle était douloureuse et humiliante qu'il s'y soumit, pour réfuter par son exemple notre facilité à nous dispenser de la

les ornements et selon les rites les plus divers, et en cinq langues, en grec, en syriaque, en chaldéen, en copte, en arménien. Les Romains et les Égyptiens, qu'attire en grand nombre cette saisissante image de l'Église répandue partout, et louant Dieu en toute langue et sous tout climat, remarquent surtout le prêtre Abyssinien, dont une grande chasuble en argent recouvre tout le corps, et ne laisse voir que le visage et les mains, noirs comme le charbon.

loi de Dieu, pour mieux ressembler aux pécheurs à la place desquels il venait se substituer, pour répandre dès lors pour eux les prémices de son sang et s'engager à verser le reste sur la croix.

Aussi y reçut-il le nom de Jésus, parce qu'il y commençait visiblement l'office de Sauveur. Nous avons déjà parlé de ce nom ; mais, faisons comme les Anges, qui le louent sans cesse, en y découvrant sans cesse de nouvelles beautés. Il ne se rencontre guère sur les lèvres des méchants ; mais les vrais chrétiens y trouvent une suavité céleste, et aiment à le répéter souvent, comme saint Paul, qui en remplit toutes ses Épîtres¹. Ce nom est comme un abrégé de l'Évangile, rappelant tout ce que Notre-Seigneur a souffert, tout ce qu'il nous a mérité et promis : car, pourquoi a-t-il tant fait pour nous ? Parce qu'il est notre Jésus. Pourquoi notre confiance est-elle si ferme ? Parce qu'il est notre Jésus. Jésus, nom d'amour et d'espérance, vous êtes un miel sur mes lèvres, une lumière à mes yeux, une musique à mes oreilles, une huile sur mes blessures, un baume sur mon cœur ! Jésus, Sauveur ! Autrefois les conquérants portaient les noms des provinces qu'ils avaient vaincues, noms composés de sang et de larmes. Vous, vous tirez votre nom de ceux que vous sauvez, et ce nom de salut ne rappelle de douleurs que les vôtres ! Vive Jésus ! Ce nom, donné au Sauveur circoncis, veut être honoré par la circoncision du cœur, le retranchement de tous nos désirs dangereux ou pervers ; et puisque nous célébrons la fête de la Circoncision au 1^{er} janvier, ne manquons jamais d'offrir à Dieu les prémices de notre année avec les prémices du sang de Jésus.

2. Pour marquer le souverain domaine de Dieu sur toutes choses, et rappeler aux Hébreux le massacre des

1. On a compté jusqu'à deux cent soixante-neuf fois le saint nom de Jésus dans les 14 épîtres de saint Paul, dont plusieurs ne remplissent pas trois pages ordinaires.

premiers-nés d'Égypte dont les avait préservés le sang de l'Agneau pascal, la loi de Moïse ordonnait aux parents de présenter à Dieu dans le Temple leur enfant premier-né, qu'ils pouvaient racheter à prix d'argent, et d'offrir en même temps un agneau s'ils étaient riches, ou deux tourterelles s'ils étaient pauvres. De plus, la mère qui avait donné naissance à un enfant était réputée immonde, ne pouvait toucher à rien de consacré au Seigneur, et devait venir se purifier dans le Temple en offrant les sacrifices prescrits. Quarante jours après la naissance de Jésus, Marie monta à Jérusalem pour accomplir cette double loi, qui ne pouvait concerner ni elle ni son fils. Le Maître de toutes choses fut donc racheté comme un esclave pour quelques pièces de monnaie (cinq sicles, valant à peu près six francs) : sa mère fit pour lui l'offrande des pauvres, deux tourterelles ; cette vierge immaculée, plus sainte que le Temple, s'y purifia, confondue avec les mères ordinaires. Quelle leçon d'humilité, de pauvreté, d'obéissance ! Ce fut alors que le vieillard Siméon vint dans le Temple, poussé par l'Esprit divin, prit l'Enfant Jésus entre ses bras, et bénit Dieu en disant : « *Nunc dimittis*. Maintenant, Seigneur, laissez « votre serviteur s'en aller en paix, puisque mes yeux ont « vu le Sauveur promis de vous, la lumière des nations, la « gloire d'Israël. » Puis il dit à Marie : « Celui-ci est venu « pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël, et « pour être un signe auquel on contredira : et le glaive « traversera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de « cœurs soient révélées. » Cruelle prophétie, qui empoisonne dès ce moment toutes les joies maternelles de Marie, l'associe, victime résignée, à la grande victime qu'elle doit accompagner jusqu'au Calvaire, et commence à la faire la Reine des Martyrs à côté du Roi des martyrs. La fête de la Présentation de Jésus au Temple et de la Purification de Marie, le 2 février, est aussi appelée la *Chandeleur*, à cause des chandelles ou cierges que l'Église y distribue au clergé

et aux fidèles, en souvenir des dernières paroles du cantique de Siméon : *Le Sauveur sera la lumière des nations*. En portant ou en voyant ces cierges, rappelons-nous que tout chrétien doit être aussi une petite lumière du monde, et éclairer autour de lui par ses sages paroles et ses bons exemples.

3. Hérode avait dit aux Mages de l'informer du lieu où ils trouveraient l'Enfant, afin d'aller aussi l'adorer. C'est le tuer qu'il voulait, redoutant un rival pour son trône terrestre dans ce Roi du ciel. « Se voyant déçu par les Mages, qui n'étaient pas revenus vers lui, il entra dans une grande colère, et envoya massacrer les enfants qui étaient à Béthléem et dans les environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous. Alors fut accompli ce qu'avait annoncé le prophète Jérémie en ces termes : Une voix a été entendue dans Rama, des pleurs, et de longs sanglots; la voix de Rachel pleurant ses fils, et ne voulant pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus¹. » A travers cette mer de sang, le seul qu'Hérode poursuit lui échappe. Après le départ des Mages, voilà que l'Ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil, et lui dit : Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère, et fuis en Égypte, et demeure là jusqu'à ce que je te reparle : car Hérode va chercher l'Enfant pour le faire périr. Se levant donc, Joseph prit l'Enfant et sa mère pendant la nuit, et se retira en Égypte, et il y resta jusqu'à la mort d'Hérode, afin que s'accomplît ce qu'avait dit le Seigneur par le Prophète : J'ai rappelé mon Fils d'Égypte... Hérode étant mort

1. L'Église honore ces saints Innocents le troisième jour après la naissance de Notre-Seigneur, le 28 décembre, ne séparant pas du divin Enfant de Béthléem tous ces petits martyrs de Béthléem, qui sont morts à sa place, baptisés dans leur propre sang; elle leur chante la plus gracieuse peut-être de toutes ses hymnes : — « Salut, fleurs des martyrs, arrachées du seuil même de la vie par le persécuteur du Christ, comme des boutons de rose emportés par l'ouragan. Premières victimes de Jésus, troupe innocente, tendres hosties, vous jouez sous son autel avec vos palmes et vos couronnes. »

« l'Ange du Seigneur apparut à Joseph, disant : Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère, et va dans la terre d'Israël ; car ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant sont morts. Et se levant, il prit l'Enfant et sa mère, et vint dans la terre d'Israël. Mais apprenant qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode son père, il appréhenda d'y aller, et, averti pendant son sommeil, il se retira dans la Galilée, et y demeura dans la ville de Nazareth ; et ainsi fut accomplie la parole des Prophètes : Il sera appelé Nazaréen. »

4. « Et ses parents allaient tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâque. Lorsqu'il eut atteint sa douzième année, étant montés selon leur coutume à Jérusalem au temps de la fête, et s'en revenant après qu'elle fut passée, l'Enfant Jésus demeura à Jérusalem, et ils ne s'en aperçurent pas. Mais, pensant qu'il était avec leur compagnie, ils marchèrent tout un jour, et ils le demandaient parmi leurs parents et leurs connaissances. Et ne le trouvant point, ils revinrent à Jérusalem pour le chercher. Et après trois jours, ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant ; et tous ceux qui l'entendaient étaient confondus de sa sagesse et de ses réponses. Et le voyant, ils furent étonnés, et sa Mère lui dit : Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà que nous vous cherchions pleins de douleur. Il leur dit : Pourquoi me cherchiez-vous ? Ignoriez-vous qu'il faut que je sois aux choses qui sont de mon Père ? » C'est ici la première parole que nous entendons tomber des lèvres du Verbe Incarné : recueillons-la précieusement, et mettons-la au milieu de notre cœur : Il faut, oui, il faut que nous soyons dans les choses qui sont de la volonté et des ordres de Dieu sur nous, et qu'on nous cherche vainement ailleurs. C'est ce que le plus soumis des fils a dit sans ménagement à la plus tendre des mères.

Ces quatre événements principaux, et d'autres de la vie

de Notre-Seigneur, sont appelés aussi des *mystères*, parce que, en les accomplissant, Notre-Seigneur y a mérité et attaché pour nous une grâce invisible et mystérieuse. Ce sont des mystères à imiter et à pratiquer, des espèces de sacrements où nous trouvons lumière et grâce pour agir saintement comme lui, et qu'il ne faut pas confondre avec les mystères à croire, ou mystères proprement dits.

5. *Combien de temps Jésus-Christ a-t-il vécu sur la terre ? — Il a vécu trente-trois ans et trois mois.*

Il a vécu environ trente-trois ans sur la terre : 1^o Pour parcourir pas à pas l'âge le plus humble de la vie, et qui a le plus besoin de leçons et de grâces. 2^o Parce qu'il n'était venu sur la terre que comme une victime, destinée à être immolée dès qu'elle aurait atteint l'âge parfait. 3^o Pour montrer aux chrétiens qu'ils doivent toujours croître et grandir en vertu, et que les vieillards ne doivent laisser vieillir que leur corps, et maintenir à leur âme la plénitude et le progrès de ses forces. 4^o Parce que, selon l'usage des Juifs, auquel Jésus-Christ s'est toujours conformé, quand il n'était pas une corruption de la loi de Dieu, on ne pouvait enseigner qu'à trente ans, et que la volonté de son Père était qu'il consacrat trois ans à répandre et à prouver sa doctrine par sa sainteté et ses miracles, à choisir et à instruire ses disciples, et à former ainsi le noyau de l'Église dépositaire de ses pouvoirs et continuatrice de son œuvre.

6. *Que fit Jésus-Christ pendant tout le temps de sa vie ? — Il passa les trente premières années de sa vie dans la maison de saint Joseph, et auprès de la sainte Vierge, auxquels il fut toujours soumis.*

Les trente années de la vie cachée de Jésus sont renfermées dans ces deux versets de l'Évangile, qui ne nous dit rien de plus : « Et l'Enfant croissait et se fortifiait, plein de

« sagesse, et la grâce de Dieu était en lui... Et il descendit
« (du Temple) avec Marie et Joseph, et il vint à Nazareth,
« et il leur était soumis, et sa mère conservait toutes ces
« choses dans son cœur. » 1^o Jésus allait croissant et se for-
tifiant comme les autres hommes, mais d'une croissance
régulière, que n'interrompait aucune maladie, parce que
son divin corps était parfait comme le corps d'Adam inno-
cent, ne renfermant aucun mauvais principe, et ne pou-
vant recevoir d'altérations que par le dehors, par les ri-
gueurs de la nature ou les mauvais traitements des hom-
mes, auxquels il s'était livré. 2^o Mais son âme, créée pleine
de sagesse, ne croissait pas, ne se perfectionnait pas : elle
révélaient seulement les trésors de science et de vertus cachés
en elle, le plus souvent peu à peu et selon le progrès de
l'âge, quelquefois d'une manière subite et extraordinaire,
comme il fit au Temple parmi les docteurs : c'était comme
un soleil qui sortait lentement du nuage dont il s'était vo-
lontairement enveloppé. 3^o La grâce de Dieu était dans
cette très-sainte âme, incomparablement plus que dans
toutes les créatures humaines et angéliques ensemble, à
raison de son union hypostatique avec le Verbe qui la di-
rigeait. 4^o Le lieu le plus saint de la terre, avec le Calvaire,
le lieu sur lequel se sont fixés le plus longtemps les regards
et les adorations de toute la cour céleste, c'est assurément
celui que Jésus, Marie, Joseph ont habité pendant trente
ans : d'aucun endroit du monde il ne s'est élevé de plus
pures prières, d'aucun endroit il ne s'est répandu dans les
familles de plus nombreuses et de plus puissantes grâces ¹.

1. Pour conserver à la vénération et à la piété du monde chrétien la
sainte Maison de Nazareth, Dieu a fait un grand miracle, moins grand
cependant que celui de son obéissance et de sa vie obscure dans ces
murs sacrés. Elle a subsisté en Palestine jusqu'au treizième siècle ; le roi
saint Louis la visita alors, et la fit entièrement recouvrir de peintures à
l'intérieur. Tout à coup, le matin du 10 mai 1291, les habitants de Na-
zareth s'aperçurent avec stupéfaction qu'elle avait disparu, sans laisser

50 « Et il leur était soumis. » Un Dieu soumis d'esprit, soumis de cœur, soumis d'action à deux de ses créatures ! Toutes les grâces d'obéissance chrétienne viennent de là : toutes les velléités d'insubordination et d'indépendance que, jeunes et vieux, petits et grands, nous sentons germer au fond de notre nature révoltée, rencontreront toujours

d'autres traces d'elle-même que ses fondements mis à nu, dont elle semblait avoir été arrachée. Au même moment, des gens de Tersatz en Dalmatie signalèrent, sur un monticule où l'on n'avait jamais vu d'habitation, une petite maison isolée, de construction orientale, reposant sans fondements sur l'herbe du sol, et faite de pierres tout à fait inconnues dans le pays. Tandis qu'ils se perdaient en conjectures sur ce spectacle surprenant, un prêtre, qui était mourant la veille, vint à eux parfaitement guéri, et leur dit qu'ils avaient devant les yeux la sainte Maison de Nazareth, que Dieu, pour la soustraire aux profanations des Musulmans, maîtres des Lieux Saints pour longtemps, avait transportée en pays chrétien. Après un long examen et de mûres réflexions, une commission d'hommes graves et honorables prit toutes les dimensions du mystérieux édifice, et se rendit par mer à Nazareth. Elle en trouva les habitants encore en deuil de la perte inexplicable qu'ils avaient faite : la campagne offrait à chaque pas l'espèce de pierre observée dans la maison dont on recherchait l'origine ; la longueur, la largeur, l'épaisseur des fondements encore intacts étaient exactement celles de ses murs : enfin, elle avait apparu en Dalmatie au même jour et à la même heure où avait disparu la sainte Maison de Nazareth. Le fait de la translation s'imposait avec une évidence irrésistible, et les Dalmates remercièrent Dieu du précieux dépôt qu'il avait confié à leur garde. Ce n'était pas pour longtemps. Trois ans après, un second miracle, répétition et confirmation du premier, transporta la sainte Maison, par-dessus la mer Adriatique, en Italie, près de Récanati, dans le territoire de Lorette, ainsi nommée d'un bois de lauriers. Même douleur d'un côté, même joie de l'autre, même étonnement, mêmes précautions, mêmes démonstrations que la première fois. Dieu avait multiplié les preuves, pour mettre au-dessus de toute critique la dévotion des fidèles, de tout le clergé, des souverains Pontifes. Les pèlerins accoururent alors de toutes parts pour prier dans ces murs si longtemps témoins des actions, des paroles, des oraisons de Jésus, Marie, Joseph. La sainte Maison a été entourée d'une grande église, au centre de laquelle elle repose toujours sans fondements, sanctuaire resplendissant d'or et de lumières, qui l'ornent moins que l'affluence incessante et la ferveur des fidèles, toujours prosternés en adoration, et n'y pénétrant, n'y avançant, n'y priant jamais que sur les deux genoux.

là leur éternelle et péremptoire condamnation. 6° Et Marie voyait tout cela, comprenait et admirait tout cela : pas une parole, pas un mouvement de Jésus n'était perdu pour son cœur maternel, adorant un Dieu dans son fils et caressant un fils dans son Dieu ! Quelle admirable vie, que cette vie en apparence si simple de la très-sainte Vierge ! Et quel parfait et attrayant modèle pour les âmes désireuses de croître sans cesse dans la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

7. Que fit-il ensuite ? — A l'âge de trente ans, il fut baptisé par saint Jean-Baptiste, il jeûna ensuite pendant quarante jours et quarante nuits dans un désert, et employa le reste de sa vie à prêcher l'Évangile.

Saint Jean, surnommé *Baptiste*, fils de Zacharie et d'Élisabeth, avait été sanctifié avant de naître par la présence du Verbe Incarné, que Marie portait en elle quand elle visita sa cousine Élisabeth, et composa l'admirable cantique *Magnificat*. Il fut le précurseur du Messie par sa vie sainte et austère, et par sa prédication qui ébranlait le désert et faisait accourir les foules à son baptême. Ce baptême n'était qu'une simple cérémonie de religion et de pénitence, et ne remettait pas les péchés. Cependant, celui qui allait bientôt baptiser dans l'Esprit-Saint et dans le feu, voulut d'abord recevoir le baptême de Jean. En le voyant, celui-ci, qui s'était déjà déclaré indigne de dénouer les cordons de ses souliers, s'écria : « Je dois être baptisé par vous, et vous venez à moi ! » Mais Jésus dit : « Laissez maintenant, car c'est ainsi qu'il nous convient d'accomplir toute justice. » Et il entra dans le Jourdain pour y être baptisé. Et voilà que les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et reposer sur lui. Et une voix du ciel dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu. »

Jésus se retira ensuite au désert, où il jeûna quarante

jours et quarante nuits¹ : quarantaine ou carême que l'Église honore en l'imitant, autant que le lui permet la faiblesse de ses enfants, pour les préparer aux solennités et au devoir pascal. C'est alors que le démon, voyant Jésus affaibli par ce long jeûne, s'approcha de lui pour le tenter. Il le tenta d'abord par le plaisir grossier de la bouche, puis par l'orgueil, puis par l'ambition. C'est la dernière humiliation que Jésus dut subir avant de commencer son ministère public : il s'y est soumis pour nous mériter la grâce de résister aux tentations, pour nous montrer la manière de les vaincre, et nous apprendre qu'elles ne doivent jamais nous étonner ni nous décourager. Jésus ayant confondu le tentateur, les Anges s'approchèrent pour le servir. Nos bons Anges n'attendent pas si longtemps ; pendant la tentation même ils nous assistent, et Dieu nous envoie de bonnes pensées, qui sont encore comme des anges du ciel.

8. *Que veut dire ce mot Évangile ? — Il signifie bonne nouvelle.*

9. *Quelle est donc cette bonne nouvelle que Jésus-Christ est venu annoncer aux hommes ? — C'est qu'il venait satisfaire pour eux et les réconcilier avec Dieu.*

On appelle *Évangile* la doctrine que Notre-Seigneur Jésus-Christ a annoncée au monde ; elle est contenue, avec la vie et les miracles du Sauveur, dans quatre livres composés par saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean, sous l'inspiration et comme sous la dictée de l'Esprit-Saint. Ces livres sont donc la pure parole de Dieu, non-seulement dans les discours de Jésus-Christ qu'ils rapportent, mais dans leurs autres parties. C'est pourquoi, bien qu'il y ait quatre

1. Dans ce jeûne, Jésus endura toutes les tortures de la faim et de la soif, il les sentit comme nous les eussions senties à sa place. N'oublions pas qu'il était homme comme nous, et ne nous dispensons jamais, sous prétexte qu'il est aussi Dieu, de compatir à ses souffrances : le Dieu est impassible, mais l'homme souffre et gémit. Cette pensée doit nous suivre partout, à la crèche, au désert, au prétoire et à la croix.

Évangélistes, il n'y a pourtant qu'un seul Évangile : Évangile ou nouvelle véritablement bonne, qui nous apprend que le Libérateur promis est arrivé, qu'il ne tardera pas à verser pour nous son sang pressé de sortir de ses veines, que nous avons et aurons désormais toujours Dieu avec nous, que nous sommes en lui comme il est en son Père, vivant de sa grâce et de sa vie, réconciliés et adoptés en lui, fils et héritiers comme lui, héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ¹.

Oserons-nous croire à tant de bonheur? Il le faut bien. Notre premier devoir, et il est doux, est de croire à la bonté de notre Sauveur, qui confirme d'ailleurs toutes ses promesses par les prodiges les plus étonnants. Il parle en Dieu, il agit en Dieu; sa vie tout entière est divine, divinement efficace sur les esprits par sa parole, sur les corps par ses œuvres. A sa voix les démons s'enfuient, en le proclamant le Saint, le Fils de Dieu; le pain se multiplie, l'eau se change en vin, les tempêtes se calment, et les flots apaisés soutiennent ses pas et ceux de ses disciples; la nature entière s'incline devant son Roi. Toutes les maladies, suites du péché, disparaissent avec le péché. *Le muet parle au sourd étonné de l'entendre*, l'aveugle voit, le paralytique marche, la main aride touche sans crainte le lépreux redevenu sain comme un enfant. Lazare se lève dans son tombeau de

1. Après l'adorable Eucharistie, le chrétien n'honore et n'aime rien tant sur la terre que le saint Évangile. Autrefois, dans beaucoup d'églises, on le renfermait dans le tabernacle avec le Saint-Sacrement, dans un compartiment à part; les fidèles voulaient être enterrés en ayant sur leur poitrine un exemplaire de l'Évangile, gage de leur espérance. Quand tous les évêques du monde catholique sont réunis en concile général, le livre des Évangiles est placé sur un trône au milieu d'eux, comme la lumière et la règle de leurs décisions. Dans les messes solennelles, on le porte en grande pompe, au milieu des cierges et de l'encens. Tous les fidèles se tiennent debout pendant qu'on le chante, pour témoigner leur respect et leur volonté de le mettre en pratique. Le prêtre, quand il en a fini la lecture, le baise avec religion, usage fort en honneur parmi les pieux chrétiens, dont beaucoup ne le lisent que tête nue et à genoux.

quatre jours, le fils de la veuve dans son cercueil, la jeune fille sur son lit de mort, pour saluer l'auteur de la vie. Une vertu sort de Jésus, qui guérit tous les corps, comme il sort encore chaque jour de son cœur une grâce qui guérit toutes les âmes.

Tous ces miracles, où le doigt de Dieu est si visible, sont encore surpassés par un miracle d'un ordre supérieur, cette sainteté plus qu'humaine de Jésus-Christ, cette sublimité continue et sans effort de tout son enseignement, cette majestueuse autorité de sa parole, cette sagesse sûre d'elle-même qui échappe en se jouant aux pièges et aux questions captieuses de ses ennemis, cette divine simplicité de ses maximes et de ses paraboles, cette ineffable tendresse de son cœur, cette onction propre de l'Évangile, qui pénètre les âmes avec tant de force et de douceur, et leur rend comme sensible la voix de Dieu dans une voix humaine. Tout homme droit cède à ce charme puissant de l'Évangile, les simples le sentent, les savants le raisonnent peut-être, mais tous le subissent, et s'écrient en le lisant, comme autrefois les Juifs en l'entendant : « Non, jamais homme n'a
« parlé comme cet homme ! Maître, vous avez bien dit !
« Bienheureux le sein qui vous a porté, et les mamelles qui
« vous ont allaité ! »

4. Napoléon, exilé à Sainte-Hélène, s'humilia sous la main de Dieu. Il lisait assidûment le Nouveau-Testament, le premier des livres divins, et *l'Imitation* de Jésus-Christ, le plus beau des livres humains. Voici quelques-unes de ses pensées :

« L'Évangile possède une vertu secrète, je ne sais quoi d'efficace, une chaleur qui agit sur l'entendement et qui charme le cœur ; on éprouve à le méditer ce qu'on éprouve à contempler le ciel... L'âme séduite par la beauté de l'Évangile ne s'appartient plus, Dieu s'en empare tout à fait ; il en dirige les pensées et toutes les facultés, elle est à lui. Quelle preuve de la divinité du Christ ! Jamais homme n'a osé se dire Dieu : qui l'aurait cru ? Jésus l'ose, il l'affirme imperturbablement, et tous les cœurs vont à lui ; ils restent à lui depuis dix-huit cents ans, et du fond de son tombeau, il est plus aimé, plus puissant qu'un conquérant à la tête de ses armées. Il s'est incorporé l'espèce humaine tout entière, l'âme avec

NEUVIÈME LEÇON.

DU MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION.

- 1. Comment Jésus-Christ a-t-il satisfait à Dieu pour nos péchés, et nous a-t-il réconciliés avec Dieu ? — En souffrant comme homme la mort que nos péchés méritaient, et en donnant comme Dieu un prix infini à ses souffrances.**

Dieu étant impassible, et sa béatitude essentielle et inaltérable, ce n'est pas comme Dieu que Jésus-Christ a pu souffrir. Mais les souffrances de sa nature humaine, personnellement unie à une personne divine, acquéraient par cette union une valeur et un prix infinis ; comme le profond salut que j'adresse à quelqu'un n'est pas seulement une inclination de mon corps, qui ne lui fait rien, mais la soumission respectueuse de ma personne, qui l'honore d'autant plus que je suis moi-même plus élevé en dignité. Jésus-Christ s'est présenté ainsi devant son Père, pour le glorifier et l'apaiser, au nom et à la place des hommes coupables. En entrant dans le monde, il lui a dit : Vous n'avez pas agréé les sacrifices pour le péché ; les pécheurs ont été impuissants à le réparer, et les animaux qu'ils vous immolaient plus impuissants encore. Me voici, avec l'humanité que vous m'avez appropriée ; le péché est en eux, que le châtiment soit sur moi : frappez, car je réponds pour tous, je suis caution pour tous, je me fais victime pour tous.

Alors, le Père éternel n'a plus vu en lui que le représentant de tous les prévaricateurs de sa loi, portant sur ses épaules innocentes la charge de tous nos crimes, des blas-

toutes ses facultés n'est plus qu'une annexe de l'existence du Christ. J'en conclus sa divinité. » L'empereur s'arrêta, et comme le général Bertrand ne répondait rien, il lui dit : « Vous ne comprenez pas que Jésus-Christ est Dieu ? Eh bien ! j'ai eu tort de vous faire général ! »

phèmes les plus impies comme des souillures les plus honteuses. Il a placé sur lui les iniquités de tous, qui sont tombées sur son dos comme les coups de marteau sur l'enclume, disent les Prophètes : il l'a traité comme le pécheur universel, comme le péché même, ose dire saint Paul. Dès la crèche, où il était déjà hostie, Jésus s'offrait à son Père, qui acceptait son offrande, se réservant de frapper le grand coup de sa justice sur le Calvaire : de la crèche au Calvaire, la vie de Jésus a été une oblation continuelle, une marche de la victime à l'autel, la marche d'Isaac vers la montagne de son sacrifice.

2. Comment s'appelle le mystère de Jésus-Christ souffrant et mort pour nous ? — Le mystère de la Rédemption.

Cette substitution de l'innocent aux coupables, du juste châtié aux criminels épargnés ; ce Dieu mourant pour ses créatures rebelles, et leur faisant trouver la vie dans sa mort ; ce Dieu souffrant et s'humiliant comme homme, pour se venger et se glorifier comme Dieu, c'est là le mystère de la Rédemption : mystère profond, abîme insondable, où la raison se perd, et d'où sortent cependant des flots de lumière, qui illuminent la terre et le ciel. Car : 1^o Quel est donc le prix de mon âme, pour qu'elle ait dû être rachetée, et n'être pas payée trop cher, par le sang d'un Dieu ? 2^o Quel est donc le mal du péché et la tache horrible qu'il fait dans mon cœur, pour que les larmes de tout l'univers n'aient pu l'effacer, et qu'il y ait fallu du sang, du sang divin ? 3^o Quel est l'amour du Père qui a livré à la mort son Fils bien-aimé pour moi, pour moi sa vile créature, son ennemi et l'esclave de son ennemi ? 4^o Mais combien terrible n'est pas sa justice, puisque, plutôt que de laisser le péché impuni, il en a frappé l'apparence jusque dans son Fils ? Chrétien, regarde le Calvaire, et tu ne pécheras jamais ; là tu verras quel monstre est ton péché, quelle âme précieuse il perd, quelle redoutable justice il provoque,

quel tendre et généreux amour il outrage. Le mystère de la Rédemption est donc un mystère de lumière, qui nous en apprend plus sur Dieu et sur nous-mêmes que tous les livres des hommes; le livre des élus, c'est Jésus crucifié, et saint Paul n'en voulait pas savoir d'autre. Étudions-le avec lui, et sachons y lire comme lui toutes les vérités qui y sont écrites avec le sang de notre Rédempteur.

3. *Quel a été le fruit de la mort de Jésus-Christ? — Le fruit de la mort de Jésus-Christ a été la réconciliation des hommes avec Dieu.*

C'est sur la croix et dans la mort de Jésus-Christ que la miséricorde et la vérité se sont rencontrées, que la justice et la paix se sont embrassées. Jusque-là, ces deux attributs de Dieu semblaient inconciliables : la miséricorde criait pardon, la justice criait vengeance. La mort de Jésus-Christ les a satisfaites toutes deux et comme réconciliées, en accordant à la justice la victime qu'elle réclamait, et à la miséricorde le pardon universel qu'elle sollicitait. Car, en prenant sur lui nos péchés, Jésus-Christ les a expiés surabondamment par ses humiliations, ses douleurs et sa mort, puisqu'une seule goutte de son sang, un seul acte de soumission de sa volonté, avait une valeur expiatoire infinie. Dès lors, la justice divine plus que satisfaite n'avait plus aucun droit sur nous, nous cessions d'être ses débiteurs insolvables, Dieu n'avait plus de raisons de nous traiter en ennemis. C'est le premier degré de la réconciliation.

Mais, cette mort libre et volontaire de Jésus-Christ était impétoire autant qu'expiatoire, elle obtenait la grâce après avoir expié les péchés : le Père éternel devait une récompense au réparateur de sa gloire, à l'innocente victime de sa justice. Demandez, lui dit-il, je ne puis rien vous refuser : *Postula a me*. Notre-Seigneur, qui n'avait rien à demander pour lui-même, puisque comme Dieu il ne peut rien recevoir, et que comme homme il avait tout reçu au

moment de sa conception et de son union hypostatique avec le Verbe, a demandé à garder en héritage tous ces esclaves qu'il avait rachetés de l'enfer, à leur appliquer tous ses mérites, à rester leur chef heureux et triomphant comme il avait été leur chef souffrant et humilié, à leur communiquer comme à ses membres sa grâce et sa vie divine, de même qu'ils lui avaient communiqué comme à leur tête la honte et la peine de leurs crimes. C'est cette prière de notre grande victime, exaucée à cause de la révérence due à sa dignité, qui a achevé de nous réconcilier avec Dieu : par elle, non-seulement nous cessons d'être ses ennemis, mais nous devenons ses amis et ses enfants ; non-seulement nos péchés sont effacés, mais la grâce et la vie de Jésus-Christ se répand en nous ; non-seulement nous échappons à l'enfer, mais tous nos droits au ciel, perdus en Adam, nous sont restitués, avec l'obligation d'y aller rejoindre notre divin Chef¹. Heureuse faute d'Adam, s'écrie l'Eglise, d'avoir trouvé un si puissant et si généreux Rédempteur !

4. Jésus-Christ est-il mort pour quelques hommes seulement ? —
Jésus-Christ est mort et a satisfait pour tous les hommes, ils ont tous été rachetés par Jésus-Christ.

Il est mort pour tous les hommes, ses bras étendus sur la croix embrassent le monde entier. Aucun péché n'échappe

1. Le Saint des saints, le sanctuaire du temple de Jérusalem, restait toujours fermé par un grand voile, et l'entrée, comme la vue, en était interdite aux Juifs : le grand prêtre seul y pénétrait une fois l'an, avec le sang du sacrifice. C'était la figure du ciel, fermé aux hommes depuis le péché, et que le sang du Rédempteur pouvait seul rouvrir à nos espérances. A la mort de Jésus-Christ le voile du Temple se déchira de lui-même de haut en bas, et le Saint des saints apparut pour la première fois aux regards du peuple effrayé, qui aurait dû au contraire se réjouir et comprendre que le ciel, le véritable Saint des saints, redevenait accessible aux hommes, par le sang du grand Pontife attendu depuis l'origine du monde.

à la vertu de son sang, qui remonte jusqu'à Adam, et descendra jusqu'au dernier survivant de la race humaine à la fin des temps. Il est le Sauveur de tous sans exception, le Réparateur du genre humain : ses bourreaux mêmes n'ont pas été exclus, il a prié nommément pour eux, et Judas qui l'a vendu aurait pu se convertir comme Pierre qui l'a renié, puisqu'en lui offrant son odieux baiser, il n'a reçu de lui que le plus tendre des reproches et le plus doux des noms : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ? » Après cela, qui n'espérera au Seigneur Jésus ? Oui, dit l'Apôtre, il m'a aimé et s'est livré pour moi, pour moi en particulier : au Calvaire et à chaque pas de la douloureuse voie qui y conduit, il pensait à moi, il me voyait, il m'aimait, il comptait tous mes péchés, et savait quelle goutte de son sang effacerait chacun d'eux. Il prévoyait mon ingratitude avec tristesse ; mais je ne jette pas sur le crucifix un regard d'amour qui n'ait été alors une consolation pour son âme mortellement désolée. Il est donc mort pour moi et en pensant à moi, comme si j'avais dû être seul au monde : ce qu'il a donné aux autres hommes ne m'a privé ni d'une pensée de son esprit ni d'une affection de son cœur : de même que les rayons du soleil sont tous sur moi, quoiqu'ils éclairent aussi les autres corps ; de même que la sainte Eucharistie, quand je la reçois, est tout entière à moi et en même temps tout entière à tous mes frères. O Jésus, mort pour moi, que je vive pour vous !

5. *Suffit-il pour être sauvé que Jésus-Christ ait satisfait pour nous ? — Non : il faut, outre cela, que le fruit de la mort de Jésus-Christ nous soit appliqué.*

Jésus-Christ est le Sauveur de tous, comme Adam a été le meurtrier de tous, mais avec une différence. Le péché d'Adam nous est originel, et transmis par le fait seul que nous naissons ses enfants : la justice, qui est le fruit de la mort de Jésus-Christ, ne nous est pas transmise par droit

de naissance, et doit être personnellement appliquée à chacun de nous. C'est un trésor ouvert à tous, mais il faut que nous allions y puiser, y faire signer l'abolition de nos dettes : c'est une fontaine publique, dont les eaux se donnent sans argent, dit l'Écriture, mais à la condition que nous daignerons les demander ; les eaux de la Piscine Probatique ne guérissaient que les malades qui venaient s'y plonger. Qui oserait s'en plaindre ? Qui oserait demander à Dieu pourquoi il se borne à mettre sous notre main le pain de vie, et nous laisse la peine de le prendre et de nous en nourrir nous-mêmes ? C'est donc notre faute, et notre très-grande faute, si nous ne sommes pas dans la voie du salut, et c'est de nous-mêmes que viendra notre perte.

Mais, que dire de tant de malheureux qui sont encore assis à l'ombre de la mort, et pour qui le soleil de justice n'est pas encore levé ? Que dire surtout de leurs enfants, mourant en si grand nombre sans la régénération du baptême ? « Dieu veut le salut de tous les hommes, et sa « volonté n'est pas qu'un seul périsse, » nous dit saint Paul et l'Église après lui. Si donc quelqu'un périt, Dieu ne le veut pas : cela se fait, comme tout autre mal, contre sa volonté. Si ces païens étaient fidèles à sa grâce, à la voix de leur conscience, à la lumière de leur raison, nul doute que Dieu ne fit luire à leurs yeux une meilleure lumière et ne les amenât à la foi chrétienne. Pourquoi envoie-t-il ses missionnaires, au péril de leur vie, dans les contrées les plus barbares, sinon pour y recueillir ses élus, et tous ceux qui ont une conscience droite ? Quant aux enfants de ces infortunés païens, ils sont en quelque sorte deux fois victimes du péché originel : tombés par la faute d'Adam, c'est par la faute ou la négligence de leurs parents médiats ou immédiats qu'ils ne se relèvent pas¹. Leur sort est à

1. A côté de l'Œuvre de la Propagation de la foi, s'est établie dans l'Église, bénie par elle, l'Œuvre de la Sainte-Enfance, qui a pour but, au moyen d'un sou par mois, fourni par les enfants chrétiens et prélevé

plaindre : mais au jugement dernier, s'ils accusent quelqu'un, ce ne sera pas la justice de Dieu, ce seront les ingrats qui auront repoussé ou laissé s'éteindre parmi eux la lumière de la foi. Car, répétons-le ici, la Rédemption a été un bienfait gratuit, et Dieu, qui était libre de nous la donner ou de nous la refuser, l'est à plus forte raison d'en appliquer les fruits selon les règles de sa souveraine sagesse. Au lieu de lui demander témérairement pourquoi il n'a pas fait davantage pour quelques-uns, remercions-le d'avoir tant fait pour nous, et craignons d'abuser de ses dons.

6. Comment le fruit de la mort de Jésus-Christ nous est-il appliqué ? — Le fruit de la mort de Jésus-Christ nous est appliqué par le baptême, par les autres sacrements et par la grâce de Dieu.

Le fruit de la mort de Notre-Seigneur nous est appliqué de trois manières : 1^o Sans aucun effort ni mérite de notre part, lorsque, enfants incapables de volonté, nous sommes baptisés et incorporés à Jésus-Christ par la vertu de son sang réparateur. Nous renaissions alors en Jésus-Christ comme nous sommes nés en Adam, recevant la vie sans nous la donner, comme nous avons reçu, sans nous la donner, la mort.

2^o Par un effort personnel, mais qui est hors de toute proportion avec la grâce abondante qui le suit, comme dans les sacrements administrés aux adultes. Facile est la

sur leurs menus plaisirs, de baptiser et de recueillir les enfants païens, surtout les Chinois, que leurs parents abandonnent inhumainement, et laissent même souvent dévorer aux pourceaux. On en a déjà baptisé plusieurs milliers, dont le plus grand nombre est mort peu après ; légion d'anges protecteurs pour ceux dont la légère aumône leur a ouvert le ciel. Les autres sont élevés dans les principes de la foi, qu'ils propageront plus tard dans leur pays. Il n'y a pas d'œuvre plus humaine ni plus chrétienne.

préparation qu'ils exigent, immenses les biens spirituels qu'ils apportent. Quelle distance, entre les quelques actes pieux et passagers qui disposent un enfant à la confirmation, et la grâce puissante qu'elle lui assure pour toute sa vie? entre la haine souvent intéressée que je conçois de mon péché, et l'absolution qui m'en accorde le pardon avec la force de ne le plus commettre? entre la foi, l'amour et le désir par lesquels je me prépare à la communion, et l'auteur de la grâce corporellement présent dans mon cœur, et s'insinuant dans toutes les puissances de mon âme? Si la croix est l'arbre de vie du paradis de l'Église, les sacrements sont les sept branches qui en abaissent le fruit jusqu'à nous : si la croix est la source de toutes les grâces, les sacrements sont les canaux qui les conduisent jusqu'à notre âme. Fréquenter les sacrements, c'est donc la grande manière de nous appliquer le sang de notre Rédempteur.

3^e La troisième manière se mesure exactement à nos efforts. Elle a lieu, soit lorsque nous prions, soit lorsque nous sommes en présence de quelque précepte à accomplir ou de quelque péché à éviter, c'est-à-dire, presque à chaque instant de notre vie. Notre prière est exaucée selon son mérite : qui prie bien obtient beaucoup, qui ne prie pas ou prie mal n'obtient rien. Les commandements que Dieu nous fait sont toujours accompagnés de la grâce, sans laquelle il nous serait impossible de les pratiquer chrétiennement : mais nous pouvons rejeter cette grâce avec le précepte, et elle ne nous est appliquée, elle ne passe en nous, qu'autant que nous nous soumettons au précepte. Car, en souffrant et en obéissant pour nous, Jésus-Christ n'a pas voulu nous exempter de tout devoir et de toute souffrance : au contraire, une partie de sa rédemption a été de nous délivrer de nos passions en nous donnant la force de les surmonter : faisons ce que nous pouvons, il s'engage à faire le reste. Celui qui nous a créés sans nous

ne nous sauvera pas sans nous; celui qui s'est fait notre chef souffrant et couronné d'épines ne veut pas avoir sous lui des membres délicats et couronnés de roses : la grâce qu'il nous a méritée et qu'il nous offre, c'est la grâce de vivre comme lui, de combattre après lui, pour régner ensuite avec lui. Portons sur nous les marques de sa vie pénitente, pour porter plus tard les marques de sa vie glorieuse; ressemblons-lui dans sa mort, pour lui ressembler dans sa résurrection. C'est ce que saint Paul appelle accomplir ce qui manque à la passion de Jésus-Christ. Que lui manque-t-il donc? Les mérites n'en sont-ils pas infinis? Il lui manque de nous être appliquée, d'être imprimée sur notre volonté rebelle pour la plier toujours sous la volonté divine, et sur notre chair sensuelle et amie du plaisir, pour la maintenir dans le respect des lois de Dieu et de l'Eglise, et dans la tempérance chrétienne.

7. Quel jour Jésus-Christ est-il mort? — Jésus-Christ est mort le vendredi-saint.

Le jeudi soir, Jésus célébra la dernière Pâque, et institua l'Eucharistie, le sacrifice non sanglant, avant de consommer son sacrifice sanglant. Ayant rendu grâces, il se retira avec ses disciples près de Gethsémani, dans le jardin des Oliviers, où il allait souvent prier. « Là, il commença de
 « tomber en grande peine et tristesse, et leur dit : Mon
 « âme est triste jusqu'à la mort : demeurez ici, et veillez
 « avec moi. Et s'étant éloigné un peu, il se prosterna sur
 « sa face, priant et disant : Mon Père, s'il est possible, que
 « ce calice passe loin de moi; cependant, non pas comme
 « je veux, mais comme vous voulez. Alors un Ange du
 « ciel lui apparut, qui le fortifiait. Et étant tombé en
 « agonie, il priait encore plus. Et il eut une sueur comme
 « de gouttes de sang qui tombaient à terre. Et s'étant levé
 « après sa prière, il rejoignit ses disciples qui dormaient
 « et leur dit : Allons, voici venir celui qui me livrera.

« Il parlait encore, lorsque Judas, un des douze, arriva
« avec une troupe armée d'épées et de bâtons, envoyée
« par les Princes des prêtres. Le traître leur avait donné
« ce signe : Celui que je baiserais, c'est lui, tenez-le.
« Et aussitôt, saluant Jésus, il le baisa. Et les autres
« s'approchèrent ; Jésus leur dit : Qui cherchez-vous ?
« — Jésus de Nazareth. — C'est moi ! A ces mots : *C'est*
« *moi*, ils furent renversés et tombèrent à terre. Puis
« Jésus se laissa prendre et lier par eux, et conduire
« chez Caïphe, prince des prêtres. Et ils cherchaient
« contre lui de faux témoignages, et n'en trouvaient pas.
« Enfin, il vint deux faux témoins, qui déposèrent : Celui-
« ci a dit : Je puis détruire le Temple de Dieu et le rebâtir
« après trois jours. Le grand prêtre se levant lui dit : Vous
« ne répondez rien à ce témoignage ? Et Jésus se taisait. —
« Je vous adjure par le Dieu vivant de dire si vous êtes le
« Christ Fils de Dieu ! — Jésus répondit : Vous l'avez dit.
« Vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite
« de la vertu de Dieu, et venant dans les nuées du ciel.
« Caïphe alors déchira ses vêtements, et dit : Il a blas-
« phémé, qu'avons-nous encore besoin de témoins ? vous
« avez entendu le blasphème : que vous en semble ? Tous
« répondirent : Il est digne de mort. Alors, ils lui crachè-
« rent au visage, et le frappèrent avec le poing, et d'au-
« tres, après lui avoir voilé la face, le souffletaient, disant :
« Christ, devine qui t'a frappé ! » Jésus fut laissé toute la
nuit entre les mains de ces scélérats, qui lui représentaient
tous les pécheurs, ses premiers bourreaux : il pensa aussi
à tant de pieux chrétiens, qui passent à ses pieds, en répara-
tions et en prières, cette nuit douloureuse du jeudi au ven-
dredi-saint : leur fidélité prévue le consola de son abandon
présent, et dès lors il les bénit.

Le matin, le Prince des prêtres et les Anciens du peuple
tinrent conseil sur la manière dont ils pourraient faire
mourir Jésus. Car, le sceptre étant sorti de Juda, ils n'a-

vaient pas le droit de le condamner à mort. L'ayant donc lié, ils l'amenèrent au prétoire ou tribunal de Ponce-Pilate, qui les gouvernait au nom des Romains. « Cependant « Judas, voyant que Jésus allait mourir, rapporta les « trente deniers qu'il avait reçus pour le trahir, disant : « J'ai péché en livrant le sang innocent. Ils lui dirent : « Que nous importe? c'est ton affaire. Sur quoi, ayant jeté « son argent dans le Temple, il se retira, et s'alla pendre. « Jésus comparut donc devant Pilate, qui lui demanda : « Êtes-vous le roi des Juifs? Jésus répondit : Vous le dites. « Et comme tous l'accusaient, et qu'il ne répondait rien, « Pilate lui dit : N'entendez-vous pas tout ce qu'ils disent « contre vous? » Mais Jésus se taisait toujours, ce qui étonnait grandement le gouverneur, qui vit qu'ils l'avaient livré par envie. Apprenant qu'il était de Galilée, il le renvoya à Hérode, tétrarque de Galilée, qui se trouvait en ces jours-là à Jérusalem, n'osant ni l'absoudre par crainte de déplaire aux Juifs, ni le condamner par un reste de conscience. « Hérode, voyant Jésus, en eut une grande joie, « espérant voir quelque miracle. Il l'interrogea donc longuement ; mais Jésus ne lui répondit pas. Alors Hérode « avec sa cour le méprisa, et l'ayant revêtu d'une robe « blanche comme un insensé, il le renvoya à Pilate. »

« Pilate dit aux Juifs : Vous m'avez présenté cet homme « comme soulevant le peuple, et je ne l'ai pas trouvé coupable ; ni Hérode non plus, car on ne l'a convaincu de rien devant lui. Je le relâcherai donc, après l'avoir fait « châtier. La coutume est que je vous délivre un prisonnier le jour de Pâque : Voulez-vous que je vous délivre « le roi des Juifs? Et ils répondirent : Non, pas celui-ci, « mais Barabbas : or, Barabbas était un voleur et un meurtrier. Pilate prit donc Jésus, et le fit attacher à une colonne et flageller. » Châtiment barbare, sous lequel le corps de Jésus ne fut plus qu'une plaie saignante et ses chairs volèrent en lambeaux, selon ce qu'avait dit le Pro-

phète : Ils ont vu à travers mon corps, ils ont compté tous mes os. « Les soldats, l'ayant dépouillé, jetèrent sur « lui un manteau de pourpre; et tressant une couronne « d'épines, ils la mirent sur sa tête, et un roseau dans sa « main droite; et fléchissant le genou devant lui, ils le rail- « laient, disant : Salut, roi des Juifs. Et, crachant sur « lui, ils prenaient le roseau et en frappaient sa tête. Pilate « fit sortir Jésus du prétoire, portant la couronne d'épines « et le vêtement de pourpre, et il dit aux Juifs : Voilà « l'homme. Et ils crièrent : Crucifiez-le, crucifiez-le. Pilate « dit : Prenez-le vous-mêmes et le crucifiez; car je ne « trouve en lui aucun crime. Eux dirent : Si vous le déli- « vrez, vous n'êtes pas l'ami de César. Alors, Pilate fut « effrayé, et voyant qu'il ne gagnait rien, et que le tumulte « allait croissant, il prit de l'eau, et se lavant les mains « devant le peuple, il dit : Je suis innocent du sang de ce « Juste; à vous d'en répondre. Et tout le peuple cria : Que « son sang soit sur nous et sur nos enfants ¹. Et il le leur « livra pour être crucifié.

1. Le sang de Jésus-Christ est en effet retombé sur ces déicides, et l'anathème appelé par eux est resté sur leur tête. Toute l'histoire n'offre rien d'aussi épouvantable que le siège et la prise de Jérusalem, quarante ans après Notre-Seigneur. Près de deux millions de personnes y périrent, moins par les armes ennemies que par la famine et les factions intestines : elles se dévoraient entre elles avec une fureur si aveugle, que Titus, le général des Romains, y reconnut quelque chose de surnaturel, et dit : Ce n'est pas moi, c'est Dieu qui combat ce malheureux peuple. Des mères, rendues furieuses par la faim, mangèrent leurs enfants. On tua tous ceux qui essayaient de fuir, et on leur ouvrait le ventre pour y chercher l'or que quelques-uns avaient en effet avalé pour le sauver. Le Temple fut brûlé, malgré les efforts de Titus pour le conserver. Plus de deux cent mille juifs furent vendus et emmenés en esclavage, le reste de la nation chassé de la Judée et dispersé. Et depuis dix-huit cents ans, ils sont errants par le monde, sans patrie, sans autel, sans sacrifice, souvent persécutés, haïs, méprisés, portant sur le front comme un signe de malédiction. Aucune race n'a été autant malheureuse, ni aussi longtemps. Les anciens peuples opprimés ont disparu, fondus et absorbés dans leurs vainqueurs : mais le peuple juif est impérissable, il ne se

« Jésus portant sa croix vint au lieu dit Calvaire, en
 « hébreu Golgotha. Et rencontrant un nommé Simon, de
 « Cyrène, qui revenait des champs, ils le forcèrent de por-
 « ter la croix derrière Jésus. Et une foule de peuple et de
 « femmes le suivait, pleurant et se lamentant. Jésus leur
 « dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais
 « sur vous-mêmes et sur vos enfants : car, si le bois vert est
 « ainsi traité, que sera-ce du bois sec ? Arrivés au Cal-
 « vaire, ils le crucifièrent, et deux voleurs avec lui, l'un à
 « sa droite, l'autre à sa gauche, selon ce qu'avait dit l'Écri-
 « ture : Il a été rangé parmi les criminels. Et pour accom-
 « plir une autre prophétie, ils se partagèrent ses vêtements,
 « excepté sa tunique, qui était sans couture et qu'ils tirè-
 « rent au sort.

« C'est vers la sixième heure (midi) qu'ils le crucifièrent
 « et jusqu'à la neuvième (trois heures) la terre resta cou-
 « verte de ténèbres. Il y avait au-dessus de sa tête une ins-
 « cription en latin, en grec et en hébreu : *Jésus de Nazareth,*
 « *roi des Juifs.* Et passant devant lui, ils blasphémaient et
 « disaient en branlant la tête : Toi qui détruis le Temple de
 « Dieu et le rebâtis en trois jours, que ne te sauves-tu toi-
 « même ? Si tu es le Christ, descends de la croix. Et les
 « chefs disaient avec moquerie : Il a sauvé les autres et ne
 « peut se sauver lui-même. Mais Jésus priait, disant :
 « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils
 « font. Et l'un des voleurs, ayant repris son compagnon
 « qui le blasphémait aussi, dit à Jésus : Seigneur, souve-
 « nez-vous de moi dans votre royaume. Jésus lui répondit :
 « Vous serez avec moi aujourd'hui dans le paradis. Voyant
 « sa mère et quelques femmes debout près de la croix, avec
 « le disciple qu'il aimait (saint Jean), il dit à sa mère :

mêle à aucun autre, on le reconnaît partout. La main de Dieu est visible sur lui, et en le châtiant elle semble du même coup le conserver pour une plus longue vengeance, comme les réprouvés.

« Femme, voilà votre fils : et ensuite au disciple : Voilà
« votre mère. Environ vers la neuvième heure, il s'écria :
« *Héli, Héli...*, c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi
« m'avez-vous abandonné ? Ils crurent qu'il appelait Élie,
« et ils dirent : Voyons si Élie viendra à son secours.
« Puis, pour accomplir jusqu'à la dernière toutes les pa-
« roles de l'Écriture, il dit encore : J'ai soif. Il y avait là
« un vase plein de vinaigre : ils y trempèrent une éponge
« au bout d'une branche d'hysope et la présentèrent à sa
« bouche. Jésus l'ayant goûtée, dit : Tout est consommé.
« Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. Il jeta
« un grand cri, et, baissant la tête, il expira. »

Il était trois heures après midi, le vendredi. Heure solennelle, jour à jamais béni, où un Dieu meurt pour nous rendre la vie, régénère et recrée tous les hommes par son dernier soupir, plus admirablement qu'il ne les avait créés par ce souffle vivifiant qu'il répandit sur la face d'Adam ! Chaque semaine, l'Église en renouvelle la mémoire : à trois heures, le *Trépas* sonne dans beaucoup de paroisses, pour rappeler aux hommes le moment de leur rédemption : c'est un jour de tristesse et d'abstinence. Honte, ou plutôt compassion profonde aux chrétiens enfants de la croix, qui ne rougissent pas de profaner ce jour pour un morceau de chair ! Jésus du haut de sa croix les voyait parmi ses ennemis, et leur sensuelle désobéissance ajoutait à ses douleurs.

Mais tous ces vendredis s'effacent devant le *vendredi-saint*, le grand vendredi, l'anniversaire même de la mort du Sauveur. En ce jour, le monde chrétien tout entier est dans le deuil : les autels sont nus et dépouillés, les tabernacles vides et ouverts ; les cloches, qui sonnent cependant les morts, se taisent d'un silence plus lugubre que leurs voix plaintives ; les offices sont irréguliers, désolés et sans pompe, le grand sacrifice quotidien est suspendu ; nous nous trainons à genoux pour adorer la croix et baiser les

plaies sanglantes du Crucifié; les enfants eux-mêmes se soumettent au jeûne, et autrefois les fidèles le prolongeaient jusqu'au soir, *jusqu'aux étoiles*. Comprenons et partageons cette salutaire tristesse, pénétrons-nous de l'esprit de pénitence, pleurons nos péchés qui ont causé la mort de Jésus, et, en baisant ses plaies sacrées, attirons dans notre âme la vertu de son sang : s'il ne nous oblige pas à mourir pour lui comme il est mort pour nous, faisons du moins mourir nos passions, qui seules nous empêchent de lui rendre dans notre cœur la vie qu'il nous a sacrifiée sur la croix¹.

8. *Comment Jésus-Christ est-il mort ? — Par le supplice de la croix, le plus douloureux et le plus infâme qu'il y eût alors.*

Le plus douloureux. Le patient était percé aux quatre parties du corps les plus sensibles et les plus éloignées du cœur, pour que son supplice fût à la fois très-cruel et très-long². Représentons-nous Notre-Seigneur livrant ses mains et ses pieds : on y enfonce de gros clous ; le sang coule lentement : la croix s'élève dans les airs, emportant et balançant son corps déchiré ; puis elle retombe lourdement dans la cavité qui lui a été préparée, avec une horrible secousse dans les plaies du Sauveur : il reste là plus de trois heures, suspendu sur ses blessures, et ne pouvant

1. On sait que toutes les boucheries de Paris ferment le vendredi-saint. Il y a quelques années, un boucher, par une plaisanterie impie, écrivit ce jour-là sur sa porte : *Fermée pour cause de décès*, comme on fait en cas de mort ordinaire. Le soir il mangea immodérément d'une nourriture indigeste ; la nuit suivante il étouffa, et avait succombé avant que le médecin pût arriver à son secours. Le lendemain et le jour de Pâques, son écriteau resta sur sa porte, cette fois véritablement *fermée pour cause de décès*.

2. Les membres des crucifiés n'étaient pas ordinairement cloués à la croix, mais seulement liés ; on n'y clouait que les plus grands criminels, par un raffinement de cruauté : et c'est ainsi qu'on a traité Notre-Seigneur.

s'appuyer que sur une douleur. A mesure que son sang s'écoule, la soif le dévore, ses forces s'épuisent : mais sa sensibilité toujours vive ne s'émousse pas, et il a le sentiment toujours aigu de toutes ses souffrances. Comme victime, il meurt peu à peu, la vie lui échappe goutte à goutte : comme sacrificateur, il conserve sa pleine connaissance, pour offrir son sacrifice sans défaillance. O homme de douleurs ! beaucoup de saints aimeront et chercheront à souffrir avec vous : que j'aie du moins le courage de me priver des plaisirs défendus, de me résigner aux peines que je ne puis éviter, et de porter ainsi ma croix après vous, parcelle bien petite de la vôtre, faible goutte de votre amer calice !

Le plus infâme. Les criminels ordinaires avaient la tête tranchée, les scélérats infâmes étaient crucifiés. *Maudit, exécré celui qui pend au bois*, disait-on par proverbe. C'était aussi le supplice des esclaves, qui, avant que Jésus-Christ eût relevé la dignité humaine, étaient le rebut et comme les bêtes de travail des autres hommes. Sous le plus futile prétexte, on clouait à une croix leurs membres inutiles ou rebelles, qui faisaient leur seule valeur, et on les y laissait pourrir et dévorer par les oiseaux de proie. Si ce dernier degré d'ignominie a été épargné au corps adorable de Notre-Seigneur, c'est que la mort, étant la fin de son sacrifice, devait être aussi le terme de ses humiliations : mais il y avait été condamné, et la flétrissure de cette condamnation avait été aggravée par des outrages de toute sorte : les soufflets, les crachats, la robe de fou, le manteau de roi de théâtre, le roseau, la couronne d'épines, les voleurs crucifiés à ses côtés. Les chefs de la Synagogue n'avaient omis aucun genre de honte pour perdre à jamais Jésus dans l'esprit du peuple, disperser ses partisans sous la risée et le mépris public, et leur ôter même l'envie de prononcer son nom enseveli dans un opprobre éternel.

Ils se sont bien trompés. La figure qui a reçu leurs in-

fâmes outrages est adorée et contemplée avec ravissement par les Anges, et le nom qu'ils ont cru déshonorer fait fléchir tous les genoux et tressaillir tous les cœurs. Le Calvaire, ce lieu d'horreur, tout couvert des os et des crânes des suppliciés, est devenu la montagne la plus sainte et la plus honorée du monde : la croix si honnie est devenue un étendard d'honneur, la marque de la distinction et du courage, le signe vénéré de tous, placé sur les chemins, sur les tombeaux, sur les autels, brillant de loin au-dessus de nos temples, en attendant qu'elle vienne briller dans les nuées à côté du souverain Juge des vivants et des morts ¹.

Honorons donc la croix partout où nous la rencontrons. Portons-la sur notre poitrine, sinon ostensiblement, comme faisaient autrefois toutes les femmes, comme font encore les religieux et les évêques, du moins sous nos habits, ce qui est la pratique d'une multitude de fidèles de toute condition. Que son image soit suspendue à notre lit, qu'elle ait la place d'honneur dans nos maisons : est-ce une famille chrétienne que celle où l'on ne rencontre pas même un crucifix ?

1. La croix sur laquelle Jésus est mort, la *Vraie Croix*, après être restée ensevelie trois cents ans, a été retrouvée par sainte Hélène, mère de Constantin, le premier empereur chrétien. Hélène fit bâtir sur le Calvaire une belle église en son honneur, et Constantin abolit dès lors le supplice de la croix, pour que l'instrument de notre salut et l'objet de notre espérance ne fût pour personne un objet de crainte et un instrument de mort. La *Vraie Croix* tomba plus tard entre les mains des Perses, et leur fut reprise par l'empereur Héraclius. C'est en mémoire de ces deux événements que nous célébrons, au 3 mai, la fête de l'Invention de la sainte Croix, et au 14 septembre la fête de son Exaltation. Pour que ce trésor de la piété chrétienne ne fût plus exposé à être perdu, du moins tout entier, la *Vraie Croix* a été partagée, et les parties, enchâssées dans l'or et ornées de pierreries, en ont été distribuées aux principales églises, dont elles sont la relique la plus précieuse. — La sainte Couronne d'épines fut cédée par Baudoin, empereur de Constantinople, à notre roi saint Louis, qui alla la recevoir avec tous les seigneurs de sa cour et tout le clergé, et la porta pieds nus avec son frère dans son palais de la Cité, à côté duquel il lui éleva cette magnifique Sainte-Chapelle, qui est encore aujourd'hui ce qu'on admire le plus à Paris.

9. *Pourquoi appelle-t-on le signe de la croix le signe du chrétien ? — Parce qu'en le faisant nous montrons que nous sommes les disciples de Jésus crucifié pour notre salut.*

Le signe d'une personne ou d'une chose est une marque qui la fait reconnaître ; s'il était de plus une gloire et une force, ce signe serait parfait. Tel est le signe de la croix. 1^o Il nous distingue immédiatement de quiconque ne serait pas chrétien ; car, il est une profession de foi, un symbole complet quoique abrégé de toute la doctrine chrétienne. Toute cette doctrine, en effet, se rapporte aux trois grands mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption : or, le signe de la croix exprime et énonce trois personnes divines en un seul Dieu, en un *seul nom*, au seul nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit : il montre aux yeux que nous croyons le mystère de la Rédemption ou de la croix, figurée et tracée sur notre corps : il rappelle par là même le mystère du Verbe Incarné, qui, s'il ne s'était pas fait chair, n'aurait pas pu mourir pour nous sur la croix. Que de vérités exprimées dans un mot et dans un geste ! Le signe de la croix remonte aux temps apostoliques : souvent les martyrs, à la question : *Êtes-vous chrétiens ?* répondaient par un signe de croix ¹.

2^o Ce signe est notre gloire, il est comme le sceau de

1. Les Croisés, qui allaient conquérir ou défendre les Lieux Saints contre les infidèles, étaient ainsi appelés parce qu'ils portaient sur leur habit une croix d'étoffe rouge, pour les distinguer de leurs ennemis et montrer le but de la guerre sainte qu'ils avaient entreprise. Ils purent rencontrer en Orient beaucoup de chrétiens, marqués sur le haut du front d'une croix indélébile, qu'y avaient imprimée leurs parents : les mahométans, qui les enlevaient souvent pour en faire des esclaves, n'en voulaient plus dès qu'ils leur voyaient ce signe ineffaçable du christianisme. Notre lutte incessante contre le démon, le monde et la chair, qui fait de la vie chrétienne un combat continuel sous l'étendard et la vertu de la croix, n'est-elle pas aussi une guerre sainte, une *croisade*, et tous les soldats de Jésus-Christ ne sont-ils pas de véritables *croisés*, *croisés* dans le cœur ?

Dieu sur nous. Il apprend à tous que la grande lumière de la Trinité, ce qu'il y a de plus profond en Dieu, s'est révélée à nous par la foi, prélude de sa révélation sans nuages : que nous avons pour frère le Fils même de Dieu revêtu de notre chair : que nous sommes d'un prix infini, plus grands que l'orgueil même n'oserait le concevoir, puisqu'un Dieu a été notre Rédempteur et notre rançon : aussi, est-ce d'abord sur le front, par une sainte fierté, que nous portons ce signe de notre gloire.

3^e Enfin, c'est une force, quand il est bien fait. Tous les Pères nous disent, et de nombreux exemples viennent à l'appui, qu'il met les démons en fuite, visibles ou invisibles ¹. Il est impossible de faire dévotement le signe de la croix sans se sentir plus fort contre la tentation : n'est-il pas un acte de foi ? un acte de confiance entière en celui qui est mort pour nous ? un acte de reconnaissance et d'amour pour tant d'amour ? Quand nous gravons sur nous l'image de la croix, la vertu de la croix en suit le signe, et le sang de Jésus-Christ qui en découle découle aussi sur nous.

10. Faites le signe de la croix. — Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit.

Comment et quand devons-nous faire le signe de la croix ?

1. Extérieurement, il y a le grand et le petit signe de croix : le grand, si on porte successivement la main au

1. Toutes les bénédictions de l'Église se font par le signe de la croix ; l'onction du confirmé et l'onction extrême des mourants sont faites en forme de croix, pour montrer que toutes les grâces descendent de la croix. Il n'est pas une personne tentée traçant le signe de la croix sur son cœur qui n'en ressente de sûrs et prompts effets. Saint Martin, saint Bernard et d'autres saints ont opéré des miracles innombrables par un signe de croix. On présentait à saint Benoît un verre d'eau empoisonnée ; il fit le signe de la croix sur le verre, qui éclata en morceaux. Quand le démon nous présente la coupe empoisonnée de ses trompeurs plaisirs, brisons-la dans les mains du tentateur par le signe de la croix.

front, à la poitrine, à l'épaule gauche, à l'épaule droite¹, couvrant et consacrant ainsi par la croix notre corps tout entier. Le corps humain ne rappelle-t-il pas un peu la croix ? Ceux qui prient les bras en croix, comme priaient souvent les premiers chrétiens, prient par cette seule attitude au nom de Jésus crucifié. Le petit signe de croix est une croix tracée sur le front, ou sur la bouche, ou sur le cœur, ou sur les trois ensemble, comme nous faisons à l'Évangile, pour protester que nous ne rougirons jamais de la parole de Jésus-Christ, que nous la confesserons toujours de bouche, et que nous avons dans le cœur l'amour de ses préceptes aussi bien que de ses promesses. Intérieurement, nous devons faire le signe de la croix : 1^o avec une religieuse attention aux vérités qu'il nous retrace ; 2^o avec la foi vive et toujours renouvelée de ces vérités, qui sont la lumière et la consolation de notre âme ; 3^o avec une grande confiance en la vertu de la croix, nous mettant en esprit aux pieds du Sauveur qui nous y attire pour répandre sur nous sa grâce avec son sang.

2. Faisons le signe de la croix : 1^o Le matin en nous éveillant. Le réveil est comme une création qui nous donne un jour auquel nous n'avons pas droit : remercions la sainte Trinité de cette vie qu'elle nous continue, et pour ne pas en abuser, mettons-la sous la protection de la croix. 2^o Le soir en nous couchant. Il fait bon reposer à l'ombre de la croix : le démon nocturne ne viendra pas nous y attaquer : endormons-nous en disant avec Jésus mourant : *In manus...* Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. 3^o Au commencement de nos principales actions : c'était

1. La main doit toucher ces parties du corps et aller de l'une à l'autre avec gravité, et non pas seulement les indiquer précipitamment et à distance, comme font quelques-uns, qui semblent avoir peur que la croix ne les atteigne et dessinent en l'air un je ne sais quoi, qui ressemble à tout, excepté à un signe de religion. Ah ! le Sauveur ne s'est pas débarrassé de la croix avec cette légèreté.

l'usage des premiers chrétiens. En entrant, en sortant, en allant à table, au lit, au travail, nous pressons nos fronts du signe de la croix, dit Tertulien. 4° Au commencement des repas, en souvenir de Jésus-Christ qui bénit les pains et les poissons avant de les multiplier et de les distribuer, multiplication et distribution que sa providence opère encore chaque jour : à la fin, ne quittons pas la table du Père de la grande famille sans le remercier. « Ayant dit l'hymne « d'action de grâces, ils sortirent de la Cène. » 5° Dans nos tentations : le signe de la croix nous rappelle tous les motifs que nous avons de les repousser énergiquement, et nous en donne la grâce : l'abattement de Jésus au Jardin et sa désolation ont été le remède des nôtres : le signe de la croix, c'est comme l'Ange qui vint le conforter dans sa lutte. Enfin, faisons-le quand nous rencontrons une croix. « O vous qui passez par ce chemin, voyez s'il est une douleur comparable à ma douleur. » Nous le ferons aussi quand nous passerons près d'une église, pour nous unir à la victime qui continue sur l'autel le sacrifice de la croix.

• DIXIÈME LEÇON.

JÉSUS-CHRIST APRÈS SA MORT ET SA RÉSURRECTION.

1. *Qu'entendez-vous lorsque vous dites que Jésus-Christ est mort ?*
 — *J'entends que son âme a été séparée de son corps.*

L'Auteur de la vie n'est mort que parce qu'il l'a voulu : Je dépose moi-même ma vie, avait-il dit, personne ne me la prend. C'est donc par un acte exprès de sa volonté qu'il est mort, nullement par défaillance : il l'a bien prouvé par ce grand cri qu'il poussa en expirant, et qui fit dire au centenaire qui le gardait : Celui-là était vraiment le Fils de Dieu. Mais enfin, il est mort ; qu'est-ce à dire ? Que son

âme et son corps se sont séparés, absolument comme dans les autres morts : joints ensemble pour vivre d'une vie humaine, leur disjonction a fait une mort humaine. Ce n'est pas comme Dieu que Jésus-Christ a pu mourir : qu'y a-t-il de mortel dans la Divinité ? Ce n'est pas même comme âme ; car l'âme non plus ne meurt pas et n'est point anéantie : il est mort comme homme, comme âme unie à un corps et arrachée momentanément de ce corps. La mort en effet n'est pas une destruction, mais une séparation douloureuse qui expie une séparation criminelle. Le péché avait séparé l'âme de Dieu, la mort la sépare du corps : le péché ne tue pas l'âme, il lui ôte seulement la vie de la grâce, sa vie d'union à Dieu ; la mort ne tue pas l'âme, mais lui ôte seulement la vie extérieure et sensible qui lui vient de son union avec le corps.

2. Son corps et son âme ont-ils été séparés de la Divinité ? — Non, son corps et son âme ont toujours été unis à la Divinité, ils ont toujours été le corps et l'âme du Fils de Dieu.

La mort a atteint et brisé en Jésus-Christ l'union de l'âme et du corps : mais il y avait toujours en lui une autre union qu'elle n'a pu dissoudre, l'union hypostatique de sa divinité avec son humanité : sur ce lien, la mort n'avait aucune prise. L'âme de Jésus-Christ est donc restée l'âme adorable d'un Dieu, et les Justes, en la voyant venir à eux dans les Limbes, l'ont certainement adorée. Son corps est toujours resté un corps divin, le corps d'un Dieu, aussi adorable dans son tombeau qu'il l'est dans l'Eucharistie : froid, inanimé, immobile, mais incorruptible, non-seulement par la proximité certaine de sa résurrection, mais par la Divinité qui le pénétrait plus efficacement que tous les aromates : aussi ne doit-on jamais lui donner le nom de *cadavre*, qui signifie voué ou livré aux vers ; c'est la suprême ignominie de la mort. Comme le soleil ne cesse pas d'éclairer deux parties d'un même objet qui se séparent comme

une mère ne cesse pas d'aimer deux frères divisés qui sont ses fils, et de travailler à leur rapprochement; ainsi le Verbe a continué d'être uni à son corps et à son âme qu'il ne devait pas tarder à réunir.

3. Où fut mis le corps de Jésus-Christ après sa mort? — Il fut mis dans un sépulcre, après avoir été embaumé selon la coutume des Juifs.

« Il expira. Et voilà que le voile du Temple fut déchiré en deux, du haut jusqu'en bas, et la terre trembla, les pierres se brisèrent, les sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs corps des Saints qui étaient endormis dans la mort se levèrent; et sortant de leurs tombeaux après sa résurrection, ils vinrent dans la cité sainte, et furent vus de plusieurs. Le centurion, voyant ce qui était arrivé, glorifia Dieu, et dit: Certainement cet homme était le Fils de Dieu. Et ceux qui assistaient en foule à ce spectacle et qui virent ces choses, s'en retournèrent frappant leur poitrine.

« Or, afin que les corps ne demeuraient pas en croix (le lendemain) durant le sabbat, car ce sabbat était grand, les Juifs prièrent Pilate qu'on leur rompit les jambes et qu'on les enlevât de là. Les soldats vinrent donc, et ils rompirent les jambes du premier et de l'autre qui avait été crucifié avec lui. Étant venus à Jésus et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes; mais un des soldats lui ouvrit le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Ceci arriva pour que cette parole de l'Écriture fût accomplie: Vous ne briserez pas ses os: et cette autre: Ils verront dans celui qu'ils ont transpercé. Sur le soir, un homme riche d'Armathie, nommé Joseph, qui était, lui aussi, disciple de Jésus, mais en secret par crainte des Juifs, vint hardiment trouver Pilate, et lui demanda le corps de Jésus. Pilate, assuré par le centurion qu'il était mort, ordonna qu'on le lui

« donnât. Joseph vint donc, et détacha le corps de la croix.
 « Nicodème était venu avec lui, apportant une composition
 « de myrrhe et d'aloès, environ cent livres. Et Joseph en-
 « veloppa le corps dans un linceul blanc, et il le déposa
 « dans un sépulcre neuf qu'il avait fait creuser dans le roc,
 « et où personne n'avait encore été mis ; et ayant roulé une
 « grande pierre à l'entrée, il s'en alla. Le lendemain, les
 « Princes des prêtres et les Pharisiens vinrent trouver Pi-
 « late et lui dirent : Seigneur, nous nous sommes rappelés
 « que ce séducteur, lorsqu'il vivait encore, a dit : Après
 « trois jours je ressusciterai. Commandez donc qu'on garde
 « le sépulcre jusqu'au troisième jour, de peur que ses dis-
 « ciples ne viennent dérober le corps, et ne disent au peu-
 « ple : Il est ressuscité d'entre les morts ; et la dernière
 « erreur serait pire que la première. Pilate leur dit : Vous
 « avez des gardes ; allez, et gardez-le comme vous l'enten-
 « dez. S'en allant donc, ils fermèrent soigneusement le
 « sépulcre, en scellèrent la pierre, et y mirent des gardes. »

Ainsi, le voilà bien mort et bien gardé. Un centurion constate officiellement sa mort, et pour plus de sûreté on lui perce le cœur : sa tombe est aux mains de ses ennemis, entourée de gardes, munie des sceaux publics : si son corps vient à en sortir, on ne pourra pas dire qu'il a été enlevé ; s'il reparait vivant, on ne dira pas qu'il n'était pas mort ! Toutes les précautions imaginées contre une résurrection pressentie et redoutée ne feront que la rendre plus authentique et plus certaine : jamais la sagesse humaine ne s'est mieux prise dans ses propres pièges. Rendons nos devoirs au corps sacré du Sauveur, avec ses pieux disciples et sa mère désolée ; et admirons la Providence qui se joue des méchants, et n'a qu'à les abandonner à eux-mêmes pour en faire les exécuteurs de ses desseins qu'ils combattent.

4. Où alla son âme ? — Elle descendit aux enfers, c'est-à-dire aux Limbes.

L'âme de Jésus-Christ descendit aux enfers, mot qui signifie lieux bas, par opposition au ciel qui est appelé les hauteurs, les hauts lieux. De même qu'on donne le nom de ciel à trois régions fort différentes, à l'atmosphère, aux espaces où roulent les astres, et au vrai ciel où règnent les Saints ; on distingue aussi trois espèces d'enfers : l'enfer proprement dit où souffrent les damnés, le purgatoire où les âmes qui n'ont fait qu'une pénitence incomplète achèvent leur expiation, et les Limbes, où descendit Notre-Seigneur aussitôt après sa mort. Mais ordinairement, quand on parle du ciel et de l'enfer, il faut entendre ces mots du ciel et de l'enfer proprement dits, du séjour de la récompense et des châtiments éternels. En quel lieu, s'il en faut un, sont situés ce ciel et cet enfer ? Il n'a pas plu à Dieu de nous le révéler, et nul ne le sait ici-bas.

5. *Qu'entendez-vous par ces Limbes? — Un lieu où étaient les âmes des Justes décédés dans la grâce de Dieu avant la venue de Jésus-Christ.*

Le ciel, fermé aux hommes par le péché d'Adam et par leurs péchés personnels, ne pouvait leur être ouvert que par Jésus-Christ, qui devait y entrer le premier et les y faire entrer après lui. Tous les Justes qui l'avaient précédé, même les plus purs et les plus saints, attendaient donc pour ainsi dire à la porte que le grand Pontife vint y pénétrer par son sang, et leur servir d'introduit. Plusieurs Pères ont appelé *Limbes*, ou bord extérieur, ce vestibule du paradis, qui en portait même quelquefois le nom : Tu seras avec moi aujourd'hui dans le paradis, avait dit Notre-Seigneur au bon larron : et il est vrai que sa présence devait faire des Limbes un vrai paradis. C'était un lieu d'attente et de repos, où les âmes ne souffraient pas, malgré l'ardeur de leurs soupirs pour le ciel, qui étaient tempérés et consolés par la certitude de leur espérance : un lieu de rafraîchissement et de paix, où Lazare avait été porté dans le

sein d'Abraham, et qui était séparé par un chaos infranchissable des flammes qui consumaient le mauvais riche.

6. Pourquoi Notre-Seigneur est-il descendu aux Limbes? — Pour en tirer ces saintes âmes et les faire entrer avec lui dans le Ciel.

L'espérance de ces saintes âmes avait été entretenue dans les Limbes, comme l'espérance du Messie sur la terre. A mesure que les Prophètes venaient se réunir à elles, pouvaient-ils ne pas leur dire ce qu'ils savaient du futur avènement? Daniel, fixant le terme de leur attente, leur avait dit qu'après soixante-dix semaines d'années les nuées enfanteraient le Juste et la terre germerait son Sauveur. Le saint vieillard Siméon leur avait apporté la plénitude de la paix dans laquelle il était mort, voyant de ses yeux la gloire d'Israël, la lumière des nations, le salut du Seigneur. Saint Jean-Baptiste leur était arrivé comme son précurseur, qui avait montré du doigt l'Agneau de Dieu et lui avait envoyé ses disciples. Saint Joseph surtout leur avait appris les merveilles de sa naissance, les grâces infinies de son enfance, et sans doute aussi quelque chose des aimables vertus de sa mère vierge. Enfin, les portes de leur prison s'ouvrent, ou plutôt se brisent. C'est lui, le Rédempteur, le Sauveur, le Libérateur! C'est lui, la clef de David qui ouvre le ciel, le triomphateur qui dans quarante jours les y transportera à sa suite pour orner et partager son triomphe! Quelle joie, quelle reconnaissance, quelle longue effusion d'amour! Bienheureux ceux qui attendent dans le Seigneur, ils ne seront pas confondus!

7. Le corps de Jésus-Christ demeura-t-il longtemps dans le sépulcre? — Non, il ressuscita le troisième jour après sa mort.

« Vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption; s'il donne sa vie pour le péché, il reverra la lumière et sera le chef d'une race nombreuse, » avait dit le Prophète. Comme Jonas est resté trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de l'homme restera

« dans le sein de la terre jusqu'au troisième jour. » En effet,
 « à la première lueur du jour qui suit le sabbat, les saintes
 « femmes vinrent au sépulcre avec des parfums pour em-
 « baumer Jésus. Et elles disaient entre elles : Qui nous ôtera
 « la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre ? Et voilà qu'il se fit
 « un grand tremblement de terre ; l'Ange du Seigneur des-
 « cendit du ciel, roula la pierre, et s'assit dessus : son visage
 « était comme l'éclair, et son vêtement blanc comme la
 « neige. Les gardes à sa vue, frappés d'épouvante, devin-
 « rent comme morts. Et l'Ange dit aux femmes : Vous, ne
 « craignez point. Je sais que vous cherchez Jésus qui a
 « été crucifié : mais pourquoi chercher un vivant parmi
 « les morts ? Il n'est point ici, il est ressuscité comme il
 « l'avait dit : venez, et voyez le lieu où le Seigneur était
 « posé. Aussitôt elles coururent annoncer ceci aux disci-
 « ples. Et voilà que Jésus se présente à elles, disant : Le
 « salut soit sur vous. Elles s'approchèrent, se prosternè-
 « rent à ses pieds et les embrassèrent. Lorsqu'elles s'en fu-
 « rent allées, quelques-uns des gardes vinrent à la ville, et
 « racontèrent aux Princes des prêtres tout ce qui s'était
 « passé. Ceux-ci, ayant tenu conseil, donnèrent une grande
 « somme d'argent aux soldats, disant : Dites que ses dis-
 « ciples sont venus de nuit et l'ont enlevé pendant que vous
 « dormiez : et si le gouverneur vient à le savoir, nous l'a-
 « paiserons et vous mettrons en sûreté. De retour du sépul-
 « cre, les femmes annoncèrent aux disciples tout ce qu'elles
 « avaient vu : et cela leur parut comme du délire, et ils ne
 « le crurent point.

« Le même jour, Jésus s'approcha de deux disciples qui
 « allaient à Emmaüs, et marcha avec eux sans qu'ils le
 « reconnussent. Et leur ayant montré longuement par les
 « Écritures que le Christ devait souffrir, il se fit enfin con-
 « naître à eux dans la fraction du pain. Ils revinrent à
 « l'heure même à Jérusalem, et trouvèrent les disciples
 « assemblés, parlant entre eux d'une apparition du Sei-

« gneur à Simon : eux racontèrent ce qui leur était arrivé
 « en chemin, et comment ils l'avaient reconnu à la fraction
 « du pain. Tout à coup, les portes restant fermées, Jésus
 « parut au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous,
 « c'est moi, ne craignez point. Eux, pleins de trouble et de
 « frayeur, croyaient voir un esprit. Et il leur dit : Voyez
 « mes mains et mes pieds, et que c'est bien moi ; touchez et
 « voyez : un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez
 « que j'en ai. Et ayant dit cela, il leur montra ses mains et
 « ses pieds. Comme ils ne croyaient pas encore, hors d'eux-
 « mêmes d'étonnement et de joie, il dit : Avez-vous ici
 « quelque chose à manger ? Et ils lui présentèrent un mor-
 « ceau de poisson grillé et un rayon de miel. Et lorsqu'il
 « eut mangé devant eux, prenant ce qui restait, il le leur
 « donna, et dit : C'est là, comme je vous l'avais annoncé,
 « l'accomplissement de tout ce qui est écrit de moi dans la
 « Loi et les Prophètes. Alors il leur ouvrit l'esprit, pour
 « qu'ils comprissent les Écritures.

« Or, Thomas, un des douze, n'était pas avec eux quand
 « Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : Nous
 « avons vu le Seigneur. Mais lui leur dit : Si je ne mets
 « mon doigt là où étaient les clous, et ma main dans son
 « côté, je ne croirai point. Huit jours après, les disciples
 « étant encore dans le même lieu, et Thomas avec eux,
 « Jésus vint, les portes fermées, et dit, debout au milieu
 « d'eux : La paix soit avec vous. Puis il dit à Thomas :
 « Mets ton doigt là, et vois mes mains : approche ta main,
 « et mets-la dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais
 « fidèle. Thomas s'écria : Mon Seigneur et mon Dieu ! Jésus
 « lui dit : Parce que tu as vu, Thomas, tu as cru : heureux
 « ceux qui croiront et ne verront pas. »

Le Nouveau Testament rapporte dix apparitions¹ de

1. Dont cinq le premier jour, le jour même de Pâques : 1° aux saintes femmes : 2° à Marie-Madeleine : 3° aux deux disciples, en Emmaüs : 4° à Pierre : 5° vers le soir aux disciples assemblés.

Jésus ressuscité à ses disciples, réunis une fois au nombre de cinq cents : et saint Jean nous avertit qu'il ne les raconte pas toutes. Ainsi, nulle part il n'est dit qu'il se soit montré à sa mère, bien qu'on ne puisse pas en douter : la plus profondément accablée par sa mort n'a-t-elle pas dû être la première consolée par sa résurrection ? Qu'ajouter à ces divins récits ? Les apparitions si nombreuses et si variées du Sauveur ; la lenteur des disciples à croire d'abord ; l'aveu même des Juifs, réduits à acheter par argent la conscience de quelques misérables, et l'absurde témoignage de ce qui se serait passé pendant qu'ils étaient endormis (s'ils dormaient, qu'ont-ils vu ?) : toutes ces circonstances, ménagées par la Providence, rendent le fait de la Résurrection plus éclatant que le soleil. Mais, si Jésus-Christ est ressuscité, comme il l'avait promis, pour prouver la vérité de sa doctrine, il est donc envoyé de Dieu ; il faut donc le croire. S'il est ressuscité lui-même par sa propre vertu, *s'il s'est relevé*, selon la force du mot, il est donc Dieu : car, quelle créature pourrait se ressusciter elle-même ? il faut donc l'adorer. Croyons et adorons. La pierre du sépulcre, sous laquelle on croyait l'avoir enseveli pour toujours, est devenue le roc inébranlable de notre foi et l'autel de nos éternelles adorations.

8. *Qu'entendez-vous lorsque vous dites que Jésus-Christ ressuscita ? — J'entends que son âme fut réunie à son corps, et qu'il sortit vivant et glorieux du tombeau.*

Ressusciter, c'est reprendre son corps et vivre de nouveau avec lui. La très-sainte âme du Sauveur, ayant quitté les Limbes, vint donc retrouver son corps incorruptible dans le tombeau, et lui rendit le mouvement, la chaleur et la vie, en même temps que Dieu lui rendait tout le sang qu'il avait perdu et cicatrisait ses plaies. Ce divin corps se leva alors vivant et glorieux, doué au degré suprême de toutes les qualités des corps ressuscités : subtil comme la lumière et plus que la lumière, et passant à travers la pierre sépul-

grale sans la renverser : agile, et pouvant se transporter comme en un clin d'œil d'un bout du monde à l'autre ; brillant, comme Moïse et Élie l'avaient vu sur le Thabor, bien que son éclat restât voilé jusqu'au jour de son ascension : en un mot, spiritualisé, délivré de toute grossièreté et de toute pesanteur, beau et parfait comme une âme, moins la pensée, et tout pénétré de la Divinité à laquelle il était uni, non plus pour être victime, mais pour être le compagnon de sa gloire et de son bonheur.

Il sort donc du tombeau comme d'un sein maternel, comme d'une source de vie. Par lui la mort a été vaincue au cœur même de son empire ; son aiguillon, qu'elle avait enfoncé sur la chair d'un Dieu, s'y est brisé, et elle a été absorbée dans sa propre victoire. Car ce n'est pas Jésus-Christ seul qui ressuscite aujourd'hui : nous sommes tous ressuscités avec lui, dit saint Paul, non encore en fait, mais en droit : il est la tête, nous sommes le corps : il est les prémices, nous sommes la moisson. La mort peut bien encore nous coucher dans la tombe, non nous y garder : après y avoir subi la corruption et la dissolution de nos corps de péché, qui doivent être réformés, nous en sortirons brillants et immortels, comme Jésus-Christ : l'Ange qui a renversé la pierre de son tombeau a brisé du même coup toutes les pierres sépulcrales du monde. Nous ressusciterons donc par Jésus-Christ : il est la cause et le principe, le modèle et l'exemplaire de notre résurrection.

Mais il n'est le principe et le modèle de la résurrection de nos corps, que parce qu'il est le modèle et le principe de la résurrection de nos âmes. Comme il est passé de la mort à la vie, nous devons passer du péché à la grâce, de la mort à la vie de l'âme ; nous devons sortir du tombeau de nos mauvaises habitudes, renverser les obstacles et briser toutes les attaches qui nous y retiennent, pour nous élancer victorieux dans la lumière et dans la liberté des enfants

Dieu. Jésus-Christ nous y aidera, ou plutôt opérera

lui-même en nous cette heureuse délivrance ; car , dit saint Paul, il est mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification ; en mourant, il nous a mérité la grâce de mourir à nos inclinations perverses, et en ressuscitant de vivre à son amour. Ses plaies, ses membres crucifiés, son corps immobile et glacé exhalent comme une vertu pénétrante de mort, qui amortit et crucifie nos passions. De son corps ressuscité et de ses cicatrices brillantes rayonne une influence de vie, qui ranime notre âme, et y fait germer toutes les bonnes aspirations ; l'amour de Dieu et de nos frères, à la place de l'amour excessif et égoïste de nous-mêmes ; l'amour de sa volonté sainte, à la place de nos révoltes contre sa loi ; l'amour de l'angélique vertu de chasteté, qui prépare si bien nos corps pour la résurrection, à la place de nos instincts grossiers. Ah ! contemplons souvent ce corps sacré de notre Sauveur : embrassons ses blessures sanglantes, pour en aspirer l'esprit de mortification : embrassons ses cicatrices pleines de vie, pour en aspirer l'esprit de résurrection et de rénovation spirituelle, principe et condition de la résurrection glorieuse de nos corps.

Le dimanche de la Résurrection est la fête des fêtes, la solennité des solennités, la plus joyeuse et la plus triomphante des fêtes de la terre, et comme un avant-goût de celles du ciel. On la nomme *Pâques* ou passage, parce que Jésus-Christ y est passé de la mort à la vie, qu'elle nous a mérité de passer de la mort du péché à la vie de la grâce, qu'elle nous promet le passage du tombeau à l'immortalité. Elle avait été figurée par la Pâque des Juifs, qui rappelait à la fois et le passage de l'Ange qui extermina les premiers-nés d'Égypte, et leur propre passage de cette terre de servitude à la terre de promission et de liberté. Ils appelaient aussi *Pâque* l'Agneau pascal dont le sang avait préservé leurs premiers-nés du glaive exterminateur, comme le vrai Agneau pascal, appelé également notre Pâque, nous a pré-

servés du glaive de la justice divine. Faisons donc notre Pâque en ce grand et saint jour, passons du vice à la vertu : mangeons notre Pâque, la chair et le sang de notre Agneau Sauveur ; et chantons alors l'hymne de notre délivrance, l'*Alleluia* de notre résurrection !

9. *Que fit Notre-Seigneur après sa résurrection ? — Il demeura quarante jours sur la terre, conversant familièrement avec ses disciples, puis il monta au ciel en leur présence.*

Nous pouvons ici admirer la mystérieuse lenteur avec laquelle la sagesse éternelle procède à l'achèvement de ses ouvrages. Dieu avait mis six jours, et des jours dont la durée nous est pas certainement connue, à former le monde, qu'il aurait pu commencer et finir d'une seule parole, d'un seul *fiat* ; il a mis plus longtemps encore pour le reformer et le sauver. Toute la vie de Notre-Seigneur n'a été qu'un grand acte, l'acte de son sacrifice, qui comprend trois parties : l'oblation, l'immolation, et l'acceptation et la consommation de la victime en Dieu. Ces trois parties auraient pu ne durer que l'espace d'une messe, qui les reproduit toutes : elles ont duré trente-trois années. Depuis l'Incarnation jusqu'à l'agonie du Jardin, Jésus-Christ s'est offert : du Jardin à la croix et à son dernier soupir, il s'est immolé : et sa résurrection et son ascension, quoique séparées par quarante jours, n'ont été que les deux degrés de sa consommation, qui achevait le sacrifice, en introduisant dans le Saint des saints le sacrificateur et la victime, pour y être un éternel hommage à Dieu et une éternelle prière pour les hommes.

Jésus vécut donc encore quarante jours avec ses disciples : 1^o Pour mieux les convaincre, par ses apparitions multipliées dans des lieux, dans des temps, et à des per-

1. On rendait autrefois la liberté à un certain nombre de prisonniers le jour de Pâques, pour honorer la grande délivrance que rappelle et que promet cette glorieuse solennité.

sonnes différentes, de la vérité de sa résurrection, la plus éclatante preuve de notre foi, et sur laquelle les Apôtres s'appuyaient presque toujours, en prêchant aux Juifs et aux Gentils Jésus-Christ ressuscité. 2^o Pour achever de les instruire, et leur donner l'intelligence des Écritures, si manifestement accomplies en lui par ses opprobres comme par sa gloire : c'était comme le second degré de son enseignement. 3^o Pour déterminer de plus en plus la forme et les pouvoirs de la société qui allait le remplacer sur la terre : ce fut en effet alors qu'il établit saint Pierre chef de son Église, selon la promesse qu'il lui en avait faite; qu'il conféra à ses Apôtres le pouvoir divin de remettre les péchés, et les envoya évangéliser le monde : et il leur promit le Saint-Esprit, sans lequel ils n'eussent jamais pu remplir une mission si évidemment impossible à de simples mortels.

10. *Quel jour monta-t-il au ciel? — Il monta au ciel le jour de l'Ascension.*

C'est sur le mont des Oliviers, au lieu même de son agonie, et de sa plus accablante humiliation, que s'accomplit, à la vue de tous ses disciples, l'admirable ascension du Sauveur. Après leur avoir donné ses dernières instructions, et recommandé de rester à Jérusalem jusqu'à ce que le Saint-Esprit les eût revêtus de la force d'en haut, il leva les mains et les bénit. Et pendant qu'il les bénissait, il s'élevait lentement vers le ciel, porté par sa propre vertu¹. Les yeux des disciples le suivaient dans son ascension, lorsqu'une nuée l'enveloppa et le déroba à leurs regards. Comme ils regardaient toujours, deux Anges apparurent,

1. C'est là le sens d'*ascension*, qui est un mot actif, différent d'*assomption*, qui est un mot passif : l'un signifie monter, l'autre signifie être enlevé. Jésus n'a pas été enlevé au ciel comme Élie sur un char de feu, ni comme Marie par les Anges; celui qui porte le ciel n'avait pas besoin d'une force étrangère pour s'y porter lui-même.

qui leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi persister à regarder vers le ciel ? Ce Jésus que le ciel vient de vous ravir, en descendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. Et ils retournèrent à la ville, adorant Dieu avec une grande joie. ♦

Voilà ce que les disciples ont vu et nous ont rapporté : mais ce n'est là que l'Ascension vue d'en bas et du côté de la terre. Pénétrons la nuée qui dérobe Jésus-Christ à leurs yeux : voyons son corps, la lumière de tous les corps glorieux, libre enfin de déployer un éclat qu'aucun regard terrestre n'aurait pu soutenir : voyons l'innombrable cortège que lui font les âmes de tous les élus, depuis Abel jusqu'au bon larron : voyons tous les chœurs des Anges accourir au-devant de lui et chanter gloire éternelle à l'Agneau qui vient d'être tué : voyons les portes du ciel s'ouvrir pour la première fois à notre humanité, et le ciel même s'incliner pour recevoir son roi. Voyons-le monter, monter par delà tous les Trônes et toutes les Vertus, monter jusqu'à la droite du Père, qu'il n'a jamais quitté comme Dieu, et s'y asseoir comme Dieu-Homme : s'y asseoir, c'est-à-dire y régner dans la plénitude de sa puissance et de son repos : s'asseoir à sa droite, à la place d'honneur et à la même hauteur, partageant sa gloire comme il partage sa divinité, lui qui est la droite même du Père, par laquelle tout a été, non-seulement fait et créé, mais sanctifié et sauvé.

Là il apparaît sans cesse pour nous à la face de Dieu, il est notre avocat, non par de longs discours, mais par la seule présentation de ses plaies et de son sang, dont la voix est toujours écoutée. Là il est notre pontife et notre victime, continuant dans le ciel, après l'immolation sanglante de la croix, tous les actes intérieurs de son âme unie au Verbe, qui seuls ont fait le mérite et le prix de son immolation extérieure. J'ai vu, dit saint Jean, j'ai vu dans le ciel l'Agneau debout comme immolé : *debout*, parce qu'il est vivant et s'offrant lui-même ; *comme immolé*, parce qu'il est

toujours dans les dispositions et les sentiments où il était à sa mort. Là, la victime d'agréable odeur est reçue dans le sein de Dieu, le grand sacrifice est accompli, le Fils a terminé sa mission et peut envoyer le Saint-Esprit. Là, notre précurseur, assis triomphant sur son trône, nous prépare une place à ses côtés ; notre introducteur nous attend, sa voix nous appelle, sa main laisse entr'ouvertes les portes du ciel, pour que nous y puissions continuellement entrer : car, son ascension n'est pas achevée, ni son triomphe complet, tant qu'un seul de ses membres reste dehors et que tout son corps n'est pas sauvé.

Ne l'oublions pas. La grande grâce du mystère de l'Ascension, c'est une grâce d'espérance, une grâce de détachement des choses terrestres, une grâce de désirs célestes. Réunissons-nous à notre chef : que notre conversation, c'est-à-dire les pensées et les aspirations de notre âme, soit dans le ciel. Retenus sur la terre par nos devoirs, n'y tenons que par ce lien : notre vraie joie est ailleurs, notre ambition est plus haut. Si la terre nous offre des plaisirs, que sont-ils auprès du bonheur que nous attendons ? Si elle nous réserve des tribulations, faisons-en une matière de mérites pour le ciel, nous rappelant que Jésus-Christ a passé par ce chemin des tribulations pour arriver à sa gloire. Ayons, à l'exemple de ses disciples, les yeux obstinément fixés sur le ciel, et ne les en détachons que pour venir avec eux nous préparer à la Pentecôte, et prier l'Esprit-Saint de nous enseigner les voies du ciel¹.

1. Voici un beau modèle des sentiments avec lesquels nous devrions passer toutes les fêtes de l'année chrétienne, qui ne sont que la série des mystères de Notre-Seigneur et comme un pèlerinage en esprit aux divers lieux où il les a accomplis. Un gentilhomme, fervent chrétien, fit le voyage de la Terre-Sainte, et après avoir reçu avec une grande dévotion le sacrement du corps de Jésus-Christ, parcourut tous les lieux où avait été le Sauveur : d'abord Nazareth, témoin du mystère de l'Incarnation

11. *Notre-Seigneur ne reviendra-t-il pas sur la terre d'une manière visible? — Oui, à la fin du monde, Jésus-Christ reviendra sur la terre visiblement et avec gloire, pour juger les vivants et les morts.*

La vie de Jésus-Christ sur la terre ne finit pas avec son ascension. Outre qu'il est toujours invisiblement présent au milieu de nous, avec son corps et son âme dans l'Eucharistie, par sa lumière et son autorité dans les pasteurs, par son Esprit et sa grâce dans tous les fidèles, il reparaitra avec éclat et avec gloire à la fin des temps. L'Évangile est si plein de cette apparition suprême, il en parle si souvent, tantôt en paraboles, tantôt en termes directs et précis : il l'annonce comme un événement si certain et si prochain (car qu'est-ce que le temps sous le regard de l'Éternel et de ceux qui pensent à l'éternité ?), que plusieurs des premiers chrétiens s'y étaient trompés, croyant ne pas mourir sans voir de leurs yeux le souverain Juge, et prenant la ruine de Jérusalem pour la catastrophe finale, dont elle n'était que la figure.

La fin du monde est comme la fin de chacun de nous, incertaine dans son heure, inévitable dans son accomplis-

et des trente premières années de la vie de Jésus; puis Béthléem où il naquit, le Jourdain où le baptisa saint Jean, le Désert où il jeûna quarante jours, le Thabor où il se transfigura, Jérusalem, le Cénacle, le Jardin, le Prétoire, le Calvaire, le Sépulcre, et enfin le mont des Oliviers, d'où, après avoir béni ses disciples, il s'éleva au ciel. A chacune de ces stations, le pieux pèlerin se prosternait, adorait les traces de l'Homme-Dieu, écoutait sa voix, recueillait les grâces et les leçons de chaque mystère, et sentait croître ses lumières et son amour. Enfin, après avoir longtemps arrosé de ses larmes l'empreinte des pieds de Jésus quittant la terre, il lève les yeux vers le ciel, et d'un cœur brûlant il s'écrie : « O Jésus! Jésus! mon très-aimable Sauveur, où vous chercherai-je maintenant sur la terre, puisque vous l'avez quittée? Je vous ai suivi partout, et partout aspiré en moi la grâce de vos mystères : faites qu'ici je vous suive encore, et que j'aie part à la grâce de votre ascension. Oui, je veux, je veux aller à vous! » Et il expira d'amour.

sement. La vieillesse annonce la mort; le monde aussi aura ses marques de caducité, et le jugement dernier ses signes avant-coureurs. La perversion générale des hommes, le monde inondé de crimes : de faux prophètes, de faux christs trompant jusqu'aux élus eux-mêmes, s'il était possible, et à leur tête l'Antechrist, le grand séducteur, l'homme de péché; des pestes, des famines, des guerres générales et intestines, telles qu'on n'en a jamais vu, tous les fléaux de Dieu avec toutes les fureurs des hommes; la terre agitée dans ses fondements, ouvrant ses entrailles, comme pour secouer loin d'elle ou engloutir dans son sein vengeur les indignes habitants qui souillent sa face : le retour d'Hénoc et d'Élie, les Juifs convertis, l'Évangile ayant fait enfin le tour du monde. « Lorsque vous verrez « toutes ces choses, sachez que le royaume de Dieu est « proche. »

Il arrive, le voilà; ce qui a précédé n'était que le commencement des douleurs. Le soleil pâlit et refuse de donner sa lumière, la lune est en sang, les étoiles tombent du firmament, l'univers chancelle comme un homme ivre, la terre redouble ses tremblements convulsifs, des flammes s'échappent de ses entrailles déchirées et se répandent comme un déluge. Les hommes sèchent de frayeur et meurent tous, par la crainte ou par le feu; il n'y a plus de vivants, et leur demeure n'est plus qu'un vaste cimetière bouleversé, sur lequel s'étend seul un moment le silence de la mort ¹.

12. Qu'arrivera-t-il à la fin du monde? — Tous les hommes res-

1. Il est certain que tous les hommes mourront. Quand le Symbole dit que Jésus-Christ viendra juger les vivants et les morts, il faut entendre par ces morts les générations éteintes depuis longtemps, et par ces vivants la dernière génération, qui vivra encore aux approches du jugement, mais qui n'en pourra soutenir les terribles apprêts : ou bien encore, le Symbole désigne les justes, qui sont les véritables vivants, et les pécheurs, qui sont les véritables morts.

susciteront et paraîtront en corps et en âme au jugement de Dieu.

Tuba mirum spargens sonum! Au milieu de ce silence universel, éclate tout à coup le son de la trompette annoncée par Saint Paul, et qui depuis a tant effrayé les Saints, qu'elle n'effrayera plus alors. Cette grande voix de Dieu pénètre dans les tombeaux, qui rendent toutes leurs proies, dans l'enfer, qui en frémit et vomit toutes ses victimes, et jusque dans le ciel, pour annoncer à ses heureux habitants un accroissement de bonheur et de gloire. Tous les débris de la poussière humaine, dispersés aux quatre vents du monde, se réunissent comme sous un souffle créateur, chaque organe se reforme et reprend sa place, chaque âme reprend son corps : c'est d'abord une affreuse confusion. Mais bientôt les corps des élus, comme des aigles dont la jeunesse est renouvelée, se dégagent de la masse des réprouvés, restés grossiers et hideux au fond de la vallée de Josaphat, et s'élancent au-devant de leur Juge.

Il paraît, plein de gloire et de majesté, assis sur un nuage étincelant, entouré de ses Anges, et précédé du signe éclatant de sa croix, objet d'espérance pour ceux qui l'ont aimée, de frayeur pour ceux qui l'ont fuie et méprisée. A ce signe, chacun le reconnaît : C'est lui, c'est Jésus, le Sauveur devenu Juge, l'Agneau de Dieu devenu le lion de Juda ! Tout jugement lui a été donné, parce qu'il est le Fils de l'homme, rédempteur des hommes, chef de tous les hommes. Il a été jugé sur la terre, jugé et condamné dans sa personne, dans sa doctrine, dans son Église, dans ses Saints : il vient à son tour juger ses juges, comme il l'avait dit à Caïphe. Sur son front est l'immuable justice, plus menaçante que toutes les colères. Son regard voit tout et illumine tout : il le plonge comme un immense éclair sur la multitude tremblante et silencieuse à ses pieds, les bons à sa droite, et les méchants à sa gauche. Ils ont tressailli jusque dans leurs os sous la lumière qui les perce et les

révèle chacun à tous : ils ont tressailli, car déjà ils sont jugés, leurs consciences sont manifestées, et la vérité les force à ratifier eux-mêmes leur jugement. Toutes les vertus des justes, les plus inconnues surtout et les plus méprisées du monde, apparaissent avec éclat, et répandent sur leur face toute la beauté de leur âme. Au fond de la conscience dévoilée des méchants s'aperçoivent leurs péchés cachés, monstres horribles, qui s'agitent comme des reptiles surpris par le grand jour. Ah ! on ne se cache plus ! Plus de nuit, plus de mensonge, plus d'hypocrisie, plus de réticence sacrilège ! Tous les regards sont sur eux, les démons les insultent et les raillent cruellement, les Saints, entrés dans les sentiments de la justice divine, n'ont plus pour eux que cette dérision impitoyable dont le Seigneur menace les moqueurs et les contempteurs de sa loi. La honte accable leur âme, ils crient aux montagnes : Tombez sur nous et couvrez-nous ! ils se sentent écrasés sous le mépris de Dieu, qui immole leur orgueil à la risée de l'univers.

Heureux et sage, celui qui n'attend pas cette grande manifestation des cœurs pour regarder au fond de sa conscience, qui la porte toujours sans voile et sans embarras sous les yeux du juge invisible, et sous les yeux du juge visible que la miséricorde lui a donné pour prévenir le jugement de l'inexorable justice.

13. *Que fera Notre-Seigneur Jésus-Christ au jour du jugement ?*

— Il mènera les bons avec lui dans le ciel, pour jouir de la gloire éternelle, et condamnera les méchants au feu de l'enfer, où ils brûleront éternellement.

Un seul regard a suffi pour examiner, discuter, juger les consciences : une seule parole sera leur irrévocable sentence. D'une voix qui ferait fondre tous les cœurs de bonheur et d'amour, s'ils l'entendaient, Jésus-Christ dira à ses Saints : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qu'il a préparé pour vous dès l'origine du monde. Dès l'ori-

gine du monde, vous étiez sa plus chère pensée, la fin de toutes ses œuvres, et c'est grâce à vous que les méchants ont subsisté si longtemps, comme la paille n'est conservée qu'à cause du bon grain : s'il a fait le ciel pour vous, à combien plus forte raison la terre ! Possédez le royaume, soyez couronnés, soyez rois, soyez assis avec moi sur mon trône, entrez dans la puissance comme dans la joie de votre Maître. Vous avez combattu le bon combat ; vos ennemis intérieurs, vos passions, vous les avez soumis, vous les avez fait servir à ma gloire : et voilà que je fais servir à la vôtre vos ennemis extérieurs, en les mettant à jamais sous vos pieds comme l'escabeau de votre triomphe. Venez donc, venez ! » O la douce et ineffable parole, quand c'est un Dieu qui la dit, et que ses yeux invitent, et que son cœur attire, et que sa bonté s'épanche ! venez à moi, à la vie, à la beauté, à la béatitude !

Puis, se tournant vers les pécheurs avec un regard chargé de toutes ses vengeances, il leur dira ces formidables paroles, qui retentiront éternellement au fond de leur âme : « Allez, maudits, au feu éternel ! Allez, loin de moi, au-dessous du néant, dans la honte et le châtimement de votre péché. Allez, maudits : car ce péché est la malédiction même qui vous enveloppe comme un vêtement et vous pénètre comme une flamme : maudits de Dieu, qui vous retire tous les biens et vous dévoue à tous les maux ; maudits d'une malédiction qui renferme toutes les malédictions, qui n'est pas un appel au malheur, qui est le malheur même ! Allez au feu, à la géhenne, à la torture de tous vos membres, au bouleversement de tout votre être, au déchirement de toutes ses parties, au malheur pur ! Allez pour toujours. Si loin que vous regardiez, nulle espérance et partout la nuit du désespoir. Un affreux présent devant un affreux avenir : une mer sans fond et sans rivages, une mer de larmes, de feu, de douleurs inépuisables. » Alors les malheureux tomberont dans l'abîme avec les démons, et les élus monteront avec

Jésus-Christ dans la gloire; et ce sera la fin, la fin du temps et de tout changement, et le commencement de l'immobile éternité, l'éternité dans l'enfer, l'éternité dans le ciel, l'éternité sous la main de l'infinie justice, l'éternité dans le sein de l'infinie miséricorde.

14. Chaque homme est-il jugé à l'heure de la mort? — Oui, chaque homme est jugé à l'heure de la mort. Mais, outre ce jugement particulier, il y en aura un général, où tous les hommes comparaitront.

Le jugement dernier sera comme les grandes assises du genre humain : tous les mensonges y seront confondus, tous les masques hypocrites arrachés, tous les sépulcres blanchis ouverts, et on verra que leur fausse gloire n'était que de la boue. Les justes, souvent oubliés ou conspués ici-bas, y seront exaltés, la Sagesse incarnée vengée des critiques téméraires et impies, et on ne reprochera plus à la Providence d'abandonner les siens aux railleries du vice triomphant. Voilà pourquoi il y aura un jugement général pour tous et devant tous : mais ce ne sera que la confirmation éclatante du jugement particulier que chacun aura subi à la fin de sa vie. Car Jésus-Christ ne cesse pas de juger le monde, les hommes se succèdent à son tribunal, et la mort frappe à tout instant quelque victime qu'elle jette tremblante à ses pieds.

Au moment précis de notre mort, dans le lieu même où nous mourons, notre âme à peine arrachée à son corps avec son dernier souffle, se trouve tout à coup en face de son juge suprême, enveloppée de son regard comme d'une lumière qui accuse ses moindres taches. En lui elle voit tout ce qu'elle a dû faire, et en elle-même tout ce qu'elle a fait. Sa vie entière est écrite dans sa conscience et semble y revivre : pensées, paroles, actes intérieurs et extérieurs, tout a laissé son empreinte, souillure ou gloire. Son juge

lui montre : 1^o Tout le mal qu'elle a commis en secret, en public, en actions, en désirs, par lâche faiblesse, par malice dépravée. 2^o Tout le mal qu'elle a laissé commettre par sa mollesse ou sa négligence à reprendre ses inférieurs, ou qu'elle a fait commettre par ses scandales : n'était-ce donc pas assez de ses propres iniquités ? 3^o Tout le bien qu'elle a fait, mais mal fait, prières sans attention, confessions sans douleur, communions sans amour, charités intéressées, en vue de plaire aux hommes plus qu'à Dieu, et ayant déjà reçu leur vaine récompense. 4^o Toutes les grâces qu'elle a perdues, bonnes pensées, pieux mouvements, vellétés de conversion, qui n'ont amené aucun résultat, fleurs sans fruits, gouttes du sang de Jésus-Christ tombées en vain sur elle. 5^o Enfin elle voit aussi ses œuvres vraiment saintes et méritoires ; mais qu'elles sont rares, et que ses jours lui paraissent vides !

Et cependant c'est là tout ce qui lui reste. Richesses, amis, parents, son corps même, tout l'a abandonnée. Les excuses ne lui manquaient pas autrefois : elle n'y voit aujourd'hui que des illusions et peut-être de nouveaux péchés. Que lui reste-il donc ? Son Ange Gardien ? Oui, il est là, mais comme témoin, et plus comme protecteur. La miséricorde de son Sauveur ? Le temps de la miséricorde est passé, et son Sauveur n'est plus que son juge. Elle ose pourtant lever un regard suppliant vers lui ; mais il l'arrête, en prononçant son irrévocable sentence : Va, maudit, au feu éternel ! ou bien : Viens, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur ! Laquelle de ces deux sentences sera la nôtre ? Celle que nous voulons : le choix dépend maintenant de nous : alors il sera trop tard. Pensons-y bien. Une des meilleures manières d'y penser, c'est, quand nous examinons notre conscience chaque soir et à chacune de nos confessions, de nous mettre en esprit aux pieds de notre juge suprême, de nous établir sous son regard, le conjurant de nous éclairer comme il nous éclairera alors :

car, « si nous nous jugeons ainsi nous-mêmes, nous ne
« serons pas jugés. »

ONZIÈME LEÇON.

DU SAINT-ESPRIT.

1. Qu'est-ce que le Saint-Esprit ? — Le Saint-Esprit est la troisième personne de la très-sainte Trinité.

Avez-vous reçu le Saint-Esprit ? dit saint Paul à quelques disciples qu'il trouva en arrivant à Éphèse. Mais nous ne savons même pas s'il y a un Saint-Esprit. — En quel nom donc avez-vous été baptisés ? — Du baptême de Jean. Et il leur donna le baptême de Jésus-Christ. Ainsi ils n'étaient pas même chrétiens. S'ils l'avaient été, ils n'auraient pu ignorer ni le mystère de leur baptême, ni le mystère de la Pentecôte, ni sans doute les fréquentes promesses de Jésus-Christ à ses Apôtres de leur envoyer le Saint-Esprit, ni l'adorable Trinité, qu'on ne connaît pas quand on ignore le Saint-Esprit.

Le Saint-Esprit est en effet la troisième personne divine distincte du Père et du Fils, puisqu'elle est envoyée par eux aux hommes, et Dieu comme le Père et le Fils. L'Église a condamné et rejeté de son sein l'impie Macédonius, qui niait la divinité du Saint-Esprit, comme Arius avait nié la divinité du Fils. Comme lui, il déchirait les Écritures. Mentir au Saint-Esprit, nous disent-elles, ce n'est pas mentir à un homme, mais à Dieu : blasphémer le Saint-Esprit, c'est blasphémer Dieu ; recevoir les dons du Saint-Esprit, c'est recevoir les dons de Dieu : nous sommes le temple de Dieu, et aussi le temple du Saint-Esprit. Si le Saint-Esprit n'était pas Dieu, nous ne serions donc que le temple d'une créature, un temple d'idole ? Macédonius a eu

peu d'imitateurs : les hérétiques ont beaucoup moins attaqué la troisième personne de la sainte Trinité que la seconde, qui a porté tous leurs coups. La raison en est que, après avoir confessé deux personnes en Dieu, l'Esprit humain n'a plus rien à objecter contre une troisième : bien plus, alors la raison l'exige, d'accord avec la foi : car, si le Père en se connaissant produit son Verbe, terme de son intelligence distinct de lui, pourquoi et comment en s'aimant ne produirait-il pas son Amour, terme de sa volonté non moins distinct.

2. De qui procède le Saint-Esprit? — Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.

Le saint Évangile nous dit, tantôt que le Saint-Esprit procède du Père, tantôt qu'il prend et reçoit du Fils ; qu'il est envoyé par le Père, qu'il est envoyé par le Fils. Nous chantons dans le *Credo* de la messe : *Je crois au Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils*. Il n'y avait d'abord d'exprimée que sa procession du Père : quelques-uns s'en autorisèrent pour contester sa procession du Fils, comme si énoncer une vérité était nier la vérité voisine. Alors à *ex Patre procedit* procède du Père, on ajoute un mot, *ex Patre FILIOQUE procedit*, procède du Père et du Fils. Car le Père ne se connaît que par son Verbe : or, c'est en se connaissant, en se voyant infiniment beau et parfait, qu'il s'aime et produit son Amour ; il le produit donc par son Verbe, et c'est du Verbe comme du Père que sort ce terme de leur mutuelle dilection, leur commun baiser, leur complément et leur lien éternel.

Il est le troisième, mais jamais le premier et le deuxième n'ont été sans lui ; coéternel à son principe, comme la chaleur coexiste au feu et ne vient qu'après lui, quoique en même temps que lui ; le troisième, mais sur la même ligne, ne devant pas être nommé le premier ou le deuxième, ce qui bouleverserait l'ordre des processions et des relations

divines, mais égal en tout au deuxième qui ne le cède en rien au premier : un seul Seigneur avec eux, un seul Créateur, un seul Dieu. *Je crois au Saint-Esprit, Seigneur, vivificateur ; qui procède du Père et du Fils ; qui est adoré et glorifié d'une même gloire avec le Père et le Fils ; qui a parlé par les Prophètes...*

Le nom de Père ne convient qu'au Père, le nom de Fils ne convient qu'au Fils, le nom de Saint-Esprit conviendrait également **aux** trois personnes divines : car la troisième n'est pas plus esprit, ni un esprit plus saint que les deux autres : Dieu et chaque personne en Dieu est essentiellement esprit, esprit saint source de toute sainteté, esprit sanctificateur. D'où vient donc cette désignation peu précise, et ce nom, commun à trois, laissé à un seul ? de notre ignorance. Nous ne pouvons parler sur l'incompréhensible Trinité qu'autant que Dieu nous épelle, pour ainsi dire, chaque mot. Il nous a appris que la seconde personne procède de la première par voie de génération, ce qui explique et justifie le nom de Père et de Fils, que nous leur donnons avec l'Écriture. Mais comment l'Esprit-Saint est-il produit ? quel est le mode de sa procession du Père et du Fils ? Il ne nous l'a pas dit, et notre raison ne le découvrira pas. Nous ne pouvons donc donner à la troisième personne un nom particulier, indiquant la manière dont elle est produite en Dieu : nous lui laissons le nom commun d'Esprit-Saint, en le lui appropriant : ce n'est que dans le ciel que nous la connaissons assez pour l'appeler par son nom propre et personnel.

3. Que fait en nous le Saint-Esprit ? — Le Saint-Esprit nous sanctifie et nous fait vivre de la vie spirituelle.

Dans l'ordre naturel, on distingue deux grandes œuvres de Dieu : il crée le monde ; après l'avoir créé, il le conserve par son assistance, qui n'est que la continuation de son action créatrice. Ainsi fait l'Esprit-Saint dans l'ordre surnaturel. De la mort du péché, où nous croupiissions comme

dans un tombeau, il nous fait passer à la vie de sainteté et de grâce; c'est comme sa création : puis il entretient cette vie en nous, la protège et la développe; c'est la conservation. Avant d'étudier en détail ces opérations de salut, rappelons-nous qu'elles appartiennent aux trois personnes ensemble, comme la divinité même dont elles sont l'œuvre : œuvre de l'amour de Dieu envers les hommes produisant l'amour des hommes envers Dieu : œuvre par là deux fois attribuable à celui qui procède de l'amour du Père et du Fils : mais œuvre de Dieu tout entier, du Saint-Esprit qui est envoyé dans nos cœurs pour l'accomplir, du Père et du Fils qui n'envoient jamais leur Esprit sans l'accompagner et sans nous sanctifier avec lui.

4. Comment est-ce que le Saint-Esprit nous sanctifie? — En nous purifiant de nos péchés et en répandant dans nos cœurs la charité, qui nous rend agréables à Dieu.

1. L'œuvre de notre sanctification, la plus grande des œuvres de Dieu, comprend deux parties, l'expulsion du péché et la communication de la grâce. Trois comparaisons principales, souvent employées par l'Écriture, nous la font bien comprendre. L'âme du pécheur est comme un vase souillé et plein d'infection, qu'il faut vider, purifier, puis remplir de cette eau céleste qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle; comme un arbre de nature mauvaise, dont il faut couper tous les rejetons, pour ne plus le laisser vivre que par la greffe; comme un corps corrompu et vicié, qui doit être détruit, et ranimé ensuite par une nouvelle vie. La sanctification est une mort et une résurrection, dont la mort et la résurrection du Sauveur sont le modèle et le principe continuellement exposés à nos yeux. Regardons-le avec amour, avec une ardente aspiration de sa grâce, et la vertu de sa mort étouffera en nous tout mal, et la vertu de sa vie fera germer en nous tout bien.

2. Cette grâce de mort, l'Esprit-Saint l'applique d'abord

sur la racine et la cause de tous nos péchés, sur l'amour aveugle et déréglé de nous-mêmes, sur notre égoïsme ou amour-propre, qui préfère son plaisir à la volonté de Dieu, et fuit son mal avant l'offense de Dieu. De cette racine sortent trois grandes branches d'iniquités, qui portent toutes les autres : l'amour déréglé de notre excellence, ou l'orgueil, l'amour déréglé de notre corps, ou la sensualité, l'amour déréglé des biens de la terre, ou l'avarice.

C'est une triple concupiscence que l'Esprit-Saint détruit en nous : il nous fait voir avec horreur cette opposition monstrueuse d'une créature à son Créateur, il nous en fait vivement sentir la honte et le danger, il nous montre l'enfer ouvert sous nos pieds, sur nos têtes le ciel perdu, et au milieu Jésus en croix, nous tendant les bras et nous conjurant de ne pas rendre inutile son sang versé pour nous. Le repentir entre alors dans notre âme ; nous nous faisons horreur à nous-mêmes, nous nous haïssons saintement pour nous être criminellement aimés, nous détestons notre passé, nous frappons notre cœur coupable qui en a conçu tous les désordres, nous n'avons plus que mépris et dégoût pour les plaisirs défendus, en un mot, nous sommes morts au péché, et rien ne s'oppose plus en nous à l'infusion d'une nouvelle vie.

3. C'est alors que, par la sainte absolution, ou même quelquefois avant, quand notre contrition est vive et pure, l'Esprit-Saint, l'Esprit Créateur souffle sur notre âme, ou plutôt y entre lui-même et la transforme. Le premier effet de sa présence est d'en faire disparaître toutes les taches, comme l'astre du jour en se levant chasse toutes les ombres. En même temps, il descend au plus profond de notre être, là où naît l'amour ; il dilate notre volonté par l'amour même dont il unit le Père et le Fils, de sorte qu'il est à la fois l'amour dont Dieu s'aime et l'amour dont nous aimons Dieu. Cette divine flamme, substituée au feu impur de notre amour-propre, s'étend partout où celui-ci s'étendait :

il produisait l'orgueil qui s'attribue les dons de Dieu, elle produit l'humilité qui reconnaît que tout bien vient de Dieu : il produisait les passions sensuelles, elle produit la sobriété et la chasteté : il produisait l'attache aux richesses jusqu'à violer la loi divine, elle produit le détachement chrétien, qui ne tient qu'aux biens permis et n'y tient pas plus qu'il n'est permis. En un mot, la vie remplace partout la mort ; aucune puissance, aucun acte de notre âme ne lui échappe. Cette lumière en éclaire toutes les pensées, cette chaleur en anime tous les mouvements, cette sève en transforme tous les fruits, cette eau s'insinue dans toutes ses parties, et rejaillit vraiment jusqu'à la vie éternelle, puisque les actions qu'elle purifie et féconde sont surnaturelles et dignes du ciel.

Cette transformation de l'âme par le Saint-Esprit s'appelle la *grâce sanctifiante* : nous la retrouverons plus tard, mais nous savons dès maintenant ce qu'elle est. Ne l'oublions pas, et rappelons-nous toujours quelle beauté et quelle grandeur elle nous apporte. Non-seulement elle nous purifie de toutes nos souillures, nous rend agréables à Dieu, ses enfants et ses héritiers, capables de voir et d'aimer l'auguste Trinité : mais déjà ici-bas elle fait de notre âme un ciel, où l'Esprit-Saint vient habiter, et avec lui les deux autres personnes divines, qui épanchent en nous leur vie, nous dirigent et nous vivifient, comme une âme anime et régit son corps ; elle nous fait communier, non plus à la chair et au sang de Jésus-Christ, mais à la vie de la Trinité présente en nous comme dans le corps de Jésus-Christ que nous continuons, comme dans ses vrais temples, plus sacrés que tous les temples de pierre et de marbre. Ah ! dit saint Paul, « le temple de Dieu est saint : « si quelqu'un le profane par le péché, Dieu le perdra. « Glorifiez et portez Dieu dans votre corps ¹. »

1. Sans doute Dieu nous est toujours présent par son immensité, mais c'est là une présence de maître et de puissance : la grâce nous le rend

5. *Comment nous fait-il vivre de la vie spirituelle? — Il nous fait vivre de la vie spirituelle par les grâces qu'il nous accorde.*

Après nous avoir recréés, régénérés, ressuscités, l'Esprit-Saint ne nous abandonne pas, il entretient et conserve la vie surnaturelle qu'il nous a une fois donnée : s'il se retirait de nous, nous retomberions dans l'abîme du péché, comme nous retomberions dans l'abîme du néant, si nous n'étions incessamment soutenus par la main de notre Créateur. Il est en nous comme l'âme de notre âme, principe inspirateur de toutes ses bonnes pensées, excitateur de tous ses bons désirs, exécuteur avec elle de tous ses bonnes œuvres. Personne ne peut dire avec piété : *Seigneur Jésus!* ni avec foi : *Jésus est le Seigneur*, sinon dans l'Esprit-Saint. Il est notre lumière dans les doutes, notre force dans les tentations, notre consolateur ou notre Paraclet dans les afflictions, notre soupir et notre gémissement dans la prière. Quand notre conscience nous parle avec tant d'autorité et de douceur, c'est sa voix, quand notre conscience s'afflige de nos résistances, c'est à l'Esprit-Saint contristé que nous résistons ; quand notre conscience nous approuve, c'est lui

présent à un nouveau titre, d'une présence de père et d'amour : à peu près comme une mère est présente à l'enfant qu'elle porte en son sein, non-seulement de corps, mais de cœur et de tout l'amour de son âme. Les premiers fidèles étaient si justement frappés de cette habitation spéciale de Dieu dans le cœur du chrétien en état de grâce, et de la grandeur et de la sainteté qu'elle lui communique, que les martyrs répondaient souvent aux juges qui les interrogeaient ; « Je suis Christophore, je suis Théophore ; » c'est-à-dire Porte-Christ, Porte-Dieu. On raconte que saint Léonide, le père d'Origène, ce pieux génie, lui découvrait quelquefois la poitrine pendant son sommeil, et la baisait respectueusement comme un tabernacle que Dieu habitait et ornait de toutes les vertus. C'est le fond de cette pensée qui, sans qu'on y réfléchisse, nous rend nos enfants si chers et leur innocence si sacrée, et nous les montre comme les anges de la famille. Puissent ne jamais l'oublier ni les enfants ni les parents !

qui rend témoignage à notre esprit que nous sommes les vrais enfants de Dieu ; « car ceux-là sont les enfants de Dieu, qui se laissent conduire par l'Esprit de Dieu. »

Toutes ces actions continuellement répétées de l'Esprit-Saint, qu'on appelle *grâces actuelles*, nous font vivre, si nous y sommes dociles, de la vie spirituelle, surnaturelle ou chrétienne : elles développent et fortifient la première vie et les vertus infuses que ce divin Esprit avait répandues dans notre âme en y entrant par le baptême, ou en y rentrant par la pénitence. Mais, avec ces vertus générales, s'augmentent aussi les dons en particulier qu'il nous a apportés en venant à nous, don d'heureux avènement, ornements sans prix, parure que cet Époux céleste apporte à nos âmes en les épousant. Isaïe les a vus reposer sur la tête du Christ au nombre de sept ; et c'est de là que l'Esprit-Saint, après en avoir rempli notre Chef, les épanche ensuite sur nous qui sommes ses membres, comme l'huile sainte coulait de la tête d'Aaron jusqu'à la frange de ses vêtements. Ce sont les dons de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science et de piété, et enfin de crainte de Dieu, que nous expliquerons à la leçon de la confirmation. — Soyons fidèles à ces attrait, à ces lumières, à cette direction intérieure du Saint-Esprit ; c'est la vraie vie chrétienne, vie toute tissée d'œuvres saintes, méritoire de *grâces* nouvelles sur la terre, de nouveaux degrés de gloire pour le ciel. Cette fidélité est notre premier devoir envers l'Esprit-Saint : le deuxième sera de l'attirer en nous par de fréquentes aspirations et d'ardentes prières. Voici les trois plus belles :

Veni, Sancte. — *Venez, Esprit-Saint, remplissez le cœur de vos fidèles, et allumez en eux le feu de votre amour. Envoyez-nous votre souffle créateur, il renouvellera la face de la terre. O Dieu, qui avez instruit le cœur des fidèles par l'illumination du Saint-Esprit, donnez-nous en lui le goût de ce qui est droit et la joie durable de ses consolations.*

Veni, Creator. — Venez, Esprit Créateur, visitez les âmes qui sont à vous, remplissez de la grâce céleste les cœurs que vous avez créés. — Vous qu'on nomme le Paraclet, le don du Dieu très-haut, source vive, feu, charité, onction spirituelle ; — Esprit aux sept dons, doigt de la droite de Dieu ; promesse fidèle du Père, trésor de sages paroles sur nos lèvres ; — Allumez la lumière dans les esprits, répandez l'amour dans les cœurs, soutenant la fragilité de nos sens par une vertu qui ne défaille pas. — Repoussez l'ennemi au loin et mettez la paix autour de nous, afin que sous votre conduite nous évitions tout malheur. — Donnez-nous de connaître par vous le Père, de connaître aussi le Fils ; et vous, Esprit de l'un et de l'autre, soyez notre croyance tous les jours. Louange au Père, louange au Fils, louange égale à vous, Esprit dont le souffle éclaire et embrase les âmes de feux sacrés.

Prose de la Pentecôte. — Venez, Esprit-Saint, envoyez du ciel un rayon de votre lumière. — Venez, père des pauvres, venez dispensateur des dons, venez, flambeau des cœurs. — Consolateur parfait, doux hôte de l'âme, son doux rafraîchissement. — Repos dans le travail, brise dans la chaleur, consolation dans les larmes. — O bienheureuse lumière ! pénétrez au plus intime du cœur de vos fidèles. — Sans votre assistance, il n'y a rien dans l'homme, rien d'innocent. — Lavez nos taches, arrosez nos sécheresses, guérissez nos blessures. — Brisez nos résistances, échauffez nos froideurs, ramenez nos égarements. — Donnez à vos fidèles, ils les attendent de vous, vos sept dons sacrés. — Donnez-leur le mérite de la vertu, le couronnement du salut, la joie éternelle.

6. Quel jour le Saint-Esprit est-il descendu sur les Apôtres ? — Le jour de la Pentecôte, cinquante jours après la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dix jours après son ascension.

Les disciples ayant quitté le mont des Oliviers, d'où le Sauveur s'était élevé au ciel, revinrent à Jérusalem et se renfermèrent au nombre de près de cent vingt dans le Cénacle où ils demeurèrent, attendant l'Esprit promis et persévérant ensemble dans la prière, avec Marie mère de

Jésus. C'est la première réunion de l'Église, petit troupeau qui se cache encore et qui bientôt remplira le monde. Alors aussi Pierre fit ses premières fonctions de chef, et proposa de choisir, à la place du prévaricateur, un douzième apôtre, qui fut saint Matthias. « Et le jour de la Pentecôte, « le cinquantième après Pâques, les disciples se trouvant « ensemble, tout à coup il se fit un bruit du ciel, comme « l'arrivée d'un vent impétueux, qui envahit toute la maison où ils étaient assis. Et ils virent des langues dispersées comme du feu qui se reposa sur chacun d'eux. Et tous furent remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que l'Esprit-Saint les faisait s'exprimer.

« Or, en ce jour de fête, il y avait à Jérusalem des Juifs « craignant Dieu venus de toutes les nations qui sont sous « le ciel. Apprenant ce qui se passait au Cénacle, ils s'y « rendirent en foule, et leur esprit restait confondu, chacun entendant les disciples parler sa langue. Et ils disaient pleins de stupeur : Tous ceux-ci qui parlent ne sont-ils pas Galiléens ? Comment donc chacun de nous entend-il sa langue natale ? Parthes, Mèdes, Élamites, gens de Mésopotamie, du Pont, de Cappadoce, Crétois, Arabes, Romains, nous les entendons annoncer dans nos langues les merveilles de Dieu. Et ils s'étonnaient, et ils admiraient, et se disaient : Que veut dire cela ? Quelques-uns se moquaient, en disant : C'est qu'ils sont pleins de vin. Pierre, levant la voix au milieu des onze, dit : Habitants de Jérusalem, écoutez. Non, ceux que vous entendez ne sont pas ivres : mais c'est ici l'accomplissement de la prophétie de Joël : Je répandrai de mon Esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront : et je multiplierai mes prodiges dans le ciel et mes miracles sur la terre. Enfants d'Israël, entendez. Jésus de Nazareth, cet homme approuvé de Dieu, a fait « parmi vous des signes, des miracles divins que vous ne

« pouvez nier. Par la prescience de Dieu, il vous a été livré,
 « et vous l'avez mis à mort ; mais Dieu l'a ressuscité, et il
 « était impossible que le tombeau le gardât ; car David a
 « dit de lui : Vous ne laisserez pas mon âme dans les en-
 « fers, ni la corruption approcher de votre Saint : le Sei-
 « gneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite.
 « Jésus est donc ressuscité, et nous en sommes tous
 « témoins : et c'est de cette droite de Dieu où il a été
 « élevé, qu'il vient d'envoyer l'Esprit que vous voyez et
 « entendez.

« A ce discours, saisis de componction, ils dirent à Pierre
 « et aux Apôtres : Frères, que ferons-nous ? Alors Pierre :
 « Faites pénitence, que chacun de vous soit baptisé au
 « nom de Jésus-Christ pour la rémission de ses péchés, et
 « vous recevrez le don du Saint-Esprit. Et tous ceux qui
 « crurent furent baptisés, et il y en eut trois mille ce jour-
 « là. Et ils vivaient ensemble dans la joie, la paix et la
 « charité, n'ayant tous qu'un cœur et qu'une âme, et met-
 « tant tout en commun. Quelques jours plus tard, Pierre
 « et Jean guérirent à la porte du Temple un boiteux per-
 « clus de naissance, connu de toute la ville. Le peuple se
 « rassembla en foule, et Pierre dit : Vous avez tué l'Auteur
 « de la vie ; c'est en son nom que nous venons de guérir
 « cet homme : je sais que vous ne l'avez crucifié que par
 « ignorance : repentez-vous pour trouver grâce devant
 « lui à son deuxième avènement. Et cinq mille hommes se
 « convertirent. Et Dieu augmentait chaque jour le nombre
 « des croyants, » par le spectacle de la vie sainte des fidèles,
 par les grâces intérieures et extérieures du Saint-Esprit,
 par le zèle des Apôtres à prêcher Jésus ressuscité, par leur
 courage et leur joie à souffrir pour son saint nom.

7. *Quel effet produisit le Saint-Esprit dans les Apôtres ? — Il leur donna le don des langues, et les remplit de sagesse et de force pour annoncer l'Évangile à toutes les nations de la terre.*

1. *Il leur donna le don des langues*, comme nous l'avons vu, c'est-à-dire, le don de parler toutes les langues sans les avoir apprises, et de se faire entendre des étrangers qui ne savaient pas la langue qu'ils parlaient. Ce prodige était nécessaire pour la prompte expansion de l'Église dans le monde : il en figurait un autre tout aussi divin, quoique moins frappant en apparence, la constante universalité de l'Église répandue chez tous les peuples, et leur annonçant le royaume de Dieu dans leurs propres langues. A ce don des langues étaient joints d'autres dons, de science, de prophétie, de miracles, très-fréquents dans ces premiers temps, où l'Esprit-Saint renouvelait souvent les merveilles de sa descente visible. Devenus plus rares après l'éclatante et surabondante confirmation de la foi, ils n'ont pourtant pas cessé : le don des miracles est permanent dans l'Église comme Notre-Seigneur le lui a promis ; son histoire en est pleine, ses Saints en font toujours, et elle ne les canonise qu'en leur imposant pour ainsi dire la condition de prouver leur sainteté par des miracles.

2. *Il les remplit de sagesse*. Ces pauvres pêcheurs du lac de Génézareth, ces esprits ignorants et grossiers qui ne comprenaient pas la parole si simple de leur Maître, et n'avaient pu porter qu'une partie de son enseignement, les voilà subitement et pour toujours la lumière du monde, confondant toute sagesse qui s'élève contre la science de Dieu, réfutant ou convertissant leurs juges par la force de la vérité, et nous transmettant dans leurs écrits et leur parole traditionnelle ce magnifique ensemble de la foi et du dogme chrétien, qui depuis dix-huit siècles a éclairé tous les esprits, ravi d'admiration tous les génies capables de le comprendre, défié les efforts conjurés des passions et du sophisme de détacher même une seule pierre du majestueux édifice. Ce grand flambeau qu'ils ont allumé sur le monde ne s'est pas éteint : l'Église l'entretient et le conserve dans son pur éclat, et toute la sagesse dont l'Esprit-Saint a rem-

pli les Apôtres pour révéler aux hommes la doctrine de Jésus-Christ, il continue d'en remplir leurs successeurs pour l'exposer, l'interpréter, la défendre et la propager.

3. *Il les remplit de force.* — Il avaient le cœur aussi timide que l'esprit peu ouvert : c'étaient des hommes du peuple, simples, bons, mais point braves. A la vue de quelques gens armés de bâtons, ils avaient lâchement abandonné leur Maître, et n'avaient point reparu pendant toute sa Passion. Pierre, le plus courageux, l'avait suivi jusqu'au premier tribunal, et là, par trois fois, il l'avait indignement renié à la voix d'une servante. Mais, après que leur âme a été renouvelée par l'Esprit Créateur, quels hommes et quels témoins de Jésus-Christ ! Aux Juifs accourus par milliers, ils reprochent en face d'avoir tué le Messie qu'ils attendaient. Les juges qui avaient condamné Jésus leur font défense de prêcher son nom, et ils en reçoivent cette réponse célèbre, que l'Église n'a pas oubliée, qui a été et qui sera invariablement la réponse de tout vrai chrétien aux mauvais conseils : « *Non possumus*, nous ne pouvons pas ! Nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu ! » On les poursuit dans une ville, ils fuient dans une autre, non par crainte, mais pour aller offrir le salut et la vie à de plus dignes. Ils vont au-devant des persécutions certaines quand le bien l'exige : « Je sais que des chaînes m'attendent à Jérusalem, mais je n'en redoute rien, la parole de Dieu n'est point enchaînée. » Elle le fut si peu, qu'ils la portèrent au bout du monde, depuis la Perse et les Indes jusqu'aux Espagnes et à Rome : la tribulation les accompagnait partout, ils répandaient leur sang avec la vérité, tous lui sacrifièrent leur vie, et les douze Apôtres sont douze martyrs.

Combien d'autres les ont suivis ! Le don de force, la grâce des martyrs n'a pas disparu dans l'Église ; c'est presque toujours par du sang qu'elle se propage au dehors, comme c'est par la force et par la constance qu'elle se sou-

tiennent au dedans. Les politiques daignent quelquefois lui conseiller la sagesse et la modération, à elle qui a reçu l'Esprit de sagesse et de conseil ! Mais elle a reçu en même temps l'Esprit de force, et de lui elle a appris que la sagesse qui ménage n'est pas la sagesse qui s'épargne, et que plier et céder pour un bien n'est pas reculer au delà des bornes infranchissables du devoir. Cette leçon, l'Esprit-Saint la répète tous les jours aux âmes chrétiennes, et tous les jours encore elle fait plus de héros qu'on ne pense dans le sein du christianisme : beaucoup conservent intactes leur vertu et leur foi, et qui ne sait qu'en mille circonstances de la vie il faut pour cela un caractère héroïque et un courage de martyr ?

La Pentecôte est la troisième des fêtes chrétiennes, après Pâques et Noël. Nous y célébrons trois anniversaires en un seul : celui de la descente du Saint-Esprit, celui de la promulgation de la loi Évangélique, celui de l'établissement de l'Église, fondée par Jésus-Christ, mais avec l'ordre exprès de ne s'étendre dans le monde qu'après la venue du Saint-Esprit. Les Apôtres se préparèrent à le recevoir par la retraite et la prière. Chaque année unissons-nous à eux pendant les dix jours qui séparent l'Ascension de la Pentecôte. Si nous ne pouvons nous enfermer dans un cénacle, pratiquons du moins la retraite de l'esprit, la solitude du cœur, nous recueillant en nous-mêmes souvent pour appeler l'Esprit-Saint, qui ne descend pas dans le tumulte.

Prions-le comme les Apôtres, « avec Marie mère de Jésus, » mère de Celui qui envoie le Saint-Esprit : la prière est l'aspiration de l'âme attirant à elle le souffle de Dieu. Puisque, nous l'avons vu, les effets de la Pentecôte sont perpétuels et que cette fête n'est vraiment pas encore passée, conjurons le divin Esprit de descendre sur nous comme au Cénacle : vent impétueux, qu'il dilate notre âme et renverse tout ce qui s'oppose à son salut ; langue divine du Verbe, qu'il mette sur la nôtre la sagesse, la discrétion et la douceur

persuasive, qui sont pour nous le meilleur don des langues; feu céleste, qu'il opère en nous tous les effets du feu, dont la nature est de purifier, d'éclairer et d'échauffer; qu'il nous purifie de nos péchés, qu'il éclaire nos intelligences, qu'il enflamme nos cœurs.

DOUZIÈME LEÇON.

DE L'ÉGLISE.

1. *Quelle est la vraie religion? — La vraie religion est celle que Jésus-Christ a lui-même enseignée et qu'il continue d'enseigner par son Église.*

Dès la première leçon, nous avons retrouvé l'enseignement de notre enfance, savoir : que l'objet de notre foi est la parole même de Dieu, que le fondement de notre foi est la véracité de Dieu manifestement incapable de se tromper ou de nous tromper, que la règle de notre foi est la doctrine infaillible de l'Église parlant au nom de Dieu. Mais Dieu a-t-il vraiment chargé l'Église d'enseigner les hommes ? C'est maintenant le moment de le voir, et de nous assurer par nous-mêmes combien est divine et certaine la règle de notre foi. Mais auparavant encore, est-il bien vrai que Dieu ait daigné nous instruire lui-même, et que la vérité que nous croyons avec une inébranlable certitude, parce qu'elle vient de lui, en vienne réellement ? C'est l'objet de la présente question, qui assurément n'en est pas une pour nous. Si le Catéchisme nous la pose, il ne veut par là ni affermir ni encore moins inquiéter notre foi, mais l'honorer en nous éclairant et en nous mettant à même d'en rendre compte : comme on fait lire à un fils de roi, pour son plaisir plus que pour sa conviction, les titres de sa descendance royale. Déjà la vie

1 Celui que la grandeur remplit de son ivresse
 Relit avec plaisir ses titres de noblesse :
 Ainsi le vrai chrétien recueille avec ardeur
 Les preuves de sa foi, titres de sa grandeur.

de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la longue attente qui l'a précédée et les grands événements qui l'ont suivie, nous ont montré Dieu conversant avec notre pauvre humanité et entretenant avec elle un perpétuel commerce. Il ne s'agit ici que de résumer les éléments de cette grande preuve historique; car la religion n'est pas une thèse pour les doctes, c'est un fait indiscutable, visible à tous les regards, intelligible à tous les esprits. Les savants qui ont fait de gros volumes sur le soleil, ne le connaissent pas beaucoup mieux que le vulgaire et ne se chauffent pas mieux à sa lumière.

Depuis Jésus-Christ, il n'est plus possible d'être instruit et religieux sans être chrétien. Parcourez le monde, vous n'y trouverez pas un homme éclairé qui professe une autre religion que la religion enseignée par Jésus-Christ. Pourquoi ce phénomène étonnant, auquel on ne pense pas assez? Pourquoi les fausses religions sont-elles à jamais ruinées dans toutes les intelligences cultivées? C'est que le doigt de Dieu est reconnaissable sur toutes les faces de la religion chrétienne; quiconque l'a regardée de près peut encore en détourner les yeux et dire dans son cœur qu'il ne la croit pas; la preuve cependant qu'il la croit plus qu'il ne voudrait, c'est qu'il ne peut plus en croire une autre, et qu'il lui faut être ou irréligieux ou chrétien. Il est libre de prendre le premier parti; mais sa raison et sa conscience, dont ses passions étouffent le cri à demi formé, retrouveront une voix terrible au tribunal de Dieu.

2. *Quelles sont les principales preuves que Jésus-Christ a données lui-même de la vérité de sa religion? — Ce sont les prophéties, ses miracles, sa sainteté et son enseignement.*

1° Toutes les prophéties que nous avons vues s'accomplir si ponctuellement en Jésus-Christ, et se réunir sur sa tête comme des rayons épars qui attendaient leur centre, ne sont-elles pas déjà un témoignage irrécusable de sa

mission divine et de sa divinité ? Moïse et Elie au Thabor représentaient tous les Prophètes s'inclinant devant lui, le montrant aux hommes, et disant comme Jean-Baptiste : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés¹ du monde. »

2^o Ses miracles si nombreux, si éclatants, faits avec tant de puissance et de majesté, ne révèlent-ils pas le Maître de la nature ? Écoutons-en religieusement le récit dans l'Évangile du dimanche, et chaque fois notre conscience nous redira qu'un Dieu ne pouvait parler ni agir autrement, et que qui parle et agit ainsi ne peut être que Dieu. Il ne sera pas nécessaire que le grand miracle de sa résurrection vienne nous arracher en quelque sorte notre acte de foi : moins lents à croire que Thomas, droits et prompts comme Pierre, nous lui aurons déjà dit : « Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant. »

3^o La perfection de son âme est si grande, son amour si tendre et si profond, si entier son dévouement à son Père et aux hommes, si sublime et si universel son sacrifice, que pour l'exprimer on n'ose pas se servir du mot de vertu ; c'est sainteté qu'il faut dire, et que l'on dit d'instinct sans y penser. La vertu est une lutte, un effort, c'est la sainteté acquise par le combat : en Notre-Seigneur, on sent que la sainteté est comme dans sa source ; qu'il la communique, mais ne la reçoit pas d'ailleurs.

4^o Il en est de même de son intelligence : Jésus-Christ parle du ciel comme y étant, comme on parlerait de sa maison et de sa famille : il parle de Dieu comme de son Père, avec un mélange inouï de respect et de liberté, d'adoration profonde et d'égalité : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme. » C'est que la vérité est en lui : il ne l'a pas apprise, il la voit sans étonnement, il la dit sans emphase, il l'expose simplement aux yeux qui veulent regarder, comme un astre laisse tomber ses rayons ; il est vraiment la lumière du monde¹. Sa religion est donc bien manifestement

1. Les miracles, la doctrine, la sainteté de Notre-Seigneur, dont tout l'Évangile est comme éclairé, sont les trois rayons qui rendent visible sa

de Dieu à son origine. Mais voyons-la s'avancer sur la terre, et à sa marche nous reconnaitrons encore la fille du ciel.

3. *Quelles sont les principales preuves de la vérité de la religion chrétienne depuis Jésus-Christ ? — Ce sont les miracles faits en son nom, la constance des martyrs, l'établissement, la perpétuité et les effets du christianisme dans le monde.*

1^o Jésus-Christ avait promis que ceux qui croiraient en lui feraient des miracles comme lui et plus que lui : ils les ont faits. Tous les grands saints ont été de grands thaumaturges, depuis les Apôtres jusqu'aux Grégoire, aux Martin, aux Bernard, aux Vincent Ferrier et aux Xavier, pour ne citer que les plus éminents et les plus en vue dans le grand jour de la publicité et de l'histoire. 2^o La conversion rapide du monde par douze pauvres pêcheurs obscurs et illettrés, le prompt établissement de la religion chrétienne propagée sans moyens humains, sans force et sans science humaines ; contre tous les obstacles, les préjugés de l'esprit, la corruption du cœur, le mépris public, la puissance violemment persécutrice de l'empire romain, et ensuite de tous les Etats, nouveaux Hérodes, conjurés pour étouffer le christianisme dans son berceau et l'y noyer dans son sang : voilà, dit saint Augustin, un miracle qui s'impose à ceux

divinité cachée sous son humanité. Ils forment un faisceau divin, dont on ne peut rien détacher sans tout nier ; et tout nier est un coup désespéré qui a été déclaré impossible et déraisonnable par nos ennemis eux-mêmes. L'un des chefs avoués de l'impiété moderne, un fugitif du sanctuaire, vient de faire contre la divinité et même contre la sincérité de Jésus-Christ, un livre qui ne lui a rapporté que de la honte et de l'argent. Il outrage tout dans l'Evangile, excepté Judas qu'il tente de réhabiliter. Il se dit savant, et les savants l'ont renié avec mépris : il affecte une morale raffinée, et il enseigne qu'il est bon de mentir et de tromper les hommes. Un écrivain connu, M. Delécluze, dont la foi était chancelante, lut ce livre, et à la fin il dit : *Voilà qui me décide tout à fait. Il faut bien que Jésus-Christ soit Dieu, puisque après dix-huit siècles d'attaques impuissantes, les plus habiles en sont réduits à ramasser et à lui jeter de pareils traits !* Et il alla se confesser.

mêmes qui ne croiraient pas les autres, puisque le monde converti sans miracles serait le plus étonnant de tous les miracles. 3^o L'admirable constance de nos douze millions de martyrs de tout sexe, de tout âge, de toute condition; leur force, leur sérénité, leur joie dans les tourments les plus cruels et les plus prolongés, sur les grils, sous la dent des bêtes, dans l'huile bouillante et le plomb fondu : des hommes pris comme au hasard, dans tous les temps et dans tous les pays, sont-ils humainement capables de cet héroïsme, et la main de Dieu n'y est-elle pas sensible ? 4^o Il est plus difficile de durer que de commencer. La religion parcourt et remplit les siècles avec toute la force de ses commencements, à travers les mêmes obstacles, les mêmes persécutions, les mêmes ennemis sans cesse renouvelés, devenus plus habiles, mais toujours également impuissants. Non-seulement elle vit, mais elle agit avec une efficacité que rien n'arrête : quelle différence entre les peuples chrétiens et les peuples non chrétiens, pour le développement de l'intelligence, et même pour la force matérielle qui en résulte ! Quelle différence plus grande encore pour la morale, les exemples de vertu et les fruits de sainteté ! A comparer les deux parts de l'humanité, la partie qui regarde la croix et la partie qui ne la connaît pas, il est évident que l'une a été transformée par la lumière du christianisme, et que l'autre est restée dans l'ombre sous le coup de la déchéance primitive. Qui a produit ce grand changement ? La raison répond avec l'Écriture : « C'est le Seigneur qui a fait cela, et la merveille est

1. Sainte Félicité, saisie par les douleurs de l'enfantement dans la prison où elle attendait le martyre, jetait de temps en temps des cris. Un de ses gardes lui dit : Si vous vous plaignez maintenant, que ferez-vous donc quand vous serez déchirée par les bêtes ? A quoi cette chrétienne pleine de foi répondit : *Maintenant c'est moi qui souffre ; mais alors, il y en aura un autre en moi qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour lui.* Elle révélait le secret et donnait la raison de la constance surhumaine de tous les martyrs.

« sous nos yeux. » Admirons-la donc et croyons : croyons non uniquement par habitude et parce que nous sommes nés chrétiens; ce n'est là que notre bonheur : mais croyons par conviction, par la soumission d'une raison éclairée et l'adhésion d'un cœur reconnaissant ; c'est là notre devoir, notre mérite et notre gloire.

Mais où est cette vraie religion du ciel ? Notre Dieu et notre Docteur, l'auteur et le consommateur de notre foi, n'étant pas resté visiblement sur la terre pour nous enseigner lui-même, qui nous transmettra sa parole ? L'a-t-il fixée dans un livre signé de sa main divine ? Non : il est remonté au ciel sans avoir écrit une ligne. Pour instruire les hommes, le Père éternel ne leur avait pas envoyé un livre, que la plupart n'auraient pas su lire, qu'on aurait pu mal comprendre et interpréter dans tous les sens ¹, qui fût devenu inintelligible avec le laps des années entraînant les langues dans leur cours. Il leur a envoyé son propre Fils, une voix vivante, à la portée des petits et des ignorants qui seront toujours le très-grand nombre, et s'expliquant à eux avec bonté quand ils ne comprenaient pas. Nous allons voir que le Fils de Dieu a fait comme le Père, et qu'en nous quittant il ne nous a pas non plus laissé une lettre morte pour nous instruire, mais une parole vivante, une autorité visible, une Église enseignante.

4. *Qu'est-ce que l'Église ? — L'Église est la société des fidèles, dont Jésus-Christ est le chef invisible, et le Pape le chef visible.*

1. L'écriture sans l'auteur qui l'a écrite, dit Platon, est comme un enfant sans son père; elle n'a point de défense, on lui fait dire tout ce qu'on veut. De qui est ce mot : *Donnez-moi quatre lignes de l'écriture d'un homme, et je me charge de le faire pendre* ? Depuis que les protestants ont abandonné l'Église, interprète infailible et toujours parlante de la sainte Écriture, on a compté jusqu'à deux cent dix-huit sens différents, donnés par eux à ces courtes et simples paroles de Jésus-Christ : « Ceci est mon corps. » Plusieurs de leurs sectes ont enseigné et prétendu justifier par nos livres saints les plus abominables immoralités.

Le mot *Église* signifie convocation, congrégation, assemblée d'hommes appelés ensemble : il est plus noble que le nom de *synagogue*, ou Église des Juifs, qui signifie troupeau, réunion d'êtres poussés ensemble. Par lui-même il s'appliquerait à toute espèce d'assemblée, et les Psaumes parlent de l'église des méchants; mais l'Évangile ne l'applique qu'à l'assemblée des fidèles. Pris dans son sens le plus général, il désigne tous les hommes appelés au salut par le Rédempteur, et comprend alors tous ceux qui ont cru au Messie, soit promis, soit donné, au Christ ou en Jésus-Christ. Mais le plus souvent il n'exprime que la société fondée par Jésus-Christ même, propagée dans le monde par ses Apôtres et leurs successeurs jusqu'à nos jours, et dans laquelle on distingue l'Église enseignée, composée de tous les fidèles, et l'Église enseignante, ou simplement l'Église, qui se compose des Pasteurs; ce n'est que par extension qu'on donne ce grand et beau nom à quelque partie de cette société, comme l'Église de France, l'Église de Paris, de Lyon, .. et même aux édifices religieux où se réunissent ses membres.

L'Église est une société, la société des âmes, la plus noble et la plus parfaite de toutes. Que faut-il d'ailleurs pour constituer une société, comme la France ou l'Espagne, par exemple ? Un chef et des lois ? l'Église les a. Une autorité pour interpréter ces lois, veiller à leur exécution et punir les transgresseurs ? elle l'a. Un but commun et important, avec des moyens pour l'atteindre ? elle les a. Des sujets nombreux, obligés par leur conscience, tenus par leurs intérêts, portés par leur amour à lui rester attachés ? l'Église en compte plus qu'aucune autre société. Que faut-il encore ? Le monde entier pour s'étendre, et des siècles illimités pour durer ? Toute nation est bornée dans l'espace par le droit ou par la force de ses voisins, et quant au temps, chacune vit le plus qu'elle peut, comme les individus, sans oser se croire plus qu'eux immortelle ; l'orgueil national n'est pas encore allé jusque-là. L'Église seule ne

se reconnaît de limites ni dans l'étendue ni dans la durée. C'est qu'elle n'est pas une société humaine, qu'elle a un Dieu pour fondateur, qui lui a soumis le temps et l'espace dont seul il dispose, et qui reste toujours son chef invisible, représenté par un chef visible, son vicaire sur la terre, notre saint père le Pape.

L'Église est la société des fidèles. Elle les unit entre eux extérieurement et intérieurement. Extérieurement, ils sont associés par la profession de la même foi, la participation au même culte et aux mêmes sacrements, la soumission à la même autorité confiée par Jésus-Christ aux pasteurs légitimes. Cette société, cette union extérieure des fidèles est ce qu'on appelle *le corps de l'Église*, dont est membre tout chrétien qui obéit à la véritable Église, qui croit en elle, qui lui est *fidèle*. Intérieurement, les enfants de l'Église sont unis par la même foi, par la même espérance, et surtout par la même charité, que l'Esprit-Saint a répandue en eux et qui les fait vivre de sa vie divine. Cette société de toutes les âmes justes, dont l'Esprit de Jésus-Christ est comme la grande âme qui les anime, c'est *l'âme de l'Église*. De cette société plus intime et plus profonde sont presque exclus les fidèles pécheurs, qui n'y tiennent plus que par le lien d'une foi morte; tandis qu'en font partie les hérétiques sincères et en état de grâce, puisqu'ils s'y rattachent par tous les liens essentiels, par la charité, par l'espérance, par la foi qu'ils ont reçue au baptême et qu'ils ont gardée intacte au fond du cœur, tout en l'appliquant mal. Il ne leur manque que le lien extérieur, et c'est pourquoi ils sont de l'âme de l'Église sans être de son corps : enfants malheureux, séparés de leur mère malgré eux, mais qui l'aiment et en sont aimés.

5. *Pourquoi dites-vous que Jésus-Christ est le chef invisible de l'Église? — Parce que c'est lui qui la gouverne invisiblement par le Saint-Esprit, et visiblement par les ministres qu'il a établis pour la conduite des fidèles.*

Lorsque Jésus-Christ vivait visiblement sur la terre, il était bien sans doute le chef du « petit troupeau, » de la petite Église qu'il avait réunie autour de lui. Comme elle s'attristait en apprenant qu'il remonterait bientôt à son Père, il lui dit : Pourquoi la tristesse a-t-elle rempli vos cœurs ? Je ne vous laisserai point orphelins, je vous enverrai mon Esprit dont je ne me sépare pas. Allez enseigner toutes les nations, voici que je suis avec vous, c'est-à-dire, que je vous assiste et vous soutiens, non quelquefois, mais tous les jours, non pour un temps, mais jusqu'à la consommation des siècles. Il a tenu sa promesse, il est resté avec tous et avec chacun. En chacun, il est par l'Esprit-Saint, le vrai chef de son âme, son principe de vie : dans l'Église entière, et dans les pasteurs qu'il lui a préposés, il est sa force, sa sainteté, sa lumière. Sa force, contre les persécutions astucieuses ou sanglantes auxquelles elle sera toujours en butte, posée comme lui en signe de contradiction aux méchants : sa sainteté, contre la corruption de ses propres enfants, qui est la plus amère de ses persécutions : sa lumière, contre les ténèbres, les erreurs, les hérésies que chaque siècle a suscitées pour obscurcir et corrompre sa doctrine. Quand l'Église fait des lois, il est avec elle, avec elle quand elle condamne l'erreur, avec elle quand elle souffre violence et demande grâce comme lui pour ses bourreaux. Sa parole est formelle : « Voici que je suis avec vous tous les jours : » et une expérience dix-huit fois séculaire nous assurerait, si nous en avions besoin, qu'elle s'accomplira *jusqu'à la consommation du siècle*, c'est-à-dire du monde et du temps, que l'Écriture appelle souvent le siècle. Il gouverne donc l'Église invisiblement : l'âme de l'Église, en un sens, c'est l'Esprit-Saint, l'esprit de Jésus ; et quand à son tour l'Église nous gouverne et nous commande extérieurement, c'est l'Esprit-Saint, c'est Jésus-Christ qui nous gouverne et nous commande par elle. Celui qui vous écoute, dit-il expressément, c'est moi qu'il écoute ; celui

qui vous méprise, ce n'est pas vous, c'est moi qu'il méprise. L'Église, c'est Jésus-Christ continuant d'instruire visiblement et de sanctifier le monde. Il nous aime trop pour nous confier entièrement à des hommes, il nous honore trop pour nous soumettre à des hommes : il est toujours là lui-même, comme une mère avec la nourrice de ses enfants, comme un maître avec le chef de ses serviteurs.

- De là découlent pour l'Église des prérogatives vraiment divines, accompagnées des titres les plus augustes, des droits les plus sacrés.

1. *Prérogatives de l'Église.* Nous appelons ici *prérogatives* des qualités éminentes qui viennent s'ajouter aux propriétés essentielles d'une chose. Ainsi, une société religieuse ne peut être imaginée ni conçue sans trois pouvoirs : le pouvoir de commander, ou pouvoir disciplinaire ; le pouvoir d'enseigner, ou pouvoir doctrinal ; le pouvoir de rapprocher plus ou moins les hommes de Dieu, ou pouvoir sacerdotal. L'Église a essentiellement ces trois pouvoirs ; ce ne sont pas des prérogatives, ce sont ses *propriétés* fondamentales. Mais à quel degré Jésus-Christ son chef, Roi universel, Docteur infaillible, Pontife saint et sanctifiant, les lui a-t-il communiquées ? Est-ce à un degré limité et ordinaire, comme Dieu avait fait autrefois à la Synagogue ? Non : l'Église commande, mais partout et pour toujours : elle enseigne, mais sans erreur : elle travaille au salut des hommes, mais efficacement : elle est perpétuelle, universelle, infaillible, sainte et sanctifiante. Ne sont-ce pas là des prérogatives tout à fait divines ? Quelle institution humaine a jamais osé les revendiquer ? Perpétuité, catholicité, infaillibilité, sainteté : les quatre gloires de l'Église, les quatre diamants de sa couronne, les quatre joyaux dont l'a ornée son céleste Époux en se l'unissant, et qui la distingueront à jamais de toute société d'origine terrestre.

Perpétuité. Les Prophètes l'avaient annoncée : les royau-

mes des Assyriens, des Grecs, des Romains passeront : viendra un quatrième royaume qui ne passera pas. Son règne n'aura pas de fin, dit l'Ange à Marie, et Jésus lui-même promet d'être avec son Église jusqu'à ce que les siècles soient consommés, épuisés, disparus dans l'océan de l'éternité. L'Église porte dans son sein cette promesse d'immortalité, comme un principe de perpétuelle jeunesse. Elle est la plus ancienne des sociétés et paraît la plus jeune : les années ne la vieillissent pas, le sang qu'on lui ôte, les branches qu'on lui arrache ne l'affaiblissent pas ; et quand les sociétés qui l'ont combattue chancellent, c'est sur elle qu'elles viennent s'appuyer. Il y a plaisir à naviguer dans un vaisseau où l'on est sûr de ne pas faire naufrage ; c'est ce qui donne aux enfants de l'Église une confiance et une force invincibles. Ils peuvent trembler pour leur pays, qui n'est pas assuré de conserver toujours la foi ; mais jamais pour l'Église, qui est assurée de ne pas périr. Elle chantera le *Libera*, chant non de triomphe mais de pardon, sur la tombe de tous les ennemis qui ont prophétisé et cru préparer sa mort ¹.

1. En ces jours de hideuse mémoire où la déesse Raison avait usurpé les autels du vrai Dieu, l'impiété se croyait sûre de son triomphe. A la vue des tabernacles du Seigneur brisés, des temples profanés, des prêtres prenant le chemin de l'exil ou montant sur l'échafaud, un fameux terroriste s'écria : *Cela va bien ! si l'Église renaît de ses cendres, je me fais catholique, apostolique et romain*. Le malheureux ! il a péri avec Robespierre, dont il avait été un des complices, et Dieu las de ses crimes n'a pas voulu qu'il vit renaître cette Église, relevée de ses humiliations avec un éclat qui tient du prodige. — Remarquons cependant que ce prodige a été plus heureux pour la France, qui n'a reçu de Dieu aucune garantie de stabilité dans la foi, que pour l'Église dont les promesses de perpétuité et de catholicité, sans être attachées à aucun pays particulier, restent néanmoins toujours assurées. L'Église est comme la mer, qui quitte certaines plages pour en couvrir d'autres : le flambeau de la foi peut se déplacer, comme il a déjà abandonné tant de régions de l'Asie et de l'Afrique. Il ne s'éteindra pas, et c'est ce qui rassure les catholiques ; mais il peut s'éloigner de notre patrie, et c'est ce qui doit nous engager à prier pour elle, afin que toujours fidèle à la

Infailibilité. C'est dans la vérité que l'Église est stable et perpétuelle. Les portes de l'enfer, dit Jésus-Christ, c'est-à-dire ses forces, et l'erreur est une des plus puissantes, ne prévaudront pas contre elle : ne suis-je pas avec elle tous les jours, moi la lumière du monde ? Je lui enverrai l'Esprit de vérité, et il demeurera en elle éternellement, et il lui suggérera tout ce qu'elle devra enseigner. Aussi les Apôtres, réunis de nouveau à Jérusalem, après quelques années de prédication, pour délibérer sur les observances de la loi mosaïque, commencent-ils ainsi leur décret : « Il a semblé « bon au Saint-Esprit et à nous de ne plus vous imposer d'au-
« tre joug que... » formule adoptée depuis par les conciles généraux, qui tous se sont dits, ou même intitulés *saint Concile, rassemblé dans l'Esprit-Saint*¹. Avec un pareil maître, l'Église n'a jamais rien à changer à ses décrets; une fois portés, ils sont *irréformables* : elle n'a pas de vérités nouvelles à annoncer, parce que dès le commencement il lui a enseigné *toute vérité*. Ses ennemis, qui eux savent plier à tout vent de doctrine, lui reprochent cette immutabilité : aveugles, qui ne voient pas que leur blâme est une louange, que changer c'est sortir d'une erreur ou y entrer, et que l'Église ne peut pas se placer plus au-dessus des choses humaines, dont le changement est la loi, qu'en étant immuable comme Dieu². — Ce sera le lieu dans la leçon quatorzième de parler de sa sainteté et de sa catholicité.

2. *Titres de l'Église.* En peut-il être de trop magnifiques pour celle qui a Jésus-Christ pour chef, et pour âme le

noble mission que la Providence semble lui avoir donnée dans le monde, elle continue de mériter en le portant son glorieux titre de *filie aînée de l'Église*.

1. Le pape saint Grégoire le Grand disait qu'il vénérât les quatre premiers conciles généraux à l'égal des quatre Évangiles.

2. La vérité, venue de Dieu, dit Bossuet, a d'abord sa perfection. L'hérésie, au contraire, comme un faible produit de l'esprit humain, ne peut se faire que par pièces mal assorties et par de continuelles innovations.

Saint-Esprit? Voici les principaux que lui donne l'Écriture : *Colonne et appui de la vérité*, que figurait la colonne conduisant les Israélites au désert, protectrice contre les ardeurs du jour, lumineuse dans les ténèbres de la nuit : *royaume de Dieu, son armée, l'assemblée de ses enfants : nouvelle Jérusalem, cité sainte, paradis des élus*, où l'arbre de vie est toujours chargé de fruits : *temple de Dieu, maison spirituelle, bercaïl du bon Pasteur : reine devant laquelle les princes se prosterneront, dont les rois seront les nourriciers, et qui sera allaitée de mamelles royales : mère des fidèles*, qui les engendre par le baptême et continue de les porter dans ses bras avec sollicitude et amour, jusqu'à ce qu'elle ait formé en eux Jésus-Christ : *épouse de Jésus-Christ*, Ève de l'Adam céleste, sortie de son côté, et née de son sang, qu'elle féconde en lui donnant des enfants qui sont à elle et à lui, mais qu'elle n'élève que pour lui : *corps de Jésus-Christ son chef*, qui vit en elle, qui se prolonge et se complète en elle, qui souffre en elle et par elle ce qu'il n'a pu souffrir dans sa chair ¹; corps mystique, mais très-réellement animé par lui, corps tout composé d'âmes qu'il transforme par l'infusion de sa vie sur-naturelle et divine; corps qui lui est plus cher que son corps naturel, puisque pour le sauver il a livré celui-ci à la mort, et ne se croira pleinement ressuscité et triomphant dans le ciel, que lorsqu'il verra son Église, arrachée tout entière à la double corruption du péché et de la tombe, remplir à ses côtés son vaste trône, où il veut être assis dans sa plénitude avec tous ses membres vivants de sa vie et glorifiés de sa gloire.

3. *Droits de l'Église à nos devoirs.* L'Église étant si étroitement unie à Jésus-Christ, étant la médiatrice qui nous le donne et nous donne à lui, nous lui devons au plus haut degré tous les devoirs que nous rendons à tout représentant

1. Dieu et l'Église, c'est tout un, répondait Jeanne d'Arc aux questions captieuses de ses juges iniques.

de Dieu : car aucun supérieur, aucun parent ne nous le représente de si près. Elle a donc droit : 1^o à nos respects religieux. Elle est ce qu'il y a de plus grand et de plus vénérable sur la terre : les hommages qui lui sont dus viennent immédiatement après l'adoration qui ne se rend qu'à Dieu : tout acte, toute parole irrespectueuse contre elle est un sacrilège. Qui respecterons-nous, si nous ne respectons pas l'Église ? ce ne sera pas certainement Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui se déclare méprisé quand on la méprise. Le respect fait partie de l'esprit religieux et chrétien. On a dit que l'Église catholique était une grande école de respect ; restons à cette école, où c'est l'Esprit-Saint qui enseigne ; ne la quittons pas pour l'école du monde, trop souvent inspirée par le moqueur maudit, qui pleure en enfer et rit sur la terre. Notre religion n'est pas sincère, si nous ne vénérons profondément l'Église, son culte, ses lois, sa foi, ses ministres ; car c'est tout cela qui est l'Église.

2^o Elle a droit à notre obéissance prompte et filiale, dans ses décisions dogmatiques comme dans ses commandements : les premières sont la parole de Dieu précisée et dégagée de toute interprétation corruptrice et mensongère : parmi ses commandements, les uns ne sont que la loi de Dieu expliquée, déterminée par rapport au temps et à la manière de l'accomplir ; les autres, Jésus-Christ les soutient de son autorité, l'Esprit-Saint les a dirigés dans sa sagesse, et le plus grand bien de notre âme seul les a inspirés à l'Église. Ah ! si toutes les lois étaient comme les siennes, non des jugs, mais des règles ; non des charges, mais des bienfaits !

3^o Amour tendre et dévoué, c'est notre dernier devoir envers cette dévouée et tendre mère. Que de persécutions elle a endurées pour nous transmettre intact le précieux dépôt de la foi, pour conserver avec sa liberté la liberté de nos consciences, pour ne pas se mettre au service des tyrans, pour ne pas nous prêcher leurs volontés à la place de la vo-

lonté de Jésus-Christ ! Toutes les grâces et toutes les bénédictions qu'elle nous apporte, sont le fruit du sang rédempteur mêlé à son propre sang ; et si le Sauveur a eu son Calvaire pour nous mériter la vie, l'Église a eu et aura toujours son calvaire pour nous la communiquer. Aimons-la donc fortement comme elle nous a aimés, et ne craignons pas de souffrir et de nous priver pour cette mère de douleurs, tant de fois crucifiée et dépouillée pour nous. Aimons-la tendrement, pour reconnaître sa tendresse. Avec quel empressement elle nous enfante à la grâce après que nos mères selon la nature nous ont enfantés au péché ! Et dès lors, elle ne nous quitte plus ; elle nous nourrit du lait de sa doctrine, elle nous prépare au pain des forts, elle nous entoure de sa protection vigilante, nous relève quand nous sommes tombés, nous rend la vie ou nous la conserve par ses sacrements, nous console et nous fortifie dans la lutte suprême ; lorsque nos proches ne s'occupent plus qu'à verser de vaines larmes sur notre cadavre, elle nous suit et les presse de nous suivre avec ses puissants suffrages jusque dans le purgatoire : elle est la mère des vivants, des mourants et des morts.

6. *Qui sont les fidèles ? — Ceux qui, ayant été faits chrétiens par le baptême, professent la religion catholique.*

L'Église enseignée se compose des fidèles ou croyants, qui en sont le corps et les membres, tandis que les pasteurs et surtout le premier pasteur en sont la tête. Sont fidèles ou membres de l'Église, tous ceux qui ont reçu le baptême, professent la vraie foi, participent aux sacrements et obéissent aux pasteurs légitimes. Ces quatre conditions excluent de l'Église quatre classes de personnes qui ne les remplissent pas : 1^o les *infidèles*, c'est-à-dire les Juifs, les Mahométans, les idolâtres, qui ne sont pas baptisés ; et les apostats qui, quoique baptisés, renoncent à la foi de leur baptême et en perdent tous les avantages, sans néanmoins pouvoir

en effacer le caractère, qui reste sur leur âme comme un sceau de malédiction : 2^o les *hérétiques*, qui choisissent dans la parole de Dieu ce qui leur plaît, déchirent ainsi la foi dont ils ne retiennent que des lambeaux, et se déchirent et s'arrachent eux-mêmes du corps des vrais croyants ; tels sont les Luthériens, les Calvinistes, les Anglicans... ; 3^o les *excommuniés*, que l'Église, en punition de quelque grand crime, retranche de son corps comme des membres gâtés et contagieux, à l'exemple de saint Paul excommuniant l'incestueux de Corinthe : l'excommunication est le plus redoutable châtement qui puisse atteindre ici-bas un chrétien, qu'elle prive de la communion des Saints et de tout droit aux sacrements¹ ; 4^o les *schismatiques* ou *séparés*, comme les Grecs qui refusent de se soumettre aux pasteurs de l'Église ; rarement le schismatique s'arrête au simple schisme, parce que, en se révoltant contre les pasteurs, il est naturel qu'il conteste et nie leur autorité, ce qui est une hérésie.

7. *Quels sont les pasteurs dont Jésus-Christ se sert pour gouverner l'Église ? — Ce sont les curés dans les paroisses, les évêques dans leurs diocèses, et notre saint père le Pape dans toute l'Église.*

Le Pape ou le père, le Souverain Pontife, le pasteur suprême au sommet et à la tête de toute l'Église : les *évêques* ou *inspecteurs*, les pontifes possédant la plénitude du sacerdoce de Jésus-Christ et pouvant le communiquer, les vénérables frères et les égaux du Pape quant au pouvoir

1. Dieu a permis souvent que d'insignes calamités suivissent l'excommunication. On sait que Napoléon I^{er}, après avoir été excommunié par le pape Pie VII, qu'il avait spolié de son trône et de la liberté, n'éprouva plus que des désastres en Espagne, en Russie, en Allemagne, en France, et que cette longue série de chutes, d'humiliations et de douleurs aboutit au triste et odieux rocher de Sainte-Hélène, où les Anglais envoyèrent mourir ce foudroyé de l'Église et de Dieu. L'histoire en offre d'autres exemples : toucher à l'Église, ou être touché par l'Église, a toujours porté malheur.

d'ordre et de consécration, ses inférieurs quant au pouvoir de juridiction et de gouvernement, placés par lui à la tête des portions ou départements de l'Église universelle appelés diocèses : les *curés* ou pourvoyeurs spirituels, placés par les évêques à la tête des parties de diocèse nommées paroisses : tel est l'ordre, la gradation essentielle et fondamentale de la hiérarchie ou principat sacré de l'Église. Encore, de ces trois degrés, n'y a-t-il que les deux premiers qui soient d'institution divine, c'est-à-dire établis par Jésus-Christ, le troisième ayant été institué par l'Église à mesure que les diocèses se sont peuplés de plus de fidèles. Dans le plein pouvoir qu'elle a reçu de se gouverner elle-même sous la conduite du Saint-Esprit, l'Église à ces trois dignités a ajouté trois autres dignités : au-dessous du Pape, les soixante-dix cardinaux, ses électeurs, ses conseillers : au-dessous de l'évêque le chapitre, son conseil, son sénat ; les grands vicaires, qui sont comme ses bras et n'ont avec lui qu'une seule et même autorité : au-dessous du curé, les vicaires, que l'évêque lui envoie pour l'aider dans son saint ministère.

Voilà la hiérarchie complète, dont toutes les parties, admirablement liées entre elles par leur institution, le sont encore mieux par l'obéissance, qui les soumet les unes aux autres, et toutes ensemble à leur chef, avec une union, un dévouement qui a l'Esprit-Saint pour principe, qui est le modèle envié des autres sociétés, et qui présente l'Église à ses ennemis comme une armée rangée en bataille, dans laquelle ils essayent en vain de pénétrer pour séparer et diviser les rangs. Voilà l'Église autour de laquelle nous devons nous presser, par le respect, la soumission et l'amour, comme des membres sous leur chef, comme des enfants autour de leur mère. Voilà les oints, les christs du Seigneur, les hommes qu'il sanctifie et par lesquels il sanctifie les autres hommes. Que s'il laisse à quelques-uns des faiblesses humaines parce qu'ils ne sont pas des anges, n'en a-t-il pas

laissé aux auteurs de nos jours, qu'il nous oblige pourtant à vénérer comme ses images ? Honorons au moins les pères de nos âmes autant que les pères de nos corps ; couvrons les misères des uns et des autres, si l'amour nous permet de les apercevoir, d'un voile de silence et d'oubli ; ne renouvelons pas le crime du premier fils irrespectueux, ne soyons pas des Cham maudits de Dieu.

8. *Qui sont ceux que Jésus-Christ a établis pour instruire le monde après sa mort ? — Les Apôtres...*

9. *Qu'entendez-vous par les Apôtres ? — J'entends les douze principaux disciples que Jésus-Christ avait choisis pour convertir les hommes et les rendre chrétiens.*

« En ces jours-là, Jésus se retira sur une montagne pour
« prier, et il passa la nuit en oraison. Et le jour étant
« venu, il appela ses disciples, et il choisit douze d'entre
« eux qu'il nomma apôtres, c'est-à-dire envoyés : Simon,
« qu'il surnomma Pierre, et André son frère, Jacques et
« Jean, Philippe et Barthélemy, Mathieu et Thomas, Jac-
« ques fils d'Alphée et Jude son frère, Simon appelé le zélé
« et Judas Iscariote, qui fut le traître. Et leur ayant donné
« force et puissance sur tous les démons, il les envoya prê-
« cher le royaume de Dieu et guérir les infirmes par les
« bourgs et les villages, deux à deux. »

Cette première mission, donnée par Jésus-Christ la deuxième année de sa vie publique, ne s'étendait qu'à la Judée, et les Apôtres devaient revenir à leur Maître pour continuer d'être instruits par lui, et se préparer à la grande mission qu'ils ne recevraient qu'après sa résurrection. En effet, le jour même de Pâques, à sa cinquième apparition, qui était la première aux Apôtres réunis, il leur dit : « La paix soit avec vous : comme mon Père m'a en-
« voyé, je vous envoie. Et soufflant sur eux, il continua :
« Recevez le Saint-Esprit ; à qui vous remettrez les péchés,
« ils seront remis, et à qui vous les retiendrez, ils

« seront retenus. » Dans ses autres apparitions, il leur parlait du royaume de Dieu, c'est-à-dire de l'Église, le royaume de Dieu sur la terre, préparant celui du ciel. Enfin, sur la montagne de Galilée, où il leur avait ordonné de se rendre, Jésus dit aux onze ces grandes paroles, dont la vertu dure encore. « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre : allez donc et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé : et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » Que de grandeurs en quelques mots ! Toute puissance lui a été donnée, il les envoie avec cette puissance à toutes les nations ; ils ont reçu son Esprit, et il est lui-même avec eux toujours et pour toujours ! L'universalité de l'Église, sa perpétuité, son infailibilité, sa sainteté, son unité, son pouvoir, son apostolicité, ses propriétés et ses prérogatives, tout est là. Nous sommes fondés sur les Apôtres, et les Apôtres reposent sur Jésus-Christ, qui vit et passe en eux tout entier avec tout son Esprit et tous ses pouvoirs. « Enracinés sur ce fondement apostolique, dont le Christ Jésus est la pierre angulaire qui relie tout, croissons et développons-nous en un temple saint où le Seigneur habite. »

10. *Qui sont ceux qui tiennent la place des Apôtres? — Ce sont les évêques.*

Les Apôtres devaient mourir, et ils sont morts ; mais l'apostolat n'est pas mort avec eux : ce qui sert de soutien à une Église éternelle ne saurait jamais avoir de fin. N'est-ce pas ainsi dans toute société organisée pour durer ? Le roi est mort, vive le roi ! disaient nos vieux Français. Quand les Apôtres avaient converti dans une ville un certain nombre de Juifs et de Gentils, ils les formaient aussitôt en société et en église, mettant à leur tête un ancien, et

le faisant évêque par l'imposition des mains, qui lui communiquait la plénitude du sacerdoce et l'autorité pour gouverner la nouvelle église et même en fonder d'autres. L'Esprit-Saint a établi les évêques pour conduire l'Église de Dieu, dit saint Paul. D'autres fois ils apprenaient que les fidèles s'étaient multipliés en un lieu ; car l'esprit de zèle, qui est la perfection de l'esprit chrétien, était dans sa première ferveur ; ils leur envoyaient alors un disciple formé par eux pour être leur évêque, comme saint Pierre envoya saint Marc à Alexandrie. D'autres fois enfin ils laissaient un de leurs compagnons dans une ville principale, avec mission d'aller de là fonder des églises et établir des évêques dans les villes voisines, comme saint Paul laissant en Crète son disciple Tite. C'est ainsi qu'immédiatement ou médiatement, mais par des canaux certains, toutes les églises remontent aux Apôtres, et que leurs évêques sont, par une file non interrompue, les continuateurs et les successeurs des Apôtres. L'édifice de l'Église a grandi, mais il repose toujours sur ses douze fondements ; l'arbre a couvert la terre de ses branches, mais il porte toujours sur les mêmes racines et continue de se nourrir de la même sève.

TREIZIÈME LEÇON.

DU CHEF VISIBLE DE L'ÉGLISE.

La doctrine chrétienne, sur la primauté apostolique, son institution, sa perpétuité et ses droits, vient d'être admirablement formulée et précisée par le Concile du Vatican. Cette sainte assemblée, le plus grand spectacle du siècle, la plus nombreuse, la plus indépendante des pouvoirs terrestres qu'ait jamais eue l'Église, a porté des décrets approuvés définitivement par tous les évêques sans exception, au nombre de plus de sept cents. Oracles

en quelque sorte deux fois divins, puisque avec l'assistance et sous la garantie de Jésus-Christ, ils nous représentent ce qu'a dit et fait Jésus-Christ pour se constituer un Vicaire, un autre lui-même à la tête de son Église, jusqu'à la consommation des temps dans l'éternité et de l'Église de la terre dans l'Église du ciel.

1. Qui Jésus-Christ a-t-il choisi pour être le chef des Apôtres ?
 — *C'est saint Pierre que Jésus-Christ a établi chef et prince des Apôtres.*

Ce n'est pas une république que Jésus-Christ a fondée, mais une monarchie sacrée. Les douze Apôtres en sont le sénat auguste, mais il y a un chef parmi eux, un principe visible d'unité. L'Église est appelée un royaume, il y faut un roi ; elle est appelée un corps, il y faut une tête ; un bercail, un temple, une maison, il y faut un père, un pontife, un pasteur suprême. Quel est-il ? Ouvrons l'Évangile et écoutons : « Jésus interrogea ses disciples : Que dit-on que soit le Fils de l'homme ? Ils répondirent : Les uns disent qu'il est Jean-Baptiste, les autres Élie, les autres Jérémie ou quelqu'un des Prophètes. — Et vous que dites-vous que je suis ? — Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, répondit Simon Pierre. Jésus lui dit : Vous êtes heureux, Simon fils de Jean ; car, ni la chair ni le sang ne vous a révélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi je vous dis que vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans les cieux. » Voilà la promesse ; elle est magnifique, elle commence par concentrer en une seule main tous les pouvoirs, qui seront plus tard répartis entre les douze : chacun en aura sa part, mais à Pierre en est promise la plénitude.

Jésus-Christ la lui conféra en effet après sa résurrection, lors de la pêche miraculeuse, figure de la grande pêche d'hommes qu'allait bientôt faire l'Église. « Pierre, lui dit-il, m'aimez-vous plus que ceux-ci ? — Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. — Paissez mes agneaux. Il lui dit une deuxième fois : Pierre, m'aimez-vous ? — Vous le savez, je vous aime. — Paissez mes agneaux. Une troisième fois (sans doute pour lui faire réparer son triple reniement) il lui dit : Pierre, m'aimez-vous ? Pierre contristé lui répondit : Seigneur, vous connaissez toute chose, vous savez que je vous aime. Alors Jésus lui dit : Paissez mes brebis. » Ainsi tout le troupeau lui est confié, les petits et les mères, c'est-à-dire, non-seulement les fidèles, mais aussi les pasteurs mêmes, brebis et chefs à l'égard des peuples, agneaux et enfants à l'égard de Pierre. Il est le pasteur des pasteurs ; il en a mérité la promesse par la profession de sa foi, il en mérite le titre par la profession trois fois répétée de sa charité : la foi est le fondement, la charité le couronnement du christianisme. Aussi, dans l'Évangile et dans les Actes, paraît-il toujours le premier en toutes manières : le premier Apôtre nommé invariablement avant tous les autres, le premier d'entre eux qui vit Jésus-Christ ressuscité des morts, comme il en devait être le premier témoin devant tout le peuple ; le premier quand il fallut compléter le nombre des douze, le premier qui confirma la foi par un miracle ; le premier à convertir les Juifs, le premier à recevoir les Gentils ; le premier partout.

Si quelqu'un dit que le bienheureux Pierre n'a pas été constitué par Jésus-Christ Notre-Seigneur prince de tous les Apôtres et chef visible de toute l'Église militante : ou que le même Pierre n'a reçu directement et immédiatement de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'une primauté d'honneur, et non de véritable et propre juridiction ; qu'il soit anathème. (Concile du Vatican.)

2. *Quel est le successeur de saint Pierre ? — Le successeur de saint Pierre est notre saint-père le Pape.*

Le souverain pontificat n'était pas attaché à la personne de Pierre, et ne devait pas plus s'éteindre avec lui que l'apostolat avec les Apôtres. Pierre a vécu dans ses successeurs, c'est-à-dire, son autorité lui a survécu et s'est retrouvée en eux tout entière : la pierre sur laquelle Jésus-Christ a élevé l'Église doit subsister aussi longtemps que l'Église. C'est en ce sens que les évêques rassemblés en conciles généraux à Chalcédoine et à Constantinople, lisant les décrets des Papes, des Pontifes suprêmes, s'écriaient : *Pierre a parlé par Léon, Pierre a parlé par Agathon* : deux des successeurs de Pierre. Et ces conciles généraux, les grandes assises de l'Église, sa plus haute représentation, l'Église elle-même, non plus dispersée par le monde, mais momentanément concentrée dans sa force pour faire face à quelques grands dangers; par qui étaient-ils convoqués, par qui dirigés et présidés? Par les successeurs de Pierre. Par qui leurs sentences étaient-elles confirmées et devenaient-elles la foi irréformable de l'Église et la règle sainte des mœurs? Par les successeurs de Pierre. Par eux toutes les hérésies ont été anathématisées, tous les scandales flétris et réprimés, toutes les grandes églises fondées, toutes les nobles et saintes entreprises excitées et soutenues. On leur a rendu le mal pour le bien, et c'est toujours dans leur personne que l'Église a été le plus combattue et le plus persécutée. En cela, les persécuteurs étaient clairvoyants : ils frappaient la tête pour détruire le corps et continuaient sur le Vicaire de Jésus-Christ la passion de Jésus-Christ. Mais les portes de l'enfer n'ont pas prévalu. Pierre vit et parle toujours dans ses successeurs, dont la chaîne glorieuse s'est déroulée sans interruption sous la main de Dieu, et se termine aujourd'hui à notre saint et bien-aimé pontife Pie IX ¹.

1. Nous avons la liste complète des Souverains-Pontifes, depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX : elle comprend deux cent soixante noms, dont près de quatre-vingts sont honorés comme saints, et presque tous ceux des

3. Qu'entendez-vous par notre saint-père le Pape ? — J'entends l'évêque de Rome, le chef visible de l'Église.

C'est l'évêque de Rome qui est le chef visible de l'Église, parce que saint Pierre a établi son siège à Rome, dont les évêques sont ainsi ses successeurs. Voici comment l'expose le plus grand génie peut-être qu'ait produit la France : « Jésus-Christ ne parle pas sans effet ; Pierre portera partout avec lui le fondement des églises, et voici le chemin qu'il lui faut faire. Par Jérusalem, la cité sainte où Jésus-Christ a paru, où l'Église devait commencer pour continuer la succession du peuple de Dieu, où Pierre par conséquent devait être longtemps le chef de la parole et de la conduite ; où il fallait que le grand Paul, Paul revenu du troisième ciel, le vint voir, le voir comme plus grand que lui, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisait lui-même par une révélation si expresse, mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que, quelque docte et quelque saint qu'on soit, fût-on un autre Paul, il faut voir Pierre. Ensuite par Antioche, la métropole de l'Orient, la plus illustre du monde, puis-

trois premiers siècles avec la palme du martyre. Nous avons sans peine qu'il y a quelques taches dans cette longue série, puisque, pour l'instruction des âges futurs, Jésus-Christ a permis qu'il y en eût dans saint Pierre lui-même. Cependant, à voir sur le siège de Pierre cette remarquable succession de sainteté, de science et de grandeur, avec laquelle aucune autre suite de têtes couronnées ne soutient pas même de loin la comparaison, il est impossible de ne pas y reconnaître le signe et la divine influence du triple pouvoir, sacerdotal, doctrinal et royal, que Jésus-Christ a donné aux chefs de son Église. La tiare brille au front des Papes de ce triple éclat ; ils ont passé sur la terre, comme leur Maître, en faisant le bien, continuateurs de tous ses bienfaits, à la fois vicaires de son autorité, de sa doctrine et de sa charité. Les hérétiques eux-mêmes sont forcés de le confesser, et tandis que la plupart des protestants persistent à tromper les ignorants par des outrages contre la papauté, qui ne déshonorent que les bouches qui les profèrent, leurs plus savants historiens lui rendent justice, et reconnaissent l'immense influence qu'elle a exercée au grand bonheur des peuples.

que c'est là que le nom de chrétien a pris naissance : église fondée par saint Barnabé et par saint Paul, mais que la dignité de Pierre oblige à le reconnaître pour son premier pasteur, où il fallait que Pierre vînt quand elle se fut distinguée des autres par une si éclatante profession du christianisme, et que sa chaire à Antioche fit une solennité dans les églises¹. Par ces deux villes, illustres dans l'Église chrétienne par des caractères si marqués, il fallait qu'il vînt à Rome, plus illustre encore, Rome, alors le chef de l'idolâtrie aussi bien que de l'empire ; mais Rome, qui, pour signaler le triomphe de Jésus-Christ, est prédestinée à être le chef de la religion et de l'Église, doit devenir par cette raison la propre Église de saint Pierre : et voilà où il faut qu'il vienne par Jérusalem et par Antioche...

« Pierre, chargé du tout par sa primauté, ne laisse pas, pour faciliter la prédication, de se charger du soin spécial des Juifs, comme Paul se chargea du soin spécial des Gentils. Il fallait que le premier eût les aînés, que le chef à qui tout se devait unir eût le peuple sur lequel le reste devait être enté, et que le Vicaire de Jésus-Christ eût le partage de Jésus-Christ même. Mais ce n'est pas encore assez, il faut que Rome revienne au partage de Pierre : car encore que, comme chef de la gentilité, elle fût plus que toutes les autres villes comprise dans le partage de l'Apôtre des Gentils, comme chef de la chrétienté, il faut que Pierre y fonde l'Église : il faut que la commission extraordinaire de Paul expire avec lui à Rome ; et que, réunie à jamais à la chaire suprême de Pierre à laquelle elle était subordonnée, elle élève l'Église romaine au comble de l'autorité et de la gloire. Quoique ces deux frères, saint Pierre et saint Paul, nouveaux fondateurs de Rome, plus heureux comme plus

1. On célèbre cette fête le 22 février, et le 18 janvier la chaire de saint Pierre à Rome : le 1^{er} août, saint Pierre-aux-Liens : le 29 juin, sa grande solennité avec octave : en tout, quatre fêtes de saint Pierre, le plus honoré des Saints, après la très-sainte Vierge.

unis que ses deux premiers fondateurs, doivent consacrer ensemble l'Église romaine, quelque grand que soit saint Paul, en science, en charité, en courage, Rome ne sera pas la chaire de saint Paul, mais la chaire de saint Pierre : c'est sous ce titre qu'elle sera plus assurément que jamais le chef du monde ; et qui ne sait ce qu'a chanté le grand saint Prosper il y a plus de douze cents ans ? « *Rome, le siège de Pierre, devenue par ce titre le chef de l'ordre pastoral dans tout l'univers, s'assujettit par la religion ce qu'elle n'a pu subjuguier par les armes.* »

« Ainsi fut établie et fixée à Rome la chaire éternelle. C'est cette Église romaine qui, enseignée par saint Pierre et ses successeurs, ne connaît point d'hérésie. C'est cette chaire romaine tant célébrée par les Pères, où ils ont exalté comme à l'envi : *La principauté de la chaire apostolique, la principauté principale, la source de l'unité, et dans la place de Pierre l'éminent degré de la chaire sacerdotale : le premier siège qui juge tous les autres, et que personne n'a le droit de juger : l'Église mère, qui tient en sa main la conduite de toutes les autres églises ; le chef de l'épiscopat, d'où part le rayon du gouvernement ; la chaire principale, la chaire unique en laquelle seule tous gardent l'unité...* Vous entendez dans ces mots saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Irénée, saint Prosper, saint Avit, saint Théodoret, le concile de Chalcédoine et les autres ; l'Afrique, les Gaules, la Grèce, l'Asie, l'Orient et l'Occident unis ensemble.

« Sainte Église romaine, mère des églises et mère de tous les fidèles ; Église choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité ; nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles ! Si je t'oublie, Église romaine, puisse-je m'oublier moi-même ! Que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir, si je ne te mets pas au commencement de tous mes cantiques de réjouissance. » (Bossuet.)

« Si donc quelqu'un dit que ce n'est pas par l'institution de Jésus-Christ ou de droit divin que le bienheureux Pierre a des successeurs perpétuels dans sa primauté sur l'Église, ou que le Pontife romain n'est pas le successeur de Pierre dans cette primauté ; qu'il soit anathème. » (Concile du Vatican.)

4. *Quelle est l'autorité du chef visible de l'Église ? — Cette autorité est suprême et ne relevant que de Dieu, pleine et embrassant toutes les causes ecclésiastiques, universelle et s'étendant immédiatement sur tous les fidèles et sur tous les pasteurs ¹.*

« C'est pourquoi, nous renouvelons la définition du Concile œcuménique de Florence, en vertu de laquelle tous les fidèles du Christ sont obligés de croire que le Saint-Siège apostolique et le Pontife romain a la primauté sur le monde entier, que le même Pontife romain est successeur du bienheureux Pierre, prince des Apôtres, le vrai Vicaire de Jésus-Christ, le chef de toute l'Église, le père et le docteur de tous les chrétiens, et qu'à lui a été confié par Notre-Seigneur Jésus-Christ, en la personne du bienheureux Pierre, le plein pouvoir de paître, de régir et de gouverner l'Église universelle, ainsi qu'il est contenu dans les actes des Conciles œcuméniques et dans les saints canons.

« Nous enseignons donc et nous déclarons que l'Église romaine, par l'institution du Seigneur, a la principauté du pouvoir ordinaire sur toutes les autres Églises et que ce pouvoir de juridiction du Pontife romain, vraiment épiscopal, est immédiat ; que les pasteurs et les fidèles, tant isolément et à part que tous ensemble, quels qu'ils soient leur rite et leur dignité, lui sont assujettis par le devoir de la subordination hiérarchique et d'une vraie

1. Il est impossible de mieux répondre à cette question et à la suivante qu'en citant mot à mot les deux chapitres de la constitution *Pastor æternus*, la dernière du Concile avant son interruption par les lamentables événements de 1870.

« obéissance, non-seulement dans les choses qui concernent la foi et les mœurs, mais aussi dans celles qui appartiennent à la discipline et au gouvernement de l'Église répandue dans tout l'univers, de sorte que, gardant l'unité soit de communion, soit de profession d'une même foi avec le Pontife romain, l'Église du Christ est un seul troupeau sous un seul Pasteur suprême. Telle est la doctrine de la vérité catholique, dont nul ne peut dévier sans perdre la foi et le salut.

« De ce pouvoir suprême du Pontife romain, résulte pour lui le droit de communiquer librement dans l'exercice de sa charge avec les pasteurs et les troupeaux de toute l'Église, afin qu'ils puissent être instruits et dirigés par lui dans la voie du salut. C'est pourquoi nous condamnons et réprouvons les maximes qui disent que cette communication du Chef suprême avec les pasteurs et les troupeaux peut être licitement empêchée, ou qui la soumettent au pouvoir séculier, prétendant que les choses établies par le Siège apostolique pour le gouvernement de l'Église, n'ont de force et d'autorité que si elles sont confirmées par l'agrément de la puissance séculière.

« Et comme le Pontife romain, par le droit divin de la primauté apostolique, est préposé à l'Église universelle, nous enseignons aussi et nous déclarons qu'il est le juge suprême des fidèles, et qu'on peut recourir à son jugement dans toutes les causes qui sont de la compétence ecclésiastique; qu'au contraire le jugement du Siège apostolique, au-dessus duquel il n'y a point d'autorité, ne peut être réformé par personne, et qu'il n'est permis à personne de juger son jugement. Ceux-là donc s'écartent du droit chemin de la vérité, qui affirment qu'il est permis d'appeler des jugements des Souverains Pontifes au concile oecuménique, comme à une autorité supérieure.

« Si donc quelqu'un dit que le Pontife romain n'a que la charge
 « d'inspection et de direction, et non le plein et suprême pouvoir
 « de juridiction sur l'Église universelle, non-seulement dans les
 « choses qui concernent la foi et les mœurs, mais aussi dans celles
 « qui appartiennent à la discipline et au gouvernement de l'Église
 « répandue dans tout l'univers; ou qu'il a seulement la princi-
 « pale part et non toute la plénitude de ce pouvoir suprême: ou
 « que ce pouvoir n'est pas ordinaire et immédiat soit sur toutes
 « les Églises et sur chacune d'elles, soit sur tous les pasteurs et sur
 « tous les fidèles, et sur chacun d'eux; qu'il soit anathème. »
 (Concile du Vatican.)

5. *Quelle est en particulier l'autorité du chef visible de l'Église en matière de foi et de mœurs ? — L'autorité du Pape dans les questions de foi et de mœurs est l'autorité même de l'Église, autorité infaillible, dont les décisions une fois portées sont de foi catholique, irréformables ou immuables à jamais.*

« Ce Saint-Siège a toujours tenu, la pratique perma-
 « nente de l'Église prouve, et les Conciles œcuméniques
 « eux-mêmes, ceux surtout dans lesquels l'Orient se réu-
 « nissait à l'Occident dans l'union de la foi et de la charité,
 « ont déclaré que le pouvoir suprême du Magistère est
 « compris dans la primauté apostolique que le Pontife ro-
 « main possède sur l'Église universelle en sa qualité de
 « successeur de Pierre, prince des Apôtres. C'est ainsi que
 « les Pères du quatrième Concile de Constantinople, mar-
 « chant sur les traces de leurs prédécesseurs, ont émis
 « cette solennelle profession de foi: « Le salut est avant
 « tout de garder la règle de la vraie foi. Et comme la pa-
 « role de Notre-Seigneur Jésus-Christ disant: Tu es Pierre,
 « et sur cette pierre je bâtirai mon Église, ne peut être ou-
 « bliée, elle a été vérifiée par les faits; car, dans le Siège
 « apostolique, la religion catholique a toujours été conser-
 « vée immaculée et la sainte doctrine toujours enseignée.
 « Désirant donc ne nous séparer en rien de sa foi et de sa

« doctrine, nous espérons mériter d'être dans l'unité de
« communion que prêche le saint-siège apostolique, en qui
« se trouve l'entière et vraie solidité de la religion chrétienne. »

« Pour remplir les devoirs de cette charge pastorale, nos
« prédécesseurs ont toujours travaillé sans relâche à propager la doctrine salutaire du Christ parmi tous les peuples de la terre, et ont veillé avec une égale sollicitude à la conserver pure et sans altération partout où elle a été reçue. C'est pourquoi les Évêques de tout l'univers, tantôt isolés, tantôt réunis en synodes, suivant la longue coutume des Églises et la forme de l'antique règle, ont toujours eu soin de signaler à ce Siège apostolique les dangers qui se présentaient surtout dans les choses de foi, afin que les dommages portés à la foi, trouvassent leur souverain remède là où la foi ne peut éprouver de défaillance. De leur côté, les Pontifes romains, selon que le leur conseillait la condition des temps et des choses, tantôt en convoquant des Conciles œcuméniques, tantôt en demandant l'avis de l'Église dispersée dans l'univers, tantôt par des synodes particuliers, tantôt en employant d'autres secours que la Providence leur fournissait, ont défini qu'il fallait tenir tout ce que, avec l'aide de Dieu, ils avaient reconnu conforme aux Saintes Écritures et aux traditions apostoliques. Le Saint-Esprit n'a pas, en effet, été promis aux successeurs de Pierre pour qu'ils publiassent, d'après ses révélations, une doctrine nouvelle, mais pour que, avec son assistance, ils gardassent saintement, et exposassent fidèlement la révélation transmise par les Apôtres, c'est-à-dire le dépôt de la foi. Tous les vénérables Pères ont embrassé, et tous les saints docteurs orthodoxes ont vénéré et suivi leur doctrine apostolique, sachant parfaitement que ce siège de Pierre reste toujours exempt de toute erreur, selon cette divine promesse du Seigneur notre Sauveur, faite au prince de

« ses disciples. « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas ; et toi, lorsque tu seras converti, confirme tes frères. »

« Ce don de la vérité et de la foi qui ne faillit pas a donc été définitivement accordé à Pierre et à ses successeurs dans cette chaire, afin qu'ils s'acquittassent de leur charge éminente pour le salut de tous ; afin que tout le troupeau du Christ, éloigné par eux du pâturage empoisonné de l'erreur, fût nourri de la céleste doctrine ; afin que, toute cause de schisme étant enlevée, l'Église toute entière fût conservée dans l'unité, et qu'appuyée sur son fondement, elle se maintint inébranlable contre les portes de l'enfer. »

« C'est pourquoi, nous attachant fidèlement à la tradition qui remonte au commencement de la foi chrétienne, pour la gloire de Dieu notre Sauveur, pour l'exaltation de la religion catholique et le salut des peuples chrétiens, nous enseignons et définissons comme un dogme divinement révélé :

« *Que le Pontife romain, lorsqu'il parle ex cathedra (c'est-à-dire lorsque, remplissant la charge de pasteur et docteur de tous les chrétiens, en vertu de sa suprême autorité apostolique, il définit qu'une doctrine sur la foi ou les mœurs doit être tenue par l'Église universelle), par l'assistance divine qui lui a été promise dans la personne du bienheureux Pierre, possède l'infailibilité dont le divin Rédempteur a voulu que son Église fût pourvue en définissant sa doctrine touchant la foi ou les mœurs ; et, par conséquent, que de telles définitions du Pontife romain sont irréfutables par elles-mêmes, et non en vertu du consentement de l'Église.*

« *Que si quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise, avait la témérité de contredire notre définition, qu'il soit anathème.* » (Concile du Vatican.)

6. *Quels sont nos devoirs envers le chef visible de l'Église, le Sou-*

verain Pontife ? — Nos devoirs envers le Souverain Pontife, comme envers l'Église, comme envers nos parents, sont au nombre de quatre : le respect, la soumission, l'amour et l'assistance.

Tout ce que Notre-Seigneur a conféré de droits, de titres et de grandeur aux Apôtres, et par eux à l'Église, il l'a d'abord promis puis conféré à Pierre seul, et par lui aux papes ses successeurs. C'est dans le Souverain Pontife que se concentre la plénitude de la puissance de l'Église : c'est donc sur lui, comme au centre des cœurs, que doivent se rencontrer tous nos sentiments d'enfants de l'Église, et nous pourrions renvoyer à ce qui a été dit plus haut sur nos devoirs envers cette commune mère des fidèles. Nous pourrions renvoyer aussi au chapitre du quatrième commandement où seront traités nos devoirs envers nos parents. Car notre très-saint père, le *pape* ou père par excellence, le père des pères et le pasteur des pasteurs, qui porte la sollicitude de toutes les églises, sur qui pèse de tout son poids et avec toutes ses angoisses la paternité la plus étendue, la plus sacrée et la plus redoutable, n'en doit-il pas éprouver aussi quelquefois les adoucissements, les joies et les consolations, parmi lesquelles, sans doute, les plus douces à son cœur sont les témoignages d'affection filiale et les hommages religieux de tous ses enfants ? Quel père est plus père, comme Tertullien l'a dit de Dieu ? père des âmes, dont il ressent toutes les peines, qui tiennent toutes à ses entrailles, et qui doivent bien à leur tour partager toutes ses tristesses. C'est pourquoi l'Église prie tant pour son chef, le nomme si souvent dans ses offices publics, et ne permet à aucun prêtre de monter à l'autel sans prononcer, dans le canon de la messe, le nom de notre très-saint père.

Du reste, pour le détail comme pour l'ensemble de nos devoirs envers le Souverain Pontife, on nous a renvoyés également aux ennemis de Dieu, de l'Église et du nom chrétien, pour apprendre de ce qu'ils font ce qu'il ne faut

pas faire, et ce qu'il faut faire de ce qu'ils ne font pas. Il y a manière de profiter à l'école de la folie; les gens honnêtes et religieux le seraient davantage s'ils prenaient exemple de leurs adversaires et suivaient la même ligne qu'eux, mais en sens contraire. Notre-Seigneur lui-même renvoie les fils de la lumière à la prudence des enfants de ténèbres, l'Église enseigne souvent la vérité en notant et condamnant l'erreur; et c'est pour cela sans doute qu'elle a de nos jours proclamé avec un éclat incomparable, et plus solennellement que jamais, les privilèges et les droits du Pasteur suprême: c'est qu'en aucun siècle il n'avait été autant persécuté par les méchants, autant abandonné par les lâches.

Donc 1^o on l'outrage, on l'insulte, on le raille, on le calomnie, on épuise toutes les formes de l'irrévérence, depuis l'injure ouverte et cynique jusqu'au persiflage raffiné, aux condoléances hypocrites. Épuisons, nous, toutes les formes du respect le plus vrai, toutes les expressions de la religion la plus profonde. Honorons-le, défendons-le, exaltons-le. Croyons facilement le bien qu'on nous dit de lui, difficilement le mal: d'abord, on n'est fils respectueux qu'à cette condition: ensuite, ce mal qui semble si bien prouvé aujourd'hui ne sera plus, très-souvent, qu'un mensonge demain. Croire aisément la calomnie, c'est la propager, c'est se faire le second du calomniateur. Quelle pitié, de voir nos saints méconnus, et des scélérats, des malfaiteurs sociaux admirés et glorifiés!

2^o Qui écoute le Pape écoute Jésus-Christ, qui lui obéit obéit à Jésus-Christ. S'il dispense d'une loi, c'est Jésus-Christ qui dispense, s'il la maintient malgré les passions révoltées, c'est Jésus-Christ qui la maintient. S'il gémit sur quelque malheur public, s'il appelle le monde à la prière et à la pénitence, c'est Jésus-Christ qui gémit et nous appelle. Ce qui en serait presque une preuve, c'est que les ennemis du Sauveur ne font rien de ce que prescrit son Vicaire, font tout ce qu'il défend, se moquent de ses ordres,

se moquent de la docilité qui s'y soumet. Regardons-les bien, nous, amis de Dieu et de son Christ, et remontons ce courant de sacrilège indépendance.

3^e Toute la haine, toute l'opposition, toute l'hostilité sourde ou déclarée que le monde, et surtout un certain monde, ressent contre l'Évangile, il les ressent contre le Pape défenseur intrépide, infaillible interprète de l'Évangile. Que de sectaires, que de tyrans, que de révolutionnaires, que de politiques trouvent le Pape, cela se conçoit, extrêmement incommode! On sait quel cri se fait alors entendre : « Otez-le, ôtez-le, et le crucifiez » Toutes ces haines, le Pape les accumule sur sa tête parce qu'il proclame le droit des faibles contre les forts, parce qu'il défend la liberté de nos âmes, la pureté de notre foi, l'inviolabilité de nos consciences. Ah! aimons-le autant qu'ils le détestent, d'un amour tendre, religieux, délicat, évitant par amour tout ce qui pourrait l'attrister, faisant par amour tout ce qui semble devoir porter une joie à son cœur.

4^e Enfin, ils l'ont volé, spolié, dépouillé de tout, tantôt avec violence, tantôt avec hypocrisie... Et maintenant ils lui demandent d'entrer en composition et de se réconcilier avec ses voleurs; et ils lui offrent de l'argent! Il n'en veut pas, mais il accepte volontiers l'aumône de ses enfants. C'est à la fois un bonheur, un honneur, et un devoir pour eux de la lui offrir. Ils savent que, à moins que Dieu lui-même, prenant une forme humaine, ne se fasse mendiant, nulle main plus vénérable et plus sacrée ne leur sera tendue. Ils savent aussi qu'il y aurait pour les âmes chrétiennes une plus grande douleur que de voir leur père dépouillé, ce serait de le voir délaissé. Ils savent enfin qu'il n'est pas possible de séparer dans son cœur le Vicaire de Jésus-Christ de Jésus-Christ lui-même, et qu'avoir et professer hautement pour sa personne sacrée un profond et religieux dévouement est une partie essentielle de la piété chrétienne.

QUATORZIÈME LEÇON.

DES CARACTÈRES OU NOTES DE L'ÉGLISE.

Les deux leçons précédentes nous ont appris ce qu'est l'Église, ce que l'a faite Notre-Seigneur Jésus-Christ, et sous quel chef visible il l'a placée, restant toujours lui-même son chef invisible et vivifiant. Cela devrait suffire au vrai chrétien, au chrétien complet, qui croit et pratique, sans limiter arbitrairement son obéissance et sa foi, tout ce que lui a enseigné et prescrit son divin Maître. Mais la vérité n'existe pas seule; il y a toujours à côté d'elle l'erreur qui la combat et lui dispute les âmes : à côté de l'Église fondée par Jésus-Christ, il y a des sectes fondées par des hommes. Combien il nous importe de ne pas confondre la vraie mère des fidèles avec les fausses mères, et à quels signes le divin Salomon l'a rendue reconnaissable entre toutes, la présente leçon nous le dira.

1. *Peut-on être sauvé hors de l'Église? — Non; hors de l'Église, point de salut. On n'a pas Dieu pour père, quand on ne veut pas reconnaître l'Église pour mère.*

L'Église est le corps de Jésus-Christ; il faut donc en faire partie pour être membre et vivre de la vie de Jésus-Christ : l'Église est le temple de Dieu, le royaume de Dieu, la maison de Dieu; si vous n'y entrez pas, vous n'êtes donc que des profanes exclus du temple, des rebelles exilés du royaume, des déshérités qui ne partagent pas avec les enfants de la maison. Tous les saints Pères la comparent au paradis terrestre, qui possède seul le fruit de vie et d'immortalité, au peuple choisi qui garde seul les promesses du salut, à l'arche de Noé hors de laquelle le déluge a tout englouti. Et en effet, ne pas appartenir à l'Église est un grand crime, quand on la connaît, et quand on ne la connaît pas, c'est un grand malheur.

1. Que nous dit le souverain législateur? Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, regardez-le, non comme un chrétien imparfait, mais comme un apostat de ma religion, comme un païen qui ne l'a jamais connue, comme un publicain, un pécheur public qui la déshonore : car, s'il vous méprise et ne vous écoute pas, son indocilité et son mépris remontent jusqu'à moi et de moi jusqu'à mon Père. Allez donc, enseignez, qui? une nation, quelques nations, tandis que d'autres pourraient s'enseigner elles-mêmes? Non, enseignez toutes les nations, je n'en donne la mission qu'à vous, et quiconque, homme ou peuple, ne vous croira pas, il sera condamné, je serai son Juge et non plus son Sauveur.

L'ordre de croire et d'obéir à l'Église est donc aussi formel que la sanction en est terrible. Dira-t-on : Je crois à Jésus-Christ, mais pas à l'Église ; je suis chrétien, mais pas catholique? En vérité! vous croyez à Jésus-Christ? Eh! ne venez-vous pas de l'entendre? il vous dit qu'il est avec l'Église, qu'il a mis sa parole en sa bouche, qu'il faut l'écouter comme lui-même; et vous ne la croyez pas! Vous croyez à Jésus-Christ? mais Jésus-Christ vous a-t-il parlé? Que vous a-t-il dit? Il n'a parlé que par son Église, et si vous ne reconnaissez pas cette voix, il n'en a pas d'autre pour vous, ni pour personne. — Je crois à l'Évangile. — Est-ce Jésus-Christ qui a écrit l'Évangile? Non, c'est l'Église inspirée par lui : l'Évangile est le livre de l'Église, la parole de Dieu parlant par l'Église, et si l'Église ne m'en garantissait pas la divine vérité, je ne croirais pas à l'Évangile, dit saint Augustin. Vous y croyez, vous : sur quel fondement? Vous croyez donc l'Église quand elle écrit, et vous ne la croyez pas quand elle parle! Mais elle vous dit, dans l'Évangile même, qu'elle n'a écrit qu'une partie des dogmes dont elle a le dépôt¹, et que ce

1. Ainsi donc, au commencement, toutes les vérités révélées par Notre-Seigneur et par le Saint-Esprit, toute la religion s'enseignait par transmission verbale, par *tradition*. Plus tard, des Apôtres et des disciples

qu'elle en a écrit vous le comprenez mal : n'importe, cela vous suffit ! Allez, vous n'êtes ni raisonnable ni chrétien, et votre condamnation est inévitable. Car Jésus-Christ n'a pas dit : *Écrivez à toutes les nations*, mais : « Enseignez toutes les nations, » et celui qui ne croira pas votre enseignement quel qu'il soit, écrit ou parlé, celui-là sera condamné. Se séparer de l'Église est donc un péché très-grave, puisque c'est se séparer de Jésus-Christ même, ne plus tenir à lui que par un choix arbitraire et capricieux d'une partie de sa doctrine, et fouler aux pieds le dogme et le commandement qui renferment et portent tous les autres : Croyez et obéissez à mon Église.

2. Mais, si j'ignore l'Église, si je suis né dans une secte que je prends de bonne foi pour la vraie Église, allez-vous aussi me damner ? — D'abord, l'Église ne damne personne, elle répète seulement la parole du Maître qui l'a envoyée pour redire après lui : Quiconque croira et mourra dans la grâce conservée ou réparée de son baptême, sera sauvé ; quiconque ne croira pas sera condamné. Ainsi il n'y aura de damnés que des damnés volontaires qui se damneront eux-mêmes : et si quelqu'un ignore l'Église et se trompe de mère, après avoir fait tout ce qu'il peut et doit faire pour trouver la véritable, ce ne sera pas là le motif de sa condamnation. Mais cette erreur, qui n'est pas un crime, n'en est pas moins pour lui un très-grand malheur, le malheur des enfants qui ne connaissent pas leur mère.

écrivirent sous l'inspiration de l'Esprit-Saint une partie de l'enseignement chrétien, et leurs livres ou leurs lettres, reconnus par l'Église pour vrais et pour inspirés, ont composé le Nouveau Testament. Dès lors, il y eut deux sources de vérité, la Tradition et l'Écriture inspirée : mais la seconde n'a pas détruit ni supprimé la première ; on n'est pas condamné au silence parce qu'on a écrit un jour une partie de ses pensées. Vouloir fermer la bouche à l'Église par l'Écriture, lui contester le droit de parler pour expliquer et compléter l'Écriture, c'est comme si on interdisait à un maître la parole pour commenter et développer une leçon tracée ou signée de sa main.

En effet, si la fausse mère à laquelle ils s'attachent ne sait pas ou ne peut pas les nourrir, si elle n'a pas pour eux les entrailles maternelles que donne seul le Saint-Esprit, si elle n'a à leur offrir que le poison du mensonge au lieu du lait de la saine doctrine, si elle les abandonne à eux-mêmes et ne les avertit pas de leurs égarements; si, quand ils sont tombés et blessés, elle ne court pas à eux pour les relever et les guérir, si elle n'a pas d'huile et de vin à verser sur leurs plaies, l'huile de la miséricorde et du pardon par le sacrement de pénitence, le vin eucharistique qui achève de fermer les blessures du péché par l'infusion de la vie de Jésus-Christ : alors, qu'arrivera-t-il ? Les âmes périront par leur propre chute d'abord (car, combien peu gardent leur innocence baptismale ?) et ensuite par le malheur d'avoir méconnu les bras tendus pour les secourir. Hors de l'Église point de salut, c'est-à-dire, salut absolument impossible pour les exilés volontaires de l'Église; salut très-difficile pour ceux-là même qui, sans leur faute, n'ont pas été engendrés, nourris, protégés dans le sein de la mère des chrétiens, de la seconde Ève, épouse du second Adam. Combien donc sont coupables les hérésiarques ou auteurs d'hérésies de tous les temps, d'avoir arraché tant d'enfants à leur mère, et combien à plaindre les victimes infortunées de cette séduction sacrilège et homicide des âmes ! Prions pour elles, en détestant l'erreur qui les perd, en bénissant l'Église qui nous retient avec tant de force et d'amour sur son cœur, en maudissant l'hérésie comme le plus criminel et le plus pernicieux des attentats.

2. Y a-t-il plusieurs Églises ? — Non, les églises particulières ne font toutes ensemble qu'une seule et même Église.

Plusieurs membres ne font qu'un seul corps, plusieurs départements ne font qu'une France, plusieurs doyennés ou districts ne font qu'un diocèse, plusieurs diocèses ou églises particulières ne font qu'une Église. Pourquoi et

comment ? Nous le développerons plus bas ; mais qui ne voit déjà que toutes ces parties ne forment qu'un tout, parce qu'elles obéissent à un même chef, âme, roi, évêque ou pape ?

3. Ne dit-on pas qu'il y a l'Église militante, l'Église souffrante et l'Église triomphante ? — Oui, mais c'est la même Église en trois différents états : militante sur la terre, souffrante dans le purgatoire, triomphante dans le ciel.

Ces trois mots sont des termes tout militaires, et pour les expliquer nous n'avons qu'à exposer la comparaison qu'ils abrègent. Voici une armée dont les corps vont successivement au feu ; chacun a son ennemi à combattre, son point à emporter. Les premiers corps ont déjà vaincu pour leur part, et ils célèbrent leur victoire, en encourageant les autres qui combattent encore : mais il y a eu des blessés, il y a la triste ambulance qui reçoit à chaque instant de nouvelles douleurs, et à chaque instant aussi renvoie ses convalescents, non plus au combat, mais à un glorieux repos. Cette armée, qui a sa partie triomphante, sa partie militante, sa partie souffrante, c'est l'armée de Jésus-Christ, c'est son Église, qu'il couronne dans le ciel, qu'il conduit à l'ennemi sur la terre, sous la lieutenance sacrée des évêques et du Pape, qu'il console dans le purgatoire en achevant de la guérir et de la purifier pour le triomphe. Mais hélas ! dans tout combat on compte des morts, et même des déserteurs, et ceux-là ne font plus partie de l'armée. Dans le combat de Dieu, il n'y a de morts que les déserteurs ; ce sont les damnés, qui ne reparaissent pas à l'appel pour la récompense, qui restent aux mains du cruel ennemi des âmes auquel ils se sont livrés par imprudence, lâcheté ou félonie. Ils n'appartiennent plus à aucune partie de l'armée sainte, ils sont rayés du livre d'honneur et de vie.

4. Pourquoi dites-vous que l'Église est une ? — L'Église est une,

parce que ses membres professent la même foi, participent aux mêmes sacrements, et sont soumis aux mêmes pasteurs légitimes, sous la conduite du même chef visible.

Nous voici arrivés aux caractères distinctifs de l'Église. Le symbole de Nicée n'en énumère que quatre : Je crois l'Église *une, sainte, catholique, apostolique*. Le Catéchisme parle d'un cinquième : Je crois l'Église *romaine*; nous en ajouterons un sixième : Je crois l'Église *infaillible*, et par conséquent immuable comme la vérité, invariable dans la foi qu'elle a reçue de Jésus-Christ et des Apôtres. De ces six caractères, trois sont de simples propriétés, l'unité, l'apostolicité et le titre de *romaine* ou d'Église de Pierre; trois sont des prérogatives, la sainteté, la catholicité, et l'infaillibilité rendue visible par la stabilité de doctrine. Il y aurait peut-être quelque avantage à traiter des propriétés d'abord, et des prérogatives ensuite : mais ce qui importe plus, c'est de bien montrer sur chacun de ces caractères : 1^o qu'il doit se trouver dans la vraie Église ; 2^o qu'il ne se trouve pas dans les sectes séparées de nous ; 3^o qu'il brille au front de l'Église catholique, dont la vérité sera ainsi démontrée six fois en face de ses rivales six fois confondues.

1. L'Église doit être une, non-seulement de l'unité intérieure qui rattache toutes les âmes en état de grâce à Jésus-Christ, leur chef invisible, et les unit ensemble par les liens d'une même charité dans le Saint-Esprit : mais encore d'une unité extérieure, visible et sociale, semblable à celle qui fait de tous les membres un corps, de tous les concitoyens une nation. De même que les Français obéissent à des magistrats subordonnés à un seul chef, et sont régis par le même code qui leur impose les mêmes devoirs, en leur assurant les mêmes droits : ainsi les membres de l'Église fondée par Jésus-Christ sont soumis aux mêmes pasteurs dépendant d'un pasteur suprême, et confessent le même symbole pour

avoir droit de participer au même sacrifice et aux mêmes sacrements.

Est-ce que l'Évangile ne nous parle pas toujours d'une seule et même Église, hors de laquelle on n'est plus que païen et publicain? Est-ce que les noms donnés partout à l'Église, *d'un seul pain fait de plusieurs grains, d'un seul corps sans schisme, d'un seul bercail sous un même pasteur, d'un seul temple sur un même fondement*, n'expriment pas la plus étroite union et la plus parfaite unité? « Père saint, dit Notre-Seigneur, je vous recommande ceux-ci que vous m'avez confiés : qu'ils soient un comme nous. » C'est pourquoi les chrétiens des premiers siècles appelaient les opposants qui refusent d'entrer dans cette unité ou qui en sortent : *Des membres morts retranchés du corps vivant, des ruisseaux à sec séparés de la source, des rameaux sans sève arrachés du tronc, des enfants de la synagogue de l'Antechrist, qui ne peuvent être de vrais martyrs de Jésus-Christ quand même ils mourraient pour Jésus-Christ*. Unité de corps sous un même pouvoir, unité de doctrine dans une même foi, qui comprend les mêmes dogmes, les mêmes sacrements et le même culte, tel est donc le caractère premier et constitutif de l'œuvre de Jésus-Christ et des Apôtres.

2. Que diront les protestants¹ de cette belle unité de l'Église primitive, eux qui n'ont de commun que le nom ! Ils n'ont pas l'unité de corps, puisqu'il n'y a chez eux aucun pouvoir unique et suprême auquel tous soient soumis : les protestants de France n'obéissent pas au même chef et

1. Protestant veut dire qui proteste, qui refuse de croire, qui ne croit pas : c'est tout l'opposé de *fidèle*, et la même chose au fond qu'*incrédule*. Ce nom, que se sont donné les hérétiques du seizième siècle et qu'on leur a conservé, exprime donc très-bien leur incrédulité partielle à l'antique foi de nos pères; c'est un nom très-juste pour eux, mais aussi, comme on le voit, très-peu honorable pour un chrétien. C'est un nom tout négatif, et qui n'exprime rien de bon : la négation est un des noms de la mort, puisqu'elle est le premier cri de la révolte et la formule même du péché : *Non serviam*; non, je n'obéirai pas!

ne forment pas une même société avec les protestants d'Allemagne, ni ceux d'Allemagne avec ceux de Suisse, ni les Suisses avec les Anglicans, ni les Anglicans avec les Américains. Les nationaux d'un même pays se divisent en sectes rivales et ennemies, à moins que, comme il arrive en France et ailleurs, ils ne reçoivent leur organisation de la main de l'État, qui se substitue ainsi à la main de Jésus-Christ pour refaire son œuvre, comme s'il l'avait laissée imparfaite !

Ont-ils davantage l'unité de doctrine ? Hélas ! en se séparant de l'Église mère, ils ont emporté avec eux le coupeau de la séparation, et ils vont se fractionnant et se subdivisant sans fin. Moins de soixante ans après leur révolte, le cardinal Hosius, au concile de Trente, en comptait déjà deux cent soixante-dix-huit sectes : aujourd'hui elles sont innombrables, et les géographes ont renoncé à en faire le dénombrement. Dans cette tour de Babel du protestantisme, chaque famille a sa langue et sa croyance, chacun *proteste* contre chacun. Pour remédier à cette lamentable dissolution de la foi chrétienne réduite en poussière, trois grandes assemblées se sont tenues, l'une à Londres en 1849, l'autre à Paris en 1850, la troisième en Allemagne en 1854 : on essaya de convenir d'un symbole commun, mais on ne put s'entendre, et les nouveaux apôtres se séparèrent en gémissant et en se condamnant les uns les autres : ils n'avaient pas dépassé le quatrième mot du Symbole, et s'étaient arrêtés après ce premier membre du premier article : *Je crois en Dieu !* Que nous sommes loin du concile apostolique de Jérusalem, débutant comme nous savons : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous ! »

3. Que nous sommes loin aussi de la forte et magnifique unité de l'Église catholique ! *Unité de corps* : toutes les paroisses unies entre elles sous leur évêque, tous les évêchés unis entre eux sous un pontificat suprême, qui répand partout ses bénédictions et ses ordres, et de partout reçoit res-

pect, obéissance et dévouement. *Unité de doctrine* : savants et ignorants, puissants génies et esprits simples, vieillards et enfants, prêtres et laïques ont la même foi, moins connue par ceux-ci, mieux comprise par ceux-là, mais également crue et vénérée par tous. Discute-t-on sur un point *non défini* ? les opinions sont libres, et chacun peut avoir la sienne. Le débat est-il assez important pour que l'Église juge à propos d'intervenir ? chacun lui dit : Décidez, vous avez les paroles de vérité et de vie. A-t-elle parlé ? il n'y a plus qu'une voix ¹, et tous les combattants s'embrassent en paix dans le giron de leur mère. On ne conçoit pas sur la terre d'unité plus parfaite, de plus beau concert des esprits et des volontés. Jésus n'a pas prié en vain : « O mon Père, qu'ils soient un comme nous sommes un ! ² »

5. *Pourquoi dites-vous que l'Église est sainte ? — Parce que Jésus-*

1. L'illustre archevêque de Cambrai, Fénelon, avait écrit un livre des *Maximes des Saints*, qui fut vivement attaqué par Bossuet, et non moins vivement défendu par son auteur. L'affaire ayant été déferée au Saint-Siège, Rome condamna l'ouvrage objet du débat. Aussitôt l'archevêque monte en chaire, lit lui-même le bref ou décret porté contre sa doctrine, et adresse à tous ses diocésains un mandement pour publier sa propre condamnation. Il est plus beau de se rétracter ainsi que de n'avoir jamais erré. Bien plus, il conçut et fit exécuter un magnifique ostensor, au bas duquel était représentée la Foi, victorieuse de toutes les erreurs, foulant aux pieds tous les livres condamnés, et parmi eux le livre des *Maximes*.

2. Unité d'autant plus admirable qu'elle relie entre eux et soumet à la même règle les esprits les plus humbles comme les plus hardis penseurs, relevant les uns sans abaisser les autres, et laissant aux plus sublimes conceptions toute la liberté de leur essor. Quand on voit les plus grands génies, les Descartes, les Pascal, les Bossuet et tant d'autres, se mouvoir à l'aise sous le joug de l'Église, qui n'est que le joug glorieux et sans doute assez élevé de la vérité, on a pitié de ces pygmées qui viennent vous dire bravement que l'Église veut entraver la marche de l'humanité et poser l'éteignoir sur leur brillant esprit. C'est à eux que M. Thiers, dans un discours qui a eu un grand retentissement et qui restera célèbre, répondait dernièrement dans le Corps législatif, aux applaudissements de toute la Chambre : *Messieurs, l'Église catholique n'a jamais empêché de penser que ceux qui n'étaient pas faits pour penser !*

Christ, son chef invisible, est saint; que sa doctrine et ses sacrements sont saints; que ses membres sont tous appelés à la sainteté, et qu'il y en a toujours un grand nombre qui sont véritablement saints.

1. « Jésus-Christ a aimé son Église, il s'est livré pour elle, pour la sanctifier, » dit saint Paul. Elle est sainte parce que : 1^o Jésus-Christ est son chef invisible, influant sans cesse en elle comme dans son corps, et la remplissant de son Esprit et de tous les fruits de la croix, dont elle est l'unique héritière. 2^o Sa doctrine est la doctrine même de Celui qui a les paroles de la vie éternelle : ses sacrements sont les sept canaux qui arrosent le jardin de l'Époux du sang même de l'Époux : ses lois font une guerre perpétuelle à tous les vices et portent avec elles la leçon et la grâce de toutes les vertus. 3^o Ses membres sont tous appelés à la sainteté ; elle les sanctifie en se les incorporant par le baptême, et mettant ensuite sous leur main tous les secours préservateurs ou réparateurs de la première innocence. Un trop grand nombre en abuse ou refuse d'en user : ce sont les pécheurs. Mais ils n'empêchent pas que l'Église ne soit et ne doive être appelée sainte ; comme les herbes d'un champ ne font pas qu'il ne soit riche et fertile ; comme les indigents et les quartiers misérables d'une ville ne lui ôtent pas son nom de riche et brillante cité, si elle compte d'ailleurs beaucoup de palais splendides et de citoyens opulents, et surtout si elle offrait à tous des moyens faciles de faire fortune et n'avait des pauvres que par leur faute. 4^o Enfin l'Église doit produire de nombreux exemples de sainteté remarquable, des saints à miracles, comme on dit. C'est en elle que se trouveront les *vertus éminentes*, la virginité, la charité, l'abnégation et le dévouement, en un mot la pratique de la perfection et des conseils évangéliques, que Jésus-Christ ne peut pas avoir donnés en vain avec la grâce de les accomplir. C'est en elle que se perpétuera le don des miracles, promis par Notre-Seigneur non-seulement pour

un temps, mais pour tous les siècles, et regardé par saint Augustin comme un des liens toujours subsistants qui attachent les enfants de Dieu à leur mère toujours visiblement bénie et autorisée de Dieu.

2. Or, où est la sainteté des partis protestants? 1^o Où est la sainteté de leur origine? Ils se sont tous séparés de l'ancienne Église par une rupture sacrilège, divisant la robe sans couture de Jésus-Christ, comme parlent les Pères. Par un second sacrilège, ils ont élevé autel contre autel, fondant sans aucune apparence de mission légitime des églises manifestement schismatiques, qui porteront tant qu'elles dureront, comme un péché originel inexpiable, la plaie toujours béante de leur séparation.

2^o Où est la sainteté de leurs fondateurs? Les trois principaux sont : 1^o Martin Luther : hypocrite, qui en huit jours se soumet au Pape comme au vicaire de Jésus-Christ, puis l'appelle antechrist et brûle publiquement sa bulle : impudique sacrilège, qui, moine consacré à Dieu, séduit et corrompt une vierge consacrée à Dieu : blasphémateur, qui nie la liberté de l'homme et fait Dieu l'auteur de tous les péchés : corrupteur de la sainte morale chrétienne, qui du haut de la chaire enseigne l'adultère en termes révoltants, et déclare au landgrave de Hesse, dans une consultation dogmatique, qu'il peut avoir deux femmes : grossier et vil personnage, dont les *propos de table*, recueillis par ses aveugles admirateurs, forment un livre immonde : et c'est lui qui signait : *Martin Luther, notaire de Dieu* ! 2^o Calvin, moins violent que Luther, plus froidement méchant, et d'une malice plus odieuse ; plus intolérant, faisant brûler (et de quel droit?) les novateurs au même titre que lui qui cessaient ensuite de penser comme lui : plus hypocrite, exaltant Luther comme un prophète et l'accusant d'erreur : non moins blasphémateur, profanant et torturant l'Écriture pour en tirer des sens impies et prêter à Dieu des crimes horribles. 3^o Henri VIII, roi d'Angleterre, rompant le lien sacré de

l'unité parce que l'Église condamne son divorce adultère, épousant successivement sept femmes, répudiant les unes et mettant les autres à mort, inondant de sang son royaume après en avoir rempli sa maison, le plus débauché et le plus cruel des rois d'Angleterre, de l'aveu des Anglais. Voilà les apôtres du protestantisme anglais, allemand et français, d'après les propres écrits des protestants.

3^o Faut-il dès lors s'étonner s'il n'y a chez eux aucunes vertus éminentes? Ils ont commencé par s'élever contre les lois de l'Église sur le jeûne et l'abstinence¹; contre les ordres religieux où l'on fait vœu de pratiquer la perfection évangélique, l'obéissance, la pauvreté volontaire, la chasteté; contre toutes les institutions établies pour le soulagement des souffrances corporelles et spirituelles du prochain². Ils ont donc proscrit la vertu éminente sous toutes ses formes: par quoi l'ont-ils remplacée? A défaut d'institutions saintes, ont-ils produit des personnages saints? Quels sont les saints, la *Vie des Saints* du Protestantisme? Ils ont perdu jusqu'au nom et à l'idée même de la sainteté, qui a été presque bannie de leur langue comme elle est absente de leur pensée: ils en ont perdu le sens³, au point de ne plus pouvoir com-

1. Le spirituel Érasme, d'abord assez favorable aux novateurs, quoique n'ayant jamais abjuré l'ancienne croyance, disait qu'il avait la conscience catholique et l'estomac protestant.

2. Une dame était en voyage avec deux ministres, qui se mirent à parler contre la religion catholique, tournant en dérision plusieurs de ses usages, et vantant la prétendue réforme de Luther. Ne voulant ni ne pouvant entrer en discussion avec eux, elle se tut, puis à la fin dit en riant: « Il faut avouer, messieurs, que vous avez fait une admirable réforme: vous avez ôté le carême, la messe, la confession, le purgatoire: ôtez encore l'enfer, et je serai des vôtres. » Ils ne répliquèrent mot, et ne parlèrent plus de religion.

3. Nous avons cité ailleurs ce beau passage où saint Paul, après avoir dit que nous sommes le temple saint de Dieu, ajoute: « Portez donc et glorifiez Dieu dans votre corps. » Eh bien! un ministre anglican, prêchant devant la reine Victoria, prit ce passage pour texte, et en fit le

poser un livre de piété, et d'en être réduits à emprunter les ouvrages des catholiques en les altérant. La vertu des plus estimables protestants ne dépasse pas les limites de la simple honnêteté naturelle : on n'entre jamais chez eux pour être plus chrétien, ils n'ont pas accepté le défi à eux porté de citer un seul exemple d'un homme, évidemment sincère et convaincu, se faisant protestant pour devenir meilleur et plus religieux¹. Nous ne parlons pas des miracles : ils disent, contre la parole de Jésus-Christ, que le temps en est passé : ils n'y croient plus, comme les cœurs profondément viciés ne croient plus à la vertu. Ils n'en parlent qu'en riant, ce qui est assez difficile à réfuter, aujourd'hui comme du temps des Apôtres, mais ce qui leur vaut le suffrage et les sympathies peu honorables de tous les incrédules, qui ne s'y trompent pas, et savent qu'ils peu-

fond de son discours, en le commentant ainsi : Glorifier le Créateur dans son corps, c'est avoir un corps bien sain, bien soigné, bien robuste et bien nourri ! On ne croirait pas ces choses et on n'oserait les dire, si elles n'étaient publiques. L'illustre auditoire ne se montra pourtant ni scandalisé ni même étonné de cette théologie matérielle, et le sermon fut approuvé et imprimé. Peut-on avoir perdu à ce point la notion et l'intelligence de la sainteté chrétienne ? L'homme animal, dit saint Paul si étrangement interprété, ne comprend rien à ce qui est de l'Esprit de Dieu : mais nous avons le sens de Jésus-Christ.

1. Un protestant célèbre, humilié de ne voir que le rebut des catholiques passer au protestantisme, disait : Je voudrais bien que le Pape ne jetât pas les mauvaises herbes de son jardin dans le nôtre ! — Ce qu'on peut imaginer de pire chez les catholiques, c'est un mauvais prêtre : toutes les fois qu'un malheureux de cette espèce est allé aux protestants, ils l'ont toujours bien reçu ! — Montrez-moi, disait Érasme, un seul homme rendu plus sobre et plus chaste par ce nouvel évangile, je vous en montrerai cent qu'il a rendus pires. Luther lui-même n'était pas d'un autre avis, puisqu'il se plaignait de voir ses partisans *plus avarés, plus voluptueux, moins charitables qu'ils ne l'avaient été dans le papisme*. Quel aveu dans la bouche de ce grand réformateur ! Et c'est pour amener cette belle réforme qu'il avait bouleversé la société, ensanglanté le monde, et désolé le sanctuaire. Peut-être pensait-il à cela, lorsqu'un soir se promenant dans un air calme et sous un ciel étoilé, il s'écria tout à coup, les yeux pleins de larmes : *Beau ciel, je ne te verrai jamais !*

vent très-bien aimer le protestantisme et haïr Notre-Seigneur Jésus-Christ.

3. De ce désert, où le ciel n'a jamais fait fleurir la sainteté, reportons nos yeux sur l'Église primitive, continuée dans sa sainteté comme dans ses autres prérogatives par l'Église catholique. Celle-ci a 1^o la sainteté des fondateurs, puisqu'elle n'en reconnaît et que personne ne lui en a jamais assigné d'autres que Jésus-Christ et ses Apôtres. 2^o La sainteté de la doctrine, des lois et du culte, qui ont la même origine divine et apostolique : ce n'est pas elle qui a inventé l'immorale erreur de l'inutilité des bonnes œuvres, ni osé dire qu'imiter Jésus-Christ et porter sa croix après lui fût une injure à Jésus-Christ. Pour ne toucher qu'un point, quelles leçons de vertu, quelle source féconde de sanctification, et dans la pénitence qui oblige chacun à s'examiner et à s'accuser devant le ministre de Dieu comme au jugement suprême, et dans le divin sacrifice qui rappelle et reproduit sous nos yeux l'immolation et les grâces de la croix, et dans la communion au corps et au sang du Sauveur, qui exige tant de pureté et produit tant d'amour!

Elle a 3^o la sainteté des vertus éminentes, dites vertus *réservées*, parce qu'on ne les trouve que chez elle, dans tous ses missionnaires qui pénètrent partout au péril de leur vie sans autres armes que la croix; dans tous ses martyrs qu'elle a seule gardé le secret d'enfanter; dans tous ses essaims de vierges qui, blanchies au sang de l'Agneau, le suivent partout où il les appelle, anges gardiens auprès de l'enfance, anges de consolation auprès des malades et des mourants, anges de paix auprès des blessés du champ de bataille, anges de prière dans le sanctuaire, anges du sacrifice, victimes d'expiation ensevelies vivantes dans leurs cloîtres fermés et silencieux comme des tombeaux. 4^o Enfin la sainteté des vertus miraculeuses : — soit parce qu'elles offrent en elles-mêmes un caractère de perfection surhumaine, comme dans les Thérèse, les Xavier, les Vincent de

Paul, les Charles Borromée, les François de Sales, et tant d'autres Saints, qui ont condamné par leur sainteté même la grande apostasie du seizième siècle, et qui rejoignent à travers les âges les François d'Assise, les Bernard, les Augustin, les Martin, tous enfants de l'Église catholique, dont on ne lui conteste pas la glorieuse maternité, et qu'elle continue seule à invoquer, à imiter et à honorer : — soit parce que Dieu signale ces vertus par des miracles proprement dits, reconnus de l'Église après les enquêtes les plus sévères, et présentés ensuite par elle avec confiance au respect de ses enfants et à la critique de ses adversaires, qui se sont toujours déclarés convaincus et quelquefois persuadés et convertis quand ils les ont sérieusement examinés ¹. Disons donc avec le symbole des Apôtres : *Je crois la sainte Église catholique.*

G. *Pourquoi l'appelle-t-on catholique ou universelle? — Parce qu'elle est répandue par toute la terre, et qu'elle aura toujours une plus grande étendue qu'aucune secte hérétique.*

1. Si la sainteté est la plus noble prérogative de l'Église, et la fin de toutes les autres : la plus frappante et la plus visible, et qui lui a donné son nom dès le commencement, c'est sa catholicité ou son universalité dans l'espace. Les premiers fidèles disaient déjà : *Chrétien est mon nom, catholique mon surnom.* Les Prophètes l'avaient prédit : « Il domi-
« nera d'une mer à l'autre : toutes les nations lui seront
« données en héritage : la pierre détachée de la montagne

1. On peut, entre autres, citer ce fait d'un Anglais à Rome. Sur sa demande, on lui avait remis une liste de miracles proposés pour une canonisation, avec les pièces et les témoignages à l'appui. Après une lecture très-attentive, il la rendit en disant : *Je ne croyais pas l'Église romaine si exigeante et si sévère dans la constatation des miracles : ceux-ci sont indubitables.* Il lui fut répondu : *Ce n'est pourtant là que la liste des miracles refusés, comme insuffisamment attestés : vous pourrez voir les autres plus tard.* Il réfléchit et dit : *Alors, ce n'est pas ici qu'on nous trompe!*

« (du Calvaire) remplira le monde : du levant au couchant
« sera offerte au Seigneur la victime sans tache. Allez donc,
« dit Jésus-Christ, enseignez toutes les nations, et rendez-
« moi témoignage jusqu'aux extrémités de la terre. » Or,
cet ordre renferme, avec la promesse de catholicité, la grâce
qui en est le principe, c'est-à-dire la grâce d'un zèle efficace
et fécond : car sans ce zèle, qui est d'ailleurs l'abrégé des
vertus éminentes et ne se rencontre que là où elles sont,
comment l'Église s'étendrait-elle dans le monde malgré tous
les obstacles que lui suscite le monde ? Son divin fondateur
lui a donc assuré et l'effet et la cause, et la catholicité et le
principe de la catholicité ; l'histoire fait foi que ses promesses
n'ont point été vaines.

« Dès l'origine, saint Irénée et Tertullien ont montré que
l'Église était déjà plus étendue que cet empire qui se vantait
d'être lui seul tout l'univers. Les régions du Nord, que le
soleil éclaire à peine, ont vu la lumière céleste : les plages
brûlantes d'Afrique ont été inondées des torrents de la grâce ;
les empereurs sont devenus les nourriciers de l'Église dont ils
versaient le sang... Cette fécondité se renouvelle toujours ;
la vertu de la croix ne cesse d'attirer tout à elle. Les
barbares, en renversant l'empire de Rome païenne et enivrée
du sang des martyrs, se soumettent à celui du Sauveur, tout
ensemble ministres des vengeances et objets des miséricordes.
Combien voyons-nous encore de peuples que l'Église a enfantés
à Jésus-Christ depuis le huitième siècle, dans ces temps où
ses enfants révoltés n'ont point de honte de lui reprocher qu'elle
a été stérile et répudiée par son Époux ? Vers le dixième
siècle, accourent en foule à l'Église les uns sur les autres, l'Allemand,
le Polonais, le Bohémien, le Hongrois. Non, non, vous le voyez,
la source des célestes bénédictions ne tarit point. Alors l'Époux
donna de nouveaux enfants à l'Épouse, pour la justifier et
pour montrer qu'elle ne cesse point d'être son unique et sa
bien-aimée. » (Fénelon).

2. Or, les protestants sont-ils catholiques? C'est une simple question de géographie. Où sont-ils? ils sont en majorité dans trois ou quatre royaumes d'Europe, en minorité imperceptible dans quelques autres, invisibles, absents dans le reste du monde; ils n'ont donc pas la catholicité de lieu. Combien sont-ils? Ils voient à côté d'eux et autour d'eux une Église qui les éclipse et les efface en toutes manières, et qui est trois à quatre fois plus nombreuse : ils n'ont donc pas la catholicité du nombre. D'ailleurs, comment seraient-ils catholiques, n'ayant de la catholicité ni la condition, qui est l'unité, ni le principe, qui est la fécondité et le zèle? Quand ils seraient partout, ils ne se ressemblent nulle part que par le nom. Comme le possédé de l'Évangile, ils s'appellent *Légion*; car ils sont plusieurs et ne s'entendent pas. Ce qu'ils ont de plus ressemblant à l'unité, du moins extérieure, c'est l'*Église établie* ou officielle d'Angleterre, établie sur le gouvernement et sur deux cents millions de revenu annuel, volés jadis et encore extorqués tous les jours aux catholiques. Or là, ils sont à peine dix millions; car il ne faut pas confondre les Anglicans avec les Anglais, dont là moitié est ou calviniste, ou dissidente, c'est-à-dire tout ce qu'on veut.

Peut-on croire du moins qu'ils se dilateront par le zèle? Ils le tentent, et ils ont pour cela, surtout en Angleterre, d'immenses ressources, de l'or, des bibles en toutes langues, des vaisseaux, en un mot tout ce que n'avaient pas les Apôtres; mais du vrai zèle d'apôtres, du sang de martyrs, des missionnaires sans famille, dénués de tout, ne craignant pas de mourir et ne restant pas prudemment derrière les canons anglais, ils n'en ont pas. De là l'impuissance de leurs efforts, la nullité de leurs résultats. Depuis la tempête qui les a arrachés au tronc planté par Jésus-Christ, ces branches détachées n'ont ni poussé ni reverdi : depuis qu'il a franchi ses limites, soulevé par l'esprit de révolte et par la convoitise des princes spolia-

teurs de l'Église, ce flot de révolution irrégulière est retombé sur lui-même, et il est là comme un lac stagnant, se corrompant ou s'agitant sans progrès, à côté du fleuve qui vit et marche. Toutes les missions protestantes sont frappées d'une malédiction évidente : ils n'ont pas encore pu convertir un seul canton, rattacher un seul village à leur christianisme tronqué et sans sève divine pour pénétrer et retenir les âmes. Ils en gémissent, ils s'en accusent entre eux, et calculent (c'est leur affaire) que chaque infidèle converti leur coûte un million qui ne revient pas, tandis que le converti n'attend que l'occasion de revenir à son infidélité. « Si le Seigneur n'édifie lui-même la maison, en vain travaille-t-on à l'édifier. »

3. L'Église *catholique* mérite seule de porter ce nom, dont ses ennemis reconnaissent la vérité en le lui donnant¹. Elle est partout, et partout la même, avec la même foi, le même culte, la même législation. Elle compte près de deux cents millions de fidèles, qui lui font un empire plus vaste et plus peuplé que les empires d'Orient et de Rome auxquels les prophéties l'appelaient à succéder. Depuis un siècle et demi, à partir de l'année 1700, elle a vu doubler le chiffre de ses enfants. Elle s'enrichit des pertes et des précieuses dépouilles de ses rivales, et s'honore de la conversion manifestement sincère, convaincue et désintéressée des protestants les plus graves et les plus illustres, des Lesdiguières, des Turenne, des Stolberg...² et aujourd'hui d'une

1. Aucun, en effet, ne peut le lui dénier. Mais quelques-uns, jaloux de ce beau nom, essayent au moins de le partager avec elle. Ils nous appellent *catholiques-romains*, et eux s'appellent *catholiques-anglicans*, *catholiques*... que sais-je ? comme s'il y avait plusieurs espèces de catholiques ! Le monde, qui n'en connaît qu'une, continue de les nommer de leur vrai nom, et nous du nôtre. Ceci rappelle ces titres de noblesse usurpés, qui ne sont de mise que dans la famille où on se les attribue, et que le public s'obstine à ignorer.

2. La vérité de l'histoire veut que nous ne taisions pas ici le nom de Henri IV. malgré l'intérêt des protestants à accuser d'hypocrisie ce plus

multitude de savants et des plus nobles âmes de l'Angleterre, qui reviennent, par la science et au prix de douloureux sacrifices, à la vérité dont une injuste oppression ou des passions aveugles avaient éloigné leurs pères. Là où elle est libre, elle s'étend : là où elle ne l'est pas, elle souffre et s'étend encore : ses missions sont fécondes et forment des chrétientés où refleurissent toutes les vertus du christianisme primitif. Avec ses missionnaires, pauvres, courageux, dévoués comme les Apôtres, elle avance toujours ; et si la persécution trop violente la force à reculer, il est rare qu'elle le fasse sans laisser sur les plages qu'elle abandonne le sang de ses martyrs, qui y germe sous le regard de Dieu et des Saints qui l'ont répandu, pour devenir bientôt, comme toujours, une semence de nouveaux chrétiens. Elle a donc à la fois le principe et le fait de la catholicité, elle est catholique, non d'une catholicité morte, mais d'une catholicité vivante et expansive, qui lui donne le présent et lui assure l'avenir. Cette double catholicité de l'Eglise, dans l'espace et dans le temps, est le plus grand phénomène de l'histoire : elle ne pouvait pas ne pas frapper le premier historien de l'Angleterre, lord Macaulay, qui bien que protestant, comme on s'en apercevra à son langage, rend cet hommage à la vérité :

« Il n'existe point, il n'a jamais existé sur cette terre, une œuvre de la politique humaine aussi digne d'examen et d'étude, que l'Eglise catholique romaine. L'histoire de cette Eglise relie ensemble les deux grandes époques de la civilisa-

chevaleresque de nos rois. Il ne se convertit qu'après avoir assisté à de longues conférences entre évêques et ministres. Ceux-ci ayant été amenés à concéder qu'on peut faire son salut dans l'Eglise romaine, et ceux-là niant toujours qu'on puisse se sauver dans l'hérésie, le bon sens de Henri IV s'écria : « C'est assez : en matière si importante, je prends le parti le plus sûr ; je veux être de la religion qui, de l'aveu de tout le monde, mène au paradis. D'après vous, ministres, je ne risque rien à vous quitter : d'après vous, évêques, je risque tout à ne pas vous suivre : c'en est fait, je suis catholique. »

tion. Aucune autre institution encore debout ne reporte la pensée à ces temps où la fumée des sacrifices s'échappait du Panthéon, pendant que les léopards et les tigres bondissaient dans l'amphithéâtre Flavien. Les plus fières maisons royales ne datent que d'hier, comparées à cette succession des souverains pontifes, qui, par une série non interrompue, remonte du pape qui a sacré Napoléon dans le dix-neuvième siècle, au pape qui sacra Pépin dans le huitième, et bien au delà. La République de Venise, qui venait après la papauté en fait d'origine antique, était moderne comparativement : la république de Venise n'est plus, et la papauté subsiste. La papauté subsiste, non à l'état de décadence, non comme une ruine, mais pleine de vie et d'une jeunesse vigoureuse. L'Église catholique envoie encore aux extrémités du monde des missionnaires aussi zélés que ceux qui débarquèrent dans le comté de Kent avec Augustin, des missionnaires osant encore parler aux rois ennemis avec la même assurance qui inspira le pape Léon en face d'Attila. Le nombre de ses enfants est plus considérable que dans aucun des siècles antérieurs ; ses acquisitions dans le nouveau monde ont plus que compensé ce qu'elle a perdu dans l'ancien. Les membres de sa communion peuvent certainement s'évaluer à cent cinquante millions, tandis que toutes les autres sectes réunies ne s'élèvent pas à cent vingt millions. Aucun signe n'indique que le terme de cette longue souveraineté soit proche ; elle a vu le commencement de tous les gouvernements qui existent aujourd'hui, et nous n'oserions pas dire qu'elle n'est pas destinée à en voir la fin. Elle était grande et respectée avant que les Saxons eussent mis le pied sur le sol de la Grande-Bretagne, avant que les Francs eussent passé le Rhin, quand l'éloquence grecque était florissante encore à Antioche, quand les idoles étaient adorées encore dans le temple de la Mecque. Elle peut donc être grande et respectée encore, alors que quelque voyageur de la Nouvelle-Zélande

s'arrêtera, au milieu d'une vaste solitude, contre une arche brisée du pont de Londres, pour dessiner les ruines de Saint-Paul. »

7. Pourquoi l'appelle-t-on apostolique ? — Parce qu'elle a été fondée par les Apôtres, et que depuis elle a toujours subsisté et subsistera toujours avec une succession non interrompue de Pasteurs légitimes, sous un seul et même chef visible, qui est notre saint père le Pape.

1. L'apostolicité de l'Église est sa descendance légitime des Apôtres, son identité et son unité avec la société fondée par les Apôtres. Ce caractère, ainsi que les deux qui nous restent à traiter, est à la fois très-clair et très-décisif, et exigera peu de développements. Car, n'est-il pas évident que l'Église doit : 1^o conserver toujours intacte la doctrine révélée aux Apôtres et prêchée par eux au monde ? Si jamais elle pouvait la perdre ou l'altérer, serait-elle encore la religion de Jésus-Christ ? 2^o Ne doit-elle pas conserver également, par une série non interrompue de pasteurs, le ministère et la mission apostolique ? Si cette chaîne venait à se rompre, qui la continuerait ? Les audacieux et les intrus qui tenteraient de se souder à cette succession brisée, au nom de qui parleraient-ils ? Par qui auraient-ils été envoyés ? Par eux-mêmes, par des hommes. Nul alors ne serait tenu de les croire, ils ne seraient plus qu'une société humaine sans autorité, parce qu'ils ne reposeraient pas sur les douze fondements, portés eux-mêmes sur l'unique pierre angulaire, Jésus-Christ.

2. C'est là la plaie irrémédiable des sectes détachées de l'ancienne Église. Ne succédant à personne, elles sont nées d'elles-mêmes, filles sans mère, disciples sans maître, suivantes sans chef et sans guide, comme parlent les saints Pères. *J'étais d'abord seul*, dit Luther ; *En commençant nous avons rompu avec le monde entier*, dit Calvin : donc ils ne descendent pas des Apôtres, ils n'ont pas été envoyés par eux,

aucune chaîne ne les rattache à eux¹. Cela suffit. Si nous cherchons Jésus-Christ, et ses Apôtres, et les successeurs des Apôtres, nous ne nous adresserons ni à Calvin ni à Luther, enfants perdus, *seuls*, qui n'ont point de pères dont ils aient pu recevoir l'héritage apostolique. Et s'ils viennent à nous, nous les renverrons confondus par cette simple question : Qui êtes-vous et d'où sortez-vous ?

3. Mais nous nous adresserons à l'Église catholique ; car elle seule est apostolique, elle seule s'appuie sur les assises posées et toujours soutenues par la main de Jésus-Christ. Sa doctrine, elle l'a reçue tout entière des Apôtres : quand on lui en a contesté quelque article, c'est vers son passé apostolique qu'elle s'est tournée pour montrer qu'elle avait toujours cru ainsi, et jamais vers l'avenir ou du côté des inventions de l'esprit humain : erreur et nouveauté sont synonymes pour elle, et personne n'a pu et ne pourra prouver qu'elle ait ajouté ou retranché un iota à l'enseignement de ses fondateurs. Son ministère, ses pasteurs, descendent en droite ligne des Apôtres ; il n'est pas un seul de ses Évêques dont on ne puisse faire la généalogie, qui remontera ou à un Apôtre, ou à un des successeurs de Pierre, et par là à saint Pierre lui-même et à Jésus-Christ. C'est là la ligne divinement tracée : qui la suit vient de Dieu et va à Dieu, qui s'en écarte ou n'y rentre pas vient de l'erreur et va à la mort. « Le moment de la séparation est toujours constant ; c'est le faible inévitable de toutes les sectes : nul ne peut changer les siècles passés ni se donner des prédécesseurs. La seule Église catholique remplit les siècles précédents par une suite qui ne peut lui être contestée. La Loi vient avant l'Évangile ; la succession de Moïse et des Patriarches ne fait qu'une même suite avec Jésus-Christ. » (Bossuet.)

1. On a retenu la réponse de ce Suisse ou de ce Savoyard dont il est parlé dans la vie de saint François de Sales : Votre protestantisme, comment serait-il apostolique ? il est moins vieux que nos fromages.

8. *Pourquoi l'appelle-t-on romaine ? — Parce que l'Église de Rome est la mère et la maîtresse de toutes les églises.*
9. *Pourquoi l'Église de Rome est-elle la mère et la maîtresse de toutes les églises ? — Parce que saint Pierre, prince des Apôtres et chef de l'Église, a établi son siège à Rome, et que le Pape, évêque de Rome, est le légitime successeur de saint Pierre.*

La vraie Église doit être romaine, c'est-à-dire que toutes les églises ou évêchés qui la composent doivent être unis à l'Église de Rome, par la communion de la charité et de l'obéissance comme des filles à leur mère, par la communion de la foi et de la soumission comme des élèves à leur maîtresse. Car, nous l'avons déjà vu, saint Pierre ayant exercé douze ans sa primauté à Jérusalem et à Antioche, vint à Rome où il l'exerça pendant vingt-cinq ans, après lesquels il mourut martyr sous Néron : ce point est si constant, que Calvin lui-même dit que l'unanimité des historiens ne lui permet pas d'oser le nier. Or, saint Pierre, en illustrant l'Église de Rome de la pourpre de son sang, lui a laissé sa principauté sacrée. 1^o Parce qu'il faut bien que cette principauté, fondement de l'Église, se retrouve quelque part : or, tous les évêques de Rome se la sont attribuée, et jamais aucun autre évêque n'en a usurpé le titre. 2^o Au contraire, tous les patriarches, primats et évêques, toutes les églises d'Orient et d'Occident, sans aucune exception jusqu'au schisme des Grecs dans le dixième siècle et à l'hérésie protestante dans le seizième, ont proclamé le successeur de Pierre à Rome, légitime et nécessaire héritier de sa juridiction sur l'Église universelle. 3^o Ce pontificat souverain, confessé en paroles, n'a pas été moins obéi dans les actes : Rome a toujours été la capitale de l'Église, le centre de son gouvernement, le foyer d'où partaient tous les ordres et où revenaient toutes les soumissions, le tribunal suprême qui révisait, confirmait ou cassait tous les jugements, rétablissait sur leur siège les Athanase et les Chrysostome injuste-

ment déposés, et déposait même les patriarches de Constantinople quand ils abusaient de leur pouvoir.

Ceux-ci, après plusieurs siècles d'obéissance de plus en plus pénible à leur orgueil, ont fini par se révolter : mais ils venaient trop tard pour refaire l'œuvre de Jésus-Christ, et le crime de leur défection n'a été égalé que par leur châtiement, qui dure encore. Toutes ces églises d'Orient, en suivant le schisme de Constantinople, sont tombées avec elle sous le joug cruel et humiliant des Turcs ; ou sous le joug non moins cruel, mais plus sacrilègement usurpateur, du czar de Russie, et des soldats dont il se sert pour les conduire et les opprimer. Elles, qui ont conservé la foi à peu près intacte, le sacrifice, les sacrements, le culte de Marie et des Saints, la religion tout entière ce semble, ont cependant tout perdu en brisant leur lien d'attache au siège de saint Pierre : leur apostolicité, puisqu'elles n'ont plus le même chef que les Apôtres : leur catholicité, puisqu'elles n'ont plus ni zèle, ni fécondité, ni étendue ; on les dirait pétrifiées et immobilisées dans l'acte même de leur révolte : leur sainteté, puisque loin d'avoir les vertus éminentes et miraculeuses, elles se sont avilies par leur caractère et leurs mœurs jusqu'à se rendre méprisables aux Turcs eux-mêmes et à tout le genre humain. Tant il est vrai, redirait saint Ambroise, que là où est Pierre avec ses successeurs, là seulement est la vraie Église !

« O Église romaine, ô cité sainte, ô chère et commune patrie de tous les vrais chrétiens ! Il n'y a en Jésus-Christ ni Grec, ni Scythe, ni barbare, ni Juif, ni Gentil ; tout est fait un seul peuple dans votre sein ; tous sont concitoyens de Rome et tout catholique est Romain. La voilà, cette grande tige, qui a été plantée de la main de Jésus-Christ ; tout rameau qui en est détaché se flétrit, se dessèche et tombe... O mère, quiconque est enfant de Dieu est aussi le vôtre ; après tant de siècles, vous êtes encore féconde, et vous enfantez sans cesse à votre Époux dans toutes les ex-

trémities de l'univers. O Église, d'où Pierre confirmera à jamais ses frères, que ma main droite s'oublie elle-même, si je vous oublie jamais. » (Fénelon.)

Enfin, un dernier caractère de la vraie Église, c'est la stabilité et l'immutabilité dans la foi, résultat visible de cette invisible mais certaine infaillibilité que nous avons vu lui avoir été promise par Jésus-Christ : *Je suis avec vous tous les jours : les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre vous.* Or, cette prérogative fondamentale, qui se révèle sensiblement dans l'immuable et traditionnelle doctrine catholique, qui fait le désespoir de ses ennemis, impuissants à la convaincre de la plus légère variation, les sectes protestantes en sont à jamais déshéritées. L'inconstance humaine s'est manifestée chez elles dès le jour où, simples sociétés humaines, elles ont cessé de s'appuyer sur la pierre posée par Dieu pour être le marteau de toutes les erreurs et le roc inébranlable de la vérité. *L'histoire de leurs variations*, par Bossuet, est resté un livre irréfuté et irréfutable, un trait attaché à leur flanc, qu'ils n'ont pu arracher. On a compté par demi-douzaines les professions de foi calvinistes et luthériennes, symboles mensuels et annuels, comme saint Hilaire nommait déjà ceux des Ariens. L'Angleterre, plus agitée en sa terre et dans ses ports mêmes que l'Océan qui l'environne, changeait de foi au caprice de ses rois et de ses reines, nouveaux papes de tout sexe et de toute croyance, honteusement subis par la nation ingrate autrefois convertie par le Pape saint Grégoire, et qui crie depuis trois cents ans : *No popery, point de papisme !* « Ainsi la foi allait au gré des rois : on ôtait et on ajoutait sans règles aux liturgies et aux confessions : on avait recours à des expressions vagues et générales qui laissaient la chose indécise, et où les partis opposés trouvaient leur compte ; et les explications trop nettes étaient effacées dans l'original avec du vermillon. » (Bossuet.).

Recueillis par la miséricorde de Dieu dans la barque

de Pierre, qui ne peut périr et nous conduira sûrement au port du salut, plaignons tous ces malheureux naufragés dans la foi. N'ayons jamais pour eux de parole amère ; ce n'est pas à nous de les juger. Discutons rarement avec eux ; les disputes aigrissent, ne convertissent pas, et ne sont pas sans péril pour qui les provoque ou les accepte sans être armé d'une science solide. Mais prions le Maître des esprits et des cœurs de les instruire lui-même, le bon Pasteur de ramener ses brebis errantes. Que notre charité et nos bons exemples leur prouvent la vérité de notre croyance¹ ; c'est là un genre de controverse à la portée de tous, et c'est par là plus que par sa science que saint François de Sales, évêque et prince de Genève, en a converti soixante-dix mille. Aussi, le cardinal Duperron disait : Si vous voulez convaincre et réduire au silence les hérétiques, envoyez-les-moi ; si vous les voulez persuader et convertir, adressez-les à monsieur de Genève. Soyons des François de Sales, attachés à l'Église par le fond de nos entrailles, et combattant ses ennemis moins encore par nos paroles que par nos vertus et par nos bienfaits².

1. Un duc de Guise, assassiné comme catholique par un protestant qui fut aussitôt arrêté, le fit venir et lui dit : Si ta religion t'ordonne de m'assassiner, la mienne m'ordonne de te pardonner. Et ayant commandé qu'on le relâchât sans lui faire aucun mal, il expira.

2. A la vue de la décomposition du protestantisme, qui dégénère de plus en plus en incrédulité, beaucoup de protestants éminents regrettent aujourd'hui tout haut leur séparation de l'Église. Ce sacrilège démembrement a été, en effet, ils le voient, et il est encore un grand malheur : il a affaibli l'influence de la religion sur le monde européen, et partant sur le monde entier. Déjà Leibnitz le voyait comme eux, comme eux il voulait un moyen de réunion ; et Bossuet, génie conciliant et pratique, n'en trouvait point d'autre à lui proposer que la soumission à l'Église et le retour pur et simple à la vérité, qui, elle, ne peut pas aller à l'erreur ; pas d'autre que celui que prennent chaque jour tant de grands esprits, qui se convertissent individuellement. Si le retour et la conversion en masse doit jamais s'opérer, Dieu le sait ; c'en est un favorable augure que cette conviction où entrent les âmes religieuses et élevées, qu'il n'y a point de christianisme vital en dehors du catholicisme.

QUINZIÈME LEÇON.

DE LA COMMUNION DES SAINTS ET DE LA RÉMISSION
DES PÉCHÉS.

1. *Qu'entendez-vous par la communion des Saints ? — J'entends que les biens spirituels de l'Église sont communs entre les fidèles, qui participent aux prières et aux bonnes œuvres les uns des autres.*

Nous avons vu qu'il y a dans l'Église deux unités : l'une extérieure et visible, qui réunit tous les fidèles dans la profession d'une même foi, la participation au même culte, la soumission aux mêmes pasteurs ; c'est l'unité du corps de l'Église ; l'autre plus profonde, qui relie les âmes sous un même chef invisible, et répand en elles la même grâce et la même vie ; c'est l'unité de l'âme de l'Église. La première unité forme la *communion extérieure*, le lien apparent des membres de l'Église qui sont *voyageurs* sur la terre, comme disent les auteurs ; la seconde forme proprement la *communion des Saints*, l'union commune des âmes avec Jésus-Christ, par Jésus-Christ et en Jésus-Christ. Si on appelle communion l'alliance ineffable de l'âme de Notre-Seigneur avec notre âme, de son corps avec notre corps dans la sainte Eucharistie, devait-on appeler d'un autre nom cette alliance plus générale et non moins intime qui unit toutes les âmes à lui, et par lui entre elles, dans une même grâce, une même foi intérieure, une même espérance et un même amour ? « Je suis la vigne, vous êtes les branches, » dit-il, et une même sève, partant de moi, circule en vous et y produit les mêmes fruits. Or, les branches ne sont-elles pas en communion véritable entre elles et avec le tronc ? « Nous sommes tous un seul corps, dit saint Paul, et membres les uns des autres, » Comme il y a union et sympathie

entre les membres d'un même corps, que tous compatissent quand l'un pâtit, que tous profitent du service de chacun et chacun du service de tous : ainsi les âmes, vivant comme un seul corps de la vie de Jésus-Christ, souffrent et languissent, croissent et se sanctifient ensemble, et partagent mêmes joies et mêmes douleurs ; non-seulement par un principe de charité qui les porte à se réjouir avec ceux qui se réjouissent, à pleurer avec ceux qui pleurent, mais par une influence effective et réciproque, indépendante de leur volonté, transmettant à tout le corps mystique du Sauveur l'état de chaque membre, le soutenant de sa force et l'affaiblissant de ses faiblesses. Saint Athanase dit qu'à la mort du grand saint Antoine, l'Église militante ressentit un affaissement momentané, comme une compagnie qui perd son meilleur soldat, comme un arbre dont on retranche une branche nourricière, comme un corps qu'on mutilé d'un membre.

Quel est ce trésor commun où chacun puise, cette source publique où chacun se désaltère ? Les sacrements de l'Église, tout le bien général et particulier qui se fait chaque jour en elle, toutes les grâces qu'elle reçoit et tous les mérites qu'elle acquiert, c'est là son trésor et comme son bien de famille, appartenant à tous ses enfants. Tant de sacrements administrés, tant de sacrifices offerts pour tous ; tant de prières et d'aumônes, tant d'actes d'humilité et de patience, d'amour de Dieu et du prochain que font les âmes justes : quelle richesse de biens spirituels, et quel bonheur pour nous d'être assis à une table si abondante, d'être les enfants d'un père si pleine de grâce, d'être les membres d'un corps si pénétré de la vie divine ! Mais, à quelle condition et à quel degré y communions-nous ?

Nous y communions comme aux mérites mêmes de Jésus-Christ, à la condition de nous les appliquer, et dans la mesure de cette application. Tous ces biens spirituels sont des grâces qui nous sont offertes, non des mérites personnels

qui nous sont imputés ; des secours pour notre faiblesse, non des dispenses de bien faire pour notre paresse. Il suit de là que plus une âme est fervente et généreuse, plus elle participe au trésor commun de l'Église, et que ce sont les plus grands Saints qui ont la plus grande part à la communion des Saints. Les autres en retirent du fruit en proportion de leur avidité à y puiser, et de leur fidélité à en bien user. Mais les pécheurs en sont presque totalement exclus, parce qu'ils ne sont pas saints, c'est-à-dire en état de grâce, que l'Esprit-Saint ne les anime pas et n'habite pas en eux, qu'ils sont dans le corps mystique de Jésus-Christ, ou l'Église, comme des membres paralysés et sans vie, branches mortes et sans sève sur ce grand arbre. Ils se sont excommuniés eux-mêmes de la communion intérieure, et ne participent plus qu'à la communion extérieure, à la profession publique de la foi, aux exercices du culte, au sacrifice et à ses fruits et à la parole de Dieu, qui, joints aux prières que l'Église fait sans cesse pour eux, les aident puissamment à secouer leur mortelle léthargie. Qu'ils se hâtent donc d'ensortir, d'ouvrir leur cœur à la grâce qui les presse, et de rentrer dans ce grand courant de vie qui circule dans l'Église comme le sang dans nos corps.

2. *La communion des Saints s'étend-elle jusqu'au ciel et au purgatoire ? — Oui, les Saints qui sont dans le ciel peuvent nous aider par leurs prières, et nous pouvons aider les âmes du purgatoire par les nôtres.*

Un des plus beaux dogmes de l'Église catholique, un des plus consolants, et dont la suppression révèle à première vue tout ce qu'il y a d'étroit et de sec dans le christianisme humain et bâtard des protestants, qui n'en ont pas compris la grandeur, c'est l'admirable communion qu'elle a toujours enseignée et pratiquée entre les vivants et les morts, entre le purgatoire, la terre et le ciel. Que le cœur prononce entre eux et nous ! le cœur droit et pur, le cœur

large et généreux de l'homme tel que Dieu l'a créé, et qui est aussi un bon juge de la vérité, surtout de la vérité religieuse, puisqu'elle est faite principalement pour lui, et ne passe par l'esprit que pour arriver au cœur.

Nous croyons donc que la tombe ne sépare pas les membres de l'Eglise vivants par la grâce ; que les hommages et les prières que nous adressons à nos frères couronnés dans la gloire arrivent jusqu'à eux, pour retomber ensuite sur nous en bénédictions célestes dues à leur puissante intercession et à leur amour ; que nous sommes, à notre tour, des médiateurs efficaces entre la justice divine et les âmes qu'elle retient au purgatoire, et que les souffrances, les bonnes œuvres, et surtout la Victime sainte que nous offrons ou faisons offrir pour elles, sont agréées de Dieu et pénètrent dans leur cachot comme une rosée rafraîchissante qui adoucit leur peine et en abrège la durée. La charité qui unit les vrais chrétiens est plus forte que la mort : ce ne sont pas les corps qui s'aiment, mais les âmes : et qu'importe à ces âmes de n'être pas réunies en un même lieu, si elles sont reliées entre elles par la charité de Jésus-Christ, qui les embrasse partout où elles sont, en attendant qu'elle les rassemble avec leurs corps sur un même trône ? A peu près, si nous osons nous servir de cette divine comparaison, comme la divinité était un lien entre l'âme de Jésus-Christ descendu aux enfers et son corps mis au tombeau, et assurait à celui-ci, par amour pour son âme, l'incorruptibilité et la pureté d'abord, et bientôt la résurrection et la gloire.

3. *Qu'entendez-vous par la rémission des péchés ? — J'entends qu'il y a dans l'Eglise un véritable pouvoir de remettre les péchés.*

S'il est un pouvoir manifestement divin, un pouvoir au-dessus de l'homme et cependant très-nécessaire à l'homme, c'est celui de remettre les péchés. Remettre les péchés !

faire que Dieu offensé et irrité ne le soit plus ! rappeler à la vie de la grâce une âme morte, et la retirer du tombeau de ses iniquités par une voix plus puissante que la voix qui cria à Lazare : Sors de la tombe ! reprendre dans la gueule de l'infernal dragon une âme qu'il souille et traîne en enfer, et la rejeter purifiée dans le sein de l'éternelle miséricorde ! Non, ce pouvoir n'est pas d'un mortel, aucun Prophète, si plein fût-il de l'esprit et de la vertu de Dieu, ne l'a jamais exercé. Nathan avait bien dit à David, et c'est peut-être la plus grande parole de l'Ancien Testament : « Le Seigneur a transféré votre péché : » mais il déclarait un fait accompli, il ne l'accomplissait pas ; il transmettait la sentence de grâce et ne la prononçait pas. Jésus-Christ seul a remis les péchés : il les a remis à Madeleine, au paralytique, à la femme adultère, à tous les malades dont il guérissait les âmes et les corps, et qu'il renvoyait en disant : Allez, et ne péchez plus. Et en effet, le péché étant l'offense de Dieu, quel autre que lui peut faire qu'il ne se tienne plus pour offensé ? Quand le monde entier dirait au pécheur : Tu es pardonné : si Dieu ne lui pardonne pas, que lui fera la sentence du monde entier ?

Il n'appartient donc qu'à Dieu de remettre les péchés, ou aux ministres très-expressément députés par lui pour les remettre en son nom. C'est ici surtout qu'une mission humaine, une mission usurpée serait à la fois sacrilège et de nul effet. Voilà pourquoi, en dehors de l'Eglise, à qui seule il a été dit : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie, » aucune secte, qu'elle essaye ou non de l'exercer, n'a le pouvoir de lier ou de délier les âmes, de maintenir ou de briser autour d'elles les liens de la mort. Nouvelle et puissante raison de bénir Notre-Seigneur de nous avoir faits enfants de la vraie Eglise ! Quel bonheur inestimable et quelle ineffable consolation, quand on a péché (et qui ne pèche pas ?), de s'entendre dire de la part de Dieu : *Je vous absous de vos péchés, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-*

Esprit ! Quelle sécurité ! quel allègement pour la conscience ! quel renouvellement de vie, et quel courage pour recommencer le grand combat ! C'est une nécessité pour l'homme, après qu'il a failli, de se savoir réhabilité aux yeux de Dieu et aux siens propres : sans cela, il se méprise, il se décourage, et toute bonne volonté s'éteint en lui avec l'espérance. Le découragement, le désespoir et le mépris qui suivent une faute, en font plus commettre que toute la faiblesse humaine ensemble. Combien qui se seraient relevés d'une première chute, s'ils avaient trouvé quelque confiance en eux et auprès d'eux, et qui se sont enfoncés dans le crime ! Le monde est impitoyable pour les coupables qui ont une fois perdu ce qu'il appelle l'honneur ; le rire et le dédain de Satan dont il les poursuit achèvent d'en faire des créatures de Satan. L'Église, en qui Dieu a mis ses entrailles de miséricorde, n'a comme Dieu que de la bonté et point de mépris pour les pécheurs, et elle les relève en les sanctifiant, comme le monde continue de les avilir après les avoir corrompus¹. A ces traits, qui ne reconnaîtra la vraie mère des âmes, l'épouse de Celui à qui les orgueilleux Pharisiens reprochaient de converser et de manger avec les pécheurs ?

4. *Qui a donné ce pouvoir à l'Église ? — Jésus-Christ, lorsqu'il dit à ses Apôtres : « Recevez le Saint-Esprit, les péchés « seront remis à qui vous les remettrez, et ils seront retenus « à qui vous les retiendrez. »*

Avant sa passion, Jésus avait déjà promis ce pouvoir

1. Un des plus sombres versets de la Passion, et qui serre le plus le cœur, c'est l'endroit où Judas rapportant son argent aux scribes et aux princes du peuple, ceux-ci, qui avaient provoqué et soldé son infâme trahison, lui répondent avec un froid dédain : Qu'est-ce que cela nous fait ? c'est ton affaire ! Pauvres victimes du monde, voilà comment il vous répond. Ah ! venez à l'Église, elle vous recevra comme Jésus aurait reçu Judas, s'il lui avait dit à lui : *Peccavi, j'ai péché*, au lieu de l'aller dire à ses complices.

d'une manière générale à ses Apôtres : « Tout ce que vous lierez ou délierez sur la terre sera lié ou délié au ciel. » Mais le jour même de sa résurrection, il le leur donna en termes exprès : « Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à qui vous les remettrez, et retenus à qui vous les retiendrez. » *Recevez le Saint-Esprit* : car si vous ne l'aviez pas, comment pourriez-vous le communiquer ? s'il ne tombait sur les âmes avec vos paroles, comment une faible parole humaine leur rendrait-elle la beauté et la vie ? *Les péchés* : quels péchés ? tous sans exception, révoltes superbes de l'esprit, souillures du corps, faiblesses et perversités du cœur : tout ce que mon sang a atteint pour l'expier devant mon Père, votre pouvoir l'atteindra pour l'effacer dans les âmes. *Les péchés seront remis* ; c'est-à-dire seront comme non venus, effacés, détruits jusque dans leur racine, oubliés, « jetés à la mer, » noyés dans mon sang, pour ne surnager jamais au-dessus de mon immense miséricorde.

Les péchés seront retenus à qui vous les retiendrez : si elle est immense, ma miséricorde n'est point aveugle et sans règle : elle remet les péchés mais ne les encourage pas : elle accorde le pardon, mais à qui le demande sincèrement : elle a horreur des baisers de la bouche que le cœur n'accompagne pas, des confessions extérieures sans la contrition intérieure. Soyez donc juges, quoique assis sur un tribunal de grâce : si le pécheur se trompe lui-même, avertissez-le, et au besoin repoussez-le : son iniquité, retenue par vous, le sera aussi par moi. S'il vous trompe, s'il nie ou cache des péchés qui sont dans son cœur, ou s'il affirme des regrets et des résolutions qui n'y sont pas, je le condamnerai au moment même où vous l'absoudrez, et changerai la sentence de vie en sentence de mort ; car ce n'est pas à un homme qu'il a menti, mais au Saint-Esprit que vous avez reçu. Si enfin, par ignorance ou par molle condescendance, vous prévariquiez en absolvant un indigne, je maudirais

vos bénédictions qui, loin de délier le coupable, vous lieraient avec lui dans une même condamnation. — Vénérons les prêtres, et prions pour eux : vénérons ces anges du pardon, mais aussi prions pour ces juges dont les jugements seront sévèrement révisés, pour ces médecins obligés de sonder toutes les plaies et de s'exposer à toutes les contagions.

5. *Comment l'Église accorde-t-elle la rémission des péchés? — Par les sacrements auxquels la rémission des péchés est attachée.*

Ces sacrements sont le baptême, qui remet le péché originel dans les enfants, tous les péchés dans les adultes ; et la pénitence, second baptême, planche après le naufrage, remettant tous les péchés actuels dans les chrétiens qui le reçoivent avec les dispositions requises. C'est pour cela que ces deux sacrements sont appelés sacrements des morts, parce qu'ils nous ressuscitent véritablement en faisant passer notre âme de la mort à la vie. Le premier ne se réitère pas, parce qu'il imprime un caractère ineffaçable ; il est le sacrement de la naissance surnaturelle, et on ne naît qu'une fois. Le second, dont l'effet est de nous rendre la grâce de notre baptême dans la mesure où nous l'avons perdue, est toujours ou nécessaire ou utile ; aussi est-il accessible à tous ; non pas sept fois, comme demandait saint Pierre, mais septante fois sept fois, c'est-à-dire sans fin, comme lui répondit Notre-Seigneur. C'est la grande piscine probatique de l'Église, qui guérit les âmes mieux que celle des Juifs ne guérissait les corps ; car l'ange qui en remue les eaux, pour leur donner la vertu régénératrice, est toujours là qui nous attend.

Allons donc nous y plonger avec confiance : quel que soit le nombre et la gravité de nos chutes et de nos rechutes, répétons le consolant article de notre Symbole : *Je crois la rémission des péchés* : profession d'espérance autant que de foi, que l'Église met tous les jours dans la bouche des plus

invétérés pécheurs. Allons-y avec empressement, lorsque notre âme a reçu quelque blessure grave, et surtout quelque coup mortel, et ne restons pas des mois entiers languissants ou morts à côté de la source qui répare et vivifie : quand le corps est malade ou tombe affaîssi par une faiblesse subite, attend-on une époque fixe pour courir aux remèdes et appeler le médecin ? Enfin, allons-y avec religion et reconnaissance, appréhendant d'abuser des bontés de notre Dieu, nous rappelant que la crainte et la confiance sont deux vertus chrétiennes, deux sœurs jamais ennemies, et voyant toujours, derrière le tribunal du pardon, le tribunal de la justice, qui prononcera en dernier ressort sur l'usage ou sur l'abus que nous aurons fait de la miséricorde,

SEIZIÈME LEÇON.

DE LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR ET DE LA VIE ÉTERNELLE.

1. *Qu'entendez-vous par la résurrection de la chair ? — J'entends qu'à la fin du monde, l'âme de chaque homme mort se réunira à son propre corps pour n'en être jamais séparée.*

« Par un homme la mort, par un homme aussi la résurrection ; et comme tous meurent en Adam, tous aussi « revivront en Jésus-Christ. » Nous avons vu, en effet, que Jésus-Christ a été « les prémices, le premier-né de ceux « qui dorment. » C'est ainsi que l'Écriture appelle souvent les morts, comme elle appelle leur résurrection un réveil : admirable langage, qui promet un lendemain à la nuit du tombeau. Du corps de Job couvert d'ulcères et tombant en ruines, s'échappait ce cri d'espérance : « Je sais que mon « Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je ressusci-

« terai de la terre, et que je verrai mon Dieu dans ma chair, « et que mes yeux, les miens et non ceux d'un autre, le « contempleront. » Les sept martyrs Machabées et leur héroïque mère s'écriaient au milieu des supplices : Ces membres que le feu consume et que le fer retranche, nous en méprisons la perte, sûrs que Dieu nous les rendra.

Jésus-Christ ne s'est pas borné à nous confirmer cette certitude par sa parole : comme Élie et Élisée avant lui, et plusieurs Saints après lui, il a ressuscité des morts qui devaient encore mourir, et il s'est ressuscité lui-même pour ne plus mourir. Les membres suivront la tête : notre corps, instrument pour notre âme de tant de souffrances méritoires ou de plaisirs criminels, de tant d'œuvres charitables ou de jouissances égoïstes, lui rendra à son tour plus qu'au centuple, gloire pour mérite, honte et douleur pour intempérance et vices. N'est-ce pas justice et sagesse ? L'ouvrage que Dieu a conçu dans ses desseins éternels ne saurait périr : nous sommes des hommes et non des Anges : c'est comme hommes que nous avons été rachetés par un Dieu-homme : c'est comme hommes que nous recueillons ou foulons aux pieds le fruit de son sang : c'est donc aussi comme hommes, en corps et en âme, que nous serons à jamais réunis à notre chef ou rejetés loin de lui. Notre création dans la chair, notre rédemption dans la chair, notre sanctification ou notre perversion dans la chair, n'appellent-elles pas comme nécessairement notre glorification ou notre condamnation dans la chair ? *Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ conserve notre âme et notre corps pour la vie éternelle !*

Il est donc certain que nous ressusciterons ; après la résurrection spirituelle ou la rémission des péchés, l'Église nous fait confesser tous les jours la résurrection de la chair. En quelque endroit que le vent de la mort ait dispersé notre poussière, le Dieu qui l'a tirée du néant saura bien la retrouver et la ranimer. Il souffle au printemps sur une

nature morte, et elle revit : il a donné sa bénédiction au grain de blé, et sa pourriture même engendre une moisson nouvelle : il a mis en nous son Saint-Esprit, souvent son sacré corps, et en touchant nos corps mortels ils y ont laissé un gage d'immortalité.

Je crois la résurrection de la chair. Ce beau dogme, le dogme de l'espérance, se lie à toute ma religion. C'est sur un tombeau brisé et sur une chair ressuscitée que s'appuie ma foi ; je mange cette chair comme un principe de résurrection et de vie ; j'espère la contempler un jour dans les splendeurs de l'éternité ; je vénère les ossements encore humiliés des Saints et j'aspire en les baisant la vertu qui les fera bientôt tressaillir et s'élancer glorieux au-devant de la chair glorifiée de leur chef. Oui, je crois la résurrection qui m'est si solidement promise, j'espère la résurrection qui sera le gage et le complément de mon bonheur, j'aime la résurrection qui me montrera face à face tous ceux que j'aime, mes amis, mes parents, mes puissants protecteurs, Marie ma Mère, et mon Sauveur Jésus-Christ, le roi de tous les ressuscités.

2. Y aura-t-il quelque différence entre les corps des Bienheureux et ceux des damnés ? — Les corps des Bienheureux seront brillants de gloire et impassibles, au lieu que les corps des damnés feront horreur et brûleront éternellement dans l'enfer.

« Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous transformés. Les corps des justes seront refaits, à l'image et sur l'exemplaire du corps glorieux de Jésus-Christ, » dit saint Paul : d'où il conclut qu'ils auront quatre qualités merveilleuses, l'impassibilité, la clarté, l'agilité et la subtilité. 1^o Semés en terre dans la corruption, il ressusciteront incorruptibles, c'est-à-dire, impassibles, inaltérables, exempts de toute infirmité, ne connaissant plus ni faim, ni soif, ni fatigue, ni froid, ni lésions, ni douleurs. 2^o Semés dans l'ignominie d'un cadavre, ils

ressusciteront dans la gloire : pénétrés de la beauté de l'âme qui les animera au dedans, et enveloppés au dehors de l'éclat qui rejaillira sur eux de la face de Dieu et de la sainte humanité du Sauveur, ils seront comme un corps transparent entre deux lumières, resplendissants comme des astres, étoiles du firmament éternel, tous brillants, mais différant en clarté comme une étoile diffère d'une autre étoile. 3^o Semés pesants et infirmes, ils ressusciteront dans l'agilité et la force : délivrés du poids grossier qui les fixait jadis au sol comme une pierre, plus légers que les vents, rapides comme la pensée, les distances ne les sépareront plus : le monde entier ne sera plus pour eux que comme un chœur qu'ils rempliront de leur gloire et des louanges de Dieu. 4^o Enfin, semés comme une masse épaisse, qui occupe son lieu, et ne se déplace qu'en déplaçant d'autres corps, ils ressusciteront subtils et pénétrants comme des esprits, libres de tous leurs mouvements au sein de la matière la plus compacte, et la traversant comme le son traverse l'air, comme le corps de Jésus-Christ traversa la pierre de son sépulcre : en tout semblables à ce ravissant modèle, heureux comme lui, et comme lui ramenés aux formes accomplies de la croissance achevée et de l'âge parfait.

Que différents seront les corps des réprouvés ! autant que le ciel diffère de l'enfer, autant qu'une âme sainte diffère de l'âme d'un damné, autant que le chef-d'œuvre de la bonté de Dieu diffère d'une victime de sa justice. Car, ces corps seront dignes de l'âme affreuse qui devra les mouvoir, dignes de l'affreux séjour qu'ils devront habiter. La nature produit quelquefois des monstres horribles de difformité : donnons-leur de plus tout ce que le vice, la méchanceté et la bassesse peuvent ajouter d'ignoble et de repoussant à la laideur : nous serons loin encore de ce cadavre hideux, méchant, douloureux, rampant, qui sera le corps des malheureux pécheurs : l'imagination se refuse à le concevoir. A la

bonne heure! détournons-en nos yeux, pourvu que nous en détournions aussi notre volonté et nos œuvres, pourvu que nous gardions maintenant nos corps dans la sainteté et la tempérance pour les retrouver alors divinement transfigurés, pourvu que nous ne semions pas dans les délices de la chair pour recueillir la corruption et la mort. Chacun se fait ici-bas le corps qu'il aura à la résurrection : ne l'oublions pas, et si notre chair se plaint que nous lui refusions les jouissances défendues par la sainte loi de Dieu et la prudence chrétienne, répondons-lui avec Notre-Seigneur : Qui aime et flatte son corps en ce monde, le perdra ; qui le hait, qui le traite en ennemi et en rebelle, celui-là l'aime véritablement et le sauve pour la vie éternelle.

3. *Qu'est-ce que la vie éternelle? — C'est le bonheur dont les Saints jouissent dans le ciel.*

C'est ici le douzième et dernier article du Symbole, et avec la fin du Symbole la fin de toutes choses, la fin de toutes les œuvres de Dieu et de tous les efforts de l'homme. *Je crois la vie éternelle*, c'est-à-dire qu'après la résurrection et le jugement général, les bons et les méchants entreront dans un état définitif qui ne finira plus et ne changera plus. Pour les méchants, cet état sera moins une vie qu'une mort éternelle, « la seconde mort, » mort double, où une opposition pire que la séparation mettra en lutte le corps contre l'âme et l'âme contre Dieu. La vraie vie éternelle, selon le langage de l'Écriture, ne s'entend que du bonheur des justes, qui sera en effet une vie pleine et complète, par l'heureuse et intime union du corps et de l'âme, et surtout par l'union béatifique de l'âme avec Dieu.

4. *Qu'est-ce qui fait le bonheur des Saints dans le ciel? — C'est de posséder Dieu et d'être assurés qu'ils le posséderont toujours.*

« L'œil de l'homme n'a point vu, ni son oreille entendu, ni son cœur goûté ce que Dieu prépare à ceux qui

« l'aiment. » En parcourant donc les six points que la foi nous en a révélés, il faudra dire après chacun : Le ciel est cela, et infiniment plus que cela.

1^o Le ciel est la fin que Dieu s'est proposée dans tous ses ouvrages : il les a tous faits, lui dont la sagesse ne fait rien de trop, pour nous amener comme par autant d'échelons au ciel. Si ces moyens nous semblent grands, que sera-ce du but, auprès duquel ils ne sont rien ? Par le prix et par l'élévation des échafaudages, qui doivent disparaître, on juge de la magnificence de l'édifice qui se construit. Pourquoi Dieu a-t-il créé *ce bransle admirable de la voulte céleste et la lumière de ces flambeaux qui roulent si fièrement sur nos testes* ? pour ses élus, pour leur tracer dans tous ces cieux une image et leur inspirer le désir du véritable ciel. Pourquoi a-t-il créé la terre, si belle encore malgré le péché qui a changé en exil le paradis terrestre ? pour être la carrière et comme le champ d'épreuves de ses élus. Pourquoi les étonnants mystères d'un Dieu humilié et souffrant, depuis le sein virginal de sa mère jusqu'à son tombeau ? pour le salut de ses élus, et il n'a pas trouvé que le ciel valût une goutte de moins de tout le sang qu'il a répandu.

2^o Ici-bas nous comptons mille peines pour une jouissance : nous connaissons mieux le malheur que le bonheur, et n'avoir plus rien à souffrir ni à redouter nous paraît déjà une félicité. Eh bien ! comprenons d'abord le ciel par là. Dieu, de son premier regard, y a essuyé toute larme sur la face des prédestinés. Bienheureux vous qui avez pleuré, car vous êtes consolés : bienheureux pauvres, le royaume est à vous : bienheureux persécutés, vous triomphez : bienheureux qui avez eu faim et soif des biens de l'âme, qui avez manqué avec résignation des biens du corps, car vous voici rassasiés ! Rassasiés, remplis, n'ayant plus ni appréhension ni désir : aussi loin que s'étend leur regard, aussi haut que leur cœur aspire, aussi avant qu'ils descendent en eux-mêmes, pas une peine, pas une crainte, pas un vide : bon-

heur pur, complet, inaltéré; sérénité sans nuage, lumière sans ombre, douceur sans amertume et sans dégoût.

3^e Lève les yeux, Jérusalem, et regarde autour de toi : quelle société t'entourne ! tu n'es pas seule heureuse, la joie des élus qui t'entourent pénètre en toi et devient la tienne. La communion des cœurs ne fait plus de tous les bonheurs qu'un bonheur, et chacun jouit de la félicité de tous. Ame sainte, qui sur la terre recherchais la compagnie des amis de Dieu et de la vertu, vois : qu'ils sont beaux ces Anges, et ils t'appellent leur sœur ! qu'elles sont pures ces vierges, qu'ils sont rayonnants ces martyrs, qu'ils sont religieux ces pontifes, et tout ce qui est dans leur cœur, ils te le découvrent, ils te le communiquent, et tu loues, tu bénis, tu aimes avec eux !

4^e « Mon cœur et ma chair ont tressailli en Dieu, au Dieu « vivant. » Cette chair angélisée n'est plus principalement composée de parties insensibles et comme mortes, dont l'âme ne s'aperçoit pas, sinon parfois pour souffrir : elle est toute vie, toute sensibilité, épanouie aux chastes délices qui la remplissent. Chaque atome est comme un sens qui vit, qui sent, qui jouit du bien-être le plus exquis : « La bénédiction entrera jusque dans leurs os, et le fond de leur « être tressaillira d'allégresse. » Quelles harmonies que l'oreille n'a jamais entendues ! quel profond et suave enivrement de tous les sens ! quel spectacle pour les yeux dans cette Jérusalem triomphante, qui n'a besoin ni de lune ni de soleil, parce que l'Agneau est sa lumière ! O vue de Jésus et de sa face adorable ! Vue de Marie et de tous les corps glorieux ! La langue d'ici-bas ne peut vous dépeindre, le cœur seul peut vous pressentir.

5^e Rien de cela n'est encore le ciel : le vrai ciel, le vrai bonheur, c'est la vision, c'est l'amour, c'est la possession de Dieu. Voir Dieu, la Beauté, la Vérité, le voir comme un enfant voit sa mère ; passer des doutes et des ténèbres, qui enveloppent les plus savants eux mêmes d'une nuit

épaisse, à cette « admirable lumière, » que nous verrons, et par laquelle nous verrons toutes choses. Car, non-seulement elle remplira notre esprit, mais elle l'agrandira, elle lui donnera la capacité surnaturelle de plonger dans les profondeurs de la très-sainte Trinité. Ce que le Verbe fera sur notre intelligence pour la dilater, l'Esprit-Saint le fera sur notre cœur pour l'élargir, pour s'y épancher comme le principe de notre charité. Dieu, infiniment heureux, ne l'est qu'en se contemplant et en s'aimant : nous serons donc heureux de son propre bonheur, en le contemplant par sa Lumière et en l'aimant par son Amour. Toute sa béatitude entrera comme un torrent dans notre âme transformée, ou plutôt nous entrerons et nagerons en elle. Une seule goutte en était tombée dans le cœur de saint François Xavier, et il s'écriait : *Assez, Seigneur, assez, je meurs de joie*. Mais les Saints du ciel, forts de la force même de Dieu, et rendus capables d'un bonheur infini, s'écrient au contraire : *Encore plus, Seigneur, encore plus !* et, toujours remplis et aspirant toujours, ils se plongent sans fin dans la source de l'éternelle et incompréhensible félicité.

6° Éternelle, comme Dieu lui-même, sans mélange d'aucune crainte, avec la certitude de la posséder toujours. Toujours ! ce mot insaisissable à notre imagination et qui recule indéfiniment devant elle, ils le voient, ils le comprennent, il est sous leur regard, ils en possèdent la plénitude, et goûtent ainsi à chaque moment leur éternité entière de bonheur. En la comparant aux courtes années du temps : Ah ! disent-ils, que nous avons été sages, ou plutôt, ô Dieu ! que vous avez été bon ! et ils jettent leurs couronnes aux pieds de l'Agneau, qui les leur rend, parce qu'il ne veut pas autour de son trône des favoris sans mérite, mais des rois couronnés par leur propre vertu. Invention vraiment paternelle du cœur de Dieu, d'appeler nos mérites ce que nous appelons ses dons, d'ajouter à toutes ses grâces la grâce de notre fidélité, au bonheur infini celui de nous

en rendre dignes, et à la douceur de le posséder celle de le posséder comme une récompense ! Dieu sera tout entier à nous, et nous tout entiers à lui : sa justice elle-même, ce redoutable attribut, nous couronnera, pendant que nous chanterons éternellement sa miséricorde. Et telle sera la fin ; fin, dit saint Augustin, qui finira tout et elle-même ne finira pas.

5. Les méchants ne vivront-ils pas éternellement ? — Oui, ils seront toujours vivants afin de souffrir éternellement.

Rien de plus opposé que le ciel et l'enfer, et c'est pour cela que l'un fait connaître l'autre, comme son parfait contraire. 1^o L'enfer est aussi, en un sens, la fin terrible des œuvres de Dieu ; car il faut qu'elles aboutissent à sa gloire, et si ce n'est à la gloire de sa miséricordieuse bonté, ce sera à la gloire de sa sainteté vengeresse. Toutes les grâces de notre création, de notre rédemption, de notre sanctification, foulées aux pieds par le pécheur impénitent, quelle préparation de l'enfer ! Si Jésus-Christ mourant pour moi me donne une haute idée du bonheur qu'il m'a acheté si cher, Jésus-Christ crucifié de nouveau par moi, méprisé et insulté jusqu'à mon dernier moment, ne m'annonce-t-il pas le plus grand malheur ? N'ai-je pas tourné contre moi tous ses dons, et changé en haine tout son amour ? Le ciel est le terme et le triomphe de la miséricorde reçue : l'enfer est le terme et comme le désespoir de la miséricorde repoussée et devenue vengeance.

2^o Aussi est-il d'abord la privation de tout bien, de toute consolation, de toute espérance : il y règne un vide affreux. Ni en lui, ni hors de lui, ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'avenir, rien sur quoi le damné puisse se reposer : pas un rayon dans ses ténèbres, pas une douceur dans ses amertumes, pas un adoucissement dans ses regrets. Le démon, dit-on, s'est défini un jour : *Celui qui n'aime pas !* Sa triste victime peut dire aussi : Nul amour dans mon

cœur, nulle douce pensée dans mon esprit, nulle image riante dans mon imagination, nul repos dans mon corps et dans tout mon être. O bonheur, je ne connaîtrai plus rien de toi, pas même une ombre ! La bonté de Dieu n'a pas passé par ici ; mon âme est un désert, où il n'y a que désolation et mort.

3^e Dans ce vide où elle s'abîme, ouvrira-t-elle les yeux autour d'elle, comme un homme tombé en défaillance qui veut respirer et ressaisir la vie ? Dieu, que vois-je et qu'entends-je ? Faites-moi mourir tout à fait ! Des figures hideuses, des regards désespérés, hagards et insultants. La même damnation ne devrait-elle pas leur inspirer une compassion commune ? Non : ce serait là un reste de bonté produisant un reste de consolation, et il n'y a en enfer ni ordre, ni bien d'aucune sorte, mais horreur éternelle. Ils s'outragent, ils se déchirent, comme des serpents affamés. Voyez cet hypocrite : quelle laideur ! rendez-lui son masque ! Avare, tu n'as plus à compter que tes larmes ! Quel est donc ce signe abhorré ? C'est le caractère chrétien, et celui qui le porte a attendu ce moment pour en méditer les obligations ! Mais que dit celui-ci ? Il parle en rugissant de communion indigne, et semble se débattre avec du sang. Ah ! c'est le sang qui devait conserver son âme pour la vie éternelle !

4^e Rentre en toi-même, pauvre damné. Mais, hélas ! ces voix de démons, il les entend dans sa conscience, livrée, non plus au repentir réparateur, mais au cruel et inutile remords, au ver rongeur qui déchire et ne détruit pas, pour avoir à déchirer toujours. Beautés de la vertu, charmes de l'innocence, amour de mon Dieu, à quelles misérables et maudites bagatelles vous ai-je sacrifiés ! O illusion, ô folie, ô désespoir ! Son Dieu, son Sauveur, le réprouvé n'en ressent plus que la puissance terrible et l'impitoyable colère. S'il pouvait encore l'aimer, maintenant qu'il serait toute sa vie et tout son bonheur ! Il voudrait s'élancer

vers lui, mais son amour commencé expire en haine et en rage impuissante. Toutes ses forces le poussent à Dieu, mais la sainteté de Dieu le rejette au fond des enfers. S'élancer et retomber, être en même temps attirée et repoussée par une force invincible, c'est là l'horrible déchirement et comme l'écartèlement de l'âme damnée : c'est là le dam, la perte absolue, à la fois malheur infini et privation du bonheur infini.

5^o Le corps, cause et instrument de tant de péchés, ne doit-il pas être aussi un instrument d'expiation ? Sur la terre on brûle, quand on le peut, les choses infectes : c'est aussi aux flammes que la justice divine condamnera toutes les turpitudes et toutes les infamies dont les pécheurs auront souillé leurs corps : « Ils iront au feu éternel, » dit Notre-Seigneur. Feu plus subtil et plus redoutable que tous les feux connus, puisqu'il tourmente des âmes et des anges mêmes. La propriété du feu est de désagréger, et c'est par là qu'il est douloureux. Il pénétrera la chair et les os des damnés, tendant à en séparer toutes les parties, dont chacune deviendra ainsi le siège d'une douleur. Effrayante, mais admirable justice de Dieu ! L'enfer, avec toutes ses tortures, n'est que la suite et la continuation du péché, il en porte tous les caractères. L'opposition à Dieu voulue, voilà le péché : l'opposition à Dieu sentie, l'opposition de l'âme au corps et de toutes les parties du corps entre elles, voilà l'enfer : l'homme qui pèche le porte déjà dans son cœur. S'il laisse allumer cette flamme terrible dont il a en lui le principe, s'il ne l'éteint pas dans les eaux de la pénitence et de la divine miséricorde, il sera forcé de s'écrier avec tous les damnés : *Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement équitable.*

6^o Cri de désespoir, qui met le comble au malheur du réprouvé, irrémisiblement condamné, et ratifiant lui-même la justice de sa condamnation irrévocable. S'il avait quelque chose à dire à cette justice, s'il pouvait fixer un terme à sa

vengeance ! Mais non : il s'est incorporé son péché, il se l'est identifié, il ne peut l'arracher de son âme, ni par conséquent s'arracher lui-même à la main qui le châtie. Toujours pécheur, toujours victime ! Quoi ! dans cent ans, cent mille ans, cent mille siècles ? Oui, toujours. Quoi ! quand j'aurai versé un fleuve, puis une mer de larmes ? Oui, toujours. Quoi ! quand j'en aurai versé assez pour remplir le monde, et y noyer même le soleil ? Oui, toujours. Mais alors, alors, de quoi m'auront servi toutes ces larmes ? De rien : il y a six mille ans que Caïn est en enfer, et il commence son éternité ! O pensée de l'éternité, la plus désolante de mes désolations, fuis de mon esprit, et laisse-moi à mon affreux présent, moins affreux que toi ! Non, non : tu y penseras toujours, elle t'écrasera toujours, tu ne l'oublieras jamais !

6. *Qu'entendez-vous par les quatre fins dernières de l'homme ? —*

Par les quatre fins dernières de l'homme, j'entends la mort, le jugement, le paradis et l'enfer.

La mort est la première de nos quatre fins dernières, et c'est d'elle que dépendent les trois autres : telle mort, tel jugement, suivi du ciel ou de l'enfer. Il y a dans la mort deux points certains et deux points incertains, tous également importants à méditer.

La mort est un châtiment certain et inévitable pour tous les enfants d'Adam pécheur. L'immortalité à laquelle ils avaient été primitivement destinés n'est plus pour eux qu'au delà du tombeau : ce n'est que la mort, expiation du péché, qui peut en réparer les suites, et nous rendre tout à la fois une innocence et une vie impérissables. Jusque-là, nous sommes ses victimes dévouées, marquées de son empreinte ; nous en portons le germe dans notre corps corruptible, nous en approchons à chaque pas : *hommes* ou *mortels*, voilà notre nom. Tout village a son cimetière, champ de la mort, plus peuplé que les cités les plus popu-

leuses. La terre est comme une vaste prison, qui ne renferme que des condamnés à mort : pour dévorer toutes ces vies, la mort se presse, sa faux va comme le battement d'un pendule, et abat une victime à chaque seconde. Au milieu de ces coups, qui frappent toujours, et de ces tombes ouvertes à droite et à gauche, rions, chantons, oublions : nous ne dirons pas au juste Juge qu'il ne nous avait pas avertis.

Le second point certain de la mort, avec sa nécessité, c'est sa proximité : non-seulement elle viendra, mais elle accourt : quel que doive être le nombre de vos jours, il sera toujours très-petit. Voulez-vous cent ans ? Vous ne les aurez pas, mais soit : qu'est-ce que cent ans ? dix fois dix ans : prenez dix ans de votre vie passée, retranchez-en la moitié employée à dormir ou à ne penser à rien : est-ce long ? Ils tiennent sous un simple coup d'œil, ils tiennent dans votre main, comme quoi ? comme un songe évanoui, comme un rien. Et voilà de quoi se compose la plus longue vie, deux fois, cinq fois, dix fois rien ! Bâissez là-dessus, étendez vos projets et vos espérances, élargissez vos greniers : insensé, cette nuit même, après quelques rêves, après quelques chimères poursuivies en vain ou saisies avec déception, on vous redemandera votre âme ! Et vous vous trouverez inopinément en face de l'interminable éternité : et vous ne savez pas qu'elle est là debout devant vous, cachée derrière le nuage du temps qui sera balayé comme par un coup de vent, et criant à qui veut l'entendre : Le temps est un grand menteur, il vous trompe ; regardez de près ce riantôme, et il s'évanouira sous votre attentif regard !

Quand disparaîtra-t-il tout à fait, quand n'y aura-t-il plus de temps pour vous ? Peut-être aujourd'hui, peut-être demain. Qui oserait dire : Sûrement dans un an, dans une heure, je vivrai encore ? Comptez vos amis d'enfance ; l'herbe verdit sur la tombe de plusieurs qui étaient plus

jeunes et paraissaient plus robustes que vous. La mort, qui fait des orphelins, fait aussi des pères et des mères sans enfants ; contre elle, il n'y a pas d'assurance. Elle vient comme un voleur de nuit, et semble se plaire aux surprises ; elle frappe à table, elle frappe au lit, elle frappe sur les chemins. Que de morts subites de nos jours ! dit-on souvent : il y a six mille ans qu'on dit cela : mais, qui ajoute avec le Maître de la mort : « C'est pourquoi, vous, soyez « toujours prêts ? »

Seconde incertitude de la mort : en quel état me trouvera-t-elle ? car elle surprend, même après une longue maladie, grâce à l'aveugle et cruelle tendresse de tant de parents, qui laissent tomber une âme, sans l'avertir, entre les mains de son souverain Juge, en enfer peut-être, lorsque la religion pouvait encore la ramener au ciel ! Quand elle fondra sur moi comme un vautour, et m'entraînera au tribunal de Dieu, saisira-t-elle un juste ou un pécheur ? Je passe des mois, des années entières dans le péché : je me relève pour quelques semaines, et je retombe : attendra-t-elle patiemment que je revienne à Dieu ? Entre tant de jours où elle peut faire de moi un damné, choisira-t-elle les trop rares moments où je suis en état de grâce, pour m'y fixer à jamais ? Dois-je l'espérer ? risquerais-je un de mes membres avec des chances si contraires ? et je joue mon éternité ! Sans doute, personne n'est sûr de la gagner, et les plus prudents ont toujours raison de trembler : mais les téméraires comme moi, qu'ont-ils à attendre ? « Celui « qui aime le danger y périra ! »

Telles sont nos quatre fins dernières, la mort, le jugement, que nous avons vu à sa place dans le Symbole, le paradis et l'enfer.

7. Devons-nous penser souvent à nos fins dernières ? — Oui : car le Saint-Esprit nous dit : Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez pas.

En effet, nous ne faisons jamais le mal précisément pour faire le mal : nous ne le commettons que par cet amour déréglé et insensé de nous-mêmes, qui redoute la peine qu'il croit trouver à bien faire, qui cède au plaisir qu'il croit trouver à mal faire : si la vertu ne nous paraissait pas austère, si le vice ne nous paraissait pas agréable, le vice tout nu repousserait tous les cœurs dans les bras de la vertu, par elle-même aussi utile que belle. Voyons-les donc à la lumière de ces quatre grands flambeaux placés à l'extrémité de notre vie pour en éclairer tous les pas.

1. *La vertu, l'obéissance à la loi de Dieu, austère et rude ?* Qu'en pensent d'abord les justes qui la pratiquent ? car on conviendra qu'ils ont bien quelque droit d'en juger : or, ils affirment tout le contraire, et vont répétant à l'envi que suave est le joug du Seigneur et léger son fardeau. Il n'y a donc, pour se plaindre de la vertu, que ceux qui n'en essayent pas, et ce sont eux que vous croyez ! La vertu austère ? pour combien de temps ? et puis, combien de fois dans la vie, et à quel degré ? Qu'en pense un chrétien à l'heure de la mort, alors que sur le seuil du temps et de l'éternité, il apprécie sagement l'un et l'autre ? Croit-il avoir trop fait pour son âme et pour Dieu ? La vertu austère ? le direz-vous au jugement dernier, pour vous excuser de ne l'avoir pas pratiquée ? Vous verrez alors et la fausseté et l'insuffisance de cette excuse. Vous savez que vous le verrez : vous le voyez donc maintenant : que n'approchez-vous souvent de cette lumière du grand Juge, qui vous fait voir si clair ?

La vertu austère ? est-ce un damné qui dit cela ? Que l'enfer s'ouvre et qu'il parle : il est bon, avant d'en prendre le chemin, de savoir ce qu'on y pense. Dites donc, aveugles désillusionnés que nous acceptons volontiers pour maîtres, la vertu est-elle austère ? « Ah ! nous l'avons cru sur la terre, et c'est cette folle et coupable erreur qui nous a perdus. Austère ! ce qui n'est que l'effort d'un moment, et

préserve de feux éternels ! Croyez-le comme nous pendant un jour ; vous aurez toute l'éternité pour vous détromper ! Nous ne le croirons donc plus ; mais nous croirons comme les Saints, ces maîtres plus aimables, qui du haut de leur félicité nous appellent à eux, en nous montrant le poids éternel de gloire que leur ont valu quelques tribulations légères et momentanées. S'ils avaient encore à prier pour eux-mêmes, ils diraient à Dieu : Seigneur, renvoyez-nous sur la terre à de nouveaux combats, pour y cueillir de nouvelles palmes, donnez-nous de changer encore de douces larmes en joies immortelles, rendez-nous cette aimable austérité de la vertu, qui ne présente d'épines qu'au dehors et de loin, mais où nous n'avons trouvé que des roses pour tresser et embellir nos couronnes.

2. *Le vice agréable* ? Est-ce l'avis des gens vicieux, et sont-ils jamais heureux ? Ne regrettent-ils pas souvent leur faiblesse, maudissant le tyran qui les promène de déceptions en déceptions ; enviant en secret et quelquefois hautement le sort de l'homme vertueux qui a choisi la meilleure part ? Le vice agréable ? demandez à ce mourant, s'il l'a goûté, quel affreux déboire il en éprouve, et quelle lie amère est au fond du vase : et s'il s'en est sagement abstenu, il vous répondra : *Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir*. Le vice agréable ? Eh bien ! descendez dans votre conscience, voyez tous les ravages qu'il a faits dans votre âme, toute la honte dont il l'a couverte et la couvrira peut-être encore sous le regard illuminateur de Jésus-Christ votre juge ; et, à ce grand jour, dépeignez-nous tous les agréments et tous les attraits du vice !

Le vice agréable ? Interrogeons encore les damnés ; ils s'y connaissent, et nous pouvons en croire leur témoignage : « Oui, disent-ils, il est agréable comme l'amorce qui cache l'hameçon perfide : nous avons mordu à cet appât trompeur, et à peine y avons-nous touché qu'il nous a entraînés dans ce gouffre de feu. Encore, si nous y avions

senti quelque vraie douceur, si courte fût-elle, nous pourrions au moins dire que nous sommes arrivés à l'enfer par un chemin fleuri, au malheur par le bonheur : mais non ; nous n'avons marché que par des voies difficiles, et il nous en a plus coûté pour nous perdre qu'aux autres pour se sauver. Nous nous sommes donc trompés ! sous l'écorce dorée du plaisir, nous n'avons trouvé qu'une cendre sans goût, ou une corruption dégoûtante. » Le vice agréable ? agréable sur les bords de l'enfer, dont il est le vestibule et trop souvent la porte ! Mais, qu'offre-t-il donc de si séduisant à une âme qui se sait destinée au ciel ? Une vaine louange, peut-être moqueuse, à qui veut être glorifié éternellement par Dieu et ses Saints ? Un plaisir charnel et grossier, à qui aspire aux voluptés pures des Anges, aux joies inénarrables du paradis ? Un peu d'or, un peu de terre, un habit plus orné, à qui sera bientôt en possession de tous les trésors du Père céleste et revêtu de la gloire des Bienheureux ? Que la terre me semble vile, disait un sage, quand je regarde le ciel ! que les plaisirs qu'il y faut mépriser et les peines qu'il y faut endurer m'effrayent peu, quand je lève les yeux vers la récompense !

Ainsi, tous les prétextes de notre lâcheté s'évanouiraient, toutes nos illusions se dissiperaient, tout notre courage se ranimerait et le péché nous deviendrait comme impossible, si nous pensions à nos fins dernières. Pensons-y donc, puisque l'oubli de ces grandes vérités ne les empêche pas d'exister, et que si elles ne nous sauvent, elles nous condamneront. Pensons-ysouvent, gravement, et pratiquement, comme aux règles fondamentales de la vie chrétienne. Quand le monde nous étale ses pompes ou que la tribulation nous visite : *Sursum corda ! élevons nos cœurs*. Pensez au ciel, mon fils, disait la mère de saint Symphorien à ce jeune martyr, ne regardez pas votre mère, regardez le ciel ! Quand la tentation nous presse, que le péché est à nos portes, et menace de se glisser dans notre cœur, pensons à

l'enfer : ses feux éteindront l'ardeur de nos convoitises : *Descendons-y vivants pour n'y pas descendre mourants.* Quand nous examinons notre conscience, ou qu'elle hésite en présence des mondains et de leurs critiques sans autorité, pensons au jugement suprême, qui reformera ou confirmera toute les sentences. Enfin, quand quelqu'un disparaît du milieu de nous, quand une tombe s'ouvre, et que retentit la cloche funèbre, disons à la mort : Je te comprends, tu es une voix de Dieu qui m'avertit de me tenir prêt : je te craindrai, non par peur, mais par prudence, comme un vrai chrétien qui t'abandonne son cadavre et te ravit son âme. Surtout, faisons de la fin de chaque journée une préparation à nos fins dernières, couchons-nous dans notre lit comme dans un tombeau, renouvelant le sacrifice de notre vie avec Jésus en croix, et remettant comme lui notre âme entre les mains de Dieu.

SECONDE PARTIE.

De l'Espérance et de la Prière.

PREMIÈRE LEÇON.

DE L'ESPÉRANCE.

1. *Qu'est-ce que l'espérance? — L'espérance est un don de Dieu par lequel nous attendons avec une ferme confiance les biens que Dieu nous a promis.*

Ou bien : *Une vertu surnaturelle et théologale par laquelle nous attendons avec une ferme confiance la vie éternelle et les moyens nécessaires pour y arriver. — 1^o Une vertu, c'est-à-dire une bonne habitude, une tendance de notre âme vers Dieu, qui est infuse en nous par le baptême, et s'augmente ensuite et devient acquise par nos actes. Il est bon, en effet, d'espérer en Dieu, puisque par là nous honorons ses attributs, sa puissance, sa bonté, sa fidélité dans ses promesses : nous nous élevons aussi nous-mêmes, nous sortons de nous-mêmes, en aspirant, non pas à ce bonheur égoïste et matériel qui tue la vertu, mais au bonheur spirituel et céleste qui est l'encouragement de la vertu, et ne vient qu'après elle. 2^o Vertu surnaturelle : dans son principe, qui n'est autre que l'Esprit-Saint lui-même versant en nous ce don précieux, et dirigeant nos désirs vers la gloire du ciel pour nous y préparer : dans son objet, puisque cette gloire, vision intuitive et amour béatifique*

de la sainte Trinité, est inconnue et inaccessible à toute nature créée qui n'a pas été élevée au-dessus d'elle-même et transformée par la grâce. 3^o *Vertu théologale* : car son motif, le fondement sur lequel elle s'appuie, est Dieu, Dieu bon, puissant, fidèle et Sauveur : et quel est son objet, qu'attend-elle, sinon le Dieu qui réjouit les cieux et s'y donne en récompense à ses élus ? L'espérance est la seconde vertu théologale, toujours précédée ou accompagnée de la foi, qui lui fait connaître et croire le terme auquel elle aspire, et précédant ou accompagnant toujours la charité, qui ne peut aimer Dieu sans croire à ses paroles et mettre en lui son bonheur. 4^o *Vertu par laquelle nous attendons avec une ferme confiance* : nous attendons, nous ne possédons pas encore ; sauvés seulement en désir et en espérance, mais sauvés cependant, tant sont fermes et solides les fondements de notre confiance, qui ne peut pas vaciller plus que notre foi même, l'une et l'autre reposant sur l'infailible parole de notre Dieu. 5^o *La vie éternelle et ses moyens*, comme nous l'allons voir.

2. *Quelles sont les grâces que Dieu nous a promises ? — La vie éternelle, et les secours dont nous avons besoin pour y arriver.*

L'objet de notre espérance est double, il comprend la gloire et la grâce. 1^o La gloire du ciel, la béatitude surnaturelle, Dieu lui-même infiniment heureux dans la contemplation et l'amour de ses perfections, et se donnant à nous pour être contemplé, aimé, goûté et possédé par nous. Voilà où pénètre notre espérance, à l'intérieur du voile qui cache Dieu à toute créature, excepté à ses enfants : voilà l'héritage magnifique qui nous est promis, dont on nous permet, dont on nous commande même l'ambition, et auquel nous ne pouvons plus renoncer sans crime. Un de nos plus sacrés devoirs est d'aspirer au bonheur, de croire sans hésiter à l'infailible promesse d'un bonheur infini.

2^o Pourquoi hésiterions-nous ? A cause de notre indignité naturelle ? le baptême nous fait enfants en même temps qu'héritiers de Dieu. A cause des difficultés de la loi ? c'est une loi de grâce, qui donne la force avec le précepte, qui en met la lettre sous les yeux et l'amour dans le cœur. A cause des tentations violentes qui assaillent notre fragile nature ? Je puis tout en celui qui me fortifie, dit saint Paul au nom de tous les chrétiens, et quand je suis plus faible en moi-même, c'est alors que je suis plus fort en lui. A cause de nos péchés passés, présents ou même futurs ? le pardon nous en a été, nous en est encore, et nous en sera toujours offert. Ainsi, gloire et grâce, vie éternelle et moyens d'y arriver, ciel et clef du ciel sous ma main, tel est l'objet de mon immortelle attente. Elle est divine, a dit un illustre écrivain, cette religion qui a fait une vertu de l'espérance ; et quelle espérance !

3. *Sur quoi est fondée notre espérance ? — Sur la promesse de Dieu qui ne peut nous tromper, sur sa toute-puissance, sur sa miséricorde infinie et sur les mérites de Jésus-Christ.*

Notre espérance n'est pas moins solide que brillante ; c'est sur Dieu qu'elle repose pour nous mener à Dieu. 1^o De tous les cœurs tendres et généreux, de tous les cœurs des pères, des mères, des amis, des Saints et des Anges, formez un seul cœur réunissant tout leur amour ; cet amour sera à peine une étincelle de celui qui brûle pour vous dans le cœur de Dieu. Et pensez que sa toute-puissance est au service de sa bonté, et qu'il peut tout ce qu'il veut. Il ne nous a créés que pour nous communiquer son bonheur, comme si notre félicité ajoutait à la sienne : l'Écriture l'appelle le *Dieu-Charité* ; n'a-t-elle pas raison de l'appeler aussi le Dieu de l'espérance, *Deus spei* ? Quand il ne vous aurait rien promis, ne devriez-vous pas tout attendre de lui ? 2^o Mais sa bonté n'a pas craint de s'engager, et d'obliger sa parole, qui est consignée à toutes les pages de nos saints

livres. Est-ce une simple promesse? venant de Dieu, elle suffirait et serait stable à jamais. Mais non : c'est un pacte, une alliance indissoluble, un testament irrévocable : plus encore, un serment de Dieu jurant par lui-même, afin qu'il fût deux fois impossible qu'il nous trompât ! 3^e C'en était assez sans doute pour guérir les défiances les plus pusillanimes, mais pas assez pour son amour; il a voulu nous donner un gage de ses promesses et de son serment, et ce gage, c'est lui-même, c'est son Fils unique, incarné pour nous, mourant et revivant pour nous, nous associant à tous ses droits et nous couvrant de tous ses mérites. Après cela, s'il était une âme qui voulût se défier encore et ne pas reposer en paix sur le sein de son Dieu Sauveur, qu'elle dise quelles garanties elle souhaite, et si Dieu pouvait lui en offrir davantage.

4. *Comment pèche-t-on contre l'espérance? — On pèche contre l'espérance de trois manières : par mépris ou insouciance des biens surnaturels, par désespoir, ou par présomption.*

Nous venons de voir les magnifiques promesses de Dieu, objet et fondement de notre espérance. Le vrai chrétien s'élance avec ardeur dans la carrière qu'elles ouvrent devant lui : il en considère le but avec admiration et reconnaissance, il croit fermement à la parole qui le lui montre et l'y appelle, il prend avec fidélité et courage les sûrs moyens qui doivent l'y conduire, et c'est ainsi qu'il est sauvé par l'espérance, et que le Dieu de son espérance devient le Dieu de son salut. Mais combien, oubliant qu'on n'est chrétien que pour le siècle futur, comme dit saint Augustin, n'ambitionnent que les biens du temps, sans souci des biens éternels, renferment toutes leurs espérances en ce monde et, ô honte ! abandonneraient peut-être sans regret leur part de Paradis, si on leur assurait pour toujours les misérables satisfactions de la terre ! Cœurs avilis et ravalés dégénérés d'une noblesse divine, prêts à vendre comme

Ésaü leur droit d'aînesse pour une poignée de lentilles, petits comme l'objet de leurs désirs, et trop étroits pour concevoir l'espérance chrétienne, contre laquelle ils pèchent par bassesse d'âme, comme d'autres l'outragent par présomption ou par désespoir.

5. *Comment pèche-t-on par désespoir? — Quand on désespère d'obtenir le pardon de ses péchés ou de pouvoir s'en corriger, et quand on manque de confiance ou de soumission en la Providence divine.*

Il n'est pas d'âme, même parmi les plus pieuses, qui ne soit tourmentée quelquefois par de sombres imaginations et des frayeurs excessives sur son salut, sur le pardon de ses péchés, sur les apparentes impossibilités de son retour ou de sa persévérance dans la vertu. Ce sont des tentations perfides, des suggestions et comme des émanations de l'enfer et du prince des désespérés, qu'il faut repousser promptement et énergiquement⁴ : car, si nous nous laissions gagner à la persuasion consentie et délibérée que les grâces de la vie éternelle nous seront refusées, nous tomberions dans le péché de désespoir. Ce crime, qui met l'enfer dans

1. Saint François de Sales, encore jeune étudiant à Paris, fut violemment tenté de découragement et de désespoir : il lui semblait être abandonné de Dieu et voué à la damnation éternelle. Malgré ses prières et sa résistance à ces sombres suggestions, la tentation ne s'éloignait pas, son accablement était extrême, sa santé dépérissait. Un jour, ses angoisses ayant redoublé, il s'alla jeter aux pieds d'une statue de Marie, et fit cette héroïque prière : *Mon Dieu, si, ce que je ne puis croire, je suis destiné à vous haïr dans l'éternité, faites du moins qu'en cette courte vie je vous aime et vous serve de tout mon cœur!* Un si beau sentiment reçut sur-le-champ sa récompense : François se releva consolé, le noir nuage avait disparu, et il retrouva au fond de son cœur toute la sérénité et tous les encouragements de la confiance chrétienne. — Oh! si je pouvais savoir que je suis prédestinée, avec quelle ardeur je travaillerais à mon salut! s'écriait une âme inquiète et désolée. Eh bien! lui répondit une voix intérieure, ce que tu ferais alors, fais-le maintenant, et tu assureras ta prédestination à la gloire céleste. — C'est dans l'ordre du salut surtout que, avec la grâce de Dieu, on peut tout ce que l'on croit pouvoir.

un cœur, puisqu'il y met par sa faute ce qui est dans le cœur des damnés par châtement, est le plus injurieux à Dieu et le plus pernicieux à l'homme. Du moins le réprouvé confesse que Dieu voulait le sauver, qu'il n'a pas manqué à ses promesses, que la croix du Sauveur, tant qu'il a pu la regarder sur la terre, restait pour lui un arbre de vie. Ah! s'il pouvait un quart d'heure encore la revoir et l'embrasser! Et nous, couverts de son ombre, pressés par la miséricorde divine qui nous promet, qui nous jure qu'elle désire nous pardonner et nous guérir, qui nous crie : « Pourquoi voulez-vous mourir, maison d'Israël? » nous oserions nier cette miséricorde, appeler ces promesses menteuses, et dire, en regardant la croix : O Christ, tu ne souffres pas pour moi, ou ton sang refroidi n'a pas la vertu de me rendre la vie!

Blasphème désolant; qu'attendre d'un cœur qui en a conçu l'abominable sentiment? Il n'est plus capable d'aucun bien, car il ne lui reste ni motif ni courage pour bien faire, les ressorts de son âme sont brisés; mais, par la même raison, il est capable de tout mal, puisque, ne voulant plus rien espérer, il se rend assez malheureux pour se persuader qu'il n'a plus rien à craindre. S'étant désespérés, dit saint Paul, ils se sont abandonnés à tous leurs penchants et livrés à toutes sortes d'ignominies; et qui sait si cette horrible liberté du désespoir n'est pas une des fascinations du serpent, un attrait diabolique pour les âmes lâches et perverses qui se jettent tête baissée dans le précipice? Fuyons-en les bords dangereux du plus loin que nous les apercevrons. Quand nous sentirons s'affaiblir en nous le sentiment de la bonté infinie de notre Dieu, renouvelons-le par un acte de foi vive, jetons-nous avec un filial abandon dans les bras toujours ouverts pour nous recevoir. Sommes-nous inquiétés par le souvenir de nos nombreuses iniquités? plus nombreuses encore sont les gouttes du sang divin versé pour nous, plus nombreux les soupirs du cœur

de Jésus, dont un seul aurait sauvé et purifié le monde. Notre conversion nous paraît impossible? à nous, oui, mais pas à la grâce de Dieu, qui frappe à la porte de notre cœur, et qui en a ouvert de plus durs et fortifié de plus faibles. Mais la pratique de la vie chrétienne est si difficile! qui peut y persévérer? tous les chrétiens qui le veulent sincèrement, et en prennent les moyens toujours à leur portée : dire le contraire serait d'un hérétique et d'un désespéré. O cœurs découragés, reprenez donc à l'espérance : espérez avec Pierre le renégat et Augustin le grand pécheur, et ne désespérez pas avec le fraticide Caïn et le déicide Judas.

6. *Comment pèche-t-on par présomption? — Quand on croit pouvoir faire le bien sans le secours de Dieu, ou quand on l'offense dans l'espoir qu'il nous pardonnera.*

Le désespoir est le péché direct contre l'espérance, il en détruit en nous la vertu surnaturelle : la présomption en est l'abus, moins affreux que le désespoir, mais plus commun et perdant peut-être plus d'âmes. On tombe dans ce péché de trois manières. 1^o En comptant sur ses propres forces pour l'accomplissement de ses devoirs, malgré la parole de Jésus-christ, qui nous avertit que sans lui nous ne pouvons rien faire d'utile pour notre salut : en ne recourant pas promptement et humblement à lui dans les tentations, ou en s'exposant sans raison, et partant sans grâce, aux occasions du péché. Dieu permet souvent que cette suffisance téméraire soit suivie de chutes, qui sont à la fois des châtiments et des leçons; Pierre, au lieu de trembler à la parole de Jésus qui lui prédit son reniement, proteste qu'il le suivra jusqu'à la mort, et dès le premier pas il le renie avec parjure.

2^o S'il y a des présomptueux qui veulent trop agir par eux-mêmes sans s'appuyer sur Dieu, il en est d'autres qui agissent trop peu et ne répondent pas assez à son concours: ils espèrent la grâce sans prendre les moyens de l'obtenir,

la fuite du péché sans la fuite des causes qui l'amènent, la victoire sans effort et sans combat, le ciel en dehors de la voie étroite qui y conduit. Les uns se rassurent sur ce qu'ils ne commettent aucun mal, du moins le croient-ils; et ils ne pensent pas que c'est un grand mal de ne produire aucun bien, et que l'arbre qui ne porte pas de fruits est condamné au feu aussi bien que l'arbre qui en porte de mauvais. D'autres observent habituellement la loi de Dieu prise dans son ensemble, mais il y a toujours quelque part un point, une occasion où ils faiblissent : on ne les répute pas mauvais chrétiens, et eux-mêmes sont fort éloignés de se regarder comme tels : la somme leur fait négliger les détails, comme s'ils ne savaient pas que c'est en détail qu'ils seront jugés, que la chaîne se rompt faute d'un seul anneau et qu'un péché mortel commis les laisse toujours dignes de l'éternelle réprobation. Le Pharisien parlait comme tous ces présomptueux : il n'avait pas de grands vices, il n'était ni adultère, ni voleur, il faisait du bien, payant la dîme et jeûnant deux fois la semaine : et nous savons s'il a été trouvé juste devant Dieu !

3^o La pire espèce de présomption est celle qui, sous prétexte que Dieu est bon, se fait un titre de cette bonté même pour l'offenser et vivre dans l'impénitence. Les présomptueux de ce caractère ne parlent que de la divine miséricorde, ils l'exaltent à tout propos, ils l'appellent infinie, ce qui dans leur pensée veut dire sans fin et sans règle : c'est là presque toute leur foi et toute leur religion; ils lui accorderont, s'ils en ont le temps, un acte de contrition avant de mourir, et pour le reste, la clémence suprême y pourvoira ! Mais quel Dieu se forgent-ils, et quel Évangile ont-ils lu ? Les attributs divins ne sont-ils pas tous infinis, la sainteté et la justice aussi bien que la bonté ? L'Esprit de charité n'est-il plus l'*Esprit-Saint* ? L'Évangile, le livre d'amour, n'est-il pas le livre qui nous parle le plus clairement du jugement et de l'enfer ? plein de promesses et d'encou-

ragements pour le pécheur qui se repent, n'est-il pas plein de menaces pour le pécheur qui s'obstine? Le père même de l'enfant prodigue, la plus touchante image du Père des miséricordes, force-t-il au retour son fils ingrat? n'attend-il pas qu'il revienne contrit à ses pieds, avant de l'embrasser, avant de lui rendre la robe et l'anneau d'honneur de sa première innocence?

La vertu opposée à la présomption, c'est la défiance de nous-mêmes, et la crainte de Dieu. Cette crainte salutaire, qui est le commencement de la sagesse, sauvegarde notre espérance et l'empêche de se corrompre et de se fausser. Dieu ne nous a pas promis le ciel absolument et sans condition : il nous l'a promis avec les moyens d'y parvenir : mais ces moyens, qui nous sont toujours offerts, c'est à nous de les accepter et de les prendre. Si vous voulez arriver à la vie, dit Notre-Seigneur, gardez les commandements. Espérez au Seigneur, dit le Prophète, et faites des bonnes œuvres. Sans cela, vous vous promettez ce que l'Évangile ne vous promet pas, vous vous faites une espérance illusoire, que Dieu ne garantit plus, qu'il menace au contraire de confondre. Confiez-vous en lui, mais défiez-vous de vous-même : les grâces du salut ne vous manqueront pas, mais ne manquerez-vous pas aux grâces? vous ne sauriez trop l'appréhender, ni trop prendre vos sûretés du côté de vos passions, en les combattant sans relâche. Mêlez donc la crainte à votre espérance, espérez et tremblez; espérez en la main toujours tendue pour vous soutenir et vous attirer sur le cœur de Dieu, tremblez devant la main toujours levée pour châtier les impénitents, pour les repousser du sein de la miséricorde où ils cherchent à abriter, non un repentir qui l'honore, mais un endurcissement qui l'outrage.

7. *Faites un acte d'espérance. — Mon Dieu, j'espère de votre infinie bonté, par les mérites de Jésus-Christ, votre grâce en ce*

monde et votre paradis en l'autre, parce que vous me l'avez promis. Ainsi soit-il.

Quoique l'espérance se retrouve au fond de la vie chrétienne, et que la prière surtout vive d'espérance, puisqu'on ne demanderait pas ce qu'on désespérerait d'obtenir, il est très-bon d'en produire souvent des actes exprès et formels. Quand notre raison, se développant, commence à suivre nos yeux du côté du ciel et à comprendre la sublime destinée qui l'y attend ; quand, abattus et découragés, nous sentons comme des frissons de désespoir traverser et épouvanter notre âme ; quand nous sommes en danger de mort, et que nos péchés, dressés devant nous, nous ôtent à la fois le courage et la confiance d'un filial et énergique appel à la miséricorde suprême : alors il y a pour nous obligation de faire des actes d'espérance, et c'est un devoir sacré, quand nous assistons un mourant, de lui en suggérer de temps en temps les paroles et les sentiments. Le bel office, que celui de soutenir un pauvre agonisant, de lui montrer le ciel, prix de son dernier combat, de présenter à ses lèvres l'image d'un Dieu expirant avant lui et pour lui, et d'être son ange de la bonne mort ! Si nous voulons retrouver l'espérance au chevet de notre agonie, vivons avec elle, faisons-en la compagne de notre pèlerinage. Elle détache des biens de la terre, en élevant notre cœur plus haut ; elle console dans les maux et dans les tristes-es, elle en montre la fin prochaine et sait en faire une matière d'éternelles joies ; elle fortifie dans les tentations (et la vie entière n'est qu'une tentation), comme l'assurance du triomphe encourage dans le combat : « Mon espérance fait ma force, et si « j'espère au Seigneur, je ne serai point ébranlé. » Enfin, elle gagne infailliblement le cœur de Dieu qui, comme le cœur des hommes, ne se tient honoré et n'est touché de rien tant que de la confiance entière qu'on a en lui : Jésus ne faisait ses miracles qu'en faveur des malades qui avaient

foi et confiance en sa puissante bonté; mais à ceux-là, il ne les refusait jamais. Que de motifs de faire souvent et de bien faire notre acte d'espérance! Il renferme en abrégé les pensées et les affections suivantes :

Acte d'espérance. Mon Dieu, vous êtes tout-puissant, et il n'est aucun bien que vous ne puissiez m'accorder : vous êtes tout bon, et il n'est aucun bien que vous ne vouliez me faire. Vous m'avez promis un bonheur infini, vous avez confirmé vos promesses par serment, et pour gage de votre inviolable fidélité, vous m'avez donné Jésus-Christ votre Fils, mort pour tous les hommes et pour moi en particulier, effaçant mes péchés par son sang et m'appliquant tous ses mérites. O mon Dieu, qui pourrait ébranler ma confiance en vous? J'espère donc, oui j'espère, avec le secours assuré de votre grâce, obtenir le pardon de mes offenses, me convertir sincèrement à vous, vaincre mes mauvaises habitudes, triompher de tous les ennemis de mon salut, persévérer jusqu'à la fin dans votre saint amour, et vous voir, vous aimer, vous posséder pendant l'éternité, vous, Père, qui m'avez créé pour cette bienheureuse éternité, vous, Fils, qui m'en avez rendu l'espérance perdue, vous, Esprit-Saint, qui mettez dans mon cœur la charité qui m'en ouvrira les portes immortelles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME LEÇON.

DE LA PRIÈRE.

1. *Qu'est-ce que la prière? — La prière est une élévation de notre âme à Dieu, pour lui rendre l'hommage qui lui est dû, et lui demander les biens qui nous sont nécessaires.*

La prière est une élévation de l'âme à Dieu : c'est comme une ascension spirituelle, qui détache nos pensées et nos affec-

tions des objets terrestres où elles sont trop souvent engagées, et les transporte au-dessus de toute la création jusqu'aux pieds du Très-Haut. Prier, c'est donc d'abord apparaître devant Dieu, s'établir en sa présence, se disposer à lui parler, à l'écouter, à lui répondre ; c'est solliciter et recevoir une audience divine. L'âme qui prie n'est plus sur la terre, elle est au ciel avec les Anges et les Saints, et si son corps participait à l'honneur qui lui est fait, son ascension serait complète, et sa gloire et sa béatitude consommées. Mais pourquoi a-t-elle ainsi pénétré les cieux ?

Pour rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû : et quels hommages ne lui doit-elle pas ? Il est la majesté, la vérité, la beauté infinies : il est son Créateur, son Conservateur, son Sauveur, son Roi, son Père, son Juge : tout ce qu'il y a de bien en elle, il l'y a mis ; tout ce qu'il y a d'impur, il le pénètre de ce regard contre lequel se voilent les Anges. Ah ! qu'elle tremble, qu'elle s'anéantisse, qu'elle s'abîme dans de profondes adorations, et que du fond de son néant souillé elle s'unisse aux esprits bienheureux qui chantent : Gloire, honneur, bénédiction, amour et reconnaissance à Celui qui vit aux siècles des siècles ! Mais aussi qu'elle espère et expose ses besoins, car elle est là pour lui demander ses grâces.

Biens du corps, biens de l'âme, vie et santé du corps, vie et santé de l'âme ; pardon des péchés passés, préservation des péchés à venir, ignorance, incertitude, faiblesse ; enfer qui la menace, ciel qui peut lui échapper : immenses sont ses misères, ses dangers, ses nécessités, et immense aussi est le trésor où elle est admise à puiser à pleines mains. Elle est devant le trône de la majesté infinie ; qu'elle loue donc et adore : elle est devant le trône de l'infinie libéralité ; qu'elle déroule sans crainte la longue liste de ses besoins ; la bonté qui l'écoute entend, non-seulement sa voix, mais les désirs à peine formés et jusqu'à la préparation de son cœur. — La prière est donc un hommage rendu à Dieu

et une demande que nous lui adressons, un culte et une supplication, la reconnaissance des perfections et des bienfaits de Dieu pour le glorifier et la reconnaissance de nos misères pour l'y intéresser : le cœur qui prie est tout à la fois comme un vase vide qui attend qu'on le remplisse, et comme un encensoir plein de parfums qu'il exhale vers le ciel.

2. Est-il nécessaire de prier ? — Oui : c'est un devoir des plus indispensables de notre religion, et nous devons le pratiquer souvent.

Est-il nécessaire aux poumons de respirer, au sang de circuler, au cœur de battre, à l'âme de prier ? car la prière est comme la respiration, le mouvement, la vie de l'âme, et l'âme qui ne prie pas est déjà ou sera bientôt morte. La prière est un commandement formel, un ordre exprès de Notre-Seigneur : doux précepte, et qui ne pouvait sortir que du cœur d'un Dieu, plus pressé de répandre ses dons que nous de les recueillir. « Demandez et vous recevrez : « jusqu'ici vous ne m'avez rien demandé : priez sans relâche, il faut prier toujours, et ne se lasser jamais : veillez contre la tentation, mais priez aussi : qui demande reçoit, et à qui frappera on ouvrira : » ce qui veut encore dire, sans doute, que la porte restera fermée si on ne frappe pas, et que n'a rien qui ne demande rien.

La prière est, en effet, moins un commandement particulier, que la loi et la nécessité constante de la vie chrétienne. Nous ne pouvons rien faire de surnaturel sans la grâce, sans elle les préceptes de l'Évangile nous sont impossibles. Or, la prière, avec les sacrements toujours précédés, accompagnés et suivis de la prière, est le canal habituel de la grâce, on peut même dire le canal unique : car, si Dieu prévient quelquefois nos demandes par des grâces non sollicitées, ces grâces sont surtout des grâces de prière, et en ne priant pas, nous les perdons avec toutes les au-

tres. La prière n'est donc pas seulement un précepte, mais un moyen nécessaire de salut : ne pas prier n'est donc pas tant un péché que la cause de tous les péchés : le plus grand malheur d'un homme sur la terre est d'abandonner la prière.

N'est-ce pas aussi son plus grand crime ? Est-ce encore un chrétien, est-ce encore un homme, celui qui ne prie pas ? Croit-il en Dieu ? et si par sa raison il est forcé d'y croire, n'est-il pas également obligé de reconnaître en lui son Créateur, son Maître, son bienfaiteur de tous les instants ? Et il n'a rien à lui dire ? pas un hommage, pas un sentiment de reconnaissance, pas un témoignage d'amour ? Que fait de plus ou de moins l'apostat ? la vie sans prière est une apostasie pratique, une apostasie d'action, l'apostasie du cœur.

3. *Devons-nous prier souvent ? — Oui ; nous devons prier souvent, et aimer surtout à prier avec nos frères.*

1. Quand devons-nous prier ? soir et matin d'abord : le matin en nous éveillant, pour saluer notre Créateur, le remercier du don sans cesse renouvelé de l'existence, lui consacrer le jour qui commence, implorer son secours contre les dangers prévus et imprévus qui nous y attendent : le soir, pour le remercier après le don reçu, pour lui demander pardon, pour nous endormir par un acte de contrition fervente sur le sein de sa miséricorde, de peur de nous réveiller surpris entre les bras de sa justice. Prions dans les circonstances où prient tous les bons chrétiens, avant et après nos repas, lorsque la cloche de l'*Angelus* nous rappelle le mystère du Verbe fait chair, quand le tintement de l'élévation vient nous avertir, dans nos maisons ou dans nos champs, que le Fils de Dieu descend et s'incarne de nouveau sur l'autel : ne laissons tomber aucune de ces salutaires pratiques qui ont soutenu la foi et la piété de nos pères. Prions surtout dans les tentations, contre lesquelles la prière est souvent notre seule arme ; dans la prospérité pour

en user saintement, et dans nos peines pour nous consoler en baisant la main qui bénit toujours, lors même qu'elle frappe.

Enfin, selon la recommandation de Notre-Seigneur, prions sans cesse, puisque la prière n'est que le cri de l'âme, laquelle n'a besoin ni de temps, ni de lieu, ni de posture du corps déterminés pour sentir ses besoins et exprimer son amour. Le pauvre ne demande-t-il pas partout, et toutes les fois qu'il rencontre un riche ? Le Seigneur infiniment riche à qui s'adressent nos vœux les entend toujours ; et les plus simples, les plus naturels, partis droit du cœur, vont droit à son cœur, comme le cri de la Cananéenne et du Lépreux de l'Évangile. En faisant de la prière le précepte le plus nécessaire, il en a fait aussi le précepte le plus facile. Tout misérable sait demander l'aumône, tout enfant sait crier, toute douleur sait gémir, tout chrétien sait prier. Dans la science des Saints, qui se réduit à la science de la prière, le savant n'a pas de privilège sur l'ignorant ¹, et le *Pater* est l'oraison parfaite que Jésus-Christ a enseignée à tous.

2. Si la prière isolée est un devoir doux et facile, plus facile et plus avantageuse encore sera la prière en commun. Prier avec l'Église, assister le plus régulièrement que nous pouvons aux divins offices, sans distinguer les offices commandés des offices de simple conseil ; c'est la prière la plus chrétienne, la plus catholique, la plus édifiante, la plus agréable à Dieu, la plus certaine d'être exaucée par Notre-Seigneur, toujours présent au milieu des fidèles rassemblés pour prier. — Mais il a promis aussi d'être là où

1. Un serviteur chargé de porter les bardes de missionnaires en voyage, quand ceux-ci se mettaient en prière, priait aussi de son côté, disant et redisant : Mon Dieu, je ne sais pas prier, mais je vous offre les belles oraisons que vous font ces saints et savants hommes. Cette prière valait la leur aux yeux de Celui qui, à travers les mots et même les pensées, ne regarde et n'entend que le cœur.

deux ou trois se réuniraient pour adresser leurs demandes en son nom. Or, point de réunion plus sûre de lui plaire que la réunion des membres d'une même famille, groupés à ses pieds et lui rappelant les prières qu'il faisait lui-même sur la terre avec Marie et Joseph. Le père et la mère doivent prier pour leurs enfants, ceux-ci pour leurs parents et pour leurs frères et leurs sœurs; peuvent-ils le mieux faire qu'en priant avec eux, à leurs côtés, lorsqu'ils n'ont pour ainsi dire qu'à les regarder avec attendrissement pour incliner le regard de Dieu et attirer ses bénédictions sur des têtes si chères? *La prière en famille* est une des belles et nobles traditions des maisons chrétiennes; on l'y conserve ou on l'y reprend comme un héritage des ancêtres. C'est là que la religion, la charité et le sang font de trois voix une seule voix. C'est là que les serviteurs eux-mêmes, admis à ce cercle intime et sacré, se sentent vraiment *gens de la maison*, et non point des valets et des étrangers. C'est là, par le fait seul de la prière en commun, que sont remis en souvenir tous les devoirs de la société domestique; un mot grave prononcé alors par le maître de la maison semble tomber du ciel, et en apporter toute l'autorité et toute la grâce persuasive. Mon petit peuple, disait le chef aimé et respecté d'une famille nombreuse, m'a rarement désobéi dans les turbulents ébats de la journée, et jamais le soir, lorsqu'il est à genoux avec moi, et que, montant sur mon Sinaï, je signale les fautes commises et donne mes ordres pour le lendemain.

4. *Est-ce de cœur ou de bouche qu'il faut prier ? — On peut prier de cœur sans remuer les lèvres; mais ce n'est pas prier comme il faut, que de réciter des prières où le cœur n'a point de part.*

On distingue trois espèces de prières, ou trois manières de prier : *la prière vocale, la prière ou lecture méditée et la prière ou oraison mentale.* *La prière vocale* n'est pas seulement un bruit de lèvres, mais une récitation attentive et respec-

tueuse de paroles que nous lisons des yeux ou répétons de mémoire. Si l'esprit et le cœur n'accompagnent ces paroles, nous pouvons paraître prier, mais nous ne prions pas, puisque notre âme n'est pas élevée à Dieu, ne lui rend aucun devoir et ne lui exprime aucun désir. *La prière ou lecture méditée* n'est que la prière vocale faite beaucoup plus lentement, en s'arrêtant sur chaque phrase ou même sur chaque mot, pour en bien pénétrer le sens, en goûter les affections, et les faire descendre comme goutte à goutte dans le cœur. La prière est alors, dans la bouche de celui qui prie, comme une manne précieuse qu'il presse grain à grain pour en savourer les suc : il restera un quart d'heure devant une page, ou sur un acte de foi, d'espérance, de charité, de contrition : et souvent les moments marqués seront passés, qu'il n'aura pas encore épuisé ses formules de prières, comme, par exemple, les actes avant et après la confession ou la communion. Heureuse l'âme qui s'oublie ainsi à converser avec Dieu, et commence déjà à lui parler comme on fait au ciel, sans voir couler le temps !

La prière ou oraison mentale, appelée aussi *méditation*, se fait sans le secours des livres ou des paroles : elle est l'application de l'esprit et du cœur à Dieu et aux choses de Dieu : elle comprend six parties, six occupations distinctes et successives, qui s'appellent et s'enchaînent l'une l'autre, et dont l'enchaînement constitue la *méthode* ou la *marche* de l'oraison. Ces six points ou parties sont : 1^o *La préparation*, qui consiste à se rappeler vivement la présence de Dieu voyant, soutenant et remplissant toutes choses, surtout le cœur du fidèle ; à s'humilier et à confesser devant lui son néant et ses péchés ; à s'unir à Jésus-Christ, Fils bien-aimé et toujours exaucé du Père, pour prier en son nom ; à invoquer l'Esprit-Saint pour qu'il fixe notre attention à Dieu, éclaire notre esprit, fortifie notre volonté, et soit lui-même le principe et le fruit de notre oraison.

2^o *L'adoration*, ou considération par rapport à Dieu du

sujet sur lequel nous méditons. Qu'est-ce que Dieu a dit et fait, qu'est-ce que Notre-Seigneur a enseigné et pratiqué sur ce point ? quels exemples nous a-t-il laissés de cette vertu. de la détestation de ce vice ? Qu'il en soit loué, béni, remercié, et vienne continuer et prolonger sa vie en nous, nous faisant penser, juger, aimer et agir comme lui.

3^o Quels puissants motifs nous avons de l'en conjurer ! que cette vertu est belle, qu'elle nous est nécessaire, qu'elle nous serait facile avec un peu de bonne volonté ! Que ce vice est hideux, indigne d'un chrétien, préjudiciable à mon salut ! La considération réfléchie de tous ces motifs nous persuade et nous convainc de la vérité qui est l'objet de notre oraison, *conviction* qui en est la troisième partie.

4^o *Réflexion* ou examen de notre conduite sur ce point. Où en suis-je de cette vertu ? que de fois ne l'ai-je pas blessée dans mes pensées, mes discours, mes actions ? Lors même que je la pratique, je le fais mollement, par vanité ou par nécessité, sans vraie vertu par conséquent et sans mérite. Que de fautes dans mon passé ! quel chrétien suis-je, et doit-on appeler de ce nom un contradicteur plutôt qu'un imitateur de Jésus-Christ ? Ah ! puisque cette grâce est si importante, et que j'en suis si dépourvu, je veux la demander avec ferveur.

5^o Nous arrivons ainsi à la *demande*, qui s'échappe alors comme un jet de notre cœur, pressé à la fois par la conviction de notre esprit et par la vue de nos besoins. Nous redisons à Dieu les raisons qui nous ont convaincus, comme pour le convaincre lui-même. Car, ce qui nous est si utile et si nécessaire, il faut bien qu'il nous le donne ; où veut-il que nous le prenions ? Qu'il nous attache donc lui-même à sa volonté sainte : ne voit-il pas que notre propre poids nous en détache sans cesse ? Souffrira-t-il que nous fassions si peu d'honneur à sa grâce, à son Église, au sang de Jésus-Christ, qui coule toujours pour nous, et dont nous sommes marqués par le caractère de notre bap-

tème? Pourquoi est-il si miséricordieux, sinon pour secourir les misérables? pourquoi si riche, sinon pour les pauvres? pourquoi père, sinon pour ses enfants? C'est ainsi que nous pressons Dieu, et qu'il cède à nos saintes et confiantes importunités.

6^e Enfin, comme la grâce ne fait rien sans nous et qu'elle demande notre coopération, nous prenons des *résolutions* de vivre conformément aux lumières et aux affections qu'elle vient de nous donner : résolutions prises et déterminées à un point particulier, et non pas vagues, générales, embrassant tout et n'étreignant rien : résolutions présentes et praticables dès le jour même, et non pas lointaines et destinées à mourir avant d'avoir atteint leur objet et frappé leur but. Nous mettons ensuite ces résolutions au pied de la croix et sous la protection de la très-sainte Vierge, et nous descendons de la sainte montagne de l'oraison pour nous rendre avec paix et courage aux devoirs que la Providence nous assigne selon notre vocation.

Il n'est pas de fidèle vraiment désireux de son salut, qui ne puisse ainsi prier au moins un quart d'heure tous les jours, en s'exerçant d'abord sur le modèle placé à la fin de ce volume, ou sur tout autre. Si, à méditer de la sorte, il y avait quelque argent à gagner, tout le monde le saurait faire : n'est-ce pas une honte que presque tout le monde l'ignore, quoiqu'il y ait le paradis à obtenir et Dieu à bien servir? Car, il est passé en proverbe parmi les Saints et les directeurs les plus expérimentés, *que bien prier mène à bien vivre, comme bien vivre à bien mourir.*

5. *Quels biens devons-nous demander à Dieu? — Nous devons demander à Dieu principalement les biens spirituels, et aussi les biens temporels.*

1^o Nous devons demander les biens spirituels, c'est-à-dire les biens de la gloire et les biens de la grâce, le ciel et

les moyens d'y arriver, que Dieu nous a promis et qu'il nous oblige à solliciter, comme il s'est obligé lui-même à nous les donner. La prière et l'espérance ont le même fondement, elles tendent au même but, celle-ci par un désir confiant, celle-là par un désir suppliant. Le ciel donc et toutes ses béatitudes, la grâce et toutes ses applications, la pratique de toutes les vertus, l'extirpation de tous les vices, l'éloignement ou le triomphe de tous les obstacles à notre salut, la délivrance ou la victoire de toutes les tentations, l'amour de Dieu et du prochain, tels sont les grands objets proposés à notre prière comme à notre espérance.

2^o Nous devons les demander *principalement*, et parce qu'ils surpassent incomparablement les autres, et parce que Notre-Seigneur nous ordonne de chercher le royaume de Dieu avant tout, et parce que préférer autre chose dans nos pensées et nos vœux, serait introduire dans nos prières un vice qui suffirait seul pour les faire rejeter, et parce que demander les biens de l'âme est le plus sûr moyen d'obtenir les biens du corps, qui nous sont alors donnés par surcroît et hors de compte ¹.

3^o Nous devons demander à leur rang les biens temporels, la graisse de la terre après la rosée du ciel, comme parle l'Écriture : car ces biens de nature nous viennent aussi de Dieu ; ils dépendent de sa providence beaucoup plus que de notre habileté et de nos efforts ; dans le *Pater*, Jésus-Christ nous dit de réclamer du Père qui est aux cieux notre pain quotidien, et il a promis au centuple les consolations d'ici-bas aux âmes qui y renonceraient généreusement pour son amour.

1. C'est la parole expresse de Notre-Seigneur, confirmée par l'exemple de Salomon. Demande-moi ce qui plaît à ton cœur, lui avait dit Dieu, je te l'accorderai. — Seigneur, je suis un jeune roi placé par vous à la tête d'un grand peuple ; donnez-moi la sagesse. — Je te donnerai la sagesse, et tu seras le plus sage des rois : mais tu en seras encore le plus puissant et le plus glorieux, et parce que tu ne n'as demandé ni richesses ni honneurs, j'en rassasierai ton âme, pour te récompenser d'avoir, à tous ces biens, préféré la sagesse.

6. *Dans quelles dispositions devons-nous demander à Dieu les biens temporels? — Nous devons les lui demander pour une bonne fin, avec résignation à sa volonté, aimant mieux en être privés que de les obtenir, s'ils doivent être nuisibles à notre salut.*

1^o *Pour une bonne fin*, pour que ces bénédictions temporelles nous permettent de travailler en paix à notre salut, en nous délivrant des soucis qui rongent et des douleurs qui accablent. Cette bonne fin exclut, non-seulement les fins mauvaises, par lesquelles on demanderait à Dieu de favoriser l'accomplissement de desseins iniques et pervers, mais encore les fins dangereuses par lesquelles on lui demande des richesses et des honneurs, qui sont presque toujours un aliment pour nos passions et des occasions de péché. 2^o *Avec résignation à sa volonté*, qui sait mieux que nous ce qui nous convient et le veut plus que nous, qui ne nous donnera jamais « une pierre au lieu de pain, un serpent au lieu de poisson, » quand même nous serions assez aveugles pour l'en prier, qui ne doit pas soumettre les vues générales et toujours paternelles de sa providence à nos volontés particulières et parfois contradictoires ¹. Un père sage peut-il, un père bon veut-il céder toujours aux désirs capricieux et déraisonnables de ses enfants ? Ses refus ne sont-ils pas souvent des grâces véritables, et le solliciteur malavisé qui les éprouve n'a-t-il pas à l'en remercier

1. Un religieux en réputation de grande sainteté reçut un jour, presque coup sur coup, deux lettres de deux rois ennemis qui allaient se combattre : chacun d'eux se recommandait à ses prières pour obtenir la victoire. Il sourit : car, comment Dieu lui-même aurait-il pu les exaucer ? Il les exauça pourtant, et leur envoya la paix, qui vaut mieux que la victoire. Il fait souvent ainsi plus que nous ne lui demandons, en faisant autrement, même pour les biens spirituels, quoique dans cet ordre notre avantage ne soit jamais contraire à celui d'autrui. Saint Paul prie pour être délivré de la tentation, et il obtient la force de vaincre la tentation. Combien, à plus forte raison, ont demandé des richesses et ont obtenu la grâce plus précieuse de savoir s'en passer sans regrets !

comme de nouveaux bienfaits ? Pénétrons-nous de ces pensées avant de demander à Dieu des faveurs temporelles, et nous les demanderons alors comme il faut, en seconde ligne, avec un désir modéré de les obtenir, lui tendant les mains et nous en rapportant à lui sur la manière de les remplir.

7. Quelles sont les qualités d'une bonne prière? — La bonne prière est celle qui est faite avec religion, humilité, confiance et persévérance.

Outre ces dispositions spéciales avec lesquelles on doit implorer de Dieu les bénédictions du temps, il est des conditions générales imposées à toute prière : sans elles nous prions en vain, avec elles nous sommes infailliblement exaucés. On peut les ramener à quatre : la religion, l'humilité, la confiance et la persévérance.

1. Religion du corps : les genoux en terre, les yeux baissés, les mains jointes, toute l'attitude d'un adorateur et d'un suppliant, à peu près comme on représente les Anges. Cette attitude, surtout quand elle est réfléchie et sentie, humilie le corps à sa manière, et favorise l'humiliation et le recueillement de l'âme, en lui rappelant sensiblement qu'elle est en la présence de Dieu. *Religion de l'esprit*, par une attention respectueuse à la suprême majesté que nous prions et aux paroles que nous lui adressons. Comment voulons-nous qu'elle nous écoute, si nous ne nous écoutons pas nous-mêmes ? Est-ce ainsi que nous parlerions à un prince, ou même à un de nos égaux ou de nos inférieurs dont nous aurions à attendre quelque important service ? *Religion du cœur*, par une reconnaissance empressée et amoureuse des perfections de Dieu. Éternité, immensité, sagesse, bonté, puissance, tout en lui est infini : la terre est à ses yeux comme si elle n'était pas, il la porte et la soutient dans sa main comme un grain de sable ; son regard illumine les cieux, éclaire les consciences, foudroie les damnés ; et

nous sommes devant lui, en son adorable, terrible et aimable présence!

2. *Humilité*, produite par la vue de nous-mêmes, comme la religion est produite par la vue de Dieu. Car, qui sommes-nous pour affronter cette face redoutable? néant et péché: néant devant sa grandeur, péché devant sa sainteté, voilà tous nos titres, qui ne nous donnent droit qu'à l'oubli et au rebut, au mépris et au châtiment: et c'est avec de pareils droits que nous sollicitons ses grâces et son amour? Ah! humilions-nous, car il hait le pauvre orgueilleux; mais il a pitié du pauvre qui s'humilie, et il est écrit que la prière humble et tremblante pénètre les nues.

3. *Confiance*. Oui, cela est écrit à toutes les pages du Livre divin, et c'est le premier motif de notre confiance. Le second est le précepte même de la prière si souvent renouvelé: Dieu nous inviterait-il à le prier, nous crierait-il sans cesse: *Demandez, demandez*, s'il ne voulait nous rien donner? Le troisième est la prière de Jésus-Christ, qui prie sans cesse pour nous et avec nous, qui offre nos vœux avec les siens et fait de tous ces vœux réunis une seule prière, une seule *collecte*, comme parle l'Église. Le quatrième est que notre prière, étant un acte surnaturel et formé dans notre cœur par l'Esprit-Saint, c'est réellement ce divin Esprit, l'Esprit de Jésus, qui pousse en nous ses gémissements inénarrables, dit saint Paul: nous lui prêtons notre cœur comme un instrument muet, qu'il remplit de son souffle et de sa prière nécessairement efficace. En un mot, tous les motifs de l'espérance chrétienne doivent soutenir la confiance de l'âme qui prie: la prière bien faite est infailliblement bénie, et de toutes celles qui ont monté et montent continuellement vers le trône de grâce, pas une, pas une seule n'est retombée sur la terre sans rapporter son fruit.

4. *Persévérance*. Ce fruit de la prière est double; la prière n'est pas seulement impétratoire de l'objet qu'elle sollicite,

elle est méritoire par elle-même, puisqu'elle honore Dieu par la foi et la confiance que nous avons en lui, par la confession de sa puissance qui peut tout et de notre misère qui ne peut rien : quand notre prière n'obtiendrait pas ce qu'elle demande, elle serait encore un culte infiniment glorieux à Dieu et avantageux pour nous. Voilà pourquoi Dieu se plaît à nous voir prier, à nous voir répéter et prolonger notre prière ; d'abord, pour nous faire mieux sentir notre dépendance et le prix de ses dons ; ensuite, pour nous faire mériter et nous accorder souvent plus que nous ne demandons¹. Seigneur, dit la Cananéenne, qui n'était pas de la race du peuple choisi, ayez pitié de moi et guérissez mon enfant. Il n'est pas juste, lui répond Jésus, que les chiens mangent avec les fils de la famille. — Mais, Seigneur, les chiens recueillent au moins les miettes qui tombent de la table de leurs mattres ! Jésus admire devant ses disciples cette foi qu'il avait mise lui-même au cœur de la pauvre mère, et qu'il n'avait animée par ses apparents rebus que pour la mieux exaucer. Pressons-le donc par nos instances répétées, qu'il provoque loin de les condamner, frappons jusqu'à ce qu'il nous ouvre ; nos coups, qui paraissent ne pas arriver à son oreille, sont toujours entendus de son cœur ; il nous en tient un compte fidèle, et il cessera d'être Dieu avant de cesser de répondre au cri d'une prière religieuse, humble, confiante et persévérante.

1. C'est tout profit pour nous, dit sainte Gertrude, que Dieu ne se rende pas à notre première requête et nous oblige à la réitérer souvent. Si un père avait promis à son fils, ou de l'exaucer toujours, ou bien de doubler, tripler, quadrupler sa demande quand elle lui aurait été deux, trois, quatre fois renouvelée, ce fils n'aurait-il pas intérêt à attendre et à n'être pas exaucé trop tôt ? Ainsi, quand Dieu semble ne pas nous écouter et nous laisse solliciter plusieurs fois une grâce, c'est pour nous la faire mériter plusieurs fois et reconnaître enfin tous nos mérites accumulés. Après une prière faite, Dieu nous donne ou nous doit ce que nous avons demandé : pourquoi voudrions-nous être toujours payés comptant, et craindrions-nous de l'avoir pour débiteur ?

8. *Est-il utile de prier la sainte Vierge et les Saints ? — Oui, parce que la sainte Vierge et les Saints peuvent nous aider beaucoup par leurs prières.*

C'est un article de notre foi, qu'il est bon et utile d'invoquer les Saints. Chaque jour l'Église en honore et prie un ou plusieurs, et le calendrier des Saints qu'elle fête remplit toute l'année, qui n'est ainsi qu'une profession et une pratique continuelle du dogme de la communion des Saints. Nous ne pouvons pas douter que les Saints, entrés dans toutes les dispositions du cœur de Jésus-Christ, n'aiment leurs frères dans le ciel plus encore qu'ils ne les aimaient sur la terre, où leur charité était déjà si tendre. L'Écriture nous les montre, au sein de la gloire où ils règnent, comme inquiets encore de notre salut, intercédant pour nous, et présentant à Dieu des encensoirs pleins de parfums, qui sont nos prières mêlées avec les leurs. Ils s'unissent sans cesse au grand sacrifice qui monte des autels de la terre, et ce sacrifice n'est qu'une prière en action, prière complète qui comprend l'adoration, l'action de grâces, l'expiation et la demande. Ils sont donc toujours nos intercesseurs et nos patrons ; mais ils le deviennent à un nouveau titre, quand nous les invoquons, quand nous les chargeons d'appuyer nos requêtes et de présenter eux-mêmes nos supplications. Offerts par des mains si pures, passant par des cœurs si embrasés d'amour, nos hommages et nos vœux sont plus agréables à Dieu et plus sûrement exaucés : quel nouveau motif pour notre confiance ! Toute la cour céleste est pour ainsi dire à nos ordres, tous les amis du Roi sont nos amis, nous pouvons mettre le ciel entier en prières pour nous, et nous négligerions ce puissant secours ! Invoquons donc souvent nos saints patrons ; ayons notre petite litanie de protecteurs particuliers, que nous réciterons chaque jour et que nous terminerons comme l'Église termine ses grandes litanies, par cette invocation gé-

nérale : *Vous tous, Saints et Saintes de Dieu, intercédez pour nous !*

TROISIÈME LEÇON.

DE L'ORAISON DOMINICALE.

1. *Quelle est la plus excellente de toutes les prières ? — C'est l'Oraison dominicale.*

Elle est la plus excellente et la plus parfaite de toutes les prières : 1^o *A raison de son auteur et de son efficacité.* Celui qui est le Verbe de Dieu et sa parole éternelle, descendu dans le temps, nous apprend à lui parler nous-mêmes. Ce qu'il lui dit dans le ciel, ce qu'il lui a dit tant de fois sur la terre, il le met sur nos lèvres, de sorte qu'en nous entendant, le Père reconnaît les pensées, les sentiments et comme la voix de son Fils. Que peut-il refuser à une prière dont chaque mot lui rappelle Jésus-Christ ? En nous l'enseignant, ce divin Sauveur pensait à tous ses disciples qui la réciteraient si souvent ; il la récitait dès lors pour eux, et leur méritait ainsi une grâce spéciale qu'il attachait aux paroles mêmes qu'ils devaient prononcer après lui. Le *Pater* est donc une prière chargée de mérites déjà tout acquis, que nous recueillons quand nous le disons pieusement, de même que l'eau, le pain et les autres choses bénites par l'Église portent avec elles la vertu de ses bénédictions pour les fidèles qui en usent avec foi.

2^o *A raison de la nature et de l'ordre admirable des demandes qu'elle renferme.* Tout le bien ou tout le mal dont un chrétien doit souhaiter la possession ou l'éloignement, se trouve dans le *Pater*. Aussi, l'Église le chante-t-elle au moment le plus précieux du sacrifice, lorsque la grande victime immolée sur l'autel est là prête à se donner à nous avec tous les fruits de son sang. Il comprend tout ce que

les Saints ont jamais demandé à Dieu dans leurs oraisons les plus longues et les plus sublimes, et il n'en est pas une qui vaille mieux qu'un *Pater* bien dit. C'est d'abord et en première ligne le bien de Dieu, la sanctification de son nom : puis les trois biens de l'homme, les trois seuls qui lui soient nécessaires et qui lui suffisent, le bien de la gloire dans l'avènement du royaume de Dieu, le bien de la grâce dans l'accomplissement de sa sainte volonté sur la terre comme au ciel, le bien du corps dans le pain quotidien ; enfin, la guérison ou l'exemption de tous les maux, qui se ramène au pardon de nos péchés, à la préservation de la tentation, à la délivrance de tout mal pour le corps ou pour l'âme¹. Non, jamais un homme ni un Ange n'auraient inventé cette belle prière, si courte et qui dit tout, si simple et qui s'élève à tout, si sublime et qui est comprise par tous.

2. *Dites-le en latin... en français.* — *Pater noster...* — *Notre Père...*

Le tort comme le malheur de beaucoup de chrétiens est

1. On peut concevoir autrement l'ordre des demandes du *Pater*. « Le chrétien demande d'abord à Dieu que son nom de *Père* tout-puissant, principe ou cause de tout ce qui est, soit partout connu et partout adoré ; *sanctificetur...* : que son règne, le règne de son *Verbe*, éternel roi de la cité des intelligences, s'accomplisse ; *adveniat* : que le ciel ou la terre, soumis à sa volonté sainte, ne soient que le sanctuaire de son *Esprit* d'amour ; *fiat voluntas...* C'est alors seulement que le chrétien songe à prier pour lui-même, et en trois mots il comprend tous les besoins du présent, du passé et de l'avenir. Le présent n'a besoin que d'un peu de pain ; *panem nostrum...* Le passé n'a rien à demander, rien, hormis le pardon, et, pour l'obtenir, le chrétien le donne ; *et dimitte nobis...* Dans l'avenir, il ne craint que lui-même ; *et ne nos inducas...* Sa prière se termine par la conclusion de la prière universelle de tous les âges et de tous les mondes ; *sed libera...* Ainsi le disciple du Christ, plus occupé de son Dieu que de soi, ne s'écrie avec le genre humain gémissant : Paix à l'homme ! qu'après avoir chanté comme les anges : Gloire à Dieu. » (Gerbet, *Dogme générateur*.)

d'avoir souvent cette prière à la bouche et presque jamais dans le cœur. L'habitude de la réciter engendre la routine, et la routine engendre l'inattention, l'irréflexion, l'irrévérence. Évitions avec soin ces trois défauts, disons *Notre Père* :

- 1^o Avec une religieuse attention ; et parce que c'est la condition de toute prière, et parce que nous proférons alors la plus sublime des prières, et parce que la distraction y est d'autant plus facile et préjudiciable que nous la récitons plus souvent.
- 2^o Avec une sérieuse réflexion et en nous pénétrant bien du sens des paroles : elles sont comme un évangile abrégé, résumant en quelques lignes nos plus belles croyances, nos espérances les plus magnifiques, nos plus grands devoirs : Dieu notre Père, son règne en nous d'abord et ensuite au ciel ; sa volonté, règle universelle des mœurs ; sa providence, attentive à nos besoins de chaque jour ; son pardon, mesuré sur le pardon que nous accordons à nos frères.
- 3^o Avec un profond respect pour ces paroles divines, tombées des lèvres adorables de Jésus-Christ sur les nôtres : nous ne devrions les répéter que comme sous sa dictée, en le priant d'en faire passer, à mesure que nous les prononçons, l'intelligence dans notre esprit et le goût dans notre cœur. C'est ainsi que, peu à peu, nous arriverions à fixer sur chaque mot du *Pater* un certain nombre de pensées et de sentiments pieux, qui le transformeraient en une oraison méditée, et seraient pour chacun de nous son *Pater de la Jardinière* ¹.

1. On appelle ainsi un petit livre dont voici l'origine. Un prêtre de la paroisse de Saint-Sulpice, s'entretenant un jour avec une pauvre jardinière et lui trouvant une piété peu commune, lui demanda : « Priez-vous souvent ? — Toujours, mon père, pendant mon travail. — Quelle prière faites-vous ? — Je dis *Notre Père*. — Vous devez en dire beaucoup en un jour ? — Quelquefois plusieurs, quelquefois pas un entier. — Comment vous y prenez-vous donc ? » — Alors elle lui expliqua, sur chaque demande, les pensées et les sentiments qui l'occupaient. Ils lui parurent si beaux, qu'il les prit aussitôt par écrit et les publia en un petit volume, qu'il intitula le *Pater de la Jardinière*.

3. *Pourquoi appelez-vous cette prière l'Oraison dominicale ? — Parce que c'est Notre-Seigneur qui l'a enseignée à ses Apôtres.*

Dominus veut dire Seigneur, et *dominicale*, du Seigneur. L'Oraison dominicale, ou du Seigneur, nous a été en effet enseignée par Jésus-Christ en deux circonstances. Une première fois en public, dans le sermon sur la montagne où, entre autres instructions, il nous dit de ne pas imiter les païens qui croient que les longs discours font les bonnes prières. Pour vous, ajoute-t-il, priez ainsi : *Pater noster*... La seconde fois en particulier : un jour qu'il venait de finir sa prière, un de ses disciples, touché vraisemblablement de son exemple, s'approcha de lui, disant : Seigneur, apprenez-nous à prier. Jésus, pour toute réponse, lui répéta la même formule. Elle est donc la formule chrétienne par excellence, la prière du Seigneur enseignée par le Seigneur, et sans doute aussi employée et consacrée par le Seigneur dans toutes les prières qu'il a faites au nom des hommes et pour les hommes.

4. *Pourquoi commençons-nous cette prière par ces paroles : Notre Père ? — Pour nous exciter à la confiance en Dieu, en nous souvenant que nous avons le bonheur d'être ses enfants.*

Notre Père ! A qui s'adresse cette familière et douce appellation ? Au Souverain des cieux, au Créateur de l'univers, au Père éternel du Fils éternel. C'est donc ce Fils lui-même, le Verbe Incarné, qui la lui adresse ? Non, c'est une vile créature, c'est un pécheur, c'est moi. C'est moi qui ose invoquer Dieu par un nom que David, dans ses psaumes, n'ose jamais lui donner, que Jésus-Christ seul lui donne toujours dans l'Évangile, ce qui fait une des preuves de sa divinité, de son égalité et de son identité de nature avec son Père. Quelle hardiesse dans un pauvre ver de terre ! Mais non, c'est simple obéissance. J'imité Jésus-Christ qui appelle Dieu son Père et notre Père, j'obéis à Jésus-Christ,

qui m'ordonne d'appeler aussi Dieu mon Père, avec un respect infini sans doute, mais avec plus de confiance que de crainte, et précisément pour rassurer mes craintes et animer ma confiance.

Notre Père! ce seul mot bien compris et bien senti est toute une prière, toute une théologie : il dit à Dieu et à nous-mêmes tout ce qu'il nous doit et tout ce que nous lui devons, tout ce que nous sommes en droit d'attendre de notre Père, tout ce qu'il est en droit d'attendre de ses enfants. Toute la religion est dans ce mot ; le Verbe est devenu notre frère par l'Incarnation, pour que Dieu devint notre Père comme il est le sien, pour nous faire vivre en enfants de Dieu comme lui, pour nous introduire ensuite avec lui au ciel « dans la maison de notre Père. » *Notre Père!* cri de foi, cri d'espérance, cri d'amour dans le temps, cri d'amour et de bonheur dans l'éternité !

5. *Comment sommes-nous les enfants de Dieu ? — Parce que Dieu nous a créés à son image, et que, nous adoptant par sa grâce, il nous a rendus héritiers de son royaume.*

Nous sommes enfants de Dieu de quatre manières : 1^o Il nous a créés à son image, et nous conserve à chaque instant la vie qui nous échapperait sans lui : nous lui devons, à ce seul titre, infiniment plus qu'à nos pères selon la chair, et nul n'est autant père que Dieu. Néanmoins, cette création ne nous fait proprement que ses créatures et ses serviteurs, et non pas ses enfants et ses fils. 2^o Mais il nous a adoptés en Jésus-Christ, en nous unissant à lui si intimement que nous ne formons plus avec lui qu'une même société, un même corps participant à tous les droits du chef : notre chef est Fils de Dieu par nature, nous le sommes par adoption, et il ne rougit pas de nous appeler ses frères, bénis avec lui d'une même bénédiction et vivant d'une même vie. 3^o C'est cette vie de Jésus-Christ en nous, vie de grâce, vie surnaturelle, qui rend notre adoption réelle et effective, en

nous communiquant sa nature divine et répandant dans nos âmes son Esprit, qui nous adopte et nous enveloppe pour ainsi dire avec lui en un seul Christ, et nous permet de crier à Dieu : « Père, Père; *Abba, Pater* ! » 4^o Fils de Dieu et frères de Jésus-Christ, notre nouvelle nature nous donne droit à l'héritage paternel; nous devenons cohéritiers de Jésus-Christ et héritiers de Dieu : la grâce qui est en nous prépare la gloire, l'Esprit-Saint transforme notre esprit et notre cœur, les rend dignes et capables d'être admis au ciel, et de contempler, ce qu'une raison même angélique ne pourrait jamais faire si elle n'était surnaturalisée, le profond mystère de la très-sainte Trinité, la vie intime et commune des trois adorables personnes.

Nous avons donc le titre, l'être, les droits de la filiation divine; il ne nous manque rien pour être de parfaits enfants de Dieu. Rien, sinon de le rester, et de ne pas chasser de notre âme la grâce qui nous fait des fils de Dieu, par le péché mortel qui nous fait des fils du diable, comme le dit Notre-Seigneur, en nous associant à sa révolte et à sa malice maudite : rien, sinon d'avoir pour Dieu un cœur d'enfant, un respect, une obéissance, et par-dessus tout un amour véritablement filial. *Vois, ô chrétien, ta dignité : élevé par ton baptême jusqu'à la nature même de Dieu, prends garde, par des mœurs dégénérées, de te dégrader toi-même, et de retomber dans ta première bassesse.*

6. *Pourquoi disons-nous Notre Père, et non Mon Père? — Pour nous ressouvenir que nous sommes tous frères, et que nous devons prier les uns pour les autres.*

Jésus-Christ seul dit à Dieu : *Mon Père*, parce qu'il est Fils unique par nature, et que nul ne l'est comme lui. Mais nous, il nous ordonne de dire *Notre Père* : 1^o Pour nous faire ressouvenir que nous sommes tous frères en lui, et que les distinctions naturelles qui peuvent nous élever les uns au-dessus des autres nous laissent tous égaux à ses yeux : pro-

fond enseignement, qui d'un mot rappelle aux chrétiens qu'ils sont tous une seule famille aux pieds du même Père, qu'ils doivent se respecter et s'aimer comme des enfants d'une même race divine, comme Dieu lui-même les respecte et les aime¹.

2^o Pour nous faire pratiquer immédiatement cette charité mutuelle, en nous obligeant à prier les uns pour les autres, et à partager ainsi avec nos frères, non-seulement les biens que nous recevons de lui, mais le mérite même de la demande que nous en faisons. Mais, ne craignons rien de ce partage qui est une multiplication, et pas du tout une division. Prier pour les autres est toujours un profit et jamais une perte : parce que les dons de Dieu n'étant pas limités comme ceux des hommes, nous pouvons les attirer et les étendre sur tous sans affaiblir la part de chacun; parce que la charité que nous exerçons alors plaît nécessairement au Père céleste, qui la récompense; parce qu'enfin nos frères, qui récitent le même *Notre Père*, prient pour nous à leur tour, et nous enrichissent aussi sans s'appauvrir. Ainsi, au début même du *Pater*, la prière fraternelle, comme l'appelle saint Ambroise, nous retrouvons toutes les beautés et tous les avantages de la communion des Saints.

7. *Pourquoi disons-nous Notre Père qui êtes aux cieux, puisque Dieu est partout ? — Parce que le ciel est le lieu où Dieu fait paraître sa gloire avec le plus d'éclat.*

Sans doute, Dieu est partout, et tout ce qui existe nage dans le sein de son immensité. Il est pourtant plus spécia-

1. Un prince s'agenouillait à la Table sainte. Un de ses domestiques, qui s'y trouvait déjà, voulut s'écarter un peu, par déférence. « Oh non ! reste, dit le prince : ici tous sont égaux. » — Ce n'est pas seulement ici, mais devant Dieu, c'est-à-dire partout, qu'existe cette égalité chrétienne, qui ne détruit pas les distinctions sociales, mais leur ôte tout ce qu'elles peuvent avoir de fier et de hautain d'un côté, d'amer et d'humiliant de l'autre; elles les réduit presque à des distinctions de famille, elle en fait des liens et non des séparations.

lement en certains lieux, où il déploie plus d'action et plus d'amour : par exemple, dans le cœur du fidèle, qu'il sanctifie par sa grâce; au milieu des réunions où l'on prie en son nom, et qu'il a promis de présider invisiblement; dans nos tabernacles, où il réside corporellement, et surtout dans le ciel, qu'il remplit sensiblement de l'éclat de sa gloire et des torrents de sa béatitude. C'est là que nous transporte en pensée le *Pater* : il nous fait prier parmi les esprits célestes, pour nous unir à leur religion profonde, au pied du trône de Dieu et en face du bonheur infini qui nous attend, pour nous le montrer comme le grand objet de notre prière, comme le terme de nos continuelles aspirations. Dieu n'est pas un riche jaloux, qui cache aux mendiants son trésor; il l'étale à nos regards, pour animer notre espérance, enflammer nos désirs, et céder à nos saintes violences après les avoir provoquées.

QUATRIÈME LEÇON.

DEMANDES DU PATER.

1. *Que demandons-nous à Dieu par ces paroles : Que votre nom soit sanctifié? — Nous demandons que Dieu soit connu, honoré et servi par nous et par tous les hommes.*

Sanctificetur nomen tuum. Le nom de Dieu, c'est l'expression et l'idée de Dieu avec toutes ses grandeurs, sa sainteté, sa puissance, sa bonté; c'est Dieu lui-même, tel qu'il est ou devrait être connu de nous ¹. L'Écriture parle toujours du nom de Dieu comme de Dieu lui-même, en disant qu'il est grand, qu'il est saint, qu'il est terrible, qu'il est glorieux;

1. Éternel, infini, tout-puissant et tout bon.
Ces vastes attributs n'achèvent pas ton nom.

et notre langage n'est pas différent : quand nous disons le grand nom de César, voulons-nous dire autre chose que le grand César? *Que votre nom soit sanctifié*, signifie donc : *Soyez sanctifié*. Sanctifier veut dire *rendre saint*, et c'est ainsi que Dieu sanctifie nos âmes : mais sanctifier veut dire aussi *reconnaître pour saint*, traiter avec respect et religion ce qui est saint; et c'est ainsi qu'on dit : *Sanctifier les fêtes*. C'est ainsi surtout que nous sanctifions Dieu, l'auteur de toute sainteté, en lui rendant le culte et les hommages qui lui sont dus.

Quand donc nous demandons que son nom soit sanctifié ou glorifié, nous demandons qu'il triomphe partout de l'ignorance, de l'oubli, de l'impiété des hommes; qu'il répande les grâces de sa connaissance et de son amour sur tant d'infidèles qui le méconnaissent encore, sur tant d'hérétiques qui ne lui offrent qu'un culte rebelle et réprouvé de lui, sur tant de mauvais chrétiens qui ne le connaissent que pour l'offenser plus grièvement, sur tant d'impies et de blasphémateurs, dont les paroles ou les écrits maudits se répandent sur la terre comme des fumées d'enfer. Demande vraiment filiale, puisque le premier besoin d'un fils bien né est de voir son père honoré dans sa maison : demande juste et légitime, puisque glorifier Dieu est notre unique fin et la fin de toute créature : mais demande dérisoire dans la bouche de ces chrétiens de nom qui ne veulent honorer Dieu ni en pensées, ni en paroles, ni en actions; qui ne se soucient pas qu'il soit honoré autour d'eux, qui entendent profaner son saint nom sans douleur, et encouragent, au lieu d'arrêter par leurs exemples, l'oubli de sa religion, le mépris et la violation de ses saintes lois.

2. *Que demandons-nous à Dieu par ces paroles : Que votre règne arrive? — Que Dieu règne, par sa grâce, dans nos cœurs et dans celui de tous les hommes, et qu'il nous fasse régner un jour avec lui dans sa gloire.*

Adveniat regnum tuum. Il y a trois règnes de Dieu : le règne de la nature, le règne de la grâce et le règne de la gloire. Par le premier, Dieu exerce sa souveraineté sur les êtres qu'il a créés, qu'il fait naître et mourir quand il lui plaît, qu'il gouverne et conduit selon sa sagesse, sans qu'aucun puisse échapper ou résister à sa puissante main. « Votre « règne, Seigneur, est le règne même des siècles, et il « s'étend sur toutes les générations. » Ce règne de Dieu est assuré et inévitable, nous en sommes nécessairement ou les sujets soumis ou les esclaves forcés : aussi, n'est-ce pas l'arrivée de ce règne que nous demandons. — Le règne de Dieu est au dedans de vous, dit Notre-Seigneur : il règne ou veut régner dans votre esprit par sa vérité, sur votre volonté par sa loi, sur vos sens par sa sainteté, sur votre âme tout entière par sa grâce. Il habite en vous, non-seulement comme dans un temple qu'il sanctifie, mais comme dans un corps qu'il anime, qu'il meut et qu'il vivifie. Sa grâce, c'est-à-dire sa vie, est dans votre âme, il l'éclaire, il l'échauffe; principe et règle de ses pensées et de ses affections, il la régit et la gouverne, et marque tous ses actes de son sceau souverain : voilà le règne de la grâce. Heureux les fidèles qui se font ainsi en tout les serviteurs, les sujets, les esclaves libres de Dieu, et lui abandonnent plein empire et domination sans réserve sur toutes leurs facultés ! C'est le développement de ce règne, ou son avènement, si nous avons le malheur d'être en état de péché sous la tyrannie du démon, que nous demandons en disant : *Que votre règne arrive.*

Mais ce règne de Dieu est toujours incomplet et précaire : nous contrarions souvent son action en nous, nous résistons à ses bonnes pensées et à ses bons mouvements, nous sommes même sans cesse en danger de le chasser de notre cœur et d'y introduire son ennemi par quelque péché grave. Ah ! vienne donc ce règne parfait et définitif, où Dieu sera tout en tous, où toutes les fibres de notre cœur

l'aimeront et toutes nos pensées chanteront sa gloire, où le péché ne sera plus possible, où les luttes toujours périlleuses d'ici-bas feront place à un triomphe sans alarmes, où une grâce toujours vacillante se fixera sur nos fronts en couronnes immortelles, que nous porterons assis dans le trône même de l'Agneau. *Adveniat regnum tuum!*

3. *Que demandons-nous à Dieu par ces paroles : Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel? — Nous demandons la grâce de nous soumettre à la volonté de Dieu, et de l'accomplir sur la terre avec autant de zèle et d'amour que les Anges et les Saints l'accomplissent dans le ciel.*

Jésus-Christ, en entrant dans le monde, dit : « Me voici venu, ô Dieu, pour faire votre volonté. » Plus tard il dira : « Je fais continuellement ce qui plait à mon Père, et « n'ai point d'autre nourriture que d'accomplir sa volonté : » ce qu'il a bien prouvé au jardin de Gethsémani où, malgré les répugnances de sa volonté humaine, il répéta par trois fois : « Non pas, ô mon Père, ce que je veux, mais ce que « vous voulez. » Voilà le grand modèle des chrétiens, la grande règle du salut, la grande voie pour arriver au royaume de Dieu. Il n'y a, pour nous, de mal, qu'à préférer notre volonté à la volonté divine, et de bien qu'à nous soumettre à Dieu, qu'à briser notre volonté contre la sienne. Les œuvres les plus saintes, quand Dieu ne les veut pas de nous, cessent d'être saintes et peuvent même devenir des péchés : « Ce n'est pas à dire : Seigneur, Seigneur, qu'on « trera au ciel, mais à faire la volonté de mon Père. Obéi-
« sance passe sacrifice. » Les œuvres les plus vulgaires et les plus viles d'apparence, si Dieu les veut, se changent en mérites, et acquièrent à ses yeux un prix proportionné à notre amour pour son bon plaisir. Notre-Seigneur a autant glorifié son Père en obéissant à sa mère, qu'en prêchant l'Évangile et en souffrant sur la croix : et sa mère elle-

même, dans ses simples soins de ménage, a plus mérité que les Apôtres convertissant le monde.

Adhérons donc à la volonté de Dieu, règle suprême du bien et du mal; souhaitons-en l'accomplissement en tout et par tous, et demandons la grâce de lui sacrifier la nôtre en toute circonstance. Il y a trois volontés de Dieu, ou trois manières dont Dieu nous manifeste ce qu'il veut de nous. 1^o *Volonté de Providence*, qui correspond au règne de la nature, et produit tous les événements heureux ou malheureux qui nous arrivent. Adorons-la, avec reconnaissance quand elle nous apporte des biens, avec une amoureuse résignation quand elle nous châtie ou permet que les hommes nous éprouvent. Pourquoi murmurer contre elle? sommes-nous plus sages que Dieu? Pourquoi lui résister? nous nous briserions contre ses inflexibles décrets, non-seulement sans profit, mais avec perte de la paix de notre âme, et aggravation de nos douleurs. Ne serait-il pas infiniment plus raisonnable de nous soumettre à des épreuves inévitables et de changer en biens spirituels des maux temporels? car Dieu accepte notre résignation à la souffrance comme il accepterait une pénitence pleinement volontaire: faisons-nous donc une vertu de la nécessité même, et d'une larme de la terre tirons une perle pour le ciel.

2^o *Volonté de commandement*. Elle renferme tous les préceptes, importants ou moins graves, de Dieu ou de l'Église, tous nos devoirs généraux de chrétiens, tous nos devoirs particuliers d'état ou de condition, en un mot toute la loi. Dieu nous l'impose, mais ne force pas notre liberté, qu'il désire s'attacher par les liens d'un amour volontaire et méritoire. C'est pourquoi nous demandons, pour nos frères et pour nous, la grâce de ne pas rompre ces liens bénis, qui, enchaînant heureusement notre volonté débile et perverse à la sainte volonté divine, l'empêchent de s'égarer et de se perdre dans le mal, qui n'est que la désobéissance à Dieu et à sa loi.

3^e Volonté de conseil et d'invitation à ce qui est mieux. Cette messe, cette aumône, cette parole de paix, ne sont pas pour moi obligatoires : Dieu ne me les prescrit pas avec menace de châtement, mais il m'y invite avec promesse de récompense dans le ciel, et de grâces plus abondantes sur la terre pour assurer mon salut; et je ne céderais pas à cet appel divin! Suis-je donc un esclave, pour que le désir du cœur de Dieu et sa main pleine de bénédictions ne suffisent pas pour m'attirer à lui, si je ne vois en même temps levé le bras de la vengeance? Ah! ce n'est pas ainsi qu'on fait sa volonté dans le ciel : on n'y attend pas ses ordres menaçants : on court au-devant de ses désirs, avec promptitude, allégresse et amour. C'est aussi ce que je dois lui demander sincèrement de pratiquer moi-même : *Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre volonté s'accomplisse dans votre royaume terrestre comme dans votre royaume céleste!*

4. Que demandons-nous à Dieu par ces paroles : Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour? — *Qu'il daigne nous accorder chaque jour, pour la vie présente, les biens spirituels et corporels dont nous avons besoin.*

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour : donnez le, pas à moi seulement, mais à toute votre famille; et si quelques-uns de vos enfants en manquaient, donnez-moi la charité pour comprendre que ce pain n'est pas *mien*, mais *notre*, et que si j'ai trop des biens du Père, je dois partager en frère avec qui n'en a pas assez. Donnez-nous *notre pain*, le nécessaire, ce qui soutient notre nature et l'état où vous nous avez placés, et non pas le superflu, le luxe et l'abondance qui corrompent, et font oublier le bienfaiteur par l'excès et le facile abus du bienfait. Donnez-nous notre pain *de chaque jour* : la vie, en effet, n'est qu'un jour, la veille de l'éternité que j'attends : demain ce sera le ciel. D'ailleurs, demain je veux vous renouveler ma prière; ne serez-vous pas encore mon Père, et moi votre

enfant ? Et puis, qui sait s'il y aura pour moi un demain ? donnez donc pour aujourd'hui ; nous abandonnons notre avenir entre vos mains, nous l'abandonnons comme le présent lui-même. Nos efforts, notre travail, ne peuvent pas plus nous garantir la subsistance du jour que celle du lendemain : nous travaillerons, puisque vous le permettez et l'ordonnez même, mais sans souci, sans inquiétude, nous rappelant toujours que c'est vous seul qui rendez nos soins fructueux, qui fécondez la semence, et que l'homme sème en vain si vous ne bénissez le sillon et n'y faites germer son pain de chaque jour.

Mais ce pain de chaque jour que je vous demande, n'est pas seulement le pain matériel qui nourrit le corps. C'est aussi et principalement le pain spirituel qui nourrit l'âme, le pain « au-dessus de toute substance » créée, le pain surnaturel ; votre parole, qui est en moi une semence de vie ; votre grâce, nécessaire à mon âme pour l'éclairer, l'échauffer, la vivifier, et dont vos sacrements sont comme des dépôts et des réservoirs sacrés ; surtout le pain eucharistique, qui conserve mon corps et mon âme pour la vie éternelle, dont il met en moi le principe et l'auteur. Donnez-moi, donnez-nous ce pain, donnez-le-nous chaque jour. Il est vrai qu'il est toujours à notre disposition ; votre parole ne se tait jamais, votre grâce ne cesse pas de couler, le pain céleste est toujours servi sur la table de l'Église et s'y multiplie comme le grain des champs. Mais, donnez-nous le goût et la faim de ce pain, guérissez les répugnances malades qui nous en éloignent, apprenez à vos enfants la manière de s'en nourrir saintement, et de profiter des forces qu'ils y puiseront pour travailler généreusement à votre service et à leur salut : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.*

5. *Que demandons-nous à Dieu par ces paroles : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui*

nous ont offensés? — *Que Dieu ait la bonté de nous pardonner nos péchés, de la même manière que nous pardonnons les injures que nous avons reçues.*

Pardonnez-nous nos offenses, ou selon un autre Évangéliste, remettez-nous nos dettes. Pauvres mendiants dénués de tout dans la demande précédente, nous nous présentons dans celle-ci à Dieu en débiteurs chargés de dettes. Nous avons tous péché, nous péchons encore tous les jours, et si quelqu'un prétend n'être pas pécheur, il se trompe lui-même, dit saint Jean : aussi Jésus-Christ met-il sur les lèvres de tous cette prière de chaque jour : *Remettez-nous nos dettes, pardonnez-nous nos offenses.* Ces offenses sont en effet des dettes : dettes vis-à-vis de la majesté et du souverain domaine de Dieu, à qui nous avons ravi et sommes tenus de restituer le culte et l'obéissance qui lui sont dus ; dettes vis-à-vis de sa justice, qui a droit de nous punir pour cet injurieux refus de soumission et d'amour. Or, cette double dette, nous n'avons ni assez de religion ni assez de souffrances à lui offrir pour la payer : nous le conjurons donc, débiteurs insolvables, de nous en faire remise et condonation, en changeant notre cœur, en lui inspirant une vraie contrition de ses fautes, avec le désir d'aller s'en purifier dans les eaux sacrées du sacrement de pénitence. Cette demande suppose donc que nous voulons réellement nous convertir. Nous la répétons plusieurs fois le jour, et parce que la rémission de nos péchés anciens n'est jamais entièrement certaine, et qu'il est bon de l'assurer davantage en la demandant toujours, et parce que, la tache de ces péchés fût-elle effacée, la peine n'en est pas complètement expiée. Disons donc et redisons sans cesse, avec plus de confiance, mais aussi avec plus d'humilité et de componction, avec une âme plus pénitente, plus résignée aux peines expiatrices et trop méritées que Dieu nous envoie : *Pardonnez-nous nos offenses.*

6. *Si nous ne pardonnons pas de bon cœur les injures que nous avons reçues, que nous arrivera-t-il? — Dieu ne nous pardonnera pas non plus, puisque nous lui demandons qu'il nous traite comme nous traitons les autres.*

« Si vous pardonnez, on vous pardonnera ; mais si vous ne pardonnez pas à vos frères, le Père céleste ne vous remettra pas vos péchés ; vous serez traités comme vous adrez traité les autres. » Parole bien digne de Dieu : seul il est assez bon pour nous laisser le choix de la mesure avec laquelle nous désirons être servis, et s'engager à la remplir, quelque large que nous la fassions : seul il est assez bon, et en même temps assez saint, pour vouloir que cette mesure soit notre charité envers nos frères, et d'abord l'extirpation de toute racine de haine et de vengeance, qui produit entre les hommes des fruits si amers. Pour arracher ce mal de notre cœur, où il est profondément enraciné, il nous fait la plus engageante des promesses et la plus terrible des menaces. Pardonnez et vous serez pardonnés : les offenses dont vous pouvez avoir à vous plaindre n'égalent pas en nombre et en gravité vos offenses envers moi ; mais je ne veux ni peser ni compter ; pardonnez tout et tout vous sera pardonné. Rendez le bien pour le mal, les bonnes paroles et les bons offices pour les mauvais, et il vous sera rendu comme vous aurez fait, et la perfection de votre pardon et de votre charité sera la règle de ma charité et de mon pardon pour vous.

Non pas que je vous exempte par ce seul point du reste de ma loi ; mais à ce point j'attache la grâce d'en déplorer les violations passées et de l'accomplir à l'avenir¹. Que si

1. Un noble Florentin nourrissait une haine profonde contre le meurtrier d'un de ses parents. Un jour de vendredi-saint, il le rencontre sur sa route, se précipite sur lui l'épée à la main, et va le percer. Le malheureux, qui se voit perdu, tombe à genoux, place ses mains en croix sur sa poitrine, et demande grâce par la passion et la mort de Jésus-Christ. L'officier retient son épée prête à frapper, et reste un instant

vous me le refusez, et gardez dans votre âme les rancunes qui l'aigrissent, je garderai contre vous ma juste colère ; je ne puis être l'ami de l'ennemi de mes enfants. Si donc, en vous présentant à l'autel de ma miséricorde, vous sentez au fond de votre cœur de la haine, de l'animosité, *quelque chose*, quoique ce soit, contre votre frère ; commencez par y renoncer sincèrement en le déposant à mes pieds, et offrez-moi ensuite votre sacrifice : fût-ce le sacrifice de votre sang, s'il s'y mêle quelque levain d'inimitié, il est corrompu à mes yeux, et ne peut qu'attirer sur vous la froideur et la vengeance dont il est plein¹.

N'est-ce pas en effet se moquer de Dieu que de venir lui dire, avec une bouche qui distille l'amertume et un cœur qui nourrit son fiel : Pardonnez-moi comme je pardonne ? N'est-ce pas appeler sur nos têtes ses châtiments au lieu de ses grâces ? est-ce une prière qu'une telle demande ? n'est-

interdit et hésitant : enfin la grâce l'emporte, il s'apaise, il pardonne, il embrasse son ennemi et l'adopte pour parent à la place de celui dont il voulait venger la mort. Dieu ne se laissa pas vaincre en générosité. Peu après, ce jeune officier, prenant à dégoût les désordres de sa vie, fit une conversion éclatante, changea de profession et devint le fondateur d'un grand ordre religieux : l'Eglise l'honore d'un culte public : c'est saint Jean Gualbert.

1. Un confesseur, nommé Saprice, avait longtemps et héroïquement souffert pour la foi : il marchait avec fermeté à son dernier combat, et quelques pas le séparaient de la palme du martyre. Tout à coup sort de la foule un chrétien qui se jette à ses pieds, et lui demande pardon d'une injure qu'il lui avait faite. Saprice le dédaigne et continue sa marche. le chrétien le suit et redouble ses prières : *O martyr de Jésus-Christ ! par le sang de Jésus-Christ auquel vous allez mêler le vôtre, pardonnez à votre frère !* Le confesseur reste inflexible et semble ne le pas voir. Arrivé au lieu de son supplice, au moment de recueillir le fruit de tant de souffrances, lorsque son triomphe devait paraître certain, le héros se trouble, il apostasie comme un lâche, et renie honteusement son Dieu. De martyr il devient apostat, et des portes du ciel où il touchait il retombe en enfer, parce qu'il n'était pas soutenu par la vraie charité. Eût-il d'ailleurs achevé de verser son sang pour Jésus-Christ, que Jésus-Christ n'aurait pas accepté son sacrifice, et son âme haineuse fût allée le haïr avec les damnés.

ce pas plutôt une imprécation que nous prononçons contre nous-mêmes ? Avant donc de dire à Dieu cette parole à deux tranchants, qui peut toucher sa miséricorde ou irriter sa justice, interrogeons sérieusement notre cœur, et voyons s'il est pour tous nos frères ce que nous voulons que le cœur de Dieu soit pour nous. Cette règle est claire, et dissipera bien des illusions de notre conscience, toujours portée à s'exagérer les torts du prochain, à diminuer les nôtres, à croire suffisantes les moindres avances de réconciliation que nous avons pu tenter. Avons-nous étouffé tout ressentiment intérieur, du moins volontaire, et évité toute démonstration extérieure d'hostilité contre *nos ennemis*, comme nous avons tort de dire, puisque rien ne peut leur ôter le titre et les droits de frères ? cela ne suffit pas : les aimons-nous véritablement comme nous aimons les autres hommes qui ont avec nous les mêmes relations, et leur en avons-nous donné des marques propres à les convaincre, s'ils sont raisonnables, que nous ne les excluons pas du cercle de notre charité commune et fraternelle ? Encore une fois, consentons-nous à être vus par Dieu du même œil que nous les voyons ? faisons alors avec confiance notre demande : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* : elle ira droit au cœur de notre Père, et reviendra à nous chargée de ses abondantes bénédictions.

7. *Que demandons-nous à Dieu par ces paroles* : Et ne nous laissez pas succomber à la tentation ? — *Nous demandons à Dieu qu'il nous soutienne dans le temps de la tentation, et nous préserve d'y succomber.*

Après avoir demandé à Dieu la rémission de nos dettes, nous lui demandons la grâce de n'en pas contracter de nouvelles, et son secours contre les tentations, qui sont la cause ordinaire de nos rechutes. Tenter veut dire, ou mettre quelqu'un à l'épreuve, ou l'induire et le pousser au

mal : Dieu tente quelquefois ses élus dans le premier sens, en les soumettant, comme il fit pour Job et pour Abraham, à des tribulations et à des épreuves qui donnent un nouvel éclat à leur vertu. Il ne tente jamais de la seconde manière : mais chacun de nous trouve, soit en lui-même, dans sa nature déchue et soumise à la triple concupiscence de la chair, de l'orgueil et de l'avarice, soit dans le monde, ses usages et ses damnables maximes, soit dans les suggestions de l'esprit malin et *tentateur*, une source empoisonnée de sollicitations au mal et de continuelles séductions.

Elles s'insinuent dans notre âme par toutes les voies, et y descendent par quatre degrés : la suggestion ou la pensée et la vue du mal, la délectation ou le plaisir et l'attrait du mal, le consentement ou le désir réfléchi et la volonté du mal, enfin l'action ou l'exécution extérieure du mal. Aux deux premiers degrés, la tentation n'est pas encore péché, à moins qu'elle ne soit sciemment et volontairement acceptée ou recherchée, comme le plaisir d'Eve à regarder le fruit défendu, comme la tristesse de Caïn et sa jalousie contre Abel qu'il voyait béni de Dieu. Mais le consentement au mal, le désir réfléchi du mal est le mal même : c'est là toute l'essence du péché, que l'exécution ne fait que consommer et manifester au dehors.

Nous ne demandons pas à Dieu d'être préservés de toute tentation, puisque cela est impossible en ce monde, que les plus grands Saints n'en ont pas été exemptés, et que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même a bien voulu s'y soumettre; mais nous lui demandons d'écarter de nous les plus périlleuses, celles où il prévoit que nous ferions naufrage, et de nous soutenir dans les autres par une grâce efficace qui ne nous y laisse pas succomber. Si nous comprenons notre faiblesse, et la multitude des tentations qui l'attaquent sans cesse, et l'impuissance où nous sommes de les vaincre sans le secours de Dieu, nous lui crierons avec saint Pierre près d'enfoncer dans les flots : « Seigneur, sauvez-

moi, je péris ! » C'est surtout dans la tentation même que nous pousserons vers lui ce cri tout à la fois de détresse et de confiance : la prière est la première arme qu'il nous a donnée contre la tentation. La seconde est la vigilance, c'est-à-dire la fuite des occasions, des compagnies dangereuses où les téméraires périssent ; la garde de nos sens, portes ouvertes qu'il faut surveiller, parce qu'elles laissent passer le mal comme le bien, et que par elles la mort entre souvent dans notre âme ; le recueillement intérieur, attentif à tous les mouvements de la conscience, averti par ses alarmes de la première apparition du mal, et jugeant toutes choses à la lumière de la foi qu'il interroge sous le regard de Dieu. « Veillez et priez, afin de n'entrer pas en tentation ; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. »

8. *Que demandons-nous à Dieu par ces mots : Délivrez-nous du mal ? — Qu'il nous délivre du péché, des peines dues au péché, des tentations et généralement de tout ce qui nous éloigne du salut.*

Délivrez-nous du mal, de tout le mal, du mal public et du mal privé, du mal et des persécutions qu'endurent l'Église et les fidèles, la société et les sujets ; délivrez-nous du mauvais, du démon, et de tous les maux temporels et spirituels qu'il répand sur la terre et dans les âmes. Les saints Pères regardent cette demande comme le résumé de toutes les autres, comme la récapitulation de toute l'Oraison dominicale, puisque la privation de tous les biens que nous y avons demandés à Dieu serait pour nous un très-grand mal, la réunion même de tous les maux.

1^o Le plus grand de ces maux, qui est à la fois le mal de Dieu et le mal de l'homme, qui est le mal pur, principe de tout mal et ne pouvant servir à aucun bien, c'est le péché ; et c'est de lui que nous disons avant tout : Délivrez-nous du mal. 2^o Les peines du péché, les peines éternelles lorsqu'il n'a pas été remis, les peines du purgatoire, si longues

et si terribles encore pour les péchés remis et non expiés ; les peines et les calamités temporelles qui ne sont entrées dans le monde qu'avec le péché, et n'en sortiront qu'avec lui : les suites du péché en nous et les malheureuses traces qu'il laisse sur notre âme après même qu'il a été effacé, l'ignorance épaissie, la délicatesse de conscience émoussée, la concupiscence irritée, la volonté affaiblie, des habitudes funestes, la vertu rendue plus difficile et le vice plus facile : ah ! Père céleste, délivrez-nous de tout ce mal. 3^e Enfin, vous savez seul ce qui peut être contraire à notre salut ; car notre mal va jusqu'à ignorer ce qui est pour nous un mal : mais nous avons un Père aussi sage que bon, et nous nous en rapportons à lui. Ce bien temporel que nous désirons serait peut-être un mal pour notre âme ; délivrez-nous de ce mal quand même nous vous le demanderions : cette peine que nous redoutons serait peut-être une grâce, qui nous détacherait de la terre et nous rejetterait désabusés sur votre sein paternel ; en être exempts serait pour nous un mal : délivrez-nous encore de ce mal, quoique nous le croyions un bien. En un mot, quand nous vous prions, votre Fils prie pour nous, votre Esprit prie en nous : écoutez leurs vœux plutôt que les nôtres ; nous ne voulons vous prier, comme l'Église, que par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ.

9. *Que veut dire ce mot : Amen ou Ainsi soit-il ? — Ce mot exprime le consentement que nous donnons à tout ce qui est renfermé dans l'Oraison dominicale.*

« Amen, amen dico vobis : En vérité, en vérité je vous l'affirme, » dit souvent Notre-Seigneur dans l'Évangile. Amen est donc une affirmation, et veut dire : Oui, ainsi est-il. C'est ce qu'il signifie à la fin du Symbole et de toute profession de foi : c'est un *Credo* abrégé. Mais le plus souvent il est l'expression d'un vœu et d'un souhait, et se met à la fin de toutes les prières, dont il est comme une brève répé-

tion : il se traduit alors par *Ainsi soit-il*, qu'il en soit ainsi. Saint Jean, dans l'Apocalypse, nous montre l'Agneau adorant et priant Dieu dans le ciel, et tous les Saints unis à sa prière ne font que dire après lui : *Amen, qu'ainsi soit et advienne ; que le Très-Haut soit glorifié et les hommes bénis comme le veut l'Agneau*. C'est aussi ce que fait le peuple fidèle dans l'Eglise, lorsqu'il répond *Amen* aux oraisons adressées pour lui à Dieu par le prêtre représentant Jésus-Christ. Disons-le donc, à la fin de nos prières, soit publiques soit privées, non en hommes pressés d'en finir, et de jeter comme elle vient une conclusion banale et sans portée, mais avec religion et redoublement de ferveur, prononçant l'*Amen* final comme le suprême effort de notre piété, le vœu qui résume tous nos vœux, le dernier cri de notre espérance, le dernier trait que nous dirigeons vers le cœur de Dieu.

10. *Devons-nous réciter souvent l'Oraison dominicale ? — Il faut la réciter souvent, et il est bon de la dire plusieurs fois le jour.*

Devons-nous réciter souvent la plus belle, la plus complète, la plus courte, la plus efficace de toutes les prières ; la prière que Jésus-Christ nous a enseignée comme l'expression parfaite de nos besoins et de notre dévotion, et qui met sur nos lèvres sa propre parole, aimée du Père et toujours écoutée ? c'est demander si nous voulons être exaucés nous-mêmes. Aimons-la donc, maintenant que nous en comprenons toutes les richesses, apprenons à la goûter de plus en plus ; qu'elle ne quitte plus notre cœur, et y soit, mieux encore que dans notre mémoire, gravée avec le sens de tous les mots. Redisons-la en entier très-souvent, et plus souvent encore par parties. Chaque demande qui la compose est à elle seule une oraison, une *oraison jaculatoire*, c'est-à-dire, comme un trait enflammé que les âmes pieuses jettent vers le ciel pour louer Dieu ou attirer ses grâces, suivant les circonstances. Le Père céleste est-il offensé, blasphémé en ma présence ? mon

pur attristé a déjà dit avec la victime réparatrice : *Sanctificetur nomen tuum !* J'apprends qu'on persécute son Église, et que son règne sur les âmes souffre violence de la part des méchants ? *Adveniat regnum tuum !* L'obéissance coûte à ma volonté rebelle ? *Fiat voluntas tua !* Et ainsi des autres demandes du *Pater*, qui est l'oraison universelle du chrétien, et répond à toutes ses situations, à toutes ses craintes et à tous ses désirs.

CINQUIÈME LEÇON.

AVE, MARIA. — CONFITEOR.

1. *Quelle prière faites-vous ordinairement à la sainte Vierge ? — La Salutation angélique.*

L'Oraison dominicale est ordinairement suivie de la Salutation angélique : ces deux prières ne se séparent guère ; il n'en est pas de plus fréquemment répétées, personne ne prie sans les dire, et celui-là ne prie plus qui ne récite pas au moins un *Pater* et un *Ave*. L'*Ave Maria* est composé, en partie des paroles de l'archange Gabriel saluant Marie, en partie des paroles que lui adressa sainte Élisabeth visitée par elle, et enfin d'une supplication ajoutée par l'Église. C'est tout à la fois, dans sa brièveté, une louange à Marie dont il proclame les plus beaux titres, une action de grâces à Dieu pour le mystère de l'Incarnation qu'il rappelle, et une prière humble et pressante pour nous pauvres pécheurs et bientôt mourants. Le chrétien qui le récite doit se pénétrer de ces trois sentiments, et, de plus, s'unir à l'Ange et à l'Église, dont il répète les hommages à la mère de Dieu, et entrer d'esprit et de cœur dans le sens des paroles, que nous allons expliquer.

2. *Dites-la en latin... en français.* — Ave, Maria... *Je vous salue, Marie...*

Ave : Je vous salue, Marie, je vous révere, je mets à vos pieds mes profonds devoirs, avec l'ambassadeur du Tout-Puissant, qui, habitué à traiter d'égal à égal avec les princes de la cour céleste, s'incline devant vous, parce qu'il s'étonne de découvrir dans une fille de la terre une perfection et une grandeur qu'il n'a pas vues en eux. Cette salutation, qui vous a été apportée du ciel de la part de Dieu, et que nulle autre créature n'a jamais entendue, combien d'âmes ferventes vous l'ont depuis redite et vous la rediront jusqu'à la fin des siècles ? Je m'associe à ce grand chœur de louanges, et mêlant ma voix à toutes ces voix, je vous salue.

Gratiâ plena, pleine de grâce. La grâce est une transformation surnaturelle de l'être créé, une infusion de la vie de Dieu, une participation à sa nature : un rayon de cette vie rendrait l'âme d'un enfant plus belle qu'un Chérubin non transfiguré par la grâce. Vous en êtes pleine, ô Marie : pas un instant de votre vie, pas une de vos pensées n'en a été dépourvue. A votre conception, vous êtes pure comme une aurore sans nuage, seule immaculée parmi les enfants souillés d'Adam, lis au milieu des épines, goutte de miel au milieu des flots amers. Depuis lors, l'Esprit-Saint a dirigé et sanctifié tous vos pas, vous avez entendu toutes ses voix et suivi toutes ses lumières. Laissons le péché, dont l'Eglise ne veut pas qu'il soit question quand on parle de vous : Vierge pure, vous avez été aussi la vierge fidèle, fidèle aux conseils comme aux préceptes, aux invitations comme aux ordres, et l'Époux n'a trouvé ni une imperfection dans votre cœur ni une ride sur votre face. « Vous êtes « toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en « vous. » Vous êtes donc pleine de grâce, mais de quelle plénitude ? De la plénitude qui convient à une mère de

Dieu, et répond à la sublimité de ce titre. D'autres Saints ont été remplis de grâce pour accomplir dignement la mission que le ciel leur destinait ; vous l'êtes pour en accomplir une qui surpasse la leur infiniment : ils ont eu, si on veut, la plénitude d'un fleuve, vous avez la plénitude de la mer. Dieu a appelé *mer*, *maria*, dit saint Bernard, l'amas de toutes les eaux, et *Marie* la réunion de toutes les grâces.

Dominus tecum, le Seigneur est avec vous, et c'est pour cela que vous êtes si pleine de grâce. Le Père est avec vous comme avec son épouse, le Fils est avec vous comme avec sa mère, le Saint-Esprit avec vous comme dans son sanctuaire, plus orné, plus rempli de ses dons que toutes les créatures ensemble. Le Seigneur est donc avec vous, vous ayant possédée au commencement de vos voies : avec vous, par une assistance toujours efficace, une action toujours obéie, ce qui fait que vous êtes aussi toujours avec lui : avec vous par sa toute-puissance, qui produit un Dieu dans votre sein, et par la puissance non moins étonnante qui produit dans votre cœur l'amour maternel d'un Dieu : mystère ineffable qui vous associe à l'amour paternel du Père pour son Fils : avec vous corporellement pendant neuf mois dans vos entrailles, et pendant trente années sous votre fidèle et amoureux regard : avec vous à la croix, où votre cœur est attaché et percé comme son corps, avec vous dans la gloire, où vos joies égalent vos douleurs, et d'où il bénit par vous les hommes qu'il a rachetés avec vous.

Benedicta tu in mulieribus. Oh ! oui, vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes, bénie de Dieu, bénie des hommes, et vous-même source de bénédictions ! Où a-t-on vu une fille d'Adam conçue sans péché, une vie entière de correspondance à une grâce toujours croissante, une maternité virginale et divine, un enfantement sans souillure et sans douleur, un tombeau sans corruption, une assomption, une résurrection anticipée dans un corps angélique et

sans tache? Que de bénédictions, dont chacune est singulière et sans pareille! Nous vous bénissons aussi, non comme Dieu, dont les souhaits sont des dons, mais comme des enfants heureux du bonheur de leur mère, remerciant Dieu d'avoir fait en vous de si grandes choses, admirant vos vertus, unis à toutes les générations pour vous proclamer bienheureuse, et surtout animés d'une confiance sans bornes en vos bontés. Nous vous bénissons pour que vous nous bénissiez, vous qui avez apporté au monde Celui par qui toutes les nations ont été bénies.

L'apporter au monde, ce n'est pas seulement le faire naître à Béthléem, c'est le faire naître et vivre dans nos cœurs; car c'est à eux et pour eux qu'il est venu. Mère de Jésus, vous l'êtes partout où il vit : vous êtes aussi notre mère, il vous a donnée à nous du haut de sa croix : comment seriez-vous notre mère, si vous n'obteniez pas la grâce dont nous vivons? Cette grâce est le fruit de son sang, qu'il tient de vous, et qu'il a versé sous vos yeux pour vous associer à ses douleurs rédemptrices : et vous resteriez étrangère à l'application des fruits d'un sang sur lequel vous avez tant de droits ! Non, vous êtes la dispensatrice et la *mère de la grâce*, comme le chante l'Église, la trésorière de Dieu, la distributrice de ses faveurs, la coopératrice du Sauveur dans la sanctification aussi bien que dans la rédemption des hommes, le canal de toutes ses bénédictions, comme le proclament à l'envi les plus illustres docteurs. Vous êtes donc bénie, bénie par-dessus tous et pour tous, bénie et chargée de bénir : *Benedicta tu in mulieribus!* C'est le dernier mot de l'Ange, et ici finit proprement la Salutation angélique.

Et benedictus fructus ventris tui Jesus. Sainte Élisabeth, à la vue de Marie qui la visitait avec le Verbe Incarné, s'écria, reprenant en partie et continuant la céleste salutation : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni le fruit de vos entrailles. » Ce fruit est Jésus Sauveur, sauveur de

sa mère comme du reste des hommes. C'est donc lui qui est le principe de toutes les bénédictions que nous admirons en Marie; elle a tout reçu de lui : c'est en lui qu'elle puise pour nous donner, et notre reconnaissance qui la bénit ne doit pas s'arrêter à elle, mais remonter avec elle jusqu'à Jésus, qui est toujours notre unique Sauveur. Avant tout donc, béni soit Jésus, et bénie ensuite Marie, qui a porté en elle ce fruit divin : béni le fruit du ciel, bénie la fleur d'où il est sorti, béni l'arbre où nous le cueillons sur la terre et qui l'abaisse jusqu'à nous : *Benedicta tu, et benedictus fructus ventris tui Jesus !*

Sancta Maria. Sainte autant qu'elle est pleine de grâce, puisque c'est la grâce seule qui fait la sainteté; sainte, reine de tous les Saints, sainte communiquant la sainteté comme la grâce dont elle est la mère, sainte Vierge, sainte mère de Dieu, sainte Marie, toujours sainte; ce mot ne se sépare plus de son nom. *Marie*, le nom le plus honoré, le plus béni, le plus aimé après l'adorable nom de Jésus : le nom qui rappelle le plus de vertus, qui exprime le plus de bonté et de grandeur, qui promet le plus de tendresse et de miséricorde. Il veut dire *élevée, dame, souveraine*, et nous le traduisons exactement par *Notre-Dame*. L'Église veut que nous le prononcions, comme le nom de Jésus, la tête inclinée et découverte, et elle a une solennité pour le saint nom de Marie comme pour le nom adorable de Jésus; elle ne fête pas d'autres noms. C'est que, comme le nom du Sauveur, il est pour tous un nom plein de lumière et de grâce; nom de consolation pour les affligés, nom de pureté pour les vierges, nom de force pour les justes, nom d'espérance pour les pécheurs. *Marie, ô nom sous lequel personne ne doit désespérer*, soyez sur mes lèvres, soyez dans mon cœur avec le nom de votre divin fils, et quand je ne pourrai plus vous prononcer, puisse quelque voix pieuse faire arriver à mon âme, à travers mes sens éteints, ce cri de salut : *Jesus, Maria !*

Mater Dei, mère de Dieu. C'est là, nous l'avons vu au mystère de l'Incarnation, la gloire suprême de Marie et la raison de toutes les autres, la raison de toutes les grâces qu'elle a reçues de Dieu et de tout le culte qu'elle reçoit de nous. Dieu ne l'a comblée de tant de faveurs et de privilèges inouïs, que pour la préparer à ce privilège plus inouï encore : notre confiance, notre amour, notre religion pour elle s'adressent à la mère de notre Dieu, et sont fondés sur cette dignité auguste. Dignité vraiment infinie, puisque Dieu n'en saurait conférer une plus élevée : dignité incompréhensible, comme les abaissements et l'amour d'un Dieu, et que Marie sans doute comprend à peine elle-même : dignité qui l'introduit au sein de l'adorable Trinité, et lui donne avec les personnes divines des relations à part, des relations de famille, et les plus sacrées et les plus intimes de la famille, les relations d'épouse et de mère. Épouse du Père, elle a un fils commun avec lui ; mère du Verbe, éternellement elle lui dira : *Mon fils*, et éternellement le Verbe lui répondra avec les égards et l'amour que commande ce nom : *Ma mère !* Abaissons notre foi, mais que tout notre cœur parle, et lui dise avec une religion profonde, qui n'égallera jamais le respect des Anges pour leur Reine : *Sainte Marie, mère de Dieu !*

Ora pro nobis, peccatoribus. Priez pour nous, pécheurs : priez, demandez, car vous n'avez rien par vous-même. Si grande que vous ait faite votre fils, il vous a laissée, il ne pouvait pas ne point vous laisser une simple créature, et vous n'êtes devant lui qu'une suppliante comme nous. Mais, tandis qu'en nous tout provoque sa colère, tout en vous lui plaît et attire ses grâces. Priez donc pour nous : priez, faites valoir tous vos titres ; titre de mère de Dieu, auquel il ne se peut rien refuser ; titre de mère des hommes, qu'il ne vous a pas donnés pour enfants sans mettre en vos mains de quoi les nourrir et les défendre. Grande est leur détresse ; ce sont de pauvres pécheurs, ressuscités à peine

à la vie de la grâce, ou morts encore, mais voulant revivre. Mère, ô mère ! regardez vos enfants ! votre maison est un vaste hôpital rempli de morts et de mourants : vous êtes toute-puissante sur le cœur du médecin qui ressuscite et qui guérit : *Sainte Marie, refuge des pécheurs, priez pour nous !*

Nunc, et in hora mortis nostræ. Maintenant, sans retard ; car l'ennemi est toujours là, il y a une embûche sous chacun de nos pas, nous chancelons toujours, et si vous nous retirez votre bras, il faut que nous tombions. La vie de l'âme, nous pouvons la perdre plus vite que la vie du corps, et si vous ne l'entretenez sans cesse, vous nous verrez mourir sous vos yeux : le souffrirez-vous ? Priez donc maintenant : priez à l'heure de notre mort, à ce dernier moment qui décidera de notre éternité heureuse ou malheureuse, à ce dernier combat où votre ennemi et le nôtre, impuissant contre vous, qui lui avez écrasé la tête, cherchera à se venger sur vos enfants. Peut-être, subitement frappés, ou défaillants dans une longue et accablante agonie, n'aurons-nous ni le temps ni la force de vous implorer : mais nous vous implorons d'avance tous les jours, nous envoyons nos prières nous précéder à ce terrible passage : gardez-les dans votre cœur, et quand viendra l'heure suprême, entendez-les alors comme les cris de notre extrême détresse, comme des prières d'agonisants. Ah ! heureux qui trouvera cette puissante défense au chevet de son lit de mort : vous y serez avec lui, vous calmerez ou rendrez vaines ses frayeurs, et vous emporterez son âme dans le sein de votre fils, pour lui faire chanter éternellement vos bontés et vos miséricordes. O Marie, patronne de la bonne mort, par votre douce et très-sainte mort, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

3. *Devons-nous avoir une grande dévotion à la sainte Vierge ? —*
Oui ; parce qu'elle est la mère de Dieu, et qu'elle peut nous aider beaucoup par ses prières.

La religion chrétienne est la religion du fils de Marie, et on demande si nous devons avoir une grande dévotion à Marie ! Dans la cour céleste comme dans la cour terrestre de son fils, elle est la reine épouse et mère, et on demande s'il faut l'honorer ! Ses vertus, ses grâces, ses fonctions sont en rapport avec ses titres de mère et d'épouse, et on demande s'il faut la prier ! Il n'y a pas de dévotion qui soit plus profondément chrétienne, qui touche de plus près aux entrailles mêmes du christianisme, et les génies qui ont le mieux compris, les Saints qui ont le mieux pratiqué la religion, ont tous été de grands dévots à la très-sainte Vierge. Nous venons d'en voir les principales raisons dans l'explication de l'*Ave Maria* : rappelons ou indiquons ici brièvement les fondements, les avantages, la pratique de cette dévotion.

1. Dieu, Jésus-Christ, l'Église, consacrent par leur exemple tous les honneurs rendus à Marie, et nous autorisent à l'exalter aussi haut qu'il plaira à notre piété, pourvu que nous n'oublions pas qu'elle n'est toujours qu'une créature, infiniment au-dessous de Celui dont elle a tout reçu. 1^o Dieu l'a fait annoncer par des prophéties et des figures, et la mère du Messie remplit l'Ancien Testament à côté du Messie lui-même. Dès le paradis terrestre, apparaît la femme victorieuse qui écrasera la tête du serpent, et sera l'Ève du second Adam, coopérant au salut des hommes comme la première Ève avait concouru à les perdre. Elle est prédite comme la Vierge qui concevra et enfantera l'Emmanuel ; elle est figurée sous les traits gracieux d'Esther et de Judith sauvant d'une ruine certaine le peuple d'Israël. Si la terre attend en Jésus-Christ le soleil de justice, elle attend aussi en Marie l'aurore qui fera tressaillir ses longues espérances... Sa vie n'est qu'une suite de privilèges et de miracles que Dieu n'a faits que pour elle, depuis sa conception immaculée jusqu'à l'Assomption qui en a été la conséquence, son corps exempt de toute souil-

lure ne devant pas connaître la corruption, peine du péché : et au milieu de sa vie, se place ce grand fait de l'Archange la saluant de la part du Très-Haut, et attendant respectueusement qu'elle daigne consentir à l'incarnation du Verbe et au salut du monde.

2^o C'est le Verbe à son tour qui va l'honorer, en l'exaltant autant qu'il s'abaisse. Elle est sa mère et en exerce tous les droits, il est son fils et en remplit tous les devoirs : trente ans elle lui commande sur la terre, et trente ans il lui obéit : et dans le ciel, qui ne détruit rien de ce qui est saint et parfait ici-bas, a-t-elle perdu son autorité de mère, et lui ses sentiments de fils ? Mais, ce n'est pas seulement comme fils qu'il l'honore en l'associant à son cœur, c'est comme rédempteur en l'associant à son œuvre. Elle est le premier autel sur lequel il s'offre, elle lui donne le nom de Jésus, elle le présente au Temple, elle obtient de lui son premier miracle qui confirme la foi de ses disciples ; elle se tient debout (ce n'était point là la place d'une mère, mais d'une corédemptrice) à son sacrifice sanglant, et en le sacrifiant, elle devient la mère de tous les hommes, qu'il lui donne pour enfants du haut de la croix.

3^o L'Église, qui naîtra et vivra de cette croix, pourra-t-elle oublier celle qui a enfanté, nourri, et consenti à voir mourir sous ses yeux l'adorable victime ? Quand Jésus se présente partout à l'Église avec sa mère, l'Église lui dira-t-elle : Je n'ai besoin que de vous ; je crains, en honorant la mère, de déplaire au fils ; je crains de faire tort au sang qui m'a rachetée en bénissant le sein qui l'a porté et les mamelles qui l'ont allaité ? L'Église accepte le salut comme Dieu le lui offre, et ne refait pas une religion divine ; elle sait qu'une religion fondée sur un Dieu-Homme ne peut pas ne pas reposer secondairement sur une mère de Dieu : telle est sa foi, et tel est son culte. Elle a condamné Arius qui niait la divinité de Jésus, elle a condamné Nestorius qui niait la divine maternité de Marie : elle célèbre la nati-

tivité de Jésus et la nativité de Marie, la présentation de Jésus et la présentation de Marie, la passion de Jésus et la compassion de Marie, l'ascension de Jésus et l'assomption de Marie. Il semble qu'elle ne puisse adorer le fils sans saluer la mère qui le porte dans ses bras ou se tient à ses côtés : l'année chrétienne est ainsi partagée entre Jésus et Marie, ou plutôt elle est toute à Jésus, honoré en lui-même par le culte le plus grave et le plus majestueux, honoré dans sa mère par les fêtes les plus douces et les plus aimables¹.

1. *Le culte de la Vierge au moyen âge attendrit singulièrement et fleurit en quelque sorte le catholicisme : toutes les fois qu'ils touchent cette tige de Jessé, il s'en exhale parfum et poésie.* Ces paroles d'un académicien sont vraies de toutes les époques : le moyen âge n'a ici de spécial que la simplicité et la naïveté de son langage. En voici un exemple, tiré d'un vieux manuscrit, et qu'on nous assure être inédit :

1. Glorieuse vierge Marie,
Tant belle, tant douce et chérie,
Que Dieu pour son Fils maria :
Exaulce un pécheur qui te prie
En disant : *Ave, Maria.*

2. *Ave*, vierge la plus puissante,
Reconfort des jeunes et vieux :
Ave, Marie, vierge plaisante,
Ave, Marie, reine des cieulx.

3. *Ave*, dame d'humilité,
Ave, dame de révérence,
Ave, dame de chasteté,
Ave, dame de reconvrance.

4. *Ave*, vierge très-gracieuse,
Avette (abeille) de paix et concorde,
Ave, dame la très-piteuse (compatissante)
Et mère de miséricorde.

5. *Ave*, de grâce thésorière,
Ave, dame de charité,
Ave, de tous biens l'aumosnière,
Ave, princesse de bonté.

6. *Ave*, la vierge préelue
A qui l'Ange signifia
Le salut et fruit de value
En disant : *Ave, Maria.*

2. Ainsi, honorer et vénérer Marie, c'est imiter le Fils de Dieu, imiter Dieu lui-même : on ne s'égare pas sur cette voie : suivons-la donc jusqu'aux pieds de Marie, où elle nous conduit. 1^o Là, sous le regard de la Vierge immaculée, miroir de justice et mère du bel amour, quel pécheur n'éprouve pas une confusion salutaire ? Il ne tremble pas devant ce trône de grâce, mais il rougit de lui-même, et la seule vue de Marie lui révèle tous les charmes et lui fait sentir tous les attrails de la vertu. La dévotion à la très-sainte Vierge est donc d'abord une dévotion *sanctifiante*. 2^o Penser à Marie, n'est-ce pas penser à Jésus ? où la voyons-nous, sinon avec Jésus, mêlée à tous ses mystères, associée à toutes ses vertus, à la crèche, à Nazareth, au Calvaire, et à sa gloire dans le ciel ? Se conçoit-il une dévotion plus *chrétienne*, et qui nous unisse plus sûrement à Jésus-Christ ? 3^o La sainteté est la mesure de la bonté ; les âmes les plus saintes sont les plus aimantes : la très-sainte Vierge est donc aussi la très-bonne Vierge, qui veut nous faire tout le bien qu'elle peut : mais que ne peut pas la mère de Celui qui peut tout ? *Vierge puissante, Vierge clémente*, lui dit l'Eglise, intercédez pour nous. Prier Marie, c'est donc prier avec une confiance solide ; les fidèles lui disent hardiment qu'on ne l'a jamais invoquée en vain, et que, mère de la belle dilection, elle doit se souvenir qu'elle est aussi la mère de la sainte espérance. 4^o Enfin, quelle *consolation* n'entre pas dans un cœur avec la dévotion à la Consolatrice des affligés ? Êtes-vous pauvre et humilié ? elle l'a été plus que vous. Êtes-vous menacé de quelque chagrin ? à partir de la prédiction de Siméon, elle n'a plus vécu que dans les appréhensions et les alarmes. Le chagrin redouté s'est-il abattu sur vos têtes ? aucune tristesse n'est inconnue à la Reine des martyrs. Êtes-vous orphelin et sans appui sur la terre ? vous savez quelle mère vous a léguée Jésus mourant : une expérience dix-huit fois séculaire vous a appris que Marie n'a jamais abandonné un

seul de ses nombreux enfants, que la mère de douleur a calmé et sanctifié toutes les douleurs.

3. Pratiquons donc avec zèle et bonheur cette dévotion qui console, qui encourage, qui rattache à Jésus par l'attrayante sainteté de sa mère. Qu'elle soit aussi notre mère par l'amour, notre Dame par les fidèles services que nous lui rendrons. Saluons-la souvent avec l'Ange, non-seulement trois fois le jour quand la voix religieuse de la cloche nous y invite, mais au commencement de toutes nos entreprises, de tous nos travaux. N'ayons ni une peine, ni une joie qu'elle ne partage ; ne laissons passer aucun jour sans lui offrir, avec tous ses pieux serviteurs, au moins une partie de cette couronne de roses tombées du ciel, de ce *rosaire ou chapelet* que l'Eglise a enrichi d'indulgences si précieuses¹. Jésus est né de Marie, il a vécu soumis à Marie, il est mort sous les yeux de Marie. Heureux le chrétien qui va chercher la grâce et la vie à la même source, et marche dans toutes ses voies sous la même conduite : au sentiment des Saints, sa prédestination est comme certaine, et il ne mourra pas sans voir s'approcher et s'abaisser en quelque sorte jusqu'à lui la *porte du ciel*.

Si notre dévotion est sincère et profonde, elle se répandra autour de nous comme un parfum, nous lui gagnerons doucement et discrètement les âmes, nous favoriserons les œuvres et aimerons les associations établies en son honneur. Mais le culte public de Marie nous sera cher avant

1. Entre tous les éminents personnages qui ont montré une remarquable dévotion pour la mère de Dieu, brillent plusieurs rois de France, dont les dons magnifiques se conservent dans tous ses sanctuaires célèbres. Louis XIII lui consacra son royaume par un vœu solennel qu'il prononça à Abbeville, et dont la procession du jour de l'Assomption est l'anniversaire et le renouvellement. Les ambassadeurs d'Angleterre ayant abordé un jour Louis XIV au moment où il récitait son chapelet, le roi leur demanda la permission de continuer, disant : C'est une pratique que je tiens de la reine ma mère, et je serais fâché d'y manquer un seul jour de ma vie.

tout, nous sanctifierons toutes ses fêtes, nous les attendrons comme des jours de joie et de salut ; nous célébrerons le mois qui lui est consacré, espèce de second carême plus doux et plus joyeux que le carême de la pénitence, et qui dans bien des villes ne convertit pas moins de pécheurs ; nous lui redirons souvent les belles prières de la liturgie, fleurs gracieuses et embaumées que l'Eglise répand à sa louange.

Ave, maris stella. Salut, étoile de la mer, sainte mère de Dieu toujours vierge, porte du bonheur du ciel. — Ainsi saluée par Gabriel, affermissez-nous dans la paix, soyez pour nous une Ève de vie. — Coupables, brisez nos chaînes ; aveugles, apportez-nous la lumière ; chassez nos maux, obtenez-nous tout bien. — Montrez que vous êtes mère ; faites agréer nos prières au fils qui, pour nous, daigna naître de vous. — Vierge incomparable, douce entre toutes, rompez nos liens d'iniquité, faites-nous doux et chastes. — Rendez pure notre vie, et sûrs nos sentiers, afin que nous arrivions à voir Jésus, éternelle joie. — Louange au Père, gloire au Christ très-haut, au Saint-Esprit ; aux trois un seul honneur. Ainsi soit-il.

Alma Redemptoris mater. Mère bénie du Rédempteur, porte du ciel toujours ouverte, étoile de la mer, soyez secourable à vos enfants tombés ; ils veulent se relever. Étonnement de la nature mère de votre Créateur, vierge avant et après l'enfantement, comme vous salua Gabriel ; prenez pitié des pécheurs.

Ave, Regina cœlorum. Salut, reine des cieux ; salut, souveraine des Anges ; salut, racine de vie ; salut, porte de la lumière du monde. Réjouissez-vous, vierge glorieuse, gracieuse entre toutes. Vivez, ô parfaitement belle, et priez pour nous Jésus.

Regina cœli. Reine du ciel, réjouissez-vous, Alleluia.

Celui que vous avez été digne de porter, Alleluia.

Il est ressuscité comme il l'avait prédit, Alleluia.

Pour nous priez Dieu, Alleluia.

Salve, Regina. Salut, ô reine, ô mère de miséricorde, vie, douceur, espérance de nos âmes, salut ! Vers vous nous crions,

filz d'Ève, filz exilés : vers vous nous soupignons, gémissant, pleurant dans cette vallée de larmes. Ah! donc, notre avocate, votre regard est miséricordieux, tournez-le vers nous; Jésus est le fruit béni de vos entrailles, montrez-le-nous après cet exil. O clément, ô bonne, ô douce Vierge Marie!

4. *Est-ce prier que de réciter le Confiteor? — Oui : car, en le récitant, nous confessons que nous avons péché, et nous en demandons pardon à Dieu.*

Le *Confiteor* est une prière excellente et complète, puisqu'il renferme les trois parties de la prière, élévation à Dieu, humiliation à ses pieds, demande de ses grâces. 1^o Tout à coup, le ciel s'ouvre au regard de notre foi, nous pénétrons jusqu'au trône de Dieu, nous nous adressons à sa toute-puissance : puis successivement à la reine des Anges et des Saints, à tous les Anges dans la personne du bienheureux Michel leur chef, à tous les Saints de l'Ancien Testament, représentés par saint Jean-Baptiste le plus grand d'entre eux, à tous les Saints de la loi nouvelle dans les deux fondateurs de l'Église romaine, saint Pierre et saint Paul. 2^o Mais qu'avons-nous donc à dire qui puisse intéresser toute la cour céleste ? à quoi voulons-nous qu'elle soit attentive ? A notre confession, à nos péchés sincèrement reconnus, sans réticence d'aucune pensée, d'aucune parole, d'aucune action, sans excuse, et dans l'humble douleur d'un cœur contrit, qu'il n'en veut qu'à lui-même et se frappe lui-même parce qu'il a péché par sa faute, par sa faute, par sa très-grande faute. 3^o Alors, il supplie, il conjure, non pas Dieu qu'il n'ose plus regarder, mais tous les Saints qui ont entendu sa confession et voient toutes ses misères, d'avoir pitié de lui, de s'interposer entre Dieu et lui, et d'obtenir pour lui grâce et miséricorde.

Que cette prière nous abaisse et nous élève tout à la fois ! Nous avons péché, et honte et mépris sur nous ! mais ce n'est pas en enfer, où nous avons pourtant mérité une

place, que nous allons nous humilier et frapper notre poitrine ; c'est au ciel, dans le séjour de l'innocence et de la gloire, devant Dieu lui-même, qui nous attend, comme le père du prodigue, pour nous pardonner. Divine religion, qui seule sait humilier et relever ainsi le pauvre pécheur ! En récitant bien et souvent son *Confiteor*, il fait des actes de contrition, qui en forment en lui l'habitude et le disposent à la contrition sacramentelle ; et en s'humiliant fréquemment à la face de Dieu et de l'Église du ciel, il acquiert peu à peu la force de s'humilier devant l'Église de la terre, qui ne l'entend, elle, que par un seul ministre, tout absorbé dans la majesté du Dieu dont il occupe le secret et miséricordieux tribunal.

5. *Dites le Confiteor en latin... Dites-le en français. — Confiteor..... Je me confesse...*

Nous devons dire le *Confiteor* : 1^o Avec un saint tremblement et une religion profonde, à cause de l'auguste assemblée qui nous écoute, et voit toutes nos iniquités avec une clairvoyance et une horreur de nos péchés que nous n'aurons jamais nous-mêmes sur la terre. 2^o Avec un vif sentiment d'humiliation et de honte : rien n'est plus salutaire à l'âme et n'est plus propre à désarmer la justice de Dieu, toujours prête à frapper le pécheur obstiné et fier, toujours prête à épargner le pécheur confus et repentant. 3^o Avec une douce confiance, puisque nous avons autant d'intercesseurs que de témoins de nos fautes, et que Dieu lui-même a promis de recevoir en père l'aveu du coupable qui s'accuse, et de ne lui reprocher sévèrement que les péchés qu'il ne se reproche pas.

TROISIÈME PARTIE.

De la charité et des Commandements de Dieu et de l'Église.

Que devons-nous croire, espérer, aimer et recevoir pour arriver au ciel ? les quatre parties du Catéchisme ne sont que la réponse à ces quatre questions, qui renferment la religion tout entière. Nous devons croire tout ce que Dieu nous a révélé, et nous propose à croire par l'Église, qui a résumé sa foi dans le Symbole : nous devons aspirer au ciel par l'espérance, et par la prière, qui n'est que l'espérance en action : nous devons aimer Dieu, et par conséquent sa volonté sainte, en pratiquant tout ce qu'elle ordonne et fuyant tout ce qu'elle défend : nous devons recevoir la grâce, et les sacrements qui en sont des sources, parce que sans la grâce nul ne peut croire, espérer, aimer comme il faut pour le salut, sans la grâce il est absolument impossible de parvenir à la gloire, qui n'est que la manifestation éclatante et sensible de la grâce. De ces quatre parties, nous voici arrivé à la troisième, la charité : nous étudierons dans une première section la charité en elle-même, avec les péchés qui en sont les obstacles ; et dans une seconde les commandements de Dieu et de l'Église, qui en sont l'exercice et l'épreuve.

SECTION PREMIÈRE.

DE LA CHARITÉ ET DES PÉCHÉS.

PREMIÈRE LEÇON.

DE LA CHARITÉ.

1. *Qu'est-ce que la charité ? — La charité est un don de Dieu, une vertu théologale et surnaturelle, par laquelle nous aimons Dieu pour lui-même par-dessus toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu.*

1. *Une vertu, la plus noble, la plus efficace, la plus méritoire de toutes les vertus. Par la charité, nous nous élevons jusqu'au sein de Dieu, sans être arrêtés ni par les obscurités de la foi, ni par la longue attente de l'espérance : plus pénétrant que notre esprit, notre cœur traverse tous les voiles, il atteint et saisit Dieu, il l'aime et en est aimé comme les Saints dans le ciel. Aimer Dieu, c'est leur plus sublime occupation, celle qui les unit à Dieu plus intimement, celle par laquelle ils le possèdent et en sont possédés dans un mutuel embrassement : et c'est ce que fait l'âme qui aime Dieu ici-bas. La charité a trouvé le paradis en ce monde, avec le bonheur de moins, mais avec le mérite actuel de plus. C'est elle surtout, elle seule, qui fait la volonté de Dieu sur la terre comme au ciel ; car l'amour est la plénitude de la loi. Il en observe toutes les prescriptions, il en respecte toutes les défenses, il a pour cortège toutes les vertus, et chasse devant lui tous les vices. Nul obstacle ne l'arrête : fort comme la mort, dont il triomphe et qu'il méprise, plein d'allégresse et de ferveur après le devoir accompli, il s'élance au delà des préceptes jusqu'aux plus hé-*

roïques conseils ; il est toute la force, toute la vie, toute la beauté de l'âme.

« Qui n'est pas dans la charité demeure dans la mort : » mais, avec la charité, nous vivons, et nos bonnes œuvres, mortes et stériles pour le ciel sans elle, redeviennent avec elle vivantes et méritoires. « Livrer mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, ne me servirait de rien : » tandis qu'un verre d'eau froide donné par elle ne perdra pas sa récompense. Tous ses mouvements sont gracieux et plaisent à l'Époux céleste, tout ce qu'elle touche devient or pur à ses yeux, et il le paye d'un prix infini. Je serais le plus abominable pécheur, qu'un acte de charité parfaite couvrirait aussitôt la multitude de mes crimes, et ferait redescendre Dieu dans mon âme sanctifiée par son amour. La pécheresse est aux pieds du Sauveur, elle les arrose de ses larmes, elle les essuie avec ses cheveux, elle les inonde de riches parfums, elle brave les moqueries de la foule : ce n'est pas ce qui touche le cœur de Jésus : mais « parce qu'elle a beaucoup aimé, c'est pour cela qu'il lui a été beaucoup pardonné. » Oui, la charité est la mère et la reine des vertus, le plus précieux des dons de Dieu, le don parfait qui nous conduira et nous suivra dans son royaume, où la foi ayant disparu dans la vision et l'espérance dans la possession, la charité subsistera seule éternellement dans le cœur des élus.

2. *Vertu théologique et surnaturelle.* C'est Dieu qu'elle aime et embrasse immédiatement, et en Dieu elle n'aime que Dieu, sa beauté, sa grandeur, ses perfections : Dieu est donc le terme qui l'attire et qui la fixe, son objet et son motif, et il n'y a pas de vertu plus *divine*. La foi croit Dieu sans le voir, l'espérance l'attend sans le posséder encore, la charité commence déjà à le posséder : « Tenant son Bien-Aimé, elle ne s'en dessaisira pas. » La troisième des vertus théologiques, elle s'appuie sur la foi et l'espérance comme le fruit sur sa tige ; mais elle leur donne plus de

vie qu'elle n'en reçoit, puisque c'est par elle seule que leurs actes, bien que surnaturels, deviennent dignes du ciel. Si elle vivifie les œuvres surnaturelles, comment la charité ne serait-elle pas elle-même surnaturelle ? Elle l'est dans son objet, un Dieu en trois personnes, que ni la chair, ni le sang, ni la raison ne lui auraient jamais révélé ; dans son principe, car c'est l'Esprit-Saint lui-même qui la répand dans nos cœurs ; dans son essence, puisqu'elle est essentiellement un mouvement d'amour filial envers Dieu, et que la nature n'a ni le droit, ni la puissance, ni la volonté, ni l'idée d'aimer Dieu comme on aime un père. La charité est ce qu'il y a de plus surnaturel dans une âme ; elle y commence la vie du ciel, terme et fin de tout l'ordre surnaturel.

3. *Vertu par laquelle nous aimons Dieu pour lui-même.* On peut aimer Dieu d'un amour intéressé, par reconnaissance de ses bienfaits passés, par espérance de ses bienfaits à venir : cet amour est bon, quoique imparfait, il est dû à notre suprême bienfaiteur, et nous ne saurions en multiplier trop les actes. Penser aux bontés de Dieu pour l'en remercier ou les lui demander, y a-t-il rien de plus saint et de plus sanctifiant ? Oui, une seule chose : penser à la bonté de Dieu en lui-même, à sa beauté, à toutes ses perfections, pour aimer ce Dieu infiniment aimable, l'aimer d'un amour pur et désintéressé, pour lui-même et sans retour sur nous. C'est là la charité, et l'état de grâce qui n'est que l'état de charité, nous donne la force et nous met *en état* d'en produire les actes. C'est le vrai amour filial : quel est le cœur de fils qui calcule exactement les bienfaits d'un père, pour en faire la juste mesure de sa tendresse ? C'est l'amour proprement dit : car, n'aimer que le don, ou le donateur qu'à cause du don, ce n'est plus aimer, ou c'est alors n'aimer que soi. Dieu n'a pas fait le cœur de l'homme pour se replier ainsi sur lui-même : il l'a fait expansif, et il est rare, peut-être inouï, que nous aimions une personne,

comme une pure utilité, comme une pure chose : nous mêlons presque toujours à nos amitiés les plus égoïstes un fond de bienveillance sincère, qui se plaît au bonheur d'autrui, qui s'en réjouit sans calcul et sans arrière-pensée. Transportons à Dieu ce noble sentiment : soyons heureux de ce qu'il est infiniment heureux et digne de l'être. Commençons ici-bas notre paradis : car c'est aussi dans ce sens élevé et parfaitement désintéressé qu'*au ciel on est heureux du bonheur même de Dieu* : rien ne manque à la félicité des Saints, parce que rien ne manque à Dieu, qu'ils aiment uniquement.

4. *Nous aimons Dieu par-dessus toutes choses.* L'amour est le plus profond de nos sentiments, l'hommage et le don de tout notre être. Le cœur emporte l'homme tout entier; quand il s'attache à Dieu par une volonté unique et forte, il entraîne avec lui l'esprit qu'il remplit d'estime et d'une religieuse admiration pour les perfections divines, et jusqu'à la partie inférieure et sensible de l'âme, qu'il dégoûte de toute autre jouissance, pour ne lui laisser voir et goûter de bonheur qu'en Dieu. Tout procède du cœur, dit Notre-Seigneur, le bien comme le mal : aussi, est-ce le cœur qu'il regarde, et en le lui donnant, nous lui donnons tout, nous et nos œuvres, l'arbre avec tous ses fruits. Mais serait-ce le lui donner, que d'aimer quoi que ce soit plus que lui ou même autant que lui? Nous ferions à Dieu sa part! il y aurait dans notre cœur deux trônes, l'un pour Dieu, l'autre pour une idole préférée et égale à Dieu! Nul ne peut servir ces deux maîtres : l'amour qui n'aime pas Dieu tel qu'il est, qui ne le met pas à sa place, c'est-à-dire infiniment au-dessus de toutes choses, l'outrage au lieu de l'aimer; la charité est dominante ou elle n'est pas.

5. *Et notre prochain.* Comment! aimer Dieu et le prochain, c'est une seule et même vertu, un seul et même amour? Oui, sans doute. Mais mon cœur peut-il, doit-il embrasser dans une même affection deux objets aussi différents, le

Créateur et la créature? n'est-ce pas relever l'idole que nous avons abattue tout à l'heure? Point du tout. Aimer un père et à cause de lui son fils, c'est un seul amour; et celui-là ne divise pas son cœur, qui aime Dieu, et à cause de Dieu les enfants en qui Dieu vit ou veut vivre, qui aime Jésus-Christ et les membres de Jésus-Christ. O dignité de l'homme et condescendance divine! Ce Dieu si jaloux du cœur de ses créatures, qu'il n'a fait que pour lui, non-seulement le partage avec nous, mais ne veut pas d'un amour dont nous serions exclus. Il nous prend tous dans son sein, et ainsi entouré il dit à ses Anges, il dit aux hommes : *Votre amour ne monte pas jusqu'à moi s'il ne s'étend à toute ma famille, s'il ne descend jusqu'au dernier et au plus petit de mes enfants.*

6. *Comme nous-mêmes.* C'est la règle et la mesure de notre charité envers le prochain. Dieu ne pouvait pas nous en donner une plus claire, ni qui fût moins sujette aux illusions; car nous savons bien comment nous nous aimons nous-mêmes. Quoi de plus doux et de plus équitable, qu'une règle que nous portons écrite dans nos cœurs? n'établir-elle pas entre les hommes une vraie législation de famille? Avant elle et au-dessous d'elle, comme pour lui servir de base et de soutien, il y a le grand principe de justice : *Ne fais pas autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse.* Mais il est insuffisant, il laisse chacun isolé dans ses biens comme dans ses maux, il désarme les mains, il n'unit pas les cœurs. La charité vient compléter la justice, vertu sèche et négative, si elle était seule, et aux torts que nous devons éviter envers nos frères, elle ajoute le bien que nous devons leur procurer. Faites-leur, dit-elle, ce que raisonnablement vous voudriez qu'ils vous fissent. Si vous aviez faim, vous voudriez être rassasié : donnez donc du pain à ce pauvre affamé. Si le chagrin vous visitait, vous seriez heureux de trouver un consolateur : consolez donc ce malheureux. En un mot, interrogez votre cœur, il est l'arbitre et le régula-

teur de votre charité, et tous les appels légitimes qu'il fait à la fraternité de ses semblables sont autant de devoirs qu'il s'impose à lui-même. On peut lui dire : *Souffre la loi que tu es toi-même portée.*

7. *Pour l'amour de Dieu.* Aimer le prochain pour Dieu, parce qu'il est ou peut devenir notre frère en Jésus-Christ, parce que Dieu l'aime et veut que nous l'aimions, parce que tout ce que nous lui faisons nous le faisons à Dieu, voilà le vrai motif de la charité. L'aimer par intérêt, par sympathie, en suivant la pente douce d'un cœur qui se porte sans effort vers ce qui lui paraît aimable, ce n'est plus la charité : c'est un amour égoïste, naturel, qui n'a rien de méritoire ni de chrétien, et peut même devenir mauvais. « N'est-ce pas ainsi que s'aiment les païens ? » Les fruits exquis se corrompent à la moindre altération : plus la charité est d'une nature parfaite, plus aussi est-elle délicate, et plus il importe de lui montrer constamment Dieu dans le prochain. A cette condition de s'éclairer et de s'animer toujours par des motifs surnaturels, elle restera la première des vertus, une vertu théologale et divine, qui ne dégènera pas en liaison dangereuse, en froideur ou en haine : la pureté seule fait le mérite, la force et la durée de la charité.

2. *Qu'est-ce qu'aimer Dieu par-dessus toutes choses ? — C'est l'aimer plus que nous-mêmes, plus que nos biens, plus que nos parents et nos amis, et vouloir plutôt mourir que de l'offenser.*

L'amour, avons-nous dit, et en particulier l'amour de Dieu, prend l'homme tout entier et s'étend à toutes les facultés, à toutes les puissances de notre âme. Considéré dans le jugement et dans la sublime idée qu'il nous donne des perfections divines, il s'appelle amour d'appréciation et d'estime : considéré dans la volonté, où il réside surtout et par laquelle il adhère à Dieu et craint de lui déplaire, il s'appelle amour proprement dit, amour de conformité, amour

d'union : Vouloir toujours ensemble une même chose, ou s'accorder toujours à ne la pas vouloir, c'est la perfection de l'amitié, dit un ancien; enfin, considéré dans la sensibilité, où il descend souvent, dans les impressions de bonheur qu'il y produit, il s'appelle amour de jouissance, amour sensible. Or, ce que Dieu nous demande, c'est l'amour d'estime et de volonté, l'amour de religion et de soumission, non l'amour sensible, qui ne dépend pas toujours de nous, et ne fait pas d'ailleurs partie nécessaire de la vraie charité.

Abraham aimait sans doute son fils Isaac plus tendrement qu'il n'aimait Dieu : le Seigneur lui ordonna le sacrifice d'Isaac, et il obéit : l'amour divin l'emportait donc en lui sur l'amour paternel, et s'il aimait son fils plus sensiblement, il aimait son Dieu plus fortement. J'éprouve un revers de fortune, et j'en suis plus vivement affecté que de tous mes péchés passés; si, cependant, l'occasion se présentant de recouvrer mes biens par un péché mortel, je ne le veux pas, j'aime Dieu plus que mes biens. Cet ami est cher à mon cœur; mais voici qu'il met mon amitié à une douloureuse épreuve et m'oblige de choisir entre lui et mon devoir : prends-je parti pour le devoir? je suis l'ami de Dieu plus que de mon ami.

Mais, s'il me fallait donner ma vie? si j'étais placé, comme les martyrs, entre la mort du corps et la mort de l'âme? Hélas! il me semble que je succomberais, parce que je n'ai pas en moi la grâce présente pour résister à cette tentation imaginaire. Néanmoins, si Dieu la permettait, il me donnerait la force d'en triompher, et je suis très-résolu à faire tout ce qui, en ce cas, me serait possible. Alors, soyez en paix, la sainte charité vit en vous : car les martyrs n'avaient pas d'autres sentiments; ce n'est pas d'eux-mêmes, mais de Dieu, qu'ils attendaient le courage de mourir pour Dieu. Être disposé à tout souffrir plutôt que d'offenser Dieu, à tout perdre plutôt que de perdre son amitié et sa grâce, voilà l'essence et le degré nécessaire de

la charité. Elle est la vraie souveraine de notre cœur, elle en dirige ou en surveille tous les mouvements, elle y règne et y fait régner Dieu, dont l'aimable volonté est toute sa loi : doux empire, joug suave, où la force ne paraît pas, où la puissance qui s'impose au reste de l'univers daigne se cacher sous l'amour qui commande à l'amour.

3. *Devons-nous aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit et de toutes nos forces? — Oui, nous devons aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit et de toutes nos forces.*

Devons-nous aimer Dieu? N'est-il pas humiliant que nous puissions poser froidement cette question, et plus humiliant encore qu'il soit nécessaire de nous rappeler les nombreux et pressants motifs que nous avons d'aimer Dieu? 1^o Le premier, c'est que Dieu est infiniment parfait, infiniment bon, infiniment beau, infiniment aimable : toute grâce, toute perfection est en lui comme dans sa source : tout ce qui brille au ciel et en la terre, dans le cœur et sur la face des hommes et des Anges, n'est qu'un rayon de ce soleil, une goutte de cet océan. Avons-nous quelquefois senti le charme doux et pénétrant d'une personne, d'une âme, d'un caractère vraiment accompli? pensons que Dieu l'est incomparablement davantage. 2^o Mais cet être si grand, si majestueux, placé si haut au-dessus de nous, ne dédaignera-t-il pas notre pauvre amour? Non-seulement il l'accepte, mais il le désire, il le commande avec autorité, il le demande avec instance, il a tout fait pour le gagner, et notre cœur, qui a tant besoin d'aimer, il ne l'a créé que pour lui. Qui suis-je, ô mon Dieu, pour que vous m'ordonniez de vous aimer? et si vous ne me l'ordonniez pas, ne devrais-je pas au moins vous supplier de me le permettre? 3^o Pour mieux m'y engager, vous m'aimez le premier, vous m'aimez d'un amour fort comme un père, d'un amour

tendre comme une mère, d'un amour infini et éternel comme vous : toute l'éternité vous avez pensé à moi, votre grand cœur s'est penché sur moi : dans le temps, vous vous êtes fait homme et enfant comme moi, vous êtes mort pour moi, afin de parler de plus près à mon âme, et de lui montrer ce cœur de Jésus, rempli pour elle d'une tendresse humaine dans une force divine. Ah ! donc, aimons Dieu, puisqu'il a été le premier à nous aimer.

S'il nous faut des motifs moins élevés que l'infinie amabilité de Dieu, que sa volonté sacrée, que son amour, aimons-le : 1^o Par reconnaissance, comme le Créateur à qui nous devons tous nos biens intérieurs et extérieurs, comme le Conservateur qui nous en renouvelle à chaque instant le don, comme le Rédempteur qui nous a arrachés à une damnation certaine, comme le Sanctificateur qui efface ou prévient par sa grâce tant de péchés, dont un seul mérite l'enfer. 2^o Aimons-le comme notre plus chère et notre plus précieuse espérance, comme la récompense infinie de notre amour fini, comme le repos et la béatitude sans fin promis à nos travaux d'un jour. 3^o Si le ciel paraît trop éloigné à nos impatients désirs, aimons-le comme notre béatitude et notre paix présente, puisque lui seul peut remplir notre cœur trop grand pour être rempli et satisfait par des créatures, puisque les cœurs où il ne règne pas ne sentent qu'agitation et malaise, puisque les justes en qui il habite par son amour nous affirment tous sans exception qu'ils ont trouvé en lui le meilleur ami, l'ami qui écarte d'eux le plus de maux, qui console mieux leurs douleurs, et leur donne ici-bas de fréquents avant-goûts du véritable bonheur.

Daigne l'Esprit-Saint, l'Esprit d'amour, fixer notre attention sur tous ces motifs, nous en faire sentir la force, et dépandre notre cœur des vaines affections qui le trompent ! Nous nous écrirons alors avec saint Augustin : *O beauté ancienne et toujours nouvelle, je vous ai trop tard connue, trop tard aimée !* Nous apprendrons comme lui, par expérience, que

l'amour de Dieu, le premier de tous les préceptes, rend faciles tous les autres, qu'il en ôte toute la peine, ou du moins n'y laisse qu'une peine que nous aimons. Alors nous aimerons Dieu, non pas seulement au degré nécessaire, qui est d'éviter le péché mortel, ni même à tous les degrés du précepte, qui nous oblige à fuir toutes les fautes vénielles, mais nous l'aimerons comme on aime un père et une mère, avec une sainte passion, sans songer à la limite strictement prescrite et nous tenant toujours au-dessus; nous l'aimerons, ainsi que dit le Catéchisme après Dieu dans l'Ancien Testament et Notre-Seigneur dans le Nouveau, *de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit et de toutes nos forces*. Car, disent les Saints, la mesure de l'amour de Dieu est d'aimer sans mesure. et de tout lui rendre, puisqu'en se donnant lui-même il nous a tout donné.

4. *Comment pouvons-nous aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit et de toutes nos forces? — En lui consacrant toutes nos pensées, toutes nos paroles et toutes nos actions, et en renouvelant souvent cette offrande par des actes d'amour.*

L'amour de Dieu, porté même jusqu'à la perfection, est de tous les conseils et de tous les préceptes le plus aisé et le plus commode à accomplir : il n'empêche ni ne gêne aucune de nos actions, et les rend au contraire plus aimables pour nous et pour les autres, en même temps que plus parfaites et plus saintes : c'est comme une huile qui se répand de notre cœur sur nos lèvres et sur nos mains, pour en adoucir et embaumer toutes les paroles, en consacrer et fortifier tous les actes. Notre faiblesse peut quelquefois nous interdire de jeûner, nos occupations de prier longtemps à genoux : mais à qui n'est-il pas possible d'aimer, et même d'aimer toujours? Chose remarquable, nos membres se fatiguent à travailler, notre tête à penser : mais notre volonté ne se fatigue point à vouloir ni notre cœur

à s'attacher nous ne sentons jamais le besoin de nous reposer d'une longue affection ou d'un long désir. Consacrons donc à Dieu cette infatigable et inépuisable faculté d'aimer qu'il nous a donnée pour lui.

Nous l'aimerons de tout notre esprit, si nous n'avons que les pensées qu'il permet, si les vérités de la foi sont la règle et la lumière de nos jugements toujours conformes à l'Évangile, si nous nous élevons souvent à l'auteur et au maître de tout ce qui nous environne, et si la créature nous est toujours, comme aux Saints, un mémorial du Créateur. Nous l'aimerons de tout notre cœur, si nous n'aimons que lui, si du moins nous aimons tout le reste pour lui et selon lui, si nous ne laissons pas s'endormir dans une inertie languissante cette noble puissance d'aimer que nous avons reçue de lui : le cœur est ce qu'il y a de plus précieux dans l'homme : quel usage en faisons-nous ? Nous l'aimerons de toutes nos forces, en lui rapportant tous nos desseins et tous nos projets, en n'entreprenant rien que pour sa gloire ou qui puisse nuire à sa gloire, en remplissant tous nos devoirs, moins encore pour obéir à notre souverain Maître, que pour plaire à notre très-bon Père, moins en serviteurs craintifs et mercenaires, qu'en fils tendres et dévoués, qui relèvent par un zèle et un empressement affectueux leurs moindres services. Car, Dieu ne regarde pas tant à l'offrande qu'à l'amour qui la lui fait : l'amour est l'âme de nos œuvres, et si cette âme est belle, que lui importent l'extérieur et le corps ? Heureux qui aime Dieu ainsi ! il a trouvé le secret de vivre en parfait chrétien, qui est de sanctifier les actions ordinaires, dont notre existence est remplie : sa vie est une chaîne non interrompue d'actes vertueux, chaîne de grâces qui sont dès maintenant la récompense de sa fidélité et le gage de sa persévérance.

Faisons donc souvent des actes d'amour de Dieu, pour en contracter la sainte et salutaire habitude : nous savons que

les vertus se développent en nous par l'exercice. L'acte de charité que nous disons, matin et soir, est la partie la plus importante et comme le cœur de notre prière. Pendant que nous le récitons peut-être froidement, notre Ange Gardien et tous les Anges le disent d'un cœur brûlant : pourquoi ne pas nous unir à leurs saintes ardeurs ? Renouvelons-le fréquemment dans la journée : il remontera notre âme, si prompte à s'affaïsser sur elle-même et sur les créatures, et à force de la ramener au centre de ses légitimes affections, il finira par l'y fixer : l'amour vient en aimant. Si le tentateur veut nous séduire, retournons-nous vers Dieu par un élan d'amour ; c'est la meilleure prière que nous lui puissions faire, le plus sûr moyen d'attirer sa grâce et de mettre en fuite son ennemi et le nôtre. Si nous tombons en quelque péril de perdre la vie, songeons d'abord à notre âme, dont un acte d'amour parfait peut alors assurer le salut : suggérons le même sentiment aux personnes que nous assistons dans le même danger. Mais, pour que la charité réponde promptement à notre appel au moment de la mort, il faut que nous soyons d'avance habitués à en produire des actes sincères et profonds. Multiplions-les donc, et ne nous laissons pas de faire sur la terre ce que nous ferons éternellement : après avoir été la sanctification et le charme de notre vie, la divine charité soutiendra notre tête mourante, elle l'appuiera sur le cœur de Dieu qui aime nécessairement ceux qui l'aiment, et nous introduira sans nous quitter jusque dans la gloire, qui n'est que la charité elle-même devenue glorieuse et triomphante.

5. *Qu'est-ce qu'aimer notre prochain comme nous-mêmes ? — C'est lui désirer et lui faire, autant qu'il est en nous, la même bien que nous désirerions qu'on nous fit à nous-mêmes.*

Un docteur de la Synagogue vint un jour trouver Notre-Seigneur et lui demanda : « Maître, quel est le grand commandement de la loi ? Jésus lui répondit : Vous aimerez

« le Seigneur votre Dieu, voilà le premier commandement :
 « mais le second lui est tout semblable : Vous aimerez votre
 « prochain comme vous-même. » Étonnante réponse : le
 docteur juif demande quel est le grand précepte qui domine
 et résume tous les autres, et le Sauveur lui en cite deux.
 L'amour de Dieu est sans doute le premier, parce qu'il faut
 aimer Dieu pour lui-même et le prochain pour Dieu ; mais
 l'amour du prochain lui est tout semblable et ne s'en
 sépare pas, parce qu'il n'est que l'amour même de Dieu
 aimé dans nos frères. « Tout ce que vous ferez au plus
 petit de ceux-ci, c'est à moi que vous le faites. » Et au der-
 nier jugement, Jésus-Christ le récompensera ou le punira
 comme fait à lui-même : « J'ai eu faim et vous ne m'avez
 « pas nourri, j'ai été nu et vous ne m'avez pas couvert, j'ai
 « été malade et prisonnier, et vous ne m'avez pas visité :
 « allez au feu éternel. Mais vous, les bénis de mon Père,
 « venez : car vous êtes venus à moi, vous m'avez désaltéré,
 « vêtu, consolé. — Mais, Seigneur, quand donc nos yeux
 « vous ont-ils vu pauvre, malade et captif ? »

Oserons-nous lui faire cette question ? Ne sommes-nous
 pas bien avertis ? Oui, Dieu à qui nous ne pouvons rien
 offrir qui augmente son bonheur, daigne nous permettre
 de lui être utiles et secourables dans la personne de nos
 frères, et il est pour ainsi dire caché en eux pour recevoir
 les bons, et aussi les mauvais offices que nous leur rendons.
 L'Évangile a donc été bien appelé la loi de la charité, et
 qui n'a pas la charité n'est pas chrétien. La marque à la-
 quelle on vous reconnaîtra pour mes disciples sera si vous
 vous entr'aimez, dit Notre-Seigneur, la veille de sa mort,
 dans ce long et touchant discours sur la charité, qui est
 l'expression sacrée de ses dernières volontés, et comme le
 testament de son cœur ¹.

1. L'apôtre saint Jean, devenu vieux, se faisait porter dans l'assem-
 blée des fidèles, et se bornait à leur dire, pour toute instruction : *Mes*
chers enfants, aimez-vous les uns les autres. Comme il leur répétait sans

Il a proposé deux règles et deux modèles à notre charité. Aimez votre prochain comme vous-mêmes, c'est la première, que nous avons déjà vue, et qui ne demande plus ici qu'un mot d'explication. Il y a un amour de nous-mêmes déréglé et malentendu, qui est plutôt une haine de nous-mêmes, puisqu'il suit les conseils perfides de notre plus grand ennemi, le démon, et nous conduit à une perte certaine : c'est là sa folie. Son crime est de se préférer à Dieu, dont il foule aux pieds toutes les lois qui le gênent, et au prochain, dont il ne respecte que les droits qui ne le gênent pas; en nous, il aime le corps plus que l'âme, et de l'âme il écoute les bas et mauvais instincts plus que les aspirations nobles et généreuses. Source de tous les péchés, principe de toutes les haines et de tous les dérèglements, comment serait-il la règle de notre charité? Mais il y a un autre amour de nous-mêmes, amour raisonnable et chrétien, amour éclairé et juste qui remet tout à sa place, Dieu au sommet comme objet de dilection suprême, nous après Dieu, le corps après l'âme, et au dernier rang, quand ils sont honnêtes et permis, les plaisirs inférieurs de l'esprit et du corps.

C'est cet amour légitime qui est la mesure et le modèle de notre charité envers le prochain; vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes, c'est-à-dire comme Dieu vous permet et vous ordonne de vous aimer. Mais quoi! suis-je donc tenu d'aimer un étranger ou même un ami autant que moi? Le précepte ne vous dit pas cela; il vous dit *comme* et non pas *autant* que vous-mêmes; il vous prescrit un amour semblable, et non un amour égal. Il y a un ordre dans la charité; elle-même nous commande de plus

cesse les mêmes paroles, ses disciples lui dirent : *Maître, vous nous dites toujours la même chose.* Il leur fit cette réponse, bien digne de l'Apôtre de la charité : *C'est le précepte du Seigneur, et, bien pratiqué, il suffit seul.* Car, qui aime son prochain aime Dieu, et peut-on aimer Dieu sans accomplir toute la loi?

aimer ceux qui nous touchent de plus près, un père plus qu'un étranger, un ami plus qu'un inconnu, un chrétien plus qu'un infidèle, et par conséquent nous-mêmes plus que tout autre, puisque personne ne nous touche d'aussi près que nous-mêmes. *Charité bien ordonnée commence par soi.* Mais elle ne s'arrête pas à soi, sous peine de perdre son nom, et de n'être plus qu'un odieux égoïsme ou amour-propre. Elle s'épanche sur les autres, et retient en s'épanchant toutes les qualités qu'elle avait dans sa source; elle est tendre et compatissante, et n'a pas un cœur de chair pour elle-même et un cœur de pierre pour autrui. Elle est efficace : les sentiments et les paroles sans les œuvres ne lui suffisent pas plus pour les autres que pour elle-même : elle est persévérante; les besoins renaissants du prochain ne la rebutent pas, et elle ne trouve jamais qu'avoir soulagé des misères passées soit une raison de ne pas adoucir des douleurs présentes.

Telle est donc la règle, aimer le prochain comme soi-même, d'un amour inégal mais tout semblable à l'amour qu'on a pour soi-même. Notre-Seigneur nous en a proposé une autre, beaucoup plus attrayante et plus parfaite, et qui a produit toutes les merveilles de la charité catholique. Aimez-vous, nous dit-il, les uns les autres comme je vous ai aimés. Je vous ai donné ma gloire que j'ai obscurcie sous une forme d'esclave, je vous ai donné mon sang, je vous ai donné ma vie, je vous ai donné mon cœur. Aimez comme vous êtes aimés, rendez-moi dans mes frères et les vôtres amour pour amour, sang pour sang, vie pour vie! C'est cette parole, c'est cette divine règle de charité qui a donné à nos hôpitaux les vierges généreuses qui consolent, à nos écoles les *Religieux*, les *Frères* et les *Sœurs* de toute dénomination, qui instruisent comme des maîtres et élèvent comme des mères, à nos missions des pays barbares les anges de la bonne nouvelle qui évangélisent, à nos jours de calamités, les victimes volontaires qui respirent la peste

et la mort pour disputer sa proie au fléau de Dieu, à nos familles et à nos paroisses ces modèles de patience, de douceur, de dévouement sans éclat et sans bruit, qui préviennent ou apaisent tant de désordres, soulagent tant de misères, et pratiquent dans le monde toute la perfection de ce conseil évangélique, tombé des lèvres de Jésus entre l'institution de l'Eucharistie et sa mort sur la croix : *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés !*

6. *Comment montrons-nous l'amour que nous avons pour notre prochain ? — En exerçant selon notre pouvoir les œuvres spirituelles et corporelles de miséricorde.*

L'amour est actif ; c'est lui qui met en mouvement toutes nos puissances ; on le compare au feu, à la flamme, au vent, à tout ce qui a force et vie dans la nature. Si donc l'amour du prochain est sincère et véritable au fond de notre cœur, il voudra agir, paraître au dehors et se montrer par les œuvres : une charité oisive et tout en dedans ne serait que l'imagination de la charité. Les œuvres extérieures, qui en sont la manifestation nécessaire, portent le nom général d'*aumône*, c'est-à-dire *miséricorde*, nom très-beau et très-chrétien, qui rappelle à la fois et le sentiment intérieur qui les doit inspirer et accompagner, et « les entrailles de « la miséricorde de notre Dieu » dont elles sont un écoulement et une imitation, et tous les prodiges de charité que l'Église a accomplis sous ce nom depuis dix-huit siècles que le grand cœur de Jésus-Christ s'épanche sur elle et vit en elle ¹.

1. Ce nom exprime encore une autre vérité, c'est que l'aumône est un don de la charité miséricordieuse et non pas une dette de justice ; qu'elle ne peut être exigée que par Dieu qui la prescrit et non par le pauvre qui n'y a aucun droit strict ; qu'entre le pauvre et le riche il y a toujours Dieu commandant à l'un de donner, défendant à l'autre de prendre. Pour ces raisons, les noms magnifiques d'aumône et de charité ne plaisent pas aux ennemis de la religion et de la société : ils aiment mieux *secours, assistances, humanité, philanthropie*. Il y aurait beaucoup à redire

Comme nous devons aimer notre prochain comme nous-mêmes ou comme Notre-Seigneur nous a aimés, et que Notre-Seigneur a aimé et veut que nous aimions notre âme plus que notre corps, l'âme de nos frères doit aussi avoir la première place dans notre amour, et l'aumône spirituelle, qui est souvent la plus facile à donner et toujours la plus précieuse à recevoir, doit passer avant l'aumône temporelle. Celle-ci vient en seconde ligne, et lorsqu'elle est pratiquée dans l'esprit de l'Église, elle a toujours pour but de gagner les âmes en soulageant les corps. Souvent la misère aigrit et avilit, et le premier pain qu'il faut à beaucoup de pauvres, c'est une parole d'encouragement, un regard bienveillant, un témoignage d'affectueuse estime : le cœur est toujours plus riche que la main. Le chrétien charitable ne l'ignore pas, ses moindres dons prennent toute la valeur de son âme qui se répand avec eux ; en partageant avec ses frères les biens de Dieu, il les ramène doucement à Dieu ; il a le double mérite de la bonté et du zèle, et on voit revivre en lui quelque chose de la grâce de Jésus-Christ, qui a passé en faisant le bien et guérissant toutes nos infirmités corporelles et spirituelles.

7. Quelles sont les œuvres spirituelles de miséricorde ? — 1. Enseigner les ignorants. 2. Corriger les pécheurs avec prudence et charité. 3. Donner des conseils à ceux qui en ont besoin. 4. Consoler les affligés. 5. Souffrir avec patience les injures et les défauts d'autrui. 6. Pardonner de bon cœur les offenses. 7. Prier pour les vivants et les morts, et pour nos ennemis.

1^o Enseigner les ignorants. L'aumône de la vérité chrétienne ! C'est la plus belle de toutes les aumônes, la plus nécessaire, et qui nous donne le plus de ressemblance avec Jésus-Christ enseignant le monde. Heureux les parents qui

à ces noms nouveaux : mais avant de les adopter, attendons qu'ils aient fait autant de bien dans le monde que l'aumône chrétienne, distribuée par les mains et avec le cœur de la charité chrétienne.

la font fidèlement et avec zèle à leurs enfants, les maitres aux personnes qui vivent sous leur dépendance, les pieux chrétiens aux pauvres, aux ignorants, aux enfants délaissés : « Ils brilleront comme des étoiles dans les interminables longueurs de l'éternité. »

2^o *Corriger les pécheurs* est un devoir grave et difficile pour les supérieurs. Entre égaux, le devoir de la correction fraternelle devient encore plus délicat. Il subsiste néanmoins : car ce ne serait pas aimer son frère que de le laisser périr sans l'avertir ; et aime-t-on Dieu quand, pouvant prévenir l'offense de Dieu, on ne s'en soucie pas ? Si donc vous prévoyez que votre avis sera profitable, si la faute à reprendre est certaine et que vous en soyez vous-même exempt, faites courageusement la correction fraternelle, mais en temps utile, sans passion ni aigreur, avec douceur et bonté, comme un médecin qui touche une plaie vive, et enfin après avoir prié Dieu de donner force et suavité à votre parole : agissant ainsi, dit l'Écriture, vous sauvez votre âme et l'âme de votre frère.

3^o *Conseiller les hommes* n'est pas moins délicat que de les corriger : mais la charité ne nous permet pas de refuser un conseil à qui le demande, ou paraît disposé à le bien recevoir. Nous sommes souvent aveugles dans notre propre cause : l'Esprit-Saint nous dit de ne rien faire sans conseil : n'est-ce pas nous dire par là même de donner à notre tour de bons conseils ? l'obligation de demander d'un côté entraîne de l'autre celle d'accorder.

4^o Dieu a mis dans notre cœur une source inépuisable de tendresse : nous pouvons la tarir et nous faire un cœur sec et dur : mais nous pouvons aussi et nous devons nous faire un cœur bon et compatissant. Un païen s'écriait qu'étant homme, la peine d'aucun homme ne lui était étrangère. Or, nous sommes bien plus unis en Jésus-Christ qu'en Adam. Que de générations entre Adam et nous ! quelle parenté lointaine ! tandis que le sang, la grâce, la vie de Jésus-Christ

est en chaque chrétien : aucun intermédiaire ne nous sépare de lui, et c'est dans ses entrailles que nous sommes tous frères. Consolons donc nos frères affligés, en partageant leurs chagrins ; cette part de leur tristesse que nous prendrons leur sera ôtée, et nous en serons nous-mêmes moins attristés qu'attendris et comme embaumés du bien que nous aurons fait. Les larmes versées avec nos frères qui pleurent sont deux fois heureuses ; elles tombent comme une consolation sur l'affligé qui les reçoit, et comme une bénédiction sur le cœur compatissant qui les répand.

5^o *Souffrir les injures*, à l'exemple de Jésus-Christ, qui ne répondit pas à ses calomniateurs, en expiation des torts que nous avons pu avoir nous-mêmes, en esprit de charité pour ne pas attiser le feu d'une passion déjà trop excitée, en esprit de justice et de pénitence, nous soumettant aux injures même imméritées des hommes, pour n'avoir pas à essuyer plus tard les reproches trop mérités de Dieu et les outrages des démons. *Supporter les défauts du prochain* : c'est là un des exercices les plus fréquents, les plus justes, les plus nécessaires de la charité chrétienne, si nous voulons posséder notre âme en paix. N'est-ce pas une nécessité que nous nous supportions les uns les autres, soit avec la patience qui adoucit et sanctifie tout, soit avec l'impatience qui n'aurait d'autre résultat que de nous rendre et plus malheureux et plus coupables ? Et puis, Dieu ne nous supporte-t-il pas ? et puis encore, n'avons-nous pas besoin nous-mêmes du support d'autrui ? Sachons nous tolérer comme des hommes, puisque nous ne pouvons nous complaire les uns aux autres comme des Anges.

6^o *Pardonner de bon cœur*, comme Dieu nous a tant de fois pardonné, comme nous voulons qu'il nous pardonne encore chaque jour, puisque le pardon accordé est la condition et la mesure du pardon à obtenir. De quel œil Dieu doit-il voir un misérable pécheur qui ne veut pas pardonner, qui demande qu'on lui remette une dette énorme et refuse de

remettre une obole à son frère, qui déclare irrémissible l'offense faite à sa chétive personne, tout en comptant bien que Dieu oubliera les outrages faits à sa majesté infinie.

7^e Enfin, la plus facile et aussi la plus utile de toutes les aumônes spirituelles, l'aumône que tous peuvent et doivent faire, et qui enrichit nos frères en nous enrichissant nous-mêmes sans mesure, c'est la prière. En priant pour eux, ce n'est plus nous qui leur donnons de nos biens propres, c'est le suprême Aumônier entre les bras duquel nous les jetons avec nous, et dont la libéralité n'a pas d'autres bornes que l'étendue même de nos fervents desirs. Puisons donc à ce trésor toujours ouvert et qui ne demande qu'à s'épancher; puisons-y pour les vivants, dont les besoins et les dangers sont continuels; puisons-y pour les morts, dont la détresse est si extrême et qui ne peuvent plus prier pour eux-mêmes; puisons-y pour nos ennemis, afin de nous fortifier dans nos dispositions d'active et sincère bienveillance à leur égard, et afin que Dieu leur pardonne les péchés dont nous sommes peut-être encore pour eux la cause involontaire : c'est la prière de Jésus mourant; nous n'en saurions faire une qui aille plus droit à son cœur.

8. *Quelles sont les œuvres corporelles de miséricorde ? — 1^o Nourrir ceux qui ont faim. 2^o Vêtir ceux qui sont nus. 3^o Servir les malades. 4^o Visiter les prisonniers. 5^o Ensevelir les morts.*

Quoique l'aumône corporelle, ou simplement l'aumône, soit renfermée dans la charité et commandée avec elle, il n'est pas de précepte que l'Écriture nous inculque plus expressément et plus instamment. Le mauvais riche n'est condamné au feu de l'enfer pour aucune injustice, mais pour sa dureté de cœur, pour avoir laissé Lazare languir à sa porte dans la faim et la misère. Toutes les malédictions, toutes les menaces de l'Évangile contre les riches ne s'adressent pas à leurs richesses, mais à l'usage réprouvé

qu'ils en font, en consommant dans le luxe et la mollesse la part des pauvres. Oui, la part des pauvres; car le Père de toute creature, qui nourrit jusqu'aux oiseaux du ciel, n'a pas pu abandonner sans ressources un si grand nombre de ses enfants, ni vouloir que dans sa maison, toujours abondamment fournie par la subsistance de tous, les uns regorgent de biens à côté des autres mourant de faim. Sans doute, celui qui n'a rien n'a pas droit de fixer ni de prendre la portion qui lui revient : mais celui qui a trop a le devoir de la lui faire; il a été établi d'en haut l'économe, le père nourricier, la providence de ses frères nécessiteux. Quand donc il aura pourvu sagement et prudemment aux exigences légitimes de sa personne, de sa condition, de sa famille, « le reste, » comme parle Notre-Seigneur, appartient aux malheureux.

Et ce *reste*, ce superflu, qui le déterminera? la raison éclairée par la foi, inspirée par la charité, guidée par de sages conseils, réglée par les circonstances et les besoins plus ou moins pressants qui la sollicitent. Si la passion en était juge, la passion qui crêint toujours de manquer et ne dit jamais *c'est assez*, elle rendrait illusoire et chimérique le fonds pourtant très-réel des pauvres que Dieu a déposé entre les mains qui surabondent. Les entrailles affamées crient vers moi, dit le Seigneur, et c'est ma bonté même qui, avec elle, crie vengeance contre l'avare qui ne les rassasie pas. Depuis le péché je veux ou du moins je permets la pauvreté sur la terre; elle sanctifie les richesses par la libéralité et la miséricorde. Mais la pauvreté sans consolation et sans espoir, la pauvreté livrée aux horreurs de l'extrême détresse, abandonnée dans son abjection sur la pente de tous les crimes, je ne la veux pas; elle fait blasphémer ma providence et dire que j'ai oublié les indigents. Non, je ne les ai pas oubliés, je les ai confiés à la charité de leurs frères mieux partagés : ceux-ci me répondront des iniquités et des souffrances occasionnées par leur cupidité,

aussi impie envers moi que dure et cruelle envers les pauvres.

Donc, pratiquons l'aumône chrétienne selon nos facultés. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, donnez peu, mais de bon cœur, disait Tobie à son fils. Cette obligation, l'une des plus graves, est encore l'une des plus douces. Il n'y a pas, sur la terre, de joie comparable à la joie de sécher des larmes et de faire des heureux; c'est là un plaisir vraiment divin, et la plus parfaite imitation de Dieu par l'homme.

D'ailleurs, la main qui donne ne s'appauvrit pas plus en donnant que Dieu lui-même, qui a mille moyens de lui rendre au centuple ce qu'il en reçoit par la main des pauvres : jamais l'aumône bien faite n'a été une cause de gêne ou de ruine pour ses auteurs. A cause d'elle, au contraire, que d'entreprises bénies, que de succès assurés, que de calamités écartées, que de projets conçus ou rejetés à propos, comme par instinct, avant d'en avoir prévu les conséquences ! Heureux hasards, disent les sots : miséricordieuse providence sur les miséricordieux, disent les sages, qui savent qu'il n'y a point d'effet sans cause, ni de bons effets sans une cause bonne. Mais c'est surtout sur les âmes que l'aumône retombe en pluie de grâces. Êtes-vous pécheurs ? « L'aumône résiste aux péchés comme l'eau éteint le feu, « l'aumône délivre du péché ; donnez l'aumône et aussitôt « tout sera purifié en vous, » par le don d'une conversion sincère que vous recevrez en retour. Êtes-vous juste, mais chancelant ? « L'aumône gardera votre vertu comme on garde « la prunelle des yeux. » A peine revenu de longues années d'égarements, vous reste-t-il à payer de nombreuses dettes à la justice divine ? L'aumône est la meilleure des pénitences : « Rachetez vos péchés par l'aumône, elle vous délivrera au jour mauvais. »

Quel cœur d'homme et de chrétien pourrait résister à de pareils ordres, à des promesses si magnifiques ? Qui n'em-

brasserait avec confiance et bonheur toutes les saintes pratiques de l'aumône? Rassasier les mendiants qui ont faim, vêtir leurs membres qui sont nus et qui ont froid; c'est nourrir son âme et la couvrir de grâces, c'est rafraîchir les entrailles de Jésus-Christ. Exercer l'hospitalité, recevoir un pauvre à sa table et sous son toit, « c'est y recueillir Jésus-Christ, » qui nous le rendra dans la maison de son Père, au banquet céleste, où nous ne serons aussi que des hôtes et des étrangers admis par charité. Visiter, servir, soulager les malades et les prisonniers, « c'est la religion immaculée et sans tache, » c'est le culte de Dieu dans les pauvres, et voilà pourquoi les hospices qui les reçoivent sont appelés maisons de Dieu, *Hôtels-Dieu*. Toute demeure où un homme souffre est un petit hôtel-Dieu, un temple de la charité : allons-y, non plus prier, c'est-à-dire demander gratuitement à Dieu, mais donner et prêter à Dieu, qui nous restituera avec usure. La charité, dit saint Paul, est une semence : jetée comme un grain dans le sein de Dieu, elle y croît et y fructifie pour nous en une moisson céleste. Enfin, ensevelir les morts, entourer leurs restes de soins pieux, les accompagner avec l'Église jusqu'à leur dernière demeure; ces derniers devoirs, ces derniers honneurs accordés à nos défunts, empruntent à la majesté de la mort un sens religieux et grave, qui les rend aussi sanctifiants pour nous qui nous en acquittons, que consolants pour les parents que nous aidons dans ce triste office. Depuis Tobie, béni de Dieu à cause de son empressement à tout quitter, même ses repas commencés, pour recueillir et ensevelir ses frères abandonnés dans l'exil, jusqu'aux Confréries diverses de la bonne mort, enrichies de nombreuses indulgences, la parole de l'Esprit-Saint s'est toujours vérifiée : « Mieux vaut aller à la maison du deuil qu'à la maison du festin. »

9. *Quels biens devons-nous principalement désirer pour nous ? — Le salut éternel et tout ce qui peut y contribuer.*

Ceci a déjà été traité à la seconde partie, leçons de l'espérance et de la prière. Dieu ne nous a pas fait un précepte à part de nous aimer nous-mêmes, car nous ne nous aimons que trop. L'amour que nous avons pour nous a moins besoin d'être excité qu'éclairé et redressé, et tel est le but de toute la loi de Dieu. Quand cet amour, dirigé par elle, se renferme dans ses bornes légitimes, tend à Dieu son unique bonheur, et passe par les biens temporels sans compromettre les biens éternels, comme le demande l'Église; c'est alors qu'il est un amour vrai, et peut servir de règle à notre amour envers le prochain.

10. *Qui est le prochain que nous devons aimer comme nous-mêmes?*
 — *Tous les hommes, et même nos ennemis.*

Qui est mon prochain, demandait à Jésus un docteur de la Synagogue? Jésus lui répondit par la claire et touchante parabole du Juif laissé nu et demi-mort par des voleurs, rencontré ensuite par un prêtre et un lévite de sa nation qui passèrent outre, et enfin relevé, pansé et guéri par les soins d'un bon Samaritain, quoiqu'il fût d'une race ennemie des Juifs. « Qui a été le prochain de ce blessé? — Sans doute celui qui fut miséricordieux envers lui. — Bien; allez et faites de même. » Oui, faisons de même, voyons dans chacun de nos semblables un frère, fût-il notre ennemi, rempli de défauts, d'une race étrangère et odieuse. Rien de tout cela ne lui ôte son titre d'enfant de Dieu et de frère de Jésus-Christ comme nous, et tout cela, loin de l'exclure de notre charité, ne lui donne souvent que plus de droits à notre indulgence : notre amour en devient plus méritoire, sans en devenir moins obligatoire. Si nous n'aimions que les hommes qui nous aiment, nous plaisent ou nous font du bien, quelle serait notre vertu? Autant en font les païens et les bêtes elles-mêmes : n'est-ce pas une nécessité et quelquefois une faiblesse de notre cœur d'aimer quelqu'un? La charité est amour, mais tout amour n'est pas charité.

L'amour naturel est exclusif et choisit les objets de son affection, parce qu'il repose sur des qualités ou des convenances qui ne se trouvent pas en tous ; la charité seule est universelle, ses bras ne repoussent personne et son grand cœur embrasse tous les hommes, parce qu'elle ne s'appuie pas sur leur amabilité, qu'elle chercherait souvent en vain, mais sur les motifs surnaturels, qui n'admettent pas d'exception. Tous les hommes sont deux fois nos frères, selon la nature et selon la grâce, en Adam et en Jésus-Christ ; Dieu les aime et nous ordonne de les aimer : il est en chacun d'eux pour y recevoir les témoignages de notre amour : la charité qui se fonde sur ces motifs peut-elle faire ses choix et ses exclusions ? Non, la foi est universelle, et ne refuse de croire aucune vérité révélée de Dieu : l'obéissance est universelle, et ne se révolte contre aucun précepte qui vient de Dieu : la religion est universelle, et qu'un crucifix soit d'or ou de bois, je l'honore toujours comme l'image de Dieu : la charité aussi est universelle ; aucun homme ne lui est étranger, parce qu'il n'en est aucun qui ne soit le temple, l'image vivante, l'enfant et le représentant de Dieu ¹.

1. Louis XII, lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans, avait été fort maltraité sous le roi Louis XI, son beau-père. Devenu roi, il marqua d'une croix, sur la liste des officiers du précédent règne, les noms de ceux qui lui avaient été le plus opposés. Ceux-ci, avertis, se cachèrent et employèrent le crédit de protecteurs puissants pour obtenir leur pardon. • En apposant à leur nom, dit Louis XII, le signe de notre rédemption, je croyais avoir annoncé assez clairement que tout était pardonné : Jésus-Christ est mort pour eux comme pour moi. — On connaît cette autre réponse qu'il fit aux courtisans, qui l'excitaient à la vengeance : • Ce n'est pas au roi de France à venger les injures du duc d'Orléans. •

Henri IV, se promenant un jour avec le duc de Mayenne, qui lui avait disputé la couronne, et qui était fort gros, prit plaisir à le lasser. Le duc lui ayant demandé quartier : • Mon cousin, dit Henri, c'est la seule vengeance que je tirerai jamais de vous. • — Comme on lui dit un jour qu'un ancien capitaine de la Ligue lui était toujours hostile, malgré le généreux pardon et plusieurs bienfaits qu'il lui avait accordés, il répondit : • Je veux lui faire tant de bien, que je le forcerai à m'aimer. •

Le général Damesme, un des généraux qui périrent dans les sanglantes

11. *Faites un acte de charité. — Mon Dieu, je vous aime par-dessus toutes choses, parce que vous êtes infiniment aimable, et j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous.*

Si court que soit cet acte de charité, on peut en faire et les Saints en faisaient souvent encore de plus abrégés. L'acte de charité est un cri, un élan du cœur, et un mot, un regard lui suffit, comme ceux-ci : Mon Dieu ! — Mon Dieu et mon tout ! — O Père, Père, notre Père ! — Jésus, Jésus tout aimable ! — O amour, on ne vous aime pas ! — Vous êtes venu apporter le feu sur la terre, et mon cœur ne brûle pas ! — O Croix, que l'amour m'attache à vous avec mon Sauveur ! — O saint autel, où pour moi s'immole l'amour ! — O bonté, ô beauté infinie, qu'aimerai-je, sinon vous !... Les vies des Saints sont pleines de ces traits enflammés, que les pieux chrétiens y prennent pour les diriger à leur tour vers le ciel. Mais il est bon aussi de savoir un acte d'amour plus développé, qui donne plus d'appui à notre faible cœur, et l'aide à se pénétrer plus à loisir de la sainte charité.

Acte d'amour de Dieu. Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, que vous avez fait pour vous et qui ne peut trouver

journées de juin 1848, étant tombé mortellement frappé par une balle qu'un insurgé lui avait tirée du fond d'une cave, interrogea le médecin sur la gravité de sa blessure. Le silence du docteur la lui apprit. Alors il se recueille un instant, puis joignant les mains : « Mon Dieu, vous savez combien j'aurais été heureux de vivre encore (il avait quarante ans) pour apprendre à mon fils à vous aimer et à servir la France : mais, que votre volonté soit faite ! » Puis, s'adressant à la sœur de charité : « Ma sœur, rendez-moi un service ; voici pour faire dire deux messes : l'une pour le malheureux qui m'a assassiné, l'autre pour moi. »

Les païens eux-mêmes, quelques-uns du moins, avaient compris la sagesse et la grandeur d'âme qu'il y a, même naturellement, à pardonner. César, malgré tous ses vices, goûta, quand il fut devenu tout-puissant, la douceur de la clémence, et c'est la plus pure gloire qui lui reste. — Aristippe, rencontrant un jour Eschine le philosophe, lui dit : « Jusqu'à quand serons-nous assez sots que de nous haïr l'un l'autre ? » Et ils se réconcilièrent.

de repos qu'en vous; de toute mon âme, que vous avez créée à votre image pour qu'elle vous connaisse et vous aime comme vous vous connaissez et vous aimez vous-même; de toutes mes forces, que vous ne m'avez données que pour travailler à votre gloire et à mon salut. Je vous aime d'un amour de complaisance, et ne veux me complaire qu'en vous et en votre bon plaisir, comme vous ne vous complaissez qu'en vous-même et en Jésus-Christ votre Fils. Je vous aime d'un amour de bienveillance, content de vous savoir infiniment heureux et glorifié en vous-même, désireux de vous voir connu, servi et aimé par toutes vos créatures. Je vous aime d'un amour de reconnaissance, confessant que je vous dois tout ce que je suis et tout ce que je puis, à vous qui m'avez créé et me conservez par votre puissance, qui m'avez racheté par votre sang, qui m'avez sanctifié tant de fois et me sanctifiez incessamment par votre grâce. Je vous aime d'un amour de jouissance intéressée, parce que, les créatures ne pouvant me donner le vrai bonheur qu'elles n'ont pas, vous seul êtes ma solide consolation en cette vie et mon parfait bonheur en l'autre. En un mot, je vous aime de tous les amours que vous méritez, et pour tous les motifs qui vous font aimer de vos Anges dans le ciel et de vos Saints sur la terre, parce que vous êtes infiniment aimable, infiniment aimant, infiniment doux à servir et à aimer. Plutôt mille fois mourir que de vous offenser jamais, que de vous déplaire, que de m'unir à vos ennemis, que de me perdre en vous perdant! Je suis, au contraire, résolu à faire en toute chose ce qui vous sera plus agréable, à l'exemple de Jésus-Christ et des Saints, me conformant comme eux à tous vos ordres d'abord, à vos invitations ensuite et à tous les désirs de votre cœur. Qu'ainsi puissé-je croître chaque jour en charité, et dans mes pensées, mes paroles et mes actions, n'avoir plus d'autre fin que votre gloire, à laquelle je me consacre et me dévoue corps et âme pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

Acte d'amour du prochain. Mon Dieu, j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous. Je l'aime, parce que vous me commandez de l'aimer : je l'aime, parce que vous l'avez aimé jusqu'à livrer votre Fils à la mort pour lui ; je l'aime, parce que vous êtes en lui pour recevoir et récompenser mon amour ; je l'aime, parce qu'il est mon frère en Jésus-Christ, et que vous voulez que nous n'ayons tous qu'un cœur et qu'une âme, sur la terre comme au ciel, où tous vos élus vous aimeront et vous posséderont dans la perfection de la charité et de la communion des Saints. Je suis dans la disposition de lui procurer, autant qu'il est en moi, les secours temporels et spirituels dont il peut avoir besoin. Je vous demande pour lui toutes les grâces qui lui sont nécessaires. Je pardonne sincèrement à ceux qui m'ont offensé ; je vous promets de leur rendre tous les bons offices qui dépendront de moi, de leur donner en toute occasion des marques d'une réconciliation parfaite, et de ne jamais entretenir dans mon cœur aucune pensée de vengeance, d'aigreur ou de ressentiment. C'est la grâce que je vous demande par les mérites de mon Sauveur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

12. *Qu'est-ce qu'un chrétien doit faire pour conserver en lui la charité? — Il doit éviter le péché et pratiquer la vertu.*

La charité est incompatible avec le péché mortel, et quand il entre dans une âme, la charité en sort ; c'est la nuit qui chasse le jour, la mort qui chasse la vie, la haine qui chasse l'amitié : pour conserver la charité, il faut donc éviter le péché. Or, pécher, ce n'est pas seulement commettre le mal, c'est aussi omettre le bien : faites ce que Dieu défend, ou ne faites pas ce qu'il ordonne, ne lui désobéissez-vous pas également ? Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, dit Notre-Seigneur, observez les commandements, tous les commandements sans distinction, soit qu'ils prescrivent un bien, soit qu'ils proscrivent un mal. Éviter le péché et pra-

tiquer la vertu sont deux choses inséparables, et qu'on trouve toujours ensemble, parce que ne pas pécher c'est la vertu même.

Mais, pour pratiquer la vertu, il faut la posséder, de même que pour exercer une force il faut en avoir en soi le principe. La vertu, nous le savons, est une force, une bonne habitude, une tendance et comme un poids qui nous entraîne au bien, et à Dieu centre de tout bien. Si cette force de la vertu, qui est comme la vigueur et la santé de notre âme, nous fait défaut, si nous restons affaiblis et malades, si la faiblesse que nous avons héritée d'Adam, et aggravée peut-être par des habitudes vicieuses, n'est pas énergiquement combattue par des habitudes contraires, nous tomberons presque infailliblement dans le péché, et notre charité s'évanouira comme ces vies précaires qui semblent ne tenir qu'à un souffle. La vie chrétienne est un combat, qu'on ne soutient pas longtemps à moins d'être fort et courageux; et ce n'est que par l'exercice et par les luttes répétées que l'on acquiert cette vigueur et ce courage spirituels, qui sont proprement la vertu. Sans doute, la grâce vient puissamment à notre aide, elle met en nous des vertus infuses qui précèdent tout exercice de notre part; mais il faut correspondre à la grâce, marcher où elle nous pousse, accomplir les bons desseins qu'elle nous inspire, pratiquer ces vertus infuses, qui sont comme des germes à développer en vertus acquises; les vertus infuses nous donnent le simple pouvoir de faire le bien, les vertus acquises seules nous en donnent la facilité. Les vertus infuses sont nos armes spirituelles, les vertus acquises sont l'usage et le maniement de ces armes; et qui ne sait que le soldat est moins bien protégé par son épée que par la manière dont il a appris à s'en servir?

Exerçons-nous donc courageusement et constamment à la vertu, mettons à profit toutes les occasions qui s'en rencontrent, multiplions-en les actes pour en acquérir les précieuses et fortes habitudes: personne ne sera couronné s'il

n'a légitimement combattu. Nous avons vu qu'on distingue les vertus théologiques et les vertus morales : les premières sont au nombre de trois, mais les vertus morales sont beaucoup plus nombreuses, et il serait assez difficile de les compter. On les ramène pourtant à quatre principales ou *cardinales*, ainsi nommées d'un mot latin (*cardo*) qui veut dire gond, parce que sur elles roulent et s'appuient toutes les autres : ce sont la justice, la prudence, la force et la tempérance.

1. La *justice* est une vertu qui nous fait rendre à chacun ce qui lui est dû, à Dieu le culte et l'obéissance, au prochain les biens et les services auxquels il a droit : le devoir est son objet et le droit sa règle. C'est elle qui a formulé la fière et noble maxime : *Fais ce que dois, advienne que pourra*. Mais dira-t-on, que faut-il de plus ? Rien, peut-être, et l'Écriture appelle souvent du simple nom de justes des personnages éminents en toutes sortes de vertus. 2. Pourtant la justice ne se suffit pas à elle-même. Que dois-je à Dieu et au prochain ? quels sont les moyens de m'acquitter envers eux ? Comment ne pas confondre en ce point délicat la voix intéressée de la passion avec la voix de la raison et de la foi ? Quelle est la fin de tous mes devoirs, et comment y conformer et y rapporter toutes mes œuvres ? La justice a évidemment besoin qu'on lui résolve toutes ces questions, et c'est la *prudence*, la prudence raisonnable et chrétienne, qui vient y répondre. La prudence est donc une vertu fondamentale et cardinale comme la justice, elle est l'œil et la lumière de la justice, elle règle l'esprit comme la justice règle la volonté ; elle est moins une vertu particulière que la directrice et le conseil des autres vertus ; à elle de marcher la première et d'éclairer la voie. 3^o Voie rude et difficile, où les obstacles surgissent à chaque pas, où il faut entreprendre et lutter, endurer et souffrir ; la prudence le voit, la justice le veut ; est-ce assez ? Non, si le courage, si la force n'est pas là pour

surmonter toutes les difficultés, pour exécuter généreusement les sages conseils de la prudence, les volontés droites de la justice : la *force* est la troisième vertu cardinale. 4^e Avec elle rien ne nous arrêterait plus dans le chemin du ciel, si le fruit défendu n'avait pas tant d'attraits, si les charmes trompeurs du péché ne nous en voilaient pas le crime et la honte, si l'amour immodéré du plaisir ne combattait pas trop souvent en nous l'amour de nos devoirs. Réprimer cette inclination au plaisir coupable, n'user même qu'avec réserve des plaisirs permis, de peur de glisser dans la défense, telle est l'obligation de la *tempérance*, quatrième vertu cardinale non moins nécessaire que la force, et qui la complète, en résistant aux séductions du mal comme celle-ci triomphe des difficultés du bien.

Ces quatre vertus, couronnées, pénétrées des trois vertus théologiques qui les rendent surnaturelles, et surtout de la charité qui les rend vivantes et méritoires, forment le cortège parfait des vertus chrétiennes dont l'ensemble s'appelle proprement *la vertu*. Elles renferment toutes les autres vertus, qui n'en sont que des applications : comme, par exemple, la sobriété et la chasteté, qui font partie de la tempérance ; la reconnaissance, la piété filiale et la pénitence, qui font partie de la justice ; la docilité et la réflexion, qui font partie de la prudence ; la patience et la persévérance, qui font partie de la force. Mais elles sont elles-mêmes renfermées dans l'observation des commandements de Dieu et de l'Église, et ainsi le pieux fidèle les pratique toutes, sans en savoir souvent ni le nombre, ni même le nom.

DEUXIÈME LEÇON.

DU PÉCHÉ.

Il y a quelque chose de pire que l'enfer, de pire que le démon, quelque chose qui a donné au démon toute sa méchanceté et toute sa laideur, à l'enfer tous ses désespoirs et tous ses feux : c'est le péché. Il a fait mourir un Dieu, il est la cause de tous les malheurs des hommes, et cependant il rôde tout près de nous, il se cache comme un serpent sous les fleurs, il glisse autour de notre cœur pour s'y insinuer, et nous n'en avons presque aucune horreur, nous jouons avec le monstre, nous le caressons jusqu'à ce qu'il nous pique à mort, et alors nous aimons son perfide et mortel venin. Apprenons à connaître cet ennemi, ce seul ennemi de Dieu et de nous-mêmes.

1. *Qu'est-ce que le péché ? — Le péché est une pensée, un désir, une parole, une action ou une omission contre quelqu'un des commandements de Dieu ou de l'Église.*

Le péché est un acte libre contre la volonté de Dieu : c'en est là l'essence et tout le mal, que quatre mots renferment, et que toute l'éternité ne suffit pas à pleurer. 1. *Un acte*, soit intérieur, soit extérieur; une pensée, une parole, une action, une omission. Les péchés de pensée sont ceux qui ne paraissent pas au dehors, et se consomment tout entiers, soit dans notre esprit, comme les doutes contre la foi, les soupçons, les jugements téméraires, les imaginations dangereuses; soit dans notre volonté, comme les jalousies, les aversions, les complaisances et les désirs criminels. Ces péchés sont les plus nombreux : c'est de cette source empoisonnée que sortent tous les péchés extérieurs, souvent commis dix et cent fois au dedans avant de l'être une fois au dehors. « Dieu regarde le cœur. » C'est aussi le cœur

que le chrétien doit regarder et surveiller avant tout : que de vies, extérieurement assez innocentes, sont abominables devant Dieu ! Après les péchés du cœur, les péchés de la langue, les mensonges, les médisances, les discours qui offensent la religion et la sainte modestie, sont les plus fréquents. La langue, dit l'apôtre saint Jacques, est un monde d'iniquités, et il ose bien ajouter que si quelqu'un ne pèche pas en paroles, celui-là est un homme parfait. Par péchés d'action on entend tous les actes extérieurs contraires à la loi de Dieu, les vols, les vengeances, les actions déshonorées, soit que nous les commettions nous-mêmes, soit que nous les fassions commettre par séduction ou par conseil. Enfin l'oubli volontaire de nos devoirs d'état, de nos devoirs de chrétien, la négligence à nous en instruire ou à les remplir, à reprendre ou à corriger, quand nous y sommes obligés, constituent les péchés d'omission.

2. *Un acte libre*, c'est-à-dire accompli avec connaissance et volonté : car le péché est un abus de notre liberté, et tout ce qui n'est pas libre n'est ni bon ni mauvais, ni vicieux ni vertueux ; tels sont les actes des enfants avant l'âge de raison, telle serait la violation d'une loi involontairement ignorée ; mais si l'ignorance était le résultat d'une paresse coupable, loin d'excuser le péché, elle serait elle-même un péché : à quoi sert-il de dire qu'on n'a ni su ni pensé, quand on devait penser et savoir ? Avec la connaissance du mal, il faut le consentement au mal : une parole, un mouvement qui échappe avant toute réflexion, un crime même qui nous serait imposé par la violence, comme à ces martyrs qu'on forçait brutalement à ployer le genoux devant les idoles, ne saurait être un péché : tout péché procède de la volonté, et l'âme n'est souillée que par le mal qu'elle veut.

Mais aussi, dès qu'elle le veut, elle est infailliblement souillée, et c'est en vain qu'alors elle prétexterait sa faiblesse, ses tentations, ses craintes, ses habitudes. Votre fai-

blesse? vous en souvenez-vous pour fuir les occasions du péché? Si vous aimez le péril, n'est-il pas écrit que vous y périrez? Mais les prudents qui l'évitent sont toujours assez forts, parce que le Dieu des prudents est avec eux. Vos tentations? les chassez-vous dès le début, lorsqu'elles ne sont encore que des pensées faciles à écarter? si vous les laissez croître en désirs violents, et que vous y succombiez, pour quoi vous plaindre d'ennemis qui ne sont forts contre vous que par vous? Les craintes, les menaces d'une disgrâce ou d'une vengeance? elles peuvent atténuer votre péché, mais non l'ôter. Elles n'ont pas justifié les lâches qui, en face des bourreaux, ont mieux aimé être apostats que martyrs. Les habitudes qui vous tyrannisent, qui vous sont devenues une seconde nature? mais, avant cette seconde nature, vous en aviez donc une bonne que vous avez pu tourner au mal? Pourquoi celle que vous avez maintenant ne pourrait-elle pas être retournée au bien? Veuillez-le fortement: rien ne résiste à des efforts sincères, que Dieu soutient toujours. Tant que nous sommes sur la terre, le sanctuaire de notre liberté est inviolable. Dieu lui-même n'y entre qu'avec notre permission, et c'est là notre gloire: le mal aussi n'y pénètre que de notre consentement, et c'est là notre honte et notre malheur. Tout bien accompli est un acte libre, et la liberté nous mène au ciel: tout péché est un acte libre, et la liberté nous mène en enfer. Choisissons.

3. *Contre la volonté de Dieu*, exprimée dans les commandements de Dieu, de l'Eglise, et des supérieurs légitimes qui nous gouvernent en son nom. Dieu veut et nous ne voulons pas, il ordonne et nous ne faisons pas, il défend et nous faisons: tout le péché, tout le mal du péché est dans cette opposition de notre volonté à la volonté de Dieu: nous en développerons plus bas, en parlant du péché mortel, les caractères odieux.

2. *Combien y a-t-il de sortes de péchés ? — Il y a deux sortes de péchés, le péché originel et le péché actuel.*
3. *Qu'est ce que le péché originel ? — C'est le péché que nous apportons en venant au monde, et que nous avons contracté en Adam, notre premier père.*

Nous avons vu ailleurs que notre premier père, en tombant, nous avait entraînés dans sa chute ; qu'étant le chef coupable du genre humain, il nous avait transmis son malheur, comme, fidèle, il nous eût transmis son bonheur. De cette source gâtée nous sortons infectés et malades, privés de la grâce, inclinés vers la créature et détournés de Dieu ; naissant ainsi dans l'état de péché, non volontairement coupables comme Adam, mais comme lui dépouillés de tout don surnaturel, blessés dans notre nature, incapables d'aimer Dieu par-dessus tout et pour lui-même, et par conséquent de jamais le posséder dans le ciel. Les misères qui assiègent notre corps mortel, du berceau à la tombe, et font du roi de la création une des plus chétives et des plus souffrantes créatures ; l'ignorance, qui obscurcit notre esprit si évidemment fait pour la vérité, dont pourtant il ne peut saisir qu'avec peine et labeur quelques lambeaux ; la concupiscence, qui nous pousse si violemment au mal dont nous rougissons, et rabat jusqu'aux instincts de la brute nos aspirations parfois angéliques vers la vertu : tels sont les effets et les indices du *péché originel*.

Ils en ont fait soupçonner l'existence aux païens eux-mêmes¹, bien que la foi seule puisse nous le révéler clairement, et nous expliquer le profond mystère de notre na-

1. Ils ont dit que la nature nous était, non une mère, mais une marâtre : qu'il y avait lutte et répulsion entre l'âme et le corps, unis violemment comme les vivants et les cadavres que de cruels tyrans avaient autrefois liés ensemble : que la flamme céleste était éteinte en nous, comme une étincelle sous des débris ; que nous n'étions qu'un composé de contradictions, de pièces mal assorties, en punition sans doute de quelque faute des ancêtres.

ture contradictoire et déçue. C'est parce que l'Eglise connaît bien cette pauvre nature humaine, qui n'est pas saine mais malade, qu'elle la soumet quelquefois à des prescriptions, à des abstinences, à des précautions qui nous paraîtraient sévères et excessives, si nous oublions qu'on ne traite pas les convalescents comme les santés robustes. L'homme fort peut se permettre impunément un régime qui serait mortel à l'homme faible et maladif; et ce qui n'eût offert aucun danger à Adam innocent, peut devenir un péril et un scandale pour ses enfants affaiblis et blessés par sa chute.

4. *Qu'est-ce que le péché actuel? — C'est celui que nous commettons par le libre usage de notre volonté.*

Le péché originel n'est pas un acte, mais un état, une disposition héréditaire et native. Comme les maladies de constitution et de tempérament en amènent d'autres, ainsi le péché originel nous incline à commettre avec un déplorable facilité d'autres péchés. Ceux-ci sont appelés *actuels*, parce que nous les commettons toujours par un *acte* libre de notre volonté, qui tantôt agit seule, tantôt fait agir avec elle les puissances de l'âme et du corps dont elle est la reine: même le péché d'omission est un acte de notre volonté, puisque si elle n'était pas volontaire, l'omission ne serait pas un péché.

5. *Combien y a-t-il de sortes de péchés actuels? — Il y a deux sortes de péchés actuels, le péché mortel et le péché véniel.*

Le péché est un acte libre; mais on est plus ou moins libre, on est plus ou moins attentif à une parole qui part, à un mouvement prime-sautier: le degré de liberté fait donc le degré de gravité dans nos offenses. De plus, le péché est essentiellement une désobéissance à Dieu: mais Dieu nous commande, comme les pères à leurs enfants, des choses plus ou moins importantes, plus ou moins néces-

saïres à sa gloire et à notre salut. Il y a des désobéissances qui contristent légèrement, il y en a qui irritent profondément : il y a des lois qui n'obligent que sous une faible amende, il y en a dont les transgresseurs encourent des peines terribles. Quand, en pleine liberté, nous transgressons un précepte important, notre péché est grave ou *mortel* : il n'est que léger ou *véniel* si nous n'y apportons qu'une demi-advertance, un demi-consentement, ou si, parfaitement libres, nous ne violons qu'un précepte léger.

Mais, dans la pratique de la vie et dans la conscience, qui fera le discernement entre péché grave et péché léger, entre ce qui blesse et ce qui tue l'âme ? Quelquefois, sans doute, la différence est sensible : un mensonge officieux, une impatience, une vaine curiosité ne seront jamais réputés damnables comme le blasphème, le parjure, l'homicide : le vol d'un minime objet, une simple médisance ne seront jamais confondus avec la rapine et la diffamation. Mais, ce tort un peu plus notable que je fais au prochain, cette parole qui le déconsidère et le contriste vivement, cette aversion, cette jalousie que je nourris contre lui, cette série de petites médisances qui tombent toujours sur la même personne, cette avidité qui accueille, cette légèreté qui croit, cette témérité qui propage la calomnie, ce mépris dont j'aggrave une désobéissance ordinaire, ce motif à demi avoué dont je rougirais si j'allais au fond de ma conscience, cet attachement violent qui me fait franchir une défense légère avec une passion qui franchirait peut-être toute défense : tout cela est-il péché véniel ou mortel ? Où est la limite qui sépare la maladie de la mort ? Il est difficile de le savoir et périlleux de le devenir, répond saint Augustin, et les plus habiles docteurs avec lui. Ne prétendons pas être plus habiles qu'eux, ne risquons pas notre salut sur un peut-être, craignons de nous faire illusion dans notre propre cause ; quand notre conscience hésite et que le terrain n'est plus ferme sous nos pieds, rejetons-

nous promptement du côté du bien et le plus loin possible du mal : fuyons les péchés véniels pour échapper plus sûrement aux mortels.

6. Qu'est-ce que le péché mortel ? — Le péché mortel est celui qui donne la mort à notre âme, en lui faisant perdre la grâce de Dieu, qui est sa véritable vie.

Le péché, et surtout le péché mortel, est tout à la fois le mal de Dieu et le mal de l'homme ; il ne peut pas s'opposer à Dieu sans que Dieu s'oppose à lui : il nous arme contre Dieu, et c'est là son côté criminel ; il arme Dieu contre nous, et c'est là son côté malheureux. Notre péché, notre désobéissance à Dieu, est :

1^o Une révolte impie et sacrilège. Le Maître souverain du ciel et de la terre commande, toute la nature exécute ses ordres, les Anges lui obéissent en tremblant, et moi, être d'un jour, ver de terre, vil néant, je lève fièrement la tête et je dis : Non, je ne servirai pas : écrasez-moi, vous le pouvez ; mais vous ne me soumettez pas malgré moi, et je ne me soumettrai pas !

2^o C'est une injure, un outrage d'une malice infinie : car ce néant rebelle, à qui refuse-t-il d'obéir, à qui s'adresse son outrage ? au Dieu de toute majesté, de toute sainteté, de toute perfection : son offense est égale à la distance de lui à Dieu, distance infinie. C'est un mépris indigne : Dieu s'offre à moi, avec toute sa beauté et tous ses biens, avec son ciel éternel, avec l'enfer si je désobéis ; et je me moque de lui, de ses récompenses et de ses vengeances, pour lui préférer, quoi ? un caprice, un infâme plaisir d'un moment. Ils m'ont méprisé, dit-il par son Prophète, pour une poignée d'orge, pour un morceau de pain !

3^o C'est une audace insensée ; car ce n'est pas loin de Dieu et à son insu que je le méprise et l'outrage, mais dans sa maison, à sa table, dans sa main, sous ses yeux qui sont sur moi et pénètrent le fond de mon cœur. Dirai-

je que je ne veux pas l'offenser, que je ne veux que mon plaisir ? mais c'est un plaisir qu'il m'interdit, un plaisir qu'il déteste, un plaisir qu'il a expié en mourant à ma place.

4^e Aussi, mon péché est-il une monstrueuse ingratitude envers Dieu. Il m'a créé par amour, pour m'aimer en se faisant aimer ; il m'a tout donné, et après que j'avais tout perdu, il m'a tout rendu ; il m'a guéri de son sang, il m'en nourrit chaque jour par sa grâce, plus tendre qu'une mère qui nourrit de sa substance et réchauffe sur son sein le fruit qui est né d'elle. Et j'oublie tous ces bienfaits, je les retourne contre lui, et mon esprit, mon corps, toutes mes puissances, j'en fais des armes de révolte et d'iniquité pour l'offenser et lui résister avec ses propres dons !

5^e Que de fois pourtant je lui ai juré fidélité ! que de fois, lui demandant ses grâces ou l'en remerciant, je lui ai promis de n'en user que pour sa gloire ! que de fois j'ai renouvelé les sacrés engagements de mon baptême, au tribunal du pardon, à l'autel de vie, à la face des hommes et des Anges ! Et tous ces serments ne m'arrêtent pas ; traître et parjure comme Judas, je passe du baiser de la réconciliation et de l'amitié à la trahison et à la révolte.

6^e Ne suis-je pas aussi, comme lui, une espèce de déicide ? Le péché que je vais commettre, je sais qu'il a cloué à la croix le Fils de Dieu et je persiste ! je sais qu'il chassera Jésus de mon cœur, qu'il y éteindra sa vie, qu'il l'outragera et le crucifiera de nouveau en moi, dit saint Paul, et je crie avec les Juifs : Puisqu'il gêne ma passion, qu'il soit crucifié ! De plus, le pécheur ne dit-il pas dans son âme : Pourquoi Dieu me défend-il ce mal ? si du moins sa justice ne le punissait pas, ou si sa science ne me voyait pas ? C'est-à-dire qu'il voudrait bien que Dieu ne fût ni saint, ni juste, ni clairvoyant, que Dieu ne fût pas Dieu ! Sans doute, du haut de son trône, Dieu n'a rien à craindre de ces vœux aussi impuissants qu'impies : mais ils l'attaquent

et le détruisent autant qu'ils peuvent. Il n'y a pas un damné qui ne voulût, s'il en avait le pouvoir, anéantir Dieu : or, l'enfer, qui le rend plus malheureux, ne l'a pas rendu plus méchant, il n'a fait que confirmer et manifester toute la malice que le péché avait mise dans son cœur. Opposition à Dieu, haine de Dieu, audacieuse révolte, outrage et mépris, ingratitude et parjure contre Dieu, l'enfer même et des dispositions de damné dans notre âme, voilà le péché : quand la passion voudra nous le montrer en beau, opposons-lui ce simple regard de la foi, et nous en aurons toujours une salutaire et sainte horreur.

Mais notre crime devient notre malheur ; car l'ennemi de Dieu a nécessairement Dieu pour ennemi. Le péché mortel, en effet, dépouille notre âme de la grâce sanctifiante, lui donne la mort, et la rend digne des peines de l'enfer. 1^o Il nous dépouille de la grâce sanctifiante, par laquelle nous sommes comme revêtus de Dieu, vivants de sa vie, éclairés de sa lumière et beaux de sa beauté. L'âme ornée de cette grâce est toute transfigurée, pénétrée de sa divinité comme le corps de Jésus-Christ sur le Thabor, et rivalisant d'éclat avec les Anges, qui l'appellent leur sœur. Habitée un corps décrépît et couvert de haillons, elle attire les regards ravis du ciel ; les trois divines personnes se complaisent en elle comme dans leur vivante et pure image, et si un œil mortel pouvait la voir, il la prendrait pour un dieu. Le péché entre, et tout s'évanouit, l'astre s'éclipse ou plutôt s'éteint comme sous une noire et infecte fumée de l'enfer. Plus de beauté, plus de lumière, plus de grâce surnaturelle : mais à la place quelque chose de souillé, d'immonde, de hideux, plus répugnant aux yeux de Dieu que ne l'est pour les hommes la vue et la puanteur d'un animal mort, dit saint Bernard.

2^o Car l'âme en cet état est véritablement morte, c'est un cadavre spirituel qui ne peut plus faire un pas ni un mouvement dans le chemin du ciel. Par sa grâce, dit saint

Augustin, Dieu est à l'âme ce que l'âme est au corps : un corps sans âme est un cadavre, une âme sans la grâce de Dieu n'est plus qu'une ruine et un tombeau d'où la vie s'est envolée. Si Dieu la laisse encore sur la terre, tout le bien qu'elle pourra faire, avec le secours de sa grâce, qui s'efforce de la ressusciter, sera à jamais perdu pour l'éternité. Ah ! qu'elle ne lui résiste pas, qu'elle ne s'obstine pas dans sa mort, et puisque Dieu l'appelle encore à la pénitence, qu'elle en fasse les œuvres : elles serviront à sa conversion, mais ne lui seront pas comptées au ciel : ce sont des remèdes qui, bénis de Dieu, peuvent lui rendre la vie, mais non ajouter de nouvelles forces et de nouveaux mérites à une vie éteinte et non ranimée encore. Mortes donc sont ses œuvres présentes, et mortes aussi toutes ses œuvres passées. Que reste-t-il à un cadavre de sa beauté, de sa force, des mouvements gracieux ou énergiques qu'il a pu jadis accomplir ? autant il en reste à l'âme tombée dans le péché mortel : elle a perdu tous ses mérites, et tout le bien qu'elle a fait, pendant de longues années peut-être d'austérité et de vertu, est effacé du livre de vie : après avoir tué sa victime, le péché la dépouille et la laisse dans une affreuse et complète nudité.

3^e Non, il ne la laisse pas, il demeure dans l'âme et la tient sous le coup mortel dont il l'a frappée, maintenant ouverté l'horrible blessure qu'il lui a faite. Il crie aux démons de venir enlever leur proie, et c'est au nom même de la justice divine que ceux-ci la réclament : car la justice a prononcé son arrêt : *Digne de mort, de la mort éternelle !* Il y a en enfer des malheureux qui ne sont pas plus coupables qu'elle, qui ne sont pas plus abominables qu'elle devant Dieu. L'enfer est affreux sans doute : mais est-il moins affreux de le mériter, de vivre sur la terre marqué de son sceau, et de ne se hâter point d'effacer de son âme ce caractère d'inévitable mort, de réprobation certaine tant qu'on ne l'aura pas lavé dans les eaux de la pénitence et le sang

du Rédempteur? — Voilà le péché mortel : nous savons maintenant ce qu'il est pour Dieu, ce qu'il est pour nous : jurons-lui pour l'avenir une haine éternelle, et pour le passé un regret efficace et sans cesse renouvelé qui en efface de plus en plus les tristes traces. C'est assez de l'avoir commis une fois pour le pleurer toujours, disent les Saints : il n'y a de haïssable que le péché et tout ce qui mène au péché.

7. Combien faut-il de péchés mortels pour perdre la grâce de Dieu et mériter l'enfer? — Il n'en faut qu'un seul, et si on meurt en ce malheureux état, on est perdu pour toujours.

Opposition à Dieu, inimitié de Dieu, perte de la grâce, mort de l'âme vouée aux peines éternelles; tout cela se trouve dans un seul péché mortel : un seul détruit la charité, de même que la négation d'un seul article du Symbole détruit toute la foi. « Quiconque viole un point grave de la loi viole toute la loi : » non qu'il soit réellement coupable et doive être puni de péchés qu'il n'a pas commis; mais en ce sens qu'il est tout aussi mort devant Dieu, tout aussi certainement exclu du banquet céleste et jeté dans les ténèbres extérieures, que s'il les avait tous commis. Un seul péché lui a ravi la grâce, la vraie robe nuptiale, comme une seule balle au cœur tue le soldat, comme une seule trahison rompt l'amitié, comme le venin d'un seul serpent donne la mort. Il y a des degrés parmi les pécheurs, et il y a plusieurs places en enfer aussi bien que dans le ciel : mais une de ces places est certainement réservée à celui qui, bien qu'innocent et fidèle en tout le reste, vit avec un péché mortel sur la conscience et meurt en ce malheureux état.

8. Qu'est-ce que le péché véniel? — C'est celui qui ne nous fait pas perdre la grâce de Dieu, mais qui refroidit en nous la charité et nous dispose au péché mortel.

Le péché véniel, ainsi nommé parce que Dieu en accorde

plus facilement le pardon (*veniam*) que du péché mortel, est la violation d'un précepte léger, ou d'un précepte grave transgressé avec un demi-consentement. Il diminue, mais ne détruit pas en nous la grâce de Dieu, et nous rend dignes, non des flammes éternelles de l'enfer, mais des flammes temporaires du purgatoire.

On distingue les péchés véniels de fragilité, et les péchés véniels de malice. Les premiers, tristes suites de la faiblesse humaine, et dont les Saints eux-mêmes, la mère de Dieu exceptée, n'ont pas été exempts, nous échappent par surprise, par légèreté, par vivacité, et ne sont pas voulus de sang-froid ni pleinement délibérés; notre âme ne s'y attache pas, elle les regrette quand elle s'en aperçoit, loin d'être disposée d'avance et toujours prête à les commettre dans l'occasion. Ce sont ceux-là surtout que Dieu pardonne facilement, et on peut dire qu'ils sont véniels parmi les véniels. Les autres proviennent de la perversité plutôt que de la faiblesse de la volonté; commis avec réflexion et advertance, ils sont tout à fait volontaires et délibérés, passent facilement en habitude, et n'inspirent plus ni crainte ni répugnance à l'âme, qui les avale comme l'eau. Ils nous réduisent à cet état particulièrement dangereux qu'on appelle la *tiédeur*, par opposition à la *ferveur*, qui est l'état d'une âme fermement résolue à accomplir toute la loi de Dieu sans distinction de préceptes graves ou légers, parce que rien ne lui paraît léger de ce qui offense Dieu.

1. En effet, tout péché, même véniel, lorsqu'il est formellement voulu, comme l'habitude du mensonge, les colères fréquentes, les défauts ordinaires de discrétion et de charité, conserve son caractère odieux de péché, de double mal de Dieu et de l'homme. On ne l'appelle léger que par comparaison au péché mortel, comme la terre, si grande en elle-même, est dite petite par rapport au soleil : il ressemble au péché mortel, et en reproduit, en les atténuant, toute la malice et tous les traits. C'est une révolte contre

Dieu ; à son commandement formel, il répond : Je veux faire mon choix dans vos préceptes, et tant que vous ne me menacerez pas de vos foudres et de votre enfer, je ne vous servirai pas ! C'est une injure infinie, partant du fond de notre bassesse pour offenser la majesté infinie ; toutes les larmes des créatures, sans la grâce et le sang de Jésus-Christ, ne la sauraient expier. C'est un mépris outrageant, qui préfère à la volonté de Dieu et à l'augmentation de gloire éternelle qu'il promet, la plus misérable et la plus fugitive jouissance. Et cependant, Dieu est là, il nous voit, il nous aime encore et sa grâce fait entendre à notre cœur qui l'offense les plus tendres reproches. Ingratitude ! c'est parce qu'il nous aime encore que nous ne craignons pas de lui déplaire ; c'est parce qu'il ne nous menace pas de ses plus terribles châtimens, que nous lui désobéissons ! Il ne sera donc servi que la verge à la main ! quels vils esclaves sommes-nous donc ! Infidélité ! nous n'avons pas fait un vrai acte d'amour, nous ne lui avons pas donné une fois notre cœur, nous n'avons pas été admis une fois à sa table sainte, sans lui promettre et lui jurer cette pleine obéissance que nous lui refusons aujourd'hui. Voulons-nous donc, de parti pris, que notre vie soit un perpétuel démenti à nos prières, et lui reprendrons-nous toujours debout ce que nous lui donnons toujours à genoux ?

Ah ! regardons la croix, et si ces péchés qui ne pèsent plus à notre conscience ne sont pas les bourreaux et les clous qui y ont attaché notre Sauveur, ils sont le fiel et le vinaigre dont il y a été abreuvé, ils sont les épines qui ont rendu sa passion plus douloureuse, et certainement une partie de son sang a été versée pour les expier. En péchant moins, nous ferons que Jésus ait moins souffert, de même que, par notre tiédeur obstinée et notre facilité à pécher, nous avons aggravé ses ignominies et ses douleurs¹.

1. On essayait un jour de consoler la reine Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV, d'une faute qu'elle avait commise, en lui disant qu'après tout

. 2. Oserons-nous dire encore que nous ne craignons que le péché mortel? et si nous en sommes là, aimons-nous véritablement Dieu? et une charité si refroidie n'est-elle pas déjà éteinte? Du moins est-il de foi que ce malheur est imminent, et que le péché véniel délibéré et habituel nous conduira au mortel, que nous prétendons seul redouter. « Celui qui fait mépris et ne tient nul compte des péchés « moindres, tombera peu à peu dans les plus graves : les « petites infidélités disposent aux grandes : parce que vous « êtes tiède, je ne tarderai pas à vous vomir de ma bouche. » Être sur le sein de Dieu comme une nourriture nauséabonde qui soulève le cœur, comme un ami qui devient à charge par ses continuelles indécidatesses, et dont on cherche à se délivrer, se peut-il un état plus dangereux et plus voisin de la chute? Elle viendra, et du côté de Dieu et du côté de nous-mêmes.

La foi nous enseigne que, sans un secours spécial et une particulière assistance de Dieu, le juste ne peut pas persévérer dans la justice : or, ces faveurs réservées, cette protection plus attentive, Dieu les accordera-t-il à l'âme tiède, qui se fait un jeu de l'offenser, qui désire moins son amitié qu'elle n'appréhende les effets de sa colère, qui lui mesure son amour comme on paye une dette onéreuse? Ne s'éloignera-t-il pas d'elle comme elle s'éloigne de lui, lui mesurant à son tour strictement ses grâces, l'attirant et la retenant moins sur son cœur qu'elle contriste, et ne l'enchaînant plus par les doux liens de son amour, lorsque, sollicitée au mal par une occasion plus séduisante, elle fera effort pour s'arracher à ses bras et tomber?

Car, en même temps que Dieu la soutient moins, elle augmente de son côté son inclination et sa pente au péché; sa vertu, qui faisait sa force, va s'affaiblissant chaque

cette faute n'était que vénielle. Ah! reprit la reine chrétienne, elle est mortelle pour mon cœur.

jour; les petites injustices diminuent l'amour de la justice, les petits mensonges diminuent l'amour de la vérité, comme les petites maladies répétées altèrent la vigueur du tempérament. Sa prière, qui était sa nourriture, devient plus rare et plus languissante; elle y éprouve du dégoût, et n'a plus cet appétit spirituel qui est à la fois signe et cause de la santé de l'âme. Elle se familiarise avec le péché et en perd peu à peu l'horreur, comme affronter les périls ordinaires rend hardi et téméraire dans les plus grands; ses passions se fortifient, et elle ne sait plus les retenir devant un plaisir attrayant, mais gravement coupable; ne voit-on pas tous les jours de simples aversions mal combattues éclater en haines déclarées, et des inclinations trop mollement suivies dégénérer en passions criminelles? Quand on court sur un terrain rapide et glissant, il n'est pas facile de s'arrêter subitement sur le bord d'un précipice. Les plus graves chutes ont été ainsi préparées : Ève a commencé par la curiosité, Judas, comme beaucoup d'avares, par de légers détournements, et saint Pierre par la présomption.

Le péché véniel est donc un très-grand mal en lui-même et dans ses effets; tous les maux d'ici-bas ne lui sont pas comparables, et aucun avantage imaginable ne peut le rendre permis. Un seul suffirait pour nous interdire à jamais l'entrée du ciel, s'il n'était expié par les longues souffrances du purgatoire, dont les flammes allumées par la justice divine ne diffèrent des flammes éternelles, au sentiment de plusieurs auteurs, que par la durée. Éclairons-nous à ce double brasier : dans l'un on expie des péchés véniels, dans l'autre on expie les conséquences du péché véniel dans le péché mortel.

9. *Quelle crainte et quelle horreur faut-il avoir du péché? — Il faut le détester et le craindre plus que tous les maux de ce monde, plus que l'enfer même.*

Tout ce que nous venons de voir a dû nous convaincre,

si nous le méditons devant Dieu et à sa lumière, qu'il faut détester le péché comme le souverain mal, le craindre plus que tous les maux de ce monde, qui ne sont que les suites et les suites les moins terribles du péché, le craindre plus que l'enfer, qui n'en est que l'expiation éternellement impuissante, faisant retomber sur la créature le mal qu'il a voulu faire au Créateur. Le péché s'est peint lui-même dans trois tableaux, où se montre au premier regard toute la haine que Dieu lui garde, toute l'horreur que nous en devons concevoir. Regardons la terre, avec les douleurs qu'elle a portées, les larmes qu'elle a bues depuis six mille ans : c'est une partie des peines temporelles du seul péché d'Adam. Regardons l'enfer, avec ses tortures et ses inconsolables lamentations; c'est la peine éternelle du péché. Regardons la croix, avec le Dieu qui la teint de son sang et y meurt suspendu sur quatre blessures : c'est la peine et l'expiation divine du péché. Mal du temps, mal de l'éternité, mal de Dieu, mal de l'homme, mal pur, mal infini, voilà le péché, voilà ce que Dieu en pense, et il n'y a de vérité et de sagesse qu'à penser comme lui.

Eh bien ! voici quelque chose de plus odieux et de plus triste encore que le péché actuel, qui est un acte qui passe et où la faiblesse peut avoir sa part; c'est de vivre dans le péché après qu'on l'a commis, et de ne pas vomir ce poison au plus vite; c'est de persister dans la haine de Dieu et de perpétuer son péché, en refusant de s'en repentir, en restant pour ainsi dire dans l'attitude insolente de la révolte. Cet état, qu'on appelle *péché habituel*, outre qu'il nous tient sans cesse comme suspendus au-dessus de l'enfer, nous incline à de nouvelles chutes : pourquoi ne pas recommencer ce qui est agréable à la nature corrompue, et qu'on ne regrette pas d'avoir fait ? Les rechutes épuisent notre force de plus en plus défaillante et, comme tout ce qui nous abaisse, dégénèrent vite en habitudes : ces habitudes forment autour de nous un lien très-difficile à rompre, un

cercle d'iniquités que nous ne cherchons plus à franchir, découragés, désespérant de nous corriger, et arrivant ainsi tête baissée et les yeux fermés à l'impénitence finale et à l'abîme éternel. C'est là que tant de malheureux méditeront, sans fin et sans fruit, les voies maudites de l'iniquité qu'ils auront parcourues, et combien il est criminel et amer d'avoir abandonné le Seigneur.

10. *Quels sont les principaux moyens d'éviter le péché ? — 1. La méditation fréquente des quatre fins dernières de l'homme. 2. La fuite des occasions prochaines. 3. La prière. 4. Le jeûne. 5. Le travail. 6. La fréquentation des sacrements. 7. La dévotion à la sainte Vierge.*

Le plus grand des maux en est aussi le plus menaçant et le plus près de nous : notre ignorance, notre irréflexion, l'habitude grossière de ne sentir et de ne juger que par les sens, comme si nous n'étions que des corps, une funeste habileté à nous séduire et à nous tromper nous-mêmes, le poids de la concupiscence héréditaire que nous avons aggravée par nos propres fautes; tout concourt à nous voiler la laideur du péché et à nous y entraîner, à nous pousser vers le précipice en le recouvrant de fleurs. La prudence, qui est la force des faibles et sert plus que la science elle-même pour ne pas s'égarer, demande donc que nous ne négligions aucun moyen d'éviter un danger si redoutable et si présent : et la crainte même de ce danger, la vue de son imminence et de sa grandeur, la vraie connaissance du péché, en sera le plus sûr préservatif; le voir toujours tel qu'il est, ôter au démon son masque et ne lui permettre jamais de le reprendre, est un moyen infailible de ne l'aimer jamais.

Le premier moyen qu'indique le Catéchisme ne diffère guère de celui-là : méditer fréquemment nos dernières fins, amener le péché en face de la mort, du jugement, du paradis

et de l'enfer, c'est en montrer toute la folie, c'est, dit l'Écriture sainte, se le rendre éternellement impossible. — La témérité produit autant de chutes que la faiblesse. Fuir les occasions prochaines, celles où nous prévoyons que nous serons exposés à tomber, celles où nous avons souvent failli, cette société, cette maison, ce voyage de plaisir, ces imaginations, ces pensées; c'est écarter le feu de la paille, c'est retrancher la cause la plus ordinaire de nos péchés, c'est nous tenir sous la protection de Dieu, qui ne nous suit pas dans les périls follement bravés. L'occasion fait le pécheur, comme la fuite des occasions fait la meilleure partie de notre force. Quoi de plus fragile que le verre? néanmoins, s'il est bien gardé, il durera autant qu'un diamant. — La prière est à l'âme ce que les ailes sont à l'oiseau, ce que la nourriture est au corps, ce que la lumière est aux yeux; elle attire et met en nous l'Esprit de sainteté : bien prier, et vivre dans le péché, ne se sont jamais vus ensemble. — Le jeûne fortifie l'âme en affaiblissant moins les forces que les révoltes du corps, principe de tant d'iniquités et de désordres. — Le travail, punition du péché, en est aussi le remède. C'est une vraie pénitence médicinale, qui guérit et sauve plus qu'elle ne punit; en l'imposant à l'homme pécheur, Dieu l'a frappé en père. — Les sacrements nous ouvrent les grandes sources de la sainteté et de la vie chrétienne : par le sang de Jésus-Christ qu'ils renferment, par la grâce abondante qu'ils versent dans l'âme, par les dispositions et les actes préparatoires qu'ils exigent, ils sont la plus puissante sauvegarde que nous ayons contre le péché. — Enfin, la dévotion à la très-sainte Vierge, par les secours qu'elle nous obtient, par l'imitation des vertus de Marie qu'elle nous propose, par le parfum de piété que ce nom seul et ce souvenir exhalent, par la confiance et le courage qu'elle nous inspire, prévient ou répare nos chutes. La mère de Jésus n'attire si fortement les âmes, que pour les retenir ou les rappeler à Jésus; elle est, à titre égal, le

refuge des pécheurs qui veulent se relever, et des justes qui ne veulent plus tomber.

TROISIÈME LEÇON.

DES PÉCHÉS CAPITAUX.

1. *Combien y a-t-il de péchés capitaux? — On en compte ordinairement sept, qui sont : l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse.*
2. *Pourquoi ces péchés sont-ils appelés capitaux? — Parce qu'ils sont la source de plusieurs autres péchés.*

Toute plante a ses racines, tout ruisseau a sa source, tout effet a sa cause, tout péché a en nous son principe. On appelle *péchés capitaux* ces affections désordonnées, ces pen-tes mauvaises, ces passions habituelles et permanentes qui nous poussent à pécher. Par où l'on voit que les péchés capitaux sont moins des actes qui passent, que des inclinations et comme des tortuosités de l'âme qui demeurent, moins des chutes que des prédispositions à tomber : un péché actuel peut s'effacer en un moment, un péché capital ne s'efface pas, parce qu'il n'est pas une tache mais un mauvais pli; il s'atténue, il se redresse, et ne disparaît qu'après de longs efforts. C'est un vice et une faiblesse, il est naturel et plus ou moins acquis, absolument comme la vertu dont il est tout l'opposé.

De là le nom de *péchés capitaux*, c'est-à-dire têtes et producteurs de péchés : car, de même qu'une vertu est comme une source féconde de bonnes actions, ainsi un péché capital est le chef et comme le père de fautes sans nombre. L'orgueilleux, par exemple, ne reculera devant rien pour se satisfaire; il mentira au besoin, prendra ou retiendra le bien d'autrui, et fera même des bassesses pour arriver à

paraître grand : il n'est pas de péchés qu'une passion capitale ne fasse commettre. Souvent les passions s'entr'aident, la cruauté vient au secours de la luxure, et c'est elle qui demanda la mort d'Urie et la tête de Jean-Baptiste ; la vengeance se met au service de l'orgueil, l'injustice sert la gourmandise. D'autres fois ces bêtes féroces se dévorent entre elles ; l'avarice est absorbée par l'orgueil qui se ruine, la sensualité par l'avarice qui se refuse le nécessaire, l'orgueil par la luxure qui se traîne dans la honte. Tous nos péchés, grands et petits, sortent de ces racines amères, de ces passions justement appelées capitales, puisqu'elles sont comme les sept têtes qui dominent et engendrent le corps monstrueux du péché.

On compte, en effet, sept péchés ou vices capitaux, bien qu'on pût à la rigueur en compter un plus grand nombre, puisqu'il y a autant de vices que de vertus. Mais on n'a pris que les principaux de ces vices, comme on n'a pris que les principales vertus, et on a appelé de deux noms qui ont à peu près le même sens, celles-ci cardinales, et ceux-là capitaux. Les sept péchés capitaux se pourraient ramener aux trois premiers, l'orgueil, l'avarice et la luxure, qui renferment les autres, et ne sont que la triple concupiscence à laquelle saint Jean rapporte tous les péchés qui se commettent dans le monde. Cette concupiscence n'est d'ailleurs, à son tour, qu'un vice à trois têtes, et ce vice unique est l'amour-propre, ou l'amour excessif et déréglé de nous-mêmes : supprimez-le, faites que toujours nous aimions et soyons portés à aimer Dieu plus que nous, et il n'y aura plus ni péché ni vice. Mais cette malheureuse tendance à nous préférer à Dieu existe dans notre nature originellement viciée, et de là tous nos maux : nous aimons notre misérable gloire plus que Dieu, et c'est orgueil ; les plaisirs du corps plus que Dieu, et c'est sensualité, luxure, gourmandise ; les biens de la terre, qui nourrissent notre sensualité et notre orgueil, plus que Dieu, et c'est avarice. Qui

arracherait de nous ce maudit amour-propre, nous arracherait tous nos vices, nous referait droits comme Adam innocent, relevés vers Dieu, et non plus recourbés et comme ployés sur nous.

Cette passion fondamentale se répand et se partage entre les autres vices, mais inégalement suivant les personnes : celui-ci est plus orgueilleux qu'avare, celui-là plus avare qu'orgueilleux, un autre plus sensuel, un autre plus paresseux : le vice qui domine en chacun s'appelle sa *passion dominante*. C'est celle-là qu'il faut nous appliquer à reconnaître pour la combattre ensuite avant tout, comme on vise au cœur quand on veut abattre un corps, comme on cherche à frapper le chef pour vaincre une armée, comme on attaque la capitale pour prendre un pays, comme, pour faire mourir un arbre, on coupe la racine mère. Voyons donc quel est notre défaut, notre vice dominant, celui qui nous tient au vif du cœur, celui qui reparait habituellement dans nos pensées et nos discours et nous fait le plus souvent pécher : une fois reconnu, et il sera toujours une des trois concupiscences, attaquons-le généreusement, poursuivons-le sans relâche dans nos examens, nos confessions, nos résolutions, nos prières, demandant toujours comme première grâce la force d'en triompher. Si jamais nous périssons, ce sera par lui ; tous nos autres vices seraient détruits que, s'il est épargné, il peut les faire tous revivre. Tant que ce chef de nos ennemis reste intact et debout, il n'y a pour nous aucune sécurité, et si nous ne le harcelons sans cesse pour l'affaiblir de jour en jour, prenons-y garde, notre piété n'est pas éclairée, notre vertu n'est pas sincère, et nous ne combattons pas loyalement le combat du Seigneur.

3. *Qu'est-ce que l'orgueil ? — L'orgueil est une estime déréglée de notre propre excellence, qui nous porte à nous préférer aux autres, ou à nous attribuer ce qui vient de Dieu.*

Le premier des péchés capitaux, qu'on appelle aussi amour propre, comme s'il renfermait à lui seul tout l'amour déréglé de nous-mêmes, c'est l'orgueil. L'orgueilleux voudrait avoir plus de qualités, de mérite et d'excellence que Dieu ne lui en a donné; il s'irrite de son peu de valeur quand il s'en aperçoit; il s'exagère et enfle dans sa pensée tous ses dons d'esprit, de corps ou de grâce; ne reconnaissant pas ou du moins oubliant qu'il les tient de Dieu, il s'en prévaut et s'y complait comme s'il ne les devait qu'à lui-même; cette admiration et cette espèce de culte qu'il a pour lui, il désire les imposer aux autres, quoiqu'il les méprise et n'estime que leurs hommages. C'est ce qui rend ce vice si odieux aux hommes, qu'il outrage par ses dédains, par ses prétentions à s'élever au-dessus d'eux et à se faire leur idole : personne n'est autant haï, ni plus cruellement raillé, ni moins plaint que l'orgueilleux.

Il est encore plus détesté de Dieu, dont il usurpe l'honneur, en mettant l'œuvre à la place de l'ouvrier, et attirant sur elle les respects et la révérence qui ne sont dus qu'à son auteur. N'est-il pas à lui-même son Dieu, ne s'adore-t-il pas lui-même, lorsqu'il s'attribue les qualités réelles ou supposées qu'il croit voir en lui? Car, qu'est-ce qu'adorer Dieu, sinon le reconnaître avec amour comme le principe de tout bien en nous et hors de nous, et lui en rapporter fidèlement la gloire? Aussi, on dirait que Dieu se sent menacé par l'orgueilleux, « il lui résiste, » comme on résiste à un rival, et c'est contre lui qu'ont éclaté ses plus terribles châtimens : nous savons comment il l'a puni en Adam et dans les anges, et quels dieux a faits d'eux leur orgueil idolâtrique. Dieu se venge encore tous les jours des superbes; il leur retire ses grâces dont ils se parent, il les abandonne, puisqu'ils croient se suffire à eux-mêmes, il les laisse tomber dans les plus honteux excès, « dans ces passions d'ignominie » qu'il permet par justice, pour abaisser ceux qui s'exaltent, et aussi par miséricorde, pour les obliger à

se connaître enfin dans leur honte et à s'humilier devant lui.

Beaucoup de péchés d'orgueil ne sont que véniels ; mais ils sont nombreux, et si nous n'en combattons le principe trop fécond, ils tendent chaque jour à se multiplier et à s'aggraver. Ces fruits, ou, comme on les a appelés, ces filles de l'orgueil sont, entre autres : 1^o La vaine gloire qui, peu soucieuse de la gloire solide qui consiste à être vu et approuvé de Dieu, fait le bien devant les hommes pour capter leurs applaudissements et leurs éloges. Comme les Pharisiens qu'elle imite, elle a reçu ici-bas sa récompense aussi vaine qu'elle, et n'en a plus à attendre dans l'éternité : la vaine gloire est un larron qui vient nous dérober tout le mérite de nos bonnes œuvres, un ver qui empêche de mûrir nos meilleurs fruits. 2^o L'hypocrisie, pire que la vaine gloire : celle-ci du moins n'étale que le bien qu'elle fait, tandis que les hypocrites couvrent leurs vices sous le manteau de la vertu, qu'ils déshonorent : Notre-Seigneur les compare à des sépulcres blanchis, beaux au dehors, mais au dedans pleins de pourriture et d'immondices. 3^o Le respect humain, espèce d'hypocrisie renversée, qui rougit du devoir et de la vertu comme l'hypocrite rougit du péché et du vice : cette folie, cette lâcheté, cette captivité criminelle et méprisable, source de tant d'infidélités à la loi de Dieu et à la voix de la conscience, découle elle-même directement de l'orgueil, qui craint de déplaire aux hommes plutôt qu'à Dieu, et redoute les faux mépris autant qu'il est avide des fausses louanges. 4^o L'ambition, la soif immodérée des honneurs, des places et des dignités, que l'ambitieux poursuit par toutes les voies, artifices, injustices envers ses concurrents, haines et vengeances contre les adversaires de ses desseins : l'histoire prouve que l'ambitieux, dans le désir d'arriver à tout, est capable de tout. 5^o Les mépris, les jalousies, les diffamations : pour être orgueilleux, on n'en est pas plus grand : mais on veut le paraître, et il faut

pour cela rabaisser ses voisins. 6° L'orgueil est implacable; on dirait qu'il ne peut pas pardonner, tant reste vive la plaie qu'on lui a faite en l'humiliant et en l'offensant: quand il a offensé les autres, il n'en convient jamais et se refuse toujours aux premières démarches d'une réconciliation: ainsi, après avoir multiplié les inimités et les ressentiments, il les envenime et les rend interminables. 7° Dans un siècle où la richesse est plus honorée que la vertu, l'orgueilleux aspire à être riche; l'avarice et l'injustice viennent répondre à ses désirs de gloire et d'éclat: ces vices dorés, autrefois honnis, sont devenus pour lui le chemin des honneurs. 8° Enfin l'entêtement, l'obstination de l'esprit qui ne veut plus croire, l'obstination de la volonté qui ne veut plus obéir, toutes les révoltes contre l'autorité divine et l'autorité humaine, l'incrédulité, l'hérésie, la *révolution*, voilà encore des effets directs de l'orgueil; et nous en passons. On voit que si l'orgueil a introduit le péché dans le monde, il continue de l'y répandre; cette source maudite, ouverte une fois par le démon, ne tarit plus.

4. Quelle est la vertu opposée à l'orgueil? — La vertu opposée à l'orgueil est l'humilité.

L'antidote et le contrepoison de l'orgueil, c'est l'humilité, la plus modeste des vertus quant au nom et aux apparences, mais en réalité la plus élevée après la charité, et qui nous rapproche le plus de Dieu. « Quiconque s'abaisse sera exalté, » à l'exemple de Jésus-Christ humble et obéissant jusqu'à la mort, d'où il a été élevé jusqu'à la droite de son Père, qui lui a donné un nom au-dessus de tous les noms. « O homme, qu'as-tu que tu ne l'aies reçu, et pourquoi t'en glorifier comme si tu ne l'avais pas reçu? » Cette maxime de saint Paul est la maxime même de l'humilité, et la renferme tout entière. « Qu'as-tu? » Ce qu'elle a, ce mélange de petitesse et de grandeur, de faiblesse et de force, d'aspirations généreuses et de basses tendances, de vices et de ver-

tus, de motifs de craindre et d'espérer, l'âme humble le voit : car l'humilité est fondée sur la vérité, et *connaiss toi toi-même* est sa première devise. « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? » C'est sa seconde vérité, qui lui rappelle sans cesse que, n'étant rien, elle n'a pu se rien donner, et que Dieu seul ayant mis en elle, au degré où il l'a voulu, grâce, vertu, talent, force, beauté, richesse, il reste toujours maître de ses dons et peut toujours les reprendre. « Pourquoi t'en glorifier ? » C'est ce qu'elle se demande en effet, sans en trouver aucune raison : un vase grossier, fait de rien, fût-il rempli de diamants, en est-il moins vil ? quand il serait fait d'or, en a-t-il plus de mérite ? — Quoi ! l'âme humble n'a-elle pas du moins le mérite de ses vertus ? — Oui, mais non pour se les attribuer à elle-même. Mes vertus et mes mérites, si j'en ai, dit-elle avec les Saints, sont les plus précieux dons de Dieu et ce qui lui appartient le plus en moi : où en serais-je sans sa grâce ? et si tel malheureux pécheur avait été prévenu de vertueuses inclinations comme moi, il serait meilleur que moi.

C'est pourquoi on ne la voit ni s'élever, ni rabaisser personne dans ses pensées ; elle plaint les méchants et prie pour eux, mais ne les méprise pas, tremblant toujours de leur ressembler, si Dieu, lassé de ses infidélités, venait à lui retirer son secours. Et ce qu'elle pense d'elle-même, il ne lui déplaît pas que les autres le pensent ; car la vérité et les droits de Dieu lui sont chers avant tout. Si les hommes la méprisent, elle se méprise encore plus qu'eux, connaissant mieux ses fautes et ses misères : s'ils l'oublient et ne font d'elle aucune estime, elle ne trouve pas qu'ils aient tort, puisque de son fonds elle n'est rien et n'a rien : s'ils l'exaltent et lui reconnaissent quelque mérite, elle s'en afflige plus qu'elle ne s'en réjouit, voyant qu'ils rendent à la créature et à l'image de Dieu l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu, redoutant pour elle-même le poison de la louange et l'enivrement de cet encens qu'il est si difficile à la nature,

déchue et abattue par le démon de l'orgueil, de faire remonter tout entier au Créateur.

Telle est l'humilité, dont le monde connaît à peine le vrai nom, quoiqu'il ne puisse se défendre de l'aimer sous le nom affaibli de *modestie*. Mais, avant d'arriver à cette perfection, elle passe par bien des degrés, et ne croît que fort lentement. L'homme, à la fois orgueilleux et misérable, répugne à l'humilité : il n'y a pas de vertu moins naturelle et plus exclusivement chrétienne, et pourtant, en est-il une plus raisonnable et plus avantageuse ? Du cœur humble, comme d'un encensoir toujours fumant, s'élève une action de grâces et une prière continuelle, parce qu'il sait qu'il n'a rien et que tout lui est venu ou lui viendra de Dieu. Plus il est vide de lui-même, plus les dons du ciel entrent en lui ; car ils sont refusés aux superbes qui se les approprient, et accordés aux humbles comme à des dépositaires fidèles qui en renvoient à Dieu toute la gloire. L'eau fuit les montagnes et s'écoule dans les vallées ; ainsi la grâce s'accumule dans les cœurs humiliés : la plus humble des créatures en a été la plus remplie, et si elle a plu au Seigneur par sa virginité, c'est par son humilité que Marie l'a conçu.

En attirant Dieu dans les âmes, comment l'humilité ne les unirait-elle pas ? Autant l'orgueil les divise, autant elle les rapproche. Elle ne veut point paraître aux dépens des autres, elle les estime et les honore, se mettant volontiers à leurs pieds, les prévenant d'égards qu'elle ne réclame point pour elle-même, et se montrant reconnaissante de leurs moindres bienfaits, dont elle se croit sincèrement indigne : qui ne l'aimerait pas ? qui ne vivrait en paix avec elle ? Si la charité est le lien des cœurs, l'humilité est le nœud qui l'empêche de se relâcher. Car, elle est la gardienne de toutes les vertus qu'elle produit. Pénétrée du sentiment de son impuissance, appuyée uniquement sur Dieu, elle ne le quitte jamais, elle ne fait pas un pas sans lui, elle redoute l'apparence et le danger du mal comme le mal

même ; sa vigilance est continuelle, et sa défiance la mère de sa sûreté. Heureux les chrétiens qui ont appris de Jésus qu'il est humble de cœur, et s'exercent à le devenir comme lui !

5. Qu'est-ce que l'avarice? — L'avarice est un amour déréglé des biens temporels.

L'avarice est un amour déréglé des biens de la terre. Ces biens sont bons en eux-mêmes comme toutes les créatures de Dieu : si donc nous n'avons pour eux qu'un amour *réglé*, c'est-à-dire toujours soumis à la règle divine de nos devoirs, cet amour n'est pas avarice. L'avarice ou la cupidité commence avec le dérèglement de nos désirs, lorsqu'ils nous préoccupent au point de nous faire négliger ou transgresser la loi de Dieu pour acquérir ou pour conserver *du bien*. Car, peu importe que nous en ayons ou que nous n'en ayons pas ; le mal est dans l'excès du désir, dans la disposition d'offenser Dieu pour de l'argent, qu'on veuille le conserver, ou l'augmenter, ou l'acquérir. Il y a des pauvres avares, et des riches qui ne le sont pas : Notre-Seigneur ne proclame bienheureux que « les pauvres d'esprit, » de cœur et d'affection. S'attacher par là convoitise aux biens qu'on n'a pas, c'est être compris parmi les riches menacés par l'Évangile ; se détacher suffisamment des richesses qu'on a, c'est être compris parmi les pauvres bénis par Jésus-Christ. Encore une fois, c'est l'amour de l'argent préféré à la volonté de Dieu qui fait l'avare, ce n'en est pas la possession, ni non plus l'usage. Il y en a qui aiment l'argent pour l'argent, la terre pour la terre, pour s'en faire un trésor ou arrondir un domaine dont ils n'usent ni ne profitent ; ce sont les avares sordides : il y en a qui l'aiment pour le dépenser, pour satisfaire leur orgueil, leur sensualité, leur paresse, et ils ne s'en montrent souvent que plus avides ; ce sont les avares prodigues, prodigues et libéraux pour eux-mêmes, avares et durs pour les autres. Ce n'est

pas la prodigalité, c'est le détachement, qui est opposé à l'avarice.

Il est peu de péchés plus universels, plus difformes, plus dangereux et plus féconds que l'avarice. Nous en apportons le germe en naissant; l'or éblouit nos yeux, parce que tout lui obéit, dit l'Écriture, et qu'il conduit à tout : il faudrait n'avoir aucune passion pour ne pas l'aimer, puisqu'il est le grand moyen de contenter toutes les passions. L'avarice, dit saint Paul, est une idolâtrie : combien, même de ceux qui ne vont pas jusqu'aux derniers excès et que le public ne flétrit pas du nom d'avares, se font un dieu de l'argent, préfèrent le culte de leur idole au service du vrai Dieu, lui rapportent toutes leurs pensées et toutes leurs actions, l'aiment d'un amour dominant, mettent en lui leur suprême félicité et lui sacrifient leur fin céleste? Que pourrait faire de plus un païen pour son idole et un chrétien pour son Dieu?

Comme l'intérêt, restreint à certaines limites, n'est pas mauvais, que l'épargne est souvent fille de la prudence, que même l'économie est une vertu dont la cupidité prend facilement le nom et les apparences, que le monde estime surtout l'homme qui a grossi son avoir et amélioré sa condition, et pardonne facilement les moyens quand on a atteint le but; il n'est pas de vice qui s'insinue plus perfidement dans le cœur que l'avarice. Une fois entrée, elle y est presque inexpugnable : rien ne la peut rassasier, plus elle a, plus elle veut avoir, et ce qu'elle obtient ne fait qu'irriter ses désirs. Les années lui apportent de nouvelles forces, elle semble vivre de la ruine des autres passions, et le vieil avare, un pied déjà dans la tombe, est plus âpre que jamais à l'argent qui lui échappe et à la terre qui va le recouvrir. Si, alors, il se souvient que l'iniquité a rempli son trésor et que *la chose d'autrui crie à son maître*, s'il a enrichi les siens des fruits de son injustice, aura-t-il le courage de les en dépouiller? entendra-t-il la voix de Dieu et de sa cons-

cience? n'est-il pas, comme enchaîné à son péché, et par lui à sa damnation?

L'avarice, vice si dangereux, est surtout un vice capital et fécond. Il mène plus que tout autre à l'oubli et à la négligence des devoirs de religion, par la préoccupation dont il obsède l'esprit et les soucis dont il ronge le cœur; quel est l'avare qui prie bien? Quand Notre-Seigneur dit qu'on ne peut servir deux maîtres, il explique aussitôt quels sont ces deux maîtres: « Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. » Il mène à la violation continuelle de nos deux grands devoirs envers le prochain. Il éteint la charité dans le cœur, qu'il endurecit; l'avare n'entend plus le cri du pauvre, et abuse même de sa détresse pour achever de le ruiner par des contrats iniques et des gains cruels. Il éteint le sentiment de la justice; tous les vols et toutes les rapines sont son ouvrage, toutes les fraudes directes ou détournées, toutes les ruses, toutes les tromperies du commerce, tous les moyens de prendre et de ne pas rendre, c'est lui qui les a inventés. Il est plus fort que les liens du sang, il arme les frères sur la tombe à peine fermée d'un père, et les divisions et les haines de famille ont presque toujours l'intérêt pour origine. « Rien de plus inique que l'avarice; la cupidité est la racine de tous les péchés. »

6. *Quelle est la vertu opposée à l'avarice? — La vertu opposée à l'avarice est le détachement.*

Le détachement ou la pauvreté d'esprit, vertu directement opposée à l'attache aux richesses ou avarice, peut être pratiqué à trois degrés, comme toutes les vertus. Au premier, nous sommes disposés à devenir ou à rester pauvres plutôt que de commettre un péché mortel : c'est la disposition nécessaire à tout fidèle qui veut vivre en état de grâce. Au second, nous sommes résolus à ne sacrifier à nos intérêts temporels aucun devoir, si léger qu'il soit, parce qu'un seul péché véniel est un mal plus grand que la perte de

tous les biens de la terre. Au troisième, le chrétien parfait (car c'est ici de la perfection) ne s'arrête plus aux préceptes, le moindre gain spirituel lui est plus précieux que tout l'or du monde, le mieux est pour lui le seul bien : entre un simple conseil à suivre, et un avantage matériel à laisser, il n'hésite plus. Beaucoup de Saints ont pratiqué et pratiquent encore ce parfait détachement au milieu du monde et des richesses, parmi des soucis et des soins de famille qu'ils ne négligent pas : l'or qui est dans leurs mains reste loin de leur cœur. Mais, comme le contact en est toujours dangereux, beaucoup d'autres Saints ont mieux aimé ajouter l'abandon *effectif* à l'abandon *affectif*, en renonçant à tout ce qu'ils possédaient par le vœu de pauvreté volontaire et réelle, comme font les religieux et les religieuses. La grâce leur a fait entendre ce divin conseil : « Si vous voulez être parfait, donnez aux pauvres tous vos biens et venez à ma suite. »

Si nous ne sommes pas appelés à la perfection de ce troisième degré, nous le sommes certainement au premier et au second, au-dessous desquels, quoi que pense de nous le monde, nous sommes avares devant Dieu. Fuyons, même de loin, ce vice odieux et funeste de l'avarice, qui commence par embarrasser les âmes de vains désirs, par resserrer les cœurs pour les étouffer ensuite. Dès que nous le sentons germer en nous, arrachons cette racine de mort, pratiquons quelque libéralité envers les pauvres, une manière plus large de traiter avec les gens qui nous servent, quelque léger abandon de nos droits pour réprimer notre âpreté à les poursuivre. Regardons l'image de Jésus-Christ pauvre et nu pour notre amour, pensons à l'immensité, à la solidité des biens éternels qui nous sont réservés, comparons-les à la caducité et à l'incertitude des faux biens d'ici-bas, qui nous tourmentent quand nous les désirons sans les avoir, nous laissent vides et nous tourmentent encore plus quand nous les avons. « Que sert à l'homme de gagner

« tout l'univers, s'il perd son âme ? Tes grenièrs sont
« pleins ? Insensé, cette nuit même on te redemandera ton
« âme ! »

7. Qu'est-ce que la luxure ? — La luxure est un amour déréglé des plaisirs de la chair et des sens.

La luxure est un amour déréglé des plaisirs du corps. C'est la plus honteuse des trois concupiscences, celle dont les hommes rougissent le plus, parce qu'elle les ravale au rang des bêtes, celle qui produit le plus de confessions sacrilèges, parce qu'une fausse honte en retient l'aveu, le démon abusant, pour renfermer ce péché dans un cœur, de la honte vraie et salutaire qui aurait dû lui en fermer l'entrée. Dieu, esprit infiniment saint et pur, a ce vice en abomination : il ne peut demeurer dans l'homme qui est devenu chair en asservissant son âme à son corps, au lieu de ressembler aux Anges en soumettant son corps à son âme. C'est pour laver la terre, souillée par les impuretés de ses habitants, qu'il a envoyé le déluge ; c'est pour punir la luxure de cinq villes infâmes qu'il a fait pleuvoir sur elles le feu du ciel. Car nos corps sont saints, la grâce, la chair de Jésus-Christ les a sanctifiés, Dieu y habite, et « il perdra
« le violateur de son temple. » C'est le crime de l'impudique : il profane en lui le corps et les membres mêmes de Jésus-Christ, et selon l'énergique expression de saint Paul, il en fait les membres d'une prostituée.

Il ne souille et ne dégrade pas moins son âme que son corps, il l'enveloppe pour ainsi dire dans la chair où elle est comme noyée, n'ayant plus que les pensées, les affections, les désirs de la chair. Son esprit s'appesantit et s'aveugle dans cette fange, son cœur s'endurcit, perd tout élan généreux et n'est plus sensible qu'à ses ignobles plaisirs. Les habitudes brutales du corps se forment vite, elles enchaînent le voluptueux, et bientôt il n'essaye plus de les briser. Le ciel, et ses vérités qu'il ne comprend

plus, et son bonheur qu'il ne désire plus, disparaissent peu à peu à ses yeux, et il s'enfonce lentement, comme un poids, dans un calme et stupide désespoir. A quoi bon parler des iniquités que traîne à sa suite un péché que saint Paul défend même de nommer dans l'assemblée des Saints ? l'hypocrisie et le mensonge, les dissipations et les ruines des maisons, les trahisons et les perfidies, les fureurs de la jalousie et de la vengeance. Quand il entre dans une âme, il y flétrit toutes les vertus et y introduit tous les vices : le démon impur ne marche jamais seul. « Cet esprit immonde prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui ; » il souille de sang et de boue l'histoire des nations et des familles, il ravage la terre et remplit l'enfer.

8. *Quelle est la vertu opposée à la luxure ? — La vertu opposée à la luxure est la chasteté.*

La plus belle des vertus est opposée au plus laid des vices, la vertu qui fait de nous des anges au vice qui nous assimile aux animaux sans raison. La chasteté étouffe et réprime les mouvements de la concupiscence charnelle, interdit aux sens tout plaisir coupable, et, pour mieux conserver la sainteté du corps, règle aussi les pensées, les imaginations et les désirs. Elle sait que le péché qui lui fait une sainte horreur a comme le mauvais œil, et que le regarder seulement, y penser avec complaisance, donne souvent la mort : quant à le désirer, Notre-Seigneur lui a appris que c'est déjà l'avoir commis dans son cœur. Éviter toute action, toute parole, toute pensée déshonnête, fuir le mal et l'image volontairement caressée du mal, telle est donc sa loi.

Sa perfection consiste à prendre son vol plus haut encore, à s'élever au-dessus de toute jouissance grossière, même permise, pour ne plus suivre que l'Époux des vierges et plaire uniquement à ses regards. Mais, au-dessous de cette perfection, qui est pour le petit nombre, doit bril-

ler d'un éclat moins vif, il est vrai, quoique toujours irréprochable, la chasteté commune de tous les chrétiens qui sont engagés ou disposés à s'engager dans les liens du mariage, ou qui en sont sortis par le veuvage. Ce devoir est de droit naturel, bien que la nature, sans la grâce et sans les lumières de l'Évangile, l'ait déplorablement méconnu et violé. La chasteté, surtout la chasteté parfaite ou la virginité, est la fleur du jardin de l'Église, le lis sans tache qui en fait la gloire, et montre à tous les yeux qu'il a été arrosé par le sang de Jésus-Christ; car il ne croît guère ailleurs. C'est seulement depuis que le Verbe fait chair a touché et nourri notre chair, qu'elle est devenue pure; c'est depuis qu'il s'est présenté au monde dans sa sainteté incarnée, avec l'immaculée Vierge sa mère, que les âmes chastes, que les vierges se sont multipliées et sont accourues sur ses pas « pour le suivre partout où il va. »

Aimons donc l'angélique vertu : mais n'oublions pas que cette perle sans prix ne se trouve pas dans la nature, que cette fleur venue du ciel a toujours besoin de la rosée du ciel, et qu'un souffle la flétrit. Demandons-la instamment à Dieu, qui seul peut la donner; à Notre-Seigneur, qui a bien permis à la calomnie de l'appeler séducteur, possédé, mangeur et buveur, mais jamais de jeter l'ombre d'un doute sur l'adorable pureté de sa vie; à la très-sainte Vierge, modèle, protectrice et charme attirant des cœurs purs. Il y a un pain des Anges et un vin qui fait germer les vierges; nous connaissons la table où il est toujours servi et où nous sommes toujours invités; allons souvent nous y asseoir. Nous en reviendrons plus forts, mais aussi plus vigilants, plus circonspects, plus timides même, à causé du vase fragile dans lequel nous portons le trésor de notre chasteté : car, si la pudeur, si la modestie, si la réserve ne la protègent et ne mettent comme un voile entre elle et le mal, sa fraîcheur sera bientôt fanée et son éclat terni. Ce n'est pas sans prudence, sans privations, sans

beaucoup de curiosités réprimées qu'elle se conserve. Elle est entourée de difficultés à vaincre; c'est un lis, mais un lis au milieu des épines, et pour le cueillir, il faut plus d'une fois faire saigner la nature.

9. *Qu'est-ce que l'envie ? — L'envie est un déplaisir que nous ressentons des avantages spirituels et temporels du prochain.*

10. *Quelle est la vertu opposée à l'envie ? — La vertu opposée à l'envie est la charité fraternelle.*

S'il est une passion qui prouve que notre nature n'est plus droite et bonne, mais infectée par le souffle du démon jaloux qui la fit tomber dès le commencement, c'est assurément l'envie. L'envie est une tristesse des avantages du prochain, et souvent aussi une joie de ses revers. Comme toutes nos passions, elle n'est que la corruption d'un sentiment bon et louable, du sentiment de l'émulation, qui nous porte à faire des efforts pour égaler ou surpasser en habileté et en vertu les rivaux dont le mérite humilie et aiguillonne notre infériorité. L'émulation ne s'attriste pas du bien ni de la gloire d'autrui, elle ambitionne seulement d'y arriver par les voies honorables que le devoir laisse ouvertes à ses légitimes aspirations. Mais l'envieux désire moins s'élever qu'abaisser les autres, moins s'enrichir que les voir dépouillés, moins briller que les voir dans l'ombre avec lui, moins être vertueux que les voir sans vertu. Le jour autour de lui fatigue ses yeux, il n'aime que la nuit : aussi, est-il honteux quand il est découvert, et il ne s'avoue ni aux autres ni à lui-même. Comment, en effet, ne pas rougir d'un sentiment si bas et si odieux, qui n'accuse que la méchanceté et l'impuissance, qui se nourrit des larmes de ses frères et fait son tourment de leur bonheur ? Car, souvent il se ronge lui-même en secret, se faisant son propre bourreau, et dévorant son propre poison sans pouvoir le rejeter.

Mais, plus souvent, il l'épanche au dehors, comme une

bavé qui salit et corrode tout ce qu'elle touche : ses tristesses et ses joies méchantes éclatent en soupçons adroitement insinués, en éloges même, mais perfidement restraints, en compassions hypocrites et accusatrices, en médisances acérées et impitoyables, en calomnies ou maladroites ou habilement ourdies, en rapports exagérés et faux pour affaiblir par la division les personnes qu'il n'ose combattre par le mérite. Lorsqu'elle a longtemps couvé dans le cœur, et exercé ses forces par des paroles saturées de son venin, l'envie, si elle n'est étouffée promptement et réprimée à sa naissance, peut conduire aux plus grands crimes. C'est l'envie qui a versé le premier sang humain, et fait du premier fils d'Adam le premier fratricide : c'est l'envie qui a aigri contre lui les frères de Joseph vendu par eux et emmené en esclavage : c'est l'envie qui a fermé les yeux des chefs de la Synagogue aux miracles et aux vertus de Jésus-Christ, dicté toutes leurs calomnies, pour les pousser enfin jusqu'au déicide : « car Pilate voyait qu'ils l'avaient livré « par envie. » Après avoir souillé et tué le premier homme et toute sa race par le démon, l'envie a tué Dieu par l'homme ; les deux plus grands attentats qu'ait vus le monde sont l'œuvre de l'envie.

Et cependant, qui en est tout à fait exempt ? L'égal, dit saint Augustin, porte envie à son égal qui est autant que lui, l'inférieur jalouse son supérieur parce qu'il est au-dessus de lui, le supérieur jalouse son inférieur par lequel il craint d'être égalé. Tout genre de mérite a ses envieux qui l'attaquent au dehors, comme il a au dedans l'orgueil qui cherche à le corrompre : celui qui n'a pas souffert de l'envie, là même où il devait le moins s'y attendre, on doit le féliciter d'être bien humble, ou bien habile, ou bien heureux. Veillons donc sur notre cœur, arrêtons les premiers mouvements de l'envie, écrasons la tête du serpent naissant : car l'envie est un péché sans excuse comme sans profit, un péché de pure malice, le péché du démon jaloux

des hommes. Aussi, est-il directement opposé à la charité fraternelle « pleurant avec qui pleure, se réjouissant avec qui se réjouit; » l'envieux fait son malheur du bonheur d'autrui et n'a de joie, joie diabolique et, sans contentement, que de ses peines. Le plus bas degré de la charité est de ne pas avoir d'envie; car le moins qu'on puisse faire quand on aime son prochain comme soi-même, c'est bien de ne pas voir d'un œil attristé et mauvais ses avantages, et de ne pas lui en souhaiter la perte. La charité est donc le grand préservatif contre l'envie: la charité dilate, échauffe, veut et procure le bien, est heureuse en faisant des heureux: l'envie resserre, refroidit, veut et fait le mal, se ronge en rongement les autres; la charité vient du ciel, l'envie vient de l'enfer.

11. Qu'est-ce que la gourmandise? — La gourmandise est un amour déréglé du boire et du manger.

La gourmandise est l'amour déréglé du boire et du manger, la recherche immodérée des plaisirs de la table. Le plaisir attaché à l'usage des aliments vient de Dieu : il n'est donc pas défendu de le goûter et de l'aimer pour ce qu'il vaut. Mais, comme tout plaisir, il nous séduit vite, passe facilement la limite que lui trace la sobriété chrétienne, après laquelle il devient gourmandise. On tombe dans le péché de gourmandise : 1^o Par attachement, si on est trop occupé de ses repas, si on y pense d'avance avec inquiétude ou délectation, si on savoure les mets avec lenteur et délicatesse ou si on les prend avec une avidité gloutonne, si on mange et boit à toute heure sans nécessité. 2^o Par excès, en prenant au delà du besoin, par pure sensualité, pour se charger, et non pour se nourrir selon les fins de Dieu : le trop nuit également au corps et à l'âme. 3^o Par délicatesse, si on ne se contente plus des mets ordinaires et conformes à son rang, si on aspire après les bons repas, les vins fins et les plats exquis, si on a le goût difficile et dé-

daigneux, et qu'on apporte une attention excessive aux préparations et aux assaisonnements. Quand l'estomac est roi, il se fait maître impérieux; les royautés usurpées et venues d'en bas sont toujours tyranniques.

Sans doute tous ces péchés ne sont le plus souvent que véniels; mais est-il si rare de les voir devenir mortels? de voir, par exemple, des intempérants disposés à violer les saintes et salutaires lois de l'Église, faire des dépenses qu'ils ne pourront pas payer, dévorer en un jour les ressources d'une semaine, consommer en frais excessifs la part des pauvres et souvent l'avenir et le pain de leur propre famille, passer un temps considérable dans les cafés et les cabarets, y oublier leurs devoirs d'état et de religion, et s'exposer à tous les péchés de jeu et de débauche qui ont fait nommer ces lieux par les saints Pères des pépinières d'iniquités? se nourrir avec excès et s'abêtir ainsi à la longue, ne vivre que pour manger, attacher à cette fonction animale une importance extrême, y placer la meilleure part de leur bonheur, bonheur d'êtres ravalés « qui se font un dieu de leur ventre? » Quant à la passion du vin et des liqueurs, elle est gravement vicieuse lorsqu'elle nous domine assez pour nous porter dans l'occasion à boire immodérément; soit qu'on arrive à l'ivresse complète, qui prive l'homme de sa raison, et le fait tomber au-dessous de la brute; soit qu'on s'arrête à la demi-ivresse, qui échauffe la tête, exalte et fait chanceler la raison, la troublant assez pour la rendre capable de bien des désordres, pas assez pour lui ôter la vue et la responsabilité; ceux qui appellent cet état de *la gaieté*, oublient-ils qu'il ne sert de rien pour la conscience de changer le nom des choses? soit enfin qu'on boive sans mesure, abusant d'un tempérament que rien ne renverse, mais encourant cette malédiction de l'Esprit-Saint : « Malheur à vous qui êtes puissants à boire! » Le même malheur atteint aussi les personnes qui, par jeu, par passion ou par intérêt, excitent, forcent ou vendent à boire au delà des

bornes de la tempérance : faire pécher les autres, c'est pécher soi-même, avec le péché de scandale de plus.

Pour nous détourner à jamais de ce vice dégradant de la gourmandise, considérons, en outre l'ignoble laideur, les suites déplorables. Elle obscurcit l'intelligence, par les grossières vapeurs qu'elle fait monter de l'estomac au cerveau : *Grand mangeur, petit penseur*¹. Mais, en alourdissant la pensée, elle précipite la langue, qui trahit tous les secrets, s'échappe en paroles inconsidérées, et ne respecte plus ni la justice, ni la religion, ni la pudeur : quand le corps va plus vite que l'esprit, il se choque en aveugle contre tous les devoirs. Après avoir un instant surexcité, l'intempérance appesantit : l'âme affaissée et comme plongée dans la nourriture, perd toute énergie, se refuse à tout effort, est incapable d'application et de travail ; c'est la paresse, l'ennemie de toutes les vertus, l'amie de tous les vices. L'abondance produit la corruption, la terre trop fumée se couvre de mauvaises herbes, l'esclave engraisé se révolte : l'impureté est fille de la gourmandise, « la bonne chère engendre l'iniquité, la luxure est dans le vin. » Avec elle y sont souvent aussi les blasphèmes plus faciles, les rixes plus fréquentes, les maladies plus précoces, l'appauvrissement, la gêne et quelquefois la ruine totale des maisons. Regardez cette coupe, disait un illustre prélat, depuis archevêque de Cambrai et cardinal, regardez-la bien avant de la boire : vous y verrez briller les larmes d'une épouse et le sang de vos enfants !

Hélas ! toutes ces misères vont encore chercher la misère, et c'est surtout sur les pauvres et les ouvriers qu'elles s'abat-

1. Saint Philippe de Néri, cet habile directeur des âmes, si profondément versé dans la connaissance du cœur humain, et de la jeunesse en particulier, augurait fort mal des jeunes gens qu'il voyait adonnés à la bonne chère. « Tu n'auras jamais d'esprit, c'est-à-dire de capacité et de cœur pour rien, » leur disait-il. Et il avertissait les parents de l'obligation où ils sont de réprimer dans leurs enfants, au lieu de le flatter, le vice naissant de la gourmandise.

'tent. Les besoins prolongés irritent leur passion, que la prévoyance ni la religion ne retiennent pas, et qui s'assouvit, quand elle le peut, de jouissances longtemps convoitées et rendues plus vives par la privation. Dieu les condamnera sans doute; mais est-ce à nous à leur jeter la première pierre? Si, au lieu de les blâmer, nous ne les provoquions pas par des exemples moins repoussants peut-être, mais aussi moins excusables: si, au lieu de les mépriser, nous les aidions à se relever par la foi qui nous relèverait nous-mêmes avec eux; si, au lieu de couvrir notre dureté du prétexte de leurs vices, nous soulagions leur faim de ce qui nourrit notre délicatesse; ils seraient moins abjects en se voyant moins méprisés, ils seraient moins imprévoyants parce qu'ils se sentiraient moins abandonnés, ils céderaient moins à des appétits moins aiguillonnés. La sobriété du riche gagne en donnant, comme la sobriété du pauvre en recevant.

12. Quelle est la vertu opposée à la gourmandise? — La vertu opposée à la gourmandise est la sobriété.

La sobriété est une vertu morale qui réprime l'amour du boire et du manger, et le contient dans les bornes du besoin, des convenances et du devoir. Tous les excès et toutes les sensualités de la gourmandise lui sont contraires, elle en est mortellement ou légèrement blessée, et se les interdit tous: ce n'est qu'avec réserve et vigilance, quoique avec liberté et cordialité, qu'elle assiste ou invite quelquefois à ces tables mieux servies qui entretiennent les rapports de famille, de société et d'amitié. Le chrétien sobre se souvient alors des *agapes*, ou repas de charité, qui réunissaient les fidèles de la primitive Église, et il en conserve le double caractère de joie douce et fraternelle, d'honnête et sainte modération: mais il évite comme des écueils ces lieux, ces sociétés, ces réunions où la sobriété vient presque toujours échouer. Loin de murmurer contre les lois de l'Église, il

ajoute parfois quelque chose à leur utile rigueur, sachant que la sobriété n'est que le premier degré de la pénitence chrétienne. Comme la sobriété garde celui qui la garde, il trouve en elle la liberté et l'élévation de l'esprit, la paix du cœur par la répression de mille dangereux et bas désirs, l'habitude et la force de résister aux plaisirs sensuels, l'apaisement de la révolte des membres contenus sous la loi de l'esprit, la dignité de sa vie, la conservation de sa santé, l'espoir d'une saine et verte vieillesse¹. Car, on peut le dire de cette vertu comme des autres, comme de tout ce qui est pieux et chrétien : « Elle a les promesses de la vie présente, et de la vie future. » Notre bonheur ici-bas tient beaucoup plus qu'on ne pense à nos vertus, et nos peines à nos fautes.

13. Qu'est-ce que la colère ? — La colère est un mouvement déréglé de l'âme, qui nous porte à rejeter avec violence ce qui nous nuit ou nous déplaît.

La colère est un mouvement, une surexcitation, un effort violent de l'âme pour repousser ce qui lui nuit : elle est le premier bouillonnement de la haine, comme le désir est le premier élan de l'amour. Son ébranlement se communique au corps, le sang afflue au cœur, les yeux brillent et s'injectent, la face rougit ou pâlit, les membres tremblent, la parole s'arrête, s'entre coupe, se précipite. On voit que c'est là une passion naturelle, un ressort que Dieu a mis en nous, et dont l'usage est bon ou mauvais, selon l'objet que nous lui donnons et le degré où nous le laissons parvenir. Il y a une sainte colère qui nous emporte contre le mal, et prépare, en allumant le courroux des cœurs généreux, la

1. Le fameux Boerhaave disait, à son lit de mort : Je laisse après moi trois grands médecins, qui préviendront plus de maladies que je n'en ai jamais guéri. — Qui donc ? s'empressa-t-on de lui demander ? — L'exercice, l'eau et la diète. — L'eau et la diète sont les noms que ce médecin donnait à la sobriété !

prompte répression qu'il mérite. David séchait d'indignation à la vue des prévaricateurs; Moïse, le plus doux des hommes, irrité de l'idolâtrie des Israélites, brisa devant eux les tables de la loi; et n'est-il pas dit de Dieu que les pécheurs provoquent sa colère? Pourvu donc que cette colère, modelée et réglée sur Dieu, s'éclaire toujours de la raison, ne soit pas excessive en de petits objets, déteste le péché et non le pécheur, et nos péchés propres autant que ceux d'autrui, elle est bonne et même commandée : car, l'amour appelle toujours une haine qui lui correspond, l'amour de la vertu la haine du vice. Les âmes qui ne s'indignent de rien ne sont pas des âmes douces, mais des âmes inertes et mortes : la haine vigoureuse du mal est une partie du zèle, et elle éclate souvent, sans en altérer la douceur et la tendresse, dans les paroles de notre divin Sauveur.

La colère est injuste et devient péché, lorsqu'elle est méchante ou stupide, lorsqu'elle se fâche contre les personnes, ou contre les choses qui n'en peuvent mais. Elle est alors excitée par notre intérêt propre et par toutes les grandes passions qu'il engendre. Paraissez attenter à l'or de cet avare, il entrera en fureur comme l'animal qui défend ses petits; contrariez les desseins de ce débauché, il ne se possédera plus, et on sait que la volupté n'est pas ennemie du sang : qu'un plat manqué vienne à tromper le palais de ce gourmand, et voilà des reproches démesurés et amers : si vous craignez les orages, ne résistez pas à cet opiniâtre, n'allez pas contredire cet entêté, ni reprendre ce susceptible. Mais le vice prompt à la colère, le vice irascible par excellence, c'est l'orgueil. « Touchez cette montagne et elle « fumera; » touchez une plaie vive et tout le corps tressaille : l'orgueil est la plaie vive de notre âme, sa plaie la plus irritable. Le cœur qui n'est pas humble ne sera jamais doux, la douceur est impossible sans l'humilité. « Venez à « mon école, car je suis doux et humble de cœur, » nous dit le plus sage et le plus aimable des maîtres.

Il y a des degrés dans le péché de colère : premières saillies, vivacités, impatiences, paroles brusques : irritation, emportement, violents accès qui éclatent en injures et en invectives, qui menacent, qui frappent, qui brisent : colère froide, concentrée, qui s'accumule et s'aigrit, et ne se retient que pour durer plus longtemps et se répandre en coups plus terribles et mieux calculés. La colère nous rend ennemis de Dieu¹, dont l'esprit est un esprit de paix et de douceur, directement opposé au trouble, au désordre, à la dureté de la colère ; ennemis des hommes, pour qui un caractère irascible devient un poids insupportable : « ses mains sont contre tous, et les mains de tous contre lui : » ennemis de nous-mêmes, parce qu'elle est notre propre tourment avant d'attaquer les autres, parce que, folie passagère, fureur d'un moment, comme on l'a appelée, elle peut mener à des folies et à des excès dont les suites sont irréparables, parce qu'elle est la cause et l'origine d'un nombre incalculable de péchés, outrages, blasphèmes, vengeances, blessures, meurtres, dommages et scandales de toute espèce. La colère est une maîtresse d'iniquité, elle rompt les liens les plus sacrés, fait le malheur des époux et des enfants, change en enfer le foyer où elle s'établit : « Mieux vaut habiter le désert. »

14. Quelle est la vertu opposée à la colère ? — La vertu opposée à la colère est la douceur.

La douceur est une force qui modère la colère et en réprime les excès. La douceur n'est donc ni faiblesse, ni insensibilité, ni mollesse, défauts naturels qu'on prend quel-

1. Deux hommes se détestaient d'une haine invétérée. L'un d'eux étant au lit de la mort, son confesseur voulut qu'il se réconciliât avec son ennemi. Celui-ci vint donc, et après une apparence de réconciliation, murmura ces mots en se retirant : « Il a attendu, pour se réconcilier, le temps où il ne pourrait plus se venger. » Le malade, qui les entend, se soulève furieux : « Ah ! si j'en réchappe, tu verras si je sais me venger ! » Et il expira dans cet accès de colère.

quefois pour elle, mais une force véritable qui se domine et se dirige elle-même, et résiste à tous les emportements du dedans et du dehors¹. L'huile, qui adoucit et fortifie tout ce qu'elle pénètre, est l'image de la douceur : la douceur est sortie du fort, dit l'Écriture : Jésus-Christ, le lion de la tribu de Juda, la force de la droite du Très-Haut, est aussi appelé le roi doux et pacifique, l'Agneau de Dieu, qui s'est laissé égorger sans proférer une plainte. Cette vertu est nécessaire à tous : car, au milieu de tant d'humeurs et d'inclinations différentes, qui se heurtent et se contrarient sans cesse, comment n'être pas toujours en guerre, à moins que la douceur n'assouplisse les caractères et n'adoucisse tous les frottements ? La douceur chrétienne, avec la patience, qu'on peut définir une douceur endurante, fait dans l'âme ce que fait au dehors la politesse ou le savoir vivre, qui n'est que le vernis et le poli de la douceur intérieure. Elle est nécessaire surtout aux supérieurs chargés de corriger les autres, pour prévenir en eux des colères sans autorité dès qu'on n'y voit plus dominer la raison, et mettre dans leurs réprimandes la force qui s'insinue et redresse, au lieu de la violence qui renverse en écrasant.

La douceur nous donne la paix avec nous-mêmes, en

1. Saint François de Sales était naturellement enclin à la colère. Mais il combattit son caractère irascible avec tant d'énergie et de persévérance, que son nom est devenu le synonyme de la douceur, et qu'il a mérité cet éloge que nos livres saints font de Moïse en l'appelant « le plus doux des hommes. » Un jeune seigneur, après avoir fait un affreux vacarme sous ses fenêtres, avec ses valets et ses chiens, avait poussé l'effronterie jusqu'à monter dans sa chambre, où il avait vomi tout ce que sa fureur pouvait lui suggérer, s'emportant d'autant plus que le prélat outragé paraissait plus impassible et plus calme. Quand il se fut retiré, François dit à ses gens étonnés et presque indignés de son long et absolu silence : « Ma langue et moi, voyez-vous, nous avons fait un pacte inviolable, et nous sommes convenus que, pendant que mon cœur serait dans l'émotion, ma langue ne dirait mot. Pouvais-je mieux apprendre à ce pauvre ignorant la manière de se posséder, qu'en me taisant ? Sa colère pouvait-elle plutôt s'apaiser que par mon silence ? Ne faut-il pas avoir pitié d'un malheureux qu'a emporté sa passion ? »

calmant les agitations, les mécontentements, les rancunes qui troublent et rongent. Le plaisir d'avoir vaincu la colère et de posséder son âme en paix est plus exquis que toutes les vengeances : si aimable que paraisse extérieurement la douceur, le meilleur de cette vertu reste encore dans le cœur qui l'a conçue. Elle nous donne la paix avec le prochain. Tandis que l'homme colère aigrit tout et s'aigrit de tout, la douceur n'irrite rien et ne s'irrite de rien ; elle écarte adroitement les discussions et les disputes, et se montre ingénieuse à les assoupir : son huile coule et s'insinue sans bruit ; elle n'est jamais ni tenace ni provocatrice, et préfère toujours la paix à la victoire. Par là, elle est plus forte que la colère même : son regard désarme. « La douceur qui répond brise les emportements : la parole douce multiplie les amis : la langue pacifique est un arbre de vie. Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre, » en gagnant le cœur des hommes qui l'habitent¹.

Comment ne gagnerait-elle pas aussi le cœur de Dieu ? Est-il une vertu qui prévienne plus de péchés en nous et dans nos frères ? Est-il une vertu qui imite mieux la longue patience de Dieu à l'égard des pécheurs ? Est-il une vertu qui fasse de notre âme un miroir plus fidèle de la paix et de la bonté divines ? Est-il une vertu qui pardonne plus souvent et mérite à son tour un plus libéral pardon ? Tous les jours nous sommes exposés à offenser Dieu, et aussi à être offensés par les hommes : il semble que la Providence l'ait voulu ainsi, afin que la douceur qui oublie et remet sur la terre serve de loi à sa douceur qui efface et remet

1. Saint François de Sales, insulté un jour et menacé par un gentilhomme, lui dit à la fin : « Je vous assure, mon ami, que quand vous m'arracheriez un œil, je vous regarderais encore de l'autre de bonne amitié et de bon cœur. » Et il le reconduisit jusqu'au bas de son perron avec honneur et cordialité. Le gentilhomme ne dormit pas de toute la nuit : le lendemain, il vint se jeter aux pieds du saint évêque, et il fut toujours depuis son meilleur ami.

dans le ciel. Travaillons donc à l'acquérir, et à éteindre peu à peu la passion de la colère. Fuir les occasions, les hommes, les questions qui troublent et agitent notre âme, nous arrêter quand nous nous sentons émus et emportés, surtout nous taire et ne pas ouvrir d'issue au flot qui monte et bouillonne dans notre sein, ce sont les premiers degrés de la douceur chrétienne. Entrons généreusement dans cette voie : nous y rencontrerons à chaque pas Jésus-Christ; et son regard, ses exemples, son silence à la croix, sa grâce nous « apprenant à être comme lui doux et humbles de cœur, nous aurons trouvé le repos de nos âmes ¹. »

15. *Qu'est-ce que la paresse ? — La paresse est un dégoût des choses de Dieu ou des devoirs de notre condition, qui fait que nous les omettons, ou que nous nous en acquittons avec négligence.*

Qui ne connaît la paresse ? C'est un dégoût, une tristesse, un abattement, une torpeur de l'âme engourdie et affaissée sur elle-même, se plaisant dans son inertie, répugnant à tout effort, vivant et agissant le moins possible, à demi morte et à demi ensevelie dans son indolence, qu'on a appelée le sommeil de l'homme éveillé et le tombeau de ceux qui paraissent vivre. Cet état n'est pas sans douceur, il a des attrait perfides pour l'homme destiné d'abord à un travail sans fatigue, et qui, ne travaillant plus qu'avec peine, prend facilement l'oisiveté pour le repos, et croit que se reposer est ne rien faire : c'est un charme qui énerve, qui dégrade, qui assoupit sans qu'on y prenne garde, un poison lent et agréable qui tue en endormant.

1. Un homme, aveuglé par un faux zèle, s'étant un jour permis d'adresser au cardinal de Cheverus, archevêque de Bordeaux, des reproches acerbes et des critiques très-mortifiantes, celui-ci le laissa dire jusqu'au bout, puis le salua en disant : « Je remercie Dieu, qui me fait la grâce de ne pas vous répondre sur le ton dont vous m'avez parlé. »

La paresse est donc un amour excessif du rien faire, une antipathie vicieuse pour le travail, un défaut de ressort et d'énergie pour l'accomplissement de nos devoirs. Elle est légère ou grave selon qu'elle nous porte à les violer légèrement ou gravement; d'où il suit qu'il y a autant d'espèces de paresse qu'il y a d'espèces de devoirs. Il y a le chrétien paresseux, le père paresseux, l'écolier et l'ouvrier paresseux, le magistrat et l'administrateur paresseux, et nous avons eu nos *rois fainéants*. Tout manque d'activité, de courage et d'effort devant une obligation à remplir, est une paresse qu'il faut secouer, comme on dit très-bien, pour en stimuler la lenteur, en réveiller l'assoupissement, en alléger et en rejeter le poids. On en distingue trois principales. La paresse religieuse, qui est le dégoût et l'ennui non combattus des exercices religieux, la négligence et la tiédeur au service de Dieu, l'oubli ou le peu de soin de la grande affaire de notre salut, l'omission par insouciance et mollesse de nos devoirs de chrétien. La paresse de l'esprit, caractère sans ressort et sans énergie, qui ne s'évertue à rien, qui se traîne plutôt qu'il ne marche au devoir, surtout aux devoirs d'état, habituellement négligés, mal remplis, remis indéfiniment, souvent omis, comme il arrive à ces personnes qui, toujours en retard et dépassées par le temps, ne savent ni commencer ni finir. La paresse du corps, occasionnée quelquefois par un tempérament lourd et flegmatique, par des muscles sans nerf que l'âme ne pousse pas, laissant aller son esclave à sa guise, ne le ramenant pas au travail manuel qu'il fuit tant qu'il peut, appréhendant pour lui toute fatigue, et dormant avec lui de longs sommeils jusque sous la menace de la pauvreté qui veille à la porte.

Rien n'est plus contraire aux desseins de Dieu sur l'homme, à la nature et à la fin qu'il lui a données, que la paresse. « Il avait placé l'homme dans le paradis terrestre » pour qu'il y travaillât. » Le péché, loin de changer cette

loi, ne l'a rendue que plus nécessaire en même temps que plus pénible: de facile devoir d'obéissance, le travail est devenu un devoir rigoureux de pénitence et d'expiation. « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front; » ton pain matériel souvent, toujours ton pain spirituel, qui nourrit ton âme par ma parole qu'il faut accomplir, et par ma grâce qui te presse et qu'il faut suivre. L'âme, en effet, l'esprit, le corps lui-même ne vivent que par l'exercice; l'oisiveté les étiole et les tue: la vertu ne s'acquiert et ne se conserve que par l'exercice de l'âme et d'une volonté toujours tendue, la science que par l'exercice de l'esprit, la santé que par l'exercice du corps. Tout en nous est fait pour agir et ne vit qu'en agissant: « L'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler. » C'est un serviteur, dit l'Écriture, qu'il fasse produire son talent; un soldat, qu'il combatte; un arbre, qu'il porte des fruits; sinon on brûlera cet inutile fardeau de la terre.

Le paresseux, en effet, n'est propre à rien. Au fond de beaucoup d'autres passions, il y a souvent encore quelque chose de bon à dégager; ce sont des forces excessives et déviées qu'on peut modérer et ramener dans la voie droite; mais, que tirer de la paresse, qui n'est pas une fièvre de l'âme, mais une atonie, une prostration? Elle est la plus grande ennemie et précisément le contraire de la vertu, qui est une force, une énergie toujours prête à l'action. Aussi, détruit-elle tout bien en nous, pour y amener tous les vices et tous les malheurs. L'eau stagnante se corrompt, le fer au repos se rouille, la terre non cultivée se couvre de ronces et d'épines; la paresse engendre la négligence et l'oubli de nos devoirs les plus sacrés, pour peu qu'ils exigent d'effort; c'est là sa nature. Elle engendre l'ennui, ce mauvais conseiller: ennuyeux et ennuyé, le paresseux est à charge à lui-même et aux autres. Elle engendre l'impuissance: le paresseux veut, et un instant après il ne veut plus: sa volonté ne se relève que pour retomber aussitôt, ce qui fait

dire au Sage que *ses désirs le tuent*, parce qu'ils usent en pure perte le peu d'énergie qui lui reste, jusqu'à ce qu'il s'abrutisse dans un immobile découragement. Elle engendre la corruption de l'âme et du corps, par les rêves, les imaginations, les pensées obscènes, qui pullulent dans son esprit inoccupé, qu'elle n'a pas la fermeté de repousser, et qui l'envahissent comme une place vide et sans défense. Elle engendre la pauvreté, non la pauvreté laborieuse et honnête, mais la pauvreté du vice, et qui vient du vice, du jeu, de l'intempérance, de l'oisiveté, que l'Esprit-Saint appelle la grande école du mal.

16. *Quelle est la vertu opposée à la paresse ? — La vertu opposée à la paresse est l'exactitude à nos devoirs.*

Exact vient d'un mot latin qui veut dire *accompli*. L'exactitude à remplir nos devoirs comme il faut, et quand il le faut, est en effet la perfection même : c'est une fore, une fermeté, une persévérance qui ne faiblit pas, qui ne dévie pas, qui ne s'arrête pas, inflexible sur sa ligne et marchant toujours à son but. Voilà le chrétien exact : exact à tous ses devoirs de religion d'abord, parce qu'ils sont les plus importants, parce que la nature est plus portée à les négliger, parce que, bien pratiqués, ils lui obtiennent la grâce d'accomplir tous les autres : exact ensuite à ses devoirs d'état, parce que la religion les lui commande, parce qu'étant quotidiens ils sont souvent les premiers entamés par la paresse, parce qu'ils doivent passer avant tout autre bien, qui cesserait de l'être s'il était poursuivi aux dépens de nos devoirs d'état. Laisser le bien pour courir au mieux est une illusion de l'inconstance, qui par là n'atteint ni l'un ni l'autre.

Mais comment arriver à cette précieuse exactitude ? 1^o En le voulant fortement ; la volonté aidée de la grâce est le remède à tous les vices, et spécialement à la paresse, qui est un relâchement et comme une détente de la volonté : res-

serrons le ressort, remontons le poids qui retombe toujours : ce n'est qu'en voulant qu'on apprend à vouloir et qu'on se trempe le caractère. 2^o En arrêtant la paresse à ses débuts, quand elle se glissera dans quelque'un de nos devoirs, ce que nous découvrira l'examen de conscience que les bons chrétiens font tous les soirs, parce qu'ils recommencent leur vie et leur résolution de mieux vivre tous les matins. 3^o En réfléchissant sur les tristes suites de l'oisiveté pour l'âme et pour le corps, et sur les avantages du travail, châtiment infligé à tous, mais infligé comme un remède nécessaire, infligé par la main d'un père, qui en a fait une source de bénédictions et de douceurs. 4^o En pensant à la brièveté, au prix infini du temps, dont un moment saintement employé peut valoir le ciel, et à ce repos éternel qui nous attend après que nous aurons travaillé quelques rapides journées sur la terre. Quand notre nature paresseuse demandera à anticiper son repos, à se délasser avant le devoir accompli, répondons-lui : Allons, encore un peu de courage : nous avons l'éternité pour nous reposer ¹.

1. Un trappiste, harassé de fatigue et épuisé par le jeûne, s'était affaissé plutôt qu'assis sur un tertre, en poussant un soupir d'abattement. Son compagnon, sans rompre le silence perpétuel de la règle, lui touche l'épaule, puis de la main et avec un regard fervent lui montre le ciel. Le frère découragé se releva, et recommença avec une ardeur nouvelle le rude labeur dont il avait oublié un instant le prix.

PRIÈRE DU MATIN.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Bénie soit la sainte et indivisible Trinité, maintenant et dans les siècles sans fin.

Je vous adore, auguste Majesté, j'adore vos grandeurs incompréhensibles aux hommes et aux Anges, connues de vous seul, louées par votre Verbe, et aimées dignement par votre seul Esprit.

N'étant rien en moi-même, Père éternel, pour vous honorer comme il faut, je vous offre tous les devoirs de votre Verbe incarné sur la terre; j'adhère à tous les sentiments d'honneur et de louange que Jésus-Christ vous rend dans le ciel, et je m'unis de cœur à tout ce que le Saint-Esprit opère à votre gloire dans ses membres.

Très-sainte et très-adorable Trinité, un seul Dieu en trois personnes, souffrez qu'en Jésus-Christ, notre médiateur envers vous, et en la grâce de son Esprit, je vous rende mes devoirs.

Adorons le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Père éternel, je vous adore comme mon Créateur; je révere l'amour et la bonté immense qui ont porté votre majesté à regarder ce pauvre néant, et à vous y appliquer pour former mon être.

Verbe éternel, je vous adore comme mon Rédempteur, qui, étant égal à votre Père, vous êtes fait en votre mère semblable à nous, prenant la forme de serviteur pour vivre pauvrement, mourir ignominieusement, mais pour ressusciter en la gloire, semblable à votre Père, afin de nous apprendre à vivre en pénitents, à mourir en criminels pleinement soumis à leur arrêt de mort, pour passer ensuite, par la résurrection, dans la gloire des enfants de Dieu.

Esprit divin, je vous adore comme mon Sanctificateur, qui avez consumé le péché dans mon cœur par le feu de votre saint amour, et qui descendez à toute heure dans ce cloaque d'iniquités, pour y répandre la vie de sainteté que vous puisez dans le sein du Père et du Fils, pour m'élever à la société de leur gloire.

Remercions le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Père éternel, je vous remercie, après m'avoir créé avec tant d'amour, de m'avoir conservé avec tant de patience au milieu de mes crimes, et de m'avoir en particulier conservé cette nuit et donné ce jour, pour vous servir et pour vous honorer.

Fils de Dieu, je vous remercie de m'avoir préservé mille fois de l'enfer par les travaux de votre vie et par les souffrances de votre mort, et de m'avoir mérité tous les biens qui sont dans l'Eglise.

Esprit divin, je vous remercie d'avoir bien voulu répandre tant de dons et tant de grâces dans mon âme, et nonobstant tout le mépris que j'en ai fait, d'avoir si souvent renouvelé en moi votre vie.

Demandons pardon au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Père éternel, je vous conjure de me pardonner le mauvais usage que j'ai fait du corps et de l'esprit que vous m'avez donné avec tant de bonté, et conservés avec tant de miséricorde.

Fils de Dieu, je vous demande pardon du peu de fruit que j'ai tiré des saints exemples de votre vie, des conseils de votre saint Évangile, et des grâces de tous vos sacrements.

Esprit divin, pardonnez-moi tout le mépris que j'ai fait de vos inspirations, de vos lumières, et des remords qu'il vous a plu exciter dans ma conscience.

Offrons-nous au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Père éternel, je vous offre toutes les œuvres de ma journée, et je renonce à toute la complaisance que je pourrais y prendre.

Verbe éternel, je vous offre toutes mes pensées et toutes mes paroles, et je condamne d'avance toutes celles qui seraient vaines et inutiles.

Esprit de Dieu, je vous consacre toutes les affections de mon cœur, et je déteste le dérèglement de mes inclinations naturelles.

Abandonnons-nous au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Père éternel, je renonce à toute la confiance que j'ai en ma vertu, et je m'abandonne à vous pour m'établir dans la vôtre.

Fils de Dieu, je condamne toute la présomption de mon esprit, et je me donne à vous pour entrer en votre seule sagesse.

Esprit divin, je renonce à toutes mes inclinations, pour entrer dans les désirs de sainteté que vous donnez aux saintes âmes.

Père éternel, soyez la perfection de mon âme.

Fils de Dieu, soyez-en la lumière.

Esprit divin, soyez-en tout le mouvement.

Disons le Pater, l'Ave et le Credo.

Pater noster, etc.

Ave, Maria, etc.

Credo in Deum, etc.

Je vous offre encore une fois, ô mon Dieu, mes pensées, mes paroles et mes œuvres, avec celles de mon Seigneur Jésus, pour qu'elles méritent d'être reçues de vous, et je déteste toute autre intention que celle qu'il aurait, s'il était sur la terre, et s'il vivait en ma place.

Je m'unis, ô mon Dieu, à son divin Esprit, qui vous fait aimer et adorer par tous les Anges et par tous les Saints, et qui remplit le ciel et la terre de vos saintes louanges, afin de me rendre présent par cet Esprit à toutes les créatures qui vous honorent, et particulièrement à celles qui vous honorent dans l'oraison.

MÉDITATION SUR LE SALUT.

I. — Préparation.

1^o Mon Dieu, je crois fermement, sur l'autorité de votre sainte parole, que vous êtes ici présent, et que vous êtes dans le fond de mon cœur aussi véritablement que vous êtes dans le ciel, au milieu des Anges et des Saints. O souveraine majesté de mon Dieu, devant qui tout l'univers n'est qu'un peu de poussière, je me prosterne devant vous, reconnaissant que vous êtes mon Créateur et que je suis votre créature; et en cette qualité, je fais hommage de tout mon être à votre majesté suprême.

2^o Je confesse, mon Dieu, que je ne suis pas digne de paraître devant votre majesté sainte, à cause de mon néant, de ma bassesse, de mes péchés surtout, qui sont sans nombre, et rendent mon âme hideuse à vos yeux. O Dieu! j'en suis tout confus, humilié et contrit: je me repens bien de vous avoir offensé, parce que vous êtes infiniment bon, infiniment aimable, et que le péché vous déplaît, vous déshonore, et m'éloigne de vous: il est bien temps que je me convertisse et que je fasse pénitence.

Confiteor Deo, etc.

3^o Ce n'est pas en mon nom, ni appuyé sur mes propres mérites, que j'ai la hardiesse de paraître aujourd'hui devant vous, ô mon Dieu, pour vous adresser ma prière; c'est au nom de votre Fils bien-aimé, Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est dans sa vertu, et à la faveur de ses mérites, que je me présente à vous pour solliciter vos grâces, comme autrefois Jacob caché sous les habits d'Ésaü, pour obtenir la bénédiction de son père. *Respice in faciem Christi tui*: Jetez donc les yeux sur votre Christ, et non sur moi. Je ne puis par moi-même avoir aucune bonne pensée, ni produire aucun sentiment utile pour le ciel, à moins qu'il ne vienne de vous, ô mon Dieu. Ayez pitié de mon indigence, je la confesse humblement devant vous: je renonce à mon propre esprit, qui n'est pas capable de me guider en ce qui regarde mon salut, et à mes affections qui tendent ordinairement vers le mal. Venez, ô Esprit de Dieu, venez à

mon secours ; je me livre à vous pour faire oraison dans vos lumières, par vos mouvements et sous votre conduite ; venez éclairer mon esprit, venez embraser mon cœur, venez me détacher de la terre, venez m'élever vers le ciel, venez me transformer en vous.

Veni, Sancte Spiritus, etc.

II. — Adoration.

Je vous adore, ô Jésus, attaché en croix pour mon salut ; je me prosterne devant vous comme devant mon Rédempteur. — Ah ! quel excès de charité ! un Dieu mourir pour l'homme ! Qui ne l'admira, s'il le considère ? Qui ne s'en étonnera ? qui ne s'écriera : O amour incompréhensible ! ô bonté ineffable ! ô miséricorde inconcevable ! — Donnez-moi, Seigneur, une langue et un cœur pour publier vos miséricordes, pour dire partout et sentir vivement que vos bontés sont immenses, que vos miséricordes sont infinies, qu'à vous seul appartient la louange, l'honneur et la gloire. — Je vous rends et vous rendrai éternellement grâces, ô mon divin Sauveur, de ce que, par un effet de votre charité incomparable, vous m'avez racheté et délivré de la tyrannie du démon, de l'esclavage du péché, des peines de l'enfer : soyez-en à jamais béni. — O Jésus tout amour, comment pourrai-je vous aimer jamais assez ? qui me donnera le cœur des Ignace, des Xavier, des François de Sales, l'âme brûlante des Thérèse, pour vous rendre l'amour que je vous dois ? O Seigneur, renouvelez mon cœur, et faites que je puisse dire en toute vérité avec saint Pierre : « Seigneur, vous qui savez tout, vous savez bien que « je vous aime. » — Ah ! c'est bien ici le lieu de dire avec Marie : « Mon esprit a tressailli dans le Dieu de mon salut. » Et qui ne se réjouirait en pensant que, par le mérite infini du sang du Sauveur, il est devenu enfant de Dieu, héritier du paradis, cohéritier de Jésus-Christ, transféré du règne de Satan au règne de Dieu ? La joie, c'est là le premier sentiment que l'incarnation du Verbe inspira aux Anges et aux hommes. — Mais, hélas ! ô mon Dieu, que cette joie est modérée par la douleur, quand je considère combien il vous en a coûté pour consommer l'œuvre de mon salut ! combien de peines, de souffrances, d'ignominies ! Ah ! qui ne serait touché de compassion jusqu'au fond de l'âme, en considérant les plaies de vos pieds, de vos mains, de votre sacré côté ; les plaies de votre tête, transpercées d'épines ; les plaies de tout votre corps adorable, meurtri de coups, et déchiré par les fouets ?

III. — Conviction.

Te voici devant Dieu, ô mon âme ! pour te convaincre de l'importance de l'affaire du salut, et de l'obligation d'y travailler sérieusement : or, trois motifs principaux pourront te le faire comprendre : 1^o le prix qu'a

coûté ton salut; 2° l'excellence du salut des âmes; 3° l'importance de l'affaire du salut considérée en elle-même.

Premier motif, le prix qu'a coûté ton salut. Si un homme sage ne donne pas un prix immense d'une vile marchandise, combien faut-il que le salut soit quelque chose de grand, puisqu'il a été acheté à si haut prix par la sagesse éternelle, qui se connaît parfaitement à la valeur des choses, et qui ne peut ni tromper les autres, ni se tromper elle-même! Le Père a donné son Fils pour le salut de l'homme; le Fils s'est donné lui-même, et a répandu son sang pour payer le prix de notre salut. Et ce qui est encore plus admirable, c'est qu'un moindre prix n'aurait pas suffi: notre âme ne pouvait être acquise à moins, dit saint Bernard. O Dieu! que le salut est donc une chose précieuse, puisqu'il coûte tant! Élève tes sentiments, ô âme chrétienne, et sache l'estimer au prix de ta rançon: tu vaux le sang d'un Dieu, dit saint Augustin.

Second motif, l'excellence du salut des âmes. Les Anges quittent le ciel pour coopérer à cette grande affaire; les Saints estiment tant le salut d'une seule âme, qu'à la conversion d'un pécheur ils font une fête dans le ciel. Le salut d'une âme leur donne de la joie, et l'incertitude de notre salut leur donne de la crainte, autant qu'ils en sont capables, comme l'assure saint Cyprien. Moïse consentait d'être effacé du livre de vie, pourvu que son peuple obtînt le salut; saint Paul voulait être anathème pour ses frères; sainte Catherine de Sienne eût désiré pouvoir fermer le puits de l'abîme avec son âme, afin d'empêcher les autres d'y tomber. C'est ainsi que les Saints les plus éclairés ont estimé le salut des âmes. Enfin, le Verbe éternel n'eût pas dédaigné de s'incarner et de répandre son sang pour sauver une seule âme; quelle est donc l'estime qu'il en fait, se demande saint Chrysostome!

Troisième motif, l'importance de l'affaire du salut considérée en elle-même. Car, après tout, de quoi s'agit-il ici? O mon âme, penses-y bien, il y va de perdre ou de gagner une éternité bienheureuse; il y va du ciel ou de l'enfer: point de milieu!... Il y va de vous perdre ou de vous posséder, ô mon Dieu: quelle plus grande perte ou quel plus grand gain peut-on faire? O Seigneur, faites-moi bien penser ce que c'est que d'être sauvé ou d'être damné, d'aller en enfer ou d'aller au ciel, de vivre à jamais avec vous ou de brûler à jamais avec les démons, car il me faudra tomber dans l'une ou l'autre éternité. Eh bien, mon âme, le comprends-tu maintenant, que jamais il n'y a eu d'affaire plus importante que celle du salut? ou plutôt, que c'est la seule, l'unique affaire que nous ayons au monde, en comparaison de laquelle toutes les autres affaires, quelles qu'elles soient, ne sont que des bagatelles et des jeux d'enfants.

IV. — Réflexion sur soi-même.

Regret à l'égard du passé. — Que j'ai de regret et de déplaisir d'avoir

jusqu'ici attaché si peu d'importance à mon salut éternel, d'y avoir si peu pensé, si peu travaillé; d'avoir préféré les plaisirs d'un moment à une éternité tout entière, la jouissance d'une bagatelle à la possession du souverain bien, le péché à Dieu, la terre au ciel, la créature au Créateur! O aveuglement épouvantable! O endurcissement incompréhensible! Quand pensé-je à l'affaire de mon salut? Dans mes récréations je ne pense qu'à mon plaisir; dans mes repas, je ne pense qu'à ma sensualité; dans mes travaux, je ne pense qu'à satisfaire les hommes, ou à atteindre tel but temporel que je me propose: et mon salut! mon salut! presque jamais il n'est le motif de mes démarches; il m'occupe moins, me donne moins d'inquiétude, que la plus petite affaire temporelle que j'aie en ce moude.

Confusion à l'égard du présent. — Que j'ai de honte et de confusion, ô mon Dieu, de remarquer en moi tant d'indifférence et de négligence pour mon salut! O opprobre de ma raison! je m'occupe tout entier du temps et de ce qui passe, et je ne suis que tiédeur et lâcheté pour tout ce qui doit demeurer éternellement! O Seigneur, je rougis de honte devant vous, en me voyant si malheureusement déraisonnable.

Désir à l'égard de l'avenir. — Mais, Seigneur, c'en est fait; assez et trop longtemps j'ai différé, je veux tout de bon mettre la main à l'œuvre; je veux travailler à mon salut, sans relâche, d'une volonté ferme et de grand cœur. O que je désire être désormais tout à vous, ô mon Dieu! Je l'ai dit, et je commence: cet heureux changement est l'œuvre de votre droite.

V. — Demande.

O mon Dieu, confirmez en moi ces bons mouvements, conduisez ces bons desirs à leur exécution. Considérez que ce que je vous demande est dans l'ordre de votre volonté et de votre divin bon plaisir; et je ne vous le demande que dans l'intention de vous plaire, et de faire ce qui vous est agréable. Considérez que votre gloire y est intéressée, et que si je me sauve, ce sera un saint de plus qui chantera vos louanges dans l'éternité. Considérez que je suis un des membres de votre épouse chérie, la sainte Église, dont la gloire vous est tant à cœur, et ne souffrez pas en elle un pécheur, un misérable tel que je suis: convertissez-moi, Seigneur, par amour pour votre Église. Considérez encore que je communie si souvent, et qu'ainsi, si je reste toujours le même, votre divin Fils, l'aimable objet de toutes vos complaisances, qui se toujours recherché votre gloire aux dépens de la sienne propre, sera très-mal reçu et très-peu glorifié dans mon cœur, et y trouvera une demeure bien indigne de lui: ô Dieu, prouvez l'amour que vous avez pour Jésus, en préparant dans mon âme un palais digne d'un si grand hôte... Mais, qu'ai-je besoin, mon Dieu, de vous adresser tant de représentations? N'êtes-vous pas la bonté, la libéralité infinie; et pouvez-vous voir, ô Père très-

bon, votre pauvre enfant prosterné à vos pieds pour vous demander une grâce, et rejeter son humble prière, et fermer à sa voix l'oreille de votre cœur ? O Dieu, vous êtes trop bon pour que je puisse avoir de vous une pareille pensée. Et puis, n'ai-je pas le droit de vous demander à titre de justice et de fidélité ? Votre Fils m'a transmis tous ses mérites ; et qu'est-ce que la grâce que je vous demande comparée à leur valeur ? Vous m'avez donné votre parole dans l'Écriture, que jamais la prière qui vous serait adressée au nom de Jésus ne serait rejetée de devant votre face ; et c'est bien au nom de Jésus que je vous prie ici de sauver mon âme, de créer en moi un cœur nouveau, et de ne pas permettre que j'abuse plus longtemps de vos grâces. O Marie, refuge des pécheurs, intercédez pour moi. Mon bon Ange, qui m'avez été donné pour être le coopérateur de mon salut, priez pour moi ; Anges bienheureux, mes saints patrons, vous tous Saints du ciel, employez en ma faveur votre crédit auprès de Dieu.

VI. — Résolutions.

En conséquence des lumières et affections que vous venez de me donner, ô mon Dieu, je prends devant vous la résolution de faire tous les jours de ma vie l'oraison mentale, de tenir à une règle de vie qui renferme tous les exercices propres à me sanctifier, d'éviter aujourd'hui telle occasion de pécher... (Chacun prendra des résolutions particulières selon ses besoins.) Mais, comme je ne puis rien par moi-même, ô mon Dieu, et que, quelques résolutions que je prenne, je ne les observerai point sans le secours puissant de votre grâce, Seigneur, je compte sur votre secours ; je n'ai de confiance qu'en vous : je connais trop ma misère pour m'y appuyer. *Deus, in adiutorium meum intende. Soyez-moi en aide, hâtez-vous de me secourir.*

Daignez bénir mes résolutions, la journée présente, ma vie et ma mort ; je vous les offre, ô Jésus, et les dépose dans votre cœur adorable, dans la plaie de votre sacré côté. Faites-moi la grâce de penser et de repenser souvent aujourd'hui à cette divine parole qui est sortie de votre bouche, et qui comprend en substance toute cette méditation : *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ? Que sert à l'homme de gagner le monde entier s'il perd son âme ?*

Sub tuum præsidium.

PRIÈRES PENDANT LA MESSE.

Prière pour se disposer à la bien entendre.

Me voici, mon adorable Sauveur, humblement prosterné à vos pieds pour vous supplier de permettre que j'assiste aujourd'hui à votre divin sacrifice, quelque indigne que j'en sois. Je crois fermement, Seigneur, que c'est ici le même sacrifice que celui qui fut offert sur le Calvaire, et qui se renouvelle sans cesse sur nos autels. Quel bonheur pour moi d'y pouvoir participer ! Daignez, Seigneur, daignez m'en appliquer tout le fruit que vous souhaitez que j'en retire, et suppléer aux dispositions qui me manquent. Préparez mon cœur aux doux effets de votre bonté, fixez mes sens, réglez mon esprit, purifiez mon âme, effacez par votre sang tous les péchés dont vous voyez que je suis coupable. Oubliez-les tous, je les déteste pour l'amour de vous, je vous en demande très humblement pardon. Faites, ô mon Sauveur, qu'unissant mes intentions aux vôtres, je me sacrifie tout à vous, comme vous vous sacrifiez entièrement pour moi, et que je commence à me pénétrer des sentiments que la vue de votre saint autel, et la pensée des desseins de votre miséricorde sur moi doivent inspirer à mon cœur.

Au commencement de la Messe.

Le prêtre, revêtu des habits sacerdotaux, s'avance vers l'autel pour commencer le saint sacrifice.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il

Quels sentiments d'amour, de repentir, de dévotion et de respect ne dois-je pas avoir, ô mon Dieu, et dans quelles saintes dispositions ne dois-je pas être en assistant au divin sacrifice ! Tout cela me manque ; mais j'espère, Dieu de miséricorde, que voyant le désir sincère que j'ai d'entendre cette messe avec toute la dévotion et la religion qu'elle demande, vous me donnerez une foi vive, une dévotion tendre, une contrition parfaite, et la grâce d'en recueillir les fruits les plus abondants.

C'est en votre nom, adorable Trinité, c'est pour votre gloire, et par

un vrai désir de vous rendre le plus grand et le plus juste de tous les hommages, que j'assiste au redoutable sacrifice; permettez-moi, divin Sauveur, de m'unir d'intention au ministre de vos autels pour offrir la précieuse victime de mon salut; daignez la recevoir pour la satisfaction de mes péchés; donnez-moi les sentiments que j'aurais dû avoir sur le Calvaire, si j'avais assisté au sacrifice sanglant de votre passion.

Au Confiteur.

Près de monter au saint autel pour célébrer les redoutables mystères, le prêtre, à la vue de son indignité, s'arrête, s'incline profondément, et, se frappant la poitrine, confesse ses péchés.

Je reconnais et j'avoue, mon Seigneur et mon Dieu, que mes iniquités me rendent indigne de paraître ici devant vous et d'assister à ce redoutable et divin sacrifice. Mais, entrant dans l'esprit de votre Église, j'implore avec elle votre miséricorde, et je joins mes prières à celles du prêtre pour obtenir le pardon de mes péchés.

Humilié donc et prosterné devant vous, et dans un vif sentiment de mon indignité, je confesse à vous, ô mon Dieu et mon souverain juge, qui voyez le fond de mon cœur; je confesse à la bienheureuse Marie toujours vierge, à l'archange saint Michel, à saint Jean-Baptiste, aux apôtres saint Pierre et saint Paul, et à tous les Saints, que j'ai péché, que j'ai grièvement péché. Mais je déclare aussi, à la face de toute la cour céleste, que c'est avec un sincère repentir que je déteste tous mes péchés, suppliant la mère de miséricorde en qui après vous, ô mon Dieu, je mets toute ma confiance, et tous les Saints, de joindre leurs prières aux miennes pour m'en obtenir le pardon.

A l'Introït et au Kyrie Eleison.

Le prêtre, après avoir fait l'humble aveu de ses fautes, monte les degrés de l'autel, baise la pierre sacrée qui contient les reliques des Saints et sur laquelle il va célébrer le saint sacrifice, s'avance au côté de l'épître, lit une prière préparatoire; puis revient au milieu de l'autel où invoque par trois fois chacune des personnes de la sainte Trinité.

Daignez, Dieu de miséricorde, écouter favorablement nos prières; et sans avoir égard à nos iniquités, éclairez notre esprit, embrasez notre cœur du feu de votre amour divin, afin que nous soyons moins indignes d'assister aux sacrés mystères. Suspendez votre juste colère, et ne jetant les yeux que sur Jésus-Christ, votre Fils bien-aimé, qui va s'offrir ici pour nous en sacrifice, détournez votre vue de mes offenses, et effacez-les de manière qu'elles ne paraissent plus, même à vos yeux.

C'est avec une entière confiance en votre infinie miséricorde, ô mon divin Sauveur, que je vous supplie d'avoir pitié de moi; quand je le dirais à tous les moments de la vie, ce ne serait pas assez pour le nombre et à

qualité de mes fautes et de mes besoins ; mais, quand après l'avoir dit longtemps vous paraîtriez ne pas m'écouter, je redoublerais encore, et je crierais d'une voix plus haute et plus animée que la Cananéenne et l'aveugle de Jéricho : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. » Ne vous laissez donc point de mes clameurs et de mes plaintes. Je sais que vous voulez être importuné ; si votre bonté ne m'a pas encore accordé ma grâce, ma persévérance vous l'arrachera.

Au Gloria in excelsis.

Le prêtre, à la pensée de la miséricorde de Dieu qu'il vient à invoquer, est saisi d'une sainte joie, et empruntant le langage des Anges, il loue et bénit le Seigneur.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qui ont le cœur droit, et qui ne cherchent, ô mon Dieu, qu'à vous plaire. Nous vous louons, Seigneur, nous vous bénissons, nous vous adorons avec tous les sentiments que l'amour, le respect et la religion inspirent. Que ne puis-je vous procurer autant de gloire qu'il vous en est dû et vous rendre de très-humbles actions de grâces capables de répondre à vos bienfaits ! Père tout-puissant, monarque souverain du ciel et de la terre ; adorable Jésus, Fils unique et consubstantiel du Père éternel, Seigneur, absolu comme lui, en tout égal à votre Père ; par quel excès d'amour avez-vous daigné vous abaisser jusqu'à devenir notre victime en vous immolant pour nos péchés ? Agneau de Dieu, vous pouvez seul les effacer ; ayez pitié de nous ; et du trône suprême où vous êtes assis à la droite de votre Père, daignez jeter un regard favorable sur nous. Seigneur, vous êtes le seul infiniment saint, infiniment puissant, infiniment au-dessus de tout être créé, avec le Saint-Esprit, dans la gloire de Dieu votre Père ; soyez aussi envers nous infiniment miséricordieux. Ainsi soit-il.

Aux Oraisons.

Le prêtre, après s'être retourné vers les fidèles et les avoir invités à se recueillir dans le Seigneur, revient au côté droit de l'autel, et demande à Dieu les grâces qui lui sont nécessaires ainsi qu'à tous ceux pour qui il va bientôt célébrer le saint sacrifice.

Accordez-nous, Seigneur, par l'intercession de la très-sainte Vierge, de saint Joseph, des saints Anges Gardiens, de saint Pierre et de saint Paul, de saint Jean l'évangéliste et de tous les Saints que nous honorons, toutes les grâces que votre ministre vous demande pour lui, pour nous et pour toute votre Église. Je vous demande avec humilité, mais avec confiance, le pardon de mes péchés, le don de prière, la victoire sur mes passions, la fidélité à mes devoirs d'état, votre divin amour dont je désire être embrasé. Enfin, mon Dieu, accordez-moi toutes les grâces qui

me sont nécessaires pour faire mon salut, qu'elles soient terminées par la persévérance finale, qui est un pur don de votre bonté, et que j'attends de votre infinie miséricorde. Ainsi soit-il.

A l'Épître.

Le prêtre fait une lecture de l'Écriture sainte, tirée des Épîtres des Apôtres, ou de l'Ancien Testament, pour instruire les fidèles et les préparer au saint sacrifice.

Seigneur, qui pour préparer le monde à vos ineffables mystères, les avez fait annoncer par vos Prophètes, et qui nous en avez fait connaître l'accomplissement par les divins écrits que nous ont laissés vos Apôtres et vos disciples, je vous rends de grandes actions de grâces de n'avoir pas permis que je fusse élevé dans ces pays malheureux où l'on ne vous connaît pas; je vous remercie de m'avoir éclairé de votre doctrine, préférablement à tant de peuples qui vivent dans l'ignorance de vos saints mystères. Je l'accepte de tout mon cœur cette divine loi; je la révere avec toute la soumission qui est due à la parole de Dieu. Donnez-moi, Seigneur, un cœur docile pour mettre en pratique toutes les instructions salutaires que vous m'y donnez par la bouche de vos Prophètes et de vos Apôtres. Et, comme celui qui sait le bien qu'il peut faire et qui ne le fait pas, est coupable, accordez-moi la grâce, Seigneur, de faire désormais tout le bien que vous exigez de moi. Ainsi soit-il.

A l'Évangile.

Le prêtre, avant de commencer la lecture du saint Évangile, s'arrête au milieu de l'autel, s'incline profondément et supplie Dieu de purifier son cœur et ses lèvres; puis, arrivé au côté de l'autel où il doit lire l'Évangile, il fait le signe de la croix sur le livre, ensuite sur son front, sur sa bouche et sur son cœur. Après la lecture, il baise avec respect le saint Évangile.

Ce ne sont plus, ô mon Dieu, vos Prophètes et vos Apôtres qui vont m'instruire de mes devoirs, c'est votre Fils unique, c'est sa parole que je vais entendre. Je me lève pour protester à la face du ciel et de la terre que je veux marcher dans la voie qu'il m'a tracée; je fais le signe de la croix sur mon front, sur ma bouche, sur mon cœur, pour déclarer à la face du ciel et de la terre, que je ne rougirai jamais de l'Évangile, et que je suis prêt à confesser de bouche ce que je crois du fond du cœur. Et à qui irai-je, si ce n'est à celui qui a les paroles de la vie éternelle? Il m'y apprend qu'il faut porter sa croix et marcher sur ses pas; qu'il faut entrer dans la voie étroite, parce que c'est la seule qui conduit à la vie; que les pauvres sont heureux; que le sort de ceux qui souffrent est préférable à celui des riches et des mondains qui vivent dans les plaisirs et dans la joie; qu'il faut aimer ceux qui nous haïssent; que les impu-

dignes, ni les avares, ni les médisants ne seront point reçus dans votre royaume sans avoir fait pénitence; qu'il ne servira de rien à un homme d'avoir gagné tout le monde, s'il vient à perdre son âme; que ceux qui seront insensibles à la misère du pauvre seront condamnés au feu éternel; que le Père céleste veille sur tous nos besoins; qu'il n'abandonne point ceux qui se confient en sa bonté; que celui qui demande avec confiance sera exaucé.

O mon aimable Jésus, je me soumetts de tout mon cœur à ces lois et à ces maximes; je les crois, et cependant je vis comme si je ne les croyais pas, ou comme si je suivais un évangile contraire au vôtre. Ne me jugez pas sur cette opposition perpétuelle que je mets entre vos maximes et ma conduite. Je crois, mais inspirez-moi le courage et la force de pratiquer ce que je crois; car que me servira de me déclarer disciple de votre Fils, si je ne vis selon son saint Évangile? Que me servira, lorsque je paraîtrai devant vous, d'avoir eu la foi sans le mérite et la charité des bonnes œuvres?

Au Credo.

Avant de célébrer les plus sublimes mystères de la foi, le prêtre, au nom de tous les enfants de l'Église catholique, en fait une profession publique et solennelle.

Je crois, Seigneur; mais quelque vive, quelque universelle, quelque inébranlable, ce me semble, que soit ma foi, ma conduite ne me fait que trop voir combien elle est encore faible. Fortifiez donc par votre grâce mon peu de foi. Je crois fermement toutes les vérités de notre sainte religion, et que c'est vous-même qui nous les avez révélées. Je crois qu'il n'y a qu'un seul Dieu en trois personnes, Père, Fils, et Saint-Esprit, Dieu éternel, tout-puissant, infiniment parfait, qui a créé de rien le ciel et la terre, et tout ce qu'il y a, soit visible, soit invisible dans l'univers. Je crois en Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils unique du Père éternel, égal en tout à son Père, vrai Dieu comme lui, Verbe incréé, par qui tout a été fait, qui s'est fait homme dans le sein de la bienheureuse vierge Marie, a vécu sur la terre, est mort en croix pour le salut de tous les hommes, est ressuscité le troisième jour, est monté au ciel, d'où il viendra une seconde fois visiblement sur la terre pour nous juger. Je crois fermement toutes ces vérités. Je crois au Saint-Esprit, Dieu comme le Père et le Fils, procédant de l'un et de l'autre, source de vie, de vertu et de sainteté. Je crois qu'il n'y a que la sainte Église catholique, apostolique et romaine qui soit la vraie Église, hors de laquelle il n'y a point de salut, et je reconnais le Pape comme son chef visible et comme le vicaire de Jésus-Christ. Je reçois comme règle de foi toutes les décisions de l'Église, et je regarde, selon la parole de Jésus-Christ, comme un païen et un publicain quiconque est retranché du corps de cette même Église. Mais, mon Dieu, que me sert d'avoir la foi, si je n'en fais pas les œuvres?

vres? Donnez-moi, Seigneur, une foi vive, une foi agissante et qui se prouve par les œuvres.

A l'Offertoire.

Ici commence le saint sacrifice. D'abord le prêtre offre à Dieu le pain qui doit être changé au corps de Jésus-Christ, et le vin qui doit être changé en son sang. Ensuite il purifie ses mains au côté droit de l'autel, en demandant à Dieu de purifier son cœur. Puis il se retourne vers les assistants, et les invite à s'unir à lui pour demander à Dieu que le sacrifice qu'il va offrir en leur nom soit agréable à sa divine majesté.

1° Pour rendre à Dieu le culte suprême d'adoration qui lui est dû.

C'est maintenant, ô mon Dieu, que nous avons besoin plus que jamais de votre assistance particulière; donnez à votre ministre et à nous l'attention et le respect que mérite le plus saint de tous les mystères. Avec quels sentiments de révérence et de frayeur ne devons-nous pas vous rendre le culte le plus excellent dont on puisse vous honorer! Quelque indigne donc que je sois de paraître devant vous, Père infiniment saint, Dieu tout-puissant et éternel, j'ose vous offrir cette hostie par les mains de votre Fils représenté par votre ministre, pour reconnaître votre souverain domaine sur moi et sur toutes les créatures; recevez mes hommages unis à ceux que vous rend mon Sauveur, seul digne adorateur de votre redoutable majesté. Tout l'univers anéanti pour votre gloire serait trop peu pour vous rendre hommage; mais la victime que je vous offre est digne de vous.

2° Pour remercier Dieu de ses bienfaits.

Recevez-la aussi en actions de grâces de tous les bienfaits dont vous n'avez cessé de me combler. Vous m'avez créé à votre image, et sans vous je retomberais dans le néant d'où vous m'avez tiré. Vous avez abandonné pour moi votre cher Fils à une mort cruelle et ignominieuse; et il n'est aucun moment de ma vie où je ne ressente des effets de votre libéralité. Que ne puis-je, au prix de tout mon sang, reconnaître tant de faveurs! Mais, Seigneur, l'offrande que je vous fais en actions de grâces est bien plus digne de vous, puisque c'est votre Fils, en tout égal à vous-même.

3° Pour implorer le pardon de nos péchés.

Souvenez-vous, ô Père des miséricordes, que le sacrifice que nous vous offrons ici reproduit et représente celui qui fut offert par mon Sauveur sur la croix, en satisfaction de nos péchés; qu'il soit donc encore pour moi un sacrifice de propitiation. Pardonnez-moi mes ingratitude; changez en grâces et en bénédictions les châtiments que j'ai mérités. Mes

péchés sont sans nombre, il est vrai : mais c'est le sang d'un Dieu que je vous offre ; mais une seule goutte suffirait pour me purifier.

40 Pour demander à Dieu les grâces qui nous sont nécessaires.

Mettez le comble à vos bienfaits, ô Dieu infiniment libéral, par le don d'une foi vive, d'une espérance ferme, d'une charité ardente, d'une humilité profonde, d'une chasteté inviolable ; par le don de prière, par la victoire de mes passions, surtout de celle qui est la plus capable de me perdre. Je vous conjure d'accorder les mêmes grâces à mes parents, à mon directeur, à mes supérieurs, à mes amis, à mes bienfaiteurs, à mes ennemis, à ceux pour qui j'ai été un sujet de scandale, à ceux qui se sont recommandés à mes prières. Ne regardez point, ô mon Dieu, l'indignité de ma personne qui vous demande tant de biens ; mais regardez uniquement ce que je vous offre, qui vaut infiniment mieux que tout ce que je peux vous demander. Bénissez mes occupations, mon travail ; donnez-moi les lumières nécessaires pour connaître votre sainte volonté, et le courage et les forces dont j'ai besoin pour l'exécuter, mais surtout, daignez m'accorder le don de la persévérance finale et les grâces qui y sont attachées.

A la Préface.

Après quelques prières que le prêtre récite à voix basse, il élève la voix pour inviter les fidèles à se recueillir plus profondément, et à élever leurs cœurs vers Dieu ; puis il fait une prière préparatoire au canon de la messe, et qui lui sert de préface.

Voici le moment où le Seigneur des Anges et des hommes va descendre sur cet autel ; rien de terrestre ne doit plus m'occuper ; mon cœur ne doit plus soupirer qu'après vous, ô mon divin Sauveur, purifiez-le par le feu de votre amour, afin qu'il n'ait plus de goût que pour les biens célestes. Quelles actions de grâce ne vous devons-nous pas, de ce que vous voulez tous les jours et plusieurs fois chaque jour renouveler pour nous sur nos autels le sacrifice du Calvaire ! Quelle obligation n'ai-je pas de vous bénir et de vous louer en tout temps et en tout lieu, ô Dieu, Maître infiniment saint, Père tout-puissant et éternel. Rien n'est plus juste, rien n'est plus avantageux pour nous que de nous unir à Jésus-Christ pour vous adorer continuellement ; c'est par lui que tous les esprits bienheureux rendent leurs hommages à votre redoutable majesté ; c'est à lui que toutes les vertus du ciel, saisies d'une frayeur respectueuse, s'unissent pour vous glorifier ; agréez, Seigneur, que des pécheurs tels que nous sommes joignent leurs faibles louanges à celles de ces célestes intelligences ; et que nous unissant tous de cœur et d'esprit, nous disions avec un transport de joie, d'amour, de reconnaissance et d'admiration le cantique éternel des élus.

Au Sanctus.

Le prêtre, à la pensée du Dieu trois fois saint qui va descendre sur l'autel, emprunte aux Anges le cantique qu'ils chantent dans le ciel devant le trône de l'Agneau.

Saint, saint, saint est le Seigneur notre Dieu, tout l'univers est rempli de sa gloire; que les Bienheureux le bénissent dans le ciel pendant que nous adorons sur la terre celui qui va descendre au nom du Seigneur, à qui soit honneur et gloire dans tous les siècles.

Au Canon ¹.

Le prêtre entre dans un recueillement profond, étend les mains comme autrefois Jésus-Christ sur la croix, et supplie le Seigneur de bénir les offrandes qui sont sur l'autel; il les bénit lui-même plusieurs fois, et demande, par le saint sacrifice, le salut et la rédemption de tous les hommes.

C'est au nom et par les mérites de Jésus-Christ, votre Fils et Notre-Seigneur, qui, sans quitter les cieux, va être réellement présent sur cet autel, que nous vous conjurons très-humblement, Père infiniment miséricordieux, de nous faire recueillir le fruit de cet adorable sacrifice, dont la victime toute pure est infiniment agréable à vos yeux. C'est en son nom que nous vous supplions de conserver toujours, de défendre et de rendre tous les jours plus florissante, plus triomphante par tout l'univers votre sainte Église catholique. Que le souverain Pontife, son chef visible, soit toujours rempli de la plénitude de vos grâces et de l'esprit de Jésus-Christ, dont il est le vicaire sur la terre; que le vénérable prélat à qui vous avez confié le soin de ce diocèse, nous y inspire toujours, et par l'ardeur de son zèle et par la sainteté de ses exemples, une foi pure, une piété tendre, une constante et solide vertu. Donnez à tous les princes et à tous les dépositaires de votre autorité un cœur docile à votre loi, un esprit appliqué à la faire observer; enfin, que tous les vrais fidèles répandus dans tout le monde ne se laissent jamais séduire par l'erreur, ni corrompre par le vice; et que tous ceux qui ont le malheur d'être hors du sein de l'Église catholique, apostolique et romaine, reviennent de leurs égarements et rentrent dans l'arche du salut.

Au Memento pour les vivants.

Le prêtre, joignant les mains, prie en secret, et recommande particulièrement à Dieu ceux pour qui il offre le saint sacrifice.

Permettez, Seigneur, que je vous recommande ceux pour qui la justice ou la reconnaissance m'oblige de prier, tous ceux qui sont présents à ces

1. On appelle ainsi les prières qui suivent le *Sanctus*, d'un mot grec qui signifie règle, parce que ces prières, une fois ainsi réglées, ne changent plus.

adorable sacrifice, et en particulier mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs, tous mes parents, enfin tous ceux qui se sont recommandés à mes prières; et afin, grand Dieu, que nos hommages vous soient agréables, nous nous unissons à la glorieuse Marie toujours vierge, mère de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, à tous vos Apôtres, à tous les bienheureux martyrs, et à tous les Saints, qui composent avec nous une même Église.

Que n'ai-je, en ce moment, ô mon Dieu, tout ce que les saints patriarches avaient d'ardeur, lorsque avec des désirs enflammés ils vous demandaient le Sauveur que vous aviez promis au monde! que n'ai-je leur foi et leur amour! que ne puis-je dire avec un cœur aussi embrasé que l'était leur cœur: Que le ciel s'ouvre, que le Juste descende sur la terre, et que les pécheurs aient la consolation de voir le Rédempteur; venez, Seigneur, venez, aimable réparateur du monde, venez accomplir un mystère qui est comme l'abrégé de toutes vos merveilles. Venez opérer un changement plus surprenant que la création de l'univers.

Il vient cet Agneau de Dieu; voici l'adorable victime par qui tous les péchés du monde sont effacés.

Consécration.

Le prêtre, comme Jésus-Christ le fit à la dernière Cène, prend le pain et ensuite le calice dans ses mains saintes et vénérables, élève les yeux au ciel, rend grâces à Dieu, et prononce sur le pain et sur le vin, après les avoir bénits, les paroles redoutables de la consécration.

A L'Élévation de la sainte Hostie.

Verbe Incarné, divin Jésus, vrai Dieu et vrai homme, je crois que vous êtes réellement présent dans cette sainte hostie, je vous y adore avec humilité, adorable victime, par qui tous les péchés du monde sont effacés; c'est encore pour mon salut que vous vous imolez sur cet autel: ô amour! ô bonté! ô Dieu de miséricorde! que ne puis-je vous être offert ici en sacrifice, et par le même feu divin de l'amour qui vous rend victime, vous être ici moi-même immolé!

A L'Élévation du Calice.

J'adore, ô mon Sauveur, ce sang précieux que vous avez répandu pour tous les hommes, et j'espère que vous ne l'aurez pas répandu inutilement pour moi: faites-moi la grâce de m'en appliquer les mérites. Anges et esprits bienheureux, qui accompagnez ici invisiblement mon Sauveur, redoublez en ce moment vos adorations et vos hommages, et par l'ardeur de votre zèle suppléez à ma tiédeur et à ma lâcheté.

Après l'Élévation.

Le prêtre offre à Dieu le Père son Fils immolé sur l'autel, pour reconnaître sa souveraine grandeur ; il supplie sa divine majesté d'agréer ce saint sacrifice en expiation pour les péchés des hommes.

Quelle serait donc désormais ma malice et mon ingratitude, si après avoir vu ce que je vois, je consentais à vous offenser ! comment pourrais-je me déterminer à une perfidie si horrible ? Les grâces que j'ai reçues de vous sont sans nombre : c'est à votre sang et à votre mort que je dois la conservation de ma vie ; sans vous mes offenses me l'auraient fait perdre, il y a bien des années, pour me plonger dans les brasiers éternels de l'enfer. Mais vous avez intercédé pour moi dans le ciel, ô mon aimable Rédempteur, votre voix plus forte que celle d'Abel a apaisé votre Père. Maintenant, sur cet autel, comme une victime agréable à ses yeux, vous détournez de dessus ma tête criminelle la foudre dont je méritais d'être écrasé, en lui présentant votre corps tout déchiré et votre sang répandu pour moi. Après tant de bienfaits, la moindre reconnaissance que je vous dois c'est de ne plus vous offenser. Je vous le promets, ô mon Dieu ; mon grand soin sera d'éviter aujourd'hui tout ce qui pourrait m'être une occasion de chute, et s'il s'en présente malgré moi, je m'armerai de la prière, je me souviendrai de ce saint mystère auquel j'ai le bonheur d'assister, je penserai que vos yeux sont toujours ouverts sur moi. J'espère que cette résolution, qui vient de votre grâce, et qui n'est appuyée que sur l'espérance de votre protection, me préservera de tout péché.

Au Memento pour les défunts.

Le prêtre prie pour tous les fidèles défunts, et en particulier pour ceux qui lui ont été recommandés.

Je vous conjure, ô mon Dieu, d'avoir pitié des âmes qui ont eu le bonheur de mourir dans votre grâce, mais qui sont encore dans les souffrances pour expier les peines dues à leurs péchés. Je vous recommande particulièrement celles de mes parents, de mes amis, de mes ennemis, de mes bienfaiteurs, et de ceux à qui j'ai été un sujet de scandale et de péché ; daignez leur accorder, en vertu de ce divin sacrifice, la délivrance entière de leurs peines ; laissez-vous toucher par la considération de la fidélité qu'elles ont eue à vous servir pendant leur vie, et oubliez les fautes que la fragilité de notre nature leur a fait quelquefois commettre ; tirez-les de ce lieu de supplices et de ténèbres pour les admettre au séjour des Bienheureux. Écoutez mon humble prière, je vous en conjure par le sang précieux de celui qui s'est chargé de satisfaire pour tous. Saintes âmes pour qui j'offre ce divin sacrifice, et dont je souhaite si fort d'avancer le bonheur, lorsque vous posséderez ce céleste royaume qui vous est

préparé, vous agirez à votre tour auprès de Dieu pour m'en assurer la possession.

Au Pater.

Le prêtre récite la prière que Jésus-Christ lui-même nous a appris à adresser à Dieu pour obtenir de lui toutes les grâces qui nous sont nécessaires.

Il me fallait, ô mon Dieu, un précepte et les leçons de votre Fils, pour oser vous parler dans les termes que je vais faire : mais, quelque indigne que je sois de vos bontés, je sens ma confiance se ranimer par sa présence. Souffrez donc que je vous dise après lui : Mon Père, qui méritez ce titre bien plus justement que ceux dont nous avons reçu le jour, écoutez la prière d'un enfant prodigue qui vient se jeter à vos pieds. J'avoue, mon aimable Père, que j'ai déshonoré votre saint nom par mes péchés : mais ma ferveur à votre service, mon zèle pour votre gloire prouvera désormais le désir sincère que j'ai de voir votre royaume établi dans mon cœur et dans celui de tous les hommes. Convertissez tous les infidèles et tous les pécheurs, retirez de l'erreur tous les schismatiques, tous les hérétiques et tous les impies qui blasphèment votre sainte religion, ramenez-les tous dans le sein de votre Eglise, et, comme il n'y a qu'un pasteur, qu'il n'y ait plus qu'une seule bergerie. Accordez-moi l'héritage que vous m'avez promis comme à votre enfant. Que votre volonté, à laquelle j'ai eu la témérité de m'opposer tant de fois, s'accomplisse sur la terre par les hommes, comme les Anges la suivent fidèlement dans le ciel. Ne me refusez pas les biens spirituels et temporels que j'ai lieu d'attendre de votre providence paternelle; pardonnez-moi toutes mes iniquités comme je pardonne les injures et le mal qu'on m'a fait et qu'on voudrait me faire. Préservez-moi de toute rechute dans le péché, en éloignant de moi toutes les occasions et toutes les tentations dangereuses, et délivrez-moi du plus grand de tous les maux, qui est de perdre votre grâce.

A l'Agnus Dei.

Le prêtre frappe trois fois sa poitrine, et conjure l'Agneau de Dieu, immolé sur l'autel, d'effacer ses péchés.

Agneau de Dieu, immolé pour moi, divin Agneau qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de moi. Victime adorable de mon salut, sauvez-moi; divin médiateur, obtenez-moi ma grâce auprès de votre Père, donnez-nous votre paix; oui, Seigneur, donnez-nous-la cette paix, sans laquelle vous nous défendez d'approcher de votre autel. Faites que nous ne soyons tous ensemble qu'un même cœur et un même esprit.

A la Communion du prêtre.

Le prêtre, sur le point de communier, reconnaît son indignité et se frappe trois fois la poitrine; puis il reçoit le corps sacré et le sang précieux de Jésus-Christ.

Que ne suis-je assez pur, ô mon aimable Jésus, et assez embrasé de votre amour, pour mériter de vous recevoir tous les jours! Mais, hélas! je reconnais que je ne suis point assez saint, assez parfait pour m'unir si souvent au Saint des saints, au Roi des rois, au Dieu du ciel et de la terre. La vue de mes péchés me jette dans une confusion que je ne puis exprimer : je les déteste de tout mon cœur, parce qu'ils vous déplaisent et parce qu'ils m'empêchent de m'approcher de vous. Touché, confus au triste souvenir de mes iniquités, je me jette à vos pieds en vous protestant que je suis indigne de vous recevoir. Éloignez-vous donc de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur, mais ne vous en éloignez pas pour toujours. Dieu de miséricorde, daignez prononcer une parole, mon âme sera aussitôt purifiée. Si le désir de vous recevoir peut me tenir lieu de mérite auprès de vous, donnez-moi ce désir ardent, tel qu'il faut l'avoir pour vous plaire. Oui, Seigneur, tout ce qui est en moi, toutes les puissances de mon âme s'ouvrent à vous; remplissez-moi de tous les dons et de toutes les richesses de votre grâce.

Venez donc en moi, ô mon divin Jésus, et par un nouvel effort de votre grâce accordez-moi les fruits de votre sacrifice; inspirez-moi ce feu que votre amour allume dans le cœur de ceux qui s'approchent dignement de votre sainte table; et puisque je ne suis pas digne de participer à vos saints mystères, faites-moi mériter au moins les grâces et les dispositions qui me sont nécessaires pour vous recevoir bientôt par une communion réelle.

Faites donc, ô mon Dieu, que ce corps adorable, uni personnellement à la vie et à la sainteté même, soit la vie éternelle et la sanctification de mon âme.

Que le sang précieux de mon Sauveur, qui coule encore ici pour moi, me lave de tous péchés.

Ah! Seigneur, faites que je vous aime toujours, que je vous désire toujours, et que je trouve un nouveau plaisir dans la participation de ce sacré banquet, afin que la douceur de cette manne vraiment céleste m'ôte pour jamais le goût de toutes les fausses douceurs du monde.

Après la Communion et pendant les dernières Oraisons.

Après avoir communie et pris les ablutions, le prêtre récite une prière d'actions de grâces, et se retournant vers les fidèles, les invite à conserver leur recueillement; puis il va au côté droit de l'autel et demande à Dieu, par l'auguste sacrifice qu'il vient d'offrir, toutes les grâces et toutes les bénédictions du ciel.

Que vous rendrai-je, ô le seul objet de mon amour, pour tous les bienfaits dont vous me comblez, et particulièrement pour la grâce que vous m'avez faite d'assister à ce divin sacrifice? Mais, quelle doit être ma reconnaissance pour la bonté que vous avez eue de me donner un désir ardent de vous recevoir, et de suppléer en quelque manière par là à la communion sacramentelle, en m'accordant quelque part aux largesses que vous faites si abondamment à ces âmes pures que vous admettez à votre sainte table et à votre sacré banquet? Soyez béni à jamais, mon aimable Sauveur, pour tant de faveurs.

J'accepte de bon cœur toutes les croix qu'il vous plaira de m'envoyer. Je veux les sanctifier en les unissant à la vôtre. Je renouvelle et je vous offre toutes les résolutions que vous m'avez inspirées pendant la messe, surtout de fuir avec horreur jusqu'à l'ombre de tel ou tel péché, où mon penchant m'entraîne avec plus de violence. Je ne veux rien épargner aujourd'hui pour vous plaire et pour faire tout ce qui sera de mon devoir... Oui, Seigneur, je le veux, puisque vous demandez cela de moi. J'écouterai votre volonté; mais donnez-moi la force et le courage dont j'ai besoin; car je ne puis rien sans votre grâce; je vous la demande par les mérites et le souvenir de votre passion, dont vous venez de me retracer la mémoire.

A la Bénédiction du prêtre.

Le prêtre revient au milieu de l'autel, s'incline profondément, demande à Dieu qu'il ait pour agréable le ministère sacré qu'il vient de remplir, avertit les fidèles que le saint sacrifice est terminé, et les bénit en faisant sur toute l'assemblée le signe de la croix.

Répandez, Seigneur, votre bénédiction sur ces saintes résolutions, donnez-la-nous par la main de votre ministre, et que les effets en demeurent toujours sur nous : puisse-t-elle être la source de toutes les grâces dont nous avons besoin, et le gage précieux de cette dernière bénédiction que vous donnerez à vos élus, quand vous les appellerez à l'éternité bienheureuse! Ainsi soit-il.

Au dernier Évangile.

Le prêtre fait lecture du dernier Évangile, où l'apôtre saint Jean nous rappelle les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption qui viennent d'être renouvelés pendant la sainte messe, puis descend les degrés de l'autel, et se retire en récitant un cantique d'actions de grâces.

Verbe éternel, Fils unique et consubstantiel du Père, comme tout avait été créé par vous, tout a été aussi réparé par vous. Je vous rends hommage de tout ce que nous sommes, et de tout ce qui a été créé pour notre usage. Vous êtes la vraie lumière; sans vous il n'y a que ténèbres. Vous êtes la voie; qui ne la suit pas s'égare. Vous êtes la vérité; hors de

vous il n'y a qu'erreur et mensonge. Ne permettez pas, Seigneur, que je sorte jamais de cette voie. Faites que je ne suive jamais d'autres lumières que celles de la foi, et que je ne ressemble pas à ce peuple infidèle qui a refusé de vous reconnaître pour le Messie; ne souffrez pas que je tombe dans le même aveuglement que ces malheureux qui ont mieux aimé devenir esclaves de Satan que d'avoir part à la glorieuse adoption d'enfants de Dieu que vous veniez leur procurer.

Verbe fait chair, je vous adore avec le plus profond respect dont je suis capable. Toute ma confiance, toute l'espérance de mon salut est en vous seul: et puisque j'ai le bonheur d'être à vous, je ne veux plus avoir d'autre règle de conduite que votre Évangile, d'autre morale que la vôtre; faites que je forme si bien toute ma vie sur cette règle, que je puisse être reconnu à l'heure de ma mort pour votre disciple, et avoir part à l'héritage des enfants de Dieu.

Prière après la sainte Messe.

Seigneur, je vous remercie de la grâce que vous m'avez faite en me permettant aujourd'hui d'assister au sacrifice de la sainte messe, préféablement à tant d'autres qui n'ont pas eu le même bonheur; je vous demande pardon de toutes les fautes que j'ai commises par la dissipation et la langueur où je me suis laissé aller en votre présence. Que ce sacrifice, ô mon Dieu, me purifie pour le passé et me fortifie pour l'avenir.

Je vais maintenant avec confiance aux occupations où votre volonté m'appelle. Je me souviendrai toute cette journée de la grâce que vous venez de me faire: je travaillerai avec courage, j'obéirai avec promptitude, je veillerai sur moi-même et sur mes défauts, et je tâcherai de ne laisser échapper aucune parole, aucune action, de ne former aucun désir ni aucune pensée qui me fasse perdre le fruit de la messe que je viens d'entendre. C'est ce que je me propose avec le secours de votre sainte grâce. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES LEÇONS

DU PREMIER VOLUME.

LEÇON PRELIMINAIRE.	1
-----------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE.

I. — De la Foi.	9
II. — De Dieu.	18
III. — De la sainte Trinité.	28
IV. — De la création du monde. — Des Anges.	40
V. — Du premier homme et de son péché.	54
VI. — Du Messie.	70
VII. — Du mystère de l'Incarnation.	81
VIII. — De la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	100
IX. — Du mystère de la Rédemption.	118
X. — Jésus-Christ après sa mort et sa résurrection.	138
XI. — Du Saint-Esprit.	160
XII. — De l'Église.	174
XIII. — Du chef visible de l'Église.	193
XIV. — Des caractères ou notes de l'Église.	208
XV. — De la communion des Saints et de la rémission des péchés.	234
XVI. — De la résurrection de la chair et de la vie éternelle. .	242

SECONDE PARTIE.

I. — De l'Espérance.....	260
II. — De la Prière.....	270
III. — De l'Oraison dominicale.....	285
IV. — Demandes du <i>Pater</i>	292
V. — <i>Ave, Maria</i> . — <i>Confiteor</i>	307

TROISIÈME PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

I. — De la Charité.....	323
II. — Du péché.....	354
III. — Des péchés capitaux.....	372
PRIÈRE DU MATIN.....	403
MÉDITATION SUR LE SALUT.....	406
PRIÈRES PENDANT LA MESSE.....	411

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



A LA MÊME LIBRAIRIE

ŒUVRES

DE

MONSIEUR DE SÉGUR

PREMIÈRE, DEUXIÈME ET TROISIÈME SÉRIES

10 forts volumes in-8° très-belle édition. — Prix, franco, 50 francs

La troisième Série, formant les tomes VII, VIII, IX et X, vient de paraître, et se vend séparément, 20 fr. franco, 22 fr.

La deuxième et la troisième Séries ENSEMBLE, six volumes in-8°, 80 fr., franco, 82 fr.;

La première Série ne se vend plus séparément.

On trouve à la fin du catalogue général un tableau complet des divers ouvrages de Mgr de Ségur en jolie petite édition pour la propagande. Il est bon, en effet, de répandre dans les familles, dans les maisons d'éducation, dans les ateliers, tous ces opuscules qui, sous une forme si séduisante, pénètrent l'esprit des lecteurs, font naître ou développent dans leur cœur les meilleurs sentiments, et produisent partout des effets presque inespérés. Mais il est bon aussi, pour ceux qui les propagent, de pouvoir les étudier, de les lire et de les relire souvent, pour les mieux connaître et par conséquent de les avoir toujours sous la main, dans le rayon le plus fréquenté de sa bibliothèque, à côté des amis que l'on aime le plus. Voilà l'utilité, voilà le but de cette belle édition. Déjà, plusieurs milliers d'exemplaires des deux premières séries ont été vendus, et cet empressement du public studieux prouve que cette publication répond à un désir évident.

Désormais seul éditeur de Mgr de Ségur, je publierai successivement dans le même format tous ses ouvrages qui paraîtront en opuscules pour la propagande. MM. les directeurs de consciences et les prédicateurs ne peuvent explorer, contre les erreurs contemporaines, de mine plus précieuse, plus inépuisable, et surtout plus pratique.

CONSIDÉRATIONS

SUR LE

DOGME GÉNÉRATEUR

DE LA PIÉTÉ CATHOLIQUE

suivies de

VUES SUR LE DOGME DE LA PÉNITENCE

Par Mgr GERBET, évêque de Perpignan

Huitième édition. — Un beau vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50

« Cet ouvrage, disait l'éminent écrivain en tête de la Préface, n'est ni un traité dogmatique, ni un livre de dévotion, mais quelque chose d'intermé-

diaire ; le genre auquel il appartient forme le lien qui unit ces deux ordres d'idées. La religion nourrit l'intelligence de vérités, comme elle nourrit le cœur de sentiments : de là deux manières de la considérer : l'une rationnelle, l'autre édifiante. Ces deux aspect combinés entre eux produisent un troisième point de vue, dans lequel on considère la liaison des vérités, en tant qu'elle correspond aux développements de l'amour dans l'âme humaine. C'est dans ce point de vue que nous nous sommes placé pour contempler le mystère qui est le fondement du culte catholique. »

LES
BEAUTÉS DE LA MESSE
CONSIDÉRATIONS

LITURGIQUES, RELIGIEUSES ET POÉTIQUES

Par M. l'abbé A.-P. ASTIER

Curé au Diocèse d'Avignon

1 beau vol. in-12. — Prix, FRANCO, 3 fr. 50

« Les prières et les cérémonies de la messe sont une source intarissable de poésie ; on peut dire que la poésie y coule à pleins bords. Elles sont de plus un drame, une poésie en action. Le prêtre et les servants imitent, traduisent par leurs attitudes, par leurs gestes, par leurs regards, par les accents de leurs voix les prières qu'ils adressent au Seigneur.

« C'est là assurément un grand spectacle, un spectacle digne de toute notre admiration. Mais pour en apprécier justement la beauté, la splendeur incomparable, il faut un guide, comme en face de ces monuments antiques, de ces cathédrales ogivales ou de ces palais romains dont on doit étudier à la fois et l'histoire et les proportions architecturales. Eh bien ! si vous le voulez, cher lecteur, nous serons ce guide, ce *Socius* ami ; puissions-nous ne point tromper votre légitime attente et, en vous faisant remarquer toutes les beautés liturgiques, religieuses et poétiques du Saint-Sacrifice, augmenter en vous l'amour pour le plus sacré de nos adorables mystères. »

(Extrait de la Préface.)

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

ES

ALIP

APPROBATIONS ÉPISCOPALES
500 pages. Prix : 16 fr.

accueilli avec la plus grande fa-
vor et les éloges dont il a été l'objet
avons insisté sur la valeur que lui as-
sont dont il est revêtu. Le manuscrit, exa-
miné par une commission spéciale, a reçu une approbation
très précieuse, que la cour romaine s'en montre, à
titre de récompense, surtout pour les ouvrages de doctrine.
Il affirme que jusqu'à ce jour aucun livre de théologie
n'a été avec une plus haute garantie d'autorité.

Il aura le précieux mérite d'offrir à chacun de ceux qui
ont la saine et ample récolte à cueillir. Le théologien se réjouira d'y trouver la
sagesse de l'Écriture et de la Tradition : le casuiste y rencontrera des
solutions précises et lumineuses ; le prédicateur, des considérations
simples et graves pour donner du nerf à ses discours ; le directeur, des règles
sages pour lui servir de guide dans la conduite des âmes ; le controversiste, des
réfutations d'erreurs dont il pourra se faire lui-même des armes victorieuses ;
le simple fidèle, cette notion juste, cette analyse approfondie, ce cadre com-
plet de la foi, si bien faits pour le pénétrer d'admiration, de respect et d'a-
mour pour le grand œuvre que Notre-Seigneur et Maître Jésus-Christ a fondé
dans le monde. — (Mgr. Plantier, évêque de Nîmes.)

ESQUISSE DE ROME CHRÉTIENNE

Par Mgr GERBET, évêque de Perpignan

SEPTIÈME ÉDITION

2 forts vol. in-18. — Prix : 8 fr. — 3 vol. in-8. — Prix : 15 fr.

LA STRATÉGIE DE M. RENAN

Par Mgr GERBET, évêque de Perpignan

Un volume in-18 jésus. — Prix : 2 francs

MÉMOIRANUM DES CATHOLIQUES FRANÇAIS

SUR LES MENACES DU PIÉMONT CONTRE ROME

Par Mgr GERBET, évêque de Perpignan

Un volume in-8. — PRIX : 2 FRANCS.

F. Aureau. — Imp. de Lagny

